



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

PAGES CHOISIES
DE
LITTÉRATURE ALLEMANDE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Egmont, de Goethe, texte allemand avec une introduction et des notes.

1 vol. in-18 jésus, cartonné . . . 1 fr.

Choix de Ballades allemandes (Goethe, Schiller, Bürger, Uhland, Lenau, H. Heine), avec une introduction, des notices et des notes.

1 vol. in-18 jésus, cartonné . . . 1 fr.

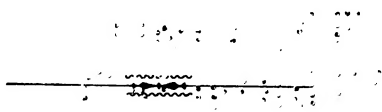
PAGES CHOISIES
DE
LITTÉRATURE ALLEMANDE

DEPUIS
LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

AVEC
des Notices et des Notes

PAR
E. Henri BLOCH

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHARLEVILLE



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1901

1911
1912

INTRODUCTION

L'allemand, qui fait partie de la grande famille des langues indo-européennes, à laquelle appartiennent le sanscrit et le zend, le grec, le latin et le celtique¹, se partage en plusieurs dialectes qui se ramènent à deux types principaux : la langue de l'Allemagne du Nord (Basse-Allemagne) ou le bas-allemand (*niederdeutsch*), qui n'existe plus qu'à l'état de patois, et la langue de l'Allemagne du Sud (Haute-Allemagne) ou le haut-allemand (*hochdeutsch*), qui est la langue littéraire et officielle de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse allemande.

Le bas-allemand et le haut-allemand ont eu, à travers les siècles, des destinées diverses, intimement liées à l'évolution politique de l'Allemagne. Si le haut-allemand a fini par prédominer, c'est que l'Allemagne du Sud a été, bien avant l'Allemagne du Nord, le foyer de la civilisation germanique.

On distingue dans l'histoire du haut-allemand :

1^o La période de l'ancien haut-allemand (*althochdeutsch*) qui s'étend jusqu'au xii^e siècle ;

1. L'allemand s'est séparé des autres langues de la même famille par ce qu'on appelle *die erste Lautverschiebung*, la première mutation consonnantique. Les consonnes *d, b, g* du grec ou du latin sont devenues en gothique *t, p, k* ; ces dernières lettres se sont changées en aspirées *th, f, ch*. Cette altération s'est poursuivie dans l'ancien haut-allemand. (Cf. V. Henry : *Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*. Hachette, 1893.)

2° La période du moyen haut-allemand (*mittelhochdeutsch*) du XII^e au XVI^e siècle ;

3° La période du nouveau haut-allemand (*neuhochdeutsch*) depuis Luther jusqu'à nos jours.

L'histoire de la littérature allemande se divise assez naturellement en neuf périodes :

1° Depuis les origines jusqu'à Charlemagne (800 a. ap. J.-C.). C'est la période gothique, marquée par la lutte entre le paganisme et le christianisme. Dans cette période se forment les légendes héroïques et les mythes qui serviront de thèmes aux grandes compositions épiques du XII^e et du XIII^e siècle. Les rares monuments qui nous restent de cette époque intéressent surtout l'histoire de la langue.

2° Depuis Charlemagne jusqu'en 1100. La littérature est aux mains du clergé, dont la langue habituelle est le latin.

3° De 1100 à 1300. Les croisades, la chevalerie, l'influence française, les encouragements des Hohenstaufen favorisent l'épanouissement de la poésie populaire et de la poésie courtoise.

4° De 1300 à 1500. Au règne de la chevalerie succède le pouvoir de la bourgeoisie; le *Meistergesang* remplace le *Minnegesang*.

5° De 1500 à 1600. C'est la période de la Renaissance, de la Réforme et de l'humanisme.

6° De 1600 à 1720, siècle d'érudition et d'imitation.

7° De 1720 à 1770. L'Allemagne réagit contre les tendances de l'époque précédente et contre l'influence étrangère. C'est une période de lutte et de préparation.

8° De 1770 à 1832. Apogée de la littérature allemande.

9° De 1832 à nos jours. Période contemporaine.

On essaiera, dans les pages qui suivent, de donner un aperçu des principaux caractères et des œuvres les plus considérables de chaque période. On laissera le plus souvent la parole aux Allemands eux-mêmes. Quelques indications bibliographiques pourront guider le lecteur désireux de faire plus ample connaissance avec les hommes et les œuvres.

PAGES CHOISIES

DE LITTÉRATURE ALLEMANDE

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Consulter sur les principales histoires de la littérature allemande : HERMANN PAUL. *Grundriss der germanischen Philologie*.

On trouvera une bibliographie détaillée sur chaque écrivain dans :

K. GÖDEKE, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*. (Gœtze); d'abondants renseignements dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur*, dans le *Literarisches Centralblatt*, dans les *Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*, dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, publiée par la commission historique de l'Académie des sciences de Munich, etc...

Principales histoires de la littérature allemande.

1° En allemand :

W. SCHERER, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 4 vol. (C'est peut-être la meilleure; impartiale, originale, d'une lecture attrayante).

VILMAR, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur*, continuée par A. STERN. 4 vol. (Très bonne pour le moyen-âge).

GERVINUS, *Geschichte der deutschen Dichtung* (Ouvrage un peu vieilli).

KOBERSTEIN, *Grundriss der Geschichte der deutschen Nationallitteratur* (Œuvre consciencieuse et utile).

ROBERT KÖNIG, *Deutsche Litteraturgeschichte* (illustrée; nombreuses citations).

JOSEPH HILLEBRAND (Ouvrage original, mais d'une lecture souvent pénible).

CHOLEVIUS (Intéressantes comparaisons avec l'antiquité).

HETTNER, *Geschichte der deutschen Litteratur im 18 Jahrhundert* (Très brillante, parfois paradoxale).

JULIAN SCHMIDT, *Geschichte, etc... von Leibniz bis auf unsere Zeit* (Une des meilleures; abondantes citations).

Notons encore les histoires de MARTIN WACKERNAGEL, de HIRSCH, de SALOMON, d'EICHENDÖRFF, de SCHERR, de BRENNING, les précis de KLUGE, de WEBER, de MÖBIUS, etc..., et deux précis très utiles dont les auteurs sont des Français : celui de M^{lle} KASTLER et celui de M. PARMENTIER.

2° En français :

Histoire de la littérature allemande (3 vol.), de M. HEINRICH.

Histoire de la littérature allemande, de M. BOSSERT.

Etudes sur la littérature allemande, de M. CHUQUET.

Histoire de la littérature allemande, de M. HALLBERG.

Tableau de la littérature allemande, de M. LANGE.

× *Précis d'histoire de la littérature allemande*, de M. L. W. CART.

Revue des Deux Mondes.

Revue des Langues vivantes.

On s'est borné, dans les notes bibliographiques qu'on trouvera plus loin, à citer les ouvrages les plus importants.

LES ORIGINES

Apparition des Germains dans l'histoire.

Der Ursprung der Germanen entzieht sich wie alles Entstehen¹ der menschlichen Dinge dem Blicke der Forschung. Das Volk selbst hatte, als es im Anfange der christlichen Zeitrechnung am Rhein- und Donauufer mit den Römern in Berührung kam, keine Erinnerung über seine Herkunft bewahrt. Die Gewährsmänner² des Tacitus³ erfuhren von den Ger-

1. Alles Entstehen, toutes les origines.

2. Die Gewährsmänner, les autorités de Tacite. Sans parler de Jules César, qui consacre aux Germains le quatrième livre de ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, Tacite a pu consulter les ouvrages écrits sur la Germanie par l'historien Aufidius Bassus, qui vécut sous le règne de Néron, et par Plinè l'Ancien. Il ne nous reste malheureusement rien de ses œuvres, dont l'intérêt eût été capital pour l'histoire de la Germanie. D'autre part, Tacite a dû connaître à Rome bon nombre d'anciens soldats qui avaient combattu les Barbares; lui-même, fils d'un procureur de la Gaule-Belgique, avait passé une partie de son enfance dans cette province, qu'il parcourut sans doute encore plus tard avant d'écrire son étude.

3. Tacitus. L'historien latin Cornelius Tacitus, né vers l'an 54, mort vers 116 après J.-C., a écrit les *Histoires* (de la mort de Néron à la mort de Domitien), dont il nous reste peu de chose, les *Annales* (d'Auguste à Néron), dont plusieurs livres sont perdus, une *Vie d'Agriicola* et une *Etude sur les mœurs des Germains*. C'est de ce dernier ouvrage, divisé en 46 chapitres et qui fut écrit en 98 après J.-C., qu'il s'agit ici.

manen, sie seien Söhne dieses Bodens, Autochthonen¹ der deutschen Erde. Eine im strengen Sinne des Wortes geschichtliche Kunde, welche uns weiterführen könnte, liegt nicht vor²; die einzige wissenschaftlich sichere Leuchte in diesem Dunkel frühesten Altertums giebt die vergleichende Sprachkunde³. Diese hat denn als zweifellos den großen Zusammenhang des indogermanischen Völkerkreises erhärtet⁴, zu dem außer den Germanen, Galliern und Slaven unter andern die Griechen und Lateiner, die Perser und Indier zu rechnen sind. Ihre Verwandtschaft zeigt sich der genauern Betrachtung als ursprüngliche Einheit; je höher hinauf man in das Altertum der einzelnen Sprachen eindringt, desto deutlicher erhellt der Zusammenhang mit dem gemeinschaftlichen Urstamm⁵. Es ergiebt sich hieraus sofort der Schluß⁶, daß einst die Stammväter jener Nationen ein einziges Volk gebildet und wahrscheinlich im asiatischen Osten zusammengewohnt haben⁷. Insbesondere zeigt die altdeutsche Sprache eine sehr nahe Verwandtschaft mit der altindischen, der Sanskritsprache⁸, und zwar mit einer Entwicklungsstufe derselben, welche etwa bis zum 8. Jahr-

1. Autochthonen, autochthones, c'est-à-dire issus du sol même. Cette prétention est commune à tous les peuples primitifs.

2. Liegt nicht vor, manque.

3. Die vergleichende Sprachkunde, la grammaire comparée, qui a pour objet d'analyser les langues et de les grouper en familles.

4. Erhärtet. Construisez: hat als zweifellos erhärtet.

5. Dem gemeinschaftlichen Urstamm, la souche primitive et commune.

6. Es ergiebt sich. Il en découle...

7. Comparez l'Introduction du *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, par Victor Henry. Hachette, 1893.

8. Sanskritsprache, le sanscrit, ancienne langue des Hindous qui n'est plus parlée depuis le quatrième siècle avant J.-C.; mais qui est restée la langue des brahmanes, comme le latin fut, pendant le moyen-âge, la langue de l'Eglise.

hundert vor Christus gedauert hat¹. Man kann hieraus die Vermutung ableiten, daß die Germanen schon vor dieser Zeit sich von dem Urstamm² getrennt und ihre Ursitze an den Abhängen des Himalaya verlassen haben.

Dann fehlt lange Jahrhunderte hindurch jede Spur ihres Daseins. Erst aus der Zeit Alexanders des Großen klingt zufällig die Notiz eines griechischen Reisenden herüber³, daß Teutonen und Goten, also deutsche Völker, an der Ostsee⁴ wohnten. Wieder hundert Jahre weiter, und eine ebenso zufällig erhaltene Notiz belehrt uns, daß Deutsche in vielfachem Verkehr mit den Galliern, den damaligen Bewohnern Frankreichs, Süddeutschlands und Oberitaliens, gestanden haben; ein römischer Dichter erwähnt, die Gallier nennen ihre Knechte *ambacti*. Das Wort ist schlechterdings nicht⁵ gallisch, sondern deutsch und bedeutet buchstäblich Rückendecker, reisige Gefolgsleute⁶. Zwei Menschenalter danach wird an der untern Donau ein deutsches Volk, die Bastarner, als Verbündete der Macedonier gegen die Römer erwähnt, ohne daß es jedoch damals schon zu einem Zusammenstoß zwischen Römern und Germanen gekommen wäre. Desto gewaltiger kündigte sich fünfzig Jahre später der Beginn des Weltkampfes an, der dann fünf Jahrhunderte erfüllen und die Geschichte Europas bestimmen sollte. Die Cimbern und Teutonen, diese an der Ostsee, jene auf Jütland angesessen, brachen 113 vor Christus durch das noch immer von Galliern bewohnte Süddeutschland hindurch gegen das römische Syrien vor. Sie schlugen dort ein römi-

1. Cf. le sanscrit *pitar* et l'allemand *Vater*, *mdtar* et *Mutter*, *phratar* et *Bruder*, *nava* et *neu* (neuf), *dvi* et *zwei*, *saptan* et *sieben*, etc.

2. Urstamm, tronc primitif. Le préfixe *Ur*, que l'on trouve dans *Urmensch*, *Ursprung*, *Urahn*, *Urochs*, etc., a le sens de *primitif*, *originel*, *antique*.

3. Klingt... herüber, arrive jusqu'à nous (comme un écho lointain).

4. Die Ostsee, la mer Baltique.

5. Schlechterdings nicht, absolument pas.

6. Reisige Gefolgsleute, des gens d'escorte armés.

sches Heer, durchzogen dann Helvetien, überschwemmten un-
 widerstehlich halb Gallien, besetzten hierauf wieder drei rö-
 mische Heere nacheinander, so daß der Schrecken in Rom
 unermesslich war und das Volk in Klagen und Jammern eine
 zweite Zerstörung Roms durch die Gallier befürchtete; denn
 noch wußten die Römer Gallier und Deutsche nicht voneinander
 zu unterscheiden. Wohl fiel dem römischen Blicke gar manches
 in ihrer Erscheinung auf¹, die hohen, sechsflüßigen Gestalten
 und der wichtige Gliederbau, das lange, blonde Haar und
 blaue Auge, die Völlerei im Trinken und die strenge Keuschheit
 der Sitte, die Verehrung der Frauen und die Teilnahme der-
 selben am Kampfe, alles Büge im scharfen Gegensatz zu
 römischem Wesen. Indessen gelang es dem großen Caius Ma-
 rius, die gefürchteten Feinde in zwei blutigen Schlachten zu
 zersprengen und gänzlich zu vernichten²; die Römer glaubten
 damit ein letztes Aufzucken³ des hinsiehenden gallischen Wesens
 getreten zu haben, und schickten sich an⁴, von der Provence
 her jetzt den eigenen Einfluß in Gallien zu erweitern. Erst
 später erfuhr man, daß der Cimbrikrieg nicht der Abschluß
 der alten gallischen, sondern das erste flammende Signal für
 den Beginn der deutschen Geschichte gewesen war. Jetzt erkennen
 wir den Eintritt unserer Nation in das historische Leben Eu-
 ropas, und sofort kündigt er sich in mächtigen, massiven Jüngen
 an. Gleich nach der Niederlage der Cimbri fielen andere ger-
 manische Stämme mit zertrümmernden Stößen auf die Gallier
 in Süddeutschland und nahmen, gegen Süden vorstrebend,

1. Fiel auf... frappa, surprip.

2. Marius battit les Teutons à Aix en Provence (102 av. J.-C.) et en fit un effroyable carnage. Le nom du village de Pourrières (du latin *campi putridi*) rappelle le souvenir des cadavres qui jonchèrent le champ de bataille. Les Cimbres furent anéantis dans la plaine de Verceil en 101. Il faut lire dans Plutarque le dramatique récit de cette bataille.

3. Aufzucken, tressaillement, convulsion. Das gallische Wesen, la nationalité gauloise ou celtique.

4. Schickten sich an, se mirent en mesure de.

alles Land zwischen Main und Donau ein¹. Ein etwas späterer Andrang erreichte, gegen Westen gerichtet, die Rheinlinie und überschritt sie ohne Aufenthalt. Einzelne Völkerschaften nisteten sich im Norden auf belgischem Boden ein; ein suebischer Herresfürst, Ariovist, erschien mit einem gemischten Heere in Südgallien, benutzte die innern Parteilungen der Eingeborenen und fühlte sich bereits als den weithin schaltenden Herrn des Landes. Eine Schar folgte aus dem Innern Germaniens der andern; soweit sich das Land erstreckte, soweit war es in flutender Kriegsbewegung, in einer wahren Wanderung der Völker². Bei Ariovist fanden sich Kriegshaufen von der Ostseeküste, dem Böhmerwald, dem Niederrhein. Dieser wilde äußere Unruhe entsprach der innere Zustand, die damalige Lebensweise und Sitte der Germanen. Alles war unstät und flüchtig. Sie nährten sich von Kriegs- und Jagdbeute; sie bauten freilich den Acker, wo sie sich gerade befanden, sie wußten aber nicht viel damit zu machen und wurden nicht festhaft und heimisch darauf. Vielmehr ergriff jeder Stamm von einem Bezirke Besitz, teilte ihn unter seine Familien aus und rückte im folgenden Jahre weiter vor, um neuen frischen Boden zu suchen. Eine solche Lebensweise ging aus dem steten Kriegsgetümmel hervor³ und zwang ihrerseits wieder zu immer neuen Kriegszügen. Bei der damaligen Verkommenheit der Gallier hätten die Germanen höchst wahrscheinlich bald Westeuropa mit wildem Überrennen in Besitz genommen und bei ihrer damaligen Bildungsstufe zu Grunde gerichtet.

Da trat der gewaltigste Sohn des römischen Volkes, durch ein persönliches Genie ohnegleichen einer jeden Weltbewegung gewachsen, Julius Cäsar, damals der Leiter der römischen Verwaltung in Oberitalien und der Provence, dazwischen⁴. Mit rasch durchdringendem Scharfblicke erkannte er zum er-

1. Nahmen... ein, occupèrent.

2. Wanderung der Völker, migration des peuples.

3. Ging... hervor, provenait de, étail la suite de.

4. Trat... dazwischen, intervint.

stenmal, daß es sich hier nicht um bloße Partekämpfe gallischer Häuptlinge handle, daß hier ein neues von den Galliern verschiedenes, mächtiges Volk auf den Schauplatz getreten sei. In seinen Kommentarien bezeichnet er den Gegensatz beider Nationen nach seiner Art in kurzen, festen und klaren Zügen. Nachdem er geschildert hat, wie die Gallier unter der Herrschaft ihrer Adelsparteien und ihrer Priesterhierarchie verkommen sind, fährt er fort: „Gar weit ist von dieser Art das germanische Wesen verschieden. Die Germanen haben im Frieden überhaupt keine großen Machthaber, sondern die Fürsten der einzelnen Bezirke¹ teilen jährlich wechselnd den Familien und Geschlechtern die Äcker aus; Priester giebt es nicht, und auf Opfer geben sie nicht viel², sondern jeder Hausvater betet für sich und die Seinen zur Sonne, zum Monde, zum Feuer.“ Vor allem, Cäsar erkannte die Kraft der neuen Gegner und zauderte keinen Augenblick, auch ohne Vollmacht von Rom ihnen entgegenzutreten, solange es noch Zeit war. Er überschritt ohne Zaudern die Grenze, schlug an einem Schlachttage Ariovist aus Gallien hinaus³, unterwarf in den nächsten Jahren Belgien, wies auch hier die Germanen mit der Schärfe des Schwertes zurück über den Rhein und schloß ihnen diese Stromgrenze für drei Jahrhunderte. Vierzig Jahre später überstiegen die Römer von Süden her⁴ die Alpen und eroberten die Länder zwischen dem Hochgebirge⁵ und der Donau, so daß seitdem auch diese Stromlinie gegen die deutsche Ausbreitung gesperrt und der deutsche Boden seinerseits von zwei Seiten her durch römische Angriffsstellungen⁶ umschlossen war. An diesen Dämmen mußte dann fürs erste das ungestüme Treiben zur Ruhe kommen. Eine Völkerschaft nach der andern lagerte sich an ihnen ab; notgedrungen gelangten sie zu etwas

1. Bezirke, districts, cantons.

2. Geben sie nicht viel... ils ne font pas grand cas de...

3. Aus Gallien hinaus. En l'an 58 avant J.-C.

4. Von Süden her, en venant du Sud.

5. Hochgebirge, les Alpes.

6. Angriffsstellungen, positions, centres d'attaque.

bleibenderer Seßhaftigkeit, zu etwas festern politischen Formen. Frieden wurde es damals allerdings noch nicht sogleich. Vielmehr gingen jetzt die Römer ihrerseits zum Angriffe auf das innere Germanien über, und die Gefahr für die deutsche Selbstständigkeit entwickelte sich auf der Stelle sehr bedeutend; den Germanen gegenüber stand, sie zugleich von Süden und Westen her bedrohend, das Weltreich¹ mit den Streitkräften aller Lande des Mittelmeeres, mit höchst ausgebildeter Kriegskunst, mit der Überlegenheit seiner hochentwickelten Kultur, mit seiner festgeschlossenen Einheit. Sie selbst, in eine Menge kleiner, unverbundener², oft zwieträchtiger Völkerschaften zersplittert, hatten dagegen nichts einzusetzen³ als die Unwegsamkeit des Landes, die Kraft ihrer Muskeln, die Tapferkeit ihres Herzens. Aber lange Zeit überwog über alle Freiheitsliebe und Hingebung die organisierte römische Macht. Ein Stamm nach dem andern wurde überwältigt, ein Gau nach dem andern besetzt; der Erfolg der Waffen wurde gesteigert durch die Kunst der Diplomatie, die Lockungen des Reichthums, das Übergewicht der Civilisation. Die römischen Truppen und Flotten gelangten bis an die Elbe; Augustus glaubte, sein Ziel erreicht zu haben.

Da begannen gleichzeitig zwei Männer ihre Laufbahn, welche dem Geschehe die Wendung geben sollten. Unter den Fürstensöhnen, die Augustus halb als Geisel⁴, halb als Jöglinge nach Rom hatte bringen lassen, waren der Markomanne Marbod und der Cherusker Armin⁵. Beide hatten in

1. Das Weltreich, l'Empire romain.

2. Unverbundener, sans lien entre eux.

3. Einzusetzen, à opposer.

4. Geisel, otage.

5. Armin, que les Romains appelèrent Arminius et que les Allemands célèbrent sous le nom de Hermann. Kaspar von Lohenstein (1635-1683) a écrit un interminable roman à la gloire du vainqueur de Varus; Klopstock lui a consacré trois drames et plusieurs odes. Cf. encore les drames de Köster, de Gustav Wacht, de Kösting, de Henri de Kleist, de Grabbe, *Teut* de Hamerling, etc.

Rom mit offenem Auge gelernt und das Ziel der römischen Freundschaft wie die Mittel zum Widerstande erkannt. Marbod fand sein Volk im Lande zwischen Oberrhein und Oberdonau, rechts und links von den römischen Vorposten beobachtet. Er bestimmte es zu dem Entschluß, sich in das Innere, in das durch die langen Kriegszüge verödete Böhmen zurückzuziehen; dort organisirte er mit ihnen eine Militärmonarchie nach römischem Muster, machte den ersten Versuch einer größern Staatsordnung unter den Deutschen, der sich bald alle Nachbavölker angeschlossen, freiwillig oder gezwungen. In Rom erkannte man die Gefahr, ein Angriff auf Marbod wurde jedoch durch andere Verwickelungen verzögert; da kam die Entscheidung von einer andern Seite. Armin, ein junger Mann von feurigem Ehrgeiz, warmer Vaterlandsliebe und tiefer Verschlagenheit¹, arbeitete unter den Augen des römischen Legaten an einem freien Kriegsbunde der Cherusker mit den Völkern zwischen Weser und Rhein; es gelang ihm², die eitle Sicherheit des Römers bis zum letzten Augenblicke zu erhalten und dann seine Legionen im Teutoburger Walde bis auf den letzten Mann zu vernichten. Nachdem einige Racheversuche fehlgeschlagen waren, verzichtete Rom endgültig³ auf die Eroberung Deutschlands, und beinahe anderthalb⁴ Jahrhunderte blieb seitdem ein fast ununterbrochener Friede zwischen den beiden Völkercreisen. Dann folgte von 166 bis 280 ein langes wüthendes Ringen⁵ um den Besitz der nächsten Grenzprovinzen, dann noch einmal eine hundertjährige Pause des letzten Erholens und Kräftesammelns vor dem entscheidenden Ausbruch, bis es endlich seit 378 nach Christus den Germanen gelang, die Grenzwälle des gealterten Weltreiches zu durchbrechen und

1. Verschlagenheit, astuce.

2. Es gelang ihm, il réussit à.

3. Endgültig, définitivement.

4. Anderthalb, un et demi.

5. Ringen. Remarquez l'emploi fréquent de l'infinitif comme substantif, procédé qui donne au style plus de vivacité, d'énergie et de couleur.

auf dem Boden der römischen Provinzen die Fundamente des modernen Europas zu legen¹.

Aus den Jahren jenes ersten Friedensstandes, aus dem Ende des 1. Jahrhunderts nach Christus, ist uns nun die Schrift erhalten, die in der Schilderung fremder Nationalitäten ihresgleichen in keiner Literatur hat, die Germania des Tacitus². Sie giebt uns, was kein anderes Kulturvolk besitzt, die Schilderung unseres Jugendalters nach den Auffassungen eines auf der Höhe altgereifter Bildung³ stehenden Beobachters. Sie ist nicht tadellos in ihrer Form und nicht fehlerlos in ihrem Inhalt, aber ihre wesentlichen Angaben sind nur in stets wachsendem Maße bestätigt worden, seitdem wir durch unsern Jakob Grimm⁴ die echte Wissenschaft deutschen Altertumes erhalten

1. La civilisation moderne est-elle le fruit de l'invasion des Germains ? La question est fort controversée. On voit ici la réponse des Allemands, des partisans de la théorie « germaniste ». Une autre école, qui trouve plus de faveur chez les peuples de race latine, soutient qu'il n'y a pas eu de la part des Germains invasion, mais simplement infiltration lente. Les Germains auraient été assimilés par les Gaulois, et n'auraient exercé qu'une influence très faible sur nos institutions et nos mœurs.

2. La Germanie de Tacite. Le titre exact est *De origine et situ Germanorum*. On a parfois, même en Allemagne, considéré cet ouvrage comme un pamphlet dirigé contre les mœurs romaines plutôt que comme une étude historique, sérieuse et impartiale. Il est possible qu'en traçant une peinture assez souvent idyllique des Germains, Tacite ait pensé à ses compatriotes ; il a peut-être voulu leur donner une leçon, un avertissement ; mais sa principale préoccupation semble avoir été de présenter au public lettré une image exacte de la Germanie.

3. Altgereifter Bildung, d'une civilisation parvenue depuis longtemps à sa maturité.

4. Jakob Grimm (1785-1863), un des philologues les plus éminents de l'Allemagne. Sa *Grammaire allemande* (1819-1826) est une œuvre considérable, qui n'a pas été surpassée. En collaboration avec son frère Wilhelm (1786-1859), il publia les fameux *Contes* (*Kinder- und Hausmärchen*), un *Dictionnaire de la langue allemande*, qui a été continué à la mort des deux frères, plusieurs éditions savantes, etc.

Versuchen wir, uns danach das Bild des deutschen Volkes vor der Völkerwanderung zu vergegenwärtigen! Bemerkte vorher, daß seit dem Einschreiten Cäsars und Ueberwindung der Rhein- und Donaulinie eine größere Steifheit und Festigkeit in die Verhältnisse Germaniens gekommen. Allerdings war damit der überwiegend kriegerische, auf Ruhm und Kampfgewinn gerichtete Sinn des Volkes nicht geändert. Auch Tacitus schildert das deutsche Wesen¹ mit den Worten, daß die Männer nur den Krieg für das rechte Leben im Frieden lange in den Tag hineinschlafen und dann erst zu Zechgelagen und Volksversammlungen zusammenkommen, die Arbeit aber im Haus und Feld den Frauen, Greisen und Kindern überlassen. Die gewöhnliche Nahrung ist Wild- und Waldbobst, Milch und Käse, die Erzeugnisse also des Jäger- und Hirtenlebens, bei dem die Bearbeitung des Bodens erst in zweiter Stelle in dürftigen Anfängen vorkommt, ein Verhältniß, das auch in der Entwicklung der Sprache sich wiederfindet, welche von Haus aus² für eine Menge der für Acker- und Gartenbau vorkommenden Gegenstände und Begriffe gar keine Bezeichnungen besitzt und dieselben erst später aus den keltisch-gallischen Sprachen entlehnt hat³. In solchen Zustände entspricht es, daß noch immer kein Privateigentum an Acker besteht. Allerdings geht es jetzt mehr an⁴ wie in dem Getümmel der vorcäsarischen Zeit, der ganze Stamm oder das ganze Geschlecht sich jährliche Umwanderungen sucht, wohl aber verteilt die Gemeinde den Bezirk, den sie einmal besitzt, alljährlich den einzelnen Familien ihre Feldstriche und erneuert alljährlich diesen Vertheil nach Bedarf.

¹ deutsche Wesen, le caractère allemand.

² Haus aus, originellement, primitivement.

³ les mots Wein, Winzer, Most, Lauer, Kelter, Torfel, Essig, d'origine latine; Karren, Rarch, Pferd, Salmen, etc. celtique.

⁴ geht nicht mehr an, il n'arrive plus.

Aus einer Anzahl von Geschlechtern setzen sich¹ dann größere Verbände, Gaue oder Hundertschaften² und aus diesen weiter die Volksgemeinden zusammen. In allen diesen Verbänden ist für die allgemeinen Angelegenheiten³ die herrschende und entscheidende Gewalt bei der Gesamtheit der freien Männer. In der monatlichen Volksversammlung treten die Fürsten der Hundertschaften als Vorberater und Lenker, im Gerichte, das sich ebenfalls in der Volksversammlung unter freiem Himmel vollzieht, als rechtskundige Urtheiler, im Kriege als die natürlichen Heerführer ihrer Geschlechts- und Gaugenossen auf. Die Entscheidung aber ist stets und überall bei⁴ der Gemeinde. Durch Waffenklingen stimmt sie einem Antrage des Fürsten zu; durch ihren Beifall giebt sie dem gefällten Urtheil Rechtskraft⁵ und vollziehenden Zwang; sie entscheidet über Krieg und Frieden und ernennt den obersten Heerführer, indem sie den tapfersten ihrer Recken⁶ auf einem Schilde emporhebt. Es giebt keinen andern Adel als diese Vorstände der Hundertschaften und deren nächste Blutsverwandte. Es giebt nur bei wenigen Völkern eine höhere politische Würde als das Fürstentum der Hundertschaften; nur hie und da finden sich Könige über das ganze Volk. Aber auch von diesen sagt Tacitus: "Diese Völker werden regiert, soweit sich Germanen regieren lassen." Die Könige haben dann im ganzen Verbande des Volkes eben jene beschränkten Rechte, wie sie sonst der Fürst in der Hundertschaft ausübt. Wo einmal, wie z. B. bei Marbod, eine stärker geordnete Herrschaft vorkommt, da ist schon damals der Einfluß des römischen Beispiels erkennbar.

1. Setzen sich... Rattachez à zusammen.

2. Hundertschaften, « des centuries », groupes de cent guerriers.

3. Die allgemeinen Angelegenheiten, les questions d'un intérêt général.

4. Bei, au pouvoir, entre les mains de.

5. Rechtskraft und vollziehenden Zwang, le caractère et la sanction obligatoire d'une loi.

6. Recken, guerriers, héros. Terme du moyen-âge, remis en honneur par Wieland.

Was Religion und Sitte betrifft, so bemerkte ich bereits, daß Cäsar bei den Deutschen nur einen götter- und gestaltenlosen Naturdienst, die Verehrung der Sonne, des Mondes, des Feuers, beobachtete und keine Tempel, keine Neigung zu Opfern, keinen besondern Priesterstand¹ wahrnahm. Hundert Jahre später finden wir hier eine ähnliche Entwicklung wie auf dem politischen Gebiete. Sei es der Einfluß des gesammelten Zustandes, sei es die Nähe und der Einfluß des römischen Götterdienstes², aus jenem Grunde einfacher und starker Naturanschauungen hat sich jetzt eine Reihe persönlich gefaßter³ Göttergestalten erhoben, Donar⁴, der Gott des Donners, Ziu, der Lenker des Krieges, eine Erdgöttin Nerthus, Ostara, die Göttin des Morgensterne⁵ u. a.⁶. Als der oberste Gott erscheint Wotan⁶, der Vater des Alls, die das Universum beselende, die Natur durchwehende und durchwaltende Kraft. Auch diese persönlichen Götter sind übrigens nur in schwan-

1. Priesterstand, caste de prêtres.

2. Des römischen Götterdienstes. L'hypothèse que la religion romaine ait pu influencer sur les conceptions religieuses des Germains au temps de Tacite n'est pas soutenable. Tacite ne comprenait vraisemblablement pas grand'chose à la mythologie germanique, et ce qu'il en dit le prouve. Mais les rudes Germains étaient encore plus inaptes à s'assimiler la mythologie romaine.

3. Persönlich gefaßt, considérées comme des personnes, des individus, « personnisées, individualisées ».

4. Donar, ou *Thórr* (de là Donnerstag, jeudi), était aussi le dieu de l'agriculture et des arts; Ziu, ou *Tyr*, était encore adoré comme le dieu de la lumière; le mardi (jour de Mars) est en allemand le jour de Tyr, Dienstag; *Nerthus* (même racine que nähren, nourrir) est la déesse nourricière, la mère des hommes; *Ostara* est la déesse de l'aurore, du printemps; elle a imposé son nom païen à la fête chrétienne de Pâques, Ostern.

5. U. a. = unter andern, entre autres.

6. Wotan, ou *Odhin*, est le dieu de l'air, de l'atmosphère: il se trouve partout et se confond avec l'univers. C'est la divinité germanique que oitent le plus souvent les poètes, qui se piquent d'archaïsme, Klopstock par exemple.

henden Umrissen gezeichnet; der Kultus kennt damals noch keine Bilder und keine Tempel; „denn“, sagt Tacitus, „die Götter in Mauern einzuschließen oder menschenähnlich zu bilden, würde ihnen der Größe der Himmlischen zuwider scheinen; sie weihen also Haine und Wälder und bezeichnen mit dem Namen der Götter jenes Geheimnis, das sie nur in der Tiefe der Ehrfurcht anschauen“. Die Götter fließen¹ dem anbetenden Auge stets wieder mit dem All, mit der Natur, aus der sie herausgebildet sind, zusammen. Die Quelle der germanischen Religion ist nichts anderes als der tiefe und warme Sinn für die Natur, welchen dieses Volk überhaupt erst in die Geschichte und Bildung der Menschen eingeführt hat. Freilich hatte auch der Hellene eine ästhetische Freude² an den erquickenden Erscheinungen der Natur und prägte dieses Gefühl zu mythologischen Bildern und Göttergestalten aus; freilich regte auch den Israeliten die Pracht des Weltalls zu religiöser Dankbarkeit gegen den Schöpfer dieser Herrlichkeit an, und eine Mischung beider Stimmungen, welche zuweilen bei den ältesten Kirchenvätern sich geltend macht³, hat selbst einen Forscher wie Alexander von Humboldt⁴ zu der Meinung veranlaßt, es sei eben das Christentum gewesen, welches den rechten Sinn für die Betrachtung der Natur der Menschheit eröffnet habe. Allein der hierauf bezügliche Grundton des Evangeliums klingt doch in dem Worte: „Mein Reich ist nicht von dieser Welt“, und in der Darstellung desselben darf der Versucher zu Christus sagen: „Siehe da die Herrlichkeit der Welt! Sie ist mein, und ich gebe sie, wenn ich will.“

1. Fließen... zusammen, se confondent.

2. Eine ästhetische Freude, un plaisir, une joie esthétique, c'est-à-dire pure, désintéressée.

3. Sich geltend macht, se manifeste.

4. Alexander von Humboldt (1769-1859), l'auteur d'un vaste ouvrage d'histoire naturelle, le *Kosmos*, est un des plus grands esprits et des savants les plus éminents de l'Allemagne.

5. Cf. la Bible, Saint-Luc, ch. iv, §§ 5, 6, 7:

jen charakterisiert neben diesen Erscheinungen ganz einzig
ermanischen Sinn gerade das Gefühl der engsten Zusam-
hörigkeit, der vollen Einheit zwischen Natur und Men-

Dieser Zug ist ein völlig neuer in der europäischen Ge-
ze, und er charakterisiert die ganze Welt der deutschen
en, Sagen und Märchen¹. Die Natur ist den Germanen
l die Heimat der Götter als die treue Freundin, die
e Genossin des Menschen. Sie nimmt teil an der mensch-

Stimmung² und dem menschlichen Geschehe; wo
gute That geschehen ist, sprießen würzige Kräuter, die
e eines ruchlosen Mordes ist dem Vieh schädlich und
t den Hirten Schwindel. Der Auswanderer wirft einen
n von dem Schiffe in die See; die Wellen, die ihn fort-
n, weisen ihm damit die rechte Straße. Der Jäger findet
t Tieren des Waldes menschliche Eigenschaften und ver-
mit ihnen wie mit menschlichen Feinden. In dem Klim-
des edlen Metalls, das dem dunklen Schachte entrisen
lauern verlockende, tödtliche Kräfte; wer, durch Habsucht
ben, dennoch die Hand danach ausstreckt, verfällt seiner-

nd der Teufel führte ihn auf einen hohen Berg, und wies ihm
leiche der ganzen Welt in einem Augenblicke.

nd sprach zu ihm: „Diese Macht will ich dir alle geben, und
Herrlichkeit; denn sie ist mir übergeben, und ich gebe sie, wel-
ich will.

o du nun mich willst anbeten, so soll es Alles dein sein.“

« Une vie de contemplation profonde, le contact im-
at avec la nature ont donné naissance au conte alle-
l. Son originalité consiste à faire parler et agir, non
ment des animaux et des plantes, mais encore des
s en apparence dénués de toute vie. A l'intelligence
lée et naïve du peuple des montagnes ou des forêts,
le mystère calme et paisible de ses petites cabanes,
véla la vie intime de ces objets; ceux-ci prirent un
tère logique, conséquent. Ce fut un aimable mélange
ntaisie, d'humour et de sentiments purement hu-
s. » (Henri Heine.)

Der menschlichen Stimmung, aux sentiments hu-
s.

seits den Gewalten der düstern Tiefe¹. Diese einzelnen Züge, die ich aus hundertten herausgreife, erinnern sofort an die großen Dichtungen des Reineke Fuchs und des Nibelungenhorts.

Im 1 Jahrhundert nach Christus prägte sich nun diese Ansicht der Welt in einer vollen und reinen Frische der Jugendlichkeit aus. In äußerst schwachen Formen von Staat und Religion bewegte sich eine stets überschäumende Kraft. Wenn auch die Volksgemeinde Frieden beschloß, so fehlte es doch nie an einzelnen Fürsten, welche Freiwillige zu abenteuernden Zügen aufriefen; es fehlte nie an einer festen Jugend, die als treues, streitbustiges Gefolge sich dem Fürsten anschloß. Man wußte nichts von Staat und Vaterland und Nationalität, aber die Genossen des Geschlechts hielten zusammen wie Brüder eines Blutes² in der Schlacht, auf Acker und Weide, vor dem Gerichte des Volkes. An Gewaltthaten und Roheit fehlte es nicht, Fehde und Blutvergießen, Trunk- und Spielsucht kamen unaufhörlich vor.

Aber mit schneidendem Unwillen wandte sich der Sinn von dem Gemeinen ab³; Feigheit, Verrat und Unzucht wurde mit vernichtender Strafe geahndet. Und, was Tacitus besonders auffällt, obgleich die Frauen im äußern Leben den rauhesten Teil der Arbeit übernehmen müssen, so ehren die Germanen in dem Weibe ein Prophetisches, ja Göttliches. Sie bringen mit dieser Stellung des Weibes ebenso wie mit ihrem Natursinn etwas ganz Neues in den Lebensgang der Menschheit. Im Oriente war das Weib nirgend etwas anderes als Sklavin, und die Hellenen kamen hier über die orientalische Auffassung kaum einen kleinen Schritt hinaus. Die Römer zollten der Hausfrau eine äußere Ehre, stellten sie aber dennoch rechtlos

1. C'est l'idée fondamentale, ce que les Allemands appellent Grundmotiv du *Nibelungenlied*.

2. Gines Blutes, du même sang.

3. Von dem Gemeinen ab. Strange affirmation que contredit la phrase précédente. Ou faudrait-il croire qu'aux yeux de M. de Sybel Trunk- und Spielsucht ne sont pas gemein?

Dagegen charakterisiert neben diesen Erscheinungen ganz einzig den germanischen Sinn gerade das Gefühl der engsten Zusammengehörigkeit, der vollen Einheit zwischen Natur und Menschen. Dieser Zug ist ein völlig neuer in der europäischen Geschichte, und er charakterisiert die ganze Welt der deutschen Mythen, Sagen und Märchen¹. Die Natur ist den Germanen sowohl die Heimat der Götter als die treue Freundin, die nächste Genossin des Menschen. Sie nimmt teil an der menschlichen Stimmung² und dem menschlichen Geschehe; wo eine gute That geschehen ist, sprießen würzige Kräuter, die Stätte eines ruchlosen Mordes ist dem Vieh schädlich und bringt den Hirten Schwindel. Der Auswanderer wirft einen Balken von dem Schiffe in die See; die Wellen, die ihn fort-treiben, weisen ihm damit die rechte Straße. Der Jäger findet in den Tieren des Waldes menschliche Eigenschaften und ver-kehrt mit ihnen wie mit menschlichen Feinden. In dem Klim-mern des edlen Metalls, das dem dunklen Schachte entrisfen wird, lauern verlockende, tückische Kräfte; wer, durch Habsucht getrieben, dennoch die Hand danach ausstreckt, verfällt seiner-

„Und der Teufel führte ihn auf einen hohen Berg, und wies ihm alle Reiche der ganzen Welt in einem Augenblicke.

„Und sprach zu ihm: „Diese Macht will ich dir alle geben, und ihre Herrlichkeit; denn sie ist mir übergeben, und ich gebe sie, wem ich will.

„So du nun mich willst anbeten, so soll es Alles dein sein.“

1. « Une vie de contemplation profonde, le contact im-médiat avec la nature ont donné naissance au conte alle-mand. Son originalité consiste à faire parler et agir, non seulement des animaux et des plantes, mais encore des objets en apparence dénués de toute vie. A l'intelligence éveillée et naïve du peuple des montagnes ou des forêts, dans le mystère calme et paisible de ses petites cabanes, se révéla la vie intime de ces objets; ceux-ci prirent un caractère logique, conséquent. Ce fut un aimable mélange de fantaisie, d'humour et de sentiments purement hu-mains. » (Henri Heine.)

2. Der menschlichen Stimmung, aux sentiments hu-mains.

seits den Gewalten der düstern Tiefe¹. Diese einzelnen Züge, die ich aus hundertten herausgreife, erinnern sofort an die großen Dichtungen des Heineke Buchs und des Nibelungenhorts.

Im 1 Jahrhundert nach Christus prägte sich nun diese Ansicht der Welt in einer vollen und reinen Frische der Jugendllichkeit aus. In äußerst schwachen Formen von Staat und Religion bewegte sich eine stets überschäumende Kraft. Wenn auch die Volksgemeinde Frieden beschloß, so fehlte es doch nie an einzelnen Fürsten, welche Freiwillige zu abenteuernden Zügen aufriefen; es fehlte nie an einer festen Jugend, die als treues, streitburchtiges Gefolge sich dem Fürsten anschloß. Man wußte nichts von Staat und Vaterland und Nationalität, aber die Genossen des Geschlechts hielten zusammen wie Brüder eines Blutes² in der Schlacht, auf Acker und Weide, vor dem Gerichte des Volkes. An Gewaltthaten und Roheit fehlte es nicht, Fehde und Blutvergießen, Trunk- und Spielsucht kamen unaufhörlich vor.

Aber mit schneidendem Unwillen wandte sich der Sinn von dem Gemeinen ab³; Feigheit, Verrat und Unzucht wurde mit vernichtender Strafe geahndet. Und, was Tacitus besonders auffällt, obgleich die Frauen im äußern Leben den rauhesten Theil der Arbeit übernehmen müssen, so ehren die Germanen in dem Weibe ein Prophetisches, ja Göttliches. Sie bringen mit dieser Stellung des Weibes ebenso wie mit ihrem Natursinn etwas ganz Neues in den Lebensgang der Menschheit. Im Oriente war das Weib nirgend etwas anderes als Sklavin, und die Hellenen kamen hier über die orientalische Auffassung kaum einen kleinen Schritt hinaus. Die Römer zollten der Hausfrau eine äußere Ehre, stellten sie aber dennoch rechtlos

1. C'est l'idée fondamentale, ce que les Allemands appellent Grundmotiv du *Nibelungenlied*.

2. Eines Blutes, du même sang.

3. Von dem Gemeinen ab. Strange affirmation que contredit la phrase précédente. Ou faudrait-il croire qu'aux yeux de M. de Sybel Trunk- und Spielsucht ne sont pas gemein?

wie das Kind unter die Herrschaft des Mannes. Die echte Gemeinsamkeit der Ehe, die freie Unterordnung des Weibes, die seine Selbstständigkeit¹ voraussetzt, und damit ein reines und volles Familienleben, ist erst aus dem Grunde des germanischen Gefühles möglich geworden.

Fassen wir diese Züge zusammen, so sehen wir eine Nation, erfüllt von jugendlicher Lebenskraft und Lebensfrische, ungebündelt in ihren Leidenschaften und Gemütsbewegungen², aber in dem Grunde ihrer Natur überall auf das Hohe, Reine, Geistige gerichtet³, der sittlichen Fassung bedürftig und jedem Bildungsstoffe⁴ zugänglich. In der Religion noch keine Spur von bewußtem Dogma oder in ihren Formen geregelter Kirchlichkeit, dafür aber⁵ eine starke moralische Gesundheit, eine tiefe Innerlichkeit⁶, Fähigkeit zu Hingebung und Begeisterung⁷. In der Politik kaum eine Ahnung von dem formalen Rechte und der ausgeprägten Staatsidee der alten Welt, kaum ein Bewußtsein von der Einheit und Eigenartigkeit der eigenen Nationalität, dafür aber der stärkste genossenschaftliche Sinn⁸, welcher dereinst den ganzen Staat mit der Wärme der persönlichen Anhänglichkeit und der gegenseitigen Treue erfüllen

1. Selbständigkeit, autonomie, indépendance morale.

2. Gemütsbewegungen, sentiments et émotions.

3. Gerichtet auf, porté à.

4. Bildungsstoff, élément de civilisation.

5. Dafür aber, mais en revanche.

6. Innerlichkeit, profondeur du sentiment.

7. Le poète Hamerling (1830-1889) nous montre, dans son épopée *Ahasver à Rome*, un Germain de la garde impériale qui se dévoue pour Néron et, seul, ne le quitte pas au plus fort du danger. Une conversation s'engage entre l'empereur et le soldat qui décrit les mœurs de ses compatriotes avec les mêmes traits que Tacite. Le poète met à la fin dans la bouche de Néron ces mots, que M. de Sybel n'aurait pas démentis :

„Ein seltsam Volk!“ (spricht Nero still bei sich.)

„Urkraft mit Herz und Phantasie verschwistert,

„Damit erobert, wer da will, die Welt.“

8. Der genossenschaftliche Sinn, l'esprit d'association.

solle. Eine lebensfrohe, bildsamer, empfänglicher Völkermasse, die allen Eindrücken der Zukunft offen war, im vollen Sinne des Wortes ein Element der weltlichen Verjüngung für den antiken Völkerkreis darstellte und ihrerseits auf dem Boden des römischen Reichs und der christlichen Kirche die Schule für ihre kommende Kultur aufsuchte.

Heinrich von Sybel¹.

1. Heinrich von Sybel, né le 2 décembre 1817 à Düsseldorf, est un des historiens les plus remarquables de notre temps par la sagacité de son jugement et la largeur de ses vues. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la première croisade* (1841); *Origines de la royauté allemande* (1845); *Histoire de la Révolution, de 1789 à 1795* (1853); *Fondation de l'empire d'Allemagne par Guillaume I^{er}* (1889).

La réputation de M. de Sybel fut si grande qu'il fut élu président d'une commission d'études historiques, fondée par le roi de Bavière à Munich, commission dont faisaient partie des historiens comme Ranke, Waitz, Häusser et Droysen.

Successivement professeur aux Universités de Bonn, de Marburg, de Munich, M. de Sybel fut nommé, en 1874, directeur des archives de Berlin. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 1^{er} août 1895.

LES
ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES¹

*Quelques jugements des Allemands sur leur génie national,
leur caractère, leurs mœurs et leur langue.*

Friedrich von Logau,

(1604-1655)

Die deutsche Sprache.

Kann die deutsche Sprache² schnauben, schnarchen, poltern,
[donnern, krachen!

Kann sie doch auch spielen, scherzen, schmeicheln, kosen, lieben,
[lachen.

1. On verra, par les extraits qui suivent, que les Allemands, si sévères, en général, dans leurs appréciations sur la France et sur les races latines, sont intarissables quand il s'agit d'exalter les vertus de leur race. La supériorité intellectuelle et morale de l'Allemagne est pour la plupart de ses enfants un dogme et une vérité historique.

2. Kann die deutsche Sprache... « Si la langue allemande sait... elle sait aussi. » Logau s'adresse ici aux détracteurs de la langue allemande qui lui reprochaient l'indigence de son vocabulaire. Au temps où il écrivait ces vers, les savants ne se servaient que du latin et l'aristocratie allemande parlait français. Le jurisconsulte Thomasius (1655-1728) fut le premier professeur qui osa faire ses cours en allemand (1687); mais son exemple ne fut guère suivi. La plupart des savants pensaient, avec l'illustre pédagogue Comenius (1592-1671), profaner la science en employant une autre langue que le latin.

Klopstock.

(1768)

Mein Vaterland.

ophe).

Nie war gegen das Ausland
Ein anderes Land gerecht, wie du¹.
allzugerecht! Sie denken nicht edel genug,
Zu sehen, wie schön dein Fehler ist.

Einfältiger Sitte bist du und weise,
s, tieferes Geistes. Kraft ist dein Wort,
ng dein Schwert. Doch wandelst du gern es in die
[Sichel, und trieffst,
! von dem Blute nicht der andern Welten³.

Unsre Sprache.

⁴, welche lebt, mit Deutschlands Sprache sich
In den zu kühnen Wettstreit wage!
damit ichs kurz, mit ihrer Kraft es sage —
An mannichfalter Uranlage⁵
neuer, und doch deutscher Wendung reich;
ir selbst, in jenen grauen⁶ Jahren,
Da Tacitus uns forschte⁷, waren,
, ungemischt, und nur sich selber gleich.

; un des éloges que les Allemands se décernent
plontiers. Klopstock a exprimé la même idée à
reprises dans ses odes.

bit! Sorte de parenthèse : « Et c'est un bonheur
»

en, emphatique et impropre pour Völker.

; sous-entendu : Sprache.

lage, qualités natives.

, proprement : gris; ici : lointain, reculé.

plus haut, l'analyse de l'ouvrage de Tacite sur les
, page 19 et suivantes.

Herder.

(1776)

Wir armen Deutschen sind von jeher bestimmt gewesen, nie
unser zu bleiben : immer die Gesetzgeber und Diener fremder
Nationen, ihre Schicksalsentscheider¹ und ihre verkauften,
blutenden, ausgefogenen Sklaven,

— Jordan, Po und Liber,
wie strömten oft sie deutsches Blut
und deutsche Seelen —

und so mußte freilich, wie alles, auch der deutsche Gesang
werden

ein Pan² Geschrei! ein Widerhall
vom Schilf Jordan's und der Liber
und Themf' und Sein' —

wie alles, auch der deutsche Geist werden

— ein Mietlingsgeist, der wiederkauf,
was Andrer Fuß zertrat. —

Der schöne, fette Ölbaum, der süße Weinstock und Feigen-
baum ging, als ob er Dornbusch wäre³, hin, daß er über den
Bäumen schwebte, und wo ist also seine gute Art und Frucht?
seine Kraft, Fette und Süße? Sie wird und ward in fremden
Ländern zertreten.

Hohe, edle Sprache! großes, starkes Volk! Es gab ganz
Europa Sitten, Gesetze, Erfindungen, Regenten, und nimmt
von ganz Europa Regentschaft an.

1. Schicksalsentscheider, arbitres de leurs destinées.

2. Pan, mot grec qui signifie « tout ».

3. Ces réminiscences bibliques sont fréquentes chez
Herder, grand admirateur de la poésie hébraïque, sur la-
quelle il a écrit un de ses premiers ouvrages.

Schiller.

Deutscher Genius.

Ringe, Deutscher, nach römischer Kraft, nach griechischer Schönheit!
 Beides gelang dir¹; doch nie glückte der gallische Sprung².

Leonhard Wächter.

(1762-1837)

Deutschland.

(1814)

Ct

Kennt ihr das Land, so wunderschön
 In seiner Eichen³ grünem Kranz;
 Das Land, wo auf den sanften Höh'n
 Die Traube reift im Sonnenglanz⁴?

Kennt ihr das Land, vom Truge frei,
 Wo noch das Wort des Mannes gilt,
 Das gute Land, wo Lieb' und Treu'
 Den Schmerz des Erdenlebens stillt⁵?

1. Affirmation bien téméraire.

2. Der gallische Sprung, la légèreté (sautillante) des Français. C'est un lieu commun en Allemagne que de railler la „französische Leichtfertigkeit, Leichtlebigkeit.“

3. Eichen. Le chêne est l'arbre préféré, on serait tenté de dire l'arbre national des Allemands. Klopstock le chante à tout propos. Le tilleul, die Linde, joue aussi un rôle important dans la poésie allemande. Il existe toute une „Lindenpoesie“.

4. Cette description, d'ailleurs gracieuse, est fort vague; elle convient aussi bien à la France qu'à l'Allemagne.

5. Eloge traditionnel de la „deutsche Treue“, la fidélité, la loyauté, la bonne foi allemande.

Kennt ihr das Land, wo Sittlichkeit
Im Kreise froher Menschen wohnt;
Das heilige Land, wo, unentweih't
Der Glaube an Vergeltung¹ thront?

Heil dir, du Land, so hehr und groß
Vor allen auf dem Erdenrund!
Wie schön gedeiht in deinem Schoß
Der edlen Freiheit² schöner Bund!
Drum wollen wir dir Liebe weih'n
Und deines Ruhmes würdig sein.

Friedrich Leopold Graf zu Stolberg.

(1815)

Deutschlands Beruf³.

Ja, Herz Europas sollst du, o Deutschland, sein!
So dein Beruf! Es strömt die Empfindung dir
Aus vollen Abern, kehret strömend
Wieder zu dir in den vollen Abern!

Gerecht in Spendung gönneſt⁴ du jedem Glied,
Was ihm gegeben; eigneſt⁵ veredelnd dir
Das Gute zu von allen, giebst es
Allen veredelt zurück, unkundig

1. Vergeltung, rémunération (dans une autre vie).

2. Freiheit. Mot bien inattendu, et qui aurait besoin d'être défini. S'agit-il de l'indépendance nationale, de la liberté politique, de la liberté religieuse? Wächter n'ignorait pas que ses compatriotes les avaient plusieurs fois perdues.

3. Beruf, mission.

4. Cf. Klopstock : Mein Vaterland.

5. Eigneſt; rattachez zu à eigneſt (verbe ſich zu eignen).

Des eitlen Meibes, weil du, so gut als reich,
In eigener Fülle schaltend, des Heimischen
Mit Liebe pflegst, doch auch des Fremden
Pfledest mit Liebe des weiten Herzens.

Nicht würdig dein, o Mutter Teutonia¹,
Verkennen deiner Söhne nicht wenige
Das Eigne²; auch unwürdig dein³ sind
Jene, die fremdes Verdienst verkennen.

Denn Herz Europens sollst du, o Deutschland, sein,
Gerecht und wahrhaft, sollst in der Rechten hoch
Die Fackel heben, die der Wahrheit
Strahl und die Glut des Gefühls verbreitet!

Undeutscher ist der blinde Bewundrer nicht
Des Fremden⁴, als des Fremden Verächter; laßt
Dem Arm die Ehre, laßt dem Fuß sie;
Denn sie erwärmen an Glut des Herzens⁵.

1. Teutonia, Germanie.

2. Das Eigne, ce qui t'appartient en propre, tes dons naturels.

3. Dein, génitif de tu.

4. Des Fremden, complément de Bewundrer.

5. L'ambition que le poète manifeste ici pour sa patrie est noble et belle. Il ne semble pas, toutefois, qu'elle soit justifiée. C'est par ses penseurs, ses philosophes, que l'Allemagne a régné jadis en Europe, bien plus que par ses poètes. En ce sens, on peut dire qu'elle a été parfois « la tête » de l'Europe.

Friedrich Schlegel.

(1809)

Deutscher Sinn.

Froh mit Freunden rasch gelebt¹,
 Herz zu Herzen hingestrebt,
 Von des Frühlings Luft getränkt,
 Geistes Aug' in Geist versenkt,
 Ist des Deutschen Sitt' und Art,
 Die noch nie gewandelt ward.
 Was in Kunst und Wissenschaft
 Fremder Himmel hohes schafft,
 Ward von ihm alsbald erkannt,
 Wuchs so mächt'ger² seiner Hand.
 Eines ihm Verderben bringt :
 Wenn ihn fremde Sitte zwingt;
 Eins empöret sein Gefühl :
 Fremder Rechte³ loses Spiel.
 Ewig bleiben die uns fern,
 Ehr' und Freiheit⁴ unser Stern.

1. Gelebt. Traduire ces participes par des infinitifs.
 « Traverser rapidement la vie. »

2. So mächt'ger = um so mächtiger aus...

3. Rechte, lois.

4. Sous-entendu : sei.

Jahn¹.

(1810)

Deutsches Volkstum².

Der Name Deutsch war bis zu den neuesten Unglücksfällen ein Beehrungswort. „Ein deutscher Mann,“ — „das war deutsch gesprochen,“ „ein deutsches Wort,“ „ein deutscher Händedruck,“ „deutsche Treue,“ „deutscher Fleiß“, — alle diese Ausdrücke zielen auf unser festbegründetes, wenn freilich nicht mit prunkendem Außersichsein hervorstechendes Volkstum. Vollkraft, Biederkeit, Gradheit, Abscheu der Winkelzüge, Rechtlichkeit, und das ernste Gutmeinen, waren seit einem Paar Jahrtausenden die Kleinode unsers Volkstums, und wir werden sie auch gewiß durch alle Weltstürme bis auf die späteste Nachwelt vererben.

Ludwig Börne.

(1786-1837)

Über die deutsche Sprache.

Welche Sprache darf sich mit der deutschen messen, welche andere ist so reich und mächtig, so mutig und anmutig, so schön und so mild als unsere? Sie hat tausend Farben und hundert Schatten. Sie hat ein Wort für das kleinste Bedürfnis der

1. Jahn, un des patriotes allemands qui ont le plus contribué au relèvement de leur pays après les victoires de Napoléon, a été « le père de la gymnastique » en Allemagne.

2. Deutsches Volkstum, nationalité allemande.

Minute und ein Wort für das bodenlose Gefühl, das keine Ewigkeit ausschöpft. Sie ist stark in der Noth, geschmeidig in Gefahren, schrecklich, wenn sie zürnt, weich in ihrem Mitleide und beweglich zu jedem Unternehmen. Sie ist die treue Dolmetscherin¹ aller Sprachen, die Himmel und Erde, Luft und Wasser sprechen. Was der rollende Donner grollt, was die koscnde Liebe tändelt, was der lärmende Tag schwagt und die schweigende Nacht brütet; was das Mädchen plaudert, die stille Quelle murmelt, wenn der muntere Knabe hüpfet und jauchzt: alles, alles übersetzt und erklärt sie uns verständlich, und jedes anvertraute Wort überbringt sie uns reicher und geschmückter, als es ihr überliefert worden. Der Engländer schnarrt, der Franzose schwagt, der Spanier röchelt, der Italiener dahlt², und nur der Deutsche redet³.

§. Hinc.

Le patriotisme allemand.

Der Patriotismus des Franzosen besteht darin, daß sein Herz erwärmt wird, durch diese Wärme sich ausdehnt, sich erweitert, daß es nicht mehr bloß die nächsten Angehörigen, sondern ganz Frankreich, das ganze Land der Civilisation mit seiner Liebe umfaßt. Der Patriotismus des Deutschen hingegen besteht darin, daß sein Herz enger wird, daß es sich zusammenzieht, wie Leder in der Kälte, daß er das Fremdländische

1. Dolmetscherin, interprète.

2. Dahlt, badine.

3. Cette brillante apologie de la langue allemande ne peut être considérée comme un jugement impartial. Goëthe estimait que l'allemand était pour le poëte « une matière ingrate ».

haßt, daß er nicht mehr Weltbürger, nicht mehr Europäer, sondern nur ein enger Deutscher sein will.

Schopenhauer.

Le caractère allemand.

Der wahre Nationalcharakter der Deutschen ist Schwerfälligkeit: sie leuchtet hervor¹ aus ihrem Gange, ihrem Thun und Treiben², ihrer Sprache, ihrem Reden, Erzählen, Verstehen und Denken, ganz besonders aber aus ihrem Stil im Schreiben, aus dem Vergnügen, welches sie an langen schwerfälligen, verstrickten Perioden haben, bei welchen das Gedächtnis ganz allein, fünf Minuten lang, geduldig die ihm aufgelegte Lektion lernt, bis zuletzt, am Schluß der Periode, der Bestand zum Schuß kommt³ und die Rätsel gelöst werden⁴.

1. Sie leuchtet hervor, elle se montre, se manifeste.

2. Thun und Treiben, expression proverbiale. Dans ces locutions, il suffit de traduire un des deux termes, le plus expressif.

3. Zum Schuß kommt, ait sa part.

4. Remarquez que Schopenhauer nous donne ici, très plaisamment, un échantillon de ces périodes interminables.

Il y aurait bien des réserves à faire sur cette appréciation du caractère allemand. L'Allemand du Nord ne ressemble pas à l'Allemand du Sud. Le portrait esquissé par Schopenhauer rappelle les traits de l'Allemand du Nord. Cf. l'intéressant ouvrage de M. Weise: „Die deutschen Volksstämme und Landschaften.“ Leipzig, Teubner, 1900.

PREMIÈRE PÉRIODE

DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Aperçu chronologique

(Jusqu'à l'an 800).

311-381. Ulfilas, ou Wulfila, évêque des Visigoths, traduit la Bible en gothique. Le manuscrit d'Upsala (Suède) nous en a conservé d'importants fragments.

Vers 600. Le haut-allemand se sépare du bas-allemand par la seconde mutation consonnantique (die zweite Lautverschiebung) :

Le *t* devient en h^t-allemand *z*. Ex. : bas-allemand : *holt* ;
haut-allemand : *holz*.

p après une voyelle devient *f*. Ex. : bas-allemand : *skip* ;
haut-allemand : *skif*.

k après une voyelle devient *ch*. Ex. : bas-allemand : *ih* ;
haut-allemand : *ich*.

789. Ordonnances de Charlemagne prescrivant la prédication en allemand.

Vers 800. *Hildebrandslied*. — Pendant cette période se forment les légendes relatives à Théodoric le Grand (mort en 526), célébré sous le nom de Dietrich von Bern ; à Siegfried, à Attila (Etzel), etc.

Le Chant de Hildebrand.

Le *Hildebrandslied* est, avec les *Incantations de Merseburg*, le document le plus important de cette période. Le manuscrit qui nous est parvenu ne contient qu'un fragment du poème. Il semble avoir été écrit vers l'an 800, à Fulda, par deux moines assez ignorants, qui ne connaissaient ni le haut-allemand ni le bas-allemand et qui ont confondu les deux dialectes.

Le *Hildebrandslied* se rattache au cycle de légendes dont le héros est Dietrich de Bern (Vérone).

Le vieux Hildebrand, après avoir consacré trente années au service de Dietrich, rentre dans sa patrie. Il rencontre son fils Hadubrand, qu'il avait laissé en bas âge. Hadubrand ne reconnaît pas son père et le traite d'imposteur. Un combat s'engage.

Le récit ne manque pas d'une certaine vigueur dramatique. Le conflit tragique est habilement amené et rappelle la situation d'Antigone dans la pièce de Sophocle.

Le poème est écrit en vers allitérés.

L'allitération (*Stabreim*) consiste dans la répétition des syllabes accentuées.

Das Hildebrandslied¹.

Ich hörte sagen, sich heischten² zum Kampf
Hildebrand und Hadubrand unter Heeren zwein³,

1. Voici le début du texte original :

Ik gihôrta dat seggen,
dat sin urhêttun ænon muotin,
Hildibrant enti Hadubrant untar heriun tuêm.
sunufaterungo iro saro rihtun,
garutun se iro gûdhamun gurtun sih iro suert ana,
helidos, ubar hringa, dô sie tô dero hiltiu ritun.
Hiltibrant gimahalta [Heribrantes sunu] : her uuas
ferahes frôtôro ; her frâgên gistuont [hêrôro man,
fôhêm uuortum, hwer sin fater wâri
fireo in folche.
. « eddo hwelihhes cnuosles dû sis.
ibu dû mî ênan sagês, ik mî dê ôdre uuêt,
chind, in chunincriche : chûd ist mir al irmindeot. »
Hadubrant gimahalta, Hiltibrantes sunu :
« dat sagêtun mî ûsere liuti,
alte anti frôte, dea êrhina wârun,
dat Hiltibrant hætti mîa fater : ih heittu Hadubrant.
.

2. Sich heischten, se provoquèrent. heischen (comp. anglais *to ask*, demander), synonyme de forðern, et, ici, de herauzforðern.

3. unter Heeren zwein, entre deux armées.

Des Sohnes und des Vaters. Sie sah'n nach¹ der Rüstung,
Die Schlachtgewänder suchten sie, gürteten die Schwerter an,
Die Recken², über die Ringe (des Panzers), und ritten hin zum
[Kampfe.

Hilbebrand erhob das Wort; er war der hehrere³ Mann,
Erfahrener und weiser; zu fragen begann er,
Mit wenigen Worten, wer sein Vater wäre
Der Helden im Volke „oder welcher Herkunft du seist;
Sagst du mir nur einen, die andern weiß ich mir :
Kind, im Königreiche kund ist mir da Männiglich.“
Hadubrand erhob das Wort, Hilbebrands Erzeugter :
„Das sagten vor alters mir unsere Leute,
Alte und weise, die eher dahin sind⁴,
Daß Hilbebrand hieße mein Vater; ich heiße Hadubrand.
Früh zog er gen Osten, floh vor Odofers (Odoakers) Zorn
Hin mit Dietrichen und seiner Degen⁵ viel.
Er ließ im Lande der Hilfe ledig⁶ sitzen
Das Weib in der Wohnung und⁷ unerwachsenen Sohn,
Erblos das Volk⁸, da er ostwärts hinritt.
Aber darben⁹ mußte Dietrich seitdem

1. Sah'n nach. « Ils préparèrent leurs cottes de mailles. »

2. Die Recken. Der Recke, c'est, au moyen âge, le héros errant, en quête d'aventures. Au xvi^e siècle, Recke est synonyme de Riese. Wieland a remis le mot en honneur en lui restituant son sens primitif.

3. Hehrere, comparatif de hehr, noble, sublime. Comparez Herr, herrlich. Ici : le plus vénérable.

4. Dahin sind, qui sont morts.

5. Degen. Vieux mot germanique (comp. l'anglais *thane*) qui, au moyen âge, a le sens de héros, et qu'il ne faut pas confondre avec le mot Degen, épée, qui date du xvi^e siècle. Comparez Dolch, poignard, et le mot français *dague*. Construisez : mit vielen seiner Degen.

6. Der Hilfe ledig, sans secours.

7. und unerwachsenen suppléer einen.

8. Erblos das Volk = (sie waren) der Erbgüter verlustig.

9. Darben . . . meines Vaters, « fut privé du secours de mon père ».

Meines Vaters, der freundlose Mann.
 Dem Otacker war er eifrigst erzürnt;
 Aber dem Dietrich der teuerste Degen,
 Immer an des Volkes Spitze: sechten war ihm stets zu lieb.
Kund¹ war er allen kühnen Mannen².
 Ich glaube nicht, daß er noch lebt — — —.“
 „Weiß es Alvater oben im Himmel,
 Daß du nie hinfort mehr fährst zum Kampfe
 Mit so gesipptem Mann — — —.“
 Da wand er vom Arme gewundene Ringe
 Aus Kaisermünzen, wie der König sie ihm gab,
 Der Herrscher der Heunen: „daß ich mit Huld dir's gebe.“
Hadubrand erhob das Wort, **Hildebrands** Erzeugter:
 „Mit Geeren (Speeren) soll man Gabe empfangen³,
 Schärfe wider Schärfe. Du scheinst dir, alter Heune,
 Doch allzu lose, lockest mich
 Mit deinen Worten, willst mich mit deinem Speere werfen.
 Bist so zum Alter kommen⁴, daß du immer trogst.
 Mir aber sagten Seefahrende
 Westlich über den **Wendelsee**⁵, hinwegnahm ihn der Krieg.
 Tot ist **Hildebrand**, **Heribrands** Erzeugter.“
Hildebrand erhob das Wort, **Heribrands** Erzeugter:
 „Wohl hör ich das und seh an deinem Harnische,
 Du habest daheim noch einen guten Herrn,
 Mußtest nicht entrinnen noch aus diesem Reiche⁶.
 Weh nun, waltender Gott, Wehgeschick erfüllt sich!
 Ich wallte der Sommer und Winter sechzig,

1. Kund . . . Il était connu.

2. Mannen. Mann, dans le sens de « homme d'armes », « guerrier », « vassal », fait au pluriel Mannen.

3. Empfangen = empfangen.

4. Bist so . . . « Tu es arrivé à la vieillesse en mentant toujours. »

5. Wendelsee, ou Wendelmeer, les mers d'Occident.

6. Mußtest nicht . . . « que tu n'as jamais été forcé de fuir de ce royaume ».

Daß man stets mich **scharte** zu der **Schießenden**¹ **Voss** :
 Vor **keiner** der **Städte** doch **kam** ich zu **sterben** ;
 Nun soll mich mit dem **Schwerte** das **eigene** **Kind** **erschlagen**,
 Mit der **Waffe** **treffen**, oder ich sein **Töter** werden.
 Doch magst du nun **leichtlich**, wenn dir **langt** die **Kraft**,
 Von so **ehrwürdigem**² **Mann** die **Rüstung** **gewinnen**,
 Den **Raub** **erbeuten**, **hast** du **irgend** **Recht** **dazu**³
 Denn der sei doch der **Ärgste** der **Östleute**,
 Der dir den **Kampf** nun **weigre**, nun dich so **wohl** des⁴ **lüstet**.
 In **handgemeiner** **Schlacht** **entscheide** die **Begegnung**,
 Wer von uns **heute** die **Harnische** **räumen** **müsse**,
 Oder dieser **Brünnen** (**Panzer**) **beider** **walten**.“
 Da **ließen** sie zum **ersten** die **Eschen**⁵ **schmettern**,
 In **scharfen** **Schauern**, daß es in den **Schilden** **stand**;
 Dann **stapften** **zusammen** die **Steinrandklaren**⁶,
Hieben **harmlich** die **hellen** **Schilde**,
 Bis ihnen die **Linden** nicht mehr **langten**,
Zermalmt mit den **Waffen**⁷.

1. Der Schießenden, des combattants.

2. Ehrwürdigem, respectable (par l'âge).

3. Il y a ici une lacune dans le manuscrit : Hadubrand accuse vraisemblablement Hildebrand de lâcheté et menace de le frapper.

4. Des = desselben, des Kampfes.

5. Die Eschen = die Eschenlanzen.

6. Les haches de pierre.

7. Ici s'arrête le fragment. Nous ignorons donc le dénouement. D'après une légende du XIII^e siècle, le fils est vaincu et tué par le père. Mais un *lied* qui date du XV^e siècle se termine par la réconciliation des deux guerriers. Le fils, vainqueur, conduit Hildebrand auprès d'Ute, qui était restée trente-deux ans sans nouvelles de son époux.

On comparera avec fruit à la version allemande la traduction d'Ampère, dont voici la fin :

Hildebrand, fils d'Herebrand, dit : « Je vois bien à ton armure que tu ne sers aucun chef illustre, et que, dans ce royaume, tu n'as rien fait de vaillant. Hélas ! hélas ! Dieu puissant, quelle destinée est la mienne ! J'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattants ; dans aucun fort, on ne m'a mis les fers aux pieds.

DEUXIÈME PÉRIODE

PÉRIODE CAROLINGIENNE (800-1100)

Aperçu chronologique.

Les monuments qui nous restent de cette période sont surtout importants pour l'histoire de l'ancien haut-allemand. La plupart n'ont pas grande valeur littéraire. Ce sont des formules de baptême, d'abjuration, de confession, des fragments de sermons, des écrits théologiques, des traductions d'auteurs latins ou grecs. La poésie s'est réfugiée dans les couvents et célèbre surtout Dieu, la Vierge et les Saints.

Entre 800 et 814. *Wessobrunner Gebet*, poème en vers allitérés, œuvre chrétienne avec des souvenirs du paganisme.

804. Mort du savant anglo-saxon Alcuin, conseiller de Charlemagne et fondateur de l'école de Tours. — Hrabanus Maurus dirige la célèbre école de Fulda.

Vers 830. *Heliand* (= Heiland, Sauveur), paraphrase de l'Évangile, en bas-allemand et en vers allitérés. Le Christ y apparaît comme un puissant roi germain entouré de ses vassaux.

Vers 840. *Muspilli* (le Jugement dernier), en haut-allemand et en vers allitérés.

840. Serments de Strasbourg.

Ni, maintenant, il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut t'arriver facilement, si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure, que tu pilles son cadavre. Fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'Est qui te détournerait de ce combat dont tu as si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jüges dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. • Alors ils firent voler leurs javalots, etc.

Michelet a également traduit ce célèbre fragment.

843. Partage de l'Empire : traité de Verdun.

870. Mort du moine Otfried de Wissembourg, auteur du poème haut-allemand *Les Harmonies de l'Evangile*, plus connu sous le nom de *Christ*. C'est la meilleure source pour l'étude de l'ancien haut-allemand et la première œuvre où paraisse la rime.

881. *Ludwigslied*, chant célébrant la victoire de Louis III le Bègue sur les Normands à Saucourt, près d'Eu ; œuvre du moine Hucbald, du cloître de Saint-Amand-sur-l'Elnon (près de Valenciennes).

Vers 930. *Waltharilied*, poème latin qui chante une vieille légende germanique.

Vers 950. Un moine des environs de Toul donne en hexamètres latins rimés une première version de la légende des animaux (Tierfage).

Vers 985. Comédies latines, écrites par la nonne Roswitha, de Gandersheim, pour l'édification de ses compagnes. Elle imite Térence.

973. Mort du moine Ekkehard, auteur du *Waltharilied*.

1022. Mort de Notker III Labeo, moine de Saint-Gall, qui cultiva avec ardeur la langue allemande et écrivit de nombreuses traductions.

1080. Cantique en l'honneur de Saint-Anno, archevêque de Cologne († 1075), par un moine de Cologne.

Vers la fin de cette période, le moyen haut-allemand succède à l'ancien haut-allemand.

BIBLIOGRAPHIE

1° Ouvrages français :

H. LICHTENBERGER. *Histoire de la langue allemande*.

BOSSERT. *La Littérature allemande au moyen âge*.

2° Ouvrages allemands :

BRAUNE. *Althochdeutsches Lesebuch*, 1888.

BRAUNE. *Althochdeutsche Grammatik*, 1886.

KELLE. *Geschichte der deutschen Litteratur von der ältesten Zeit bis Mitte des 12. Jahrhunderts*, 1892.

MÜLLENHOFF und SCHERER. *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa aus dem 8-12. Jahrhundert*.

P. 11. *Alldeutsche Textbibliothek.*

H. Hartmann. *Denkmale des Mittelalters.*

V. K. 11. *Geschichte der altdutschen Dichtung.*

Th. Schade. *Althochdeutsche Litteratur mit Grammatik, Uebersetzung und Erläuterungen* (Stuttgart, Göschen).
Bon ouvrage de vulgarisation.

TROISIÈME PÉRIODE

(1100-1300)

Aperçu chronologique.

C'est la période des croisades, des grandes épopées populaires (*Nibelungenlied* et *Gudrun*), de la poésie courtoise et du « Minnengesang ».

1180. Le curé Lamprecht, poète rhénan, met en vers une histoire légendaire d'Alexandre le Grand, d'après un modèle français.

1180. Avènement de Conrad III.

Vers 1180. Le curé Conrad imite du français son *Rolandslied*, « *Kaiserschronik* », compilation désordonnée de contes et de légendes depuis Jules César jusqu'à Conrad III. Auteur inconnu.

Vers 1180. Le satirique Henri de Melk.

Vers 1170. Naissance des poètes Walther de la Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach et Hartmann d'Aue.

1175. Henri de Veldeke, le créateur de la poésie courtoise (*Reineke Fuchs*), écrit son *Erec*, imitée de Virgile, dans laquelle la « Minne » (l'amour chevaleresque) joue un rôle prépondérant.

1180. *Reineke Fuchs* (Roman de Renart), de Heinrich de Veldeke.

Vers 1180. Premiers vers de Walther von der Vogelweide.

Vers 1180. Premiers vers de Wolfram von Eschenbach.

1180-1190. Œuvres de Hartmann d'Aue.

XIII^e SIÈCLE :

Vers 1204. *Iwein*, poème de Hartmann d'Aue.

Vers 1205. *Parcival*, poème de Wolfram d'Eschenbach.

1207. Mort du Minnesinger Reinmar le Vieux.

1210. *Nibelungenlied*? — *Tristan und Isolde*, imité du français par Gottfried de Strasbourg. — *Titurel*, de Wolfram d'Eschenbach.

1215. *Gudrun*? — *Thomasin*, „der welsche Gast“ (l'étranger italien), poème moral, didactique et satirique.

1216-1229. *Bescheidenheit*, de Freidank, recueil de proverbes et de sentences, très populaire jusqu'au xvi^e siècle.

1217. Mort du landgrave Hermann de Thuringe, protecteur de Wolfram d'Eschenbach et de Walther de la Vogelweide.

1220. Le Souabe Konrad Fleck écrit le poème de *Flore et Blanche-flur*, imité du français.

Vers 1220. Mort de Wolfram d'Eschenbach et de Hartmann d'Aue.

1228. Mort de Walther de la Vogelweide.

1245. Mort de Nithart, auteur d'une parodie du *Minne-gesang*.

Vers 1250. *Lohengrin*. Auteur inconnu.

1254. Mort de Conrad IV, dernier empereur de la maison des Hohenstaufen. — Mort de Rudolf von Ems.

1255. *Frauendienst*, autobiographie poétique d'Ulrich de Lichtenstein († 1275).

Vers 1260. *Rosengarten*, épopée populaire.

1287. Mort de Conrad de Wurzburg.

BIBLIOGRAPHIE

KARL BARTHEL. *Die klassische Periode der deutschen Nationallitteratur im Mittelalter*.

ALWIN SCHULTZ. *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger*. (Leipzig; Hirzel, 1879-1880.)

KARL WEINHOLD. *Die deutschen Frauen im Mittelalter*. (Vienne; Carl Gerolds Sohn.)

LYON. *Minne- und Meistergesang*, 1883.

LECHLEITNER. *Der deutsche Minnesang*, 1893.

PFÄFF. *Der Minnesang des 12. bis 14. Jahrhunderts*, 1892.

BOSSERT. *La Littérature allemande au moyen âge*. (Hachette).

Causes de l'épanouissement de la poésie allemande au moyen âge.

Bergegenwärtigen wir uns vermittelt weniger Umriffe¹ die Zustände der damaligen² Welt — der Welt, wie sie von der Mitte des 12. bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts in Hinsicht auf Politik, Glauben, Sitte, geselliges Leben, Kunst und Wissenschaft war —, so tritt uns zunächst die auf das Wachstum und die Blüte unserer Poesie höchst einflußreiche Bedeutung der christlichen Kirche entgegen. Es war der Geist des Christentums in den Völkern des Occidentes und vor allem in dem deutschen Volke zum eigentlichen Volksgeiste geworden, der zwar in höchster Potenz die höhern Stände, den Adel und die Geistlichkeit inspirierte, der aber auch die Massen — nicht als Lehre, sondern als Thatsache, nicht als Wissenschaft, sondern als Lebenselement — völlig durchdrungen hatte; es war das Christentum, zumal bei den Deutschen, nicht etwa ein bloßes Wissen und Begreifen³, sondern ein volles Haben und Genießen, es war eine Freude an⁴ der christlichen Kirche und an deren innerer und äußerer Herrlichkeit⁵ und eine Befriedigung durch die Gaben derselben so allgemein, wie sie seitdem nicht wieder gewesen ist, und so stark, daß selbst die Kämpfe der Kaiser und der Päpste länger als zwei Jahrhunderte diesem höchsten geistigen Wohlgefühle nichts anhaben⁶ konnten⁷. Wo

1. Umriffe, grandes lignes, traits généraux.

2. Damaligen, adjectif formé à l'aide de l'adverbe damals, alors. Cf. hiesig, de hier; dortig, de dort, etc.

3. Ein bloßes Wissen und Begreifen, « affaire de science et d'intelligence ».

4. Es war eine Freude an, « on prenait plaisir ».

5. Innerer und äußerer Herrlichkeit, c'est-à-dire à la beauté de la doctrine et à la pompe des cérémonies religieuses.

6. Nichts anhaben konnten, ne purent rien contre.

7. L'auteur exagère un peu sa pensée. Il est certain que les démêlés des papes avec les empereurs *ont affaibli*, à la longue, en Allemagne, le prestige de la papauté et préparé les voies à la Réforme.

eine solche in sich einige, unangefochtene¹ geistige Befriedigung herrscht, wie sie die christliche Kirche dem damaligen Menschengeschlechte und vor allem dem deutschen Volke gewährte, da wird auch die Poesie (die in geistiger Unruhe und Unbefriedigtheit, im Haber und Zweifel niemals gedeiht², vielmehr ihren gewissen Untergang findet) ihren Kulminationspunkt erreichen; freilich aber auch von denen, welchen die liebevolle Fähigkeit fehlt, sich in jene befriedigenden Zustände, in jenen ungestörten geistigen Genuß, in jene unbefangene Sicherheit des Wissens und Glaubens zurück zu versetzen, kaum richtig gewürdigt, ja kaum verstanden werden. Höchst charakteristisch ist es darum auch, daß schon von den alten Dichtern, auf das eindringlichste aber und eifrigste und gleichsam in die Wette³ von den Dichtern eben dieser unserer Blütezeit, der Zweifel als der unglücklichste und zerrüttendste, als ein wahrhaft seelenmordender Zustand geschildert wird⁴. Schon der Charakter der alten, noch heidnischen Deutschen war stark, fest und treu, in sich selbst zusammengefaßt, mit sich selbst einig und seiner selbst gewiß; was der Deutsche war, war er ganz, mit Leib und Seele. Diesem Charakter kam das Christentum, welches eben den Menschen ganz haben will, mit Leib, Seele und Geist, und dieser Charakter kam dem Christentume entgegen⁵; er fand in demselben die Ruhe, das Vollgefühl des Lebens und die

1. Unangefochtene, incontestée.

2. Opinion très contestable.

3. In die Wette, à l'envi.

4. Il est bon d'ajouter que les poètes du XIII^e et du XIV^e siècle ne parlent jamais du « doute » en matière de religion. Zweifel, c'est l'indécision, l'irrésolution.

Cf. ces vers de Reinmar von Zweter († vers 1260) :

Zweifel ist ein übler Zimmerman,
 Nie war üblerer noch schlimmerer,
 Zweifel bauet selten aus
 Nie mit starker Säul' ein Haus.
 Zweifel immer hat zu messen,
 Wähnet immer was vergessen.
 ...Zweifels Grund ist nirgends fest.

5. Entgegen; rattachez à sam.

zweifellose Sicherheit, die ihm Bedürfnis war und durch welche er die Fähigkeit erhielt, sich in seinen tiefsten Lebensregungen, in seinem wahrsten Sein zu offenbaren.

In diese Zeit des höchsten geistigen Wohlgefühls fällt das Ereignis, welches geeignet war, dasselbe zum klarsten Bewußtsein und zur äußern That zu bringen: die Kreuzzüge. Der Deutsche fühlte sich bereits als christlichen Helden, und jetzt konnte er das christliche Heldentum auch bewähren durch glänzende Thaten. Es blieb nicht bloß ein Heldentum des innern Sinnes, des Gefühls, welches leicht in sich selbst hätte versinken, welches nach dem treffenden und noch heute üblichen Ausdrucke der ritterlichen Poesie jener Zeit sich hätte „ver-liegen“ können, — alle Nerven mußten sich anspannen, alle Geister lebendig werden, und so erst wurde die deutsche Nation von außen wie von innen, so erst wurde sie ganz das, was sie sein sollte, und erhielt damit erst die volle Befähigung und die höchste Weihe, diesem durch die That geoffenbarten tiefen und sichern Lebensbewußtsein auch den vollen poetischen Ausdruck zu geben. — Indes die Kreuzzüge haben noch eine andere, für die reiche Entwicklung der damaligen Poesie, wenn auch nicht in gleichem Grade wie die eben erörterte unmittelbar¹, jedenfalls mittelbar wichtige Bedeutung. Nenne man die Kreuzzüge immerhin² ein phantastisches Unternehmen — ein Urtheil, welches sich nothdürftig vor dem Richterstuhle der weltlichen Geschichte, auf keinen Fall vor dem höhern Tribunal der christlichen Kulturgeschichte rechtfertigen läßt —, nenne man sie aber immerhin so: eben dieses Phantastische war ein nicht geringes Erregungsmittel³ der höchsten poetischen Fähigkeiten jener Zeit. Ein halbes Jahrtausend hatte die deutsche Nation in stiller Beschränkung auf sich selbst gelebt, höchstens den eigenen Herd verteidigt gegen die Angriffe räuberischer Ungarnhorden; ein halbes Jahrtausend hatten lange Reihen von Ge-

1. Unmittelbar, direct; mittelbar, indirect.

2. Nenne man . . . immerhin, qu'on appelle, si l'on veut. . .

3. Erregungsmittel, stimulant.

nerationen still und zufrieden in den engen Ringmauern und schmalen Gassen ihrer Städte, in den einfachen Burgen, in den stillen Dörfern und auf den einsamen Gehöften am Waldes-
saume und auf der grünen Heide gewohnt; was draußen war,
war fremd und unbekannt, nicht gesucht und nicht begehrt.
Jetzt mit einem Male¹ wurde eine fremde, glänzende Welt,
wurde die nie gesehene Pracht des Orients vor ihnen aufge-
than; eine zauberische Ferne voll lebhafter glühender Farben
that sich vor den erstaunten Blicken auf; die Kreuzheere der
Franzosen zogen die wieder geöffneten Völkerstraßen entlang
auf ihren reich geschmückten Rossen, in glänzenden Kriegs-
gewändern, voll Eroberungsdrang², Siegeshoffnung, Krieger-
lust und Sangesjubiläum vor den erstaunten Augen der zuschauenden
Deutschen vorüber — mit einem Worte, es erwachte in dem
ganzen Volke das unbeschreibliche, aus süßer Heimatliebe und
untwiderstehlichem Drange in die Ferne, aus bitterem Abschieds-
schmerz und fröhlicher Reiselust gemischte Gefühl, welches
noch heute das Erbteil des deutschen Jünglings ist³, wenn er
den ersten Schritt aus dem Vaterhause in die unbekannte
Fremde thut. Diesen Seelenzustand repräsentieren unsere Ge-
dichte dieses Zeitraumes sämtlich; einige, wie der unsterbliche
Parzival Wolframs von Eschenbach, sind sogar zum größten
Theile auf demselben gegründet und bleiben dem⁴ in ihren er-
greifendsten Momenten⁵ unverstänlich, welcher diesen Zustand
nicht in sich erfahren hat oder nicht in sich wieder zu erzeugen
vermag.

Nehmen wir zu allem diesem noch hinzu⁶ die politische
Größe des damaligen deutschen Reiches; sehen wir in dem
deutschen Kaiser das weltliche Haupt⁷ der Christenheit, in den

1. Mit einem Male, tout d'un coup.
2. Eroberungsdrang, soif de conquêtes.
3. C'est ce que l'on appelle souvent die Sehnsucht.
4. Dem . . . welcher, à celui . . . qui.
5. In ihren ergreifendsten Momenten, dans leurs pages les plus saisissantes.
6. Nehmen wir noch hinzu . . . Ajoutons encore . . .
7. Das weltliche Haupt, le chef temporel.

deutschen Heeren, dem Adel mit seinen Gefolgschaften¹ den Kern der europäischen Tapferkeit² in dem deutschen Volke unter seinem Kaiser die weltgebietende Nation; wenden wir unsern Blick auf die Personen, welche damals auf dem deutschen Kaiserthron saßen, auf die lebensfreudigen und lebensmutigen, begeisterten und von den höchsten Ideen erfüllten Hohenstaufen³: so werden wir gestehen müssen, das kein Zeitraum reicher an den fruchtbarsten, bewegendsten, ja entflammendsten politischen Elementen gewesen sei, als eben diese Zeit, die wir betrachten. War doch der mächtige Friedrich, der erste Hohenstaufe, selbst eine poetische Figur ersten Ranges, von dem Augenblicke an, wo er den Herrscherstab mit kräftiger Hand ergriff, bis die Fluten des Selef ihn verschlangen⁴, also, daß das deutsche Volk seinen deutschen Kaiser mit dem flammenroten Barte noch heute nicht vergessen hat und von seinem Wiedererwachen in der Tiefe des Kyffhäuserberges das Wiedererwachen der höchsten Herrlichkeit der deutschen Nation erwartete. Endlich aber werden wir in Anschlag zu brin-

1. Gefolgschaften, suite, cortège.

2. L'auteur, on le voit, fait bon marché de la chevalerie française.

3. Le plus grand prince de cette dynastie est Frédéric Barberousse.

4. Verschlungen. L'empereur, arrivé en Cilicie (lors de la troisième croisade), voulut un jour, après une longue marche, se baigner dans les eaux glacées du Selef. Il s'y noya (1190).

5. Also, si bien.

6. Cf. la poésie suivante de F. Rückert :

Friedrich Barbarossa.

Der alte Barbarosse,
Der Kaiser Friederich,
Im unterird'schen Schlosse
Hält er verzaubert sich.

Er ist niemals gestorben,
Er lebt darin noch jetzt,
Er hat im Schloß verborgen
Zum Schlaf sich hingesezt.

gen¹ nicht vergessen, daß damals, wie die äußere Einheit der Nation, auch die innere noch fortbestand; nicht allein das Bewußtsein der Volksgröße, das allgemeine, lebhafte, stolze Nationalgefühl durchdrang damals alle Stände, alle Geschlechter und Individuen, sondern bei aller allmählich sich ausbildenden Scheidung der Volksklassen, der Edlen und Uedlen, der Freien und Hörigen, der Geistlichen und Laien, und bei der beginnenden Ausbildung verschiedener geistiger Bedürfnisse dieser Teile der Gesellschaft waren die besten poetischen Momente ein Gemeingut aller dieser Teile: ein Gemeingut die Erinnerung an die sagenberühmten Helden der Vorzeit, die Kenntniß der alten Lieder und die Freude an denselben; ein Gemeingut war die Sprache², die nicht, wie heutzutage, in unbehilfliche Volks-

Er hat hinabgenommen
Des Reiches Herrlichkeit
Und wird einst wiederkommen
Mit ihr zu seiner Zeit.

Der Stuhl ist elfenbeinern,
Darauf der Kaiser sitzt;
Der Tisch ist marmelsteinern,
Worauf sein Haupt er stützt.

Sein Bart ist nicht von Glasse,
Er ist von Feueräglut,
Ist durch den Tisch gewachsen,
Worauf sein Kinn ausruht.

Er nickt als wie im Traume,
Sein Aug' halb offen zwinkt,
Und je nach langem Raume
Er einem Knaben winkt.

Er spricht im Schlaf zum Knaben:
„Geh hin vors Schloß, o Zwerg,
Und sieh, ob noch die Raben
Herfliegen um den Berg!“

Und wenn die alten Raben
Noch fliegen immerdar,
So muß ich auch noch schlafen
Verzaubert hundert Jahr’.“

1. In Anschlag bringen, faire entrer en ligne de compte.

2. Ein Gemeingut war die Sprache. — Il n'est nullement certain qu'il y ait eu au moyen âge une langue unique, commune à toute l'Allemagne.

dialekte und überfeinerte Konversationssprache zerfiel; ein Gemeingut die Sitte und Lebensgewohnheit in ihren edelsten, von den Vätern ererbten und treu bewahrten Zügen. Erinnern wir uns nun, daß nur dann die rechte Lebendigkeit, die rechte Freude, der höchste Genuß vorhanden ist, wenn unser Leben, unsere Freude, unser Genuß, unser Streben¹ überhaupt von einer großen Anzahl Mitgenießender und Mitstrebender geteilt wird, so werden wir die poetische Höhe jener Zeit begreifen können, in welcher ein angeschlagener Liederton alsbald fortklang von Burg zu Burg, von Stadt zu Stadt, von Fürstenhof zu Fürstenhof, und tausend einstimmende Töne aus der Nähe und Ferne, aus der Höhe und aus der Tiefe des Volkes ihm freudig antworteten.

Vilmar².

(Geschichte der deutschen National-Litteratur
Marburg und Leipzig — Elwert'sche Verlagsbuchhandlung.)

Entstehung des Nibelungenliedes.

I

Die ersten Ursprünge des Nibelungenliedes, d. h. die Entstehung der Nibelungensage, liegen weit vor³ der Zeit, in

1. Unser Streben, nos aspirations.

2. Vilmar (August Friedrich Christian), né le 21 novembre 1800 à Solz (Hesse électorale), fut professeur de théologie à l'Université de Marburg. Il est l'auteur de l'histoire de la littérature allemande la plus populaire en Allemagne. Les pages qu'on vient de lire, empruntées à cette histoire, sont au nombre des plus brillantes et surtout des plus claires qu'il ait écrites. Vilmar se place souvent, comme ici, au point de vue religieux, pour juger les hommes, les idées et les œuvres. On lui a reproché de n'être pas toujours impartial. Il est mort en 1868.

3. Liegen weit vor, sont bien antérieurs à.

welcher das uns bekannte Nibelungenlied entstand, denn das Nibelungenlied ist nicht das Werk eines Dichters in dem Sinne, wie wir heute von poetischen Werken sprechen. Die Vorstellung, die wir uns von der Arbeit eines Romandichters etwa machen¹, wie er aus Erlebtem und Gedachtem², aus Fremdem und Eigenem, aus Überliefertem und Erfundenem eine einheitliche Komposition erschafft, welcher sein Geist das eigentümliche und entscheidende Gepräge aufdrückt, diese Vorstellung müssen wir gänzlich fallen lassen, wenn es sich um die Entstehung des Nibelungenliedes handelt.

An dem Nibelungenliede ist Jahrhunderte hindurch gearbeitet worden, bis es die Gestalt erhielt, in der wir es kennen. Und wenn wir die Personen wüßten, denen wir das Verdienst der Arbeit zuerkennen müssen, so würden auch sie ohne Zweifel nach Hunderten zählen.

Das Gedicht selbst ist keineswegs ein einfaches unteilbares Wesen mit scharfen, markierten Zügen, das, nur einmal vorhanden, nicht seinesgleichen hätte. Es ist keineswegs das einzige und ausschließliche Ziel jener Arbeit von Jahrhunderten, jener Bemühungen von zahllosen Dichtern gewesen. Das Nibelungenlied ist nur ein Exemplar einer weit verbreiteten, mit dem verschiedenen Himmel sich wandelnden Pflanze.

Unser Nibelungenlied ist in Österreich gewachsen. In Westfalen aber sang man von Siegfried und Kriemhild und Attila ganz anders. Im fernsten Norden, auf Island, flüsterte die Muse den Dichtern von Sigurd dem Drachentöter und von der Jungfrau Brunhilde weit verschiedenen Gesang zu³. Die altdänischen Heldenlieder weisen ihre besondern Züge auf, mit denen sie die Gestalten der Sage ausstatten...

Dennoch ein und derselbe Stoff, eine und dieselbe Sage, die

1. Die wir uns . . . etwa machen, (l'idée) que nous pouvons nous faire.

2. Gedachtem, de choses imaginées.

3. Zu; rattachez à flüsterte.

dialekte und überfeinerte Konversationssprache zerfiel; ein Gemeingut die Sitte und Lebensgewohnheit in ihren edelsten, von den Vätern ererbten und treu bewahrten Zügen. Erinnern wir uns nun, daß nur dann die rechte Lebendigkeit, die rechte Freude, der höchste Genuß vorhanden ist, wenn unser Leben, unsere Freude, unser Genuß, unser Streben¹ überhaupt von einer großen Anzahl Mitgenießender und Mitstrebender geteilt wird, so werden wir die poetische Höhe jener Zeit begreifen können, in welcher ein angeschlagener Liederton alsbald fortklang von Burg zu Burg, von Stadt zu Stadt, von Fürstenhof zu Fürstenhof, und tausend einstimmende Töne aus der Nähe und Ferne, aus der Höhe und aus der Tiefe des Volkes ihm freudig antworteten.

Vilmar².

(Geschichte der deutschen National-Litteratur
Marburg und Leipzig — Elwert'sche Verlagsbuchhandlung.)

Entstehung des Nibelungenliedes.

I

Die ersten Ursprünge des Nibelungenliedes, d. h. die Entstehung der Nibelungensage, liegen weit vor³ der Zeit, in

1. Unser Streben, nos aspirations.

2. Vilmar (August Friedrich Christian), né le 21 novembre 1800 à Solz (Hesse électorale), fut professeur de théologie à l'Université de Marburg. Il est l'auteur de l'histoire de la littérature allemande la plus populaire en Allemagne. Les pages qu'on vient de lire, empruntées à cette histoire, sont au nombre des plus brillantes et surtout des plus claires qu'il ait écrites. Vilmar se place souvent, comme ici, au point de vue religieux, pour juger les hommes, les idées et les œuvres. On lui a reproché de n'être pas toujours impartial. Il est mort en 1868.

3. Liegen weit vor, sont bien antérieurs à.

welcher das uns bekannte Nibelungenlied entstand, denn das Nibelungenlied ist nicht das Werk eines Dichters in dem Sinne, wie wir heute von poetischen Werken sprechen. Die Vorstellung, die wir uns von der Arbeit eines Romandichters etwa machen¹, wie er aus Erlebtem und Gedachtem², aus Fremdem und Eigenem, aus Überliefertem und Erfundenem eine einheitliche Komposition erschafft, welcher sein Geist das eigentümliche und entscheidende Gepräge aufdrückt, diese Vorstellung müssen wir gänzlich fallen lassen, wenn es sich um die Entstehung des Nibelungenliedes handelt.

An dem Nibelungenliede ist Jahrhunderte hindurch gearbeitet worden, bis es die Gestalt erhielt, in der wir es kennen. Und wenn wir die Personen wüßten, denen wir das Verdienst der Arbeit zuerkennen müssen, so würden auch sie ohne Zweifel nach Hunderten zählen.

Das Gedicht selbst ist keineswegs ein einfaches unteilbares Wesen mit scharfen, markierten Zügen, das, nur einmal vorhanden, nicht seinesgleichen hätte. Es ist keineswegs das einzige und ausschließliche Ziel jener Arbeit von Jahrhunderten, jener Bemühungen von zahllosen Dichtern gewesen. Das Nibelungenlied ist nur ein Exemplar einer weit verbreiteten, mit dem verschiedenen Himmel sich wandelnden Pflanze.

Unser Nibelungenlied ist in Österreich gewachsen. In Westfalen aber sang man von Siegfried und Kriemhild und Attila ganz anders. Im fernsten Norden, auf Island, flüsterte die Muse den Dichtern von Sigurd dem Drachentöter und von der Jungfrau Brunhilde weit verschiedenen Gesang zu³. Die altbänischen Heldenlieder weisen ihre besondern Züge auf, mit denen sie die Gestalten der Sage ausstatten...

Dennoch ein und derselbe Stoff, etne und dieselbe Sage, die

1. Die wir uns . . . etwa machen, (l'idée) que nous pouvons nous faire.

2. Gedachtem, de choses imaginées.

3. Zu; rattachez à flüsterte.

unzähligemal ihre Gestalten wechselt, ohne jemals ihr innerstes Wesen zu verändern¹.

Wir aber müssen angesichts dieser Vielgestaltigkeit die Frage erheben: Wo fang man zuerst von den Nibelungen? wann und was fang man von ihnen? Und weiter müssen wir fragen: Auf welchem Wege² wurde die poetische Phantasie von den besungenen Gegenständen entzündet? Sind es Erfindungen, ausgeheckt³ von der frei spielenden Einbildungskraft eines großen genialen Mannes? oder ist es historische Wahrheit? Haben Siegfried, Brunhild, Hagen, Kriemhild gelebt und als leibhaftige atmende Menschen die Erde betreten? oder gehören sie zu jenen Wahngebilden⁴, welche der menschliche Geist sich selber erschafft, ohne es zu wissen, die in Wahrheit niemals gewesen sind, und an die er dennoch glaubt, so fest und fester als an die Dinge, die sein Auge betrachtet, seine Hand berührt?

Wir können auf alle diese Fragen ganz bestimmte und einfache Antworten geben.

Der Inhalt des Nibelungenliedes ist zur Hälfte wahr, zur Hälfte unwahr. Wahr im wesentlichen ist der zweite Teil des Gedichtes, wo alles hindrängt auf das furchtbare Ende, auf den blutigen Mord an Attilas⁵ Hof: das Gedächtnis großer, erschütternder historischer Ereignisse ist darin bewahrt worden. Unwahr ist die erste Hälfte der Dichtung, in welcher Siegfried im Mittelpunkte steht, der glänzende Held, wie er kämpft, wie er liebt, wie er herrscht, wie er stirbt. Aber auch dieser Teil ist nicht erdichtet, wie ein Poet frei wählend in der Masse des Möglichen erfindet, sondern er ruht auf alten religiösen Vorstellungen unserer Urväter, enthält germanisches Heidentum,

1. Cf. H. Lichtenberger, *Le Poème et la Légende des Nibelungen*. (Hachette, 1891.)

2. Auf welchem Wege = wie.

3. Ausgeheckt, éclos.

4. Wahngebilden, fantômes.

5. Attilas. Dans le poème, Attila s'appelle Etzel.

erzählt Thaten und Schicksale von Göttern, wie sie in der Mythe lebten¹.

Mit der Zusammenfügung beider Theile entsteht die Nibelungensage. Der deutsche Volksstamm, bei welchem diese Zusammenfügung geschah, ist derjenige, dem es zuerst gelang, mit frischer, bezwingender Macht die zerstreuten Kräfte der andern germanischen Stämme zu einer einzigen Keule zusammenzubinden, die auf die romanischen Völker furchtbar herabsaupte. Die Zeit, in welcher die Zusammenfügung vollzogen wurde, ist der Höhepunkt der Völkerwanderung, die zweite Hälfte des 5. Jahrhunderts unserer Zeitrechnung, als Attila starb und in Rom der Thron der Cäsaren zerbrach. Die Zeit, in welcher die europäische Welt den Germanen zu gehören begann, ist auch die Zeit, in welcher das größte Gedicht ihres Heidentums von den Göttern ihnen geschenkt wurde. Die Nibelungendichtung ist der vollständigste, großartigste Ausdruck, den das deutsche Heidentum gefunden hat; es ist die bleibende Erbschaft, die es spätern Geschlechtern vermacht hat.

Übersehen wir in Kürze die ganze älteste Gestalt der Nibelungensage, welche von unserem Nibelungenliede sich nicht unbeträchtlich² unterscheidet.

Siegfried, ein fränkischer Königssohn, tötet einen Drachen und erbt seinen Schatz³. Er reitet durch die Flammen, welche die schlafende Brunhild umschließen, und gewinnt sich diese zum Weibe. Er verläßt sie und kommt an den burgundischen Hof. Ein Zaubertrank wird ihm kredenzt, der ihm das Gedächtnis benimmt, und vergessen ist Brunhild: die burgundische Königstochter Kriemhild erwirbt seine Liebe. Er schließt mit ihren Brüdern Bundesbrüderschaft, erwirbt dem Gunther die vergessene Brunhild und erhält Kriemhild zur Ehe. Der Streit der beiden Königinnen wird die Ursache seines Todes. Um

1. On a parfois voulu découvrir dans l'histoire fabuleuse de Siegfried les principaux éléments du mythe solaire.

2. Nicht unbeträchtlich, sensiblement.

3. Ce trait se retrouve dans la forme actuelle du poème.

Siegfrieds Witwe aber läßt Attila freien, und sie nimmt ihn zum Manne. Attila strebt nach den Schätzen der burgundischen Brüder, lockt sie an seinen Hof und erschlägt sie. Kriemhild ist nun verpflichtet, Blutrache zu üben an ihrem eigenen Manne. Als er einstmals im Trunke sich übernommen, und fester Schlaf seine Glieder umschloß, vollführte sie in einer Nacht die ungeheure That. Wie es im alten Liede heißt :

Mit dem Dolch gab sie Blut dem Bette zu trinken
Mit mordlustiger Hand; sie löste die Hunde :
Vor die Saalthür warf sie, das Gefinde ¹ erweckend,
Die brennende Brandfackel, die Brüder zu rächen.

Attilas Burg geht in Feuer auf. Kriemhild aber, nachdem sie die Pflicht gegen ihre Brüder erfüllt, leistet nun auch dem Gatten die Pflicht und folgt ihm im Tode nach, indem sie selbst in die Flammen sich stürzt.

In solcher Gestalt ungefähr wurde die Nibelungendichtung durch zahllose Säger über ganz Deutschland verbreitet und weit über Deutschland hinaus bis auf die skandinavische Halbinsel, von wo sie später mit den ausziehenden Geschlechtern des Adels ² nach Island wanderte.

Ich sage : die Nibelungendichtung. Aber ich möchte nicht dahin mißverstanden werden, als ob ich ein einziges großes Gedicht meinte. Ein solches gab es auch jetzt nicht. Es gab nur einzelne Lieder, welche die einzelnen Teile der ganzen Dichtung oder Sage behandelten. Ja es gab über dieselben Teile der Sage verschiedene Gedichte, welche in Einzelheiten, vielleicht sogar in wesentlichen Punkten von einander abwichen. So sang man besondere Lieder von dem Drachenkampfe Siegfrieds, von Siegfrieds Flammenritt, von seiner Ankunft am burgundischen Hofe u. s. w.³.

Die Verfasser aller dieser Lieder sind unbekannt. Keiner jener alten Dichter hat jemals gesungen, um seinen Namen

1. Das Gefinde, les gens de la maison.

2. Mit den ausziehenden, etc., avec les familles nobles qui émigrèrent.

3. U. s. w., und so weiter, et cætera.

durch ein solches Werk auf die Nachwelt zu bringen. Und keines der Lieder wurde aufgeschrieben; nur durch mündliche Tradition erhielten sie sich. Darum veränderten sie sich mit den Personen, durch deren Mund sie gingen, und mit den Jahren ihrer Lebensdauer. Die Sänger, welche an den Höfen der Könige und der Großen die Lieder vortrugen, mochten Lücken ihres Gedächtnisses durch eigene Einfälle verdecken¹ oder ihr poetisches Gefühl mochte Änderungen fordern, die sie unbedenklich, fast ohne es zu wissen, vornahmen. Kurz, von einzelnen bestimmten Verfassern der alten Lieder könnte, wie bei unsern Volksliedern, auch wenn uns Sängernamen überliefert wären, kaum die Rede sein — so wenig werden ihre Werke im Laufe der Zeiten die ursprüngliche Gestalt bewahrt haben.

II

Während nun die Nibelungenlieder aus ihrer fränkischen Heimat am Rheine in die Welt hinauszogen, waren in Deutschland die Metamorphosen der Dichtung noch immer nicht ganz zu Ende. Aber es würde mich zu weit führen, wollte ich das Schauspiel dieser Verwandlungen, welches wir nicht aus direkten Nachrichten, sondern nur durch den Scharfsinn gelehrter Kombination erst kennen lernten, seinem ganzen Verlaufe nach abschildern. Ich muß den Vorhang hier herabrollen lassen, und es folgt ein Zwischenakt von sieben Jahrhunderten.

In der zweiten Hälfte des zwölften Säkulums öffnet sich uns die Bühne von neuem. Die Dynastie der Hohenstaufen regiert über Deutschland. Eben wird eine traurige Botschaft den deutschen Stämmen zugetragen und von den Burgen des Adels bis hinab zur ärmsten Hütte mit Schrecken vernommen: Kaiser Friedrich den Rothbart hat auf seinem Zuge ins heilige Land ein neidischer Flußgott hinweggerafft². In dieser Zeit (es ist

* 1. Mochten Lücken, ... verdecken, «pouvaient combler les lacunes de leur mémoire par des inventions personnelles».

2. Cf. page 52, note 4.

das letzte Jahrzehnt des 12. Jahrhunderts) finden wir unsere Nibelungendichtung wieder.

Die Scene hat sich verändert. Wir sind vom Rheine wegberseht an die Ufer der Donau, nach Oesterreich. Die habenbergischen Fürsten halten zu Wien glänzenden Hof. Ein reicher und mächtiger Adel haust auf seinen Burgen zerstreut über das Land. Und in diesen höchsten Ständen herrscht ein bemerkenswertes Interesse nicht bloß für die Pflege der Poesie, sondern der lebhafteste Drang, selbst Poesie zu machen.

Es war eine wichtige Zeit damals angebrochen für die Entwicklung des Gemüthes der deutschen Nation. Die früheren Menschen bewegten sich in grellen Kontrasten. Ohne Übergang wurden sie von Entbehrung in Genuß, von Genuß in Entbehrung geworfen. Was zwischen beiden schwebt, Sehnsucht, Trauer und Wehmut, der lautlose Schmerz, der nur in Thränen redet, das kannten sie nicht. Die Blüte des feinsten Gefühles war noch unaufgeschlossen für sie. Erst damals wurden die zartesten Saiten der menschlichen Natur zum erstenmal gerührt, der höchste Gipfel des menschlichen Empfindungslebens erst damals erklimmen. —

Die Gemüthsvertiefung hatte mit der Religion begonnen; der reuige Sünder, der sich zerknirscht vor Gott hinwarf oder die Gottesmutter Maria unter bitteren Selbstanklagen weinend um ihre Fürsprache anflehte, erfuhr zuerst an sich jene Erschütterungen des innern Wesens¹, welche durch keinen äußern Unfall, durch keinen erlittenen körperlichen Schmerz hervorgerufen waren, welche lediglich aus der Bewegung seiner Gedanken und deren Beziehung auf einen ganz idealen Vorstellungskreis entsprangen².

Das Kind der religiösen Innigkeit³ ist die Liebesinnigkeit. So übermächtig wurden die neuen ungeahnten Empfindungen,

1. Erschütterungen des innern Wesens, ébranlements de l'âme.

2. Deren Beziehung . . . , et de leur rapport avec un groupe de conceptions tout à fait idéales.

3. Religiösen Innigkeit, la ferveur religieuse.

so blendend wirkte der Glanz dieser neuen Welt, die sich plötzlich aufschloß — wie die alten Legenden von heiligen Männern erzählen, denen im Traume ein Blick in des Paradieses Seligkeit gegönnt wurde, — daß es die Menschen drängte, wie durch einen Schrei sich körperlicher Schmerz Luft macht¹, von dem Drucke, der auf ihre Seele geübt wurde, sich zu befreien, indem sie ihr inneres Leben in Worte ausströmten.

Der wunderbar poetische Blumentwuchs, der in den adligen Kreisen von Oesterreich empor sproßte, umrankte auch die alten nibelungischen Steinsäulen noch einmal. In derselben aristokratischen Gesellschaft, in welcher jene Minnelieder entstanden, wurden auch neue Lieder von den Nibelungen gedichtet.

Wie sehr aber hatte sich ihr Inhalt geändert die lange Flucht der Jahre hindurch! Wie waren alle Elemente der Sage verblaßt und verkümmert, andere dagegen breiter ausgeführt, ja selbst neue hinzugekommen, ganz wichtige Motive fallen gelassen und durch weit verschiedene ersetzt!

Daß Brunhild Siegfrieds erste Frau war, ist bis auf eine letzte Spur vergessen. Das Wunderbarste in Brunhilds Erscheinung, der Flammenkranz, der ihre Burg umgiebt, und den Siegfried durchreiten muß, ist verschwunden. Sie wohnt im fernsten Norden auf Island. Durch drei siegreiche Kampfspiele: Speerwurf, Steinwurf, Weitsprung, wird sie errungen. Zwischen Siegfried und Gunther findet kein Gestaltentwechsel mehr statt, sondern in einen unsichtbar machenden Mantel gehüllt steht Siegfried dem Gunther in den Kampfspiele bei.

Die größte und einschneidendste Veränderung ist die, daß nicht Attila die Burgunder an seinen Hof lockt und sie aus Habsucht verdirbt, sondern daß Kriemhild es thut, als Rächerin ihres bösslich ermordeten Siegfried. Und in dem zweiten Theile der Dichtung, der von dieser Rache handelt, tritt eine Menge Personen auf, welche die älteste Sage nicht kennt: Dietrich von Bern, der alte Hildebrand und ihre Volksgenossen, Rüdiger

1. Luft macht, s'exhale et s'allège.

von Bechlarén, der treueste Basall, Volker von Alzei, der Sänger und Held, Iring und Irnfried und noch andere.

Fast um ebensoviele ist die Masse der Erschlagenen vermehrt. Nur Attila, der in dem ganzen Drama die Rolle eines müßigen Zuschauers spielt, dann Dietrich und Hildebrand ragen wie drei einsame Masten des untergegangenen Heldenschiffes über die Fläche der verschlingenden See empor.

Auch jetzt wieder, wie in jener ersten Zeit nach Attilas Tod, bemächtigte sich nicht ein einzelner bedeutender Geist dieses gewaltigen Stoffes, um ein einheitliches Gedicht daraus zu machen. Wieder griffen die verschiedenen Dichter — auch ihre Namen unbekannt, wie die der alten Nibelungen-sänger und die der gleichzeitigen Minnedichter — nur einzelne Teile dieses Stoffes zu poetischer Behandlung heraus. Wieder fanden einzelne Teile doppelte Bearbeitung, während andere ganz leer ausgingen.

Aber die Lieder wurden jetzt, in der vorgeschrittenern Zeit, durch die schriftliche Aufzeichnung fixiert. Und diesem Umstande verdanken wir es, daß ihrer zwanzig uns erhalten sind¹. Doch hat man die Lücken zwischen ihnen ausgefüllt, durch mannigfache Einschaltungen sie einander zu nähern gesucht, dem verschiedenen Stile verschiedener Dichter ein modisches, gleichmäßig bedeckendes Mäntelchen umgehängt. Und was so zu stande kam² mit dem Scheine eines einheitlichen Gedichtes, ist unser Nibelungenlied. Nicht ein Lied also eigentlich, sondern eine Sammlung von zwanzig Liedern, welche das schärfere Auge philologisch geschulter Kritiker³ in ihrem verschiedenen Charakter, mit ihrem verschiedenen Stile, in ihren verschie-

1. Daß ihrer zwanzig uns erhalten sind. C'est la théorie de Lachmann, dont Scherer développe ici quelques idées. Cette théorie a été combattue par les frères Grimm, MM. Holtzmann et Bartsch, d'après lesquels le *Nibelungenlied* est une œuvre individuelle. Cf. H. Lichtenberger, *Le Poème et la Légende des Nibelungen*.

2. Was so zu stande kam, ce qui naquit ainsi.

3. Philologisch geschulter Kritiker, de critiques élevés à l'école de la philologie.

denen Ansichten über manche Punkte der Sage noch sehr wohl unter dem fremdartigen Schutt und Anwürfe¹ zu erkennen vermag.

Der Geist, den fast alle diese Lieder atmen, ist nicht der Geist der hohenstaufischen Periode, sondern es ist noch der Geist der Zeit, in welcher man zuerst von den Nibelungen sang².

Es war ein hartes, wildes und kriegerisches Geschlecht, jene Germanen der Völkerwanderung : knorrig³ und fest wie ihre Eichen ; rauh wie die Luft, die sie in sich fogen ; düster wie der Himmel, zu dem sie emporblickten ; ahnungsvoll im Gemüte⁴, wie das Rauschen ihrer Wälder ; träge im Frieden, wie die Meere und Sümpfe, die sich noch endlos dehnten durch ihre Länder : im Kriege aber unwiderstehlich wie die Stürme, die über ihre Heiden hinbrausten.

Das ungestüme Heldenfeuer dieser Nordlandsöhne lodert noch hell auf in dem Nibelungenliede. Die Muse, die es eingegeben hat, ist eine stürmische Walfüre⁵, die auf dunklem

1. Anwürfe, alluvion.

2. « Ne nous y trompons pas cependant : vers l'an 1200, l'époque primitive où la poésie épique d'un peuple est le reflet direct des sentiments qui l'animent, des passions qui l'agitent, est depuis longtemps passée. Le *Nibelungenlied* est une œuvre littéraire, et les jongleurs qui y ont mis la main ne se sentaient nullement la mission d'être l'écho de la conscience nationale du peuple allemand. Ils exploitent la légende héroïque comme d'autres exploitaient la poésie lyrique amoureuse, ou le pamphlet sur des faits contemporains. La poésie est leur métier, leur gagne-pain ; ils ont des procédés, des formules qui leur permettent de construire un poème selon le goût du public sans grands frais d'imagination. » (H. Lichtenberger, *op. cit.*, p. 326.)

3. Knorrig, noueux.

4. Ahnungsvoll im Gemüte, l'âme remplie de pressentiments et de mystère.

5. Walfüre. Les Valkyries sont, dans la mythologie germanique, des vierges guerrières qui conduisent dans le Walhalla, paradis d'Odin, les héros tombés sur le champ de bataille.

Schlachtrosse durch die Wolken jagt, gepanzert von Kopf bis zu Füßen, Kampf und Streit in ihrem Blicke, Zorn auf ihrer Braue.

Aber wenigstens nicht alle Dichter der Nibelungenlieder haben aus dem Methorne¹ dieser Muse sich Begeisterung getrunken. In dem Liede von Siegfrieds und Krimhildens erster Begegnung lispeln ganz andere Stimmen, Stimmen aus einer neuen, erst aufsteigenden Welt.

Eine und dieselbe Geistesmacht regt zum erstenmal die Flügel in diesen gefühlsinnigen Stellen eines Nibelungenliedes, wie in jenen lyrischen Poesien adliger Damen. Der Mensch, der sich selbst wert genug geworden ist, um seine tiefsten und verborgensten Empfindungen poetisch zu verklären², der wird bald auch so kühn sein, seine Gedanken, seine Gesinnungen, seinen Willen zu proklamieren, um sie, wenn es sein muß, einer Welt entgegenzuschleudern³.

W. Scherer⁴.

1. Methorne. Les Valkyries versaient l'hydromel aux dieux et aux héros du Walhalla.

2. Poetisch zu verklären, « pour donner l'auréole de la poésie à ».

3. Einer Welt entgegenzuschleudern, lancer comme un défi à la face du monde. Allusion à Luther.

4. Wilhelm Scherer, né le 26 avril 1841, à Schönborn, dans la Basse-Autriche, nommé en 1872 professeur de littérature allemande à Strasbourg, puis à Berlin (1877), mort le 6 août 1886, est l'auteur d'une excellente histoire de la littérature allemande (Berlin, Weidmann) et de plusieurs ouvrages très estimés sur la langue et la littérature allemandes : „Deutsche Studien“, „Zur Geschichte der deutschen Sprache“, „Poetif“. Cf. sur W. Scherer une intéressante étude de M. Basch, « Wilhelm Scherer et la philologie allemande ».

Nibelungenlied¹.

Analyse du poème.

A Worms, dans le pays des Burgondes, régnait Gunther avec ses deux frères Gernôt et Giselher. Il avait une sœur Kriemhilt, dont la merveilleuse beauté était célébrée dans tous les pays d'alentour. Un héros fameux, le brillant Sifrit, de Santen, dans le Niderlant, vainqueur des Nibelungen et possesseur de leur trésor, se présente à Worms avec une suite imposante pour demander la main de Kriemhilt. Il est bien accueilli et se lie d'amitié avec Gunther, qu'il assiste dans une guerre contre les Saxons. Toutefois, c'est seulement au bout d'un an qu'il obtient la faveur d'une entrevue avec la sœur de Gunther. Celui-ci, qui a entendu vanter la beauté de la reine Brünhilt d'Islande, ne veut point d'autre femme. Mais Brünhilt n'acceptera pour époux que celui qui aura su la vaincre dans un combat singulier. Gunther triomphe, grâce au secours de Sifrit, que sa *Tarnkappe* (manteau magique), a rendu invisible, et il épouse la vierge guerrière. Sifrit obtient la main de Kriemhilt et retourne à Santen.

1. *Nibelungenlied*. Le mot « Nibelungen », qui se rattache à *Rebel*, brouillard, semble désigner à l'origine les esprits des ténèbres ou les démons infernaux. Mais au temps où le poème a été écrit, ce sens avait disparu et le terme n'avait plus une signification précise. Les poètes savaient seulement que les Nibelungen étaient possesseurs d'un immense trésor et ils appelèrent par confusion *Nibelungen* les héros qui, successivement furent détenteurs du *Nibelungenhort*.

Quant au poème, il n'en est plus fait mention avant Bodmer, qui en publia une partie en 1757; le Suisse Myller donna une édition complète en 1783.

Dix ans s'écoulent. Brünhilt, persuadée que Sifrit est le vassal de Gunther, s'étonne de ne pas le voir plus souvent à Worms rendre hommage à son suzerain. Son époux, pour la satisfaire, invite son beau-frère et sa sœur. Mais bientôt une querelle éclate entre les deux reines à propos d'une question de préséance. Brünhilt apprend avec stupeur et indignation de la bouche de sa belle-sœur qu'elle a été vaincue non pas par Gunther, mais par Sifrit. Elle brûle de venger son honneur. Après quelque hésitation, Gunther se prête à ses desseins. Le féroce Hagen, un vassal du roi des Burgondes, se fait indiquer par Kriemhilt le seul endroit où Sifrit est vulnérable, et assassine traîtreusement, pendant une chasse, le héros sans défiance. Le cadavre du roi de Niderlant est placé la nuit devant la chambre de Kriemhilt, dont la douleur est terrible. Pour lui ravir tout moyen de vengeance, Hagen jette dans le Rhin le trésor des Nibelungen.

La seconde partie du *Nibelungenlied* raconte la vengeance (*Blutrache*) de Kriemhilt. Après un veuvage de treize années, elle se décide à épouser Etzel, le roi des Huns, qui a perdu sa femme Helche. Son unique pensée est de venger Sifrit. Treize ans s'écoulent encore. A l'instigation de Kriemhilt, Etzel invite à sa cour les rois burgondes et leur suite. Malgré de sinistres présages, Gunther et ses guerriers se rendent à Etzelburg. Ils sont bien accueillis, en chemin, par le margrave Rüdeger de Bechlarn, vassal du roi des Huns. Ce héros est un des plus beaux caractères du poème. Giselher est fiancé à Dietelinde, la fille de Rüdeger. A peine les Burgondes sont-ils arrivés à Etzelburg que la lutte s'engage. Kriemhilt, provoquée par l'orgueilleux Hagen, fait massacrer ses hôtes. Elle-même coupe la tête à son propre frère, à Gunther, et tue Hagen. Mais elle tombe, frappée par Hildebrand, vassal de Dietrich de Bern, pour n'avoir pas respecté la parole donnée à Gunther et à Hagen de leur laisser la vie sauve. Seuls, Etzel, Dietrich et Hildebrand survivent au carnage

et ils pleurent la mort de tant de vaillants guerriers.

Le poème est divisé en trente-neuf chants ou aventures (*Avventiure*). Chaque aventure se compose d'un nombre variable de strophes rimées de quatre vers (*Zeilen*). Une césure fixe divise chaque vers en deux parties, dont la première a quatre syllabes accentuées (*Hebungen*) et la seconde trois. Dans le quatrième vers, le nombre des *Hebungen* est le même dans les deux hémistiches. Ce vers est donc plus long que les précédents. Le nombre de syllabes non accentuées (*Senfungen*) n'est pas limité. Le premier hémistiche est terminé par une syllabe non accentuée.

Le vers des *Nibelungen* a été plusieurs fois employé par les poètes du *xix^e* siècle, notamment par Uhland, Chamisso, Hamerling, sans parler des traducteurs du *Nibelungenlied*¹.

1. Henri Heine a écrit sur le *Nibelungenlied* une des pages les plus brillantes de son « *Ecole romantique* » :

Un Français ne peut guère s'en faire une idée et encore moins de la langue dans laquelle il est écrit. C'est une langue de pierre, et les vers sont pour ainsi dire des moellons rimés. Ça et là des fissures s'échappent des fleurs purpurines semblables à des gouttes de sang, ou bien le lierre souple en tombe comme de vertes larmes. Des passions gigantesques qui s'agitent dans ce poème, vous pouvez encore bien moins vous faire une idée, petites bonnes gens que vous êtes. Imaginez-vous une claire nuit d'été, les étoiles pâles comme l'argent, mais grosses comme des soleils se détachent sur le ciel bleu; toutes les cathédrales gothiques de l'Europe se sont donné rendez-vous dans une plaine immense. Tranquillement s'avancent le Munster de Strasbourg, le Campanile de Florence, la cathédrale de Rouen, et les voilà qui se mettent à faire bien gentiment la cour à la belle Notre-Dame de Paris. Il est vrai que leur démarche est un peu lourde, que plusieurs s'y prennent d'une façon assez gauche et que leurs courbettes amoureuses prêtent parfois à rire. Mais on aurait bientôt fini de rire quand on les verrait entrer en fureur, s'entr'égorger, quand on verrait Notre-Dame de Paris lever désespérément ses deux bras de pierre vers le ciel, saisir soudain un glaive, en frapper la plus grande de toutes les cathédrales, et lui séparer la tête du tronc.

Mais non, même après cela, il vous est impossible de vous faire une idée des principaux personnages du *Nibelungenlied*. Aucune tour n'est si altière, aucune pierre n'est si dure que le féroce Hagen et la vindicative Kriemhilt. »

Bibliographie.

Editions de Fr. Zarncke (Leipzig, 1887), de Bartsch (1880).

Traductions en allemand moderne de Simrock, de Bartsch, de Legerlotz.

HERMANN FISCHER. — *Die Forschungen über das « Nibelungenlied » seit Karl Lachmann.* Leipzig, 1874.

HARTUNG. — *Die deutschen Altertümer des « Nibelungenliedes » und der « Kudrun ».* Köthen, 1894.

HENRI LICHTENBERGER. — *Le Poème et la Légende des Nibelungen.* Paris; Hachette, 1891. Etude claire et pénétrante. (On trouvera dans le même ouvrage une abondante bibliographie.)

Das Nibelungenlied.

Fünftes Abenteuer.

Wie Siegfried Kriemhilden zuerst ersah¹.

281.

Nun kam die Minnigliche² — gleich wie das Morgenrot
Aus trüben Wolken leuchtet! Balet gab³ da der Not,

1. Cf. le texte original :

- | | |
|---|--|
| 281. Nu gie diu minnecliche
tuot ûz den trueben wolken.
der si dâ truog in herzen
er sach die minneclichen | alsô der morgenrôt
dâ sciet von maneger nôt
und lange het getân :
nu vil hêrlichen stân. |
| 282. Ja lichte ir von ir waete
ir rôsenrôtiu varwe
ob iemen wûnschen solde,
daz er ze dirre werelde | vil manec edel stein :
vil minneclichen scein.
der kunde niht gejeihen
hete iht scoeners gesehen. |
| 283. Sam der lichte mâne
des scîn sô lûterliche
dem stuont si nu geliche
des wart dâ wol gehoehet | vor den sternen stât,
ab den wolken gât,
vor maneger frouwen guot.
den zieren heleden der muot. |
| 284. Die richen kameraere
die hôhgemuoten degene
sine drungen dâ si sâhen
Sivride dem herren | sah man vor in gân.
diene wolden daz niht lân,
die minneclichen meit.
wart beide lieb unde leit. |

2. Die Minnigliche, la belle, la charmante.

3. Balet gab; du latin *valet*, portez-vous bien, adieu.
Balet geben, dire adieu, prendre congé de.

Wer sie gehegt im Herzen, sei's auch schon lang geschehn :
Er sah die Liebenswerte holdselig nun vor Augen stehn !

282.

Ihr blickte vom Gewande gar mancher Edelstein,
Kein Rosenpaar konnt' schöner als ihre Wangen sein ;
Selbst wenn es Jemand wünschte — er konnte nicht gestehen,
Daß er auf dieser Erde je hätte Schöneres gesehen.

283.

Gleich wie der Mond so lichte¹ vor all den Sternen steht²,
Des Schein so hell und lauter hervor aus Wolken geht :
So stand in milder Schöne³ sie vor den Frauen gut !
Da war gar stolz erhöht der zieren Nacken edler Mut⁴.

284.

Die reichsten Kämmerlinge sah man vor ihnen gehn,
Doch blieben rings die Degen, die stolzen, nicht mehr stehn,
Sie drängten sich zu sehen die wonnesame Maid.
Das war dem Herren Siegfried beides : lieb und wieder leid⁵.

292.

Als sie den Hochgemuten⁶ nun vor sich stehen sah,
Wie glühte ihre Wange ! — Die schöne Maid sprach da :
"Willkommen seid, Herr Siegfried, ein edler Ritter gut !"
Wie ward entflammt vom Gruße ihm da des Herzens stille Blut.

1. Lichte, adverb de lumière (en moyen haut-allemand).

2. Vor... steht, l'emporte sur.

3. Schöne, poétique, pour Schönheit.

4. Mut, dans le sens général de « courage » au XVII^e siècle (cœur, esprit).

5. Lieb und wieder leid. Trait d'analyse subtile, mais vraie. Sifrit éprouve à la fois un sentiment d'orgueil et de jalousie, de joie et d'inquiétude.

6. Hochgemuten, le (guerrier) magnanime.

293.

Er neigte sich mit Fleiße. Sie rührte seine Hand,
 Sie gingen, — und die Liebe wob leis ihr Zauberband.
 Mit liebem Blick der Augen sahn sie einander an,
 Der Held und auch die Jungfrau : doch ward das heimlich nur
 [gethan.

294.

Ob freundlich da gedrückt ward ihre weiße Hand
 Von herzenstrauter Minne, — das ist mir nicht bekannt,
 Doch kann ich auch nicht glauben, daß sie es nicht gethan :
 Sie hat ihm holden Willen vielleicht ganz heimlich kund gethan¹.

Sechzehntes Abenteuer.

Wie Siegfried ermordet ward².

987.

Da wichen Siegfrieds Kräfte; er konnte nicht mehr stehn,
 Es mußte ihm die Stärke des Leibes ganz vergehn,

1. Rund thun, témoigner.

2. Cf. quelques strophes du texte :

-
- | | |
|---|--|
| 988. Dô viel in die bluomen
daz pluot von siner wunden
dô begonde er schelten
die ûf in gerâten | der Kriemhilde man :
sach man vaste gân.
(des twanc in grôziu nôt)
héten den ungetriuwen tôt. |
| | |
| 996. Dô sprach vil jaemerliche
« welt ir, künic edele,
in der werlt an iemen,
ûf iuwér genåde | der verschwunde man :
triuwen iht begân
lât iu bevolhen sîn
die lieben triutipne mfn. |
| 997. Und lât si des geniezen
durch aller fürsten tugende
mir müezen warten lange
ezenwart nie vrouwen leider | daz si iuwer swester si.
wont ir mit triuwen bi.
mîn vater und mine man.
an liebem vriundê getân. |
| 998. Die bluomen allenthalben
dô rang er mit dem tôde :
want des tôdes wâfen
dô mohte reden niht mære | von bluote wâren naz.
unlange tet er daz,
ie ze sêre sneit.
der recke kûen' unt gemeit. |

Nun er des Todes Zeichen in bleicher Farbe trug¹!
 Weinet ward er balde² von schöner Frauen Aug' genug³.

988.

Da sank er in die Blumen⁴, Kriemhildens starker Mann.
 Das Blut aus seiner Wunde vor ihren Augen rann,
 Und er begann zu schelten — des zwang ihn große Not⁵ —
 Die⁶ ungetreuer Weise geraten⁷ seinen frühen Tod.

989.

Es sprach der Todeswunde⁸ : „Ihr bösen, feigen Zagen,
 Was hilft mir nun mein Dienen⁹, da ihr mich habt erschlagen?
 Ich half euch immer treulich; seht meinen Lohn nun an!
 Ihr habet euern Freunden gar bösen Dienst jegund¹⁰ gethan!

990.

Denn hierdurch ist bescholten¹¹, was ihrer wird geborn¹²
 In allen spätern Zeiten! Ihr habet euern Zorn

1. Cf. la *Chanson de Roland*, v. 2297 :

Co sent Rollanz que la mort si l'arguet,
 Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
 De sun visage la culur ad perdue.

2. Balde, sens primitif : rapidement, vivement. Remarquez l'e final, marque de l'adverbe en moyen haut-allemand.

3. Genug = viel.

4. In die Blumen, image touchante qu'on retrouve dans notre *Chanson de Roland*.

5. Le poète a soin d'excuser son héros.

6. Die, ceux qui.

7. Geraten; suppléer hatten.

8. Todeswunde, blessé à mort.

9. Mein Dienen, mes services. On se rappelle que Sifrit avait assisté les Burgondes dans une guerre contre les Saxons.

10. Jegund, archaïque, pour jetzt.

11. Bescholten, déshonoré.

12. Was ihrer wird geborn, tous leurs descendants.

Gerochen allzubitter¹ an diesem Reibe mein²!
 Drum sollt mit Schmach geschieden ihr stets von guten Recken
 [sein!,,

991.

Nun ließen alle Leute, wo er erschlagen lag,
 Es war für ihrer viele³ ein freudeloser Tag;
 Die irgend Treue hegten, die haben ihn beklagt,
 Das hat um alle Leute verdient der Recke unverzagt⁴!

992.

Der König von Burgunden⁵ klagt' auch um seinen Tod,
 Da sprach der Todeswunde : „Das ist ganz ohne Not⁶,
 Daß der⁷ nach Schaden weinet, der ihn zuvor erfann :
 Nur Schelten er verdienet; er hätte es besser nicht gethan!“

993.

Da sprach der grimme⁸ Hagen : „Ich weiß nicht was Ihr klagt ;
 All unsrer Angst und Sorge ist nun ein End' gemacht!
 Wir finden nur noch wenig, die uns noch sechten an⁹ :
 Wohl mir, daß seiner Herrschaft zu Räte ich jeco¹⁰ gethan!“

1. Allzubitter, superlatif énergique : bien trop cruellement.

2. Reibe mein. L'adjectif possessif est fréquemment placé après le substantif dans le moyen haut-allemand. Au reste, c'est ici non pas un adjectif, mais le génitif du pronom ich.

3. Für ihrer viele, pour beaucoup d'entre eux.

4. Unverzagt, sans peur, intrépide.

5. Gunther, complice de Hagen.

6. Ohne Not, superflu.

7. Daß der, « que celui-là pleure... qui ».

8. Grimme, épithète donnée ordinairement à Hagen.

9. Sechten an, qui s'en prendront à nous.

10. Jeco = jetzt.

11. Daß seiner Herrschaft... gethan... « que j'aie mis fin à sa puissance. » Hagen a toujours été jaloux, lui, le serviteur dévoué et précieux, mais obscur, des rois, de ce prince jeune, brillant et couvert de gloire.

994.

„Ihr mögt Euch leicht jetzt rühmen“ beschied Herr Siegfried ihn¹.
 Hätt' ich an Euch erkundet² solch' mörderischen Sinn,
 So hätt' ich unverleget erhalten meinen Leib;
 Jetzt schmerzt mich nichts so bitter als Frau Kriemhild mein
 [teures Weib!]

995.

Nun mag sich Gott erbarmen, daß ich den Sohn gewann³,
 Dem man für alle Zeiten⁴ den Vorwurf machen kann,
 Daß seine Blutsverwandten mit Mord Jemand erschlagen!
 Wenn ich es könnt' vollenden⁵, — das müßte billig⁶ ich beklagen!

996.

Es sprach voll Zammers weiter der todeswunde Mann:
 „Wollt Ihr, o edler König⁷, noch Treue wenden an
 Und Jemand Güt' erweisen, — laßt Euch befohlen sein
 Zu allen Zeiten gnädig die traute Herzgeliebte mein.

997.

„Laßt sie das inne werden⁸, daß Ihr Geschwister seid!
 Bei aller Fürstentugend, beschützt sie jeder Zeit!
 Mein⁹ müssen lang nun warten mein Vater und mein Bann:
 Noch nie ward Frauen¹⁰ übler an liebem Freunde je gethan!“

1. Beschied ihn, lui répliqua.

2. Erkundet, pressenti.

3. Daß ich den Sohn gewann, « de ce que j'ai eu un fils. »

4. Für alle Zeiten, « dans tous les temps à venir. »

5. Wenn ich es könnt' vollenden, « si j'en avais la force. »

6. Billig, à bon droit, à juste titre.

7. C'est à Gunther que le moribond adresse cette touchante prière.

8. Laßt sie das inne werden, « témoignez-lui que. »

9. Mein, génitif de ich.

10. Frauen, ancienne déclinaison des substantifs féminins. Frauen est ici au datif singulier.

908.

Die Blumen allenthalben vom Blute waren naß;
 Nun rang er mit dem Tode, — nicht lange that er das,
 Dieweil des Todes Waffe verlegt ihn allzusehr:
 Es mußte bald erstehen der kühne Rieche stolz und hehr¹.

(Traduction de Herm. Junghans. —
 Librairie Reclam. Leipzig.)

Gudrun.

Les légendes qui forment le fond du poème de Gudrun (Kudrun en haut-allemand) sont communes à toutes les tribus germaniques qui ont habité les côtes de la mer du Nord. Sous sa forme actuelle, le poème semble avoir été composé quelques années après le *Nibelungenlied*, vers 1210, — en Autriche ou dans le Tyrol.

Le seul manuscrit qui nous en ait été conservé est celui que l'empereur Maximilien 1^{er} „Der letzte Ritter“, fit copier au commencement du xvi^e siècle, dans le recueil intitulé *Ambraser² Heldenbuch*. Il est actuellement à Vienne. Le poème fut publié pour la première fois en 1820 par von der Hagen.

Le poème de Gudrun, qui se divise en trois parties (trente-deux aventures), de valeur très inégale, fait défiler devant nous trois générations successives.

Dans la première partie, Hagen, le fils de Sigebant, roi d'Irlande, est ravi par un griffon qui le porte dans une île lointaine. Trois jeunes princesses, qu'un même sort y a

1. On comparera avec profit la mort de Sifrit à quelques passages semblables dans Homère et dans Virgile; on verra que le poète anonyme du *Nibelungenlied* n'est pas resté inférieur à ses immortels devanciers, dont les œuvres lui étaient certainement inconnues.

2. *Ambraser Heldenbuch*, du nom du château d'Ambras dans le Tyrol.

conduites, recueillent l'enfant et se chargent de son éducation. Un jour, Hagen trouve dans un vaisseau échoué, à la côte, une cuirasse et des armes. Il s'en sert pour tuer les griffons et réussit à retourner en Irlande, avec ses compagnes d'infortune. Il épouse l'une d'elles, la belle Hilde.

La seconde partie du poème nous apprend que de ce mariage est née une fille appelée Hilde, comme sa mère. Sa beauté séduit une foule de prétendants. Ils sont éconduits et Hagen va même jusqu'à faire pendre leurs messagers. Il prétend n'accorder la main de sa fille qu'à un héros aussi puissant que lui.

Le roi du Hegelingenland, Hetel, a recours à un subterfuge pour conquérir la belle princesse. Trois de ses preux, Frute, Wate et le ménestrel Hôrand, arrivent dans le royaume de Hagen avec un vaisseau rempli d'objets précieux et sept cents hommes armés. Ils se font passer pour des marchands exilés par Hetel. La ruse obtient un plein succès. La jeune Hilde est séduite par le chant de Hôrand et se laisse enlever. Hagen, après de vains efforts pour arracher sa fille aux ravisseurs, cède à ses prières et se réconcilie avec Hetel.

La troisième partie est de beaucoup la plus importante et celle qui offre le plus d'intérêt.

Hilde donne à Hetel deux enfants, un fils Ortwin et une fille Gudrun. Celle-ci est vainement recherchée par plusieurs prétendants, au nombre desquels se trouve Hartmut d'Ormanie¹. Elle est enfin fiancée à Herwig qui a su se faire aimer d'elle et qui a triomphé, les armes à la main, de l'orgueilleux refus du roi Hetel.

Sifrit, un des prétendants évincés, s'engage dans une guerre malheureuse contre Herwig, secouru par Hetel. Hartmut, autre prétendant, profite de l'éloignement de Hetel et de Herwig pour envahir le Hegelingenland et ravir Gudrun. Mais celle-ci reste fidèle à Herwig, et malgré les mauvais traitements que lui inflige Gerlind, la mère de Hartmut, elle se refuse à devenir la femme de son ravisseur. Treize ans s'écoulent. Un jour d'hiver, Gudrun vêtue de haillons et grelottante, lavait, au bord de la mer,

1. Ormanie = Normandie.

en compagnie de la fidèle Hildburg, le linge de la méchante Gerlind. Elle aperçoit deux étrangers, dans lesquels elle reconnaît bientôt son frère Ortwin et son fiancé Herwig. Les deux rois décident de délivrer Gudrun les armes à la main. Dans la lutte qui se livre alors, le vieux roi Louis, père de Hartmut, et la diabolique Gerlind tombent sous les coups des assaillants. Une réconciliation générale termine le combat. Herwig épouse Gudrun, Hartmut la fidèle Hildburg et Ortwin la sœur de Hartmut, Ortrun, qui avait toujours témoigné une sincère amitié à la malheureuse Gudrun.

La strophe de *Gudrun* diffère peu de celle du *Nibelungenlied*. Les rimes des deux derniers vers sont féminines. Le second hémistiche du quatrième vers compte cinq syllabes accentuées au lieu de quatre.

BIBLIOGRAPHIE

Editions BARTSCH (1865), Symons (Halle 1883).

FÉCAMP. *Le poème de Gudrun*, ses origines, sa formation et son histoire (avec une bibliographie complète). Paris, 1894.

Traductions en allemand moderne de Simrock, A. v. Keller, etc.

Gudrun.

Caractère du poème de Gudrun.

Mit Recht sind Nibelungen und Gudrun in einem ähnlichen Verhältnis aufgefaßt worden wie Ilias und Odyssee. Der großartige Hintergrund macht jene wie die Nibelungen gewaltiger und erschütternder; die Schicksale von ganzen Völkern werden mit dem Schwerte entschieden, ein Herrscherhaus, dem edle Helden angehören, geht vor unsern Augen dem Untergange entgegen. Aber auch die Sieger erfreuen sich des Glückes nicht; das Schicksal ist auch über sie hereingebrochen. Das Ganze atmet den Geist einer Tragödie, und mehr noch als in

dem griechischen tritt in dem deutschen Epos dieser zum Tragischen sich gipfelnde Charakter hervor¹. Alles gewinnt dramatisches Leben: mit fieberhafter Spannung wird der Hörer durch alle Stufen des fierschreitenden Verderbens geführt. „Nach Freude Leid“, ist der ernste Klang, der durch das ganze Nibelungenlied hindurchgeht, der auch durch die heitern sonigen Scenen klingt und den Schatten künftigen Verhängnisses auf sie wirft.

Weicher und versöhnender schließt, wie die Odyssee, das deutsche Lied von Kudrun ab². Zwar vernichtet das erbarmungslosse Schicksal durch Tod und Raub das Glück derer, für die der Dichter unsere Theilnahme geweckt hat: zwar werden wir in die größte Tiefe des Elends, des Leides, der Knechtschaft geführt, sehen ein edles Wesen³ das Schimpflichste⁴ dulden; aber aus der Tiefe richtet die Hoffnung empor, für den erlittenen Jammer entschädigt ein beglückendes Ende, aus Leid erwächst Freude, und nur leise klingt am Schlusse, als Mutter und Tochter scheiden, der Schmerz der erstern über ihre Verlassenheit durch, da ihr der Gemahl gefallen, die einzige Tochter nun dem geliebten Manne in die neue Heimat folgt. Und der Dichter weiß uns innerlich gewiß zu machen, daß, wenn wir auch den Ausgang nicht wüßten, wir mit Bestimmtheit ahnen würden, es müsse ein versöhnender beglückender sein, damit die poetische Gerechtigkeit erfüllt werde.

Auf das feinste und sorgfältigste sind alle Charaktere ausgearbeitet, alle in konsequenter Behandlung vom Anfang bis zum Ende durchgeführt. Nie begegnet es dem Dichter, daß er sie aus der Rolle fallen⁵, sie anders denken und reden läßt als es jedem von ihnen nach seiner eignen Anlage⁶ zukommt. Die schönsten Züge der germanischen Natur, furchtlose Tapfer-

1. Dieser zum Tragischen... hervor, «se marque ce caractère qui s'élève jusqu'au tragique.»

2. Ab. Rattachez à schließt.

3. Ein edles Wesen, Gudrun.

4. Das Schimpflichste, les pires outrages.

5. Aus der Rolle fallen, sortir de leur rôle.

6. Anlage, tempérament, nature.

keit, unerschütterliche Treue, unbeugbares Rechtsgefühl werden vor uns entfaltet. Der Adel einer weiblichen Seele, die, erfüllt von reiner Liebe, dem Geliebten Treue hält in der Not und Drangsal einer harten Gefangenschaft, welche ein kleines Nachgeben¹ ihr in Glanz und Pracht verwandeln könnte, tritt uns vielleicht in keiner Dichtung des deutschen Mittelalters so schön wie in Rudruns Gestalt entgegen.

Karl Bartsch².

VI

Wie süß Horand sang³.

379.

Als die Nacht ein Ende nahm und es begann zu tagen⁴
Horand hub an⁵ zu singen, daß ringsum in den Hagen

1. Ein kleines Nachgeben, une légère concession.

2. Karl-Friedrich Bartsch, né le 23 février 1832 à Sprottau, mort le 19 février 1888 à Heidelberg, est un des philologues les plus distingués de l'Allemagne. Il s'est principalement occupé des poèmes épiques du moyen âge, et a publié d'excellentes éditions du *Nibelungenlied*, de *Gudrun*, de *Parcival*, etc... La page qu'on vient de lire est empruntée à l'introduction de l'édition de *Gudrun*. (Leipzig-Brockhaus).

3. Cf. quelques strophes du texte.

- | | |
|------------------------------------|---|
| 379. Dô sich diu naht verendet' | und ez begunde tagen, |
| Hôrant begunde singen, | daz dâ bi in den hagen |
| geswigen alle vögele | von sinem süezen sänge. |
| die lute, die dâ sliefen, | die enlâ gen dô niwet lange. |
| 389. Diu tier in dem walde | ir weide liezen stên. |
| die wûrme, die dâ solden | in dem grase gên, |
| die vische, die dâ solden | in dem wâge vliezen, |
| die liezen ir geverte. | jâ kunde er sîner fuoge wol
[geniezen. |
| 390. Swaz er da doenen mohte, | daz duhte niemen lanc. |
| sin unmârt' in kôeren | dâ von der phaffe sanc. |
| die glocken niht enklungen | sô wol alsam ê. |
| allez daz in hôte, | dem was nach Hôrande wê. |
| 4. Tagen, faire jour. | |
| 5. Hub an de anheben, commencer à. | |

Alle Vögel schwiegen vor seinem süßen Sange.
Die Leute, die da schliefen, lagen in den Betten nicht mehr lange.

380.

Die Stimme klang ihm voller und voller immerfort;
Herr Hagen hört' es selber bei seinem Weibe dort :
Aus der Kemenate¹ mußten sie an die Zinne².
Der Gast war wohl beraten³; die junge Königin ward des
[Sanges inne⁴.

381.

Des wilden Hagen Tochter und ihre Mägdelein⁵
Säßen da und lauschten, wie selbst die Vögelein
Auf des Königs Hofe vergaßen ihr Getöse⁶;
Wohl hörten auch die Helden, wie der von Dänenlanden⁷ sang
[so schöne.

389.

Die Tier' im Walde ließen ihre Weide stehn;
Die Würme, die da sollten in dem Grase gehn,
Die Fische, die da sollten in dem Wasser fließen,
Die ließen ihre Fährte; wohl durst' ihn seiner Künste nicht
[verdrießen⁸.

1. Kemenate, proprement une chambre pourvue d'une cheminée, du bas-latin *camlnata*, d'où l'italien *camminata*, salle, et le français cheminée. Kemenate désigne souvent aussi l'appartement des femmes, le gynécée (das Frauen-gemach).

2. Suppléez gehen.

3. Wohl beraten, bien inspiré.

4. Inne werden, entendre.

5. Ihre Mägdelein, ses suivantes.

6. Ihr Getöse, collectif de Ton, = ihre Lieder.

7. Der von Dänenlanden, le héros de Danemark.

8. Wohl durst' ihn seiner Künste nicht verdrießen, « il n'eut pas à se repentir de son art. »

390.

Was er da singen mochte, das deutete Niemand lang.
 Vergessen in den Chören war der Pfaffen¹ Sang;
 Auch die Glocken klangen nicht mehr so wohl als eh':
 Allen die ihn hörten, war nach Horanden weh².

391.

Da ließ ihn zu sich bringen das schöne Mägdelein:
 Dhn' ihres Vaters Wissen, gar heimlich sollt' es sein;
 Auch hätte sie's der Mutter, Frau Hilben, gern verhohlen,
 Daß der Held so heimlich sich in ihr Kämmerlein gestohlen.

395.

Sie hieß den Helden sitzen: „Nun hebt noch einmal an“,
 Sprach das edle Mägdelein: „was Eure Stimme kann,
 Das lüftet mich zu hören: Eures Mundes Töne
 Sind mir eine Kurzweil³ über alle Freud' und alle Schöne.

397.

Da begann er eine Weise⁴, die war von Amile,
 Kein Ohr hat sie vernommen, noch lernt' ein Mund sie je
 Die hat er singen hören auf den wilden Fluten.
 Mit dieser Weise diente Horand am Hof der schönen Maid der
 [guten.

398.

Als er die süße Weise zu Ende nun ihr sang,
 Da sprach das schöne Mägdlein: „Freund, nun habe Dank.“
 Sie gab ihm von dem Finger⁵, nie sah man Gold so gutes.
 Sie sprach: „ich lohn' Euch gerne: dazu bin ich gar williges
 [Mutes.

-
1. Pfaffen. Le mot n'a pas ici un sens défavorable.
 2. War nach Horanden weh = sehnten sich nach Horanden.
 3. Kurzweil, le contraire de Langweile, ennui.
 4. Weise, une mélodie.
 5. Von dem Finger. Sous-entendu einen Ring.

400.

Was ihm die Frau geboten, das wollt' er alles nicht,
 Außer einem Gürtel : „Ob Einer tadelnd spricht,
 Daß ich zu viel genommen, schön Mägdlein, der bedenke,
 Ich bring' ihn meinem Herren; der empfängt ihn gerne zum
 [Geschenke.“

401.

Sie sprach. „Wer ist dein Herr¹? und wie ist er genannt?
 Trägt er auch die Krone und hat sein eigen Land²?
 Ich bin ihm dir zu Liebe hold, ich will's gestehen.“
 Da sprach der kühne Däne : „Reichern König hab' ich nie gesehen.“

404.

Er sprach zu der Frauen : „So entbietet er dir das,
 Sein Herz trage Minne zu dir ohne allen Haß³.
 Nun laß auch ihn genießen, Herrin, deiner Güte :
 Er hat um dich alleine von allen Frauen gewendet sein Gemüte.“

405.

Sie sprach : „Gott mög' ihn lohnen, daß ich sein Herz gewann.
 Wär' er mir ebenbürtig⁴, ich nähm' ihn gern zum Mann,
 Wenn du mir singen wolltest den Abend und den Morgen.“
 Er sprach : „Ich thu' es gerne, darüber seid nur, Herrin, außer
 [Sorgen.“

1. Herr, ancienne forme de Herr. On disait de même Fürste, Hirte, etc.

2. Sein eigen Land? Est-il suzerain?

3. Ohne allen Haß, « cheville » très fréquente chez les poètes du moyen-âge.

4. Ebenbürtig, égal par la naissance.

X X V

Wie Ortwein und Herwig zu Gudrun und Hildeburg
kamen¹.

1207.

Nach langem Harr'n und Warten, da sah'n sie auf dem Meer
Zwei in einer Barke und anders Niemand mehr.
Da sprach Frau Hildeburg zu Gudrun, der reichen²:
„Dort seh' ich zwei schwimmen³: deinen Boten scheinen sie zu
[gleichen.“

1208.

Da sprach dieammersreiche: „O weh, ich arme Maid;
Jammer schafft mir Alles, die Freude, wie das Leid.
Sind es Hildens Boten, sollen die mich finden
Waschen auf dem Gries⁴, die Schande könnt' ich nimmer über-
[winden

1209.

Ich arme Götterverlassne, ich weiß nicht, was ich thu'⁵:
Traut' Gespiel, Hildeburg, gib deinen Rat dazu.
Soll ich von hinnen weichen, oder mich hier finden
Lassen in der Schande? Lieber hieß ich immer Ingefinden⁶.

1. Ortwein ou Ortwin est le frère de Gudrun, Herwig est son fiancé et Hildeburg est une des princesses qui furent enlevées par des griffons et qui ont suivi Hagen en Irlande.

2. Reichen. Sens primitif: puissant.

3. Schwimmen, signifie souvent en poésie auf dem Wasser fahren. Cf. *Guillaume Tell*, Acte I, sc. 1.

„Gott helf' dir, braver Schwimmer!“

4. Auf dem Gries, sur la grève.

5. Was ich thu' = was ich thun soll.

6. Ingefinden, moyen haut-allemand = suivante, servante.

1210.

Da sprach Frau Hildeburg : „Ihr seht wohl wie es steht :
 In so hohen Dingen fragt nicht was Hildeburg rät.
 Ich leiste mit Euch gerne Alles, was Ihr thut :
 Ich will bei Euch verbleiben, es ergeh' Euch übel oder gut¹.“

1211.

Da wandten sie sich beide und gingen eilends fort;
 Doch waren schon so nahe die Männer jenem Ort,
 Daß sie die Wäscherinnen sahen an dem Strande :
 Da wurden sie wohl inne², daß sie wollten flieh'n von den
 [Gewanden.

1212.

Sie sprangen aus der Barke und riefen ihnen nach :
 „Ihr schönen Wäscherinnen, warum ist Euch so jach³?
 Wir sind fremde Leute, das mögt Ihr an uns spüren :
 Scheidet Ihr von hinnen, die reichen Kleider werdet Ihr verlieren.“

.

1217⁴.

Es war in den Tagen, da der Winter Abschied nimmt,
 Und der Vogel mit Zagen die Kehle wieder stimmt,

1. Es ergeh' euch... « quoi qu'il vous arrive, bonheur ou malheur. »

2. Wurden sie wohl inne, ils virent bien.

3. Warum ist euch so jach. Le moyen haut-allemand gäch ou gähe signifie rapide, soudain, emporté, pressé. Cf. le français gai. — « Pourquoi vous hâtez-vous ainsi ? »

4. Cf. le texte :

1217. Ez was in den ziten, und daz in widerstrite singen ab ir wise in snêwe und ouch in ise	der winter sich zerlie, die vogele wolden hie nâch des merzen stunden. wurden die vil armen weisen [funden.
---	---

1218. Mit strûbendem hâre swie in diu houbet wâren ir vâhs was in zerfûeret ez regênte oder ez snfte,	sâhen sie sie gân. beiden wol getân, von merzischen winden. dicke wê was den vil edelen [kinden.
--	--

Daß er singe seine Weise, wenn der März entchwunden.
In Schnee und in Eise wurden die armen Waisen¹ gefunden.

1218.

Mit gesträubten Haaren kamen sie heran.
Wie² ihnen beiden waren die Häupter wohlgethan,
Doch sah man ihre Locken zerzaust vom Morgenwinde;
Ob es regnete oder schneite, weh war dem armen Ingesinde³.

1219.

Das Meer allenthalben noch mit dem Eise floß⁴,
Das sich zerlassen⁵ wollte; ihre Sorge, die war groß.
Durch die Hemden⁶ schienen weiß wie der Schnee
Die minniglichen⁷ Glieder; ihnen schuf die Scham vor Fremden
[weh.

1220.

Herwig der Edle ihnen guten Morgen bot :
Wohl wär' den Heimatlosen ein guter Morgen not⁸.

1. Die armen Waisen, Gudrun et Hildburg.

2. Wie = ohgleich.

3. Ingesinde, voir plus haut le sens de ce mot qui a disparu de la langue. Ici le terme a une signification collective. La même racine se retrouve dans Gesindel et Gesinde. Ce dernier mot qui signifie domestiques, gens de service, n'est plus guère usité. (Cf. cependant encore Goëthe : ein Herr mit zwei Gesinden, er wird nicht wohl gepflegt). Gesinde (de senden, envoyer) désigne à l'origine les compagnons de voyage, l'escorte, la suite, les équipages et ceux qui s'en occupent). Le diminutif Gesindel est pris en mauvaise part depuis le xviii^e siècle.

4. Mit dem Eise floß. On dirait ging mit Eise, charriait des glaçons.

5. Zerlassen = auflösen.

6. Hemden = Unterkleid.

7. Minniglichen, gracieux, délicats.

8. Wohl wär' den Heimatlosen... not, « les pauvres exilées auraient eu souvent besoin d'un salut aussi amical. »

Von ihrer bösen Meisterin¹ hörten sie nur Schelten :
Guten Morgen, guten Abend, kam den Minniglichen selten.

1224.

„Ihr sollt' uns hören lassen,“ sprach Herr Ortwain,
Wem diese reichen Kleider auf dem Strande sei'n;
Oder wem Ihr waschet; Ihr beiden seid so schöne,
Wer thut Euch das zu Leide? daß ihn Gott vom Himmel immer
[höhne!

1226.

„Wem ist dieses Erbe und dieses reiche Land,
Dazu die guten Burgen? wie ist er genannt?
Daß² er Euch ohne Kleider läßt so schmachvoll dienen :
Wollt' er auf Ehre halten³, Euch anders zu behandeln würd'
[ihm ziemen.“

.

1232.

Noch zitterten vor Kälte die schönen Mägdelein;
Da sprach der König Herwig : „Möchte das doch sein,
Daß es Euch, Minnigliche, dünkte keine Schande,
Wenn Ihr edeln Mädchen unsre Mäntel trüget auf dem Strande.

.

1234.

Oftmals blickte Herwig die Jungfrau forschend an;
Sie schien so schön dem Degen und auch so wohlgethan,
Daß es ihn im Herzen oft zum Seufzen brachte :
Sie glich so sehr der Einen, an die er oft gar inniglich gedachte.

1. Meisterin, Gerlind, la mère de Hartmut.

2. Daß. S'explique par une ellipse. « Il faut que le maître de ce pays soit bien cruel pour que. »

3. Wollt' er auf Ehre halten. « S'il avait souci de son honneur, — il lui conviendrait de. »

1235.

Ortland¹ wieder der König Ortwein :
) Mädchen beide, sollt' Euch bekannt nicht sein
 agefinde, das kam zu diesem Land?
 nter, die wurde Gudrun genannt."

1242.

ch bin auch eine deren, die mit Hartmuts Heer,
 ngen wurden und geführt über Meer.
 runen : das thut Ihr ohne Not².
 Hegelingen fand vor großem Leid den Tod."

1243.

rtweinen seine Augen licht⁴ ;
 ß auch Herwig unbeweinnet nicht.
 ahmen, daß gestorben wäre
 Hegelingen, das belud⁶ ihr Herz mit großer
 [Schwere.

1244.

en beide vor ihr weinen sah,
 ungfrau sprach zu ihnen da :
 ich also⁶ bei dieser Trauermäre,
 udrun Euch verwandt, Ihr guten Helden, wäre."

1245.

g Herwig : „Wohl traur' ich um die Maid :
 etß gewesen auf alle Lebenszeit.

id. Rattachez à König.
 inutilement.
 ou Maid, la jeune fille (diminutif Mädchen
 etif se rapportant à Augen.
 à l'accusatif.
 térit de beladen, chargea.
 lle manière.

Sie war mir zugeschworen mit Eiden fest und stäte :
Nun hab' ich sie verloren durch des alten Ludwigs¹ grimme Räte."

1246.

"Ihr wollt mich betrügen," sprach die arme Magd,
Von Herwigens Tode ward mir oft gesagt.
Die höchste Wonn' auf Erden sollt' ich in ihm gewinnen;
Wär' der noch am Leben, so hätt' er längst mich geführt von
[hinnen."

1247.

Da sprach der edle Ritter : „So seht meine Hand,
Ob Ihr das Gold² erkennet : Herwig bin ich genannt:
Mit diesem Mahlschag³ sollt' ich Gudrunen minnen⁴;
Seid Ihr denn⁵ meine Gattin, wohlan, ich führ' Euch minniglich
[von hinnen."

1248.

Wie nach der Hand sie schaute und nach dem Ringelein,
Da lag in dem Golde von Abale⁶ der Stein,
Den besten, den sie je geseh'n all' ihres Lebens Tage⁷;
Einst hatt' ihn Gudrun, die schöne, selber an der Hand getragen.

1249.

Sie lächelte vor Wonne : da sprach das Mägdelein :
„Das Gold erkenn' ich wieder, vor Zeiten war es mein.
Nun sollt' Ihr dieses sehen, das mein Geliebter sandte,
Da ich armes Mädchen mit Freuden war in meines Vaters Lande."

1. Ludwigs, Louis, le père de Hartmut.

2. Das Gold = den Ring.

3. Der Mahlschag, l'anneau de fiançailles.

4. Minnen est pris ici dans son sens étymologique : « penser à, se souvenir de. »

5. Seid Ihr denn, si vous êtes...

6. Abale, contrée fabuleuse que l'imagination des jongleurs plaçait en Orient.

7. All' ihres Lebens Tage, c.-à-d. alle Tage ihres Lebens.

1250.

und er schaute und das Gold ersah,
 auter, sprach zu Gudrun da :
) anders Niemand als fürstlich Blut² getragen³ :
 reud' und Bonne gesehn nach langem Leid und
 [bösen Tagen."

1251.

mit den Armen die herrliche Maid ;
 hen hatten gab ihnen Lieb' und Leid.

.

1266⁴.

n vergaßen⁵ die herrlichen Frau'n.
 aus der Ferne die böse Gerlind schau'n,

run.
 lut, une race royale.
 = geboren.
 te.

he dô vergäzen	diu hêrlichen kint.
vol gegoumet	diu übele Gêrlint,
onden mûezic	dâ nidene ûf dem sande.
e siu vil sêre ;	ez was ir an ir wesche leit und [ande.

h diu frouwe	diu maget ûz Îrlant :
[Hildeburc,	
ir, küniginne,	ligen ditz gewant,
t enwaschet	Ludwiges man diu kleider ?
des Gêrlint in-	so getêt siu uns mit slegen noch
[nen,	[nie leider. "

h diu Hilden	" dar zuo bin ich ze hêr,
[tochter	
erlinde	wasche immer mêr.
sô swachez	sol mir nu versmâhen
enzwêne künige	und ruochten mich mit armen [umbevâhen. "

z nun vergaßen. En poésie, vergessen gouverne le

Daß sie müßig waren da unten auf dem Strande.
Da zürnte sie gewaltig; ihr lagen sehr am Herzen die Gewande.

1267.

Da sprach die schöne Hilburg, die Maid aus Ireland :
„Was laßt' Ihr Königstochter, liegen das Gewand,
Daß Ihr Ludwigs Degen zu waschen säumt die Kleider :
Und wird das Gerlind inne¹, so that sie uns mit Schlagen²
[niemals leider.“

1268.

Da sprach die Tochter Hilbens : „Dazu bin ich zu hehr,
Der bösen Gerlind waschen will ich nimmermehr.
Nun verschmäh' ich Dienste zu leisten so geringe³,
Da mich zwei Könige küßten und mit den Armen herzlich mich
[umfingen.“

1269.

„Ihr dürft mir nicht verdenken⁴,“ hub Hilburg wieder an,
„Daß ich zum Waschen rate; wir thäten klüger dran,
Als daß wir so die Kleider in die Kammer tragen,
Sonst wird uns beiden der Rücken übel heute noch zerschlagen.“

1270.

Da sprach die Enkelin Hagens; „Freude nahet mir,
Trost und hohe Wonne; ob⁵ sie bis morgen hier
Mich mit Besen schlägen, daran würd' ich nicht sterben,
Doch die uns so mißhandeln, deren müssen Viele bald verderben.“

1271.

„Nun will ich diese Kleider tragen zu der Flut :
Sie sollen wohl erfahren,“ sprach das Mägdelein gut,

-
1. Und wird das Gerlind inne. « Et si Gerlind s'en aperçoit. »
 2. Schlagen, infinitif pris substantivement.
 3. So geringe, adjectif se rapportant à Dienste.
 4. Verdenken, savoir mauvais gré.
 5. Ob, quand même.

„Daß ich mich vergleichen dürfe Königinnen :
Ich werfe sie ins Wasser, daß ich sie lustig fließen seh' von hinnen.“

1272.

Was auch Hildburg rebete¹, Gudrun trug hindann²
Gerlindens edles Vinnen; zu zürten hub sie an :
Sie schwang sie aus den Händen weit in die Bogen.
Sie schwebten³ eine Weile; ich weiß nicht, ob sie je hervor sie
[zogen⁴;
Simrock.

L'Épopée chevaleresque ou courtoise.

A l'exemple des chevaliers français, avec lesquels les croisades les mirent en contact, les clercs et surtout les chevaliers allemands des XII^e et XIII^e siècles cultivèrent avec ardeur la poésie épique et les chants d'amour (*Minnegefang*). Ils délaissèrent les vieilles légendes germaniques dont le paganisme inquiétait le clergé et dont la rudesse commençait à déplaire. Nos jongleurs, nos trouvères et nos troubadours firent école en Allemagne: ils fournirent à la fois la matière et la forme de la poésie nouvelle. L'épopée chevaleresque présentait toujours, quelque sujet qu'elle traitât, un tableau idéal de la société contemporaine; dans un décor féerique, la beauté et la vertu des dames, la valeur guerrière et la courtoisie des chevaliers en venaient aux prises avec la fatalité ou la méchanceté des hommes et finissaient par en triompher.

Invraisemblables aventures de chasse, de guerre et de tournoi, enchantements magiques, embuscades, enlève-

1. Was auch Hildburg rebete. « Quoi que Hildburg pût dire. »
2. Hindann = dann, alors.
3. Sie schwebten, ils flottèrent.
4. Comparez à cette scène le chant VI de l'*Odyssee*. (Entrevue d'Ulysse et de Nausicaa).

ments, reconnaissances de parents ou d'amants longtemps séparés, mariages conclus après des traverses sans nombre, tel est le fond invariable de ces poèmes où les descriptions abondent et dont l'intérêt est rarement soutenu.

On peut diviser en quatre cycles principaux les compositions épiques de cette période :

1° *Le cycle de l'antiquité*, auquel appartiennent : *La guerre de Troie* (en 60,000 vers), de Conrad de Wurzburg (mort en 1287), *le poème d'Alexandre*, du curé Lamprecht, *l'Enéide*, de Henri de Veldeke, le père de la poésie chevaleresque ;

2° *Le cycle carolingien*, avec *Flore et Blanchefleur*, de Konrad Fleck, *Willehalm*, de Wolfram d'Eschenbach, etc. ;

3° *Le cycle d'Arthur*, ou de la Table ronde, dont les œuvres principales sont : *Erec*, *Iwein*, de Hartmann d'Aue, *Lancelot du Lac*, d'Ulrich de Zazichoven, *Parcival*, de Wolfram d'Eschenbach, *Lohengrin*, etc. ;

4° *Le cycle religieux*, représenté par une foule de légendes des saints, (légendes de *Saint-Alexis* et de *Saint-Sylvestre*, de Conrad de Wurzburg, etc.)

Le vers de la poésie chevaleresque se compose de quatre syllabes accentuées ou *Hebungen* et d'un nombre indéterminé de syllabes non accentuées ou *Senkungen*. Peu à peu l'usage s'établit de faire suivre chaque *Hebung* d'une *Senkung*.

Au commencement du vers se trouvent une ou plusieurs syllabes non accentuées : c'est ce que l'on nomme *Auftakt*. La rime est masculine (*stumpf*) ou féminine (*flingenb*).

Hartmann von Aue.

Né en Souabe, entre 1160 et 1170, il était, quoique chevalier, au service des seigneurs d'Aue en qualité de *Dienstmann* (ministériel). Il prit part à la croisade de 1197 et mourut vers 1220.

Homme de savoir et d'étude, il composa des chants d'amour, un *Büchlein* (débat d'amour), et quatre poèmes

épiques, dont deux appartiennent à la légende d'Arthur, que Hartmann a introduite dans la littérature allemande : *Erec et Enide*, — et *Ivain*, imités de Chrétien de Troyes, — la légende de Grégoire (Gregorius auf dem Stein)¹, imitée du français, — et la légende du *Pauvre Henri*, vraisemblablement imitée d'un poème latin, qui ne nous est pas parvenu.

Le principal mérite de Hartmann, aux yeux de ses contemporains, est la « *mæze* », la mesure, la modération. Il ne se contente pas de chanter l'amour et les vertus chevaleresques; il veut édifier ses lecteurs et leur inspirer l'humilité et la confiance en Dieu.

Hartmann fut un maître du style et un versificateur habile; son influence sur la poésie épique du moyen-âge a été profonde. « Nul n'a été plus aimé, plus lu et, hommage qui a son prix, plus pillé. »²

BIBLIOGRAPHIE

Editions: FEDOR BECH (Leipzig); HAUPT (Leipzig) et H. PAUL (Halle).

Traductions: SIMROCK (Heilbronn 1875); O. MARBACH et FR. KOCH; HANS VON WOLZOGEN.

Il faut lire sur Hartmann d'Aue l'étude substantielle et originale de M. F. Piquet.

Le pauvre Henri.

Henri d'Aue, chevalier souabe d'illustre naissance, possédait toutes les qualités du corps et de l'esprit; il était riche, heureux, considéré. Mais il ne pensait pas assez à son salut, et Dieu, pour l'éprouver, le frappa de la lèpre. Les médecins de Montpellier et de Salerne, consultés, déclarèrent que le malade ne guérirait que si une vierge consentait à se laisser immoler pour lui. Désespéré, le pauvre Henri, de retour en Souabe, distribue ses biens et

1. Grégoire est l'Œdipe du moyen âge.

2. F. PIQUET. — *Etude sur Hartmann d'Aue*. Paris. E. Leroux, 1898.

se retire dans une métairie. La fille du métayer, une enfant de douze ans, apprend comment le seigneur, dont la misère l'a touchée, pourra être sauvé. Elle se décide à se dévouer pour lui, espérant mériter ainsi le bonheur éternel. Elle triomphe des refus du pauvre Henri, des touchantes prières de ses parents et se rend à Salerne. Au moment où le couteau va la frapper, Henri pénètre dans la salle et, malgré les reproches de la jeune fille, arrête le bras du médecin. Il ne veut plus consentir au sacrifice, il se résigne humblement à sa destinée. Mais Dieu, qui a vu sa conversion, le guérit et le pauvre Henri épouse la fille du métayer.

Der arme Heinrich.

Herr Heinrich höret mit Entsetzen
Das Messer auf dem Steine wegen.
Er springt empor, ein wilder Schmerz
Ergreift um die Maid sein Herz.
Er soll sie lebend nimmer sehn¹,
Durch die ihm solches Heil gescheh'n,
Er denkt an ihren treuen Sinn
Und eilet zu der Thüre hin
Und will hinein — sie ist verschlossen.
Da hat sein Auge sich ergossen
In heißen Thränen, umgestaltet
Fühlt er sein Inn' res, es entfaltet
Ein neues Leben seine Brust.
Er denkt : „Soll meines Herzens Lust,
Die holde, süße, reine Maid,
Für mich dem Tode sein geweiht?
Willst du, ein Thor, den Höchsten zwingen,
Von ihm Gesundheit dir erringen?“

-
1. Er soll sie... « Il ne la verra plus en vie. »
 2. Erringen, obtenir de force.

Glaubst du, daß Jemand Einen Tag
 Zu leben ohne ihn vermag¹?
 Und wenn dir Gott nun helfen wollte,
 Sag an, warum sie sterben sollte.
 Es kann Gott Alles, was er will;
 Drum halte aus² geduldig still,
 Versuche nicht mit neuen Sünden
 Den Ew'gen, seinen Zorn entzünden
 Nur kannst du, doch zu seiner Gnade
 Geleite nur der Buße Pfade³.“
 Er war entschlossen alsobald
 Und schlug die Thüre mit Gewalt
 Und rief dem Meister⁴: „Laßt mich ein.“
 Der Meister sprach: „Das kann nicht sein,
 Ich habe wichtiger zu thun.“
 Doch Heinrich schrie: „Nein, laffet ruhn
 Was Ihr begonnen, hört mich an.“ —
 „So sagt mir's durch die Thüre dann.“
 „Nein, laßt mich ein, ich schwör' Euch zu⁵

1. Cf. quelques vers du texte:

« dü hâst ein tumben gedanc,
 daz dü sunder sinen danc
 gerst ze lebenne einen tac,
 wider den niemen niht enmac.
 du enweist ouch rehte was dü tuost,
 sit dü benamen sterben muost,
 daz dû diz lesterliche leben
 daz dir got hât gegeben
 niht vil willeclichen treist,
 unde ouch dar zuo enweist
 ob dich diss kindes tôt ernert.
 swaz dir got hât beschert,
 daz lâ dir allez geschehen.
 ich enwil diss kindes tôt niht sehen. »

2. Halte aus, supporte.

3. Der Buße Pfade. Construire: daß nur der Pfad der Buße
 zu seiner Gnade geleite.

4. Dem Meister, au médecin.

5. Ich schwör' Euch zu, je vous conjure.

Es ist um¹ meine ewige Ruh.“
 Da ließ der Meister ihn herein,
 Und Heinrich sah das Mägdelein
 Dort auf dem Tisch gebunden liegen,
 Bereit, den Tod zu übersteigen.
 Da sprach er : „Meister, höret mich,
 Dies Kind ist also wonniglich,
 Ich kann sein Sterben nicht ersehn,
 Gott's Wille mag an mir geschehn.
 Was ich versprach, will ich Euch geben,
 Doch laßt die treue Magd am Leben.“
 Da nun die Jungfrau hört' und sah,
 Daß nicht der Tod an ihr geschah,
 Und als sie los der Meister band²,
 Ward sie betrübt; mit ihrer Hand
 Zerraupte sie ihr Haar und schrie
 So kläglich, daß, wer sie gesehn,
 Gemeint³, ihr wär' groß Leid geschehn.

Wie sehr sie flehte ihn und bat,
 Er ging nicht ab von seinem Rat⁴,
 Sie mußte wider Willen
 Zulezt die Klage stillen
 Und sich darein ergeben⁵,
 Daß sie behielt das Leben.
 Herr Heinrich that als braver Mann,
 Blich treu dem Mut⁶, den er gewann⁷,
 Er legte selbst das Kleid ihr an,
 Gab seinen Lohn dem Arzte dann

-
1. Es ist um... Il y va de.
 2. Los... band, délia ses liens.
 3. gesehn, gemeint, suppléez hätte.
 4. Rat, résolution.
 5. Sich darein ergeben, se résigner à.
 6. Mut, sentiments.
 7. Gewann = hatte.

Und zog nach seinem Heimatlande,
 Obſchon er wußte, neue Schande
 Erwart' ihn dorten¹, Schimpf² und Spott,
 Er trag's geduldig, weil es Gott
 So über ihn verhangen,
 Wie es mit ihm ergangen.
 So war er durch die reine Maid
 Von einer Krankheit doch befreit
 Zwar nicht von ſeines Leibes Leid;
 Doch von des Herzens Härte³.
 Nun erſt war all ſein Übermut
 Erlegen⁴ ganz, ein höher Gut,
 Als jemals ihm entſchwunden
 Das war von ihm gefunden :
 Des reinen Herzens Freudigkeit,
 Das Gott vertraut ob⁵ Schmerz und Leid.

(Marbach.)

Wolfram von Eschenbach.

Wolfram d'Eschenbach, né vers 1170 près d'Ansbach en Franconie, mort vers 1220, était, comme Hartmann, chevalier; mais, fils cadet, il semble avoir connu la gêne. Il est probable qu'il voyagea beaucoup. On sait qu'il passa plusieurs années, à partir de 1203, à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, où il rencontra Walther de la Vogelweide. Wolfram n'avait pas les connaissances étendues de Hartmann; il se vantait de ne savoir ni lire ni écrire. Ses œuvres portent néanmoins la trace d'un esprit réfléchi et profond, et prouvent que Wolfram était doué d'une mémoire prodigieuse.

1. Dorten, archaïque pour dort.
2. Schimpf, est ici, comme au moyen âge, synonyme de Scherz et de Spott.
3. Härte = Harte.
4. Erlegen, abattu, tombé, vaincu.
5. Ob, malgré.

Son chef-d'œuvre est le poème de *Parcival* (1200) imité de Chrétien de Troyes et peut-être de Guiot de Provins. C'est un poème allégorique à tendances religieuses et mystiques, qu'on a souvent comparé au *Faust* de Goethe, y mêle la légende d'Arthur, qui représente l'éclat de la vie chevaleresque et mondaine, la légende du Saint-Graal, qui symbolise l'austérité spirituelle. Son héros, par un effort de sa volonté et par la grâce divine, renonce au bonheur terrestre pour les voluptés célestes.

Wolfram d'Eschenbach écrit en outre des *Lieders* et deux poèmes épiques, *Titurel*, resté à l'état de fragment, et *Willehalm*.

BIBLIOGRAPHIE

Editions de LACHMANN (1879).

Edition de *Parcival* et de *Titurel*, 3 vol. (BARTSCH). Traductions : SAN MARTE, K. SIMROCK, BÖTTICHER (avec d'intéressantes dissertations).

Sur la légende du Saint-Graal : FRANCISQUE MICHEL, *roman de Saint-Graal*; BIRCH-HIRSCHFELD, *Die Sage vom Graal*.

Parcival.

Parcival, dont le père est mort à la guerre, est élevé par sa mère, loin du bruit des armes et des séductions du monde, dans la solitude d'une forêt. Mais les précautions maternelles sont vaines. Un jour, Parcival aperçoit dans la forêt, des chevaliers revêtus d'armures éclatantes, sent aussitôt pris d'un invincible désir de chercher à les connaître. Il se rend à la cour du roi Arthur, y reçoit un bon accueil et est initié par le vieux Gurnemanz aux traditions de la vraie courtoisie. On lui donne la règle capitale de ne manifester aucune curiosité et de ne poser que le moins possible. Parcival épouse Conduiramur, dont il a vaincu les ennemis, puis, après une nouvelle aventure, arrive à Montsalvat, au château du Saint-Graal. Il y assiste à des scènes étranges, merveilleuses.

effroyables, mais, fidèle aux instructions de son précepteur temporel Gurnemanz, il ne pose aucune question. Cette indifférence sera cruellement expiée. Ce n'est qu'après de longues années d'épreuves physiques et morales, supportées avec humilité et repentir, que Parcival, instruit par son oncle, l'ermite Trevrizent, son précepteur spirituel, retrouve son épouse Conduiramur et est élu roi du Graal. A Parcival, dont l'âme profondément religieuse n'aspire qu'au salut, le poète oppose le chevalier Gawein, esprit inconstant et aventureux, qui n'aime que le monde et ses plaisirs frivoles.

Parcival.

Parcivals Erziehung¹ und Jugend.

Bezwungen von des Grams Gewalt
 zog aus dem Land zu einem Wald
 Sie² in der Wildnis von Soltanc;
 Der Blumen halb³ dort auf dem Plane
 Doch wahrlich nicht : in Leid so ganz
 Versenkt, wie schön sie mochten prangen,
 Sie wand sie nimmer sich zum Kranz.
 Hier barg die Flüchtige mit Bangen
 Ihr Kind, ließ drauf von ihren Leuten
 Notdürftig Acker bau'n und reuten⁴,
 Und allen auf das strengste sagen :

1. Parcivals Erziehung, L'éducation du chevalier est chez les poètes épiques de cette période un thème traditionnel et obligatoire.

2. Sie, sujet de zog. Il s'agit de Herzeloyd, la mère de Parcival.

3. Der Blumen halb... « non pas à cause des fleurs. » Remarque puérile comme on en rencontre à chaque pas dans les œuvres du temps.

4. Reuten, essarter.

So¹ einer würd', ob² Mann, ob Weib,
 Von Ritterschaft zu sprechen wagen,
 Er müßt' es büßen mit dem Leib;
 Denn wenn ihr Traut³ erführe je
 Wie es um Ritterleben steh'⁴ —
 Nie würd' er davon abgelenkt,
 Und sie in neuen Harm versenkt⁵.
 So ward der junge Knab' geborgen,
 Und, einsam in der Wüst' erzogen,
 Durch der Mutterliebe Sorgen
 Um königliche Zucht betrogen⁶.
 Man ließ ihm nach⁷, mit seiner Hand

1. So, archaïque pour wenn.

2. ob... ob, soit... soit; ou... ou.

3. Ihr Traut, son cher enfant.

4. Wie es um Ritterleben steh' — ce qu'était la vie chevaleresque.

5. Cf. quelques vers du texte :

Sich zôch diu frouwe jâmers balt
 ûz ir lande in einen walt,
 zer waste in Soltâne;
 niht durch bluomen ûf die plâne.
 ir herzen jâmer was sô ganz,
 sine kêrte sich an keinen kranz,
 er waere rôt oder val.
 si brâhte dar durch flûhtesal
 des werden Gahmuretes kint.
 liute, die bi ir dâ sint,
 müezen bûwen unde riuten.
 si kunde wol getriuten
 ir sun. ê daz sich der versan,
 ir volc si gar für sich gewan:
 ez waere man oder wîp,
 den gebût si allen an den lip,
 daz se iemer riters wurden lût.
 « wan friesche daz mîns herzen trût,
 welch riters leben waere,
 daz wurde mir vil swaere.
 nu habt iuch an der witze kraft
 und helt in alle riterschaft. »

6. Um königliche Zucht betrogen, « privé d'une éducation royale. » Parcival est fils de roi.

7. Man ließ ihm nach. On lui permit...

Zu schnitzen Bogen sich und Pfeile.
 Das war den Vögeln nicht zum Heile;
 Er tötet' alle, die er fand.
 Doch schoß er einen ihrer nieder¹,
 Der kurz zuvor so süße Lieder
 Gesungen noch, sah man den Kleinen
 Mit Schmerzgeberden² um ihn weinen.
 Er wusch am Fluß sich alle Morgen;
 Noch wußte nicht sein Sinn von Sorgen:
 Doch wenn der Vogel holder Sang
 Ihm dann zu Ohr und Herzen drang,
 Da schwoll die kleine Brust ihm. Hin
 Lief er weinend zur Königin,
 Doch fragte sie³: was ihm geschehen?
 So wußt' er Rede nicht zu stehen⁴,
 Wie's oft bei Kindern noch geschieht.
 Frau Herzeleide sorgentwach⁵
 Ging lang' umsonst dem Wesen nach⁶,
 Bis sie den Knaben einst ersieht,
 Wie ganz verloren er in Träumen
 Den Vöglein lauschet auf den Bäumen.
 Nun wohl erkennend, wie ihr Sang
 Des Söhnleins Herz so sehnend zwang,
 Schwur Haß den bösen Vögeln sie⁷,
 Und daß⁸ ihr Singen nie mehr hie⁹
 Ihr Kind betrübe, sandte Knechte

1. Doch schoß er einen ihrer nieder, mais lorsqu'il en abattait un.

2. Mit Schmerzgeberden, avec des signes de douleur.

3. Doch fragte sie: mais si elle demandait.

4. Rede stehen, répondre.

5. Sorgenwach, soucieuse.

6. Ging... nach, rechercha la cause.

7. Sie, la mère de Parcival.

8. Daß, pour que.

9. Hie, = hier.

Sie aus, die Böglein, gut' und schlechte,
 Zu fangen all und umzubringen.
 Doch Böglein waren wohlberaten¹;
 Gar manche schlüpften aus den Schlingen,
 Und süßer nur durch Hain und Saaten
 Schien nun ihr Liedchen zu erklingen.
 Der Knabe drauf zur Kön'gin sprach :
 „Was stellt man doch den Böglein nach?²
 Weh, Mutter, wende ihre Not³,
 Sieh ihnen Frieden noch zur Stund.“
 Die Mutter küßt' ihn auf den Mund,
 Und rief : „Wie konnt' ich das Gebot
 Des höchsten Gottes auch verkehren⁴,
 Der sie zu Freuden nur erschuf!“
 Der Knabe horchte ihrem Ruf
 Mit Acht, und sagte : „Laß mich hören,
 Mutter mein, was ist das : Gott?“
 „Mein Sohn, ich sag' dir sonder Spott⁵ —
 Begann sie — wie der Tag so licht
 Ist er, von Menschenangesicht⁶;
 Ihn flehe an in jeder Not,
 Denn stete Hülfe immer hot
 Barmherzig er der Welt und liebend⁷.

1. Wohl beraten, bien avisés.

2. Was stellt man... nach? « Pourquoi tendre des pièges aux petits oiseaux ? »

3. Wende ihre Not, « éloigne leur misère. »

4. Wie konnt' ich... verkehren. « Comment ai-je pu transgresser. »

5. Sonder Spott, « sans raillerie. » Une de ces chevilles, comme il s'en trouve fréquemment dans les poésies du moyen âge.

6. Cf. la Bible, Moïse, I, 26 :

Und Gott sprach : Lasset uns Menschen machen, ein Bild das uns gleich sei.

7. Liebend, avec amour.

Doch Euer heißt der Hölle Wirt;
 Schwarz ist er, Untreu' stets nur ühend.
 Wie der auch lockend dich umgirtt¹,
 Stets wende von ihm die Gedanken,
 Von ihm und von des Zweifels² Wanken."

So lern' er's Licht' und Finstre unterscheiden
 Und Gutes üben und das Böse meiden.

Les Minnesænger.

Sie singen von Lenz und Liebe, von sel'ger goldnet Belt,
 Von Freiheit, Männerwürde, von Treu' und Heiligkeit;
 Sie singen von allem Süßen, was Menschenbrust durchbebt,
 Sie singen von allem Höhen, was Menschenherz erhebt.

(UHLAND).

Les poètes lyriques du douzième et du treizième siècle célèbrent l'amour (Frauendienst), le prince ou le grand seigneur qui les protège (Herrendienst), Dieu et la Vierge (Gottesdienst). Les Minnesænger allaient de ville en ville, de château en château, et chantaient, en s'accompagnant d'une sorte de lyre ou de violon, les « lieder » que les circonstances leur inspiraient, ou qu'ils avaient composés à loisir dans le silence de quelque manoir hospitalier. On connaît les noms de près de deux cents Minnesænger. La plupart étaient chevaliers. L'empereur Henri VI (mort en 1197), le roi Wenceslas de Bohême (mort en 1305), Con-

1. Wie der auch lockend dich umgirtt, « de quelques séductions qu'il t'entoure. »

2. Des Zweifels. Wolfram d'Eschenbach recommande, à mainte reprise, de fuir le doute, c.-à-d. l'incertitude morale. Au début du poème il dit :

Ist zwivel herzen nächgebûr, (Nachbar)
 daz muoz der sêle werden sûr.
 (das muß) (Seele) (sauer)

Sur le „Zweifel“ voir, plus haut, page 49, et la note 4 de cette même page.

radin, le dernier des Hohenstaufen (mort en 1268) furent des « chanteurs d'amour ».

Les plus illustres de ces poètes qui, eux aussi, puisèrent souvent leurs inspirations dans les chansons de nos troubadours et de nos trouvères sont : le chevalier de Kurenberg, le Bavaïois Dietmar d'Aist, Henri de Veldeke, Reinmar le Vieux et Walther de la Vogelweide.

Les Minnesänger, à la fois poètes et musiciens, composaient la mélodie (*Meiße*) de leurs *lieder*. Ceux-ci étaient ordinairement divisés en trois parties. Deux strophes composées de vers de même structure et appelées *Stollen* formaient l'*Aufgesang* ; l'*Abgesang*, plus long, comprenait des vers d'un mètre différent. On voit que cette division a quelque rapport avec celle du sonnet.

La versification (*Ton*) des Minnesänger est plus correcte que celle des poètes épiques. Les *Hebungen* et les *Senkungen* se succèdent régulièrement et donnent aux vers plus de grâce, de cadence et d'harmonie.

BIBLIOGRAPHIE

Outre les ouvrages déjà cités : FR. PFAFF, *Der Minnegefang des 12. bis 14. Jahrhunderts* (Kürschners National-Litteratur).

W. SCHERER, *Die Anfänge des Minnegefangs*.

O. LYON, *Minne und Meistergefang*, 1883.

LECHLEITNER, *Der deutsche Minnefang*.

Walther von der Vogelweide.

Walther de la Vogelweide est né, selon la plupart des critiques, en Tyrol, aux confins du Tyrol italien et du Tyrol allemand, vers 1170. Chevalier errant de la poésie, il parcourut l'Allemagne, visita peut-être même la France, et passa une grande partie de sa vie en Autriche. On le trouve à la cour des princes les plus illustres de son temps, du duc Frédéric le Catholique, du landgrave Hermann de Thuringe ; il a vécu dans la familiarité de trois empereurs, Philippe de Souabe, Othon IV et Frédéric II.

Néanmoins il resta pauvre. Il mourut probablement vers 1230 à Würzbourg, où se trouve son tombeau.

C'est le plus grand des Minnesænger, non seulement par la fraîcheur et la grâce de son imagination, par le sentiment vif et profond de la nature, mais encore et surtout par le caractère élevé et sérieux, parfois mélancolique de son inspiration.

BIBLIOGRAPHIE

A. LANGE, *Un trouvère allemand, Walther de la Vogelweide*. Paris, 1879.

UHLAND, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*. Band V.

WILMANN, *Leben und Dichten Walthers von der Vogelweide*. 1882.

SCHÖNBACH, *Walther von der Vogelweide*. 1890.

LEO, *Die gesamte Litteratur Walthers von der Vogelweide*. 1880, etc.

Frühlingssehnsucht¹.

Überall ist uns der Winter zu Leide :
 Zahl² ist der Wald nun schon lang und die Heide³,

1. Uns hat der winter geschadet über al :
 heide unde walt die sint beide nû val
 dâ manic stimme vil suoze inne hal.
 sêhe ich die megde an der strâze den bal
 werfen, sô kâeme uns der vogele schal.
 Möhte ich verslâfen des winters gezit !
 wache ich die wile, so hân ich sin nî,
 daz sin gewalt ist sô breit und so wî ;
 weiz got, er lât och dem meien den strit :
 sô lis' ich bluomen dâ rife nû lit.

2. Zahl, pâle, décoloré. Comparez le latin *palleo*, être pâle, *pallidus*, pâle, l'anglais *fallow*, qui a le même sens. Même racine : faib, fauve.

3. Die Heide ou Haide, lande ou bruyère. Der Heide, le païen, a peut-être la même racine. Comparez le latin *paganus*, païen, et *pagus* — sorte de village.

Le sens primitif de Heide semble être : plaine non cultivée, déserte, sans végétation.

Wo sonst lieblicher Sang uns erfreute.
 Spielten erst¹ Ball auf Straßen die Maide,
 Sängen auch Vöglein in lieblichem Streite.

Wöcht' ich verschlafen² des Winters Zeit!
 Wach' ich die Weile³, so plagt mich der Neid⁴,
 Daß er Gewalt hat so breit und so weit.
 Endlich doch weicht er dem Maien⁵ im Streit⁶,
 Der statt des Reifes uns Blumen verleiht.

(Trad. par Fr. Koch.)

1. Spielten erst... Si les jeunes filles jouaient.

2. Verschlafen, passer à dormir.

3. Wach' ich die Weile = da ich die Weile wache.

4. Der Neid = der Gram.

5. Dem Maien, au mois de mai, au printemps.

6. Streit. Il ne faut pas voir simplement dans cette expression une métaphore poétique. Les anciens Germains s'imaginaient l'hiver et l'été sous la forme de deux divinités qui chaque année, se faisaient la guerre. Aujourd'hui encore on célèbre à Eisenach, où Walther de la Vogelweide séjourna quelque temps, une fête symbolique appelée der Sommergewinn, dont l'origine remonte au XII^e siècle. L'Hiver est chassé par l'Été, que la foule salue par des cris d'allégresse. Autrefois on noyait un mannequin de paille représentant l'Hiver; les jeunes gens qui procédaient à cette exécution portaient à la main une branche de sapin. L'hiver se confondait souvent avec la mort et la fête du printemps était appelée „Tobaußtreiben.“ Les enfants qui avaient chassé la mort, c'est-à-dire noyé ou brûlé le hideux mannequin qui la personnifiait, parcouraient la ville en chantant :

Nun haben wir den Tod ausgetrieben
 Und bringen den lieben Sommer wieder,
 Den Sommer und auch den Maien,
 Die Blümlein sind mancherleien.

Lob der Frauen¹.

Wie süß und wunderbarlich sind die reinen Frauen!
 So wonnigliches gab es niemals anzuschauen
 In Lüften, noch auf Erden, noch in allen grünen Auen.
 Wenn durch das frische Gras im Matentaue blicken
 Die Lilien und Rosenblumen, und die Vöglein singen,
 Nichts ist es gegen² sie, die solche Lust uns bringen,

1. Le poète grec Anacréon a vanté la beauté des femmes avec moins de grâce, ce semble, et non sans quelque ironie :

Macht der Schönen.

Zeus gab den Stieren Hörner
 Den Rossen gab er Hufe,
 Schnellfüßigkeit den Hasen,
 Den Leu'n bezähnte Rachen,
 Den Fischen Kunst zu schwimmen,
 Den Vögeln Kunst zu fliegen,
 Den Männern Überlegung;
 Nichts blieb ihm für die Weiber.
 Was gab er also? — Schönheit,
 Statt aller Kriegesschilder,
 Statt aller Kriegeslansen,
 Drum sieget über Eisen
 Und Feuer eine Schöne. —

(Trad. par RICHTER).

Tous les Minnesænger, comme d'ailleurs nos troubadours et nos trouvères, ont chanté la beauté et les vertus des femmes. Le Minnesænger *Heinrich von Meissen*, surnommé *Frauenlob*, leur voua un culte tout particulier, presque exclusif :

Ich lob' die Frauen früh und spat,
 Ihr Lob, das will ich immer mehren.

Schiller a célébré en beaux vers la « Dignité des femmes » .

„ Ehret die Frauen! sie flechten und weben
 Himmlische Rosen ins irdische Leben,
 Flechten der Liebe beglückendes Band,
 Und in der Grazie züchtigem Schleier
 Nähren sie wachsam das ewige Feuer
 Schöner Gefühle mit heiliger Hand.“

2. Gegen sie, au prix d'elles.

Die schönen Frau'n. Ihr Anblick kann den trüben Sinn erquicken;
 Es löscht alles Trauern aus zur selben Stund¹,
 Wenn lieblich lacht in Lieb' ihr süßer, roter Mund,
 Ihr strahlend Auge Pfeile schießt tief in des Mannes Herzens-
 grund.

Fr. Koch.

Frühling und Frauen.

Wenn aus dem Gras hervor die Blumen dringen,
 Als lachten sie hinauf zum Glanz der Sonne,
 An einem frischen Morgen früh im Mai,
 Dazu² die kleinen Vöglein lieblich singen
 In ihrer besten Weise; welche Wonne
 Meint ihr, daß dem wohl zu vergleichen sei?
 Es ist wohl halb ein Himmelreich.
 Soll ich es sagen, was dem scheine gleich,
 So sag' ich's, was mir mehr Entzücken
 In meinen Augen stets gebracht
 Und immer thut, mag ich's erblicken³.
 Seht ihr ein Fräulein wandeln hold und schön,
 Geleidet wohl, und wohl das Haupt geschmückt,
 Daß ihre Lust sie bei den Leuten mehr;
 Seht ihr sie dort mit ihren Maiden⁴ gehn,
 Wie sie bistweilen züchtig⁵ um sich blickt,

1. Zur selben Stund, à l'instant même.

2. Dazu. Et qu'avec cela.

3. Mag ich's erblicken, si je viens à l'apercevoir.

4. Maiden. Die Maid, la jeune fille; ici, la compagne ou la suivante. Comparez l'anglais *maid*.

5. Züchtig. Epithète que l'on trouve souvent chez les Minnesænger. Die Zucht (moyen haut-allemand *zuht*) c'est la décence, la bonne éducation, les belles manières, tout ce qui distingue le chevalier, l'homme de cour et les nobles dames de la foule grossière. Zucht chez Walther von der Vogelweide est synonyme de Artigkeit, Höflichkeit, Anstand, etc

Der Sonne gleichend in dem Sternenheere, —
 — Der Mai zeig' uns all' seine Wunder,
 Es ist doch nichts so wonnigliches drunter,
 Als ihr so minniglicher Leib'.

Fr. Koch.

1. Minniglicher, de Minne, amour, terme vieilli et qu'on ne trouve pas en prose. Le sens propre et primitif du mot est : souvenir. Comparez l'anglais *mind*, esprit, pensée, le latin : *memini*, *reminiscor*, je me souviens, *mens*, esprit ; l'allemand *meinen*, mahnen.

Dans un de ses « lieder » Walther de la Vogelweide distingue le vrai et le faux amour, « minne und unminne, » et il dit que la « minne, » le véritable amour, est la source de nombreuses vertus. Un autre Minnesänger, *Ulrich von Lichtenstein* a donné une gracieuse définition de la « minne. »

Stete Liebe heiet Minne ;
 Lieb' und Minne, das ist eins !
 Mittel, auch nur in dem Sinne (par la pensée)
 Sie zu trennen, wußt' ich keins.
 Liebe in dem Herzen mein
 Muß treu und beständig sein.

(GRAETER).

Dans la *Pucelle d'Orléans*, Schiller nous peint une cour d'amour et insiste sur le rôle de la Minne.

Charles VII parle ainsi du roi René :

Er will die alten Zeiten wieder bringen,
 Wo zarte M i n n e herrschte, wo die Liebe
 Der Ritter große Heldenherzen hob,
 Und edle Frauen zu Gerichte saßen,
 Mit zartem Sinne alles Feine schlichtend
 In jenen Zeiten wohnt der heitre Greis,
 Und wie sie noch in alten Liedern leben,
 So will er sie, wie eine Himmelsstadt
 In goldnen Wolken, auf die Erde setzen —
 Gegründet hat er einen Liebeshof,
 Wohin die edlen Ritter sollen wallen,
 Wo keusche Frauen herrlich sollen thronen,
 Wo reine M i n n e wiederkehren soll. "

Le poète Geibel s'est certainement souvenu du lied de Walther von der Vogelweide dans son *Minnelied*.

Es giebt wohl Manches, was entzdet,
 Es giebt wohl Vieles, was gefllt :

Der Wahlstreit¹.

Ich saß auf einem Steine
 Und deckte Bein mit Beine,
 Darauf der Ellenbogen stand,
 Geschmiegt hatt' ich in meine Hand
 Das Kinn und eine Wange².

Der Mai, der sich mit Blumen schmüdet,
 Die goldne Sonn' im blauen Zelt.
 Doch weiß ich Eins, das schafft mehr Wonne,
 Als jeder Glanz der Morgensonne,
 Als Rosenblüt' und Lilienreis.
 Das ist: getreu im tiefsten Sinne
 Zu tragen eine fromme Minne,
 Davon nur Gott im Himmel weiß.

1. Lorsque l'empereur Henri VI mourut à la fleur de l'âge, le 28 septembre 1197 à Messine, l'Allemagne qui, sous le règne de Frédéric I^{er} et de son fils, avait joui de quelques années de paix et de prospérité, fut de nouveau déchirée par les Guelfes et les Gibelins. Innocent III, qui venait d'être élevé au trône pontifical, refusa de reconnaître le fils de Henri VI, Frédéric, un enfant de trois ans, que les Allemands avaient élu roi, et qui régna plus tard sous le nom de Frédéric II. Othon de Brunswick et Philippe de Souabe se disputèrent alors la couronne. Des luttes sanglantes et une confusion extrême s'en suivirent. Walther de la Vogelweide, qui est partisan de Philippe de Souabe, déplore ici et dans plusieurs « lieder » les maux dont souffre sa patrie.

Cette pièce n'est pas un lied, mais un „Spruch“ (sentence, proverbe). Le lied diffère du Spruch par la forme et par le fond ; le lied était chanté avec accompagnement d'instrument ; le Spruch était récité, déclamé. La versification des lieder est plus savante, plus compliquée que celle des « Sprüche ». Le lied chante le printemps, la nature et l'amour ; le « Spruch », souvent didactique, aborde des sujets d'actualité, des questions morales ou politiques.

2. C'est dans cette attitude, celle de la réflexion, que deux manuscrits nous représentent Walther de la Vogelweide.

Da dacht' ich nach sehr lange,
 Wie's ginge mit dem Menschenleben :
 Doch wußt' ich keinen Rat¹ zu geben,
 Wie man drei Ding' erwürbe,
 Daß² keines nicht verdürbe.
 Von zweien, Ehr' und ird'schem Gut,
 Oft eins dem andern Schaden thut;
 Das dritte, Gottes Wort,
 Ist uns ein größrer Hort.
 Die wollt' ich gern in einen Schrein³ :
 Doch wird es leider nimmer sein,
 Daß Gut und Ehre der Welt
 Zu Gottesfurcht gesellt
 Zusammen in einem Herzen kommen⁴.

Fr. Koch.

-
1. Rat, moyen.
 2. Daß, de telle sorte que.
 3. Schrein = Schrank, armoire, cassette. Cette cassette c'est le cœur. (Sous-entendu legen).
 4. Cf. le texte.

Ich saz uf eime steine
 und dahte bein mit beine,
 dar uf sast' ich den ellenbogen;
 ich hete in mine hant gesmogen
 min kinne und ein min wange.
 dô dâhte ich mir vil ange,
 wes man zer werlte solte leben.
 dekeinen rât kond' ich gegeben,
 wie man driu dinc erwurbe,
 der keines niht verdurbe.
 diu zwei sint êre und varnde guot,
 daz dicke ein ander schaden tuot;
 daz dritte ist gotes hulde,
 der zweier übergulde.
 die wolde ich gerne in éinen schrin,
 jâ leider des'n mac niht gesin,
 daz guot und werltlich êre
 und gotes hulde mære
 zesamene in ein herze komen.

QUATRIÈME PÉRIODE

(1300-1500)

Les guerres qui désolèrent l'Allemagne pendant cette période, la décadence de la chevalerie et du clergé, l'indifférence des empereurs et des grands pour la poésie, la suprématie de la bourgeoisie, qui apporta dans la littérature son amour de l'ordre et de la mesure, mais aussi une certaine sécheresse de cœur et d'esprit, — la misère générale, la famine, les inondations, la peste, telles sont les principales raisons de l'indigence de ces deux siècles.

La fondation de nombreuses Universités servit sans doute la cause de l'érudition et de la science, mais n'eut qu'une faible influence sur le mouvement littéraire.

Les rares poètes épiques remanièrent sans goût et sans talent les vieilles légendes héroïques ou les romans de la Table-Ronde. L'épopée de Renart, imitée du français, est, en ce genre, la seule œuvre intéressante de cette période.

La poésie lyrique est aux mains des Meistersänger, artisans-poètes qui se sont donné une organisation fixe, un code poétique, des écoles et des critiques. Il leur manquait le sentiment vrai de la poésie et l'inspiration, auxquels leur bonne volonté ne put suppléer. Ces mérites, on les trouve du moins dans la chanson populaire, le Volkslied, qui fleurit surtout au xv^e siècle. Le théâtre commence à sortir de l'église, mais ne produit aucune œuvre durable.

Le genre didactique est cultivé avec quelque succès, et l'histoire de la philosophie allemande débute brillamment avec les mystiques Eckard, Tauler et Suso.

APERÇU CHRONOLOGIQUE (1300-1500).

1300. Der Renner, de Hugo von Trimberg, recueil de sentences, maximes, proverbes et fables.

1327. Mort, à Cologne, de maître Eckard, le plus grand mystique du moyen âge.

PAGES CHOISIES

Der Edelstein, recueil de fables d'Ulrich Boner.

Fondation de l'Université de Prague.

Mort d'Ulrich Boner.

Fondation de l'Université de Vienne.

Mort du mystique Heinrich Suso, élève d'Eckard
le Tauler.

Fondation de l'Université de Heidelberg.

— — de Cologne.

— — d'Erfurt.

— — de Leipzig.

— — de Rostock.

— — de Greifswald.

— — de Fribourg.

— — de Bâle.

Das Helkenbuch, recueil des vieilles légendes cheva-
les de Kaspar von der Roen.

Fondation de l'Université d'Ingolstadt.

Fondation de l'Université de Tübingen.

« Eulenspiegel ».

« La Nef des Fous », de Brant.

La plus ancienne édition de *Reineke der Fuchs*,
Lübeck, en bas-allemand.

BIBLIOGRAPHIE

SCH, *Deutsche Liederdichter des 12.-14. Jahrhunderts.*

CRON, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom
Jahrhundert. 5 B.*

CRON, *Deutsches Leben im Volkslied um 1530.*
ners Nationallitteratur).

É, *Histoire du Lied.* (Très attrayant).

che *Mystiker des 14. Jahrhunderts*, publiés par
R. 2 vol.

UTZ, *Geschichte des deutschen Theaters.*

ERNAGEL, *Geschichte des deutschen Dramas bis zum
des 17. Jahrhunderts.*

Sebastian Brant (1458-1521).

Placé à la limite de deux siècles, Brant a ses regards tournés vers le passé et c'est au passé qu'il appartient. Il a le tour d'esprit d'un moine du moyen âge. L'Empereur et le Pape sont, à ses yeux, les représentants de Dieu sur la terre. Ajoutez à cela qu'il a tous les préjugés de son temps; il est superstitieux, pédant et doctrinaire; nullement fanatique d'ailleurs, souple à l'occasion, prudent et pacifique.

Né à Strasbourg en 1458, il avait reçu une éducation très soignée. A l'âge de 17 ans, il alla étudier le droit à l'Université de Bâle (fondée en 1460) et conquist le grade de docteur en droit romain et en droit canonique en 1489. Il enseigna quelques années à Bâle, écrivit divers ouvrages de droit et plusieurs poèmes latins dont l'un célèbre la Sainte-Vierge.

En 1494 Brant publia, à Bâle, la *Nef des fous* (*das Narrenschiff*), son œuvre capitale, qui fut bientôt traduite en bas-allemand, en français, en anglais, en néerlandais, en latin (1497) et devint un des livres les plus populaires de l'Europe. Un ami du poète, Geiler von Kaisersberg (1445-1510), prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, et le plus célèbre orateur du temps, commenta, à partir de 1498, la *Nef des fous*, dans une série de 146 sermons prononcés en latin.

C'est à ce même personnage que Brant dut d'être appelé à Strasbourg en 1500, lorsque Bâle se sépara de l'Empire. D'abord avocat et syndic de la ville, deux ans plus tard (1503), secrétaire et archiviste, le poète strasbourgeois rendit à sa ville natale d'éminents services. Il fut, à plusieurs reprises, chargé de missions difficiles et envoyé en ambassade. L'empereur Maximilien le distingua et lui conféra le titre de conseiller impérial. A Strasbourg, Brant devint bientôt le centre d'un cercle littéraire très actif. Il écrivit des annales qui furent brûlées en 1870 pendant le bombardement de la ville.

Il fit, en 1520, la connaissance d'Erasme qui traversait

Strasbourg et qui, ravi de l'accueil qu'il avait reçu, resta en relations avec l'auteur de la *Nef des fous*. On attribue à Brant le mérite d'avoir institué des représentations théâtrales à Strasbourg. Il fit jouer une pièce écrite en latin, « Hercule entre le Vice et la Vertu. »

Il mourut en 1524 sans avoir pris ouvertement parti dans la guerre religieuse allumée par Luther.

La *Nef des fous* est un ouvrage d'édification. Brant veut corriger ses compatriotes et les ramener au bien, à la foi. Il semble s'être proposé surtout de commenter et d'illustrer les *Proverbes de Salomon*, qu'il cite et paraphrase à tout propos. A l'exemple de l'Écriture, et suivant l'habitude du moyen âge, il considère tous les vices et tous les crimes comme des variétés de la folie et pour lui tous les pécheurs sont des fous.

Naturellement, les citations de l'Ancien Testament abondent. Mais Ovide, Juvénal et Sénèque interviennent aussi, et l'auteur mêle d'étrange façon les leçons du christianisme aux préceptes et aux fables de l'antiquité.

Le livre se compose de 112 images dessinées par Brant et par ses amis : elles ont dû contribuer pour une large part au succès de l'ouvrage. Ces images représentent les fous recueillis pêle-mêle dans la Nef. Elles sont accompagnées d'un commentaire explicatif, satirique et moral. L'auteur, qui s'inspire des *Fastnachtspiele*, des jeux et mascarades du carnaval, s'efforce de donner à son poème un caractère dramatique. De là le décousu de l'ouvrage, où l'on chercherait vainement l'apparence d'un plan.

Brant n'est d'ailleurs pas un véritable poète. Il est pauvre d'imagination et de verve ; il n'a pas le sentiment du style. La rime seule, dans la *Nef des fous*, rappelle vaguement la poésie.

Toutefois, l'influence de l'auteur fut très grande. Il a servi de modèle aux satiriques du seizième et du dix-septième siècle et notamment à Grimmelshausen.

La *Nef des fous* est écrite dans le dialecte de la Haute-Alsace (â est changé en ô, e ou é devient ô, i se transforme souvent en ü et u).

Le vers, ordinairement iambique, a quatre syllabes accentuées (*hebungen*).

BIBLIOGRAPHIE

Edition du *Narrenschiff*, par KARL GÖDEKE (Leipzig, BROCKHAUS.

(Bonne introduction; le texte est accompagné de notes et suivi d'un vocabulaire).

Traduction en allemand moderne avec reproduction des images du texte, par SIMROCK.

Narrenschiff.

Von unnützen Büchern.

(Texte original.)

Den vordanz¹ hat man mir gelan²,
 Dann³ ich on⁴ nuß vil bücher han⁵,
 Die ich nit lis⁶ und nit verstan⁷.
 Daß ich siß' vornan in dem schif,
 Das hat worlich⁸ ein sundren⁹ grif¹⁰ :
 Dn ursach¹¹ ist das nit gethan.

1. Den vordanz = den Vortanz; les prérogatives du chef de danse. Ces trois vers servent d'épigramme à une gravure représentant un savant habillé en fou de cour, qui, armé d'un chasse-mouches, fait sentinelle auprès d'un livre.

2. gelan, vieille forme pour gelassen; se dit encore en Alsace.

3. dann = denn.

4. on = ohne; nuß = Nutzen.

5. han = habe.

6. nit lis = nicht lese.

7. verstan = verstehe.

8. worlich = wahrlich.

9. sundren = sondern, particulier.

10. grif = Absicht.

11. Dn ursach, sans motif.

Uf min libri¹ ich mich verlan².
 Von büchern hab ich großen hort³,
 Verstand doch drin gar wenig wort
 Und halt sie dennacht⁴ in den eren⁵,
 Daß ich inn⁶ wil der fliegen weren⁷.
 Wo man von künsten reden dut⁸,
 sprich ich : „doheim hab ichs fast⁹ gut!“
 Damit loß¹⁰ ich begnügen mich,
 Daß ich vil bücher vor mir sich¹¹.
 Der künig Ptolomeus bstelt¹²,
 Daß er all bücher het¹³ der welt
 Und hielt das für ein' großen schatz;
 Doch hat er nit das recht gesag¹⁴,
 Noch kund¹⁵ daruß¹⁶ berichten sich¹⁷.
 Ich hab vil bücher ouch¹⁸ des glich¹⁹
 Und lis doch ganz wenig darinn.
 Worum²⁰ wolt' ich brechen min sinn²¹

-
1. uf min libri = auf meine Büchersammlung.
 2. verlan = verlasse.
 3. hort, trésor. Cf. der Nibelungenhort, le trésor des Nibelungen.
 4. dennacht, cependant.
 5. eren = Ehren.
 6. inn = ihnen.
 7. weren = wehren.
 8. reden dut = reden thut, c.-à-d. redet.
 9. fast, = sehr.
 10. damit loß = damit laß.
 11. sich = sebe.
 12. bstelt = bestellte, prit soin.
 13. het = hätte.
 14. das recht gesag (Gesetz), la vraie loi, c.-à-d. la vraie foi.
 15. noch kund = und konnte nicht.
 16. daruß = daraus.
 17. sich berichten, s'instruire.
 18. ouch = auch.
 19. des glich = desgleichen.
 20. worumb = warum.
 21. brechen min sinn (meinen Sinn), me rompre la tête.

Und mit der ler¹ mich bekümbren² fast?
 Wer vil studirt würt³ ein fantäst.
 Ich mag doch sunst wol sin⁴ ein her's
 Und lonen eim⁶, der für mich ler⁷.
 Ob ich schon hab ein groben sinn,
 Doch, so⁸ ich bi⁹ gelerten bin
 So kan ich ita sprechen jo¹⁰.
 Des tütschen orden bin ich fro¹¹,
 Dann ich gar wenig kan latin;
 Ich weiß, daß vinum heißet win,
 Gucllus¹² ein gouch, stultus ein dor¹³
 Und daß ich heiß domne doctor¹⁴.
 Die oren sint¹⁵ verborren mir,
 Man säh' sunst bald eins müllers tier¹⁶.

1. ler = Lehre.

2. bekümbren = bekümmern; fast = sehr.

3. würt = wird.

4. sunst wol sin = sonst wohl sein.

5. her, titre donné aux savants.

6. lonen eim (lohnem einem), payer quelqu'un.

7. ler = lerne.

8. so = wenn.

9. bi = bei.

10. jo. Je sais dire ita au lieu de ja.

11. bin ich fro = ich erfreue mich des tütschen orden, est une plaisanterie. Il n'est pas question de l'ordre teutonique, mais de ceux qui parlent allemand, « de la communauté allemande. »

12. gucllus = cuculus, le coucou; Gouch = benêt.

13. dor = Thor.

14. domne doctor, seigneur docteur.

15. die oren sint = die Ohren sind.

16. eins müllers tier, eines Müllers Tier, un âne.

Sébastien Brant a voulu tracer ici le portrait du faux-savant et non pas, comme on l'a cru parfois, le sien.

Von der Kinder Zucht ¹.

Wer seinen Kindern übersieht²
 Ihren Mutwillen, und sie strafet nicht,
 Dem selbst zuletzt viel Leids geschieht.
 Der ist in Narrheit ganz verblind't,
 Der nicht mag Acht han³, daß seine Kind⁴
 Mit Züchten⁵ werden unterricht't,
 Und er deß⁶ sonders achtet nicht,
 Daß sie irr gehn ohne Straf'
 Wie ohn' den Hirten gehn die Schaf',
 Und ihnen all' Mutwill' übersicht⁷
 Und meint, sie bedürfen der Strafe nicht⁸,
 Sie seien noch nicht bei den Jahren⁹,
 Daß in den Ohren sie bewahren
 Was man ihnen sag'¹⁰, sie straf'¹¹ und lehr'.

1. Von der Kinder Zucht. Le problème de l'éducation est un de ceux qui ont le plus préoccupé les penseurs d'outre-Rhin. Presque tous les grands écrivains allemands ont une doctrine pédagogique; on a dit de la pédagogie que c'était une science allemande. Brant ne se pique pas d'originalité; il développe simplement quelques maximes empruntées à l'Écriture.

2. Übersieht ihren Mutwillen. Construisez : ihren Mutwillen übersieht (ferme les yeux sur...).

3. han = haben.

4. Kind, ancienne forme pour Kinder; se trouve encore chez Goethe.

5. Mit Züchten = züchtig.

6. deß, de cela (que le poète va dire).

7. übersicht = übersieht.

8. Der Strafe nicht. On voit que l'auteur ne craint pas de se répéter, ou plutôt qu'il est incapable de développer sa pensée.

9. Bei den Jahren, en âge.

10. Sag' pour sage.

11. Sie straf' pour sie strafe, de même que lehr' est pour lehre; ces deux verbes dépendent de daß.

O großer Thor¹, merk' auf und hör' :
 Der Jugend Gedächtnis ist nicht gering,
 Sie merket wohl auf alle Ding'.
 Was man in neue Häfen schütt't,
 Derselbe Geschmack² verläßt sie nit³.
 Ein junger Zweig, der läßt sich biegen,
 Doch wenn man einen alten zu biegen
 Sich untersteht, so bricht er entzwei⁴.
 Ziemliche Straf' bringt kein böß Geschrei;
 Die Rute der Zucht treibt ohne Schmerz
 Die Narrheit aus des Kindes Herz⁵.
 Ohne Strafe wird selten Jemand belehrt⁶,
 Alles Übel wächst, dem man nicht wehrt,
 Eli⁷ war gerecht und lebt' ohne Sünd',
 Aber daß er nicht gestraft sein Kind,
 Deß⁸ straft' ihn Gott, daß er mit Klag'⁹
 Starb und sein Sohn an einem Tag.

1. Thor. L'habitude d'appeler Thor non pas tant les sots que ceux qui se trompent ou ceux qui agissent mal, s'est conservée jusqu'au XVIII^e siècle.

2. Derselbe Geschmack, la même odeur (de ce qu'on a versé). Vers devenu proverbe.

3. Nit = nicht.

4. Entzwei. Cf. cette maxime, qui date du treizième siècle : « Et touz jours dit-on c'on doit ploier la verge tandis com ele est graille et tendre; quar puis qu'elle est grosse et dure, se on la veut ploier ele brise. »

(*Livre de discipline des quatre âges*).

5. Cf. la Bible, Salomon, Proverbes 22, 15.

Thorheit steckt dem Knaben im Herzen; aber die Rute der Zucht wird sie ferne von ihm treiben.

6. Ici encore le poète s'inspire des paroles de l'Ecriture. Cf. Salomon, Proverbes 15, 32.

Wer sich nicht ziehen läßt, der macht sich selbst zu nichts,
 wer aber Strafe höret, der wird klug.

7. Eli, le prophète.

8. Deß, pour cela.

9. Mit Klag' = kläglich.

Weil man die Kind' nicht ziehen will,
 Drum find't man Catilinas¹ viel.
 Um die Kind ständ's besser² offenbar,
 Gäß' man Schulmeister ihnen, wie war
 Phenix, den Peleus seinem Sohn
 Achilles sucht' und zu wollt' thun³.
 Philipp⁴ durchsuchte Griechenland,
 Bis er seinem Sohn einen Meister fand:
 Dem größten König in der Welt
 War Aristoteles zugesellt,
 Der war von Plato lang belehrt,
 Wie Plato⁵ Sokrates gehört.
 Allein die Väter unsrer Zeit,
 Weil sie verblendet ganz der Geiz,
 Die nehmen solche Meister schön⁶,
 Die ihnen zu Narren machen die Söhn'
 Und schicken sie wieder heim nach Haus
 Noch närrischer, als sie kamen heraus.
 Es ist zu wundern gar nichts dran,
 Daß Narren närrische Kinder han.
 Krates, der Alte⁷, sprach, wenn es ihm
 Zustand', wollt' er mit heller Stimm'
 Schreien : Ihr Narren unbedacht⁸,

1. Catilinas, pluriel de Catilina. Jusqu'au XVIII^e siècle les Allemands usent et abusent des réminiscences classiques. Brant entend par « Catilinas » des hommes perdus de vices; il ne songe pas à faire allusion au rôle politique joué par ce personnage.

2. Ständ's' besser. Il en irait mieux...

3. Zuthun, adjoindre.

4. Philipp, Philippe de Macédoine.

5. Plato, sujet.

6. Schön, se rapporte à Meister.

7. Krates der Alte, vraisemblablement le poète comique dont parle Aristote au cinquième chapitre de sa Poétique.

8. Ihr Narren unbedacht = ihr unbedachten Narren.

Ihr habt auf Gütersammeln Acht¹
 Und achtet nicht auf eure Kind,
 Für die ihr Reichthumsammler sind²;
 Aber euch wird zuletzt der Lohn,
 Wenn eure Söhne balde³ schon
 Stellen Büchten und Ehren nach⁴
 Und sind zu allem Untwesen jach⁵,
 Wie sie von Jugend auf sind gelehrt.
 . . . Das wird aus solchen Kindern gemacht,
 Die man nicht in der Jugend zieht
 Und mit einem Meister wohl versieht.
 Denn Anfang, Mitte und End' der Ehre
 Entspringt allein aus guter Lehre.
 Ein löblich Ding ist adlig fein,
 Aber ist fremd und ist nicht dein,
 Es kommt von deinen Eltern her.
 Reichthum auch ist köstlich sehr,
 Aber das ist des Glücks Zufall
 Und tanzt auf und ab wie ein Ball.⁶
 Ein hübsch⁷ Ding ist der Ruhm der Welt
 Allein der Ruhm, er steigt und fällt.
 Schönheit des Leibes man groß acht't⁸,
 Und währt doch oft kaum über Nacht.
 . . . Große Stärke gilt für kostbar' Hab',

1. Ihr habt auf Gütersammeln Acht, « vous ne vous souciez que d'amasser des richesses. »

2. Sind = seid.

3. Balde (bald) a ici son sens primitif : audacieusement, effrontément.

4. Stellen nach (dressent des embûches), font si de.

5. Jach, archaïque pour jäh, prompts à.

6. Wie ein Ball, vers heureux, comme il s'en trouve peu chez Brant.

7. Hübsch. L'adjectif neutre reste souvent invariable.

8. Man groß acht't. On fait grand cas de... Un proverbe du seizième siècle, que Brant eût sans doute approuvé dit :

Beauté et folie sont souvent en compagnie.

Und nimmt doch durch Alter und Krankheit ab.
 Darum ist Nichts unsterblich mehr
 Und bleibend, als die gute Lehr'.
 Gorgias fragt', ob selig wär'
 Von Persien der mächtig' Herr?
 Sprach Sokrates¹ : Nicht weiß ich das,
 Ob Lehr' und Tugend er besaß.
 Als wenn² er damit sagen wollt',
 Wer nicht der Tugendlehre hold,
 Dem nützet nichts Gewalt und Gold³.

Till Eulenspiegel.

C'est le titre d'un recueil d'anecdotes burlesques et d'aventures comiques, qui fut d'abord rédigé en bas-allemand, puis traduit en haut-allemand, et dont la vogue fut considérable au seizième siècle. Il n'eut pas moins de dix-huit éditions en Allemagne, et fut traduit en français, en latin, en anglais, en danois et en polonais. Le plus ancien texte imprimé date de 1515 et le seul exemplaire qui en ait été conservé se trouve à la bibliothèque ducale de Gotha.

Le héros du livre est un certain Till Eulenspiegel⁴, qui

1. Dans un dialogue de Platon.
2. Als wenn, comme si.
3. Si Brant aime à citer les anciens, il ne partage guère leurs opinions en matière d'éducation. « C'est merveille, dit Montaigne, combien Platon se montre soigneux, en ses Lois, de la gaieté et passetemps de la jeunesse de sa cité; et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses..... » Et Montaigne est de l'avis de Platon : « Otez-moi la violence et la force : il n'est rien à mon avis, qui abatardisse et étourdisse si fort une nature bien née. » De nos jours encore, Brant trouverait plus d'adeptes en Allemagne que notre Montaigne.
4. Eulenspiegel (miroir de hibou). Notre mot espiègle en dérive. Faut-il voir dans ce terme une altération d'Ulen-spiegel qui signifiait polisseur de miroirs? Ce serait alors un surnom indiquant la profession du personnage, ou mé-

d'après la tradition, serait mort en 1530 à Mölln où l'on montre encore son tombeau. Il est hors de doute que les conteurs lui ont généreusement prêté nombre d'exploits et de méfaits dont il n'était pas l'auteur, et force traits d'esprit et de malice qu'ils ont imaginés.

L'ouvrage présente peu d'intérêt; le ton en est trivial; la plaisanterie, lourde et grossière, consiste surtout en jeux de mots. Eulenspiegel, compagnon en quête de rapines, est une sorte d'Agnelet qui prend à la lettre tout ce qu'on lui dit. C'est un personnage malfaisant, en qui s'incarnent les rancunes populaires contre les riches bourgeois, les nobles et le clergé.

L'ouvrage exerça une certaine influence sur la littérature du temps. Beaucoup d'écrivains le citent. Fischart le met en vers, Hans Sachs et Jacob Ayrer y puisent des sujets de comédies.

BIBLIOGRAPHIE

J. M. LAPPENBERG, Dr Thomas Murner, *Uelenspiegel*, 1854. (L'auteur y attribue à tort Eulenspiegel à Murner).

GÖRRES, *Die deutschen Volksbücher*.

Wie Eulenspiegel nach Paris auf die hohe Schule ¹ zog.

Auch nach Paris ging Eulenspiegel und besuchte dort die hohe Schule. Er stellte sich vor den Stuhl ², auf welchem der Doktor saß, und sah ihn an. Der Doktor hielt in seinem

me son nom de famille. D'après certains critiques il faudrait interpréter Eulenspiegel de la manière suivante : l'homme en présence de l'image de ses travers est semblable à la chouette devant un miroir : ni l'un ni l'autre ne s'aperçoivent de leur laideur.

1. Auf die hohe Schule, à l'Université. Dès le quinzième siècle, un voyage en France était, aux yeux des Allemands, le complément indispensable d'une éducation libérale. La plupart des grands écrivains de cette période et de la période suivante ont fait un séjour en France. L'Université de Paris était célèbre dans le monde entier.

2. Den Stuhl, la chaire.

Vortrag¹ inne und fragte ihn : „Guter Freund, warum siehst du mich so an? Willst du etwas fragen?“ Eulenspiegel faßte sich kurz² und sprach : Ja, Herr Doktor, ich habe eine wichtige Frage an Euch zu stellen : „Welches ist besser, daß ein Mensch dem nachkommt³, was er weiß und bereits entdeckt ist, oder daß Einer dasjenige zu erforschen und zu lernen sucht, was noch nicht entdeckt ist und was er noch nicht weiß?“ Oder : „Machen die Doktores⁴ Bücher, oder machen die Bücher Doktores?“ Die Gelehrten sahen einander an, und keiner konnte ihm in der Geschwindigkeit antworten. Sie beratschlagten sich mit einander, und die Meisten stimmten⁵, daß der Mensch lieber das verfolgen soll, was er schon weiß, als das lernen, was er noch nicht weiß. Hierauf sprach Eulenspiegel : Auf diese Weise bleibt Ihr immer beim Alten⁶; die unvernünftigen Tiere machen es auch so. Hiemit kehrte er ihnen den Rücken und ging davon⁷.

Volkslied.

La chanson populaire aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles.

Dem Meistergesange gegenüber, gerade am andern Pole der lyrischen Dichtkunst, liegt eine andere Art Lyrik von ungleich höherer Bedeutung : das weltliche Volkslied. Ist der Meister-

-
1. Vortrag, leçon.
 2. Faßte sich kurz, s'enonça en peu de mots.
 3. Nachkommt, poursuive (l'étude de).
 4. Doktores, pluriel latin.
 5. Stimmten, furent d'avis.
 6. Beim Alten bleiben, piétiner sur place.
 7. Le mot d'Eulenspiegel n'est pas trop sévère s'il s'adresse aux vaines discussions des scolastiques, et à l'étude de la logique telle qu'on l'entendait alors. Cf. dans le Faust de Goethe la scène entre Méphistophélès et l'étudiant.

gesang die bis zum Erstarren¹ getriebene Form der alten Kunstlyrik, des Minnegesangs, so bricht nun hier der ungekünstelte, frische, oft derbe und heftige, aber immer lebendige und nicht selten hochpoetische Laut der Volksfreunde und des Volksliedes hervor; es strömt die alte Volkspoesie, wenn auch nicht als Epos, sondern als Lyrik, mit wunderbarer Kraft aus tief verborgen liegenden Quellen an das Licht; sie strömt aus mit so gesundem, reinem Lebenswasser, daß an den Ufern ihrer Bäche und Ströme die edelsten Blüten aller Lyrik sprossen konnten, die auf Erden² jemals sich entfaltet haben; sie strömt aus mit solcher Gewalt und Stärke, daß sie, später abermals auf zwei Jahrhunderte verschüttet, mit neuer Kraft hervorbrach und die Dichterauen dieser späten Jahrhunderte zu tränken vermochte, daß ein Herder und ein Goethe aus ihr schöpfen und zum Theile durch sie für sich und ihre Zeit und für uns das werden konnten, was sie geworden sind. —

Daß bereits in der ältern Zeit, im 12. Jahrhundert, ein Volkslied in dem Sinne, wie wir es hier betrachten, müsse existiert haben, — daß es Lieder müsse gegeben haben, welche die Erlebnisse und Empfindungen des Individuums mit einfacher Treue und Wahrheit, ebendarum aber auch mit der größten Intensität und Stärke aussprachen, zugleich jedoch nur eben bei den allgemeinsten, von jedem andern bereits gemachten Erfahrungen und sofort von ihm getheilten Empfindungen stehen blieben, ohne sich, wie die Kunstpoesie des Minneliedes, auf die umständliche und zusammenhängende Schilderung der nur den Einzelnen berührenden Ereignisse³ einzulassen, — daß ein solches Volkslied bereits im 12. Jahrhundert müsse existiert haben, und daß dasselbe sogar eine der bedeutendsten Grundlagen der Minnepoesie müsse gewesen sein,

1. Bis zum Erstarren, « jusqu'à une fixité rigide. »

2. Auf Erden, ancienne forme du datif féminin, qui se rencontre dans plusieurs expressions et est encore fréquente en poésie.

3. Der nur den Einzelnen berührenden Ereignisse, « des événements qui n'intéressent que l'individu. »

das ist mehr als wahrscheinlich und sogar, namentlich aus den Erzeugnissen der ältesten Minnesänger, zur Genüge nachweisbar. Mögen selbst dergleichen Lieder¹ oder Liebesstrophen, Laute der augenblicklichen, starken Empfindung, des regsten Lebensgefühls, gleichsam nur Rufe und angeschlagene Töne², neben der Minnepoesie fortgedauert haben in den Kreisen, zu welchen die Kunstpoesie der Minnesänger nicht herabgelangte³, so sind sie wenigstens der Natur der Sache nach⁴ damals nicht aufgezeichnet⁵ und in der Litteratur von dem Gesange der Ritter und Hofleute gleichsam erdrückt worden. Später, nachdem diese Kunstpoesie der höhern Stände abstarb, im 14. Jahrhundert, und der Minnegefang allmählich verstummte, drängen sich jene Naturlaute wieder hervor, gewinnen festen Boden⁶ und beherrschen im 15. und 16. Jahrhundert die ganze Lyrik (wenn man den Raum in Anschlag zu bringenden Meistergesang ausnimmt) ausschließlich. Daß es im 14. Jahrhundert solche Lieder gegeben habe, welche allgemein, auf allen Straßen und in allen Herbergen, von Rittern und Knechten, zu Stadt und Land gesungen und „gepiffen“ worden seien, erzählt die Limburger Chronik unter Angabe des Anfangs solcher Lieder ausdrücklich; es scheinen diese Lieder ein Mittelglied zwischen der Minnepoesie und dem Volksgesange zu bilden, — sie scheinen Minnelieder mit volksmäßigen Stoffen, — wie diese Verührungen zwischen Minnegefang und Volksgefang auch noch im Verfolge⁷ nachgewiesen werden sollen.

Das Volkslied unserer Periode hat ganz dieselbe Grundlage wie die alten Volkslieder, aus denen das alte Epos entstanden ist: das wirklich Erlebte, wirklich Erfahrene, das wahr-

1. Mögen selbst dergleichen Lieder... fortgedauert haben. « Quand bien même des lieds de ce genre... auraient continué à vivre à côté de... »

2. Angeschlagene Töne, des préludes.

3. Nicht herabgelangte, ne descendait pas.

4. Der Natur der Sache nach = naturgemäß.

5. Aufgezeichnet, écrits.

6. Gewinnen festen Boden, prennent racine.

7. Im Verfolge, dans la suite.

hastige Leben ist sein Stoff, wie der Stoff der alten, epischen Volksgefänge; nur mit dem bedeutenden Unterschiede, daß jetzt nicht Thaten und Erlebnisse des ganzen Volkes gesungen werden, sondern das, was der Einzelne erlebt hat und was ihm widerfahren ist, beides aber mit gleicher Unmittelbarkeit der Anschauung¹, beides mit gleicher Wahrheit: dort sind es Thaten, hier Empfindungen, welche dargestellt werden; aber beidemal nicht erdichtete Thaten oder durch Betrachtung angeregte Empfindungen, nicht Thaten und Empfindungen, für welche erst Theilnahme gewonnen werden müßte, sondern solche, welche diese Theilnahme wirklich besitzen, weil sie vor dem Liebe bereits vorhanden waren; es sind Empfindungen von solcher Einfachheit, Wahrheit und Allgemeinheit, daß sie jeder schon in sich trägt, in gleicher Weise wie das Lied sie darstellt, und daß also auch dieses Volkslied nichts anderes thut, als Vorhandenes aussprechen. Diese wirklich erlebten Zustände, diese Empfindungen, von denen das Herz voll ist, werden von dem Volksliede im Augenblicke des Erlebens und Empfindens rasch und bewegt, wie das Herz in diesem Momente selbst ist, ausgesprochen, rhapsodisch hingeworfen³, ohne sich um den Zusammenhang⁴ der Erlebnisse und Gefühle unter einander zu kümmern, wie denn⁵ im Momente der lebhaften Empfindung niemand sich Rechenschaft darüber zu geben versucht oder im Stande ist, wie die Empfindung entstanden und wie die eine aus der andern hervorgegangen sein möge. Nur die bewegtesten Momente⁶ werden festgehalten und diese gleichsam stoßweise⁷ im Liebe ausgesprochen, wie auch uns die Gefühle

1. Mit gleicher Unmittelbarkeit der Anschauung, avec la même spontanéité d'intuition.

2. Im Augenblicke des Erlebens und Empfindens, au moment où ils sont vécus et sentis.

3. Rhapsodisch hingeworfen, esquissés à la façon d'une rhapsodie.

4. Den Zusammenhang, la liaison, la suite.

5. Wie denn, comme d'ailleurs.

6. Die bewegtesten Momente, les motifs les plus émouvants.

7. Stoßweise, par saccades.

im Zustande lebhafter Erregung¹ — wie Liebe und Leid den in wahrhafte Liebe und tiefen Abschiedsschmerz wirklich Eingetauchten — stoßweise bewegen. Auf die Ausfüllung der Mittelglieder, auf die Darstellung der Gedanken, auf die Färbung der Begebenheiten, auf die Ausmalung und Schilderung — lauter Eigenschaften der Kunstpoesie — legt das Volkslied auch nicht den geringsten Accent²; alles konzentriert sich in der einfachen, wahren, starken Empfindung. Daher ist das Volkslied, eben wie das alte Epos, voll scheinbarer Sprünge und Lücken, denn was sich von selbst versteht und verstehen soll, wird eben nicht erzählt, nicht besungen; unverweilt und raschen, aber kräftigen Schrittes eilt es vorwärts von Moment zu Moment und reißt den Hörer gewaltsam mit sich fort. Dies ist das, was Goethe als den „festen Wurf“³ des Volksliedes so sehr und mit dem vollsten Rechte bewunderte; und es ist dieser feste Wurf eben nichts anderes als die volle, reine, starke Naturwahrheit, welche aus diesen Liedern spricht. Mit dem Texte derselben aber ist notwendig verbunden und gleichsam zusammengewachsen⁴ die Melodie, ebenso kunstlos, ebenso einfach, ebenso bewegt und ergreifend wie der Text selbst; alle künstlichen Mittel, namentlich die Harmonie, verschmähend oder derselben geradezu widerstrebend⁵, ist sie eben nichts als reine Melodie, aber in solcher wunderbaren Zusammenstimmung mit dem Texte, daß, wie allgemein zugestanden ist⁶, auch die größten Künstler mit bewußtem Streben⁷ nur äußerst selten eine dem Volksliede nahe kommende Übereinstimmung der Musik mit dem Texte erreicht haben.

1. Im Zustande lebhafter Erregung, « quand nous sommes en proie à une vive agitation. »

2. Nicht den geringsten Accent, pas la moindre importance.

3. Den „festen Wurf“, le jet hardi.

4. Zusammengewachsen, confondue.

5. Widerstrebend, rebelle.

6. Wie allgemein zugestanden ist, de l'aveu général.

7. Mit bewußtem Streben, par des efforts conscients.

Nicht gesungene Volkslieder sind halbe Volkslieder oder gar keine¹.

Und wer hat diese Lieder verfaßt²? und wo sind sie gedichtet worden? Niemand, könnte man antworten, niemand hat sie verfaßt, und nirgends sind sie gedichtet worden, von allen vielmehr und überall. Es ist hier eben wieder wie mit dem volkmäßigen, alten Epos: es ist kein Name erhalten und kann kein Name erhalten sein, weil Zustände und Erlebnisse, Gefühle und Empfindungen besungen werden, welche nicht einem allein und besonders, sondern allen, die demselben Volke entsprossen sind, allen, in denen gleiches Blut fließt, in ganz gleicher Weise angehören, und an denen jeder mithin seinen Teil Dichtung in Anspruch nimmt³. Der Dichter ist auch hier nur das Organ, durch welches die große Menge der Gleichempfindenden⁴, Gleichgestimmten, zum Gesange gleich Befähigten sich ausdrückt, und der eben darum in der großen Menge sich notwendig verliert. Finden sich doch dieselben Volksliedstoffe an den entgegengesetzten Enden Deutschlands vor, lauten sie doch in den verschiedensten Gegenden einander ganz ähnlich; jedesmal aber sind sie dem lokalen Sinne, dem

1. Cf. cette jolie définition du lied, de Marie von Ebner-Eschenbach :

Ein kleines Lied.

Ein kleines Lied, wie geht's nur an,
Daß man so lieb es haben kann,
Was liegt darin? Erzähle!
— Es liegt darin ein wenig Klang,
Ein wenig Wohlklang und Gesang
Und eine ganze Seele.

2. Und wer hat diese Lieder verfaßt? Beaucoup de lieds se terminent par cette question. Parfois l'auteur fait connaître sa profession, sa qualité :

Wer ist, der uns dies Liedlein sang?
Ein freier Reiter ist er genannt.

3. In Anspruch nehmen, prétendre à.

4. Der Gleichempfindenden, de ceux qui éprouvent les mêmes sentiments.

besondern Dialekte, der provinziellen Sitte genau assimiliert und dadurch im einzelnen wieder voneinander verschieden.

Die Stoffe dieser Volkslieder sind theils, und zwar in der ältern Zeit sehr häufig, historisch; es werden Begebenheiten gesungen, „von einem, der auch dabei gewesen“, wie es oft in solchen Liedern am Schlusse heißt, gesungen nach dem nächsten und wahrsten Eindrucke, den die Begebenheiten auf den Einzelnen hervorbrachten; und durch die einfache Wahrheit der Schilderung dieses Eindruckes verbreiteten sich solche Lieder auch weit hinaus über den Kreis, dem sie ursprünglich angehörten. So fangen sich die Landsknechte¹ ihre Lieder auf die Pavler Schlacht² selbst im fröhlichen Jubel des Sieges, und dieser Siegesjubel und die feste fröhliche Tapferkeit der Knechte Georg Frundsbergs, die aus diesen Liedern tönten, klangen gleichfalls ein volles Jahrhundert durch alle deutschen Gauen hin und aus allen deutschen Gauen wieder. Ebendahn sind die alten Schweizerlieder auf die Sempacher³ und Murtener Schlacht zu rechnen; ebendahn die Lieder vom Mörringer, von Heinrich dem Löwen, vom Ritter Trimunitas und viele andere.

Der größte Theil der Volkslieder aber besteht aus Liebesliedern, die zugleich Natur- und Wanderlieder sind, aus Abschiedsliedern, Liedern von der Treue und Untreue, vom Scheiden und Meiden, vom Wiedersehen nach dem Wandern, das sieben Jahre gedauert hat, und vom Nimmermehr-Wieder-

1. Die Landsknechte. Un lied du seizième siècle, composé par un lansquenet, nous renseigne sur l'origine et les mœurs de ces gens de guerre :

Gott gnab' dem großmächtigen Kaiser frommen,
 Maximilian! bei dem ist auskommen
 Ein Orden, durchzieht alle Land'
 Landsknecht' sind sie genannt.

Fasten und beten laßen sie wohl bleiben,
 Und meinen, Pfaffen und Mönch' sollen's treiben.

2. Die Pavier Schlacht, 24 février 1525.

3. Sempacher Schlacht. Victoire des Suisses sur les Autrichiens (1386); Murtlen (Morat) 1476, victoire des Suisses sur les Bourguignons.

sehen; es sind Grüße an die Geliebte, zur Bestellung aufgetragen der lieben Frau Nachtigall¹, die das Bächlein entlang läuft; es ist die Trauerklage um die gestorbene Braut, die so lange dauern wird, bis daß alle Wasser zu Ende gehen, und da alle Wasser nimmermehr vergehen, auch selbst nimmermehr kein Ende nehmen wird. Es kann kaum etwas Ergreifenderes geben als diese einfachen Gruß- und Abschiedslieder mit ihrer innigen Melodie: „Insbruck, ich muß dich lassen, ich fahr' dahin mein' Straßen, ins fremde Land hinein“; oder: „Warum bist du denn so traurig? Bin ich aller Freuden voll? Meinst, ich sollte dich vergessen? Du gefällst mir gar zu wohl; Laub und Gras, das mag verwelken, aber treue Liebe nicht; kommt mir zwar aus meinen Augen, aber aus dem Herzen nicht“; — oder: „Soviel Stern' am Himmel stehen, an dem blauen, güldnen Zelt“; oder: „Es steht ein Baum im Odenwald, der hat viel grüne Äst“; oder das Lied von der Untreue: „Es stehen drei Sternlein am Himmel“², und von der Treue:

1. Frau Nachtigall. Cf. lied suivant qui est du seizième siècle:

Frau Nachtigall, mach dich bereit,
Der Tag bricht an, es ist hoch Zeit!
Du sollst mein treuer Votē sein
Wohl zu der Allerliebsten mein,

So mach dich auf, säum' dich nicht lang,
Fahr' hin mit schön' und fröhlichem Gesang,
Sprich ihr mein' Gruß ins Herz hinein,
Sag, ich werd' selbst bald bei ihr sein!

2. Voici la traduction de ce lied :

LE JEUNE HOMME JALOUX

Trois étoiles sont aux cieux,
Elles éclairent un amoureux.

» Je vous salue, belle fillette,
Où vais-je attacher mon petit cheval? »

Prends ton petit cheval par les guides, par le mors,
Attache-le au figuier.

Près de moi, assieds-toi un peu
Pour me distraire.

„Es stund¹ eine Linde im tiefen Thal“, und so viele andere, von denen oft ein einziges ganze Bände künstlicher Poesie voll erlogener oder nachgeahmter Empfindungen aufwiegt. Und welche Macht solche Volkslieder und alte Volksmelodien besitzen, wie sie augenblicklich wieder einschlagen² und aller³ Herzen erfüllen und auf allen Lippen schweben, sowie sie nur wieder erweckt werden, das haben wir ja selbst gesehen — wie griff die Melodie des Mantelliedes mit einemmal so allgemein und so mächtig durch⁴! Und es war dies die aus dem 16. Jahrhundert stammende Volksmelodie eines Volksliedes, dessen Anfang lautet: „Es waren einmal drei Grafen (Reiter) gefangen.“

« Je ne peux m'asseoir, je ne veux m'asseoir,
Gai je ne puis être,
Mon cœur est affligé,
Mignonne amie, à cause de toi. »

De sa poche que tira-t-il?
Un couteau tranchant et pointu.
Il en transperça le cœur de sa bien-aimée,
Le sang vermeil jaillit vers lui.

Et quand il retira le couteau,
Il était pourpre de sang.
« Ah! grand Dieu du ciel!
Que cette mort me fut amère! »

Que lui enleva-t-il du doigt?
Une petite bague d'or rouge.
Il la jeta dans l'eau courante,
Elle y rayonna brillante.

« Flotte ça et là, petite bague,
Va jusqu'à la mer profonde
Ma mignonne amie est morte,
Je n'ai plus de mignonne amie. »

1. Es stund = es stand.
2. Einschlagen, sont en vogue.
3. Aller, génitif pluriel.
4. La fameuse chanson du Mantellied débute ainsi :

Schier dreißig Jahre bist du alt,
Hast manchen Sturm erlebt,
Hast mich wie 'nen Bruder beschützt,
Und wenn die Kanonen geblühet,
Wir beide haben nicht gehebt.

Andere Volkslieder sind Wein- oder Gesellschaftslieder, voll echter, ungekünstelter Lust, voll Witz und Humor, voll aufsprudelnder Fröhlichkeit, voll heiterer Unbesorgtheit : „Der liebste Buhle, den ich han¹, der liegt beim Wirt im Keller, der hat ein hölz² Rößlein an und heißt der Muskateller“; oder : „Wo soll ich mich hinkehren, ich dummes Brüderlein? Wie soll ich mich ernähren? Mein Gut ist allzu klein“, — sämtlich ebenso wahr, so naturgetreu und einfach wie die Liebes-, Abschieds- und Naturlieder.

A. F. Chr. Wilmar.

Histoire poétique du Volkslied (SALLET)³.

Das Volkslied.

Ein wandernder Geselle⁴
Zieht munter durch den Wald ;
Vorüber rauscht die Quelle
Das Lied der Vögel schallt.

Und was ihn da durchbrungen,
Als er ans Lieb⁵ gedacht,
Das hat er frisch gesungen,
Nicht lange nachgedacht⁶ :

1. han = habe.

2. hölz² = hölzern.

3. Friedrich von Sallet (1812-1843), né à Neisse, a écrit des épigrammes, des ballades et des lieder. Son œuvre a une tendance religieuse et philosophique qui se marque surtout dans son „Laien-Evangelium“ (1842) Le lied qui suit caractérise d'une manière très heureuse la chanson populaire allemande.

4. Personnification du peuple allemand.

5. Ans Lieb, expression fréquemment employée par les poètes populaires, — « à son amante. »

6. Nachgedacht, sans réfléchir longtemps.

„Wenn Röslein¹ ausblüht frisch und schön,
Die Nachtigall muß schlagen;
Als ich ihre roten Wangen gesehn,
Da mußte mein Herze² schlagen.

Der Bach, der rauscht gar süßen Klang,
Das Waldlaub muß erzittern³,
Und als die Liebste sprach und sang,
Fühlt' ich mein Herz erzittern.

Erdbeeren rot⁴ erglühn im Grund,
Der Wind bringt mir die Düfte;
Gern küßt' ich ihren roten Mund,
Gern flog' ich durch die Lüfte.

Die Wolken ziehn von Ort zu Ort,
Wohin nur mögen sie eilen⁵?
Ihr, meine Gedanken, was fliegt ihr fort,
Mögt ihr im Wald nicht weilen?

In Blümlein leuchten Tropfen klar,
Wenn Abends die Sonn' muß scheiden;
Das Weinen mir sehr nahe war,
Da ich sie mußte meiden⁶,

Und Nachts da blinken weit und breit
Am Himmel tausend Sterne;
Mein Liebchen, ach, das ist gar weit,
Mein Liebchen ist gar ferne!“

So sang der gute Gefelle
Und weilte nicht am Ort.

1. Röslein et Rose désignent dans la poésie du moyen âge et dans la poésie romantique la jeune fille et la femme.

2. Herze, archaïque pour Herz.

3. Allusion aux lieds qui chantent le printemps.

4. Erdbeeren rot = rote Erdbeeren.

5. Allusion aux lieds qui chantent la Sehnsucht.

6. Allusion aux chants d'adieu.

Dem Liebe horcht die Welle
Und trägt es murmelnd fort,
Bis wo im Schatten ruhte
Der müde Jägersmann,
Der hub mit frohem Munde
Es nachzufingen an¹.

Das Waldblaub hat gelauschet
Und singet mit im Chor;
Das säufelt und das rauschet
Der frischen Dirn' ins Ohr,
Die Walderdbeeren pflückte
Und Waldesblumen brach;
Die fang, so gut ihr's glückte
Sogleich das Liedchen nach.

Echo nimmt ihr vom Munde
Und führt dahin den Klang,
Daß es vernimmt zur Stunde
Der Hirt² am Bergeshang.

Der singt es nach gar helle;
Hernieder weht's der Wind,
Wo mancher gute Gefelle
Des Weges zog geschwind.

Und Manchem hat's gefallen
Und er befehlt's im Sinn,
Und wo er mochte wallen,
Da fang er 's vor sich hin.

Und wie sich Böglein bringen
Ein Lied von Wald zu Wald:
So hörte man's singen und klingen
Von Land zu Lande bald.

1. Es nachzufingen an. Cf. les Jagdlieder ou Jägerlieder.

2. Hirt. Allusion aux Hirtenlieder.

Lieds des XV^e et XVI^e siècles.

Liebesdienst.

Es war ein Markgraf über dem Rhein,
Der hatte drei schöne Töchterlein.

Zwei Töchterlein früh heiraten weg¹,
Die dritte hat ihn ins Grab gelegt.

Dann ging sie singen vor Schwester² Thür :
„Ach braucht ihr keine Dienstmagd hier?“

.

Sie dingt das Mägdlein ein halbes Jahr
Das Mägdlein dient ihr sieben gar.

Und als die sieben Jahr' um war'n,
Da wurd' das Mägdlein schwach und krank.

„Ach Mägdlein, wenn du krank willst sein,
So sag' mir, wer sind die Eltern dein ?

„Mein Vater war Markgraf über dem Rhein,
Und ich bin sein jüngstes Töchterlein.“

„Ach nein, ach nein, das glaub' ich nicht,
Daß du meine jüngste Schwester bist.“

„Und wenn du mir's nicht glauben willst,
So geh' nur an meine Kiste hin ;

Daran wird es geschrieben stehn³,
Du kannst es mit deinen Augen sehn.“

aten weg, se marient et partent.
westers, génitif incorrect de Schwester. On retrouve
essif en anglais.
hrieben stehn, « il est écrit », stehn s'emploie très
dans le sens de notre verbe être.

Und als sie an die Kiste kam,
Da rannen ihr die Thränen herab :

„Ach bringt mir Weß, ach bringt mir Wein,
Das ist mein jüngstes Schwesterlein!“

„Ich will keinen Weß, ich will keinen Wein,
Will nur ein kleines Särgelein.“

Ein Spruch.

Befiehl dich Gott,
Sei stark in Not,
Bedenk' den Tod,
Gib Armen Brod.

Erduld' und leid',
Und keinen neid',
Fleuch¹ Krieg und Streit,
Hab' Acht der Zeit².

Auf dich selbst schau',
Nicht Allen trau',
Auf Gunst nicht bau',
Sei nicht genau³.

Halt' deinen Bund⁴,
Regier' den Mund,
Hüt' dich für⁵ Sünd'
Und bösem Fund.⁶

1. Fleuch, fréquent en poésie pour fliche.
2. Hab' Acht der Zeit, « sois ménager de ton temps. »
3. Genau, méticuleux ou avare.
4. Deinen Bund, tes engagements, ta parole.
5. Für pour vor.
6. C.-à.-d. ne garde pas le bien d'autrui.

Der Welt Geschmeiß¹,
Dich stets entreiß';
Mit höchstem Fleiß
Den Herren preiß'

In Freud' und Scherz
In Leid und Schmerz,
Dein Sinn und Herz
Gedent' aufwärts².

Halt dich fein³ rein,
Sei gern allein;
Laß Andre fein,
Getreu es mein'!

Wer solches liebt,
Daran sich übt,
Wird nicht betrübt,
Gott⁴ Freude glbt.

eig', leid', meid' und vertrag',
in' Not niemand klag',
t Gott nicht verzag',
Hülff kommt alle Tag'.

Volkballade.

Zwei Königsfinder⁵.

aren zwei Königsfinder,
atten einander so lieb,

ne brutal et vulgaire. Trad. « tourbe. »
ilaire du *Sursum corda*!
employé en poésie dans le sens de sehr.
endu ihm.
on populaire de la fameuse légende de

Sie konnten zusammen nicht kommen,
Das Wasser war viel zu tief.

„Ach Liebster, kannst du schwimmen,
So schwimme doch her zu mir,
Drei Kerzchen will ich anzünden,
Die sollen auch leuchten dir.“

Das hörte die falsche Nonne
Auf ihrer Schlafkammer, o weh!
Sie that die Kerzchen ausblasen¹,
Der Jüngling blieb in der See.

Es war am Sonntagmorgen,
Die Leute war'n alle so froh,
Nicht so des Königes Tochter,
Die Augen die schmerzten sie so.

„Ach, Mutter, herzlichste Mutter,
Mein Kopf thut mir so weh,
Soll ich nicht gehn spazieren
Am Rande² der rauschenden See?“ —

„Ach Tochter, herzlichste Tochter³,
Allein⁴ sollst du nicht gehn,
Ruf deinen jüngsten Bruder,
Und der soll mit dir gehn.“ —

„Ach Mutter, herzlichste Mutter,
Mein Bruder ist noch ein Kind,
Er schießt ja alle die Vögel,
Die auf der See⁵ fnd.“ —

1. Sie that... ausblasen, populaire pour sie bles aus.

2. Rande... rauschenden. Remarquez l'heureux effet de l'allitération.

3. Ces répétitions constituent un des procédés habituels de la poésie populaire.

4. Allein, seule.

5. See⁵fante, rivage de la mer.

„Ach Tochter, herzlichste Tochter,
Allein sollst du nicht gehn,
Weß' deine jüngste Schwester,
Und die soll mit dir gehn.“ —

„Ach Mutter, herzlichste Mutter,
Meine Schwester ist noch ein Kind,
Sie pflückt ja alle die Blümlein,
Die an der Seefante sind.“ —

„So komm' und geh' du zur Kirchen¹,
Herzlichste Tochter mein²,
Mit Beten und mit Singen
Wird dir geholfen sein.“ —

„O Mutter,“ sagte sie, „Mutter,
Mein Herze thut mir so weh,
Laß andre geh'n zur Kirchen,
Ich bet' an der rauschenden See.“

Die Mutter ging zur Kirchen,
Die Tochter zum Meeresrand,
Sie ging da so lange spazieren,
Bis sie einen Fischer fand.

„Ach Fischer, liebster Fischer,
Willst du verdienen Lohn,
So senke dein Netz ins Wasser,
Fisch mir den Königssohn.“

Er senkte sein Netz ins Wasser
Und nahm sie in den Kahn,
Er fischte und fischte so lange,
Bis sie den Königssohn sahn.

Was nahm sie von ihrem Haupte?
Eine goldene Königsfön' :

-
1. Kirchen, ancienne forme du datif féminin.
 2. Mein, génitif de ich.

„Sieh da, viel¹ edler Fischer,
Das ist dein verdienter Lohn.“

Was zog sie von ihrem Finger?
Ein Ringlein von Gold so² rot :
„Sieh da, du armer Fischer,
Kauf' deinen Kindern Brot.“

Sie schloß ihn³ in ihre Arme,
Küßt ihm den bleichen Mund :
„Ach Mündlein, könntest du sprechen,
So wäre mein Herz gesund.“

Sie schloß ihn an ihr Herz
Und sprang mit ihm ins Meer :
„Gute Nacht, mein Vater und Mutter,
Ihr seht mich nimmermehr.“

Da hörte man Glöcklein läuten,
Da hörte man Jammer und Not.
Hier liegen zwei Königsfinder,
Die sind alle beide tot⁴.

1. Viel = sehr.

2. So, souvent employé dans la poésie populaire avec le sens de sehr.

3. Ihn (den Königssohn).

4. Bürger s'est souvenu de plusieurs strophes de cette ballade dans *Lenore*, et Henri Heine, qui en a imité le rythme dans le *Pèlerinage à Kevlaar*, lui doit sans doute quelques inspirations heureuses.

Der Schwanritter¹.

(Eine Clevische Ballade.)

O sag' mir an, Frau Mutter lieb!
 Wo treff' ich denn den Vater mein?²
 „Laß ab, mein Sohn, du quälst sehr,
 Weiß ich denn, wo der Vater dein!“

Wo ist denn wohl sein Heimatland?
 Sag' an, daß ich ihn suchen kann. —
 „Sein Heimatland ist unbekannt
 Weiß³ nicht, wohin er sich gewandt.“

Wie kam er denn hier in das Land?
 Frau Mutter lieb, mach' es bekannt;
 Damit ich kenn' den Vater mein,
 Damit ich sein⁴ mag kundig sein.

„Ich stand am Fenster im Gemach
 Und weinte meinem Vater nach,
 Da schwamm ein Schifflein auf dem Rhein,
 Ein stolzer Ritter stand darein.“

„Er lenkte an der Hand den Schwan,
 Ein gülden Kettlein glänzte dran,
 Der Schwan er⁵ schwamm dem Ufer zu,
 Der Ritter grüßt in stolzer Ruß.“

„Der Ritter trug ein gülden Schwert,
 Das war die halbe Graffschaft wert;

1. Der Schwanritter. Le chevalier au cygne. C'est la légende de Lohengrin.

2. Mein et non pas meinen, parce que mein est ici le génitif de ich.

3. Weiß = ich weiß.

4. Sein, génitif de er.

5. Er. Tournure populaire.

Ein Hörnelein von rotem Gold,
Das hing um seinen Nacken hold¹.“

„Am Finger glänzte ihm ein Ring,
Der über alle Kleinod' ging;
Der Ritter führt ein' blanken Schild,
Sechs Königsstäbe² drauf gebild't.“ —

O Mutter, das ist felt'ne Mär'!
Kannst du mir sagen gar nichts mehr? —
„Ich kann dir sagen nur dies ein':
Das macht, daß ich jetzt immer wein'.

„Dem Vater, ich geloben³ sollt'
Daß ich ihn nicht erfragen wollt',
Von wo er zu mir kommen⁴ ist;
Doch frug ich ihn zu jener Frist.“

„Die Frag' hat ihn getrieben fort.
Doch dacht' er seiner Kinder⁵ dort!
Er ließ dir Schild, er ließ dir Schwert,
Sein ganzes Erb' ist dir bescheert.“

„Dem Bruder dein⁶ gab er sein Horn,
Der Gau zu Glev' ist ihm erkor'n⁷,
Dem jüngsten Bruder ward der Ring,
Das Land von Hessen er empfing.“

„Mir aber ließ der Eh'gemahl
Nichts sonst zurück als Leid und Qual;
Wer einmal ihn geliebt so sehr,
Der kann ihn nie vergessen mehr.

-
1. Gold, adjectif se rapportant à Nacken.
 2. Königsstäbe, waren (sous-entendu).
 3. Geloben, promettre.
 4. kommen = gekommen.
 5. Seiner Kinder, le génitif après denken est poétique.
 6. Dein, génitif de du.
 7. Erkor'n = beschieden.

Ruducks Tod.

uduck hat sich zu Tod gefall'n¹
 von einer hohlen Weiden,
 der soll uns diesen Sommer lang
 die Zeit und Weil' vertreiben?

ei, das soll thun Frau Nachtigall,
 die sitzt auf grünem Zweige,
 sie singt, sie springt, ist allzeit froh,
 denn ander' Vögel schweigen.

Scheiden.

(Texte original.)

fer² betrübt ist mir mein Herz,
 leide darumb³ großen Schmerz,
 ach, mit traurigem Sinn
 dich, herzlief, jekt von hinn⁴.

den von Lieb und das tut We⁵,
 ach, und ach, und immer We,
 ach, wie fenliches Leiden⁶
 ist mir das schwere Scheiden!

den, wer hat doch dich erdacht,
 dich in großes Leid hat bracht⁷?

gefall'n, s'est tué en tombant.

am.

iden = welch fenliches Leiden.
 dht.

Ach, ach, scheiden bringt groß Wein
Dem gar jungen Herzen mein!

Gesegn' dich Got, mein feines Lieb' ¹,
Ich bitt, dich ferner nit betrüb!
Ach, ach, von meinem Herzen
Scheid ich nicht ohne Schmerzen.

CINQUIÈME PÉRIODE

(1500—1600)

Trois grands faits dominant cette période : l'humanisme, la Réforme, la naissance du haut-allemand.

L'humanisme, dont les plus grands représentants furent Pétrarque (1304-1374) et Erasme (1467-1536) se manifesta par une réaction, d'abord inconsciente, contre l'ascétisme du moyen âge, et par le retour à l'antiquité dans les arts, les lettres et la doctrine.

En Allemagne, l'humanisme eut un caractère pratique et exerça une action religieuse et politique. Les humanistes allemands furent, presque tous, les précurseurs ou les auxiliaires de la Réforme; en même temps ils contribuèrent à fortifier le sentiment national. Wimpheling écrivit en latin la première histoire de l'Allemagne, et le savant Conrad Cellis en étudia les sources. Le réformateur Melancthon était un savant helléniste, qui seconda Luther dans sa traduction de la Bible.

Cette traduction est l'évènement capital de cette période et de toute l'histoire de la langue allemande. Si Luther divisa les esprits et partagea l'Allemagne en deux camps,

1. C'est la réponse de l'amant.

il établit cependant entre tous les Allemands un lien indestructible, le nouveau haut-allemand, qui fut désormais la seule langue littéraire.

On comprend aisément que la poésie de ce siècle si troublé ait voulu être didactique et satirique. Le théâtre, qui a les mêmes ambitions, sort à peine de l'enfance avec Paul Rebhun et Jacob Ayrrer; la fable est cultivée avec quelque succès, mais le peuple applaudit surtout les vulgaires mascarades ou *Fastnachtspiele* (pièces de carnaval) et se délecte au récit des aventures de *Faust* et du *Juif Errant* (*der ewige Jude*).

Aperçu chronologique.

1502. Fondation de l'Université de Wittenberg.

1503. Mort du célèbre humaniste Johann von Dalberg, évêque de Worms.

1506. Université de Francfort sur l'Oder.

1508. Luther à Wittenberg.

Mort de l'humaniste Conrad Celtis.

1510. Mort du prédicateur Geiler von Kaisersberg, ami de Brant.

1512. „*Narrenbeschwörung*“ de Murner.

1515. « *Epistolæ obscurorum virorum* », (Lettres d'hommes obscurs), satire contre le clergé.

1517. Thèses de Luther contre les indulgences. Deuxième partie des « *Epistolæ obscurorum virorum*. »

Teuerdank, épopée allégorique dans laquelle l'empereur Maximilien raconte l'histoire de son mariage avec Marie de Bourgogne.

1519. *Schimpf* (= *Scherz*) und *Ernst*, recueil de contes de Johannes Pauli.

1520. « *Dialogi* » d'Ulrich von Hutten.

Luther brûle la bulle du pape.

1522. Luther : Traduction du Nouveau Testament.

Mort de l'humaniste Reuchlin.

„*Von dem großen Lutherischen Narren...*“ de Thomas Murner.

1524. Premier livre de cantiques de Luther (renfermant 8 cantiques de Luther).

1527. Fondation de l'Université de Marburg.

1530. Fables de Luther.

1532. Traduction de l'Ancien Testament par Luther.

1533. Drames bibliques de Hans Sachs.

1534. Fables d'Erasmus Alberus.

1535. „Die vier Haimonëfinder.“

1536. Mort de Thomas Murner, d'abord partisan, puis adversaire de la Réforme.

1537. Traduction de la Bible par Johann Eck (catholique).

Vers 1541 mort de Faust.

1541. Mort de Nicolas Decius, auteur de cantiques protestants.

1544. Université de Königsberg.

1545. Naissance, à Mayence, de Johann Fischart, imitateur de Rabelais.

1546. Mort de Luther.

1548. « Esopus », recueil de fables de Burkard Waldis.

Vers 1550. Naissance de Johann Fischart.

1553. Mort d'Erasmus Alberus, auteur d'un recueil de fables.

1554. Mort de Paul Speratus, auteur de cantiques protestants.

1557. *Goldfaben*, de Georg Wickram (le premier roman bourgeois de la littérature allemande).

1558. Université d'Iéna.

1560. Mort de Philippe Melancton, réformateur et humaniste, qui fit de Wittenberg le centre des études classiques.

1572. Fischart : *Eulenspiegel* mis en vers. „*Aller Praktik Großmutter*,“ satire des superstitions populaires.

„*Glaus Narr*,“ du même.

1575. Fischart : *Gargantua*.

1576. Fischart : „*Glückhaft Schiff von Zürich*,“ poème narratif.

Mort de Hans Sachs.

Université de Helmstädt.

1581. Université d'Altorf.

1587. Le premier livre allemand sur Faust est publié chez Johann Spies à Francfort.

1590. Mort de Johann Fischart.

1595. Rollenhagen : „Froschmäuseler,“ poème didactique et satirique imité de la *Batrachomyomachie* d'Homère (?)

1597. Naissance du poète Martin Opitz.

1599. Widmann : *Faustbuch*.

BIBLIOGRAPHIE

TITTMANN. *Deutsche Dichter des 16. Jahrhunderts*. 2 vol. Leipzig 1868.

FELIX BOBERTAG. *Geschichte des Romans und der ihm verwandten Dichtungsgattungen in Deutschland*. Breslau 1876.

CHARLES SCHMIDT. *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle*.

L. GEIGER. *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland*. Berlin 1882.

G. VOIGT. *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahr des Humanismus*.

D. NISARD. *Renaissance et Réforme : Erasme*.

L. VON RANKE. *Die deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*.

G. BESSON. *Etude sur J. Fischart*. Paris 1890.

PH. WACKERNAGEL. *Das deutsche Kirchenlied von der ältesten Zeit bis zu Anfang des xvii. Jahrhunderts*. 5 vol. Leipzig 1864-77.

Luther.

(1483—1546)

Martin Luther, né à Eisleben, le 10 novembre 1483, était le fils d'un mineur. Il fréquenta, jusqu'en 1501, l'école du couvent des Franciscains à Eisenach, étudia, à partir de 1501, le droit, puis la théologie, à Erfurt, et entra, quatre ans plus tard, au couvent des Augustins de cette ville.

Il fait, en 1508, à l'Université de Wittenberg, des conférences sur l'Écriture sainte; il est reçu docteur en théo-

ogie en 1512 après un voyage à Rome (1510) où l'appelaient les intérêts de son ordre. Indigné du trafic des indulgences auquel se livrait, de connivence avec le pouvoir temporel, le dominicain Jean Tetzel, Luther afficha, le 31 octobre 1517, aux portes de l'église du château de Wittenberg, 95 thèses contre les indulgences.

Deux ans après, il conteste l'infailibilité des papes et des conciles en matière de foi; en 1520, il brûle la bulle du pape qui l'excommunie et les livres du droit canon; il refuse d'abjurer (1521). Mis au ban de l'empire, il est retenu par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, au château de la Wartburg, (du mois de mai 1521 au mois de mars 1522) où il commence la traduction de la Bible (terminée en 1532). Il retourne ensuite à Wittenberg, d'où il dirige le grand mouvement qu'il avait provoqué. En 1525, il épouse Catherine de Bora, et meurt à Eisleben le 18 février 1546. Outre la traduction de la Bible, Luther publia deux catéchismes et plusieurs traités et pamphlets, une traduction d'Esope et un recueil de fables.

Le nouveau haut-allemand n'est pas une langue artificielle, créée de toutes pièces par Luther ¹. C'était la langue dont se servait la chancellerie saxonne; elle tenait un juste milieu entre les dialectes du nord et ceux de l'Allemagne du sud. Le grand mérite du réformateur fut de répandre cette langue, de la rendre populaire. La Bible fut désormais le livre de chevet de l'Allemagne protestante et elle ne cessera plus d'exercer une influence profonde sur les mœurs, la littérature et la langue.

1. „Ich habe keine gewisse, sonderliche, eigne Sprache im Deutschen, sondern brauche der gemeinen deutschen Sprache, daß mich beide, Ober- und Niederländer, verstehen mögen. Ich rede nach der sächsischen Kanzlei, welcher nachfolgen alle Fürsten und Könige in Deutschland. Alle Reichsstädte und Fürstenhöfe schreiben nach der sächsischen und unser Fürsten Kanzlei. Darum ist's auch die gemeinste deutsche Sprache. Kaiser Maximilian und Kurfürst Friedrich, Herzog von Sachsen, haben im römischen Reiche die deutschen Sprachen also in eine gewisse Sprache zusammengezogen.“

(Eischedren, Kap. 69).

BIBLIOGRAPHIE

Biographie, von Julius Köstlin, 2 vol. Elberfeld 1875.

Von Luther bis Lessing, KLUGE.

P. PIETSCH. *Luther und die neuhochdeutsche Schriftsprache*. Breslau 1883.

OPITZ. *Die Sprache Luthers*. Halle 1869.

H. RÜCKERT. *Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts*. Leipzig 1875.

A. LEHMANN. *Luthers Sprache in seiner Uebersetzung des neuen Testaments*. Halle 1873.

H. LICHTENBERGER. *Histoire de la langue allemande*.

G. FREYTAG. *Doctor Luther*. Leipzig, Hirzel, 1884.

Luthers Persönlichkeit.

Das Wetter bricht los. Durch die ganze Nation zuckt es wie elektrisches Feuer, die Worte des Augustiners von Wittenberg dröhnen gleich Donnerschlägen, und jeder Schlag bezeichnet einen Fortschritt, einen Sieg. Noch jetzt, nach viertelhalb hundert Jahren, zieht die ungeheure Bewegung der Nation mit unwiderstehlichem Zauber an. Niemals, solange das deutsche Volk lebt, hat sein innerstes Wesen sich so rührend und großartig offenbart. Alle schönen Eigenschaften deutschen Gemüthes und Charakters treten zu dieser Zeit in Blüte: Begeisterung, Hingebung, ein tiefer sittlicher Zorn, inniges Suchen des Höchsten und ernstliche Freude an systematischem Denken. Jeder einzelne nahm teil an dem Streit. Der reisende Händler focht am Nachtfeuer des Herdes für oder gegen den Ablass¹, der Landmann im entlegensten Thale hörte erstaunt von dem neuen Keger, dem sein geistlicher Vater jetzt bei jeder Predigt fluchte; der Sack des Bettelmönchs blieb leer, nicht einmal die Frauen im Dorfe spendeten Käse und Eier. Die kleine Litteratur schwoll zu einem Meere; hundert Drucker-

1. Den Ablass, les indulgences.

pressen waren thätig, die zahlreichen Streitschriften, gelehrte und populäre, zu verbreiten. An jeder Pfarrkirche, in jedem Domkapitel zürnen die Parteien, überall erklären sich entschlossene Geistliche für die neue Lehre, die schwächeren ringen in bangem Zweifel; die Klosterpforten werden geöffnet, bald stehen die Zellen leer. Jeder Monat bringt dem Volk Neues, Unerhörtes.

Es ist kein Streit mehr ^{entre} zwischen Paffen, wie im Anfang ^{des 15ten J.} Hutten¹ verächtlich den Zwist der Wittenberger mit Fegel genannt hatte; es ist ein Krieg geworden der Nation gegen die römische Herrschaft und die Helfer derselben. Immer mächtiger erhebt sich die Gestalt Luthers vor den Augen seiner ^{anhänger} Stetgenossen. Verbannt, verflucht, ^{verfolgt} von Papst und Kaiser, in vier kurzen Jahren seine Reise erleben und einen Testaments ^{abfassen} können sich un-
ar Erasmus⁵

1. Ulrich von Hutten (1488-1523), chevalier franconien, humaniste distingué, étudia le droit en Italie, et prit part à la querelle de Reuchlin contre les théologiens de Cologne. Il collabora à la seconde partie des « *Epistolæ obscurorum virorum* » et se déclara pour la Réforme dans un lied fameux :

Ich hab's gewagt mit Sinnen.

La plupart de ses ouvrages sont écrits en latin.

Cf. sur Hutten une belle étude de D. F. Strauss.

2. En 1521.

3. Übereifrigen, des admirateurs trop zélés.

4. Blutzeugen, les martyrs.

5. Erasmus. Né à Rotterdam, en 1467, Erasme entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, prit le grade de docteur en théologie à Bologne (1506) et parcourut l'Italie. Esprit délicat et souple, enthousiaste de l'antiquité, il jouit, de son vivant, d'une réputation immense, d'une véritable royauté littéraire. Le pape Léon X, Henri VIII, François I^{er}, s'efforcèrent de le retenir auprès

lächelt noch Beifall¹, und Guttens Seele ^{affection} brennt hell auf für ^{brille} das Recht der neuen Lehre; nicht mehr lateinisch schreibt er; ^{four} in deutscher Sprache, ^{brûle} stürmischer, und wilder als die Witten- ^{combustion}berger, mit einem Feuer, das ihn selbst verzehrt, sieht der ^{le} Ritter seine letzten Seiden für den Bauersohn.

So tritt das Bild des Einen, in dem sich während eines halben Menschenalters das beste Leben seiner Nation konzentrierte, sehr nahe. Er war damals vierunddreißig Jahre alt², in der Blüte seiner Kraft, von mittlerer Größe, noch magerem aber kräftigem Leibe, der neben der Kleinen, zarten Knabengestalt des Melanchthon³ hoch erschien. In einem Antlitz, dem man Nachtwachen⁴ und innere Kämpfe ansah, glühten zwei feurige Augen, deren mächtiger Glanz schwer zu ertragen war. Ein angesehener Mann nicht nur in seinem Orden, auch an

d'eux, et Charles-Quint lui accorda une pension avec le titre de conseiller. De Bâle, où il s'était fixé, il correspondait avec les savants du monde entier. Philologue, critique, poète latin, controversiste, il exerça une influence qu'on ne peut comparer qu'à celle de Voltaire au XVIII^e siècle.

Il mourut en 1536. Son œuvre principale est l'*Eloge de la Folie*, satire spirituelle et mordante, dirigée surtout contre le clergé. Dans un autre ouvrage, les *Adages*, « il ressuscita à la fois les mœurs, les usages, la vie publique et privée, l'esprit, l'imagination, le bon sens des temps anciens. » (D. Nisard, *Renaissance et Réforme* : Erasme).

1. lächelt... Beifall, approuve en souriant.

2. En 1517.

3. Melanchton, qui traduisit en grec son véritable nom Schwarzerde, naquit en 1497 dans le Bas-Palatinate, à Bretten. Il se lia, à l'Université de Wittenberg où il enseignait le grec, avec Luther qui y professait la théologie. D'une humeur douce et conciliante, il rédigea en 1530 la fameuse Confession d'Augsbourg, qui permettait d'espérer un rapprochement avec l'Eglise catholique. Il mourut à Worms en 1560.

4. Nachtwachen, les veilles fréquentes.

Zeiten, wo er sich das Martyrium wünschte, lächelnd und innerlich froh, um der Wahrheit und seinem Gott zu dienen¹.

G. Frentag (1816-1895).

Influence de Luther.

Indem Luther den Satz aussprach, daß man seine Lehre nur durch die Bibel selber oder durch vernünftige Gründe widerlegen müsse, war der menschlichen Vernunft das Recht eingeräumt, die Bibel zu erklären, und sie, die Vernunft, war als oberste Richterin in allen religiösen Streitfragen anerkannt. Dadurch entstand in Deutschland die sogenannte Geistesfreiheit, oder, wie man sie ebenfalls nennt, die Denkfreiheit. Das Denken ward ein Recht, und die Befugnisse³ der Vernunft wurden legitim. Freilich⁴, schon seit einigen Jahrhunderten hatte man ziemlich frei denken und reden können, und die Scholastiker haben über Dinge disputiert, wovon wir kaum begreifen, wie man sie im Mittelalter auch nur aussprechen durfte. Aber dieses geschah vermittelt der Distinktion, welche man zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit machte, eine Distinktion, wodurch man sich gegen Ketzerei ausdrücklich verwahrte; und das geschah auch nur innerhalb der

1. Cf. à ce portrait si vivant et si coloré le jugement de Bossuet dans son « *Histoire des variations des églises protestantes*, » :

« Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples; de sorte qu'ils n'osaient le contredire, ni dans les grandes choses, ni dans les petites. »

2. Durch vernünftige Gründe, « par des arguments empruntés à la raison. »

3. Die Befugnisse, les droits.

4. Freilich, sans doute.

Hörsäle der Universitäten und in einem gotisch abstrusen Latein, wovon doch das Volk nichts verstehen konnte, so daß wenig Schaden für die Kirche dabei zu befürchten war. Dennoch hatte die Kirche solches Verfahren¹ nie eigentlich erlaubt, und dann und wann² hat sie auch wirklich einen armen Scholastiker verbrannt. Jetzt aber, seit Luther, machte man gar keine Distinktion mehr zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit, und man disputierte auf öffentlichem Markt und in der deutschen Landessprache und ohne Scheu und Furcht. Die Fürsten, welche die Reformation annahmen, haben diese Denkfreiheit legitimisirt, und eine wichtige, weltwichtige Blüte derselben ist die deutsche Philosophie.

(H. Heine, 1797-1856.)

Luther.

„Eine feste Burg ist unser Gott³.“

Ein' feste Burg ist unser Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen⁴:
Er hilft uns frei⁵ aus aller Not,

1. Solches Verfahren, de tels procédés.

2. Dann und wann, de temps en temps.

3. Imité du psaume 46 « Deus noster refugium et virtus. » Ce cantique qu'on appelle souvent „Das Lutherlied“ est le chant de guerre et de victoire de la Réforme. Le premier livre de cantiques de Luther parut à Wittenberg en 1524.

4. Wehr und Waffen. Remarquez l'allitération, fréquente dans ces locutions proverbiales qu'il ne faut pas essayer de traduire littéralement. Le sens en est ordinairement déterminé par le premier mot. Waffen ancienne forme de Waffe. Cf. *Nibelungenlied*, aventure 7, vers 445.

unt hete mln bruoder Hagene sin wäfen an der hant.

5. Er hilft uns frei = er hilft uns und befreit uns.

Die uns jetzt hat betroffen¹.
 Der alt' böse Feind²,
 Mit Ernst es jetzt meint³.
 Groß' Macht und viel List
 Sein' grausam' Rüstung ist,
 Auf Erd' ist nicht sein's Gleichen.

Mit unsrer Macht ist nichts gethan,
 Wir sind gar bald verloren.
 Es streit' für uns der rechte Mann,
 Den Gott selbst hat erkoren⁴.
 Fragst du, wer der ist?
 Er heißt Jesus Christ,
 Der Herr Zebaoth,
 Und ist kein andrer Gott,
 Das Feld muß er behalten.

Und wann die Welt voll Teufel wär',
 Und wollten uns verschlingen,
 So fürchten wir uns nun nicht so sehr,
 Es soll uns doch gelingen.
 Der Fürst dieser Welt⁵,
 Wie sau'r⁶ er sich stellt⁷,
 Schadet uns doch nicht,

1. Betroffen, archaïque dans le sens de getroffen.

2. Le diable, Satan.

3. Mit Ernst es jetzt meint, « nous livre un rude assaut. »

4. Erforen, participe passé de erfürer ou erfiesen, élire, choisir. (Cf. le latin *gustus*, *gustare*). De là die Kur, l'élection, der Kurfürst, le prince électeur.

5. Der Fürst dieser Welt, nom fréquemment attribué à Satan, qu'on appelle aussi le prince des ténèbres.

6. Sauer, pris ici dans son sens étymologique „roux.“

7. Sich stellt, se montre.

Das macht¹ er ist gericht²,
Ein Wörtlein kann ihn fällen³.

Sie sollen lassen stehn das Wort,
Und kein' Dank darzu haben;
Er ist bei uns, als unser Hort,
Mit seinem Geist und⁴ Gaben.
Nehmen sie⁵ den Leib,
Gut, Ehr', Kind und Weib,
Laß es fahren hin⁶,
Sie haben's⁷ kein' Gewinn,
Das Reich muß uns doch bleiben.

1. Das macht, c'est que. Tournure fréquente chez Luther, dans les chansons populaires et dans le style familier.

Cf. *Goethe*. *Egmont* I, 1. Das macht, daß Graf Egmont unser Statthalter ist... *Campe*, *Robinson der Jüngere*: Das machte, daß er in seiner Jugend sich gar nicht hatte unterrichten lassen.
et ces vers d'un Volkslied :

Das macht, mein Schatz, allerliebste Kind,
Kommt mir nicht aus dem Sinn.

Schiller lui-même a employé cette expression dans la *Pucelle d'Orléans*, V, 1.

Das macht, weil sie den König nicht mehr fürchten.

Dans tous ces exemples das est le régime de macht dont le sujet est la proposition qui suit.

2. Gericht' pour gerichtet.

3. Fällen, abaltre.

4. Und. Suppléer seinen devant Gaben.

5. Sie, nos ennemis, c.-à-d. Satan et ses adeptes.

6. « Ne t'en soucie point. »

7. Es, est ici un génitif archaïque = dessen.

An sein liebes Söhnlein:

Gnade und Friede in Christo¹, mein herzlichstes Söhnlein. Ich sehe gerne, daß du wohl lernest², und fleißig betest. Thue also³, mein Söhnchen⁴, und fahre fort; wenn ich heim komme, so will ich dir einen schönen Jahrmarkt mitbringen. Ich weiß einen schönen lustigen Garten, da gehen viele Kinder innen⁵, haben güldene Röcklein an und lesen schöne Äpfel unter den Bäumen, und Birnen, Kirschen, Spilling⁶ und Pflaumen, singen, springen und sind fröhlich; haben auch schöne kleine Pferdlein mit güldenen Bäumen und silbernen Sätteln. Da fragte ich den Mann, dessen der Garten ist⁷: weiß die Kinder wären? Da sprach er: „es sind die Kinder, die gerne beten, lernen und fromm sind“. Da sprach ich: „Lieber Mann, ich habe auch einen Sohn, heißt Häsichen⁸ Luther, möchte er nicht auch in den Garten kommen, daß er auch solche schöne Äpfel und Birnen essen möchte, und solche Pferdlein reiten, und mit diesen Kindern spielen?“ Da sprach der Mann: „wenn er gerne betet, lernet und fromm ist, so soll er auch in den Garten kommen, Pippus und Just auch, und wenn sie alle zusammen kommen, so werden sie auch Pfeifen, Pauken, Lauten und allerlei Saitenspiel haben, auch tanzen und mit kleinen Armbrüsten schießen.“ Und er zeigte mir dort eine seine Wiese im Garten, zum Tanzen zugerichtet, da hingen

1. Christo, datif latin de Christus.

2. Lernest. Luther donne toujours à la seconde et à la troisième personne du présent et de l'imparfait les terminaisons est, et, etc.

3. Also = so.

4. Söhnchen, dialectal pour Söhnlein.

5. Da... innen = darin.

6. Spilling', des prunes jaunes.

7. Dessen der Garten ist, tournure vieillie.

8. Häsichen = Häschen, Jeannot.

Luther forme parfois les diminutifs en ichen; mais il préfère le suffixe lein.

eitel¹ güldene Pfeifen, Pauken und seine silberne Armbrüste. Aber es war noch frühe, daß die Kinder noch nicht gessen² hatten; darum konnte ich des Tanzens nicht erharren und sprach zu dem Manne: „Ach, lieber Herr, ich will flugs hingehen, und das alles meinem lieben Söhnlein Häsichen schreiben, daß er ja³ fleißig bete und wohl lerne und fromm sei, auf daß⁴ er auch in diesen Garten komme, aber er hat eine Ruhme Lehne, die muß er mitbringen.“ Da sprach der Mann: „Es soll ja sein, gehe hin und schreibe ihm also“. — Darum liebes Söhnlein Häsichen, lerne und bete ja getrost⁵, und sage es Lippus und Justen auch, daß sie auch lernen und beten, so werdet ihr mit einander in den Garten kommen. Hiemit dem allmächtigen Gott befohlen⁶, und grüße Ruhme Lehnen und gib ihr einen Kuß von meiner wegen⁷.

(Anno⁸ 1530.)

Dein lieber Vater

Martinus Luther⁹.

1. Eitel = nichts als.

2. Gessen, participe passé régulier de *essen*. Mais la forme incorrecte et populaire *geessen* a prévalu.

3. Ja, surtout.

4. Auf daß = damit.

5. Getrost = mit Vertrauen.

6. Befohlen. Sous-entendu *sei*.

7. Von meiner wegen, de ma part, *meiner*, génitif de *ich*.

8. Anno, en l'année.

9. Lettre charmante, où se révèle toute la souplesse du génie de Luther. Ce n'est plus le pamphlétaire ardent, le poète audacieux du cantique „Eine feste Burg ist unser Gott“, — c'est un père tendre qui écrit à son petit enfant et invente pour lui un conte bleu. Le style même devient enfantin. C'est un modèle de conte de fée.

Die deutsche Treue.

(Commentaire du psaume 101.)

Uns Deutsche hat keine Tugend so hoch gerühmt und, wie ich glaube, bisher so hoch erhoben und erhalten, als daß man uns für treue, wahrhaftige, beständige Leute gehalten hat, die da haben Ja Ja, Nein Nein lassen sein¹, wie des² viel Historien und Bücher Zeugen sind. Wir Deutschen haben noch ein Hünklein (Gott woll's erhalten und anblasen) von derselben alten Tugend, nämlich, daß wir uns doch ein wenig schämen und nicht gern Lügner heißen, nicht dazu lachen, wie die Welschen³ und Griechen, oder einen Scherz daraus treiben. Und obwohl die welsche und griechische Unart einreißt⁴ (Gott erbarm's!), so ist dennoch gleichwohl noch das übrig bei uns, daß kein ernster, gräulicher Scheltwort jemand reden oder hören kann, denn so⁵ er einen⁶ Lügner schilt oder gescholten wird.

Und mich dünkt, daß kein schädlicher Laster auf Erden sei, denn Lügen und Untreu beweisen, welches alle Gemeinschaft der Menschen zertrennt. Denn Lüge und Untreue zertrennt erstlich die Herzen; wenn die Herzen zertrennt sind, so gehen die Hände auch voneinander; wenn die Hände voneinander sind, was kann man da thun oder schaffen⁷?

-
1. Lassen sein, pour lequel oui est oui et non, non.
 2. Des = dessen.
 3. Die Welschen, les Italiens et les Français.
 4. Einreißt, se propage.
 5. So = wenn.
 6. Einen = Jemand.
 7. Cf. pages 32 et 36.
-

Entschwundene Jugendzeit.

(Traduction de la Bible).

O daß ich wäre wie in vorigen Monden¹
 in den Tagen, da mich Gott behütete!
 Da seine Leuchte über meinem Haupte schien
 und ich bei seinem Licht in der Finsternis ging;
 wie ich war zu der Zeit meiner Jugend,
 da Gottes Geheimniß über meiner Hütte war
 da der Allmächtige noch mit mir war,
 und meine Kinder um mich her.

(Livre de Job, chap. 29, v. 1-6.)

Lebensweisheit.

Es ist auf Erden kein besser List²,
 Denn³ wer seiner Zungen⁴ ein Meister ist.
 Viel wissen und wenig sagen.
 Nicht antworten auf alle Fragen,
 Rede wenig und mach's wahr;
 Was du borgefst, bezahle bar⁵.
 Laß einen jeden sein, wer er ist,
 So bleibst du auch wohl wer du bist⁶.

1. Monden = Monaten.
2. List, était autrefois du masculin.
3. Denn = als.
4. Zungen, ancien génitif féminin.
5. Bar, comptant.
6. Ces vers semblent être la devise de Gœthe.

Klageſchrift der Vögel an Lutherum¹ über ſeinen Diener Wolfgang Siebergern².

Unſerm günſtigen Herrn, Doctori Martino Luthern,
Prediger zu Wittenberg.

Wir Droſſeln, Amseln, Finken, Hänſlinge, Stieglitzen, ſamt andern frommen, ehrbaren Vögeln, ſo³ dieſen Herbſt über Wittenberg⁴ reiſen ſollen, fügen Euer Lieben⁵ zu wiſſen⁶, wie wir gläublich⁷ berichtet werden, daß einer, genannt Wolfgang Sieberger, Euer Diener, ſich unterſtanden habe einen groſſen freventlichen Thurſt⁸ und etliche⁹ alte verdorbene Nege aus groſſem Zorn und Haß über uns teuer gekauft, damit einen Finkenherd anzurichten und nicht allein unſern lieben Freunden und Finken, ſondern auch uns allen die Freiheit zu fliegen in der Luſt und auf Erden Körnlein zu leſen, von Gott uns gegeben, zu wehren vornimmt. Darzu uns nach¹⁰ unſerm Leib und Leben ſtellet, ſo¹¹ wir doch gegen ihn gar nichts verſchuldet, noch ſolche ernſtliche und geſchwinde Thurſt um ihn¹² verdienet.

Weil denn das alles, wie Ihr ſelbſt könnt bedenken, uns

1. Lutherum. Jusqu'au dix-huitième siècle, les savants et les théologiens allemands donnèrent à leur nom une terminaison latine.

2. Ce serviteur de Luther avait tendu un piège aux petits oiseaux. Pour lui témoigner son mécontentement son maître lui adressa la jolie lettre qu'on va lire.

3. So, archaïque pour welche.

4. Wittenberg, séjour habituel de Luther.

5. Euer Lieben, « à Votre Amitié. »

6. Fügen... zu wiſſen, faisons assavoir.

7. Gläublich, de source sûre.

8. Thurst, a disparu de la langue = Kühnheit

9. Etliche, vieillie, pour einige.

10. Nach. Rattachez nach à stellet.

11. So = da.

12. Um ihn, de sa part.

armen freien Vögeln (so zuvor¹ weder Scheune noch Häuser noch etwas darinnen haben) eine gefährliche und große Beschwerung², ist an Euch unser³ demütige und freundliche Bitte, Ihr wollet Euren Diener von solcher Thurst weisen³, oder wo⁴ das nicht sein kann, doch ihn dahin halten⁵, daß er uns des Abends zuvor streue Körner auf den Herd und morgens vor acht Uhr nicht aufstehe und auf den Herd gehe; so wollen wir unsern Zug über Wittenberg hinnehmen. Wird er das nicht thun, sondern uns also freventlich nach unserm Leben stehen, so wollen wir Gott bitten, daß er ihm steure⁶ und er des Tages auf dem Herde Frösche, Heuschrecken und Schnecken an unser⁷ Statt fähe⁸ und zu Nacht von Mäusen, Flöhen, Läusen, Wanzen überzogen werde, damit er unser vergesse und den freien Flug uns nicht wehre.

Warum gebraucht er solchen Zorn und Ernst nicht wider die Sperlinge, Schwalben, Elstern, Dolen, Raben, Mäuse und Ratten? — welche Euch doch viel Leids thun, stehlen und rauben und auch aus den Häusern Korn, Hafer, Malz, Gersten, etc... enttragen; welches wir nicht thun, sondern allein das kleine Bröcklein und einzeln verfallene Körnlein suchen. Wir stellen solche unsere⁹ Sache auf rechtmäßige Vernunft, ob uns von ihm nicht mit Unrecht so hart wird nachgestellt: wir hoffen aber zu Gott, weil unsere Brüder und Freunde so viel in diesem Herbst vor ihm blieben¹⁰ und entflohen sind, wir wollen auch seinen losen faulen Regen, so

1. Zuvor. Rattachez à haben.

2. Beschwerung, sous-entendu ist.

3. Weisen, détourner.

4. Wo = wenn.

5. Dahin halten, l'obliger à.

6. Daß er ihm steure, pour qu'il y pourvoie.

7. Unser, génitif de wir.

8. Fähe, archaïque pour fange.

9. Solche unsere = diese unsere.

10. Vor ihm blieben, ont été épargnés par lui, lui ont échappé.

wir gestern gesehen, entfliehen. Gegeben in unserm himmlischen Sitz unter den Bäumen, unter unserm gewöhnlichen Siegel und Federn.

Vom Frosch und der Maus.

(Traduit d'Esopé, 1530.)

Eine Maus wäre gern über ein Wasser gewest¹ und konnte nicht, und bat einen Frosch um Rat und Hülfe. Der Frosch war ein Schalk, und sprach zur Maus: Binde deinen Fuß an meinen Fuß, so will ich schwimmen und dich hinüber ziehen. Da sie aber auf's Wasser kamen, tauchet der Frosch hinunter, und wollte die Maus ertränken. Indem aber die Maus sich wehret und arbeitet, fleuget² ein Weihe daher, und erhaschet die Maus, zeucht³ den Frosch auch mit heraus, und frisset sie beide.

Lehre: Siehe dich für⁴, mit wem du handelst; die Welt ist falsch und untrewoll, denn welcher Freund den andern vermag⁵, der steckt ihn in Sack. Doch schlägt Untreu allzeit ihren eigen' Herrn, wie dem Frosch hic geschieht⁶.

Vom Dolmetschen⁷.

(Septembre 1530.)

Ich hab' mich des geflissen im Dolmetschen, daß ich rein und klar Deutsch geben möchte. Und⁸ ist uns wohl oft begegnet,

1. Gewest, archaïque pour gewesen.
2. Fleuget = fliegt.
3. Zeucht = zieht.
4. Si he dich für, de fürsehen, vorsehen.
5. Vermag = in seiner Macht hat.
6. Geschicht, archaïque pour geschicht. — Cf. la fable de La Fontaine intitulée la Grenouille et le Rat, livre IV.
7. Dolmetschen, mot d'origine turque, = übersetzen.
8. Und. Suppléez es.

daß wir vierzehn Tage, drei, vier Wochen haben ein einiges¹ Wort gesucht und gefragt, haben's dennoch zuweilen nicht finden².

Im Hiob³ arbeiten⁴ wir also, Magister Philipps⁵, Aurogallus⁶ und ich, daß wir in vier Tagen zuweilen kaum drei Zeilen konnten⁷ fertigen.

Hans Sachs

(1494-1576)

Si Wittenberg est, au seizième siècle, la citadelle de l'humanisme et de la Réforme, les centres littéraires les plus actifs de l'Allemagne sont Strasbourg et Nuremberg.

Le franciscain Thomas Murner, le satirique le plus spirituel de son temps, l'adversaire acharné de Luther, est né à Strasbourg, où Johann Fischart, le Rabelais allemand, a passé plusieurs années de sa vie. Nuremberg, où mourut Jacob Ayrer, un des auteurs dramatiques les plus féconds de cette période, était célèbre par ses maîtres-chanteurs et son théâtre. Hans Sachs (1494-1576) est le plus illustre des Meistersänger. Son père, qui était cordonnier, l'envoya à l'école latine, qu'il fréquenta jusqu'à l'âge de quinze ans. Après avoir appris le métier de son père, Hans Sachs parcourut l'Allemagne pendant cinq ans, puis vint s'établir à Nuremberg, où, cordonnier et poète à la fois, il prit la tête du mouvement littéraire de cette ville.

1. Einiges = einiges.
2. Finden = gefunden.
3. Im Hiob, au livre de Job.
4. Arbeiten = arbeiteten.

5. Magister Philipps, Melanchton. Magister était un titre universitaire, intermédiaire entre le baccalauréat et le doctorat, et correspondant à la licence.

6. Aurogallus, professeur d'hébreu à l'Université de Wittenberg.

7. Konnten = konnten.

Hans Sachs n'est pas un poète de génie. Ce n'est même pas un poète au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Armé de nombreuses lectures, il possédait, à un degré remarquable, le don d'observer, de conter et de peindre. Il sait mettre en scène, dans ses récits et ses farces, ses concitoyens de Nuremberg, le petit monde si vivant et si pittoresque auquel il appartient. Avec cela, le sens du théâtre, une certaine entente de la technique dramatique, beaucoup de verve, du naturel et de la sincérité. Comme ses confrères poétiques, il se propose de corriger son public, de lui enseigner le bien. Il fut, dès l'abord, un partisan enthousiaste de la Réforme. En 1523, il chanta Luther dans une poésie fameuse : „Die wittenbergische Nachtigall " et il pleura sa mort en vers émus et touchants.

Hans Sachs a abordé tous les genres ; il n'a pas composé moins de 6000 ouvrages d'inégale importance, dont plus de 200 drames et plus de 4000 Meistergesänge. Il a surtout réussi dans la farce, dans le conte et dans les « Fastnachtsspiele. »

Son influence fut grande durant tout le seizième siècle ; elle déclina au dix-septième. Mais Wieland et Goethe remirent en honneur le vieux maître-chanteur de Nuremberg. ¹

BIBLIOGRAPHIE

GENÉE. *Hans Sachs und seine Zeit.* Leipzig 1894.

SCHWEITZER. *Un poète allemand au xvi^e siècle.* Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs. Nancy 1889.

1. Cf. Goethe „Dichtung und Wahrheit," livre 18.

„Hans Sachs, der wirklich meisterliche Dichter, lag uns am nächsten. Ein wahres Talent, freilich nicht wie jene Ritter und Hofmänner, (les Minnesänger) sondern ein schlichter Bürger, wie wir uns auch zu sein rühmten. Ein didaktischer Realismus sagte uns zu, und wir benutzten den leichten Rhythmus, den sich willig anbietenden Reim bei manchen Gelegenheiten."

Cf. encore, du même, *Erklärung eines alten Holzschnittes vorstellend Hans Sachsens poetische Sendung.*

Sanft Peter¹ mit der Geis.

Schwank.

Da noch auf Erden ging Christus
Und auch mit ihm wandert' Petrus,
Eins Tags aus ein'm Dorf mit ihm ging,
Bei einer Wegscheid' Petrus anfang :
O Herre² Gott und Meister mein³,
Mich wundert sehr der Güte dein,
Weil du doch Gott allmächtig bist,
Läßt es doch gehn zu aller Frist⁴
In aller Welt gleich wie es geht,
Wie Habakuk sagt, der Prophet⁵.

1. Sanft Peter. La tradition populaire a fait, de Saint Pierre, le portier, souvent maussade et parfois naïf du Paradis. C'est sous ces traits qu'il nous est dépeint dans le fabliau « le Vilain qui conquiert le Paradis par plaid. » Hans Sachs le met fréquemment en scène dans ses « farces » et le conte populaire s'est emparé de plusieurs anecdotes où l'apôtre joue un rôle important. (Cf. les Contes des frères Grimm). Le « Schwank » qui suit a inspiré à Goethe sa *Parabole du fer à cheval*, (*Legende vom Hufeisen*, 1797). Il avait pu le lire, en effet, dans le *Mercur allemand* du mois d'avril 1776, où Wieland l'avait publié à la suite du poème de Goethe sur la « Mission poétique de Hans Sachs. »

2. Herre, ancienne forme de Herr.

3. Mein, On a déjà vu que ce mein n'est pas un adjectif possessif, mais le génitif de ich. Il en est de même de dein, dans le vers suivant.

4. Zu aller Frist, en tout temps.

5. La mémoire de Saint Pierre est fidèle. Voici, en effet, ce que dit le prophète Habakuk, I.

3. Warum lässest du mich sehen Mühe und Arbeit? Warum zeigest du mir Raub und Frevel um mich? Es gehet Gewalt über Recht.

4. Darum gehet es gar anders, denn recht, und kann keine rechte Sache gewinnen; denn der Gottlose übervorteilt den Gerechten, darum gehen verkehrte Urtheile.

13 Warum siehest du denn zu den Verächtern, und schweigst, daß der Gottlose verschlinget den, der frömmere denn er ist?

Strevel und Gewalt gebn über Recht,
 Der Gottloß übervorteilt schlecht
 Mit Schalkheit den Gerecht' und Frommen,
 Auch könn' ¹ kein Recht zu End' mehr kommen ²,
 Die Lehr'n gebn ³ durch einander sehr ⁴
 Eben gleich wie die Fisch' im Meer,
 Da ⁵ immer einer den andern verzehrt,
 Der Böse den Guten verheert ⁶,
 Des' steht es übel an allen Enden ⁸,
 In den obern und niedern Ständen.
 Des' ⁹ siehst du zu und schweigst still,
 Als kummre dich die Sach' nicht viel
 Und geh' ¹⁰ dich eben glatt ¹¹ nichts an :

14. Und lassen die Menschen gehen, wie Fische im Meer, wie Gwürm, das keinen Herrn hat.

Les réminiscences bibliques abondent chez tous les écrivains du temps, partisans ou adversaires de Luther. On citera désormais la Bible comme au moyen âge on invoquait Aristote.

1. Könn'. On attendrait l'indicatif. Ces irrégularités ne sont pas rares chez notre poète.

2. Zu Ende kommen, aboutir, réussir.

3. Gebn durch einander, se croisent.

4. Sehr, a ici un sens très fort. Sehr, du moyen haut-allemand *sêre*, signifie à l'origine douloureux, douloureusement, fort, fortement. On le trouve employé comme substantif par Walther de la Vogelweide dans le sens de blessure, cuisante douleur.

„vil lihte wirt mins mundes lop mins herzen sêr.“

„viel leicht wird meines Mundes Lob meines Herzen Wunde.“

5. Da = wo.

6. Verheert, ruine.

7. Des' = deswegen, c'est pourquoi.

8. An allen Enden, en tous lieux.

9. Des' = dessen. On emploierait maintenant le datif.

10. Geh'. Le sujet est die Sache; es geht dich nichts an, cela ne te regarde pas.

11. Glatt, tout simplement, « uniment ».

Könnst¹ doch alles lübel unterstahn²,
 Nähmst³ recht in Hand die Herrschaft dein.
 O sollt' ich ein Jahr Herr Gott sein,
 Und sollt' die Gewalt haben wie du,
 Ich wollt' anders schauen darzu,
 Führen ein viel besser Regiment
 Auf dem Erdreich durch alle Ständ';
 Ich wollt' steuern⁴ mit meiner Hand
 Bucher, Betrug, Krieg, Raub und Brand,
 Wollt' anrichten ein ruhig Leben."
 Der Herr sprach : „Petre⁵ sag' mir eben,
 Meinst⁶, du wollst je⁷ besser regieren,
 All' Ding auf Erd' baß⁸ ordinieren,
 Die Frommen schügen, die Bösen plagen?"
 Sankt Peter thät hinwieder sagen⁹ :
 „Ja, es müßt' in der Welt baß stehn,
 Nicht also durcheinander gehn;
 Ich wollt' viel besser Ordnung halten."
 Der Herr sprach : „Nun, so müßt¹⁰ verwalten,
 Petre, die hohe Herrschaft mein;
 Heut den Tag sollst du Herr Gott sein,
 Schaff' und gebeut¹¹ alles, was du willst,¹²
 Sei hart, streng, gütig oder mild,

-
1. Könnst = du könntest, tournure populaire.
 2. Unterstahn, dialectal pour unterstehn qui ne s'emploie plus guère dans le sens de empêcher.
 3. Nähmst, sous-entendu du... si tu prenais...
 4. Steuern, ici réprimer (gouverne le datif).
 5. Petre, vocalif latin de Petrus.
 6. Meinst, familier pour meinst du.
 7. Je = immer.
 8. Baß = besser.
 9. Thät sagen = sagte. De même plus loin thust finden = findest.
 10. Müßt, sous-entendu du.
 11. Gebeut, impératif archaïque de gebieten, ordonner.
 12. willst, = willst.

Ich muß arbeiten das Taglohn⁶,
 Heint⁷ ich sonst nichts zu essen hon⁸
 Daheim mit meinen kleinen Kinden⁹.
 Nun geh hin, wo du Weid' thust finden;
 Gott, der b'hüt' dich mit seiner Hand!"
 Mit dem¹⁰ die Frau wieder wandt'

-
1. Gib aus, distribue.
 2. Deiner, génitif de du.
 3. Gut = geeignet zu.
 4. Mit, sous-entendu ihr (der Geis).
 5. Je = ja.
 6. Taglohn, est neutre dans le sens de salaire, gages.
 7. Heint ou hinte, hint = diese Nacht.
 8. Hon ou han = habe.
 9. Kinden, archaïque pour Kindern.
 10. Mit dem, là-dessus.

Ins Dorf, so ging die Geis ihr' Straß'.
 Der Herr zu Petro¹ saget das :
 „Petre, hast das Gebet der Armen
 Gehört, du mußt dich ihr² erbarmen ;
 Weil ja den Tag bist Herr Gott du,
 So stehet dir auch billig zu³,
 Daß du die Geis nimmst in dein' Hut,
 Wie sie von Herzen bitten thut,
 Und behüt' sie den ganzen Tag,
 Daß sie sich nicht verirrt' im Hag,
 Nicht fall', noch mög' gestohlen werden,
 Noch sie zerreißen Wölf', noch Bären,
 Daß auf den Abend wiederum
 Die Geis unbeschädigt heim kumm'⁴
 Der armen Frauen⁵ in ihr Haus ;
 Geh hin und richt' die Sach' wohl aus !“
 Petrus nahm nach des Herren Wort
 Die Geis in sein' Hut an dem Ort
 Und trieb sie an die Weid' hintan.
 Nun sing Sanct Peters Unruh' an.
 Die Geis war mutig⁶, jung und frech
 Und blieb' drum gar nicht in der Näch'⁷,
 Rief auf der Weide hin und wieder⁸,
 Stieg ein' Berg auf, den andern nieder
 Und strich hin und her durch die Stauden.
 Petrus mit Achzen, Blas'n und Schnauden⁹
 Mußt' immer nachtrollen der Geis,

-
1. Petro, datif.
 2. Ihr, pour ihrer.
 3. So steht dir... zu, il te conv ient.
 4. Kumm' = komme.
 5. Frauen, ancien datif.
 6. Mutig, pétulante.
 7. Näch' = Nähe.
 8. Hin und wieder, en tous sens.
 9. Schnauden = Schnaufen.

Petrus sprach : „Lieber Herr mein,
 Nimm wieder hin den Stab nur dein¹
 Und dein' Gewalt, ich begeh'r mit nichten²
 Forthin dein Amt mehr auszurichten.
 Ich merke, die Weisheit, die ich han,
 Nicht mal ein' Geis regieren kann
 Mit großer Angst, Müh' und Arbeit.
 O Herr, vergib mir mein' Thorheit!
 Ich will fort³ der Regierung⁴ dein,
 Weil⁵ ich leb', nicht mehr reden ein.“
 Der Herr sprach : „Petre, daßselb' thu,
 So lebst du fort mit stiller Ruh,
 Und vertrau' mir in meine Händ'
 Das allmächtige Regiment⁹.“

-
1. Spat, dialectal pour spät.
 2. Hellig, bas-allemand, « languissant de fatigue. »
 3. Han = haben.
 4. Dein. Construisez : Nimm nur wieder deinen Stab hin.
 5. Mit nichten, en aucune façon; nichten est ici un substantif.
 6. Fort = fortan, désormais.
 7. Der Regierung, au datif, dépend de einreden.
 8. Weil = während. Assez rare dans ce sens. (Cf. l'anglais while).
 9. La Fontaine nous montre dans le *Gland et la Citrouille* (livre IX) un paysan présomptueux comme Saint Pierre et corrigé comme lui.
-

SIXIÈME PÉRIODE

(1600-1720)

Les divisions intestines de l'Allemagne, et surtout la guerre de Trente ans, rendirent à peu près stériles les grandes conquêtes et les nobles efforts du seizième siècle. L'humanisme dégénéra en une érudition aride et pédantesque, apanage exclusif des Universités; la doctrine si vivante de Luther fit place à une sorte de scolastique religieuse, à un formalisme rigide et étroit. La poésie, devenue le passe-temps des désœuvrés, l'ornement frivole des nobles et des gens en place, le gagne-pain de quelques auteurs faméliques, est généralement méprisée.¹ Elle est d'ailleurs toute d'imitation, comme aussi le théâtre qui, plongé pour longtemps encore dans la barbarie, ne vit que de pâles imitations des drames anglais et des tragédies françaises.² On ne trouve d'inspiration sincère que dans les satires et les cantiques. Le Volkslied, dépourvu d'art et de

1. „Heute, écrit Christian Weise, en 1691, bezeichnet der Name Poet als kaiserlicher Titel eine Art gelehrten Adels, steht aber sonst in großer Verachtung... Die Dichtkunst wird erst ästhimirt, wenn der Mann etwas anders daneben hat, davon er sich bei Mitteln und Respekt erhalten könne.“ Il en fut ainsi jusqu'au temps de Klopstock.

2. Des troupes de comédiens ambulants, composées à l'origine de baladins venus d'Angleterre, puis d'étudiants, parcouraient l'Allemagne et représentaient fort souvent des pièces de leur invention et accommodées au goût public. Les scènes de meurtre et de carnage, les dialogues grandiloquents et les tirades emphatiques en étaient le principal ornement. Les drames ainsi construits s'appelaient Haupt- und Staatsactionen. Hanswurst, le Polichinelle de l'Allemagne, le clown national, était chargé d'égayer les spectateurs. Pour y parvenir, une verve grossière et licencieuse était suffisante.

Böhme.

1616. Naissance, à Glogau, en Silésie, d'Andreas Gryphius, (seconde école silésienne).

1617. « Aristarque ou du Mépris de la langue allemande », d'Opitz. — „ Die fruchtbringende Gesellschaft " fondée à Cöthen, puis établie à Weimar.

1618. Commencement de la guerre de Trente ans. —

Naissance de Christian Hoffmann von Hoffmannswaldau, poète emphatique et précieux (2^e école silésienne) et du satirique Rachel.

1624. „Buch von der deutschen Poeterei“, d'Opitz. — Mort du mystique Jacob Böhme.

1625. Hugo Grotius dans son ouvrage *De jure belli et pacis* pose les fondements du droit des gens qu'il s'efforce de rendre indépendant de la théologie.

1627. « Daphnis » d'Opitz, le premier opéra allemand (imité de l'italien).

1629. Naissance du mystique Scheffler surnommé Angelus Silesius (première école silésienne).

1630. Opitz à Paris.

1632. Naissance de Pufendorf, jurisconsulte et historien.

— Naissance du philosophe Spinoza.

1633. „Straßburger aufrichtige Tannengesellschaft.“

1635. Mort, à Trèves, du jésuite Friedrich Spee, mystique, auteur de *Trugnachtigall*, recueil de poésies religieuses.

— Naissance du piétiste protestant Spener. — Naissance du poète Kaspar von Lohenstein.

1639. Mort d'Opitz.

1640. Naissance, à Brême, du prédicateur piétiste Neander. — „Geschichte Philanders von Sittewalt“, de Moscherosch.

1642. Naissance de Christian Weise, poète dramatique, satirique et romancier, précurseur de Thomasius.

1643. „Deutschgesinnte Genossenschaft“ fondée à Hambourg par Philipp von Zesen.

1644. „Die Gesellschaft der Begnißschäfer“, fondée à Nuremberg par Johann Klai. — Naissance d'Abraham a Santa Clara.

1646. Naissance de Leibniz.

1647. « Peter Squenz », comédie d'Andreas Gryphius.

1648. Paix de Westphalie. Fin de la guerre de Trente ans. — „Der poetische Trichter“, de Harsdörfer. (« Entonnoir poétique pour faire absorber l'art poétique allemand en six heures. »)

1649. „Trugnachtigall“, du jésuite Friedrich von Spee.

1650. « Carolus Stuardus », tragédie d'Andreas Gryphius, le premier drame historique de l'Allemagne. —

1667. Mort de Johann Rist, fondateur du « Schwarzenorden an der Elbe ».

1668. « Simplicissimus ». — Christian Weise : „überflüssige Gedanken der grünen Jugend“ (recueil de poésies et de lieds).

1669. Mort du satirique Moscherosch.

1671. Mort d'Angelus Silesius. — Mort du pédagogue Comenius.

1672. Christian Weise : „Die drei ärgsten Erznarren,“ (roman satirique).

1673. Christian Weise : „Die drei klügsten Leute,“ (roman satirique).

1674. „Faustbuch,“ de Pflzer.

1675. Angelus Silesius : „Sinnliche Betrachtung der vier letzten Dinge.“ — Spener : « Pia desideria », pr du piétisme.

88. „Monatgespräche," de Thomasius. — Naissance du
e Karl Friedrich Drollinger, à Bâle. — „Die asiatische
se," œuvre emphatique et incohérente de Ziegler von
phausen, le roman le plus lu au xvii^e siècle.

89. „Arminius und Thuesnelde," de Lohenstein.

91. Le piétiste Spener à Berlin. — Mort du grammair-
Mörhof. — Naissance de Matthias Gessner, philologue
ngué qui réforma l'enseignement des langues et des
atures anciennes.

94. Fondation de l'Université de Halle.

95. Naissance de Christian Günther, un des rares
es originaux de cette période.

98. Naissance de Johann Jacob Bodmer.

99. Mort du poète Ludwig von Canitz.

100. Fondation de l'Académie de Berlin. — Naissance
Johann Christoph Gottsched. — Naissance du comte
inzendorf, fondateur de la secte piétiste des « Herrn-
r. »

101. Naissance de Johann Jacob Breitinger. — Nais-
e du satirique Christian Ludwig Liscow.

105. Mort du piétiste Spener.

106. Ch. Wolff, professeur à l'Université de Halle.

107. Mort d'Otto Mencke, fondateur de la revue savante
la *Eruditorum* ».

108. Théâtre permanent à Vienne. — Mort de Christian
e, adversaire de l'école de Lohenstein. — Naissance

an, in
sehrung
Über e
für ab
Dienst
rochen
werden
Namen
hm ge-
s Bild
te, ihn
ichtig,
punft

us der

s).
toute
sure

1710. « Théodicée », de Leibniz.
 1712. Naissance de Jean-Jacques Rousseau.
 1713. Naissance de Diderot.
 1714. Première revue allemande „Der Vernünftler“ (à Hambourg). — Naissance du satirique Rabener.
 1715. Naissance du poète Ewald von Kleist et de Gellert.
 1716. Mort de Leibniz.
 1717. Naissance de Johann Joachim Winckelmann.
 1719. *Robinson Crusoe*, de l'Anglais Daniel de Foe, — bientôt traduit et imité dans toute l'Europe. — Naissance du poète Gleim. — Naissance du poète tragique Johann Elias Schlegel et du fabuliste Lichtwer.
 1720. Naissance du poète Johann Peter Uz. — Naissance, à Winterthur, de Johann Georg Sulzer, auteur d'une théorie des beaux-arts. — Commencement de la lutte du piétisme contre le rationalisme. — „Die vernünftigen Gedanken von der Menschen Thun und Lassen zur Beförderung ihrer Glückseligkeit,“ de Ch. Wolff.

BIBLIOGRAPHIE

- JULIAN SCHMIDT. *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland, von Leibniz bis auf Lessings Tod*. Leipzig, 1862.
 KARL LEMCKE. *Von Opitz bis Klopstock*, 1871 et 1882.
 EMILE GRUCKER. *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*. Paris, Berger-Levrault, 1883.
 HANS WOLFF. *Der Purismus in der deutschen Litteratur des 17. Jahrhunderts*. Strasbourg, 1898.
 RITSCHL. *Geschichte des Pietismus*.
 A. THOLUCK. *Das akademische Leben des 17. Jahrhunderts*.
 OTTO SCHULZ. *Die deutschen Sprachgesellschaften des 17. Jahrhunderts*. Berlin, 1824.
 L. CHOLEVIUS. *Die bedeutendsten Romane des 17. Jahrhunderts*. Leipzig, 1866.
 F. BOBERTAG. *Geschichte des Romans und der ihm verwandten Dichtungsgattungen*. Breslau, 1876.

ne des jeteren Spinoza, waren jorglich demugt, 19re
eme von der göttlichen Ordnung in der Natur und dem

Descartes, né à la Haye en Touraine, le 31 mars 1596,
à Stockholm le 11 février 1650, a posé dans le « Dis-
s de la méthode pour bien conduire sa raison et cher-
la vérité dans les sciences (1637) » les fondements de
philosophie moderne.

Locke (1632-1704) est peut-être le philosophe qui a
cé la plus grande influence sur le dix-huitième siècle.
principaux ouvrages sont l'*Essai sur l'entendement hu-*
n, les *Pensées sur l'Education* et l'*Essai sur le gouverne-*
t civil.

Spinoza est le plus grand et le plus original des pan-
stes. Son action a été considérable, surtout en Alle-
gne. Né en 1632, il mourut après une vie toute d'ab-
ation, consacrée à l'étude et à la science, en 1677. Son
re capitale est l'*Ethique* ou science des mœurs.

Leibniz, Thomassius, Wolff. Voir plus loin les notices sur
philosophes.

amen
hm ge-
s Bild
te, ihn
ichtig,
punkt

us der

s).
toute
sure

Berufsschaffen, corps d'état.

Matthias Gessner, né le 9 avril 1691, fut pendant 27
professeur de philologie à l'Université de Göttingen,
enseignement y attira une foule d'étudiants. Il publia
plusieurs éditions classiques où se révélait une érudition
et élégante. Il mourut en 1761.

Martin Opitz.

(1597-1639)

La Silésie, qui eut moins à souffrir de la guerre de Trente ans que les autres provinces de l'Allemagne, et dont on vantait les poètes latins dès le seizième siècle, devint, au dix-septième, un important centre littéraire.

On a donné le nom de première école silésienne aux poètes qui se réclament d'Opitz (Fleming, Logau, etc...). Martin Opitz naquit à Bunzlau, le 23 septembre 1597, fit de solides études, fut successivement précepteur, professeur à l'Université de Weissenburg en Transylvanie, conseiller intime du duc de Liegnitz et de Brieg, secrétaire du burgrave de Dohna, et historiographe du roi de Pologne Wladislas (1636). Il mourut de la peste à Danzig, le 20 août 1639. Il avait été couronné poète à Vienne en 1625 et l'Empereur l'avait anobli sous le nom de Boberfeld.

La vie d'Opitz est médiocrement édifiante. Il déploya une extraordinaire souplesse d'esprit et de caractère pour solliciter et conserver la faveur des grands; il leur prodigua les dédicaces les plus flatteuses et usa, en leur faveur, des plus audacieuses métaphores. Et cependant, par la situation qu'il sut conquérir, il releva singulièrement le prestige du nom de poète. Sa réputation fut immense, et jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on le vénéra comme le premier écrivain classique de l'Allemagne moderne, et le père de la poésie allemande.

On ne saurait contester qu'il en fut le législateur. Ses œuvres critiques formèrent le code littéraire du Parnasse germanique pendant plus d'un siècle. Dans un traité en latin, œuvre de jeunesse, *Aristarque ou du mépris de la langue allemande*, et surtout dans son *Livre de l'art poétique allemand* (1624) Opitz pose les principes qui doi-

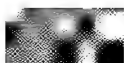
3
selber
isch v
über d
etw
erhabe
s fein
Leute
ihren
selbst
, mit
, ihm

n, in
rung
er es
r ab=
enfte
schen
rden
men
t ge=
Bild
ihn
tig,
nft

der

e
e





des amis absents qu'il au
de cette belle journée.

Le mètre employé est l'a

— u — u u —
— u — u u —
— u — u u —
— u — u u —

Schön ist, Mutter Natur!
Auf die Fluren verstreut, sch
Das den großen G
Deiner Schöpfung n

Von des schimmernden Sees
Ober, flohest du schon wieder

1. Mutter Natur. Cette in
rencontrons pour la premi
Nature, le mot d'ordre d
Sturm und Drang.

2. Erfindung. Remarquez
Klopstock célèbre souvent
natrice.

3. C.-à-d. un visage dor
réfléchie des beautés de la
que einen Gedanken denken,
fliegen, se présentent à ch
Messie. Les vers qu'on vi
inspirés par un lied médio

Wie lieblich ist des h
Der reine Mond, der
Aurorens Licht, der G
Und doch ergeht ein f

La même pensée se trou
de Sulzer qui avait paru d
beautés de la nature.

4. Exemple de ces inver
fut le premier à recom
Süße Freude, komm von den
Sees her (comparez la septi

Schon war manches Gebirge,
Voll von Reben, vorbeigeflohn.

5.

Jetzt entwölkte sich fern silberner Alpen Höb',
Und der Jünglinge Herz schlug schon empfindender,
Schon verriet es beredter
Sich der schönen Begleiterin.

6.

„Hallers Doris“, die sang, selber des Liebes wert,
Hirzels Daphne¹, den Kleist² innig wie Gleimen³ liebt;

1. Hirzels Daphne, la jeune femme du médecin Hirzel; elle chanta un lied de Haller intitulé Doris (1730) qui ne manque ni de grâce, ni de poésie, mais dont le grand défaut est d'avoir 22 strophes de six vers. — Construisez : Hirzels (den Kleist innig wie Gleimen liebt) Daphne, selber des Liebes wert sang Hallers Doris. Les poésies de Haller étaient fort goûtées, surtout en Suisse.

2. Kleist. Christian Ewald de Kleist, né en 1715 à Zebbin en Poméranie, mort en 1759 des suites d'une blessure reçue à la bataille de Kunersdorf, fut d'abord au service du Danemark, puis de la Prusse. Il fit à Potsdam, où il était en garnison, la connaissance de Gleim, alors précepteur dans cette ville; celui-ci éveilla en lui le goût de la poésie. Kleist a écrit des idylles, des fables, une « ode à l'armée prussienne »; son œuvre capitale, restée à l'état de fragment, est le *Printemps* (1749) où il s'inspire des *Saisons* de Thomson et des *Alpes* de Haller. Le *Printemps* exerça une influence durable sur la littérature allemande : Schiller s'en est souvenu dans sa belle poésie „der Spaziergang“ et Uhland l'a imité dans ses *Frühlingslieder*. Kleist vint à Zurich en 1752 en vue d'y recruter des soldats pour Frédéric II. Il logea chez Hirzel. Kleist forme avec Uz (1720-1796), Götz (1721-1781), Ramler, Gleim et quelques autres le groupe des poètes de Halle. (*Der halleische Dichterkreis*).

3. Gleimen. Johann Wilhelm Ludwig Gleim (1719-1803) est le chef du groupe de Halle; il imite Horace et Anacréon dans ses lieds, parfois gracieux, plus souvent puérils et plats, Phèdre et La Fontaine dans ses fables, qu'on lit

10.

Ach du machst das Gefühl siegend; es steigt durch dich
Jede blühende Brust schöner und bebender;

Lauter redet der Liebe
Nun entzauberter Mund durch dich!

11.

Lieulich winket¹ der Wein, wenn er Empfindungen,
Beß're sanftere Lust, wenn er Gedanken winkt,

Im sokratischen Becher²
Von der tauenden Ros' umkränzt;

12.

Wenn er dringt bis ins Herz, und zu Entschlafungen,
Die der Säuser verkennt³, jeden Gedanken weckt,

Wenn er lehret verachten,
Was nicht würdig des Weisen ist⁴.

13.

Reizvoll klinget des Ruhms lockender Silberton
In das schlagende Herz, und die Unsterblichkeit

Ist ein großer Gedanke,
Ist des Schweißes der Edlen wert.

14.

Durch der Lieder Gewalt bei der Urenkelin⁵
Sohn und Tochter noch sein⁶, mit der Entzückung Ton

1. Winket = labet ein, reizt.

2. Im sokratischen Becher, rattachez à Wein; dans la coupe de Socrate, c.-à-d. pris modérément. Dans le *Banquet* de Xénophon, Socrate recommande de se servir de petites coupes.

3. Verkennt, ignore. Verkennen a signifie plus que méconnaître.

4. Ces deux strophes scandalisèrent

5. Der Urenkelin, génitif, complément qui sont au datif et qu'il faut rattacher

6. Sein = fortleben.

Frühlingsfeier (1750.)

1

Nicht in den Ocean der Welten alle¹
 Will ich mich stürzen! Schweben nicht,
 Wo die ersten Erschaffnen², die Jubelhöre der Söhne des Lichts,
 Anbeten, tief anbeten, und in Entzückung vergehn!

2

Nur um den Tropfen am Gimer³,
 Um die Erde nur, will ich schweben und anbeten!
 Halleluja! Halleluja⁴! Der Tropfen am Gimer
 Kann aus der Hand des Allmächtigen auch!

d'interrompre nos réflexions par quelques courtes exclamations d'adoration; quand, voulant exprimer par des paroles ce que nous pensons, nous trouvons que la langue manque d'expressions et que ces expressions sont trop faibles. » — C'est d'après ces principes que l'ode « die Frühlingsfeier » écrite en vers libres, est composée.

1. Welten alle, pour Weltalle. Allusion à la *Messiede*, à laquelle le poète travaillait.

2. Die ersten Erschaffnen, les premiers êtres créés, les archanges — schweben, signifie ordinairement chez Klopstock : demeurer en contemplation, en extase.

3. Am Gimer. Réminiscence biblique. Voir Isaïe 40, 15. „Siehe, die Heiden sind (vor Gott) geachtet, wie ein Tropfen, so am Gimer bleibet.“

4. Halleluja! Halleluja. Voilà bien ces „kurze Ausrufungen der Anbetung“ qui marquent l'émotion croissante, les extases du poète. En présence de la divinité, les mots lui manquent. De courtes exclamations rendent seules le trouble de sa pensée et de son cœur. Notez que ce procédé répond à une tendance générale du dix-huitième siècle; on se piquait de ne parler que le langage de la nature. (Cf. Diderot, *Paradoxe sur le Comédien*). Klopstock est, sur ce point, un précurseur du *Sturm und Drang*; mais il se montre surtout un adepte du piétisme, dont la doctrine essentielle est précisément cette communication étroite avec la divinité, ce sentiment immédiat de Dieu, que notre poète essaie d'exprimer dans toutes ses odes religieuses. Il se rendit par là suspect aux orthodoxes.

Das grünlichgoldnen neben mir spielt,
 Du lebst und bist vielleicht
 Ach, nicht unsterblich!

7

Ich bin herausgegangen¹, anzubeten
 Und ich weine? Vergieb, vergieb
 Auch diese Thräne dem Endlichen,
 O! du, der sein wird!

8

Du wirfst die Zweifel alle mir enthüllen,
 O! du, der mich durch das dunkle Thal
 Des Todes führen wird! Ich lerne dann,
 Ob eine Seele das goldne Würmchen hatte².

9

Bist du nur gebildeter Staub³,
 Sohn des Mais, so werde denn
 Wieder verfliegender Staub,
 Oder was sonst der Ewige will!

10

Ergeuß von neuem! du, mein Auge,
 Freudenthränen!
 Du, meine Harfe,
 Preise den Herrn!

11

Umwunden wieder, mit Palmen

1. Expression biblique, de même que, plus loin, das dunkle Thal des Todes.

2. La question de savoir si les bêtes ont une âme préoccupait vivement les philosophes de toutes les écoles. Leibniz.

3. Gebildeter Staub, — « une forme de la »

16

Der Wald neigt sich, der Strom fließet, und ich
 Falle nicht auf mein Angesicht?
 Herr! Herr! Gott! barmherzig und gnädig!
 Du Naher¹, erbarme dich meiner!

17

Zürnest du, Herr,
 Weil Nacht dein Gewand ist?
 Diese Nacht ist Segen der Erde
 Vater², du zürnest nicht!

18

Sie kommt, Erfrischung auszuschütten
 Über den stärkenden Salm³,
 Über die herzerfreuende Traube!
 Vater, du zürnest nicht!

19

Alles ist still vor dir, du Naher!

1. Naher, Dieu présent.

2. « Est-ce parce que tu es irrité que tu t'es enveloppé de la nuit comme d'un manteau? » Non, pense le poète, car cette nuit annonce une pluie bienfaisante.

Cf. Lenau, qui doit beaucoup à Klopstock : „die drei Indianer“ :

Mächtig zürnt der Himmel im Gewitter.

3. Vater. Trois vers plus haut, le poète a dit : Herr. Cette appellation est donnée à Dieu dans l'Ancien Testament; l'autre est plus fréquente dans le Nouveau Testament.

4. Den stärkenden Salm. — Klopstock emploie et prescrit d'employer le participe présent de préférence aux adjectifs; il estime qu'il donne plus de vie à la phrase. Stärkenden est une épithète homérique, « l'épi de blé qui fortifie, qui nourrit l'homme. » — herzerfreuende Traube. Idée exprimée par la Bible, et fort souvent par Klopstock lui-même. Il aimait beaucoup le vin, un peu trop, s'il faut en croire Bodmer.

Er ruft : Jehovah ! Jehovah !
Und der geschmetterte Wald dampft !

25

Aber nicht unsre Hütte !
Unser Vater gebot
Seinem Verderber¹
Vor unserer Hütte vorüberzugehen !

26

Ach, schon rauscht, schon rauscht
Himmel und Erde vom gnädigen Regen !
Nun ist, wie dürstete sie ! die Erd' erquickt,
Und der Himmel der Segensfüll' entlastet !

27

Siehe, nun kommt Jehovah nicht mehr im Wetter² ;
In stillem, sanftem Säufeln³
Kommt Jehovah,
Und unter ihm neigt sich der Bogen des Friedens⁴ !

1. Verderber, son ange exterminateur. Allusion biblique.
Cf. Moïse II, 12, 23.

2. Wetter = Gewitter.

3. Säufeln. Remarquez l'allitération.

4. Avant Klopstock, Brockes, Haller, Ewald de Kleist avaient écrit des hymnes religieux, mais chez le premier l'inspiration et le ton étaient prosaïques, le second est ordinairement pénible et obscur ; Kleist, bien supérieur aux deux autres, n'a pas l'énergique concision et l'élan de Klopstock. Cf. quelques strophes de Haller. „Morgengedanken“ (1725):

D Schöpfer, was ich seh', sind deiner Allmacht Werke,
Du bist die Seele der Natur ;
Der Sterne Lauf und Licht, der Sonne Glanz und Stärke,
Sind deiner Hand Geschöpf und Spur.

Du steckst die Fackel an, die in dem Mond uns leuchtet,
Du giebst den Winden Flügel zu ;

les patriarches, célébré l'inévitable *Hermann*, et maudit les anacréontiques (Gleim et Uz). Quelques esprits, peu charitables ou clairvoyants, doutèrent alors de la sincérité du poète ou prédirent une réaction. Nicolaï disait que : „Die Muse des Herrn Wielands sei ein junges Mädchen, das die Betschwester spielen wolle und sich der alten Witwe (Bodmer) zu gefallen in ein altväterliches Käppchen einhülle.“

L'influence de Rousseau et des philosophes français transforma « l'ascète, le prophète, le mystique » en un rationaliste convaincu mais tolérant. Il lit Boccace, Sterne, l'Arioste, Lucien et même Helvétius.¹

Il veut enseigner :

„Die reizende Philosophie...

Die, was Natur und Schicksal uns gewährt
Bergnügt genießt und gern den Rest entbehrt,
Die Dinge dieser Welt gern von der schönen Seite
Betrachtet, dem Geschick sich unterwürfig macht ;
Nicht wissen will, was alles das bedeute,
Was Zeus aus Huld in räthelhafte Nacht
Verborgt.“

(Musarion.)

Ces leçons, d'un épicurisme délicat, où perce souvent une fine ironie, Wieland nous les prodigue dans de nombreux romans.² Les plus célèbres sont :

Agathon (3 volumes), 1766, véritable autobiographie, où l'auteur veut nous montrer « à quel degré de vertu et de sagesse un simple mortel peut atteindre par les seules forces de la nature. » C'est le prototype du *Wilhelm Meister* de Goëthe.³

1. „Wo die Franzosen des achtzehnten Jahrhunderts zerstörend sind, dit Goëthe dans les *Maximes et Réflexions*, ist Wieland nekend.“

2. Cf. cette jolie description du roman, par Goëthe : „Der Roman ist eine subjective Epopöe, in welcher der Verfasser sich die Erlaubnis ausbittet die Welt nach seiner Weise zu behandeln. Es fragt sich also nur, ob er eine Weise habe, das andere wird sich schon finden.“

3. Les romantiques, qui se réclamèrent de *Wilhelm Meister*, auraient pu faire remonter leur origine à *Agathon*. Mais Wieland ne leur était pas sympathique. Et cependant il offre avec eux beaucoup de points de ressemblance : la

temps; aucun de ses ouvrages n'offre ces qualités de forme et de fond qui méritent une éternelle durée. ¹

BIBLIOGRAPHIE

Edition complète des œuvres (en 53 volumes) avec une biographie d'Uhland, par Gruber. Leipzig (1818-1828).

Editions: Hempel, Kürschner.

DÖRING. *Christoph Martin Wieland, ein biographisches Denkmal*. Sangerhausen, 1840.

RAUMER. *Historisches Taschenbuch*, 10, 359 seqq.

LÖBELL. *Entwicklung der deutschen Poesie*. (Brunswick 1858), 2^e vol.

HALLBERG. *Wieland, Etude littéraire*. Paris 1869.

OFTERDINGER. *Wielands Leben in Schwaben und in der Schweiz*. 1877.

BODEMANN. *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*. 1874.

DOELL. *Wieland und die Antike* (81 pages). Prog. 1896.

THALMAYR. *Ueber Wielands Classicität, Sprache und Stil*. Prog. 1894.

Wieland.

Etwas von Haupt- und Staatsactionen. ²

Man tadelt an Shakspeare — demjenigen unter allen Dichtern seit Homer, der die Menschen, vom Könige bis zum

1. Wieland a eu quelques imitateurs : les plus célèbres sont : Johann Jacob Wilhelm Heinse (1746-1803), dont l'œuvre principale est un roman rempli de dissertations scientifiques, philosophiques et politiques : *Ardinghello ou les Iles fortunées*; Musäus (1735-1787), qui a écrit des romans satiriques et des contes populaires; l'humoriste Thümmel (1738-1817) auteur d'un *Voyage dans le Midi de la France*.

2. Lessing a cité ce passage dans la *Dramaturgie de Hambourg*. C'est une de ces digressions comme on en rencontre fréquemment dans les romans de Wieland et même dans ceux de Goethe.

zu sein pflegen? Wie selten fragen die Urheber der einen und der andern sich selbst, warum sie dieses oder jenes gerade so und nicht anders gemacht haben! Wie oft überraschen sie uns durch Begebenheiten, zu denen wir nicht im mindesten vorbereitet waren! Wie oft sehen wir Personen kommen und wieder abtreten, ohne daß sich begreifen läßt, warum sie kamen, oder warum sie wieder verschwinden! Wie viel wird in beiden dem Zufall überlassen! Wie oft sehen wir die größten Wirkungen durch die armseligsten Ursachen hervorgebracht! Wie oft das Ernsthafte und Wichtige mit einer leichtsinnigen Art und das Nichtsbedeutende mit lächerlichem Ernst behandelt! Und wenn in beiden endlich alles so kläglich verworren und durch einander geschlungen ist, daß man an der Möglichkeit der Entwicklung zu verzweifeln anfängt, wie glücklich sehen wir nicht durch irgend einen unter Blitz und Donner aus papiernen Wolken herabspringenden Gott oder durch einen frischen Degenhieb den Knoten auf einmal zwar nicht aufgelöst, aber doch zerschnitten, welches insofern auf Eines hinausläuft, als auf die eine oder andere Art das Stück nun ein Ende hat, und die Zuschauer klatschen oder zischen können, wie sie wollen oder — dürfen! Was übrigens der edle Hans Wurst in den komischen Tragödien, wovon wir reden, für eine wichtige Rolle zu spielen hatte, wird vielen unserer Leser noch in frischem Andenken liegen. Wie viel Mühe hat es nicht gekostet, diesen Lieblingscharakter der oberdeutschen Provinzen von der Schaubühne zu verdrängen! Und gleichwohl — möchte er immer auf der Schaubühne bleiben, insofern er nirgends als dort geduldet würde! Aber wie manche große Aufzüge auf dem Schauplaze der Welt hat man nicht in allen Zeiten mit Hans Wurst — oder, welches noch ein wenig ärger ist, durch Hans Wurst — aufführen gesehen! Wie oft haben große Männer, geboren, die schützenden Engel eines Throns, die Wohltäter ganzer Völker und Zeitalter zu sein, alle ihre Weisheit und Tapferkeit durch einen kleinen schalkischen Streich von solchen Leuten vereitelt sehen müssen, welche, ohne eben das rote Wams und die gelben Hosen ihres Urbildes zu tragen, durch ihre ganze Aufführung

de dire que les frontières de l'une et de l'autre période sont fort indécises. Il y a eu des écrivains classiques avant 1770 et après 1832; plusieurs des productions les plus importantes de l'école romantique sont antérieures à 1800, beaucoup d'autres sont postérieures à 1832. Les auteurs exclusivement classiques ou romantiques ont toujours été en petit nombre. Il y a, si l'on veut, un esprit classique et un esprit romantique qu'il est souvent difficile d'analyser, plus malaisé encore de distinguer: mais il y a surtout des *ouvrages* que l'on range sous l'une ou l'autre rubrique.

Si donc on divise ici en deux parties le cycle de soixante années durant lequel la littérature allemande atteignit son apogée, c'est uniquement par commodité, et pour se conformer à l'usage le plus répandu.

I

LES CLASSIQUES

Depuis Thomasius, les rationalistes avaient enrichi la pensée allemande d'un fonds indestructible d'optimisme. Piétistes et orthodoxes s'unirent contre eux: divisés sur une foule de questions, ils s'accordaient à ne voir dans l'existence terrestre qu'une période d'épreuves; le monde était une vallée de larmes, la raison « une maîtresse d'erreur et de fausseté ». Une seule étude était digne de l'homme: la théologie.

Wolff fit redescendre l'idéal sur la terre. Il soutint que la raison étant le propre de l'homme, une humanité raisonnable était possible, et qu'elle serait l'idéal. Pour Gottsched, la France du dix-septième siècle réalisait cette humanité rêvée. Rousseau ramène tous les esprits à la nature. L'homme parfait, c'est l'homme primitif, que la civilisation n'a point corrompu. La nature doit être le guide unique: elle est la seule et infaillible raison. En poésie, la nature, dira-t-on, c'est Shakespeare, c'est Ossian; ce sont les chants populaires.

La vaste et curieuse intelligence de Herder retrouva d'abord « l'homme-nature » dans tous les temps et chez tous les peuples, mais bientôt son patriotisme aigri se refusa

à l'admirer en dehors de la race germanique. Humain et germanique, allemand et chrétien sont pour lui des termes synonymes. L'âme allemande est le miroir fidèle des plus hautes vertus.

Une semblable théorie ne pouvait que plaire; elle fit école. Aujourd'hui encore elle rencontre aussi peu d'adversaires en Allemagne que de partisans dans les autres pays.

Disciples de Winckelmann, épris comme lui de belles formes, de contours arrêtés, de mesure, d'harmonie, de sobriété, Goethe et Schiller détournèrent le plus souvent leurs regards, avec indifférence ou avec mépris, de la réalité présente. Ils les reportaient vers la Grèce, leur véritable patrie. C'est à l'Athènes de Périclès, de Phidias, de Socrate, que leur imagination demande le spectacle d'une humanité idéale. Ils consacreront tous leurs efforts à rappeler à une vie nouvelle, grâce aux prestiges de l'art, les splendeurs du passé. Comme les rationalistes, et avec plus de ferveur, les classiques ont foi au progrès, en la perfectibilité humaine. Ils proclament avec Kant la valeur absolue de la personnalité; mais, moins austères que lui, ils pensent, après Platon, que le beau est le symbole du bien. Pleins du noble enthousiasme que le culte de la beauté allumait dans leurs cœurs, ils entreprennent l'éducation esthétique de l'Allemagne et de l'humanité. Autour d'eux et grâce à eux, la philosophie, l'histoire, la poésie, les arts plastiques s'épanouissent en même temps avec une merveilleuse richesse et se prêtent une mutuelle et féconde assistance.

Il en est de la littérature classique de l'Allemagne comme de la plupart des autres : elle est plutôt humaine que nationale. Son horizon est plus large que celui de notre dix-septième siècle : après Voltaire, Rousseau et l'Encyclopédie d'une part, après Winckelmann, Lessing et la renaissance des études antiques, d'autre part, ce progrès ne saurait étonner. Mais notre littérature garde peut-être le mérite d'une originalité plus grande, d'une forme plus achevée, d'un goût plus raffiné et plus sûr, et elle a fourni aux écrivains allemands d'admirables modèles qu'ils critiquèrent sans réserve tout en les imitant.

Aperçu chronologique.

(1771-1832)

1771. Goëthe à Strasbourg et à Francfort. — Naissance du poète Collin. — *Odes*, de Klopstock. — *Usona*, roman politique (éducation des princes), de Haller. — *Théorie générale des beaux-arts*, de Sulzer. — Matthias Claudius fonde la revue „Der Wandersbeter Bote.“

1772. Wieland à Weimar. — Naissance du poète romantique Novalis, — de Frédéric Schlegel. — Le *Göttinger Dichterbund*. — *Chansons pour le peuple*, de Gleim. — *Emilia Galotti*, tragédie de Lessing. — *Les Annonces savantes de Francfort* (Merck, Herder, Goëthe), manifeste du *Sturm und Drang*. — *Le Miroir d'or*, roman politique de Wieland.

1773. Naissance des romantiques Wackenroder, Louis Tieck. — Schiller à l'Ecole de Charles. — *La Messiade*, achevée. — *Lénore*, ballade de Bürger. — *Alceste*, opéra de Wieland, obtient un vif succès. — *Götz de Berlichingen*, drame de Goëthe. — „*Blätter von deutscher Art und Kunst*“ (Herder et Goëthe). — Wieland fonde le *Mercure allemand*.

— 1776) *Sebaldus Nothanker*, roman de Nicolai, contre les piétistes.

1774. Lavater et Klopstock à Weimar. — *Clavigo*, drame de Goëthe. — *Le Précepteur*, drame de Lenz. — *Werther*, roman de Goëthe. — *La République des Lettres*, roman de Klopstock.

— 1778) *Fantaisies patriotiques*, de Möser.

1775. Goëthe à Weimar. — «*Physiognomik*», de Lavater. — *Der Philosoph für die Welt*, roman rationaliste de J. J. Engel.

1776. Mort du poète élégiaque Hölty. — Herder à Weimar. — Naissance des historiens Niebuhr, Schlosser. — *Les Soldats*, drame de Lenz. — *Les Jumeaux*, — *Sturm und Drang*, drames de Klinger. — *Jules de Tarente*, drame de Leisewitz. — *Stella*, de Goëthe. — *Les Abderitains*, roman de Wieland. — *Siegwart*, roman de Miller.

1777. Naissance de Henri de Kleist, de F. de la Motte-Fouqué. — *Géron le Courtois*, poème romantique de Wie-

— *Don Carlos*, de Schiller. — *Ardinghello*, roman de Heinse.

1788. 7 septembre. Première entrevue de Goëthe et de Schiller. — Naissance de F. Rückert, de Joseph von Eichendorff, de Schopenhauer. — Mort de Hamann. — *Elégies romaines*, de Goëthe. — *Les Artistes*, de Schiller. — *Révolte des Pays-Bas*, de Schiller.

1789. Schiller professeur d'histoire à l'Université d'Iéna. — *Torquato Tasso*, drame de Goëthe. — *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue.

1790. Schiller épouse Charlotte de Lengefeld. — *Faust*, fragment, de Goëthe. — *La Critique du jugement*, de Kant. — *Schulmeisterlein Wuz*, de Jean-Paul Richter.

— 1792) *Histoire de la guerre de Trente ans*, de Schiller.

1791. Goëthe directeur du théâtre de Weimar. — Mort du poète Schubart. — Naissance de Grillparzer, de Th. Körner.

1792. Goëthe fait la campagne de France avec le duc de Weimar. — Mort du poète Lenz. — Naissance du poète Gustav Schwab. — *Critique de toute révélation*, de Fichte.

1793. Naissance du philologue Karl Lachmann. — *La Loge invisible*, roman de Jean-Paul Richter. — *Sur la Grâce et la Dignité*, dissertation de Schiller.

— 1797) *Briefe zur Beförderung der Humanität*, de Herder.

1794. Mort du poète Bürger, de l'historien Justus Möser. — Naissance du poète Wilhelm Müller. — Fichte à Iéna. — *Reinecke Fuchs*, de Goëthe. — *Faust*, roman de Klingner. — *Doctrine de la science*, de Fichte.

1795. Naissance de l'historien Ranke. — Schiller fonde la revue „*Die Hören*“ (les Heures). — *Louise*, poème de Voss. — *Hesperus*, roman de Jean-Paul Richter. — Plusieurs traités philosophiques de Schiller. — *William Lowell*, roman de Tieck. — *Lorenz Stark*, roman de J. J. Engel.

1796. Naissance de Platen, de Karl Immermann. — Mort de l'humoriste Hippel. — Iffland dirige le théâtre de Berlin. — *Les Xénies*, de Goëthe et de Schiller. — *Quintus Fixlein*, roman de Jean Paul. — *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, de Goëthe.

1797. Naissance de Henri Heine à Düsseldorf, — du philologue Otfried Müller. — *Hermann et Dorotheë*, de Goëthe. — Nombreuses ballades de Schiller. — *Le Chat*

1809. Guillaume de Humboldt dirige l'instruction publique en Prusse. — *Poésies*, de Fr. Schlegel. — *Le Vingt-quatre février*, drame fataliste de Zacharias Werner. — *Les Affinités électives*, roman de Goethe.

1810. Uhland à Paris. — Ouverture de l'Université de Berlin. — *Kätchen von Heilbronn*, drame de H. de Kleist. — *Comtesse Dolorès*, roman d'Achim d'Arnim. — *Deutsches Volkstum*, de Jahn.

1811. Naissance de Karl Gutzkow. — *Histoire romaine*, de Niebuhr. — *Ondine*, de Fouqué.

1812. Naissance de Berthold Auerbach. — *La Cruche cassée*, comédie de Henri de Kleist. — *Le Vingt-neuf février*, drame fataliste de Müllner. — *Phantasm*, roman de Tieck. — *Kinder- und Hausmärchen*, des frères Grimm.

1813. Naissance d'Otto Ludwig, de Friedrich Hebbel, de Richard Wagner. — Mort de Th. Körner.

1814. Mort du philosophe Fichte. — Naissance de l'historien Curtius. — *Lyre et Glaive*, de Th. Körner. — *Peter Schlemihl*, de Chamisso.

1815. Naissance du poète Karl Gerok. — Mort d'Iffland. — Poésies de Schenkendorf, d'Arndt, d'Uhland. — *Ahnung und Gegenwart*, roman d'Eichendorff. — Cours de littérature ancienne et moderne, de F. Schlegel.

1816. Naissance de Gustav Freytag, de Friedrich Hackländer. — *Histoire universelle*, de Schlosser.

1817. Goethe renonce à la direction du théâtre de Weimar. — Naissance de Theodor Storm, de Theodor Mommsen. — *Le duc Ernest de Souabe*, d'Uhland. — *Die Kronenwächter*, roman historique d'Achim d'Arnim. — *L'Aïeule*, tragédie fataliste de Grillparzer.

1818. Naissance de l'historien Ludwig Häusser. — Fondation de l'Université de Bonn. — Guillaume Schlegel, professeur à Bonn. — *Müllerlieder*, de Wilhelm Müller. — *Sappho*, tragédie de Grillparzer.

1819. Naissance de Wilhelm Jordan, de Theodor Fontane, de Gottfried Keller. — Mort de Kotzebue. — *Divan occidental-oriental*, de Goethe. — *Le Monde comme Volonté et Représentation*, de Schopenhauer.

1820. Naissance de Hermann Lingg. — *La Mère des Macchabées*, tragédie de Werner.

— 1834) *Lettres de Paris*, de Börne.

1832. Mort de Goëthe (22 mars). — *Faust* (2^e partie).

BIBLIOGRAPHIE¹

* R. GOTTSCHALL, *Die deutsche Nationallitteratur des XIX. Jahrhunderts*. 4 vol.

* H. KURZ, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 4 vol. (1864-1873).

SALOMON, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur des 19. Jahrhunderts*. 1887.

HIRSCH, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 3 vol. 1885.

* W. LÖBELL, *Die Entwicklung der deutschen Poesie von Klopstocks erstem Auftreten bis zu Goëthes Tode*. 3 vol. (1856-1863).

* J. HILLEBRAND, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur des 18. und 19. Jahrhunderts* (revue par K. Hillebrand). 3 vol. 1875.

SCHÆFER, *Geschichte der Litteratur des 18. Jahrhunderts*. 1856.

MORITZ RAPP, *Das goldene Zeitalter der deutschen Poesie*. 1861. 2 vol.

L. WACHLER, *Vorlesungen über die Geschichte der deutschen Nationallitteratur*.

* K. BARTHEL, *Die deutsche Nationallitteratur der Neuzeit*. 1879.

E. GRIESEBACH, *Die deutsche Litteratur (1770-1870)*.

* JORET, *Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au XVIII^e siècle*.

* H. HETTNER, *Die romantische Schule*. 1885.

* G. BRANDES, *Die romantische Schule in Deutschland*. 1892.

* R. HAYM, *Die romantische Schule*.

* HARNACK, *Die klassische Aesthetik der Deutschen*. 1892.

* CHUQUET, *Etudes de littérature allemande*. Paris. Plon, 1900.

* BOSSERT, *Histoire de la littérature allemande*. Paris. Hachette, 1901.

1. Cf. la bibliographie des autres périodes. Les ouvrages les plus importants sont marqués d'un astérisque.

Plus tard, lorsque le Suisse Myller, professeur dans un gymnase de Berlin, lui offrit, avec une dédicace en français, un exemplaire du *Nibelungenlied*, le vieux roi lui répondit :

Ihr urtheilt viel zu vorthailhaft von den Gedichten aus dem 12. 13. und 14. Seculo, deren Druck Ihr befördert habet und zur Bereicherung der deutschen Sprache so brauchbar haltet. Meiner Einsicht nach, sind solche nicht einen Schuß Pulver wert; und verdienen nicht aus dem Staube der Vergessenheit gezogen zu werden.

On est en droit de parler du siècle d'Auguste, du siècle de Louis XIV; mais l'histoire littéraire ne connaît point de siècle de Frédéric II. Aucun des grands esprits du XVIII^e siècle allemand n'a subi son influence¹. La poésie classique s'est développée spontanément, à son insu, et l'on pourrait presque dire contre son gré² :

Kein Augustisch Alter blühte,
Keines Medicäers Güte
Lächelte der deutschen Kunst;
Sie ward nicht gepflegt vom Ruhme,
Sie entfaltete die Blume
Nicht am Strahl der Fürstengunst.

Von dem größten deutschen Sohne,
Von des großen Friedrichs Throne
Ging sie schutzlos, ungeehrt.

1. Que Frédéric ait éveillé et fortifié le sentiment national, cela ne fait point de doute. Mais le patriotisme est-il la vertu dominante des grands Allemands du XVIII^e siècle? Lessing, Herder, Goethe et Schiller sont plutôt cosmopolites.

2. Consulter sur Frédéric II et son influence : *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Pröhle, Berlin, 2^e édition, 1878); Krause, *Friedrich der Grosse und die deutsche Poesie* (Halle 1884); Joseph Bayer, *Von Gottsched bis Schiller*; Daniel Jacoby, *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Bâle 1875); Bernhard Suphan, *Aufsätze über Friedrichs des Grossen Schrift* : « De la littérature allemande. » — (*Supp. du dimanche de la Gazette de Voss*, 1886, n^{os} 34-39); Arnold Berger, *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Academische Antrittsrede. Bonn 1890).

genialen und vollendeten Ausdruck gefunden, wirkte umgestaltend¹ auf die ganze damalige Geschichte. Anfangs mit Widerwillen, ja mit dem bitteren Hasse betrachtet, den das Gefühl eigener Nichtigkeit erzeugte, aber gefürchtet, zuletzt bewundert auch von denen, deren Haß unvermindert blieb — so wurde er das europäische Vorbild eines neuen Königtums, das dem persönlichen Werte der Monarchie eine neue Weihe gab, aber auch die Aufgabe und die Ansprüche an das Königtum außerordentlich steigerte. In den meisten Ländern Europas, in großen wie in den kleinsten, mit Glück oder Unglück nachgeahmt, nicht selten karikiert, ward Friedrich nicht nur das gültige Muster eines neuen Königtums, sondern zum Schaden der Mittelmäßigkeit zugleich der populäre Maßstab königlichen Wertes und Verdienstes.

Um die Monarchie bewegten sich die Gedanken des Königs, aber es hat nie ein Fürst auf einem Throne gesessen, dessen Anforderungen an die Monarchie größer gewesen wären als die Friedrichs. „Sie ist“, sagte er, „die schlechteste oder die beste aller Regierungsformen, je nachdem sie geführt wird.“ Er verlangte von einem rechten Könige eine Kenntnis, eine Fürsorge, eine Klugheit und Unabhängigkeit, wie sie sich selten in einer Persönlichkeit vereinigt findet; er schilderte die Folgen eines abhängigen, unentschlossenen, verworrenen und planlosen Fürstenregiments so berecht und treu, als wäre er selber noch lebender Zeuge des Verfalles und Unterganges seiner glorreichen Monarchie gewesen. Eine Monarchie, in welcher durch die Unthätigkeit oder Unfähigkeit des Regenten die Gänge des Uhrwerkes gestört sind, eine Monarchie, worin man sich gewöhnt hat, die Interessen der Krone und die des Volkes als verschieden zu betrachten, erscheint ihm so verderblich, als es nur immer die „abscheuliche Junker-Aristokratie“ in Polen sein mochte. „Der Fürst“, sagte er, „ist für die Gesellschaft, was der Kopf für den Körper ist: er muß sehen, denken, handeln für die ganze Gemeinschaft, um ihr

1. Wirkte umgestaltend, produisit une réaction.

wollen; nur um uns die Geseze zu bewahren — so läßt er die Unterthanen zu ihrem König sprechen —, wollen wir dir gehorchen, damit du uns weise regierst und uns beschirmst; daneben verlangen wir, daß du unsere Freiheit achtest.

Sat Friedrich II. durch diese Ideen wie durch seine geschichtlichen Thaten den Zusammenhang der alten europäischen Verhältnisse durchbrochen und die hergebrachten¹ Meinungen von der Beziehung des Königtums zu den Regierenden mächtig erschüttert, so ist seine besondere Rückwirkung auf Deutschland nicht minder bedeutungsvoll gewesen. Es ist ein bekanntes Wort von Goethe: „Der erste und wahre höhere eigentliche Lebensgehalt kam durch Friedrich den Großen und die Thaten des siebenjährigen Krieges in die deutsche Poesie.“ Aber es war nicht die Poesie allein, welche die große Rückwirkung einer solchen Persönlichkeit empfand. Unser ganzes Leben, unsere eigentliche Natur hat durch Friedrich eine ungemeine Veränderung erfahren. Eine Persönlichkeit wie die des Königs, so außerordentlich überlegen den leeren Kopien des siècle de Louis XIV., von denen die deutschen Fürstenthümer und ihre Höfe noch erfüllt waren, so gesund und einfach und, ungeachtet seiner französischen Politur, so kerndeutsch, war an sich schon ein Ereignis. Das Fürstentum nach Versailler Muster erhielt erst jetzt den tödlichen Stoß, nachdem in Friedrich der Gegensatz hervorgetreten, der Gegensatz eines tüchtigen deutschen Fürsten, an dessen Erscheinung sich die persönliche Achtung und Liebe wieder aufrichten und nähren konnte. Daß dieser König mit einer in Deutschland längst entwöhnten Kühnheit und einem stolzen Selbstgefühl den alten Autoritäten im Innern Troß bot wie den auswärtigen Gewalten, daß er den Hochmut der vornehmen europäischen Politik züchtigte und gegen das vereinigte Europa heldenmütig sich behauptete, daß er die alte deutsche Waffenehre wieder zur vollen, glänzenden Anerkennung brachte, daß er allen den Fremdlingen, die sich so lange übermütig als die Herren ge-

1. Hergebrachten, traditionnelles.

katholischen Gegenden neben dem Bilde des Landespatrons.

L. Häusser¹.

Lessing.²

(1729 — 1781)

« Lorsqu'en avançant dans l'histoire de la littérature allemande on arrive à Lessing, on se sent transporté de la lourde atmosphère d'une chambre dans l'air frais du matin, et, avec des forces retrempées, on poursuit avec

1. Ludwig Häusser, né le 26 octobre 1818, à Clébourg, dans la Basse-Alsace, appartient au même groupe d'historiens politiques que Schlosser et Gervinus. Il s'attache à démontrer par des arguments plutôt que par des faits la supériorité de la race germanique. La voie était tracée depuis longtemps. Bien d'autres s'y engagèrent. Häusser joua un rôle politique assez considérable dans le grand-duché de Bade. Nommé professeur d'histoire à l'Université de Heidelberg en 1845, il mourut en 1867.

Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire du Palatinat* (1845), une *Histoire de l'Allemagne depuis la mort de Frédéric le Grand jusqu'à la fondation de la Confédération germanique* (1854-1857); une *Histoire de la Révolution française* (1867); une *Etude sur la Légende de Tell*; une *Histoire* (inachevée) *du règne de Frédéric II*.

2. Gotthold Ephraim Lessing naquit à Kamenz dans la Lusace saxonne, le 22 janvier 1729. Sa famille était pauvre et le jeune Gotthold connut la gêne et même la misère. Son père, qui était pasteur, le destinait à l'état ecclésiastique. Après avoir fait de brillantes études à l'*Ecole du Prince*, de Meissen, Lessing se rendit à l'Université de Leipzig (1746). Il s'y créa des relations littéraires et ne tarda pas à négliger la théologie au profit des lettres et du théâtre. On le trouve ensuite, à diverses reprises, à Berlin, où il se lie avec Nicolai et Mendelssohn; de 1760 à 1765 il est secrétaire du général de Tauentzien à Breslau; en 1767, critique dramatique à Hambourg. Deux ans plus tard, il obtint la place de bibliothécaire à Wolfenbüttel. Il mourut pendant un court séjour à Brunswick, le 15 février 1781.

plaît à déduire d'un principe incertain une suite de propositions plus contestables encore. Il est sophiste à ses heures, cultive le paradoxe et recherche le coup de théâtre, par crainte d'être banal et par amour du bruit. Il n'est peut-être pas toujours absolument sincère, — à moins qu'il ne soit trop habile, — dans ses écrits philosophiques et théologiques.

Lessing n'en est pas moins un grand esprit et un noble caractère. Il possède, au plus haut degré, le génie critique. Sa vaste et consciencieuse érudition était au service d'un jugement aiguisé et vigoureux. Il y a peut-être plus d'unité dans sa vie, toute consacrée à l'étude, que dans sa doctrine. Quelques idées directrices dominent cependant son œuvre. Lessing croit au progrès indéfini de l'humanité. L'art et la littérature sont les plus hautes manifestations de ce progrès. L'antiquité classique, amoureuse de la belle nature, a laissé dans tous les genres des modèles parfaits : il nous faut imiter les anciens et ceux d'entre les modernes qui, tels que Shakespeare, s'en rapprochent le plus. Aristote reste le législateur incontesté du Parnasse.

Quelques critiques veulent même apercevoir l'influence d'Aristote dans les idées philosophiques de Lessing. S'il est vrai que « tout homme naît aristotélécien ou platonicien » il faudra ranger l'auteur de *l'Education du genre humain* au nombre des disciples du philosophe de Stagyre. Il serait moins hasardeux de soutenir qu'il fut, en religion et en philosophie, un éclectique et un virtuose. Lessing n'était pas insensible à la grandeur morale du christianisme ; il s'était épris du panthéisme de Giordano Bruno¹ ; la mé-

1. Giordano Bruno, né à Noles, en Campanie en 1550, entra jeune dans l'ordre des dominicains, et étudia avec ardeur Pythagore, Platon et les Alexandrins. Il quitta bientôt son ordre, parcourut l'Europe, essaya de s'entendre avec Théodore de Bèze et Calvin, enseigna la philosophie à Paris, visita Londres et Wittemberg. Rentré en Italie, il fut livré à l'Inquisition et brûlé vif (1600).

Les idées de Bruno ont exercé une grande influence sur toute la philosophie allemande. Elles contiennent en germe la métaphysique de Spinoza et la théorie des monades de Leibniz. — L'infini est partout, et Dieu est l'infini ; il ne

Juifs (1749), *l'Esprit fort* (1749), *le Trésor*, imité de Plaute (1750). Mais *Minna de Barnhelm ou la Fortune du soldat* (1767) reste un des rares chefs-d'œuvre de la comédie allemande.

La tragédie bourgeoise, née en Angleterre, produisit en Allemagne *Miss Sara Sampson* (1755) dont le sujet est emprunté à *Clarisse Harlowe*, roman de Richardson (1748). *Philotas* (1759) (en un acte) est une tragédie patriotique, inspirée par la guerre de Sept ans. Les personnages seuls sont empruntés à l'antiquité. *Emilia Galotti* (1772) est le premier en date des chefs-d'œuvre tragiques du dix-huitième siècle.

Nathan le Sage, poème dramatique écrit en vers iambiques (1779) est le couronnement de l'œuvre littéraire et philosophique de Lessing.

2° LES OUVRAGES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE.

Les plus importants sont :

Les *Dissertations sur la fable* (1759) dans lesquelles l'auteur se prononce contre la manière de La Fontaine et vante la simplicité et la concision d'Esopé ; — les *Lettres sur la littérature* (*Briefe die neueste Literatur betreffend*) publiées à partir de 1759, en collaboration avec Mendelssohn et Nicolai. C'est une suite d'articles d'un tour original et vif, où le critique s'attaque aux mauvais traducteurs, à Gottsched, aux partisans de l'imitation française. Shakespeare est proposé comme modèle aux poètes dramatiques. — Le *Laocoon ou les Limites de la Peinture et de la Poésie* (1766) ; les *Lettres sur l'antiquité*, à partir de 1768, dirigées contre Klotz, professeur à l'Université de Halle, qui avait critiqué le *Laocoon* ; la *Dramaturgie de Hambourg* (1767-1769) ; une foule d'articles et d'essais, un fragment d'un drame sur *Faust*, une belle dissertation sur la *Manière dont les Anciens ont représenté la Mort* (1769).

3° LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES.

Citons seulement : les dissertations accompagnant les *Fragments de Wolfenbüttel*, les pamphlets contre le théologien Gœze, *Ernst et Falk*, dialogue sur la franc-maçonnerie, et surtout l'*Education du genre humain* (1780).

Cette longue énumération ne donne encore qu'une idée très imparfaite de la prodigieuse activité de Lessing. Il

Le théâtre allemand avant Lessing.¹⁾

Es ist unglaublich, wie roh und verkommen noch immer die deutschen Bühnenzustände² bei Lessings erstem Auftreten waren. Um so überraschender und bewunderungswürdiger ist es, daß es trotz alledem das Drama war, welches in Deutschland unter allen Dichtarten zuerst ein richtiges und sicheres Stilgefühl gewann.

Treilich rühmte sich Wien schon einer stehenden Bühne. Aber nichts als hurleske Stegreifspiele³, theils von der eigenen Erfindung der Schauspieler, theils nach spanischen, italienischen und französischen Scenerien.⁴ Um die Mitte der vierziger Jahre hatte man es eine Zeitlang mit den sogenannten regelmäßigen Stücken der Gottschedschen Schule versucht und sich zu diesem Behufe mit einigen guten Kräften der Neuberschen Gesellschaft⁵ verstärkt. Bald aber wucherte das alte Übel wieder

1. Sur le même sujet, et sur les réformes introduites par Lessing, il faut lire Kuno Fischer, *Lessing als Reformator der deutschen Literatur*. (Stuttgart, Cotta, 1880). 2 vol.

2. Die deutschen Bühnenzustände, l'état de la scène allemande.

3. Stegreifspiele, pièces improvisées.

4. La Cour de Vienne favorisait surtout les troupes italiennes et françaises. Le célèbre acteur Stranitzky qui incarna avec bonheur le personnage de Hanswurst, le bouffon national, fut le directeur du premier théâtre permanent de Vienne. Il mourut en 1727.

5. Der Neuberschen Gesellschaft, la troupe de M^{me} Neuber. — Frédérique Caroline Weissenborn, née en 1697, à Reichenbach, était la fille d'un avocat de Zwickau et avait reçu une éducation très soignée. A l'âge de 21 ans, elle entra dans une troupe de comédiens. Elle était d'une rare beauté, douée d'un talent remarquable, avait l'esprit d'organisation, beaucoup d'énergie et d'entrain. Après avoir épousé l'acteur Jean Neuber, elle forma une troupe qui fut bientôt composée des meilleurs acteurs de l'Allemagne. Elle se rendit à Leipzig en 1727, y obtint un vif succès, et, ce qui valait mieux, le puissant patronage de Gottsched. Pendant une dizaine d'années, Leipzig fut le quartier général de la

ohne Erfolg. Im Januar 1743 kam Schönmänn.¹ Die Truppe war in ihrer Art vorzüglich. Es wurde alles Beste gespielt, was damals vorhanden war. Von deutschen Dramen wurden gegeben: Canut von Johann Elias Schlegel², Cato von Gottsched, Der Hypochondrist von Quistorp, Das Testament von Frau Gottsched³, die Gellertschen und Krügerschen Stücke; in Übersetzungen Zaire, Alzire und Mahommed von Voltaire, Der Geizige, Der Tartüffe und Die erzwungene Heirat von Molière, die meisten Stücke von Corneille, Regnard und Marivaux. Wie aber war die Aufnahme? In einem Briefe an Gottsched vom 3. Mai 1743 klagt Schönmänn, daß das Vorurteil des Königs gegen die deutschen Dichter und Schauspieler nie in Berlin ein deutsches Schauspiel aufkommen lassen werde; das deutsche Schauspiel sei in Verachtung, weil es nicht gelinge, den König zum Besuche desselben zu bewegen. Und welch seltsames Licht wirft es auf Sitte und Bildung, wenn Schönmänn in der Vorrede seines 1748 von ihm herausgegebenen Repertoires mit tiefster Ent-

1. Schönmänn s'était engagé dans la troupe de M^{me} Neuber in 1730. Il la quitta dix ans plus tard.

2. Johann Elias Schlegel (1719-1749), l'oncle des deux poètes romantiques, resta neutre dans la querelle de Gottsched avec Bodmer. C'est l'auteur dramatique le mieux doué que l'Allemagne ait eu avant Lessing. Ses tragédies, *les Troyennes*, *Oreste et Pylade*, *Canut* (1745) manquent d'action, mais sont bien supérieures aux autres productions du temps. Il donna aussi un « Hermann » et plusieurs comédies, dans lesquelles il s'inspirait de Molière, de Marivaux et de Regnard. La plus connue est intitulée *la Beauté muette*.

3. Frau Gottsched, la femme de Gottsched. Luise Adelgunde Victoria Kulmus fut la collaboratrice intelligente et dévouée de son mari. Elle traduisit plusieurs ouvrages d'Addison, de Pope, de Newton, quelques pièces de Destouches, *Zaire* et *Alzire* de Voltaire, le *Misanthrope* de Molière; elle écrivit en outre des comédies; la moins mauvaise est *le Testament*. Elle mourut en 1762. Gottsched publia l'année suivante un recueil de ses poésies, accompagné d'une biographie.

Spott des Böbels ist. Der Franzose kann sich doch wenigstens rühmen, oft seinen Monarchen, einen ganzen prächtigen Hof, die größten und würdigsten Männer des Reichs, die feinste Welt zu unterhalten, da der Deutsche sehr zufrieden sein muß, wenn ihm ein paar Dugend ehrliche Privatleute, die sich schüchtern nach der Bude geschlichen, zuhören wollen. Doch lassen Sie uns recht aufrichtig sein. Daß es mit dem deutschen Drama noch gar so elend aussieht, ist vielleicht nicht einzig und allein die Schuld der Großen, die an ihrem Schutze, an ihrer Unterstützung es mangeln lassen. Die Großen geben sich nicht gern mit Dingen ab, bei welchen sie wenig oder gar keinen glücklichen Fortgang voraussehen. Und wenn sie unsere Schauspieler betrachten, was können ihnen diese versprechen? Leute ohne Erziehung, ohne Welt, ohne Talente. Was können die Großen an solchen Leuten erblicken, das ihnen im geringsten ähnlich wäre und sie auffrischen könnte, diese ihre Repräsentanten auf der Bühne in einen bessern und geachteteren Stand zu setzen?“

Der letzte Grund dieser Erbärmlichkeit war die Erbärmlichkeit der dramatischen Dichtung selbst. Wie kann die Schauspielkunst, wie kann die lebendige Wirksamkeit der Bühne gedeihen, wenn die unerläßliche Grundlage einer guten und volkstümlichen Bühnendichtung fehlt? Wie aber hätten die französischen Übersetzungen, wie hätten vollends die franzöfierenden Nachahmungen aus der Gottschedschen Schule diesen Mangel ersetzen können? Weil die Bühne auf dem lebendigsten gesellschaftlichen Wechselverkehre mit dem Zuschauer ruht, kann sich, wie die Theatergeschichte aller neuern Völker satksam bezeugt, auf ihr zwar zeitweise die platteste Natürlichkeit, nie aber die hohle Gespreiztheit eines gemachten und unwahren Idealismus einbürgern. Den Franzosen waren Corneille und Racine echte Volksdichter¹; unter dem Spiegelbilde der alten Geschichte und

1. C'est aussi l'opinion de Heine. Cf. Die romantische Schule, zweites Buch.

„Dieser große Dichter (Racine) steht schon als Herold der mo-

mittelmäßig und schlecht genannt werden, gleichwohl die besten deutschen ungemein übertreffen? Von Tag zu Tag zeigte es sich immer unabwieslicher¹, daß die dramatische Dichtung Gottscheds nur eine gewaltsame, eine totgeborene gelehrte war, ohne Zusammenhang mit dem Leben, ohne ergreifende Kraft und Erhebung. Auch Theaterunternehmer, wie Schönnemann und Koch und Ackermann², sahen sich genötigt, zuweilen wieder zu den alten Haupt- und Staatsaktionen und zu den vielbeliebten Hanswurstiaden zurückzugreifen.³

Auf der sogenannten gereinigten Bühne Gottscheds eine erkünstelte Idealität, der alle Volkstümlichkeit, ja alle Naturwirklichkeit fehlt; auf der Volksbühne zwar Volkstümlichkeit und Naturwirklichkeit, aber von Grund aus verpöbelt und aller klärenden Idealität beraubt!

In allen Dichtarten war das bewußte und rastlose Streben rege, den verderblichen und unnatürlichen Gegensatz⁴ zwischen der Kunstdichtung, welche in ihrer Idealitätsforderung berechtigt, aber in ihrer einseitigen Anlehnung an die Franzosen und in ihrer vornehmen Abwendung vom Volksleben entartet und verflacht war, und zwischen der Volksdichtung, die in ihrer Eigenart nicht minder berechtigt war, aber in ihrer schmachtvollen Erniedrigung allen künstlerischen Sinn eingebüßt hatte, wieder aufzuheben und das seiner innersten Natur nach Zu-

1. Unabweislicher, plus impérieusement.

2. Schönnemann n'avait ni la culture, ni les vues larges et désintéressées de M^{me} Neuber. Il ne recherchait que le succès et garda la faveur du public tant que le célèbre Eckhof, l'ami de Lessing fit partie de sa troupe. Le départ de ce grand artiste (1757) fut le signal de la décadence. Koch, un des premiers comédiens de son temps, prit la direction de la troupe (1758) et remit en honneur, avec moins d'audace, les idées de M^{me} Neuber. La troupe d'Ackermann poursuivit l'œuvre d'épuration dont Gottsched avait été le promoteur.

3. Ce fut surtout à Vienne que Hanswurst conserva de fidèles admirateurs.

4. Gegensatz, complément de aufzuheben.

Lessing.

Théâtre.

Minna von Barnhelm. (1767.)

Erster Aufzug.

Achter Auftritt.

Just. von Tellheim.¹

v. Tellheim. Bist du da?

Just (indem er sich die Augen wischt). Ja!

v. Tellheim. Du hast geweint?

Just. Ich habe in der Küche meine Rechnung geschrieben, und die Küche ist voll Rauch. Hier ist sie, mein Herr!

v. Tellheim. Gieb her.

Just. Haben Sie Barmherzigkeit mit mir, mein Herr. Ich weiß wohl, daß die Menschen mit Ihnen keine haben; aber —

v. Tellheim. Was willst du?

Just. Ich hätte mir eher den Tod als meinen Abschied vermutet.

v. Tellheim. Ich kann dich nicht länger brauchen; ich muß mich ohne Bedienten behelfen lernen. (Schlägt die Rechnung auf und liest.) „Was der Herr Major mir schuldig: Drei und einen halben Monat Lohn, den Monat 6 Thaler, macht 21 Thaler. Seit dem ersten dieses² an Kleinigkeiten ausgelegt 1 Thaler 7 Groschen 9 Pfennige. Summa Summarum 22 Thaler 7 Groschen 9 Pfennige.“ — Gut, und es ist billig, daß ich diesen laufenden Monat ganz bezahle.

Just. Die andere Seite, Herr Major —

v. Tellheim. Noch mehr? (Liest.) „Was dem Herrn Major ich schuldig: „An den Feldscher für mich bezahlt 25 Thaler.

1. Le commandant de Tellheim, fiancé de Minna de Barnhelm, se trouvant sans ressources, veut congédier Just, son domestique.

2. Dieses. Sous-entendu Monats.

Pudel kam mir nach; aber ich bin kein Liebhaber von Pudeln. Ich jagte ihn fort, umsonst; ich prügelte ihn von mir¹, umsonst. Ich ließ ihn des Nachts² nicht in meine Kammer; er blieb vor der Thüre auf der Schwelle. Wo³ er mir zu nahe kam, stieß ich ihn mit dem Fuße; er schrie, sah mich an und wedelte mit dem Schwanze. Noch hat er keinen Bissen Brot aus meiner Hand bekommen, und doch bin ich der einzige, dem er hört, und der ihn anrühren darf. Er springt vor mir her und macht mir seine Künste⁴ unbefohlen vor. Es ist ein häßlicher Pudel, aber ein gar zu guter Hund. Wenn er es länger treibt, so höre ich endlich auf, den Pudeln gram zu sein.

v. Tellheim (bei Seite). So wie ich ihm! Nein, es giebt keine völligen Unmenschen! — — Just, wir bleiben beisammen.

Just. Ganz gewiß! — Sie wollten sich ohne Bedienten behelfen? Sie vergessen Ihrer Blessuren⁵, und daß Sie nur eines Armes mächtig sind. Sie können sich ja nicht allein ankleiden. Ich bin Ihnen unentbehrlich, und bin — — ohne mich selbst zu rühmen, Herr Major — und bin ein Bedienter, der — wenn das Schlimmste zum Schlimmen kommt⁶ — für seinen Herrn betteln und stehlen kann.

v. Tellheim. Just, wir bleiben nicht beisammen.

Just. Schon gut!⁷

1. Ich prügelte ihn von mir, je le chassai à coups de bâton.

2. Des Nachts, locution adverbiale formée irrégulièrement sur des Tags, des Morgens, des Abends.

3. Wo = wenn.

4. Seine Künste, ses tours.

5. Blessuren, les mots français abondent dans *Minna de Barnhelm*.

6. Zum Schlimmen kommt, si les choses vont au pis.

7. Schon gut! C'est bon.

Erhalten? Nämlich so. Er ließ den Ring
 Von seinen Söhnen dem Geliebtesten;
 Und setzte fest, daß dieser wiederum
 Den Ring von seinen Söhnen dem vermache,
 Der ihm der liebste sei; und stets der liebste,
 Dhn' Ansehn der Geburt, in Kraft allein
 Des Rings, das Haupt, der Fürst¹ des Hauses werde. —
 Versteh' mich, Sultan.

Saladin.

Ich versteh' dich. Weiter!

Nathan.

So kam nun dieser Ring, von Sohn zu Sohn,
 Auf einen Vater endlich von drei Söhnen²,
 Die alle drei ihm gleich gehorsam waren,
 Die alle drei er folglich gleich zu lieben
 Sich nicht entbrechen³ konnte. Nur von Zeit
 Zu Zeit schien ihm bald der, bald dieser, bald
 Der dritte, — so wie jeder sich mit ihm
 Allein befand, und sein ergießend Herz
 Die andern zwei nicht theilten, — würdiger
 Des Ringes, den er denn auch einem jeden
 Die fromme Schwachheit hatte, zu versprechen.
 Das ging nun so, so lang' es ging. — Allein
 Es kam zum Sterben, und der gute Vater
 Kommt in Verlegenheit. Es schmerzt ihn, zwei
 Von seinen Söhnen, die sich auf sein Wort
 Verlassen, so zu kränken. — Was zu thun?
 Er sendet in geheim⁴ zu einem Künstler,

1. Der Fürst, le chef, le premier. (Cf. l'anglais *the first*, le premier).

2. Von drei Söhnen. Il y a quelque confusion ou quelque obscurité dans ce symbole. Les trois fils représentent évidemment les trois religions, mais que représente le père? D'après ce qui suit, il semble bien que ce soit

3. Sich entbrechen, s'empêcher.

4. In geheim, archaïque pour insecret.

Die Antwort sein auf meine Frage? . . .

Nathan.

Soll

Mich bloß entschuldigen, wenn ich die Ringe
Mir nicht getrau' zu unterscheiden, die
Der Vater in der Absicht machen ließ,
Damit sie nicht zu unterscheiden wären.

Saladin.

Die Ringe! — Spiele nicht mit mir! — Ich dachte,
Daß die Religionen, die ich dir
Genannt, doch wohl zu unterscheiden wären.
Bis auf die Kleidung; bis auf Speis' und Trank!

Nathan.

Und nur von Seiten ihrer Gründe nicht. —
Denn gründen alle sich nicht auf Geschichte?
Geschrieben oder überliefert! — Und
Geschichte muß doch wohl allein auf Treu'
Und Glauben angenommen werden¹? — Nicht? —
Nun wissen Treu' und Glauben zieht man denn
Am wenigsten in Zweifel? Doch der Seinen?
Doch deren Blut wir sind? doch deren, die
Von Kindheit an uns Proben ihrer Liebe
Gegeben? die uns nie getäuscht, als wo
Getäuscht zu werden uns heilsamer war? —
Wie kann ich meinen Vätern weniger,
Als du den deinen glauben? Oder umgekehrt:
Kann ich von dir verlangen, daß du deine
Vorfahren Lügen strafft², um meinen nicht
Zu widersprechen? Oder umgekehrt.
Das nämliche gilt von den Christen. Nicht? —

1. Lessing dit quelque part que l'histoire, pour être digne de foi ne doit pas se trouver en contradiction avec la raison.

2. Lügen strafen, donner un démenti.

eiteln Ehre
 on genug. Was ist
 Rat für jetzt

mpelherr.
 er,
 Kind, — es set
 uit der größten Sorgfalt
 1, das
 ele, das
 sten Liebe liebe.
 m hinterbracht,
 n Tochter nicht;
 : auf gelesen,
 3 Ihr wollt²; man wisse,
 tenkind, und sei
 nur als Jüdin
 Jüdin und
 ren : — sagt,
 oär' hierbei wohl

atriarch.
 — Doch zu allererst³
 o ein Fall
 othes'.
 Herr sich das
 b's geschehn,

mpelherr.
 ich glaubte, das
 rwürden Meinung

than et de Recha.
 ord.

Genießen kann! Ich bin zum Saladin
Gerufen.

Patriarch.

Ja? — Nun so — Nun freilich — Dann —

Tempelherr.

Ich will den Sultan vorbereiten, wenn
Es Euer Hohehrwürden so gefällt.

Patriarch.

O, oh! — Ich weiß, der Herr hat Gnade funden¹
Vor Saladin! Ich bitte meiner nur
Im besten bei ihm eingedenk zu sein. —
Mich treibt der Eifer Gottes lediglich.
Was ich zu viel thu', thu' ich ihm². — Das wolle
Doch ja der Herr erwägen! — Und nicht wahr,
Herr Ritter, das vorhin Erwähnte von
Dem Juden war nur ein Problema? — Ist
Zu sagen —

Tempelherr.

Ein Problema.

(Geht ab.)

Patriarch.

(Dem ich tiefer

Doch auf den Grund zu kommen³ suchen muß.
Das wär' so wiederum ein Auftrag für
Den Bruder Bonasides.) — Hier, mein Sohn!

(Er spricht im Abgehen mit dem Klosterbruder.)

1. Funden, populaire pour gefunden.
2. Ihm, c.-à-d. Gott.
3. Auf den Grund kommen, approfondir.

aber auch nur Gegenstände ausdrücken, die auf einander, oder deren Teile auf einander folgen.

Gegenstände, die neben einander, oder deren Teile neben einander existieren, heißen Körper. Folglich sind Körper mit ihren sichtbaren Eigenschaften die eigentlichen Gegenstände der Malerei.

Gegenstände, die auf einander, oder deren Teile auf einander folgen, heißen überhaupt Handlungen. Folglich sind Handlungen der eigentliche Gegenstand der Poesie.

Doch alle Körper existieren nicht allein in dem Raume, sondern auch in der Zeit. Sie dauern fort, und können in jedem Augenblicke ihrer Dauer anders erscheinen, und in anderer Verbindung stehen. Jede dieser augenblicklichen Erscheinungen und Verbindungen ist die Wirkung einer vorhergehenden, und kann die Ursache einer folgenden, und sonach gleichsam das Centrum einer Handlung sein. Folglich kann die Malerei auch Handlungen nachahmen, aber nur andeutungsweise¹ durch Körper. —

Auf der andern Seite können Handlungen nicht für sich selbst bestehen, sondern müssen gewissen Wesen anhängen². Insofern nun diese Wesen Körper sind, oder als Körper betrachtet werden, schildert die Poesie auch Körper, aber nur andeutungsweise durch Handlungen.

Die Malerei kann in ihren coexistierenden Compositionen nur einen einzigen Augenblick der Handlung nugen, und muß daher den prägnantesten³ wählen, aus welchem das Vorhergehende und Folgende am begreiflichsten wird.

Eben so kann auch die Poesie in ihren fortschreitenden Nachahmungen nur eine einzige Eigenschaft der Körper nugen, und muß daher diejenige wählen, welche das sinnlichste Bild des Körpers von der Seite erweckt, von welcher sie ihn braucht.

1. Andeutungsweise, par des signes, symboliquement.

2. Anhängen, se rapporter à.

3. Den prägnantesten, le plus fécond, le plus riche, le plus plein.

Hieraus fließt die Regel von der Einheit der malerischen Beiwörter, und der Sparsamkeit¹ in den Schilderungen körperlicher Gegenstände.

Ich würde in diese trockene Schlußkette weniger Vertrauen setzen, wenn ich sie nicht durch die Praxis des Homer vollkommen bestätigt fände, oder wenn es nicht vielmehr die Praxis des Homer selbst wäre, die mich darauf gebracht hätte. Nur aus diesen Grundsätzen läßt sich die große Manier des Griechen bestimmen und erklären, sowie der entgegengesetzten Manier² so vieler neuern Dichter ihr Recht erteilen³, die in einem Stücke⁴ mit dem Maler wetten wollten, in welchem sie notwendig von ihm überwunden werden müssen.

Ich finde, Homer malt nichts als fortschreitende Handlungen, und alle Körper, alle einzelne Dinge malt er nur durch ihren Anteil an diesen Handlungen, gemeiniglich nur mit Einem Zuge.

Was Wunder also, daß der Maler, da wo Homer malt, wenig oder nichts für sich zu thun sieht, und daß seine Ernte nur da ist, wo die Geschichte eine Menge schöner Körper, in schönen Stellungen, in einem der Kunst vorteilhaften Raume zusammenbringt, der Dichter selbst mag diese Körper, diese Stellungen, diesen Raum so wenig malen, als er will? Man gehe die ganze Folge der Gemälde, wie sie Caylus aus ihm vorschlägt⁵, Stück vor Stück durch, und man wird in jedem den Beweis von dieser Anmerkung finden.

1. Sparsamkeit, la sobriété.

2. Der entgegengesetzten Manier. Il s'agit du goût de l'allégorie et des longues descriptions que Haller et les imitateurs de Thomson avaient mises en vogue.

3. Recht erteilen = gerecht werden, juger.

4. In einem Stücke, en une partie.

5. Le comte de Caylus (1692-1765), fils de la célèbre marquise de Caylus (nièce de M^{me} de Maintenon) voyagea plusieurs années en Orient et en rapporta de précieux matériaux. Peintre, critique d'art, archéologue, il a laissé plusieurs ouvrages estimés. Le plus remarquable est son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, etc.* Il

mußte in der Beschreibung eben so viel Zeit mehr auf sie gehen, als ihre besondere Anlegung deren¹ in der Natur selbst mehr erforderte.

Ἦθη δ' ἄμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα,
 Χάλκεα ὀκτάκνημα, σιδηρέῃ ἄξονι ἄμφις·
 Τῶν ἦτοι χρυσῆ ἵτυς ἀφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν
 Χάλκε' ἐπίσσωτρα, προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
 Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·
 Δίφρος δὲ χρυσεῖσι καὶ ἀργυρέουσιν ἱμάσιν
 Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν·
 Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμός πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
 Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαθνα
 Κάλ' ἔβαλε, χρύσει'...²

Will uns Homer zeigen, wie Agamemnon bekleidet gewesen, so muß sich der König vor unsern Augen seine völlige Kleidung Stück für Stück umthun; das weiche Unterkleid, den großen Mantel, die schönen Halbstiefeln, den Degen; und so ist er fertig, und ergreift das Scepter.

Wir sehen die Kleider, indem der Dichter die Handlung des Bekleidens malt; ein anderer würde die Kleider bis auf die geringste Franze gemalt haben, und von der Handlung hätten wir nichts zu sehen bekommen.

1. Deren, se rapporte à Zeit.

2. *Iliade*, V, vers 722-731. Cf. la traduction suivante de Voss :

Hebe fügt' um den Wagen alsbald die geründeten Räder,
 Eiserne mit acht Speichen, umher an die eiserne Achse.
 Gold ist ihnen der Kranz, unalterndes; aber umher sind
 Eiserne Schienen gelegt, anpassende, Wunder dem Anblick.
 Silbern glänzen die Naben in schönumlaufender Ründung.
 Dann in goldenen Riemen und silbernen schwebet der Sessel
 Ausgespannt, und umringt mit zween umlaufenden Rändern.
 Vorhin streckt aus Silber die Deichsel sich; aber am Ende
 Band sie das goldene Joch, das prangende; dem sie die Seile,
 Schön und golden umschlang.

Une des raisons de la stérilité littéraire de l'Allemagne.

Das meiste, was wir Deutsche noch in der schönen Literatur haben, sind Versuche junger Leute¹. Ja das Vorurteil ist bei uns fast allgemein, daß es nur jungen Leuten zukomme, in diesem Felde zu arbeiten. Männer, sagt man, haben ernsthaftere Studien oder wichtigere Geschäfte, zu welchen sie die Kirche oder der Staat auffordert². Verse und Komödien heißen Spielwerke; allenfalls nicht unnützliche³ Vorübungen, mit welchen man sich höchstens bis in sein fünfundzwanzigstes Jahr beschäftigen darf. Sobald wir uns dem männlichen Alter nähern, sollen wir fein⁴ alle unsere Kräfte einem nützlichen Amte widmen; und läßt uns dieses Amt einige Zeit, etwas zu schreiben, so soll man ja⁵ nichts anderes schreiben, als was mit der Gravität und dem bürgerlichen Range desselben bestehen kann: ein hübsches Compendium aus den höhern Facultäten, eine gute Chronik von der lieben Vaterstadt, eine erbauliche Predigt und dergleichen.

(*Dramaturgie de Hambourg*⁶.)

1. Cette assertion est quelque peu exagérée. En 1769 Klopstock avait 45 ans, Wieland 36, Uz 49, Götze 48, Christian Félix Weisse et Zachariaë étaient nés en 1726. Cronegk avait trente-huit ans; Brawe, auteur d'un *Brutus* (1757) en vers iambiques (non rimés) de cinq pieds, et d'une bonne comédie, *l'Esprit fort*, n'avait que 31 ans.

2. On en était encore resté aux idées du dix-septième siècle. Cf. page 173 et note 1.

3. Unnützliche, moins usité que inutile.

4. Fein, « bien gentiment. » Lessing emploie fréquemment cette expression.

5. Ja, surtout.

6. *Dramaturgie de Hambourg*. — En avril 1767 quelques amis de la scène avaient essayé de fonder à Hambourg un théâtre national. Ils avaient fait appel au concours de Lessing, déjà célèbre dans toute l'Allemagne. On lui demanda d'être l'auteur dramatique de l'institution nouvelle. Il préféra en être le critique; il écrivit une centaine d'articles

Über die drei aristotelischen Einheiten¹ im französischen Drama.

Ein anderes ist², sich mit den Regeln abfinden, ein anderes, sie wirklich beobachten. Jenes thun die Franzosen; dieses scheinen nur die Alten verstanden zu haben³.

Die Einheit der Handlung war das erste dramatische Gesetz der Alten; die Einheit der Zeit und die Einheit des Ortes waren gleichsam nur Folgen aus jener, die sie schwerlich strenger beobachtet haben würden, als es jene⁴ notwendig erfordert hätte, wenn nicht die Verbindung des Chors dazu gekommen wäre. Da nämlich ihre Handlungen eine Menge Volks⁵ zum Zeugen haben mußten, und diese Menge immer die nämliche blieb, welche sich weder weiter von ihren Wohnungen entfernen, noch länger aus denselben wegbleiben konnte, als man gewöhnlichermaßen⁶ der bloßen Neugierde wegen zu

généralement sans lien entre eux, sur les pièces représentées, sur le jeu des acteurs, sur une foule de questions qui intéressent l'art dramatique. Il expose les idées d'Aristote et les commente, il relève avec une âpreté pointilleuse les faiblesses du grand Corneille, il s'acharne sur Voltaire, il combat sans relâche l'influence française et met Shakespeare seul au même rang que les anciens.

Après une année de tentatives malheureuses, l'entreprise dramatique de Hambourg échoua à cause de l'indifférence universelle.

1. Die drei aristotelischen Einheiten. Boileau a cru les résumer ainsi :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Mais Aristote n'avait prescrit que l'unité d'action.

2. Ein anderes ist, autre chose est.

3. Les tragiques grecs n'ont suivi d'autres lois que celles du beau.

4. Jene = die Einheit der Handlung.

5. Eine Menge Volks, le chœur qui représentait l'opinion publique, la conscience populaire.

6. Gewöhnlichermaßen, archaïque pour gewöhnlich.

thun pflegt : so konnten sie fast nicht anders, als den Ort auf einen und eben denselben individuellen Platz, und die Zeit auf einen und eben denselben Tag einschränken. Dieser Einschränkung unterwarfen sie sich denn auch bona fide, aber mit einer Biegsamkeit, mit einem Verstande, daß sie unter neun Malen siebenmal weit mehr dabei gewannen, als verloren. Denn sie ließen sich diesen Zwang einen Anlaß sein, die Handlung selbst so zu simplifizieren, alles Überflüssige so sorgfältig von ihr abzusondern, daß sie¹, auf ihre wesentlichsten Bestandteile gebracht, nichts als ein Ideal von dieser Handlung ward, welches sich gerade in derjenigen Form am glücklichsten ausbildete, die den wenigsten Zusatz von Umständen der Zeit und des Ortes verlangte.

Die Franzosen hingegen, die an der wahren Einheit der Handlung keinen Geschmack fanden, die durch die wilden Intriguen der spanischen Bühne schon verwöhnt waren, ehe sie die griechische Simplicität kennen lernten, betrachteten die Einheiten der Zeit und des Ortes nicht als Folgen jener Einheit, sondern als für sich zur Vorstellung einer Handlung unumgängliche Erfordernisse, welche sie auch ihren reichern und verwickelteren Handlungen in eben der Strenge anpassen mußten, als es nur immer der Gebrauch des Chors erfordern könnte, dem sie doch gänzlich entsagt hatten. Da sie aber fanden, wie schwer, ja wie unmöglich öfters² dieses sei, so trafen sie mit den tyrannischen Regeln, welchen sie ihren völligen Gehorsam aufzukündigen nicht Mut genug hatten, ein Abkommen. Anstatt eines einzigen Ortes, führten sie einen unbestimmten Ort ein, unter dem man sich bald den, bald jenen einbilden könne; genug, wenn diese Orte zusammen nur nicht gar zu weit auseinander lägen, und keiner eine besondere Verzierung bedürfe, sondern die nämliche Verzierung ungefähr dem einen so gut als dem andern zukommen könne. Anstatt des Tages schoben sie die Einheit der Dauer³ unter ;

1. Sie, c.-à-d. die Handlung.

2. Öfters, la plupart du temps.

3. Die Einheit der Dauer, l'unité de temps.

und eine gewisse Zeit, in der man von keinem Aufgehen und Untergehen der Sonne hörte, in der niemand zu Bette ging, mochte sich doch sonst noch so viel und mancherlei darin ereignen, ließen sie für Einen Tag gelten.

Niemand würde ihnen dieses verdacht haben, denn unstreitig lassen sich auch so noch vortreffliche Stücke machen, und das Sprichwort sagt: bohre das Brett, wo es am dünnsten ist. —

Aber ich muß meinen Nachbar nur auch da bohren lassen. Ich muß ihm nicht immer nur die dickste Kante, den ästigsten Teil des Brettes zeigen, und schreien: Da bohre mir durch! da pflege ich durchzubohren! — Gleichwohl schreien die französischen Kunstrichter alle so; besonders wenn sie auf die dramatischen Stücke der Engländer kommen. Was für ein Aufhebens machen! sie von der Regelmäßigkeit, die sie sich so unendlich erleichtert haben.

(Dramaturgie.)

Lessings Urtheil über sich selbst.

Ich bin weder Schauspieler noch Dichter². Man erweist mir zwar manchmal die Ehre, mich für den letztern zu erkennen. Aber nur, weil man mich verkennt. Aus einigen dramatischen Versuchen, die ich gewagt habe³, sollte man nicht so freigebig folgern⁴. Nicht jeder, der den Pinsel in die Hand nimmt und Farben verquistet ist ein Maler. Die ältesten von jenen Versuchen⁵ sind in den Jahren hingeschrieben, in wel-

1. Aufhebens machen, faire du bruit, du vacarme, crier au scandale.

2. La pensée complète serait: « et cependant je donne des conseils aux acteurs et aux poètes; je critique leur jeu et leurs pièces. »

3. Lessing avait déjà publié *Miss Sara Sampson* et *Minna de Barnhelm*.

4. So freigebig folgern, tirer des conclusions si favorables.

5. Les premières comédies de Lessing sont en effet médiocres.

den man Lust und Leichtigkeit so gern für Genie hält. Was in den neuern Erträgliches ist, davon bin ich mir sehr bewußt, daß ich es einzig und allein der Kritik zu verdanken habe. Ich fühle die lebendige Quelle nicht in mir, die sich durch eigene Kraft emporarbeitet, durch eigene Kraft in so reichen, so frischen, so reinen Strahlen aufschleßt: ich muß alles durch Druckwerk und Röhren aus mir herauspressen. Ich würde so arm, so kalt, so kurzſichtig sein, wenn ich nicht einigermaßen gelernt hätte, fremde Schätze bescheiden zu borgen, an fremdem Feuer mich zu wärmen und durch die Gläser der Kunst meine Augen zu stärken. Ich bin daher immer beschämt und verdrießlich geworden, wenn ich zum Nachtheil der Kritik etwas las oder hörte. Sie soll das Genie ersticken: und ich schmeichelte mir etwas von ihr erhalten zu haben, was dem Genie sehr nahe kommt. Ich bin ein Lahmer, den eine Schmähschrift auf die Krücke unmöglich erbauen kann. Doch freilich, wie die Krücke dem Lahmen wohl hilft, sich von einem Orte zum andern zu bewegen, aber ihn nicht zum Läufer machen kann: so auch die Kritik. Wenn ich mit ihrer Hülfe etwas zu Stande bringe, welches besser ist, als es einer von meinen Talenten ohne Kritik machen würde: so kostet es mir so viel Zeit, ich muß von andren Geschäften so frei, von unwillkürlichen Zerstreuungen so ununterbrochen sein, ich muß meine ganze Belesenheit so gegenwärtig haben, ich muß bei jedem Schritt alle Bemerkungen, die ich jemals über Sitten und Leidenschaften gemacht, so ruhig durchlaufen können, daß zu einem Arbeiter, der ein Theater mit Neuigkeiten unterhalten soll, niemand ungeeigneter sein kann, als ich.

(Dramaturgie).

1. Comme Lessing devait le faire à Hambourg.

Philosophie.

Die Erziehung des Menschengeschlechts¹.

§ 1. Was die Erziehung bei dem einzeln Menschen ist, ist die Offenbarung bei dem ganzen Menschengeschlechte.

§ 2. Erziehung ist Offenbarung, die dem einzeln Menschen geschieht, und Offenbarung ist Erziehung, die dem Menschengeschlechte geschehen ist und noch geschieht².

§ 3. Ob die Erziehung aus diesem Gesichtspunkte zu betrachten in der Pädagogik Nutzen haben kann, will ich hier nicht untersuchen. Aber in der Theologie kann es gewiß sehr großen Nutzen haben und viele Schwierigkeiten heben, wenn man sich die Offenbarung als eine Erziehung des Menschengeschlechts vorstellt.

§ 4. Erziehung giebt dem Menschen nichts, was er nicht auch aus sich selbst haben könnte³; sie giebt ihm das, was er aus sich selber haben könnte, nur geschwinde und leichter. Also giebt auch die Offenbarung dem Menschengeschlechte nichts, worauf die menschliche Vernunft, sich selbst überlassen,

1. L'unité de dogme et de doctrine morale qui caractérise notre dix-septième siècle avait fait place, en Allemagne, après la Réforme, à une variété presque infinie de sectes religieuses et de théories philosophiques. Donner au peuple allemand, à défaut de l'unité religieuse, un même code moral, devint la préoccupation incessante de tous les grands esprits d'outre-Rhin. De là tant de systèmes philosophiques, tant de traités de pédagogie, tant de drames et de romans où le problème de l'éducation est agité et reçoit les solutions les plus diverses.

L'Education du genre humain, de Lessing, est moins un traité qu'une suite d'aphorismes (au nombre de cent). C'est une conception générale de l'évolution de l'esprit humain.

2. D'après Lessing, la révélation n'est pas bornée dans le temps et dans l'espace : elle est éternelle et universelle.

3. C'est la doctrine de Rousseau.

nicht auch kommen würde¹, sondern sie gab und giebt ihm die wichtigsten dieser Dinge nur früher.

§5. Und so wie es der Erziehung nicht gleichgültig ist, in welcher Ordnung sie die Kräfte des Menschen entwickelt; wie sie dem Menschen nicht alles auf einmal beibringen kann: eben so hat auch Gott bei seiner Offenbarung eine gewisse Ordnung, ein gewisses Maß halten müssen.

§6. Wenn auch der erste Mensch mit einem Begriffe von einem einigen Gotte sofort ausgestattet wurde², so konnte doch dieser mitgeteilte und nicht erworbene Begriff unmöglich lange in seiner Lauterkeit bestehen. Sobald ihn die sich selbst überlassene menschliche Vernunft zu bearbeiten anfang, zerlegte sie den einzigen Unermeßlichen³ in mehrere Ermeßlichere und gab jedem dieser Teile ein Merkzeichen⁴.

§7. So entstand natürlicherweise Vielgötterei und Abgötterei. Und wer weiß, wie viele Millionen Jahre sich die menschliche Vernunft noch in diesen Irrwegen würde herumgetrieben haben — ohngeachtet⁵ überall und zu allen Zeiten einzelne Menschen erkannten, daß es Irrwege waren — wenn es Gott nicht gefallen hätte, ihr⁶ durch einen neuen Stoß eine bessere Richtung zu geben⁷!

.

§78. Es ist nicht wahr, daß Spekulationen über diese Dinge jemals Unheil gestiftet und der bürgerlichen Gesellschaft nachtheilig geworden. — Nicht den Spekulationen — dem

1. On voit que Lessing se sépare ici du protestantisme orthodoxe.

2. Allusion à la Genèse.

3. Den einzigen Unermeßlichen, le Dieu unique et infini.

4. Cette analyse n'est pas confirmée par l'histoire des religions.

5. Ohngeachtet = obgleich.

6. Ihr, c.-à-d. der menschlichen Vernunft.

7. Suit une revue rapide de l'histoire de l'humanité jusqu'à Jésus-Christ.

Unsinne, der Tyrannei, diesen Spekulationen zu steuern¹, Menschen, die ihre eigenen hatten, nicht ihre eigenen zu gönnen, ist dieser Vorwurf zu machen.

§ 79. Vielmehr sind dergleichen Spekulationen — mögen sie im einzeln doch ausfallen, wie sie wollen — unstreitig die schicklichsten Übungen des menschlichen Verstandes überhaupt so lange das menschliche Herz überhaupt höchstens nur vermögend ist, die Tugend wegen ihrer ewigen glückseligen Folgen zu lieben.

§ 80. Denn bei dieser Eigennützigkeit des menschlichen Herzens auch den Verstand nur allein an dem üben wollen, was unsere körperlichen Bedürfnisse betrifft, würde ihn mehr stumpfen als wegen heißen. Er will schlechterdings an geistigen Gegenständen geübt sein, wenn er zu seiner völligen Aufklärung gelangen und diejenige Reinigkeit des Herzens hervorbringen soll, die uns die Tugend um ihrer selbst willen zu lieben fähig macht.

§ 81. Oder soll das menschliche Geschlecht auf diese höchste Stufe der Aufklärung und Reinigkeit nie kommen? Nie?

§ 82. Nie? — Laß mich diese Lästerung nicht denken, Allgütiger! — Die Erziehung hat ihr Ziel, bei dem Geschlechte nicht weniger als bei dem Einzeln. Was erzogen wird, wird zu etwas erzogen.

§ 83. Die schmeichelnden Aussichten, die man dem Jünglinge eröffnet, die Ehre, der Wohlstand, die man ihm vor- spiegelt: was sind sie mehr als Mittel, ihn zum Manne zu erziehen, der auch dann, wenn diese Aussichten der Ehre und des Wohlstandes wegfallen, seine Pflicht zu thun vermögend sei.

§ 84. Darauf zweckte die menschliche Erziehung ab, und die göttliche reichte dahin nicht? Was der Kunst mit dem Einzeln gelingt, sollte der Natur nicht auch mit dem Ganzen gelingen? Lästerung! Lästerung!

§ 85. Nein, sie wird kommen, sie wird gewiß kommen, die

1. Steuern, empêcher, faire obstacle à.

Zeit der Vollenbung, da der Mensch, je überzeugter sein Verstand einer immer bessern Zukunft sich fühlet, von dieser Zukunft gleichwohl Bewegungsgründe zu seinen Handlungen zu erborgen nicht nötig haben wird¹; da er das Gute thun wird, weil es das Gute ist, nicht weil willkürliche Belohnungen darauf gesetzt sind, die seinen flatterhaften Blick ehemals bloß heften und stärken sollten, die innern bessern Belohnungen desselben zu erkennen.

§ 86. Sie wird gewiß kommen, die Zeit eines neuen, ewigen Evangeliums, die uns selbst in den Elementarbüchern des Neuen Bundes versprochen wird.

Le groupe poétique de Göttingen.

Quelques étudiants de l'Université de Göttingen se réunirent, à partir de 1770, sous l'invocation de Klopstock. Ils avaient voué à l'auteur du *Messie* un culte fervent et exclusif; ils s'affublaient de noms de bardes, composaient des *bardits*, exaltaient les vertus germaniques, déclamaient contre les tyrans, et manifestaient une haine vigoureuse pour les Français et pour Wieland, leur imitateur. Le *Hainbund* (le *Hain* est le bois sacré où s'assemblaient les bardes) fut fondé en 1772. Son organe fut l'*Almanach des Muses de Göttingen* que Heinrich Christian Boie publiait depuis 1770². Peu à peu, l'admiration idolâtre de Klopstock fit place à des idées plus sages et à des conceptions moins étroites. Sous l'influence des Anglais, de Rousseau et surtout de Herder, on prêcha le retour à la nature, on

1. C'est la profession de foi des grands penseurs du dix-huitième siècle.

2. Son existence se prolongea, avec des fortunes diverses jusqu'en 1803. Les principaux collaborateurs furent Klopstock, Hölty, K. F. Cramer, Ramler, Gleim, Voss, Goethe, Gotter, et les deux frères Stolberg.

s'enthousiasma pour la poésie populaire¹. Mais, en somme, il n'y eut pas, — à peu d'exceptions près, — entre les membres du groupe, communauté d'aspirations et de doctrines. Chacun garda son individualité propre².

Bürger.

(1747-1794)

Si la poésie hautaine et souvent obscure de Klopstock resta inaccessible à la foule, l'auteur de *Lenore* sacrifia peut-être trop au goût populaire. Schiller, dans sa célèbre critique des poésies de Bürger (1791) lui reproche, non sans dureté, d'être souvent superficiel, de blesser la délicatesse et le bon goût, d'abuser du cliquetis et du tintamarre des mots, de ne pas idéaliser les sujets, de faire, en un mot, de la popularité la loi suprême de son art.

Il y a cependant, dans l'œuvre de Bürger et même dans ses compositions érotiques et bachiques, des poésies et surtout des vers d'une grâce exquise, que l'on pourrait attribuer aux plus raffinés des romantiques. Sa versification, bien supérieure à celle de Klopstock, est souple, variée, harmonieuse.

Mais son véritable titre de gloire est d'avoir donné à la ballade droit de cité en Allemagne. L'étude du Volkslied et du recueil de Percy³ fortifia en lui ce sens du mysté-

1. Le célèbre Heyne qui enseignait les langues anciennes à l'Université de Göttingen éveilla chez les membres du Hainbund le goût de l'antiquité. Voss (1731-1826) qui fut l'âme du groupe et qui prit, après Boie, la direction de l'*Almanach*, publia des traductions de l'*Odyssée*, de l'*Iliade* et de *Virgile*.

2. A consulter : R. Prutz, *Der Göttinger Dichterbund*. — Leipzig 1844.

3. Ce recueil d'anciennes ballades anglaises et écossaises parut en 1765. Il obtint en Angleterre d'abord, puis en Allemagne, un très vif succès. Gerstenberg, encouragé par Klopstock, attira bientôt l'attention du public sur les vieux

rieux, du fantastique, auquel on doit *Lenore* et quelques autres ballades qui restent les modèles du genre.

Bürger a écrit en outre quelques lieds d'un caractère franchement populaire, des contes burlesques, des poésies morales, dont l'intention seule est louable, et plusieurs sonnets.

En général, son œuvre a, comme il le présentait lui-même, quelque chose d'incomplet et d'imparfait. Le désordre de sa vie n'a pas permis à son talent d'arriver à la maturité.

Gottfried August Bürger naquit le 31 décembre 1747 à Molmerswende, dans le district de Halberstadt, fit ses premières études à l'école d'Aschersleben et au Pædagogium de Halle, étudia, sans enthousiasme, la théologie à l'Université de Halle, et le droit à Göttingen. C'est là qu'il fit la connaissance de Christian Boie (1744-1806), le fondateur de l'*Almanach des Muses de Göttingen* (1770). Celui-ci s'intéressa au jeune poète et lui procura un emploi dans l'administration judiciaire, à Altengleichen, près de Göttingen. Bürger quitta ces fonctions pour faire des cours d'esthétique à l'Université de Göttingen où il fut nommé professeur en 1789. Il mourut le 8 juin 1794.

BIBLIOGRAPHIE

Editions : Sauer (Collection Kürschner), 1883. — Grisebach, Berlin 1889.

BONET-MAURY. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*. Paris, 1889.

WURZBACH. G. A. *Bürger*. Leipzig, 1900.

Sur la ballade : LUDWIG CHEVALIER, *Zur Poetik der Ballade*. Progr. 1894-1895, Prague. (Etude confuse mais très documentée.)

chants des peuples scandinaves. Herder publia des dissertations sur les poésies d'Ossian et sur les ballades écossaises. Bürger, qui n'avait écrit jusqu'alors que des parodies de la poésie populaire, trouva enfin sa voie.

La ballade (de l'italien *ballata*, chant accompagné de danse) est ordinairement un lied d'un caractère surtout épique avec une allure lyrique et des passages dramatiques.

PAUL HOLZHAUSEN. *Die Ballade und Romanze von ihrem ersten Auftreten in der deutschen Kunstdichtung bis zu ihrer Ausbildung durch Bürger.* (Zeitschrift für deutsche Philologie von Höpfner-Zacher, 1884).

IGNAZ HUB. *Deutschlands Balladen- und Romanzendichter*, 1874.

F. VISCHER. *Aesthetik*, IV.

WEDDIGEN. *Geschichte der deutschen Volkspoesie*, Munich, 1884.

WERNER. *Lyrik und Lyriker*.

H. BAUMGART. *Handbuch der Poetik*.

J. GOLDSCHMIDT. *Die deutsche Ballade*. Programme, 1891.

Sur Lenore : ERICH SCHMIDT. *Characteristiken*. Berlin, 1886.

Lenore.

On raconte que Bürger fut frappé, un jour, d'entendre sa servante chanter les vers suivants :

Der Mond scheint hell
Der Tod reit't schnell,
Keins Liebchen, grauet's dir?
— „Und warum sollt' mir's grauen?
Ist doch feins Lieb mit mir.“

D'après une autre tradition, il aurait surpris sur les lèvres d'une jeune paysanne un lied qui débutait ainsi :

Der Mond der scheint so helle,
Die Toten reiten so schnelle,
Keins Liebchen, graut dir nicht?

Quoi qu'il en soit, son imagination hantée de visions funèbres, son goût naturel pour l'horrible le portèrent à développer ce thème. Après cinq mois d'un labeur assidu, il put écrire, le 22 août 1773, à son ami Boie : „Gottlob, nun bin ich mit meiner unsterblichen „Lenore“ fertig!“ Le sujet est de l'invention de Bürger, qui a emprunté au *Volkslied* et au recueil des ballades de Percy quelques détails heureux¹.

1. Dans la ballade écossaise du recueil de Percy, que Herder a traduite librement sous le titre de „Wilhelms

L'idée fondamentale de cette légende, à savoir que les mortssouffrent des regrets qu'ils causent, est fort ancienne ; Bürger l'a quelque peu modifiée. *Lenore* parut dans l'*Almanach des Muses* de Göttingen en 1774. Plusieurs scènes de cette ballade ont été illustrées par la peinture¹.

Geist", la fiancée Gretchen consent à suivre Wilhelm, mais le spectre s'y oppose et la jeune fille meurt. Citons quelques strophes :

Da kam ein Geist zu Gretchens Thür
Mit manchem Weh und Ach!
Und drückt' am Schloß und kehrt' am Schloß
Und ächzte traurig nach.

.

„O Gretchen süß, o Gretchen lieb,
Ich bitt' dich, sprich zu mir;
Gieb, Gretchen, mir mein Wort und Treu'
Das ich gegeben dir !

.

— „Dein Wort und Treu' geb' ich dir nicht,
Gib's nimmer wieder dir,
Bis du mich führst zum Kirchhof hin
Mit Bräutigamsring dafür.“

— „Und auf dem Kirchhof lieg' ich schon
Fernweg, hin über dem Meer!
Es ist mein Geist nur, Gretchen,
Der hier kommt zu dir her.“

Ausstreckt sie ihre Lilienhand,
Streckt eilig sie ihm zu :
„Da nimm dein Trauwort, Wilhelm,
Und geh und geh zur Ruh !“

.

1. Ary Scheffer s'est inspiré de la strophe 4 et Horace Vernet de la strophe 29.

Lenore.

1. Lenore fuhr ums Morgenrot
 Empor¹ aus schweren Träumen :
 „Bist² untreu, Wilhelm, oder tot?
 Wie lange willst du säumen³?“ —
 Er war mit König Friedrichs⁴ Macht
 Gezogen in die Prager Schlacht⁵,
 Und hatte nicht geschrieben,
 Ob er gesund geblieben⁶.

1. Fuhr empor, s'éveilla en sursaut.

2. Bist. La poésie populaire supprime fréquemment le pronom personnel.

3. Willst du säumen, « tarderas-tu ».

4. Friedrichs Macht. Il s'agit de Frédéric II. L'impératrice dont parle la seconde strophe est Marie-Thérèse d'Autriche, et la guerre dans laquelle Wilhelm a péri est la guerre de Sept-Ans, terminée en 1763 par le traité d'Hubertsbourg. — Macht signifie souvent *armée*.

5. In die Prager Schlacht, à la bataille de Prague, le 6 mai 1757, où Frédéric fut vainqueur, mais perdit 16,000 hommes et son meilleur général, Schwerin. La victoire de Prague eut un immense retentissement et impressionna d'une manière durable l'imagination populaire. Elle fut célébrée dans un Volkslied, dont voici deux strophes :

Drauf warb ein Ausfall gemacht,
 Schwerin der reitet in die Schlacht.
 Poß Donner, Hagel, Feuer und Flammen!
 So schossen sie die Völker zusammen.
 Und bei so großer Angst und Not
 Schwerin der ward geschossen tot.

Da fing der König nun an :
 „Ach, ach, was hab' ich gethan!
 Meine halbe Armee wollt' ich drum geben,
 Wenn mein Schwerin noch wär' am Leben;
 Er war ein tapferer Kriegesheld,
 Stund allezeit bereit im Feld.“

6. Gesund geblieben. Bürger emploie à desseln des expressions simples, naïves, parfois même triviales.

2. Der König und die Kaiserinn¹,
 Des langen Haders² müde,
 Erweichten ihren harten Sinn
 Und machten endlich Friede;
 Und jedes Heer, mit Sing und Sang³,
 Mit Paukenschlag und Kling und Klang,
 Geschmückt mit grünen Reifern,
 Zog heim zu seinen Häusern⁴.
3. Und überall allüberall,
 Auf Wegen und auf Stegen,
 Zog alt und jung dem Jubelschall
 Der Kommenden entgegen.
 „Gottlob!“ rief Kind⁵ und Gattin laut,
 „Willkommen!“ manche frohe Braut.
 Ach! aber für Lenoren
 War Gruß und Kuß verloren.
4. Sie frug den Zug⁶ wohl auf und ab,
 Und frug nach allen Namen⁷;

1. Kaiserinn. Ancienne forme des féminins en in que l'on retrouve au pluriel.

2. Haders, pris ici dans son sens étymologique, *combat, lutte*.

3. Sing und Sang. C'est en grande partie à l'heureux emploi des allitérations, assonances, consonnances et onomatopées que la ballade de *Lenore* doit sa popularité. Nous avons déjà vu que dans les expressions proverbiales comme Sing und Sang, Kling und Klang, Weg und Steg, il ne faut traduire qu'un seul terme, le plus énergique.

4. Häuser rime assez mal avec Reifern et de plus est impropre. Dans plusieurs parties de l'Allemagne on se prononce à peu près comme ei, ö comme e et ü comme i. Cf. strophe 6 Veten et vonnöten et strophe 10 Kinde et Sünde.

5. Kind, pluriel poétique pour Kinder.

6. Den Zug, la troupe en marche, la colonne; auf und ab, en allant des premiers aux derniers de la colonne.

7. Und frug nach allen Namen. Le poète veut dire sans doute que Lenore s'informe de tous les soldats dont elle

Doch keiner war, der Kundschaft gab,
 Von allen, so¹ da kamen.
 Als nun das Heer vorüber war,
 Zerraupte sie ihr Rabenhaar,

connait les noms afin d'avoir des nouvelles de Wilhelm.
 L'expression est certainement obscure.

Victor Hugo s'est souvenu de ce passage dans la *Fiancée du Timbalier*. Le duc de Bretagne a convoqué, de Nantes à Mortagne, l'arrière-ban de ses guerriers.

« Ce sont des barons dont les armes
 Ornent des forts ceints d'un fossé;
 Des preux vieillis dans les alarmes,
 Des écuyers, des hommes d'armes;
 L'un d'entre eux est mon fiancé.

.

« Il doit aujourd'hui de la guerre
 Revenir avec monseigneur;

.

« Le duc triomphant nous rapporte
 Son drapeau dans les camps froissé;
 Venez tous sous la vieille porte
 Voir passer la brillante escorte,
 Et le prince, et mon fiancé!

Suit une longue, brillante et enthousiaste description du défilé. Et voici les deux dernières strophes :

« Le duc n'est pas loin; ses bannières
 Flottent parmi les chevaliers;
 Quelques enseignes prisonnières,
 Honteuses, passent les dernières.
 Mes sœurs! voici les timbaliers! »

Elle dit, et sa vue errante
 Plonge, hélas! dans les rangs pressés;
 Puis, dans la foule indifférente,
 Elle tomba froide et mourante.
 Les timbaliers étaient passés.

1. So, biblique pour die.

Und warf sich hin zur Erde¹
Mit wütiger Geberde.

5. Die Mutter lief wohl hin zu ihr : —

„Ach, daß sich Gott erbarme!
Du trautes Kind, was ist mit dir?“ —
Und schloß sie in die Arme. —
„O Mutter, Mutter! hin ist hin²!
Nun fahre Welt und alles hin³!
Bei Gott ist kein Erbarmen.
O weh, o weh mir Armen!““

6. „Hilf Gott⁴, hilf! Sieh uns gnädig an⁵!

Kind, bet' ein Vaterunser!
Was Gott thut, das ist wohl gethan.
Gott, Gott erbarmt sich⁶ unser!“ —
„O Mutter, Mutter! Eitler Wahn⁷!
Gott hat an mir nicht wohl gethan!
Was half, was half mein Beten?
Nun ist's nicht mehr vonnöten⁸.““

7. „Hilf Gott, hilf! Wer den Vater kennt,
Der weiß⁹, er hilft den Kindern.

1. Zur Erde. Réminiscence de la Bible, Job, I, 20: „Da stand Hiob auf, und zerriß sein Kleid, und raufte sein Haupt, und fiel auf die Erde. . .“

2. Hin ist hin. Aucune traduction ne peut rendre l'énergique concision de ces trois mots.

3. Nun fahre. . . hin, adieu, maintenant.

4. Hilf Gott. C'est la mère qui parle.

5. Sieh uns gnädig an. Formule fréquente dans les cantiques.

6. Erbarmt sich, présent pour le futur.

7. Eitler Wahn! Vain espoir! (La prière ne me consolera pas).

8. Vonnöten (von Nöten, de nécessité), nécessaire.

9. Der weiß, er hilft = der weiß daß Gott den Kindern hilft.

Das hochgelobte Sakrament¹
 Wird deinen Jammer lindern.“ —
 „O Mutter, Mutter! was mich brennt,
 Das lindert mir kein Sakrament!
 Kein Sakrament mag² Leben
 Den Toten wieder geben³.“

8. „Hör', Kind! Wie⁴, wenn der falsche M.
 Im fernem Ungerlande⁵
 Sich seines Glaubens abgethan,
 Zum neuen Ehebande⁶?
 Laß fahren, Kind, sein Herz dahin!
 Er hat es⁷ nimmermehr Gewinn!
 Wann Seel' und Leib sich trennen,
 Wird ihn sein Meineid⁸ brennen.“ —

1. Das hochgelobte Sakrament, la confession et nion. Cf. à ce passage le *Pèlerinage à Kevlaar* où la mère de Wilhelm joue le même rôle de ce que la mère de Lenore ici.

2. Mag = vermag.

3. Wieder geben. Cf. encore la Bible, *Job*, 14, 14 : « du ein toter Mensch werde wieder leben ? »

4. Wie, wenn, que serait-ce si.

5. Ungerlande pour Ungarlande, Hongrie. Pour fision à la terrible douleur de sa fille, la mère éveiller en elle des soupçons : elle espère ainsi ses regrets.

L'imagination populaire distinguait mal la Hongrie. On pensait que les prisonniers de guerre ne pouvaient avoir la vie sauve qu'à la condition d'abjurer leur foi et d'épouser une Musulmane.

6. Zum neuen Ehebande. L'expression n'est pas mais aux yeux de la mère les fiançailles de L. Wilhelm étaient un lien sacré, une union véritable.

7. Es, ancienne forme de génitif = dessen, son parjure.

8. Meineid, du moyen haut-allemand *mein* faux serment.

9. „„Mutter, Mutter! Hin ist hin!
 Verloren ist verloren!
 Der Tod, der Tod ist mein Gewinn!
 O wär' ich nie geboren ¹!
 Risch aus, mein Licht, auf ewig aus!
 Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
 Bei Gott ist kein Erbarmen.
 O weh, o weh mir Armen!""
10. „Hilf Gott, hilf! Geh nicht ins Gericht²
 Mit deinem armen Kinde!
 Sie weiß nicht, was die Zunge spricht³.
 Behalt' ihr nicht die Sünde⁴!
 Ach, Kind, vergiß dein irdisch Leid,
 Und denk' an Gott und Seligkeit!
 So wird doch deiner Seelen⁵
 Der Bräutigam⁶ nicht fehlen." —

1. O wär' ich nie geboren. L'influence de la Bible se fait sentir dans chaque vers.

„Darnach that Hiob seinen Mund auf, und verfluchte seinen Tag.“
 Und Hiob sprach :

„Der Tag müsse verloren sein, darin ich geboren bin.“ Job 3, 1
 seqq. et plus loin : „Auch wird das Licht der Gottlosen verlöschen.“ Job 18, 5.

Cf. encore Proverbes de Salomon 20, 20 : „Wer seinem Vater und seiner Mutter flucht, des Leuchte wird verlöschen mitten in der Finsternis.“

2. Geh nicht ins Gericht. Autre réminiscence biblique, psaume 143 : „Herr, erhöere mein Gebet, vernimm mein Flehen... und gehe nicht ins Gericht mit deinem Knechte.“ La mère de Lenore, femme pieuse et simple est nourrie de la lecture de la Bible.

3. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » a dit le Christ.

4. „Herr, behalte ihnen diese Sünden nicht.“ (Apostelgeschichte, 7, 59).

5. Deiner Seelen, datif archaïque.

6. Der Bräutigam. Titre fréquemment attribué à Jésus-Christ par les mystiques. Allusion à la parabole des vierges folles et des vierges sages.

9. „D Mutter, Mutter! Hin ist hin!
 Verloren ist verloren!
 Der Tod, der Tod ist mein Gewinn!
 D wär' ich nie geboren!¹
 Fisch aus, mein Licht, auf ewig aus!
 Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
 Bei Gott ist kein Erbarmen.
 D weh, o weh mir Armen!""
10. „Hilf Gott, hilf! Geh nicht ins Gericht²
 Mit deinem armen Kinde!
 Sie weiß nicht, was die Zunge spricht³.
 Behalt' ihr nicht die Sünde⁴!
 Ach, Kind, vergiß dein irdisch Leid,
 Und denk' an Gott und Seligkeit!
 So wird doch deiner Seelen⁵
 Der Bräutigam⁶ nicht fehlen.“ —

1. D wär' ich nie geboren. L'influence de la Bible se fait sentir dans chaque vers.

„Darnach that Hiob seinen Mund auf, und verfluchte seinen Tag.“
 Und Hiob sprach :

„Der Tag müsse verloren sein, darin ich geboren bin.“ Job 3, 1 seqq. et plus loin : „Auch wird das Licht der Gottlosen verlöschen.“ Job 18, 5.

Cf. encore Proverbes de Salomon 20, 20 : „Wer seinem Vater und seiner Mutter flucht, des Leuchte wird verlöschen mitten in der Finsternis.“

2. Geh nicht ins Gericht. Autre réminiscence biblique, psaume 143 : „Herr, erhö're mein Gebet, vernimm mein Flehen... und gehe nicht ins Gericht mit deinem Knechte.“ La mère de Lenore, femme pieuse et simple est nourrie de la lecture de la Bible.

3. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » a dit le Christ.

4. „Herr, behalte ihnen diese Sünden nicht.“ (Apostelgeschichte, 7, 59).

5. Deiner Seelen, datif archaïque.

6. Der Bräutigam. Titre fréquemment attribué à Jésus-Christ par les mystiques. Allusion à la parabole des vierges folles et des vierges sages.

11. „„D Mutter! Was ist Seligkeit?
 D Mutter! Was ist Hölle¹?
 Bei ihm, bei ihm ist Seligkeit,
 Und ohne Wilhelm, Hölle!
 Risch aus, mein Licht, auf ewig aus!
 Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
 Ohn' ihn mag ich auf Erden,
 Mag dort² nicht selig werden.““ —
12. So wütete Verzweiflung
 Ihr in Gehirn und Adern.
 Sie fuhr³ mit Gottes Vorsehung
 Vermessen fort zu hadern⁴;
 Zerschlug den Busen und zerrang⁵
 Die Hand, bis Sonnenuntergang,
 Bis auf⁶ am Himmelsbogen
 Die goldnen Sterne zogen.
13. Und außen, horch! ging's trap trap trap,
 Als wie von Rosses Hufen;
 Und flirrend stieg ein Reiter ab
 An des Geländers Stufen⁷;
 Und horch! und horch! den Pfortenring⁸
 Ganz lose⁹, leise, klinglingling!

1. Hölle, du moyen haut-allemand *helle* (racine *hel*, cacher, envelopper); *Hel*, dans la mythologie germanique est la déesse des morts, la divinité infernale et cachée.

2. Dort, au ciel.

3. Fuhr . . . fort, continua.

4. Hadern, biblique = grossen.

5. Zerrang die Hand = rang (wütend) die Hände.

6. Auf. Rattachez à zogen.

7. An des Geländers Stufen. Geländer est mis ici pour Treppe.

Cf. Schiller, „Der Kampf mit dem Drachen“:

Erfüllend des Geländers Stufen.

8. Den Pfortenring, l'anneau de la porte (formant marteau) ou l'anneau de la sonnette.

9. Lose, très rare dans le sens de leise qu'il a ici.

Dann kamen durch die Pforte
Vernehmlich diese Worte :

14. „Holla, holla! Thu' auf, mein Kind!
Schläfst, Liebchen, oder wachst du?
Wie bist noch gegen mich gesinnt?
Und weinest oder lachst du?“ —
„Ach, Wilhelm, du? — So spät bei Nacht? —
Geweinet hab' ich und gewacht!
Ach, großes Leid erlitten!
Wo kommst du hergeritten?“
15. „Wir satteln nur um Mitternacht².
Weit ritt ich her von Böhmen.
Ich habe spät mich aufgemacht,
Und will dich mit mir nehmen.“ —
„Ach Wilhelm, erst herein geschwind!
Den Hagedorn durchsaust der Wind!
Herein, in meinen Armen,
Herzliebster, zu erwärmen!“
16. „Laß fausen durch den Hagedorn,
Laß fausen, Kind, laß fausen!
Der Rappe scharrt³; es flirrt der Sporn⁴;
Ich darf allhier⁵ nicht hausen.

1. Gesinnt, « disposé pour »; ne pas confondre avec gesonnen, décidé, disposé, résolu à.

2. Um Mitternacht, parce que c'est l'heure des spectres, die Geisterstunde.

3. Scharrt, piétine.

4. Es flirrt der Sporn. Bürger explique ainsi cet hémistiche: « Man muß sich in den Sporen eines Geistes eine magische Kraft vorstellen. Alles erinnert ihn zu eilen; der Rappe scharrt, der Sporn fängt von selbst an zu klirren, als wäre er begierig, wieder zu stacheln. »

5. Allhier, archaïque pour hier.

Wohl um den trauten Reiter schlang
 Sie ihre Lilienhände;
 Und hurre¹, hurre, hop hop hop!
 Ging's fort in saufendem Galopp,
 Daß Roß und Reiter schnoben²,
 Und Kies und Funken stoben.

20. Zur rechten und zur linken Hand,
 Vorbei vor ihren Blicken,
 Wie flogen Ager, Heid' und Land!
 Wie donnerten die Brücken! —
 „Graut³ Liebchen auch? — Der Mond scheint hell!
 Hurra! die Toten reiten schnell!
 Graut Liebchen auch vor Toten?“ —
 „„Ach nein! — Doch laß die Toten⁴!““ —

21. Was klang dort für Gesang und Klang?
 Was flatterten die Raben? —
 Horch Glockenklang! horch Totensang:
 „Laßt uns den Leib begraben⁵!“
 Und näher zog ein Leichenzug,
 Der Sarg und Totenbahre trug.
 Das Lied war zu vergleichen
 Dem Unkenruf⁶ in Leichen.

22. „Nach Mitternacht begrabt den Leib
 Mit Klang und Sang und Klage!

1. Hurre, comme l'interjection hurra, vient du moyen haut-allemand *hurren* = cilen.

2. Schnoben, imparfait de *schnauben*; stoben (cf. Staub, poussière), imparfait de *stieben*.

3. Graut, sous-entendu *es*; Liebchen est au datif.

4. Doch laß die Toten: « Ne parle point des morts. »

5. Laßt uns den Leib begraben. Refrain d'un cantique des frères moraves.

6. Dem Unkenruf, au cri des crapauds flamboyants qui, d'après la croyance populaire, est de sinistre présage.

25. Sieh da! sieh da! Am Hochgericht!
 Tanzt um des Rades Spindel²,
 Halb sichtbarlich, bei Mondenlicht,
 Ein lustiges Gefindel³: —
 „Sasa! Gefindel, hier! Komm hier!
 Gefindel, komm und folge mir! —
 Tanz' uns den Hochzeitreigen,
 Wann wir zu Bette steigen!“ —
26. Und das Gefindel, husch husch husch!
 Kam hinten nachgeprasselt⁴,
 Wie Wirbelwind am Haselbusch
 Durch dürre Blätter raffelt.
 Und weiter, weiter, hop hop hop!
 Ging's fort in sausendem Galopp,
 Daß Roß und Reiter schnoben,
 Und Kies und Funken stoben.
27. Wie flog, was rund der Mond beschien,
 Wie flog es in die Ferne!
 Wie flogen oben über hin
 Der Himmel und die Sterne! —
 „Graut Liebchen auch? — Der Mond scheint hell!
 Hurra! die Toten reiten schnell!
 Graut Liebchen auch vor Toten?“ —
 „„O weh! Laß ruhn die Toten!““
28. „Rapp'! Rapp'!⁵! Mich dünkt, der Hahn schon ruft⁶. —

1. Hochgericht = Galgen, potence, gibet.

2. Um des Rades Spindel, autour de l'arbre de la roue sur laquelle on rouait les criminels.

3. Ein lustiges Gefindel. — Lustig, aérien, suspendu en l'air.
 — Gefindel, cf. note 3 de la page 84.

4. Nachgeprasselt. — „Prasseln und rasseln habe ich nur aus Not genommen.“ (Bürger).

5. Rapp'! Rapp'! Wilhelm s'adresse à son cheval.

6. Der Hahn schon ruft. Le soleil levant chasse les spectres.

Zum Schädel, ohne Zopf und Schopf¹,
 Zum nackten Schädel ward sein Kopf;
 Sein Körper zum Gerippe,
 Mit Stundenglas² und Hippe.

31. Hoch bäumte sich, wild schnob der Rapp'
 Und sprühte Feuerfunken;
 Und hui³! war's unter ihr hinab
 Verschwunden und versunken.
 Geheul! Geheul aus hoher Luft⁴,
 Gewinsel⁵ kam aus tiefer Gruft.
 Lenorens Herz, mit Beben,
 Rang zwischen Tod und Leben.
32. Nun tanzten wohl bei Mondenglanz,
 Rundum herum im Kreise,
 Die Geister einen Rottentanz⁶
 Und heulten diese Weise:
 „Geduld! Geduld! Wenn's Herz auch bricht⁷!

1. Schopf = das Haar oben auf dem Kopf.

2. Stundenglas, sablier; Hippe, faux. Ce sont les emblèmes de la Mort au moyen-âge.

3. Hui! Interjection de surprise et d'effroi.

4. Aus hoher Luft, du haut des airs. Ce sont les spectres qui s'enfuient.

5. Gewinsel, rare, pour Gewimmer, gémissements plaintifs (pareils aux vagissements d'un enfant) du cavalier qui s'enfonce dans la tombe.

6. Rottentanz (die Kette, la chaîne), farandole.

7. « Et quand le cœur se briserait. » C'est la morale de la ballade; elle est assez banale. Cf. Hettner: „Schon Lenore hat trotz aller Macht und Pracht der Gestalt ihre sehr fühlbaren Schwächen. Nicht nur in der Form viel Überladung der Tonmalerei, die dem schlichten Naturlaut, in welchem allein solche Dinge wirken, widerspricht und den Ernst der Stimmung in das Spielende herabzieht; auch die Fassung des Grundmotivs selbst erinnert weit mehr an die moralisierende Lehrhaftigkeit des achtzehnten Jahrhunderts als an die innige Sinnigkeit der Volkspoesie. Während in der alten Sage und in den auf sie bezüglichen Volksliederresten

imaginaires. Sa vie, qui ne fut qu'une longue souffrance, lui inspira d'autres accents. On a souvent comparé Hölty à Lenau¹. Ses vers, par leur fraîcheur et par leur grâce un peu ténue, font penser quelquefois aux productions les plus délicates des romantiques.

Hölty mourut en 1776 emporté par la phtisie.

BIBLIOGRAPHIE

Poésies, éditées par K. Halm. Leipzig, 1869.

RHOADES. — *Höltys Verhältnis zu der englischen Litteratur*. Dissertation, 1893.

Lebenspflichten².

Rosen auf den Weg gestreut
Und des Harms vergessen!
Eine kurze Spanne Zeit
Ward uns zugemessen.

Heute hüpfst im Frühlingstanz
Noch der frohe Knabe,
Morgen weht der Totenfranz
Schon auf seinem Grabe.

Ungewisser, kurzer Dau'r
Ist dies Erdenleben,
Und zur Freude, nicht zur Trau'r
Uns von Gott gegeben.

Gebet Harm und Grillenfang,
Gebet ihn³ den Winden;
Ruht bei frohem Becherklang
Unter grünen Linden.

1. Cf. plus loin la belle étude d'A. Grün sur Lenau.

2. Lebenspflichten. Cette pièce emprunte son principal intérêt à la douloureuse destinée du poète qui l'a écrite.

3. Ihn, c.-à-d. Harm und Grillenfang.

Lasset keine Nachtigall
Ungehört verstummen,
Keine Biene im Frühlingsthal
Unbelauscht summen.

Fühlt, solange es Gott erlaubt,
Wonn' im Saft der Trauben,
Bis der Tod, der alles raubt,
Kommt sie euch zu rauben¹.

Totengräberlied².

Grabe, Spaten, grabe!
Alles, was ich habe,
Dank' ich, Spaten, dir!

1. Cf. les deux premières strophes d'un lied très populaire d'Usteri (1763-1827) :

Freut euch des Lebens,
Weil noch das Lämpchen glüht!
Pflücket die Rose,
Eh' sie verblüht!

So mancher schafft sich Sorg' und Müh',
Sucht Dornen auf und findet sie,
Und läßt das Weilchen unbemerkt,
Das ihm am Wege blüht.

2. Cette poésie a été inspirée par la fameuse scène des fossoyeurs, dans *Hamlet*. Voici quelques lignes de l'admirable traduction que Guillaume de Schlegel a donnée de cette pièce :

Hamlet. Der Schädel hatte einmal eine Zunge und konnte singen; wie ihn der Schuft auf den Boden schleudert, als wär' es der Kinnbacken Rains, der den ersten Mord beging! Dies mochte der Kopf eines Politikers sein, den dieser Esel nun überlistet; eines, der Gott den Herrn hintergehn wollte: nicht wahr?

Horatio. Es ist möglich.

Hamlet. Oder eines Hofmannes, der sagen konnte: „Guten Morgen, geliebtester Prinz! wie geht's, bester Prinz?“ Dies mochte der gnädige Herr

Reich' und arme Leute
Werden meine Beute,
Kommen einst zu mir¹.

Weiland² groß und edel,
Nichte dieser Schädel
Keinem Gruße Dank³!
Dieses Beingerippe
Ohne Wang' und Lippe
Hatte Gold und Rang.

Jener Kopf mit Haaren
War vor wenig Jahren
Schön, wie Engel sind.
Tausend junge Fäntchen⁴
Leckten ihm das Händchen,
Gafften sich halb blind!

Grabe, Spaten, grabe!
Alles, was ich habe,
Dank' ich, Spaten dir!
Reich' und arme Leute
Werden meine Beute
Kommen einst zu mir!

von So und So sein, der des gnädigen Herrn von So und So sein Pferd lobte, wenn er es gern zum Geschenk gehabt hätte: nicht wahr?

Horatio. Ja, mein Prinz.

Hamlet. Ja, ja, und nun Junker Wurm; eingefallen und mit einem Totengräberspaten um die Kinnbacken geschlagen...

1. Remarquez l'emploi du trimètre trochaïque qui convient aux poésies d'un caractère triste et mélancolique.

— u | — u | — u

2. Weiland, archaïque = vormalß.

3. Dank... niden, une de ces expressions concises et énergiques que recommandait Klopstock.

4. Fäntchen, diminutif de Fant (bas-allemand), qui fut d'abord synonyme de Kerl, Schalk et qui signifie maintenant : « galant, petit-maitre, faquin. »

Lebenslied¹.

Kommen und Scheiden,
 Suchen und Meiden,
 Fürchten und Sehnen,
 Zweifeln und Wähnen,
 Armut und Fülle, Verödung und Pracht
 Wechseln auf Erden, wie Dämm'ung und Nacht²!

Fruchtlos hienieden
 Ringst du nach Frieden!
 Täuschende Schimmer
 Winken dir immer;
 Doch wie die Furchen des gleitenden Rahns
 Schwinden die Zaubergerilde des Wahns!

Auf zu der Sterne
 Leuchtender Ferne
 Blicke vom Staube
 Mutig der Glaube!

1. Les quatre premiers vers de chaque strophe se composent d'un dactyle et d'un trochée — u u | — u et les deux derniers de trois dactyles et d'une longue ;

— u u | — u u | — u u | —

2. Cf. *Le Voyage*, de Florian :

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
 Sans songer seulement à demander sa route,
 Aller de chute en chute, et, se trainant ainsi,
 Faire un tiers de chemin jusqu'à près de midi;
 Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
 Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
 Courir en essuyant orages sur orages,
 Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
 Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
 Arriver haletant, se coucher, s'endormir;
 On appelle cela naître, vivre et mourir :
 La volonté de Dieu soit faite!

Der Abend¹.

Purpur malt die Lannenhügel
 Nach der Sonne Scheideblick²,
 Lieblich strahlt des Baches Spiegel
 Hesper's Fackelglanz³ zurück.

Wie in Totenhallen⁴ düster
 Wird's im Pappelweidenhain,
 Unter leisem Blattgeflüster
 Schlummern alle Vögel ein.

Nur dein Abendlied, o Grille⁵,
 Tönt noch aus betautem Grün,
 Durch der Dämm'ung Zauberhülle,
 Süße Trauermelodie'n.

1. Brockes et Haller furent les premiers qui mêlèrent à l'expression de leurs émotions la description de la nature. Matthisson suivit leur exemple. On pourrait comparer à la poésie qui suit la belle élégie de Schiller : Der Spaziergang.

2. Scheideblick, les derniers regards, le regard expirant.

3. L'intervention de la mythologie antique dans une poésie d'un sentiment tout moderne ne laisse pas d'être choquante. Schiller est sujet au même reproche dans nombre de ses plus belles compositions.

4. Totenhallen. Les visions funèbres, les invocations à la mort, à la nuit, si fréquentes chez les romantiques, furent introduites dans la poésie allemande par Klopstock, qui les emprunta à Young (cf. note 2 de la page 240).

5. Die Grille, le grillon et la cigale ont toujours joui de la faveur des poètes. Anacréon a chanté la cigale en une ode délicate et gracieuse qui a été souvent traduite. Cf. la traduction de Goethe :

An die Cicade.

Selig bist du, liebe Kleine,
 Die du auf der Bäume Zweigen,
 Von geringem Trank begeistert,

Tönst du einst im Abendhauche,
Grillchen, auf mein frühes Grab¹,
Aus der Freundschaft² Rosenstrauche,
Deinen Klaggesang herab :

Wird noch stets mein Geist dir lauschen,
Horchend, wie er jetzt dir lauscht,
Durch des Hügels Blumen rauschen,
Wie dies Sommerlüftchen rauscht.

Singend, wie ein König lebest !
Dir gehöret eigen alles,
Was du auf den Feldern siehest,
Alles, was die Stunden bringen ;
Lebest unter Ackerleuten,
Ihre Freundin, unbeschädigt,
Du den Sterblichen Verehrte,
Süßen Frühlings süßer Bote !
Ja, dich lieben alle Mufen,
Phöbus selber muß dich lieben,
Gaben dir die Silberstimme,
Dich ergreift nie das Alter,
Weise, zarte, Dichterfreundin,
Ohne Fleisch und Blut geborne,
Leidenlose Erdenochter,
Fast den Göttern zu vergleichen.

Cf. aussi Leconte de Lisle : *Poèmes antiques, Odes créontiques*, VIII.

1. Frühes Grab. Réminiscence de Klopstock qui, dans „frühen Gräber“, s'était avisé de pleurer la mort « coce » de ses amis encore vivants... et la sienne besoin de sensibilité était si général et si profond loin de rire, personne ne songea même à s'étonner l'étrangeté de cet artifice poétique. Matthiesson ne mourut d'ailleurs qu'à l'âge de 70 ans.

2. Freundschaft, le terme abstrait au lieu du concret Freunde. L'éloge de l'amitié est un des thèmes favoris, seulement de Klopstock et de son école, mais du *S und Drang*.

J. Gaudenz von Salis-Seewis¹.

(1762—1834)

Salis-Seewis occupe une place intermédiaire entre Hölty, qui lui est supérieur par l'émotion et par le coloris, et Matthisson, plus riche et plus harmonieux, mais moins naturel et moins sincère. Il procède de Haller et de Klopstock. Poète idyllique et élégiaque, il oppose à la perversité d'une civilisation raffinée la fraîche et innocente simplicité de la nature. Il se complait en descriptions vagues et abstraites. Le printemps, l'automne, l'hiver, la moisson, l'aurore, le coucher du soleil lui fournissent ses tableaux favoris. Mais sa palette est pauvre et son pinceau manque de souplesse.

BIBLIOGRAPHIE

Haller und Salis-Seewis. (Choix par A. FREY). Deutsche National-Litteratur (Kürschner).

1. Johann Gaudenz, baron de Salis-Seewis, né le 26 décembre 1762 au château de Bothmar, près de Malans, dans le canton des Grisons, passa plusieurs années dans le collège militaire que le poète Pfeffel dirigeait à Colmar, compléta ses études à l'Académie de Lausanne, et entra, en 1779, au service de la France, dans les gardes suisses. Il avait le grade de capitaine au moment de la prise de la Bastille, à laquelle il assista sans intervenir. En 1793, après avoir pris part à plusieurs expéditions, il retourna en Suisse et s'établit à Coire. Il mourut en 1834 à Malans. Une étroite amitié l'unissait à Matthisson qui, à deux reprises, fit publier en un même volume les vers de son ami et les siens (en 1803 et en 1808).

Herbstlied.

(1782)

Bunt sind schon die Wälder,
Gelb die Stoppelfelder,
Und der Herbst beginnt,
Rote Blätter fallen,
Graue Nebel wallen,
Kühler weht der Wind.

Wie die volle Traube
Aus dem Rebenlaube
Burgpurfarbig strahlt!
Am Geländer reifen
Pflirsche mit Streifen
Rot und weiß bemalt.

Sieh, wie hier die Dirne¹
Emsig Pflaum und Birne
In ihr Körbchen legt!
Dort mit leichten Schritten,
Jene goldne Quitten
In den Landhof trägt!

Klinke Träger springen,
Und die Mädchen singen,
Alles jubelt froh!
Bunte Bänder schweben
Zwischen hohen Reben
Auf dem Hut von Stroh!

Geige tönt und Flöte
Bei der Abendröte

1. Die Dirne = das Mädchen.

Und im Mondenglanz;
Junge Winzerinnen
Winken und beginnen
Deutschen Ringeltanz.

Das Grab¹

Das Grab ist tief und stille,
Und schauerhaft sein Rand;
Es deckt mit schwarzer Hülle
Ein unbekanntes Land.

Das Lied der Nachtigallen
Tönt nicht in seinen Schoß,
Der Freundschaft Rosen fallen
Nur auf des Hügels Moos.

Verlass'ne Bräute ringen
Umsonst die Hände wund;
Der Waisen Klagen bringen
Nicht in der Tiefe Grund.

Doch sonst an keinem Orte
Wohnt die ersohnte Ruh';
Nur durch die dunkle Pforte
Geht man der Heimat zu.

1. „Das Grab“. La plus célèbre des poésies de Salis-Seewis. L'auteur était loin de s'en déclarer satisfait; il disait, avec raison, que toute l'idée de la pièce était exprimée dans la première strophe, les quatre strophes suivantes ne faisant que la répéter sous une autre forme. Le mètre est iambique.

vante, une traduction — fort médiocre d'ailleurs, — en fut publiée à Leipzig, chez Weidmann, sous le nom d'un certain Gellius. Le succès du livre, qu'on lut de préférence dans le texte, fut prodigieux. Caroline Flachsland, qui devint plus tard la femme de Herder, apprenait chaque jour d'interminables listes de mots français, pour pouvoir lire le roman à la mode. « *Emile* », et tous les autres écrits de Rousseau furent accueillis avec le même enthousiasme. Kant, Hamann, l'ami et le conseiller du jeune Herder, l'historien Justus Möser, Klinger, plus tard Goëthe, Schiller, pour ne citer que les plus célèbres, manifestèrent pour le philosophe de Genève une admiration presque sans bornes.

protecteurs, il se voua ensuite à la théologie. Mais en même temps, il étudia avec une ardeur infatigable les sciences naturelles, l'histoire, les langues anciennes et modernes et la philosophie sous la direction de Kant. Ses auteurs favoris furent Shakespeare, Ossian et surtout Rousseau. Le profond et énigmatique Hamann lui inspira le goût de la poésie populaire. En 1764, Herder quitte l'Université. Il cumule pendant cinq ans, à Riga, les fonctions d'instituteur à la Domschule et de prédicateur. Curieux d'étudier sur place les principaux établissements d'instruction publique, il se rendit par mer à Nantes. A Paris où il séjourna quelque temps, on lui proposa d'accompagner en Italie le prince de Holstein-Eutin, sujet à des accès de mélancolie : il accepta, il alla à Hambourg où il rencontra Lessing et à Kiel où se trouvait le prince. Le voyage commença au cours de l'été de 1770. A Darmstadt, dans la maison de Merck, Herder fit la connaissance de Caroline Flachsland, qu'il épousa trois ans plus tard. Il renonça bientôt à son emploi et séjourna plusieurs mois à Strasbourg pour y faire soigner ses yeux. Goëthe, encore inconnu, terminait à l'Université de cette ville ses études de droit ; il entra en relations avec le critique déjà célèbre et subit docilement son influence. L'humeur chagrine, le caractère irascible et la morgue de Herder enlevèrent à cette liaison tout caractère d'affection et d'intimité. Prédicateur de cour à Bückebourg, de 1771 à 1776, appelé en 1776, à l'instigation de Goëthe, à Weimar où il fut revêtu des plus hautes dignités ecclésiastiques, Herder fit en 1788 un voyage en Italie et mourut le 18 décembre 1803.

La langue de la passion que parlent tous ses héros, cette éloquence entraînant, colorée, déclamatoire qui éblouit et fatigue, furent pour l'Allemagne, une révélation.

Les Suisses et leurs adeptes se contentaient du « merveilleux ». Gottsched et ses disciples ne réclamaient qu'une sage imitation des Français. Les uns et les autres partaient de principes arbitraires, développaient de savantes théories, proposaient leurs recettes. Ils restaient étrangers à la vie.

Rousseau ne se plie à aucune règle, à aucune doctrine. *Rousseau*
La nature est pour lui la loi suprême. Elle est la source de toute vertu, de toute félicité, de toute beauté. Tout ce qui s'en écarte est faux, malsain, corrompu. La civilisation sur laquelle repose la société moderne, en éloignant l'homme de l'heureuse simplicité des premiers âges, en a fait un être vicieux, artificiel et chétif, partant malheureux. Il faut donc retourner à la nature, fuir la société, et surtout cultiver dans l'homme ce qu'il tient de la nature et ce qui l'en rapproche le plus : le sentiment.

Ces idées, qui, sous des formes variées, reparaissent dans tous les ouvrages de Rousseau, n'étaient pas nouvelles : mais elles n'avaient jamais été formulées avec cette fougue révolutionnaire et cette âpre conviction. Elles trouvèrent en Allemagne des esprits déjà préparés par l'influence anglaise.¹

Nature devint le cri de guerre et de ralliement de la jeune génération à laquelle ne suffisait plus le froid ratio-

1. C'est à Hambourg et en Suisse, républiques où dominait depuis longtemps l'élément bourgeois que l'influence anglaise s'exerça d'abord. La première revue allemande „Der Vernünftler“ parut à Hambourg en 1714; les « Discours des Peintres » l'organe de Breitinger furent publiés en 1721 à Zurich. C'étaient des imitations des célèbres revues de Steele et d'Addison, *The Tatler* (1709), *The Spectator* (1713), *The Guardian* (1714). On sait que Rousseau s'est souvent inspiré de cette dernière revue.

Un Suisse, Louis Beat de Muralt, publiait, en 1725, des *Lettres sur les Anglais et les Français*, où il recommandait l'imitation des Anglais. Il y a une étroite corrélation entre l'influence anglaise et celle de Rousseau.

nalisme de Wolff ou le piétisme de Klopstock. Et *Nature* fut synonyme d'affranchissement intellectuel, de révolte contre toute autorité politique et religieuse, d'entier abandon aux libres élans du cœur, aux instincts primitifs, infaillibles et indestructibles de l'homme.

Les systèmes, les règles, les procédés d'école étouffent l'originalité créatrice, c'est-à-dire le génie, car le génie est l'enfant indompté de la nature. Il ne connaît aucune limite, il ne supporte aucun frein.

L'envolée de sa fantaisie et les impulsions de son cœur doivent seules guider l'artiste, le poète, le penseur. Telle est la doctrine du *Sturm und Drang*.¹

Lutte contre le monde extérieur et ses vaines conventions, contre les lois imposées par les « tyrans » au mépris des lois éternelles de la nature, voilà le *Sturm*; le *Drang* c'est l'obscur mais invincible poussée du sentiment qui aspire à se faire jour et à éclater au dehors.

Herder resta toute sa vie sous l'influence de Rousseau, que subirent en même temps et plus tard, à des degrés divers, tous les grands écrivains et tous les philosophes de l'Allemagne.

Une sensibilité délicate et souvent capricieuse, une imagination inquiète et enfiévrée², une rare faculté de compréhension et d'assimilation jointes à une volonté opiniâtre plutôt qu'énergique et à un savoir solide, tels sont les grands traits de la physionomie de Herder. Où Lessing avait fait œuvre d'analyse, Herder esquisse de larges synthèses. Il est le Leibniz de la littérature. Mais le disciple de Rousseau se reconnaît dans le mépris des formules convenues et des définitions traditionnelles. En théologie, en philosophie, en histoire, en philologie, dans la critique littéraire, partout, il veut remonter aux sources. Qu'il commente le livre de la Genèse³ ou qu'il analyse l'esprit

1. *Sturm und Drang*. C'est le titre d'un drame échevelé de Klingler (1776) où tout est faux, extravagant et outré, et dans lequel un vent de folie agite tous les personnages.

2. „Alles was ich schreibe dampft," disait Herder.

3. *Die älteste Urkunde des Menschengeschlechts* (1774-1776).

de la poésie hébraïque¹, qu'il recherche l'origine du langage² ou qu'il étudie et traduise les plus anciens chants populaires³, c'est une même pensée qui le préoccupe : celle de démêler les manifestations naturelles, spontanées et primaires de l'âme humaine, d'en suivre l'évolution, d'en marquer les progrès, d'en interpréter le sens et la portée.

A la lumière de cette idée directrice, il a, le premier, opposé nettement la poésie populaire (Homère, Ossian, le Volkslied) à la poésie savante⁴, et cette distinction fut d'une importance capitale pour le développement ultérieur de la littérature allemande.

Avec un sentiment très raffiné de la poésie, Herder n'avait pas lui-même l'imagination créatrice. Aussi n'a-t-il laissé que des productions imparfaites⁵. Ses œuvres lyriques sont imprégnées de philosophie et pesamment didactiques. Il n'est original que dans ses traductions⁶ et ses adaptations des chansons de tous les peuples. Là réside son impérissable gloire : il a ouvert une voie nouvelle au lyrisme allemand ; il a été le maître de Goethe et des grands lyriques du XIX^e siècle. Ses écrits en prose, plus poétiques que ses vers, trahissent le trouble et la hâte fiévreuse d'un esprit occupé de mille objets. Son œuvre la

1. Vom Geist der ebräischen Poesie (1782).

2. Über den Ursprung der Sprache (1770), dissertation couronnée par l'Académie de Berlin.

3. „Volkslieder nebst untermischten anderen Stücken“ (1778-1779). Le recueil parut plus tard sous le titre de „Stimmen der Völker in Liedern.“ Le *Cid*, qui ne fut imprimé qu'en 1805, se compose d'une suite de romances, imitées non pas, comme on l'a cru, d'un modèle espagnol, mais de la prose française de la *Bibliothèque universelle des romans*.

4. Dans les Kritische Wälber oder Betrachtungen, die Wissenschaft und Kunst des Schönen betreffend“ (1769) et dans les „Blätter von deutscher Art und Kunst“ (1773), (le manifeste du *Sturm und Drang*), publiés avec le concours de Goethe.

5. Légendes, épigrammes, fables, lieds, cantiques.

6. Il a traduit des poésies de Pindare, de l'Anthologie grecque, d'Horace, etc...

plus considérable, les *Idées sur la philosophie de l'histoire*¹ (1784-1791) est restée inachevée : elle fourmille d'aperçus ingénieux, mais les contradictions y abondent ; tour à tour rationaliste et spinoziste, partisan du libre arbitre et déterministe, l'auteur est aussi incapable de fixer notre pensée que d'exposer clairement la sienne. Sa conception de « l'humanité » est vague et indécise.

Les *Silves critiques*, les *Blätter von deutscher Art und Kunst* n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Il en est de même d'une foule d'opuscules et de dissertations : ils furent, en leur temps, autant d'actes révolutionnaires qui remuèrent les esprits et créèrent de puissants courants d'opinion.

C'est en effet par l'influence étendue et durable qu'il a exercée, beaucoup plus que par ses ouvrages, que Herder est vraiment grand.

Quelques-unes des idées les plus fécondes de Schelling et de Hegel sont en germe dans ses traités. La philologie et la littérature comparées, l'archéologie, l'histoire de la civilisation se réclament de son nom. Par lui se rattachent directement au *Sturm und Drang* plusieurs des plus notables romantiques. Son génie plane sur une longue période du XVIII^e siècle, dont il résume, jusqu'à un certain point, les aspirations souvent utopiques, mais généreuses et humanitaires.

BIBLIOGRAPHIE

Edition des œuvres par Suphan, en 32 volumes. — Weidmann, Berlin, 1877-1879.

Choix dans la collection Kürschner.

Aus Herders Nachlass, éd. par H. Düntzer et F. G. von Herder. Francfort-sur-le-Mein, 3 vol. 1856-57.

CAROLINE VON HERDER. *Erinnerungen aus dem Leben Herders*. 2 vol. Stuttgart, 1820.

Herders Lebensbild, par son fils E. G. VON HERDER.

1. „Die Briefe zur Beförderung der Humanität“ (1793-1797) développent quelques-unes des vues émises par Herder dans les „Idées“.

RUDOLF HAYM. *Herder nach seinem Leben und seinen Werken*. 2 vol. Berlin, 1880-1883. (Ouvrage capital).

KÜHNEMANN. *Herders Leben*. München, 1895.

LENGIN. *Die Sprache des jungen Herder*. Diss. 1891.

NAÜMANN. *Ueber Herders Stil*. Progr. 1884.

F. J. SCHMITT. *Herders pantheistische Weltanschauung*. Diss. 1888.

VESTERLING. *Herders Humanitätsprincip*. Diss. 1890.

CH. JORET. *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIII^e siècle*. Paris, 1875.

BLOCH, D. *Herder als Aesthetiker*. Diss. 1896.

Lessing und Herder.

Lessing und Herder liegen sich einander so entschieden gegenüber¹, wie Schiller und Goethe; in großen Fragen waren sie einig, im allgemeinen Streben ungleich, und grundverschieden in Natur und Lebensweise, in Beruf und Schriftstellerei. Beschäftigte sich Herder direkt mit Lessing², so hören wir einen vagen Scholiasten zu dem³ präzisesten Autor, Excuse der Empfindungen⁴ über die schärfsten Begriffe, über die vierlötigsten⁵ Säge runde Bemerkungen, und wie Herder selbst einige Mal sagt: Träume. Bei Lessings Demonstrationen würde mit Einem Säge alles zusammenfallen, in Herders Deklamationen ist vieles Vortreffliche und Herrliche mit vielem Falschen und Schiefen

1. Sich gegenüber liegen, s'opposer.

2. Comme dans les *Fragments sur la littérature moderne* (1767) et dans les *Silves critiques* (1769).

3. Zu dem, épilogueant à propos de.

4. Excuse der Empfindungen, des digressions sentimentales.

5. Die vierlötigsten Säge, les propositions les plus importantes. Vier lötig = de quatre demi-onces. Est désigné primitivement un poids (en plomb) servant aux orfèvres et pesant une demi-once. Vierlötig ne s'emploie plus qu'au figuré.

gemischt; dort darf man nicht wählen, hier darf man nichts anders als wählen. Wo Lessing anregt und auffordert, verschließt Herder und stummt ab¹; jener will nur Funken schlagen, dieser nur selbst leuchten. Jener trifft überall den Nagel² auf den Kopf, der dann wohl haftet, Herder aber braucht selbst hie und da den Ausdruck, wenn er am Ziele seiner Untersuchung angelangt ist: jetzt stehe die Zunge der Wage inne! Dabei aber ist dem Zuschauer immer schwankend zu Mute, wie³ geschickt die Handhabung ist. Herder versteht diese vortrefflich: sie besteht in den Kunstgriffen der Überredung, auf die die Theologen vor allen Menschen angewiesen sind. Dem mathematischen Lessing gegenüber wirkt er mit musikalischen Eindrücken; den knappen Heischefäßen⁴ entgegen mit umstaltender Rede. Aus allen seinen Schriften blickt der glänzende Redner, der gewohnt ist, an Stellen zu predigen, wo kein Widerspruch erlaubt ist, und⁵ schildert W. von Humboldt auch die einzige Rede des Mannes im persönlichen Umgang als eine unnahbare.

So vielen Vorhalt⁶ Lessing auf eine Strecke zu den Verfechtern des gesunden Menschenverstandes hatte⁷, so vielen hatte Herder mit den Genialitäten⁸; beide hielten bei näherem Zusehen inne, wie es zum Äußersten kam. Vor den Genialitäten zog sich Lessing schweigend zurück, achtungsvoll vor dem Zeichen

1. Antithèse forcée et jugement peu équitable pour Herder.

2. Den Nagel auf den Kopf treffen, frapper (rencontrer) juste.

3. Wie . . . ist, quelque . . . que.

4. Heischefäßen, phrases impératives.

5. Und. L'inversion après und est fréquente dans le style épistolaire; elle n'en est pas moins incorrecte.

6. Vorhalt haben zu, avoir une prédilection pour, être du parti de.

7. C'est-à-dire des rationalistes de l'école de Nicolai.

8. Genialitäten, les « génies », les « esprits originaux », titres que se décernèrent les écrivains de la période de *Sturm und Drang*. Cf. la notice sur Herder.

der Zeit, aber Herder lehnte sich gegen die Kantische Philosophie feindlich auf, die kein geringes Zeichen der Zeit war¹. So viel Lessing Vorhalt und Liebe zu den plastischen Künsten hatte, so viel hatte Herder zur Musik. Beide waren nicht Dichter, aber aus ganz verschiedenen Gründen; den einen hemmte das Überwiegende des Verstandes, den andern das der Empfindung; die Wissenschaft und Kritik jenen, und diesen die Theologie und Rhetorik; die zurückgebliebene Zeit jenen, und diesen die sich selbst überfliegende. Doch stellte jenen die sichere Einsicht besser, als diesen das sicherste und feinste Gefühl. Herders eigene Poesien sind sämtlich vergessen, aber Lessings dauerten aus; Herder selbst bewunderte gegen die Stimme der ganzen Welt den Dichter Lessing mehr als den Kritiker und hielt der gleißenden Theaterlitteratur Nathan und Emilie² als die Muster- und Meisterstücke entgegen. Im Genuße der Dichtungswerke aller Zeiten und Völker aber, in der Empfänglichkeit für den Ausdruck jedes Schönen und Edlen, im offenen Sinne für alle fremde Natur war Herder über alle Zeitgenossen weg³ und hat in dieser Hinsicht an einen Fels geschlagen, aus dem uns der Strom der Poesie aller Zeiten zugeflossen ist.⁴

Gervinus.⁵

1. Herder a attaqué la *Critique du jugement*, de Kant, dans *Kalligone* (1800) et sa *Critique de la raison pure* dans „Verstand und Erfahrung, eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft“ (1799). L'animosité de Herder contre Kant est due principalement au jugement sévère que celui-ci avait porté sur les *Idées sur la philosophie de l'histoire*.

2. Emilie, Emilia Galotti.

3. Über . . . weg, bien supérieur à.

4. Le « parallèle » est un genre faux; l'écrivain y est naturellement porté à l'antithèse; un certain besoin d'équilibre et d'harmonie l'oblige, semble-t-il, à opposer sans cesse l'un à l'autre les deux termes de sa comparaison; il force les contrastes et s'évertue à en découvrir, il néglige ou altère les nuances; il juge, condamne ou approuve au lieu d'expliquer et de raisonner. Les « parallèles » abondent dans le grand ouvrage de Gervinus: c'est assez dire qu'il ne mérite pas toujours crédit.

5. Gervinus (Georg Gottfried), né à Darmstadt en 1805,

Das Wesen des Liebes.¹

Endlich kann ich nicht umhin, noch mit ein paar Worten merken zu lassen, was ich für das Wesen des Liebes halte. Nicht Zusammensetzung desselben als eines Gemäldes niedlicher Farben²; auch glaube ich nicht, daß der Glanz und die Politur seine einzige und Hauptvollkommenheit sei³; sie ist's nämlich nur von einer, weder der ersten noch einzigen Gattung von

mort en 1871, suivit, à Heidelberg, les cours de l'historien Schlosser (1776-1861), enseigna quelque temps à l'Université de Göttingen, prit une part assez active à la vie politique de son temps, fonda de concert avec l'historien Häusser la *Deutsche Zeitung* et écrivit une importante *Histoire du XIX^e siècle depuis les traités de Vienne*, et une *Histoire de la littérature poétique des Allemands* (1835-1842) qui reçut, à partir de 1853, le titre de *Histoire de la poésie allemande*.

Gervinus fait partie de cette brillante phalange d'érudits et d'historiens qui mirent la science au service de leurs desseins patriotiques. Leur inspirateur, leur maître était Herder, qui le premier avait recommandé l'étude approfondie du passé de l'Allemagne. On s'y adonna avec une pieuse ferveur. On se fit un devoir de retrouver les caractères de la nationalité germanique, d'en tracer une image, d'en montrer la grandeur et la beauté. C'est à cette pensée qu'obéirent Jahn écrivant son *Deutsches Volksthum* (1810), et Arndt dans son ouvrage sur l'*Esprit du temps* (à partir de 1805). Aux écrivains qui se plaçaient à ce point de vue exclusif, manquait évidemment la première qualité de l'historien : l'impartialité. Gervinus n'échappe pas à ce reproche. Pour lui, il n'existe rien de considérable en dehors du siècle de Périclès et du siècle de Goethe. Il ignore toute mesure dans l'éloge et dans le blâme. Défaut plus grave : de temps à autre, les jugements qu'il porte prouvent évidemment qu'il n'a pas lu les œuvres dont il parle.

Son *Histoire de la littérature allemande* reste cependant une œuvre de grande valeur et qui, dans son ensemble, n'a pas été surpassée.

1. Das Wesen des Liebes. Cf. page 124 et suivantes.

2. Allusion aux productions des poètes descriptifs.

3. Allusion aux poètes anacréontiques.

Liedern, die ich lieber Kabinet- und Toilettestück, Sonett, Madrigal und dergleichen als ohne Einschränkung und Ausnahme Lied nennen möchte. Das Wesen des Liedes ist Gesang, nicht Gemälde¹; seine Vollkommenheit liegt im melodischen Gange der Leidenschaft oder Empfindung, den man mit dem alten treffenden Ausdruck „Weise“ nennen könnte². Fehlt diese einem Liede, hat es keinen Ton, keine poetische Modulation, keinen gehaltenen Gang und Fortgang derselben — habe es Bild und Bilder und Zusammensetzung und Niedlichkeit der Farben, so viel es wolle, es ist kein Lied mehr. Oder wird jene Modulation durch irgend etwas zerstört, bringt ein fremder Verbesserer hier eine Parenthese von malerischer Komposition, dort eine niedliche Farbe von Beiwort u. f.³ hinein, bei der wir den Augenblick aus dem Ton des Sängers, aus der Melodie des Gesanges hinaus sind und ein schönes, aber hartes und nahrungsloses Farbkorn kauen: hinweg Gesang! hinweg Lied und Freude! Ist gegenteils in einem Liede Weise da, wohlangeklungene und wohlgehaltene lyrische Weise — wäre der Inhalt selbst auch nicht von Belange, das Lied bleibt und wird gesungen. Über kurz oder lang wird statt des schlechten ein besserer Inhalt genommen und darauf gebaut werden⁴; nur die Seele des Liedes, poetische Tonart, Melodie ist geblieben. Hätte ein Lied von guter Weise einzelne merklliche Fehler — die Fehler verlieren sich, die schlechten Strophen werden nicht mit gesungen; aber der Geist des Liedes der allein in die Seele wirkt und Gemüther zum Chor regt, dieser Geist ist unsterblich und wirkt weiter. Lied muß gehört

1. Lessing avait déjà protesté contre les poésies descriptives; Herder a surtout en vue les poètes idylliques de l'école de Gessner (1730-1788).

2. Remarque très juste et que personne n'avait faite avant Herder.

3. u. f. = und ferner, etc.

4. Cette conception de la poésie populaire et de son développement a inspiré à Friedrich August Wolf (1759-1824) sa fameuse théorie des poèmes homériques.

werden, nicht gesehen; gehört mit dem Ohr der Seele, das nicht einzelne Silben allein zählt und misst und wägt, sondern auf Fortklang horcht und in ihm fortschwimmt. Der kleinste Fels, der sie daran hindert, und wenn's auch ein Demantfels wäre, ist ihr widrig; die feinste Verbesserung, die sich giebt¹, statt den Sänger zu geben, die hundert Sänger und ihre tausend Gesänge über einen Leisten zieht und modelt, von dem jene nichts wußten, so willkommen die Verbesserung für alle Meister und Gefellen des Handwerks sein mag, und so viel sie an ihr, wie es heißt², lernen mögen, für Sänger und Kinder des Gesanges ist sie

- purer purer Schneiderscherz
Und trägt der Schere Spur,
- nichts mehr vom großen vollen Herz
Der tönenden Natur.

Auch beim Übersetzen ist das Schwerste, diesen Ton, den Gesangston einer fremden Sprache zu übertragen, wie hundert gescheiterte Lieder und lyrische Fahrzeuge am Ufer unserer und fremder Sprachen zeigen.

(„Stimmen der Völker.“ — Vorrede.)

Edward.³

„Dein Schwert, wie ist's von Blut so rot?

Edward, Edward?

1. Die sich giebt, qui se produit.
2. Wie es heißt, comme on dit.
3. Edward, ballade écossaise, du recueil de Percy, traduite par Herder. « La ballade écossaise est moins un récit qu'un drame, ou plutôt, une scène lyrique: l'action ne suit pas un cours uniforme, elle avance par bonds et par saccades. Il y a des poésies où le récit est supprimé, où le dialogue seul nous fait connaître les événements: c'est un dialogue étrange où la note lyrique résonne sans cesse et où le sentiment personnel du poète se marque

Dein Schwert, wie ist's von Blut so rot?
 Und gehst so traurig her? — D!"
 „„D, ich hab' geschlagen meinen Geier¹ tot,
 Mutter, Mutter!
 D, ich hab' geschlagen meinen Geier tot,
 Und keinen hab' ich wie er — D!"

„Deins Geiers Blut ist nicht so rot,
 Edward, Edward!
 Deins Geiers Blut ist nicht so rot,
 Mein Sohn, bekenn' mir frei — D!"
 „„D, ich hab' geschlagen mein Rotroß tot,
 Mutter, Mutter!
 D, ich hab' geschlagen mein Rotroß tot,
 Und's war so stolz und treu — D!"

„Dein Roß war alt und hast's nicht not,
 Edward, Edward!
 Dein Roß war alt und hast's nicht not,
 Dich drückt ein andrer Schmerz — D!"
 „„D, ich hab' geschlagen meinen Vater tot,
 Mutter, Mutter!
 D, ich hab' geschlagen meinen Vater tot,
 Und weh, weh ist mein Herz — D!"

„Und was für Buße willst² du nun thun,
 Edward, Edward?
 Und was für Buße willst du nun thun?
 Mein Sohn, bekenn' mir mehr — D!"

dans la persistance du refrain. La poésie suivante, que Goethe aimait à citer, est le modèle de ce genre de ballades. » E. Lichtenberger, *Etude sur les poésies lyriques de Goethe*, p. 270.

1. Le texte original parle d'un faucon. — Rattachez tout à geschlagen.

2. Willst, archaïque pour willst.

„„ Auf Erden soll mein Fuß nicht ruh'n,
Mutter, Mutter!

Auf Erden soll mein Fuß nicht ruh'n,
Will gehn fern übers Meer — D!""

„ Und was soll werden dein Hof und Hall'?
Edward, Edward!

Und was soll werden dein Hof und Hall'?
So herrlich sonst und schön — D!""

„„ Ich lass' es steh'n, bis es sink' und fall',
Mutter, Mutter!

Ich lass' es steh'n, bis es sink' und fall',
Mag nie es wiedersehn — D!""

„ Und was soll werden dein Weib und Kind,
Edward, Edward?

Und was soll werden dein Weib und Kind,
Wann du gehst über Meer? — D!""

„„ Die Welt ist groß, lass' sie betteln drin',
Mutter, Mutter!

Die Welt ist groß, lass' sie betteln drin,
Ich seh' sie nimmermehr — D!""

„ Und was willst du lassen deiner Mutter teu'r,
Edward, Edward?

Und was willst du lassen deiner Mutter teu'r?
Mein Sohn, das sage mir — D!""

„„ Fluch will ich Euch lassen und höllisch Feu'r!
Mutter, Mutter!

Fluch will ich Euch lassen und höllisch Feu'r;
Denn Ihr, Ihr rietet's mir! — D!""

1. Cf. Heine, die Grenadiere.

„Was schert mich Weib, was schert mich Kind!
Ich trage weit bessres Verlangen;
Laß sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind.“ —

Le suicide moral.

Der feinste Selbstmord findet nur bei den erlesensten Menschen statt. Menschen nämlich von äußerst zartem Gefühl haben ein Höchstes¹, wonach sie streben, eine Idee, an welcher sie mit unaussprechlicher Sehnsucht hangen, ein Ideal, auf welches sie mit unwiderstehlichem Triebe wirken; wird ihnen diese Idee genommen, wird dies schöne Bild vor ihren Augen zertrümmert, so ist das Herzblatt ihrer Pflanze gebrochen, der Rest steht mit unkräftigen welken Blättern da. Vielleicht gehen mehr Erstorbene dieser Art in unserer Gesellschaft umher, als man es anfangs glauben möchte, eben weil sie am meisten ihren Kummer verbergen und das Gift ihres langsamen Todes als ein trauriges Geheimnis ihres Herzens auch ihren Freunden verhehlen².

(„Tithon und Aurora.“)

Humanität ist der Zweck der Menschennatur.

Der Zweck einer Sache, die nicht bloß ein totes Mittel ist, muß in ihr selbst liegen. Wären wir dazu geschaffen, um, wie der Magnet sich nach Norden kehrt, einem Punkte der Vollkommenheit, der außer uns ist und den wir nie erreichen könnten, mit ewig vergeblicher Mühe nachzustreben, so würden wir als blinde Maschinen nicht nur uns, sondern selbst das

1. Ein Höchstes, un but suprême.

2. Cette page émue semble être une confession de l'auteur. — Cf. Hettner (Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts), qui consacre un excellent chapitre à Herder.

„Der ist beglückt, der sein darf, was er ist. Dieses Glück war Herder nicht zu teil geworden. Er, der offen mit dem alten Kirchenglauben gebrochen hatte, war Geistlicher und Präsident der obersten Kirchenbehörde! Er, der strengsittliche und wahrheitsliebende Mann mit dieser steten Lüge auf der Seele; entschuldig!“

Wesen bedauern dürfen, das uns zu einem tantalistischen Schicksale verdammt, indem es unser Geschlecht bloß zu seiner, einer schadenfrohen ungöttlichen¹ Augenweide schuf. Wollten wir auch zu seiner Entschuldigung sagen, daß durch diese leeren Bemühungen, die nie zum Ziele reichen, doch etwas Gutes befördert und unsere Natur in einer ewigen Regsamkeit erhalten würde², so bliebe es immer doch ein unvollkommenes, grausames Wesen, das diese Entschuldigung verdiene; denn in der Regsamkeit, die keinen Zweck erreicht, liegt kein Gutes, und es³ hätte uns, ohnmächtig oder boshaft, durch Vorhaltung eines solchen Traumes von Absicht seiner selbst unwürdig getäuscht. Glücklicherweise aber wird dieser Wahn von der Natur der Dinge uns nicht gelehrt. Betrachten wir die Menschheit, wie wir sie kennen, nach den Gesetzen, die in ihr liegen, so kennen wir nichts Höheres als Humanität⁴ im Menschen; denn, selbst wenn wir uns Engel oder Götter denken, denken wir sie uns nur als idealtische, höhere Menschen.

Zu diesem offenbaren⁵ Zweck, sahen wir, ist unsere Natur organisiert, zu ihm sind unsere feinnern Sinne und Triebe, un-

1. Ungöttlichen, indigne d'un dieu.

2. C'est ainsi que dans le *Faust* de Goethe, Dieu déclare associer Méphistophélès à l'homme pour empêcher l'activité humaine de s'assoupir trop rapidement :

„Des Menschen Thätigkeit kann allzuleicht erschlaffen,
Er liebt sich bald die unbedingte Ruh;
Drum geb' ich gern ihm den Gefellen zu,
Der reizt und wirkt . . .“

Goethe s'est rencontré ici avec Herder qui, dans un éloquent chapitre, développe cette idée que : „Alle zerstörenden Kräfte in der Natur müssen den erhaltenden Kräften mit der Zeitensfolge nicht nur unterliegen, sondern auch selbst zuletzt zur Ausbildung des Ganzen dienen.“ (15^e livre.)

3. Es, c.-à-d. das Wesen, la Divinité.

4. Humanität, c'est ici la conception idéale d'une humanité parfaite. C'est une « idée-force » qui s'impose aux générations successives et les contraint à réaliser un certain état de civilisation.

5. Offenbaren, évident.

lere Vernunft und Freiheit¹, unsere zarte und dauernde Gesundheit, unsere Sprache, Kunst und Religion uns gegeben. In allen Zuständen und Gesellschaften hat der Mensch durchaus nichts anderes im Sinne haben, nichts anderes anbauen können als Humanität, wie er sich dieselbe auch dachte². Ihr zugute sind die Anordnungen unserer Geschlechter und Lebensalter von der Natur gemacht, daß unsere Kindheit länger dauere und nur mit Hilfe der Erziehung eine Art Humanität lerne. Ihr zugute sind auf der weiten Erde alle Lebensarten eingerichtet, alle Gattungen der Gesellschaft eingeführt worden. Jäger oder Fischer, Hirt oder Ackermann und Bürger: in jedem Zustande lernte der Mensch Nahrungsmittel unterscheiden, Wohnungen für sich und die Seinigen errichten; er lernte Kleidungen zum Schmucke erhöhen und sein Hauswesen ordnen. Er erfand mancherlei Gesetze und Regierungsformen, die alle zum Zwecke haben wollten, daß jeder, unbefehdet³ vom andern, seine Kräfte üben und einen schönern, freiern Genuß des Lebens sich erwerben könnte. Hierzu ward das Eigentum gesichert und Arbeit, Kunst, Handel, Umgang mit mehrern

1. Freiheit, libre-arbitre.

2. Vérité un peu banale. Les idées que Herder exprime dans les pages qui suivent ne manquent souvent ni de justesse ni d'élévation: mais elles reposent sur un fond bien fragile. Tantôt l'auteur suppose que les hommes sont *fatalement* et presque *inconsciemment* entraînés à réaliser l'idéal qu'il appelle *humanité*: c'est leur refuser le libre-arbitre et c'est enlever à la civilisation ses meilleurs titres de noblesse; tantôt, et plus souvent il reconnaît hautement la liberté. Que signifie alors ce plan uniforme, selon lequel l'humanité aurait évolué dans le passé et évoluerait encore dans l'avenir? Ces « systématisations », ces interprétations dogmatiques de l'histoire, nombreuses au XVIII^e siècle, plus fréquentes encore au XIX^e, sont aussi dangereuses qu'attrayantes. Elles asservissent à une passion, à un parti, à un système philosophique ou politique la science qui doit toujours rester indépendante et désintéressée.

3. Unbefehdet, archaïque. Racine *fehde* (= Haß, Feindschaft).

Menschen erleichtert : es wurden Strafen für die Verbrecher, Belohnungen für die Vortrefflichen erfunden, auch tausend sittliche Gebräuche der verschiedenen Stände im öffentlichen und häuslichen Leben, selbst in der Religion angeordnet. Hierzu endlich wurden Kriege geführt, Verträge geschlossen, allmählich eine Art Kriegs- und Völkerrecht nebst mancherlei Bündnissen der Gastfreundschaft und des Handels errichtet, damit auch außer den Grenzen seines Vaterlandes der Mensch geschont und geehrt würde. Was also in der Geschichte je Gutes gethan ward, ist für die Humanität¹ gethan worden ; was in ihr Thörichtes, Lasterhaftes und Abscheuliches in Schwung kam, ward gegen die Humanität verübt, so daß der Mensch sich durchaus keinen andern Zweck aller seiner Erbanstalten denken kann, als der in ihm selbst, d. i. in der schwachen und starken, niedrigen und edlen Natur liegt, die ihm sein Gott ansetzte. Wenn wir nun in der ganzen Schöpfung jede Sache nur durch das, was sie ist und wie sie wirkt, kennen, so ist uns der Zweck des Menschengeschlechts auf der Erde durch seine Natur und Geschichte wie durch die hellste Demonstration gegeben . . . In allen Einrichtungen der Völker, von Sina bis Rom, in allen Mannigfaltigkeiten ihrer Verfassung, sowie in jeder ihrer Erfindungen des Krieges und Friedens, selbst bei allen Greueln und Fehlern der Nationen blieb das Hauptgesetz der Natur kenntlich : „Der Mensch sei Mensch! er bilde sich seinen Zustand nach dem, was er für das Beste erkennt.“ . . . Überall finden wir die Menschheit im Besitze und Gebrauche des Rechts, sich zu einer Art von Humanität zu bilden, nachdem sie solche erkannte. Irrten sie oder blieben sie auf dem halben Wege einer ererbten Tradition stehen, so litten sie die Folgen ihres Irrthums und küßten ihre eigene Schuld. Die Gottheit hatte ihnen in nichts die Hände gebunden, als durch das, was sie waren, durch Zeit, Ort und die ihnen einwohnenden Kräfte. Sie kam ihnen bei ihren Fehlern auch nirgend durch Wunder zu Hilfe, sondern ließ

1. Humanität, ici, la civilisation.

diese Fehler wirken, damit die Menschen solche selbst bessern lernten.

So einfach dieses Naturgesetz ist, so würdig ist es Gottes, so zusammenstimmend und fruchtbar an Folgen für das Geschlecht der Menschen. Sollte dies sein, was es ist, und werden, was es werden könnte, so mußte es eine selbstwirksame Natur und einen Kreis freier Thätigkeit um sich her erhalten, in welchem es kein ihm unnatürliches Wunder störte. Alle tote Materie, alle Geschlechter der Lebendigen, die der Instinkt führt, sind seit der Schöpfung geblieben, was sie waren¹. Den Menschen machte Gott zu einem Gotte auf Erden, er legte das Principium eigener Wirksamkeit in ihn und setzte solches durch innere und äußere Bedürfnisse seiner Natur von Anfang an in Bewegung. Der Mensch konnte nicht leben und sich erhalten, wenn er nicht Vernunft brauchen lernte; sobald er diese brauchte, war ihm freilich die Pforte zu tausend Irrthümern und Fehlversuchen, eben aber auch, und selbst durch diese Irrtümer und Fehlversuche, der Weg zum bessern Gebrauch

1. Cf. Pascal, *Fragment d'un traité du vide* :

« Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne dépassent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs. »

der Vernunft eröffnet. Je schneller er seine Fehler erkennen lernt, mit je rüstigerer Kraft er darauf geht¹, sie zu bessern, desto weiter kommt er, desto mehr bildet sich seine Humanität; und er muß sie ausbilden oder Jahrhunderte durch unter der Last eigener Schulden ächzen.

Wir sehen also auch, daß sich die Natur zur Errichtung dieses Gesetzes einen so weiten Raum erkor, als ihr der Wohnplatz unseres Geschlechts vergönnte, sie organisierte den Menschen so vielfach, als auf unserer Erde ein Menschengeschlecht sich organisieren konnte. Nahe an den Affen stellte sie den Neger hin, und von der Negervernunft an bis zum Gehirn der feinsten Menschenbildung ließ sie ihr großes Problem der Humanität von allen Völkern aller Zeiten auflösen. Das Notwendige, zu welchem der Trieb und das Bedürfnis führt, konnte beinahe keine Nation der Erde verfehlen; zur feinern Ausbildung des Zustandes der Menschheit gab es auch feinere Völker sanfterer Klimate. Wie nun alles Wohlgeordnete und Schöne in der Mitte zweier Extreme liegt, so mußte auch die schönere Form der Vernunft und Humanität in diesem gemäßigten Himmelsstrich ihren Platz finden. Und sie hat ihn, nach dem Naturgesetze dieser allgemeinen Konvenienz, reichlich gefunden. Denn ob man gleich fast alle asiatischen Nationen von jener Trägheit nicht freisprechen kann, die bei guten Anordnungen zu frühe stehen blieb und eine ererbte Form für unableglich und heilig schätzte, so muß man sie doch entschuldigen, wenn man den ungeheuern Strich ihres festen Landes und die Zufälle bedenkt, denen sie insonderheit von dem Gebirge her ausgesetzt waren. Im ganzen bleiben ihre ersten frühen Anstalten zur Bildung der Humanität, eine jede nach Zeit und Ort betrachtet, lobenswert, und noch weniger sind die Fortschritte zu verkennen, die die Völker an den Küsten des Mittelländischen Meeres in ihrer größten Regsamkeit gemacht haben. Sie schüttelten das Joch des Despotismus alter Regierungsformen und Traditionen ab und bewiesen

1. Et darauf geht, il s'applique.

damit das große, gütige Gesetz des Menschenschicksals : „Das, was ein Volk oder ein gesamtes Menschengeschlecht zu seinem eigenen Besten mit Überlegung wolle und mit Kraft ausführe, das sei ihm auch von der Natur vergönnt, die weder Despoten noch Traditionen, sondern die beste Form der Humanität ihnen zum Ziele setze.“

Wunderbar schön versöhnt uns der Grundsatz dieses göttlichen Naturgesetzes nicht nur mit der Gestalt unseres Geschlechts auf der weiten Erde, sondern auch mit den Veränderungen desselben durch alle Zeiten hinunter. Allenthalben ist die Menschheit das, was sie aus sich machen konnte, was sie zu werden Lust und Kraft hatte. War sie mit ihrem Zustande zufrieden oder waren in der großen Saat der Zeiten die Mittel zu ihrer Verbesserung noch nicht gereift, so blieb sie Jahrhunderte hin, was sie war, und ward nichts anderes. Gebrauchte sie aber der Waffen¹, die ihr Gott zum Gebrauche gegeben hatte, ihres Verstandes, ihrer Macht und aller der Gelegenheiten, die ihr ein günstiger Wind zuführte, so stieg sie künstlich höher, so bildete sie sich tapfer aus. That sie es nicht, so zeigt schon diese Trägheit, daß sie ihr Unglück minder fühlte; denn jedes lebhaftes Gefühl des Unrechts, mit Verstand und Macht begleitet, muß eine rettende Macht werden. . .

Kein Zweifel aber, daß überhaupt, was auf der Erde noch nicht geschehen ist, künftig geschehen werde; denn unverjährbar sind die Rechte der Menschheit, und die Kräfte, die Gott in sie legte, unaustilgbar². Wir erstaunen darüber, wie weit Griechen und Römer es in ihrem Kreise von Gegenständen in wenigen Jahrhunderten brachten; denn wenn auch der Zweck ihrer

1. Der Waffen. L'accusatif serait aujourd'hui plus correct.

2. Schiller semble s'être souvenu de cette belle pensée dans Guillaume Tell (Acte 2, sc. 2) :

„Wenn der Gebrückte nirgends Recht kann finden,
Wenn unerträglich wird die Last — greift er
Hinauf getrosten Mutes in den Himmel,
Und holt herunter seine ew'gen Rechte,
Die droben hangen unveräußerlich
Und unzerbrechlich, wie die Sterne selbst.“

Wirkung nicht immer der reinste war, so beweisen sie doch, daß sie ihn zu erreichen vermochten. Ihr Vorbild glänzt in der Geschichte und muntert jeden ihresgleichen, unter gleichem und größerem Schutze des Schicksals, zu ähnlichen und besseren Bestrebungen auf. Die ganze Geschichte der Völker wird uns in diesem Betracht eine Schule des Wettlaufs zur Erreichung des schönsten Kranzes der Humanität und Menschenwürde. So viele glorreiche alte Nationen erreichten ein schlechteres Ziel; warum sollten wir nicht ein reineres, edleres erreichen? Sie waren Menschen, wie wir sind; ihr Beruf zur besten Gestalt¹ der Humanität ist der unsrige, nach unsern Zeitumständen, nach unserem Gewissen, nach unsern Pflichten. Was jene ohne Wunder thun konnten, können und dürfen auch wir thun; die Gottheit hilft uns nur durch unsern Fleiß, durch unsern Verstand, durch unsere Kräfte. Als sie die Erde und alle vernunftlosen Geschöpfe derselben erschaffen hatte, formte sie den Menschen und sprach zu ihm:

„Sei mein Bild, ein Gott auf Erden! Herrsche und walte! Was du aus deiner Natur Gutes und Vortreffliches zu schaffen vermagst, bringe hervor; ich darf dir nicht durch Wunder beistehen, da ich dein menschliches Schicksal in deine menschliche Hand legte; aber alle meine heiligen, ewigen Gesetze der Natur werden dir helfen.“

(„Ideen zur Geschichte der Menschheit“, XV. Buch².)

1. Gestalt. On attendrait Gestaltung.

2. Goethe avait certainement ce livre présent à l'esprit quand il a écrit les „Geheimnisse“.

„Und fragst du mich, wie der Erwählte heiße,
Den sich das Aug' der Vorsicht ausersah?
Den ich zwar oft, doch nie genugsam preise,
An dem so viel Unglaubliches geschah?
H u m a n u s heißt der Heilige, der Weise,
Der beste Mann, den ich mit Augen sah:
Und sein Geschlecht, wie es die Fürsten nennen,
Sollst du zugleich mit seinen Ahnen kennen.“

Der Mensch im Verbande mit der Menschheit¹.

Das Edelste, was wir besitzen, haben wir nicht von uns selbst; unser Verstand mit seinen Kräften, die Form, in welcher wir denken, handeln und sind, ist auf uns gleichsam herabgeerbt. Wir denken in einer Sprache, die unsere Vorfahren erfanden², in einer Gedankenweise, an der so viele Geister bildeten und formten, zu der auch in anderen Sprachen die schönsten Genien des Menschengeschlechtes beitrugen, und uns damit den edelsten Teil ihres Daseins, ihr innerstes Gemüt, ihre erworbenen Gedankenschätze huldreich vermachten. Täglich genießen und gebrauchen wir tausend Erfindungen, die aus alten Zeiten, ja, zum Teil von den fernsten Gegenden der Erde zu uns gekommen sind, und ohne die wir ein freudloses, dürftiges Leben führen müßten.

Maximen und Sitten sind auf uns geerbt, die nicht nur das Gesetz der Natur, das dunkel in uns liegt, erhellen, sondern uns auch erwärmen und Kraft geben, uns über Bedrücknis⁴ und Gewohnheit hinaufzuschwingen, Vorurteile abzuschütteln und, indem wir andere Gemüter von demselben Licht des Wahren, Guten und Schönen durchdrungen fühlen, uns mit ihnen in Freundschaft und Thätigkeit weit inniger zu ver-

1. Pascal avait déjà marqué dans une page admirable l'unité morale de l'humanité :

« De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » (*Fragment d'un traité du vide*).

2. Cf. ces beaux vers de *Lucrece* :

Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitali lampada tradunt. (L. II.)

« Chaque race à son tour par une autre suivie
Lui transmet en courant le flambeau de la vie. »

(C. MARTHA).

3. Herder a écrit une dissertation sur l'*Origine du langage*.

4. Bedrücknis, peu usité = Druck ou Bedrückung.

einigen, als geist- und sinnlose Körper sich je vereinigen könnten. Diese Kette von Wirkungen ist zu uns gelangt, sie hat uns umfaßt und umschlungen; wider Willen müssen wir an ihr halten und im Guten oder Bösen, thätig oder hindernd, auf Welt und Nachwelt fortwirken. Dies ist das unsichtbare, verborgene Medium, das Geister durch Gedanken, Herzen durch Neigungen und Triebe, die Sinne durch Eindrücke und Formen, bürgerliche Gesellschaften durch Gesetze und Anstalten, Geschlechter durch Beispiele, Lebensweise und Erziehung, Freunde durch harmonische Freundschaft knüpft, also daß wir in diesem bindenden Medium auf die unseren, auf andere, auf die Nachkommenschaft wirken müssen und fortwirken werden.

Gedenken wir nur, um dies inne zu werden, an die lebendigsten Augenblicke unseres Lebens, insonderheit unserer Kindheit und Jugend; gingen wir nicht, da wir sie genossen, stets aus und heraus und teilten uns mit? oder wir empfingen von anderen, fühlten sie in uns, uns in ihnen. Da vergaßen wir unsere eingeschränkte sterbliche Form; wir waren im Lande ewiger Wahrheiten, einer reinen Güte, eines unsterblichen Genusses und Daseins¹. So gingen in uns als Jünglinge die Gedanken derer über, die am meisten auf uns gewirkt haben, ihre Löhne flossen in uns, wir sahen ihre Gestalten, verehrten ihre Schatten, und die Wirkung, die auf uns durch ihr inneres Wort gemacht ward, gebieh zur Form unserer Seele. Noch denken wir mit den Gedanken jener Großen und Weisen, die dem Körper nach längst verlebt sind; nicht bloß was, sondern wie sie es dachten, hat sich uns mitgeteilt, wir verarbeiten es weiter und senden es fort auf andere.

Schiene gleich manches im dunkeln Grunde unseres Gedankenmeeres tot und begraben zu liegen, zu rechter Zeit steigt's doch hervor und organisiert zu² und mit anderen Gedanken; denn in der menschlichen Seele ist nichts tot; alles lebt, oder ist da,

1. C'est l'état d'esprit d'un *Stürmer* que Herder nous dépeint ici.

2. Zu, en vue de.

daß es zum Leben geweckt werde, und da das Reich menschlicher Seelen im innigsten Zusammenhange ist, so belebt, so erweckt eine die andre. Noch in einem höheren Grade wirken so auf uns die Leidenschaften, Lebensweisen und Sitten der Menschen, insonderheit derer, mit denen wir täglich umgehen. Wir gewöhnen uns an des anderen Wort, Miene, Blick, Ausdruck, so daß wir solche unvermerkt an uns nehmen und auf andere fortpflanzen. Dies ist das unsichtbare magische Band, das sogar Geberden der Menschen verknüpft; eine ewige Mitteilung der Eigenschaften, eine Palingenesie¹ und Metempsychose ehemals eigener, jetzt fremder, ehemals fremder, jetzt eigener Gedanken, Gemütsneigungen und Triebe.

Wir glauben allein zu sein und sind's nie; wir sind mit uns selbst nicht allein; die Geister anderer, abgelebter Schatten, alter Dämonen, oder unserer Erzieher, Freunde, Feinde, Bildner, Mißbildner und tausend zudringender Gefellen wirken in uns. Wir können nicht umhin ihre Gesichter zu sehen, ihre Stimmen zu hören, selbst die Krämpfe ihrer Mißgestalten gehen in uns über. Wohl ihm, dem sein Leben ein Elysium und keinen Tartarus zum Himmel seiner Gedanken, zur Region seiner Empfindungen, Grundsätze und Handlungsweisen bereitet hat! Sein Gemüt ist in einer fröhlichen Unsterblichkeit gegründet.

Goethe.

(1749-1832.)

Goethe hat im geistigen Leben Deutschlands gewirkt, wie eine gewaltige Naturerscheinung im physischen gewirkt hätte. Unsere Steinkohlenlager erzählen von Zeiten tropischer Wärme, wo Palmen bei uns wuchsen. Unsere sich aufschließenden Höhlen berichten von Eiszeiten, wo Rentiere bei uns heimisch

1. Palingenesie = régénération, renaissance.

waren. In ungeheuren Zeiträumen vollzogen sich auf dem deutschen Boden, der in seinem heutigen Zustande so sehr den Anschein des ewig Unveränderlichen¹ trägt, kapitale Umwälzungen. Der Vergleich also läßt sich ziehen, daß Goethe auf die geistige Atmosphäre Deutschlands gewirkt habe etwa wie ein tellurisches Ereignis, das unsere klimatische Wärme um so und so viel Grade im Durchschnitte² erhöhte. Gesähle dergleichen, so würde eine andere Vegetation, ein anderer Betrieb der Landwirtschaft und damit eine neue Grundlage unserer gesamten Existenz eintreten.

Als Goethe zu schreiben begann³, war die deutsche Sprache so beschränkt in ihrer allgemeinen Wirkung, wie es der deutsche nationale Wille in unserer Politik war. Die Nation existierte, fühlte sich im stillen und ahnte den Weg, der ihr bevorstände. Das war aber auch alles. Unter den Recensionen, welche Goethe in seinen litterarischen Anfängen schrieb, spricht er über den Begriff des „Vaterlandes“ und begreift nicht, wie man von uns ein Gefühl wie das fordern könne, mit dem die Römer sich als Bürger eines Weltreiches empfanden⁴. Unmöglich dünkte uns eine nach außen gehende Bewegung. Die

1. Des ewig Unveränderlichen, d'une éternelle stabilité.

2. Im Durchschnitte, en moyenne.

3. Les *Nouveaux chants de Leipzig* parurent en 1770.

4. L'auteur fait allusion à un article qui parut en 1772 dans les *Annonces savantes de Francfort*, l'organe du *Sturm und Drang*. Goethe y rend compte d'une dissertation superficielle et banale de Sonnenfels sur « l'Amour de la Patrie. » Voici le passage capital de cet article :

„Die ewigen mißverstandenen Klagen nachgesungen : „Wir haben kein Vaterland, keinen Patriotismus.“ Wenn wir einen Platz in der Welt finden da mit unsern Befestigungen zu ruhen, ein Feld uns zu nähren, ein Haus uns zu decken; haben wir da nicht Vaterland? und haben das nicht tausend und tausende in jedem Staat? und leben sie nicht in dieser Beschränkung glücklich? Wozu nun das vergebne Aufstreben nach einer Empfindung, die wir weder haben können noch mögen, die bei gewissen Völkern, nur zu gewissen Zeitpunkten, das Resultat vieler glücklich zusammentreffender Umstände war und ist?

Römerpatriotismus! Davor bewahre uns Gott wie vor einer Riesengestalt! wir würden keinen Stuhl finden darauf zu sitzen; kein Bett, drinnen zu liegen.

englische, französische und italienische Kritik aber nahm von den deutschen litterarischen Produkten nur insoweit Notiz, als unsere Autoren, im Anschlusse an die fremden Litteraturen, ihre Werke gleich so erscheinen ließen, daß sie als ein Teil derselben angesehen werden konnten. Friedrich der Große galt — wenn ihm überhaupt die Ehre zu teil ward, mitgezählt zu werden — in Paris als französischer Autor, und er selbst sah sein Verhältnis nicht anders an. Französisch wurde in allen Kreisen Norddeutschlands als zweite Muttersprache gesprochen, während in Oesterreich das Italienische vorwaltete. Voltaire debattiert im Artikel „Langue“ der Encyclopädie die Qualitäten der verschiedenen Sprachen als litterarischer Ausdrucksweisen: die deutsche kommt darunter gar nicht vor. Erst seitdem Goethes „Werther“ von Engländern und Franzosen verschlungen worden war und selbst nach Italien vorbrang, wurde auswärts die Möglichkeit einer deutschen Litteratur höhern Ranges zugegeben.

Versuche waren vor Goethe oft gemacht worden, die deutsche Sprache so weit zu erheben, daß in ihr die feinem Wendungen der Gedanken Ausdruck finden könnten. Über den persönlichen Kreis aber ging die Wirkung nicht hinaus. Klopstock, Lessing und Winckelmann hatten ihr eigenes Deutsch zu schaffen gesucht, indem sie sich die Bildung der klassischen Sprachen, sowie der französischen und italienischen¹ zu nuge machten, alle drei aber ohne durchgreifenden Erfolg. Noch mächtiger² als sie hat, neben Goethe, Herder eine deutsche Prosa mit höheren Eigenschaften herzustellen gewußt. Er zumeist hatte Einfluß auf Goethe, als dieser, alles zusammenfassend, was vor ihm geleistet worden war, und es sich zum Vorteile verwendend, das wirklich Lebende Deutsch hervorbrachte, das alle

1. Italienischen. Inattendu. Il ne saurait être question de l'influence de l'italien sur Klopstock et Lessing, et Winckelmann ne semble pas avoir beaucoup pratiqué cette langue.

2. Noch mächtiger. Bien contestable. La prose de Lessing est supérieure à celle de Herder, qui est souvent touffue, obscure, pénible.

waren. In ungeheuren Zeiträumen vollzogen sich auf dem deutschen Boden, der in seinem heutigen Zustande so sehr den Anschein des ewig Unveränderlichen¹ trägt, kapitale Umwälzungen. Der Vergleich also läßt sich ziehen, daß Goethe auf die geistige Atmosphäre Deutschlands gewirkt habe etwa wie ein tellurisches Ereignis, das unsere klimatische Wärme um so und so viel Grade im Durchschnitte² erhöhte. Geschähe dergleichen, so würde eine andere Vegetation, ein anderer Betrieb der Landwirtschaft und damit eine neue Grundlage unserer gesamten Existenz eintreten.

Als Goethe zu schreiben begann³, war die deutsche Sprache so beschränkt in ihrer allgemeinen Wirkung, wie es der deutsche nationale Wille in unserer Politik war. Die Nation existierte, fühlte sich im stillen und ahnte den Weg, der ihr bevorstände. Das war aber auch alles. Unter den Recensionen, welche Goethe in seinen litterarischen Anfängen schrieb, spricht er über den Begriff des „Vaterlandes“ und begreift nicht, wie man von uns ein Gefühl wie das fordern könne, mit dem die Römer sich als Bürger eines Weltreiches empfanden⁴. Unmöglich dünkte uns eine nach außen gehende Bewegung. Die

1. Des ewig Unveränderlichen, d'une éternelle stabilité.

2. Im Durchschnitte, en moyenne.

3. Les Nouveaux chants de Leipzig parurent en 1770.

4. L'auteur fait allusion à un article qui parut en 1772 dans les *Annonces savantes de Francfort*, l'organe du *Sturm und Drang*. Goethe y rend compte d'une dissertation superficielle et banale de Sonnenfels sur « l'Amour de la Patrie. » Voici le passage capital de cet article :

„Die ewigen mißverstandenen Klagen nachgesungen : „Wir haben kein Vaterland, keinen Patriotismus.“ Wenn wir einen Platz in der Welt finden da mit unsern Besitztümern zu ruhen, ein Feld uns zu nähren, ein Haus uns zu decken; haben wir da nicht Vaterland? und haben das nicht tausend und tausende in jedem Staat? und leben sie nicht in dieser Beschränkung glücklich? Wozu nun das vergebne Aufstreben nach einer Empfindung, die wir weder haben können noch mögen, die bei gewissen Völkern, nur zu gewissen Zeitpunkten, das Resultat vieler glücklich zusammentreffender Umstände war und ist?

Römerpatriotismus! Davor bewahre uns Gott wie vor einer Riesengestalt! wir würden keinen Stuhl finden darauf zu sitzen; kein Bett, drinnen zu liegen.

englische, französische und italienische Kritik aber nahm von den deutschen litterarischen Produkten nur insoweit Notiz, als unsere Autoren, im Anschlusse an die fremden Litteraturen, ihre Werke gleich so erscheinen ließen, daß sie als ein Teil derselben angesehen werden konnten. Friedrich der Große galt — wenn ihm überhaupt die Ehre zu teil ward, mitgezählt zu werden — in Paris als französischer Autor, und er selbst sah sein Verhältnis nicht anders an. Französisch wurde in allen Kreisen Norddeutschlands als zweite Muttersprache gesprochen, während in Oesterreich das Italienische vortwaltete. Voltaire debattiert im Artikel „Langue“ der Encyclopädie die Qualitäten der verschiedenen Sprachen als litterarischer Ausdrucksweisen : die deutsche kommt darunter gar nicht vor. Erst seitdem Goethes „Werther“ von Engländern und Franzosen verschlungen worden war und selbst nach Italien vordrang, wurde auswärts die Möglichkeit einer deutschen Litteratur höhern Ranges zugegeben.

Versuche waren vor Goethe oft gemacht worden, die deutsche Sprache so weit zu erheben, daß in ihr die feinem Wendungen der Gedanken Ausdruck finden könnten. Über den persönlichen Kreis aber ging die Wirkung nicht hinaus. Klopstock, Lessing und Winckelmann hatten ihr eigenes Deutsch zu schaffen gesucht, indem sie sich die Bildung der klassischen Sprachen, sowie der französischen und italienischen¹ zu nütze machten, alle drei aber ohne durchgreifenden Erfolg. Noch mächtiger² als sie hat, neben Goethe, Herder eine deutsche Prosa mit höheren Eigenschaften herzustellen gewußt. Er zumeist hatte Einfluß auf Goethe, als dieser, alles zusammenfassend, was vor ihm geleistet worden war, und es sich zum Vortelle verwendend, das wirklich lebende Deutsch hervorbrachte, das alle

1. Italienischen. Inattendu. Il ne saurait être question de l'influence de l'italien sur Klopstock et Lessing, et Winckelmann ne semble pas avoir beaucoup pratiqué cette langue.

2. Noch mächtiger. Bien contestable. La prose de Lessing est supérieure à celle de Herder, qui est souvent touffue, obscure, pénible.

Spättern bei ihm schreiben lernten. Goethe will Wieland dieses Verdienst zuweisen, doch er selbst hat die übrigen Versuche zu Boden gedrückt. Seine Verse erst haben die Schillers in Fluß gebracht¹. Goethe hat Schlegel² die Fülle verliehen, Shakespeare beinahe in einen deutschen Dichter umzuwandeln. Goethes Prosa ist nach und nach für alle Fächer des geistigen Lebens zur mustergültigen Ausdrucksweise geworden. Durch Schelling³ ist sie in die Philosophie, durch Savigny in die Jurisprudenz, durch Alexander von Humboldt⁴ in die Naturwissenschaften, durch Wilhelm von Humboldt⁵ in die philologische Gelehrsamkeit eingebrungen. All unser Briefstil beruht auf dem Goethes. Unzählige Wendungen, die wir gebrauchen, ohne nach ihrer Quelle zu fragen, weil sie uns zu natürlich zu Gebote stehen, würden uns ohne Goethe verschlossen sein.

Aus dieser Einheit der Sprache ist bei uns die wahre Ge-

1. In Fluß gebracht, rendu coulants.

2. Schlegel. Il s'agit de Auguste Wilhelm, né en 1767 à Hanovre et mort en 1843 à Bonn. Il avait fait à Göttingen, sous la direction de Heyne, de fortes études philologiques. Son œuvre poétique (sonnets, élégies, ballades) n'a qu'une médiocre valeur. Il a plus de mérite comme critique et comme traducteur. Sa traduction de Shakespeare qu'il avait laissée inachevée fut complétée par Dorothee Tieck, la fille du poète et par le comte Baudissin (1833).

3. Schelling (1775-1854), un des grands philosophes de l'Allemagne, exerça une influence considérable sur les romantiques. Il ne semble pas que la langue presque technique, en tout cas très spéciale, de Schelling, doive grand'chose à la prose purement littéraire de Goethe. Et lorsque l'auteur de *Faust* se mêle de philosopher, son style, ordinairement imprécis, ne mérite pas d'être cité en exemple.

4. Alexander von Humboldt. Cf. page 23, note 4.

5. Wilhelm von Humboldt. Guillaume de Humboldt, né à Potsdam le 22 juin 1767, mort à Tegel, le 8 avril 1835, est comme Schlegel un élève de Heyne. Il fut en relations avec les plus grands écrivains et savants de l'époque. Cf. plus loin sur W. Schlegel, Schelling et Guillaume de Humboldt les notices relatives à ces auteurs.

meinsamkeit der höhern geistigen Genüsse erst entsprungen, und ohne sie wäre unsere politische Einheit niemals erreicht worden, die einzig und allein der unablässig vordringenden Thätigkeit derjenigen bei uns verdankt wird, die wir im höchsten Sinne die „Gebildeten“¹ nennen, und denen Goethe zuerst die gemeinsame Richtung gab.

Es giebt drei große Dichter, welche vor Goethe auf die Völker, aus denen sie hervorgegangen sind, eine Wirkung gehabt haben, die mit dem Einflusse Goethes auf Deutschland verglichen werden kann: Homer, Dante und Shakespeare. Alles was sich unter dem Begriffe „geistiger Einfluß“ denken läßt, ist von ihnen auf Griechen, Italiener und Engländer ausgeübt worden. Von jedem freilich in anderer Weise, dennoch so, daß der Erfolg sie in fast gleichem Range dastehen läßt. Von jedem einzelnen Griechen, Italiener, Engländer kann das Band gleichsam verfolgt werden, an dem er von einem dieser drei Völkerführer straff im Zügel gehalten wird. Ohne sie würden Griechenland und Italien kalte politische Begriffe sein. Homer und Dante haben die höhere Einheit Griechenlands und Italiens geschaffen, die über der politischen steht, und wer weiß, welche erhabene Rolle Shakespeare noch einmal zufallen wird, wenn bei dem Auseinanderbröckeln² aller derer, welche englisch sprechen, endlich nach einer höchsten Macht gesucht werden wird, auf deren Wort hin man sich dennoch vereint fühlen dürfe! Und wer weiß, welche Ämter Goethe für Deutschland noch vorbehalten sind in zukünftigen Wandlungen unserer Geschichte!

Aber sprechen wir von dem, was er bereits gethan hat! Kein Dichter oder Denker hat nach Luthers Zeiten einen in so viel Richtungen gleichzeitig wirkenden, vier aufeinander folgende Generationen voll durchdringenden Einfluß gehabt, als Goethe³. Wie völlig anders wirkte Voltaire in Frankreich!

1. Die Gebildeten, les esprits cultivés, les « honnêtes gens » comme on disait au xvii^e siècle.

2. Auseinanderbröckeln, l'émiettement.

3. L'autorité et même le génie de Goethe ne furent pas

Voltaire umfaßte, der Masse nach, weit mehr. Jedenfalls arbeitete er intensiver als Goethe.

Auch sind seine Schriften reicher und tiefer und augenblicklicher, solange er lebte, ins Volk gedrungen¹. Aber es wurde ihm nicht so widerstandslos geglaubt. Er stand nicht auf der moralischen Höhe Goethes. Voltaire zerstörte, Goethe hat aufgebaut. Goethe hat niemals für augenblickliche Zwecke eine „Partei“ bilden wollen. Goethe hat seine Gegner stets gewähren lassen². Seine unsterblichen Waffen waren ihm zu lieb, um sie gegen Sterbliche zu gebrauchen.

reconnus dès l'abord par tous les contemporains. En 1795, après *Iphigénie en Tauride*, *Egmont*, et *Torquato Tasso*, les maîtres du théâtre allemand étaient le sentencieux Iffland (1759-1814) auteur de comédies larmoyantes et de drames bourgeois et le frivole Kotzebue (1761-1819).

On lisait avec délices les romans de Wieland et de La Fontaine (1758-1831); les poésies de Matthisson et de Salis-Seewis trouvaient partout de fervents admirateurs. En esthétique, on en était resté aux conceptions utilitaires de Nicolai et de Sulzer. Kant avait plus d'adversaires que de disciples et n'était souvent compris ni des uns ni des autres.

Schiller écrivait à Goethe le 15 mai 1795 :

„Das Publicum hat nicht mehr die Einheit des Kindergeschmacks, und noch weniger die Einheit einer vollendeten Bildung. Es ist in der Mitte zwischen beiden, und das ist für schlechte Autoren eine herrliche Zeit, aber für solche die nicht bloß Geld verdienen wollen, desto schlechter.“

1. L'influence de Voltaire est en quelque sorte palpable : il est plus malaisé de déterminer l'action exercée par Goethe sur les masses populaires.

2. La mordante ironie et les sarcasmes de Voltaire ne convenaient guère au génie harmonieux et placide (gelassen) du poète allemand. Mais l'auteur des *Xénies* a prouvé maintes fois qu'il savait se défendre et au besoin prendre l'offensive. Il s'efforçait toujours de rendre justice à ses adversaires.

Nicht größern Vorteil wußt' ich zu nennen,
Als des Feindes Verdienst erkennen.

(Proverbes).

Goethe wirkt sanft und unmerklich, wie die Natur selber¹. Neidlos sehen wir ihm überall zugestanden, ein Mensch von höherer Begabung zu sein. Einen Olympier, der über der Welt thronte, nennt ihn Jean Paul, dem niemand etwas geben könne, der sich selber genug sei. Goethe stand erhaben über Liebe und Abneigung. Die wenigen, die sich als seine Feinde bekannt haben, erscheinen von Anfang an wie Leute, die Mühe haben, ihren Standpunkt zu behaupten, während sie heute überhaupt kaum noch begriffen werden. Und selbst was diese anlangt : es war doch für jeden ein Glück, mit Goethe in Verbindung zu sein, und es war unmöglich, ihm aus dem Wege zu gehen.

Es konnte scheinen, als brächen heute bereits Zeiten an, in denen sich das deutsche Volk, nachdem es in seiner Verehrung zu weit gegangen, von Goethe wieder leise entfernte. Aber es hatte nur den Anschein. Goethe fing an, von einigen für abgethan² ausgegeben zu werden, für einen, der seine Dienste geleistet habe und ruhen könne. Dergleichen ist ausgesprochen worden. Doch was unsern Blicken an Goethe fremd zu werden anfang, war nicht er selbst, sondern nur das mit seinem Namen genannte Bild, welches die letzte Generation sich von ihm geformt hatte. Eine neue Zeit beginnt, die sich ihr eigenes Bild Goethes von frischem schaffen muß. Sie stürzt das alte, ihn selber aber berührt niemand. Gerade heute wird es wichtig, sich mit ihm zu beschäftigen. Nur ein anderer Standpunkt muß eingenommen werden.

Diese Veränderung des Standpunktes ergibt sich aus der

Son attitude ordinaire était l'indifférence :

Was soll ich viel lieben, was soll ich viel hassen ;
Man lebt nur vom leben lassen.

(*Proverbes*).

1. Goethe était ennemi de toute exagération et de toute violence. La passion même s'exprime chez lui avec mesure et sobriété et n'atteint jamais son paroxysme.

2. Abgethan, « usé », démodé.

veränderten Stellung, die wir zu aller historischen Betrachtung überhaupt in Deutschland heute einnehmen.

Wir besitzen eine Gegenwart, weit über unsere Wünsche hinaus. Ihre Gaben sind nicht mehr, wie früher, erst zu erhoffen oder zu erringen, sondern festzuhalten, auszubilden und auszunutzen. Mit dem Lichte dieses neu angebrochenen Tages leuchten wir jetzt anders in die Zeiten hinein, welche hinter uns liegen.

Goethes Arbeit hat den Boden schaffen helfen, auf dem wir heute säen und ernten. Er gehört zu den vornehmsten Gründern der deutschen Freiheit¹. Ohne ihn würden uns bei all unsern

1. Der deutschen Freiheit. Le mot aurait besoin d'être défini. Goethe, en réalité, ne revendique d'autre liberté que celle de penser : la liberté politique lui est indifférente. Dès 1783, il se repent, dans son poème d'*Ilmenau*, d'avoir fourni des aliments aux passions révolutionnaires en écrivant *Werther* et *Götz de Berlichingen* :

Ich brachte reines Feuer vom Altar;
Was ich entzündet, ist nicht reine Flamme.
Der Sturm vermehrt die Glut und die Gefahr.

Plus tard il dira avec amertume :

Alle Freiheitsapostel, sie waren mir immer zuwider;
Willkür suchte doch nur jeder am Ende für sich.
Willst du viele befreien, so wag' es vielen zu dienen,
Wie gefährlich das sei, willst du es wissen? Versuch's.

(*Epigrammes*).

Egmont traduit la pensée intime de Goethe lorsqu'il dit : „Ein ordentlicher Bürger, der sich ehrlich und fleißig nährt, hat überall so viel Freiheit als er braucht.“ (Acte 2, sc. 1.)

En 1827, le poète fera à Eckermann cette déclaration bien significative :

„Es ist mit der Freiheit ein wunderbarlich Ding, und jeder hat leicht genug, wenn er sich nur zu begnügen und zu finden weiß. . . Hat einer nur so viel Freiheit, um gesund zu leben und sein Gewerbe zu treiben, so hat er genug, und so viel hat leicht ein jeder. . .“

Goethe assista, impassible sinon hostile, au grand mouvement patriotique de 1813. Il n'éprouvait aucune passion pour la cause de l'indépendance et de l'unité allemandes. Sa patrie, c'était le monde civilisé; ses compatriotes, tous les esprits cultivés. Il resta toujours cosmopolite. La „deutsche Freiheit“ dont parle Herman Grimm n'est autre

Siegen die besten Gedanken fehlen, diese Siege auszunutzen.

Was war nun Goethe — in großen Zügen seine Gestalt hingestellt?

Unter vielen, die mit ihm zugleich strebten, einer der Glücklichen und Mächtigsten, der, dem das Schicksal am offenbaren die Wege ebnete, ein Landwirt auf dem Boden geistiger Arbeit, bei dem niemals Mißjahre¹ eingetreten sind, sondern immer volle Ernten, mochten es dürre oder regnerische Jahre sein. Goethe hatte immer die Früchte gerade auf dem Felde, denen das² zu gute kam. Sein Fortschreiten ist nie durch unnützen Aufenthalt unterbrochen worden, auf den er wie auf verlorene Zeit hätte zurückblicken müssen. Er war gesund, schön und kräftig³. Er hat immer ganz im Dasein der Gegenwart dringesteht⁴, die ihn umwebte, und ist zugleich dem allge-

chose que la liberté intellectuelle. Il faut beaucoup de subtilité pour découvrir dans la politique suivie par l'empire depuis 1870 les traces des idées de Goethe. Au reste, c'est un peu la manie des Allemands que d'invoquer, en toute occasion, les grands noms du dix-huitième siècle. Les doctrines philosophiques les moins conciliables se réclament de Kant; Lessing est le cri de guerre des partis les plus opposés et le patronage de Goethe est revendiqué par toutes les écoles littéraires.

1. Mißjahre, de mauvaises années, c.-à-d. de mauvaises récoltes.

2. Das, la sécheresse ou les pluies.

3. Ajoutez à cela ce grain d'heureuse insouciance qui est encore plus nécessaire aux poètes qu'aux autres hommes :

Läß nur die Sorge sein,
Das giebt sich alles schon,
Und fällt der Himmel ein,
Kommt doch eine Lerche davon.

(Sprichwörtlich).

4. Hat dringesteht, (darin gesteht) il était plongé.

Goethe, en effet, ne s'est jamais détourné du présent et il s'intéressait à tout, excepté aux questions politiques. Il tendait à l'universalité par un labeur multiple et continu :

„Willst du ins Unendliche schreiten,
Geh' nur im Endlichen nach allen Seiten.“

(Gott, Gemüt und Welt).

meinen Fortschritte der Menschheit um ein gutes Stück stets vorausgewesen¹. Er hat ein volles Menschenschicksal bis zum letzten Tage in ansteigender Entwicklung durchgemacht.

Die hohe Zahl seiner Lebensjahre ist wohl zu beachten. Goethe hat das doppelte Leben durchgemessen, dessen zweite Hälfte für die Durchführung des in der ersten Hälfte Begonnenen so wichtig ist. Er hat die Eroberungen seiner Jugend, als sein eigener Erbe und Thronfolger gleichsam, zu einer ruhigen festen Herrschaft ausbilden dürfen. Wenigen war dieser Vorteil gegönnt. Lessing und Herder² ist die zweite Hälfte ihres Lebens verkümmert worden. Schiller begann schon leise zu sterben, als er eben anfangen wollte, recht zu leben, sich auszubreiten und frei seine schöpferische Kraft auszubenten.

Die Namen so vieler andern sind uns geläufig, die vor dem 40. Jahre schon ihre Laufbahn unterbrechen mußten, während sie eine Kraft zu besitzen schienen, die durch das Doppelte nicht zu ersetzen gewesen wäre. Es ist wunderbar, zu beobachten, unter welch zweifelhaften Aspekten auch Goethe in diesen zweiten Teil seines Lebens eintrat. Er schien sich geistig erschöpft zu haben.

Da erhebt er sich wieder : Faust erscheint³. Im neuen Jahrhundert steht Goethe mit diesem Gedichte auf in Deutschland, als wäre es zum erstenmal. Niemand hatte so Großes erwartet. Albermals reißt er die Jugend mit sich fort, während die Ältern sich zu ihm zurückwenden. Jetzt erst nimmt er ganz und gar von Deutschland Besitz. Es hatte immer noch Männer bei uns gegeben, denen er nicht näher gekommen war : dem

1. Ist... vorausgewesen, « il a toujours eu une avance considérable. »

2. Lessing und Herder, au datif.

3. La première partie de *Faust*, parut en 1808. Depuis 1797, date de la publication d'*Hermann et Dorothee*, Goethe, qui s'était surtout occupé d'études scientifiques (théorie des couleurs, métamorphose des plantes) et archéologiques, n'avait fait paraître aucune grande œuvre poétique.

Freiherrn von Stein¹ war bis dahin noch nichts von Goethe bekannt gewesen. Jetzt erst lernte Stein ihn kennen. In anderer Weise als früher zeigt sich nun Goethes Einfluß. Nach allen Seiten hin gewinnt er die Übermacht. Es scheint, als habe es jetzt nur bedurft, daß er die Hand ausstreckte, um seine Macht fühlbar zu machen.

Nun aber das Höchste, die innern Gaben des Schicksals : hier sehen wir eine harmonische Entfaltung geistiger Kraft, die auch andern vor ihm vielleicht zu teil geworden ist, die sich bei niemand aber beobachten läßt wie bei ihm.

Es ist, als hätte die Vorsehung ihn, damit durch nichts seine Entfaltung gestört werde, in die simpelsten Verhältnisse versetzen wollen. Mit drei Worten ist sein gesamter bürgerlicher Lebenslauf berichtet.

Reicher Leute Kind in Frankfurt², macht er, nach zurückge-

1. Le baron de Stein, grand-écuyer du duc de Saxe-Weimar est moins connu que sa femme Charlotte, dame d'honneur de la duchesse Amélie. Charlotte de Stein (1742-1827) inspira à Goethe un amour profond, auquel on doit bon nombre des plus admirables lieds du poète et la noble figure d'Iphigénie. (Cf. H. Düntzer, *Charlotte von Stein, die Freundin Goethes*, 2 vol. 1874 et E. Höfer, *Goethe und Charlotte von Stein*, 1878).

2. Rappelons brièvement quelques faits et quelques dates. Johann Wolfgang Goethe, fils du conseiller aulique Johann Kaspar Goethe (1710-1782) et de Katharina Elisabeth Textor (morte en 1808), fille d'un bourgmestre, naquit à Francfort-sur-le-Mein le 28 août 1749. Il fit ses premières études sous la direction de son père, suivit quelque temps, sans grande ardeur, les cours de l'Université de Leipzig, (1765-1768), termina ses études de droit à Strasbourg en 1774, fut appelé à Weimar en 1775, fit de 1786 à 1788 un voyage en Italie qui eut une influence décisive sur son génie, accepta en 1791 la direction du théâtre de Weimar, accompagna le duc de Weimar dans l'expédition de Brunswick (1792) et se lia avec Schiller en 1794. Une étroite et féconde amitié unit les deux poètes. La mort de Schiller (9 mai 1805) jeta Goethe dans un profond découragement. En 1806 il épouse Christiane Vulpius; il a une entrevue avec Napoléon, à Erfurt, deux ans plus tard, voit mourir

legten Universitätsjahre, in seiner Vaterstadt, einer etwas herabgekommenen freien Stadt, den Versuch, als Advokat ein-

successivement M^{me} de Stein (1827), son protecteur Charles-Auguste (1828) et son propre fils, Auguste Gœthe (1830) qu'il suit dans la tombe le 22 mars 1832.

On peut établir dans l'œuvre si considérable de Gœthe sept groupes principaux :

1^o POÉSIE LYRIQUE. — *Lieds et ballades*, publiés à diverses dates à partir de 1770; *Odes* (1772-1774); *Elégies* (Sur la mort de Mieding, 1782; *Elégies romaines*, 1788-1790; Second livre des *élégies*, 1796-1797; *Epilogue à la Cloche de Schiller*, 1815; *Elégie de Marienbad*, 1823). — *Sonnets* (en l'honneur de Minna Herzlieb, 1807); *Idylles*, *Poésies orientales* (*Divan oriental-occidental*, 1815-1816), etc.

2^o POÉSIE ÉPIQUE. — *Le Juif-Errant* (fragment 1774); *Hermann et Dorothee* (1797); *Achilleide* (fragment 1798). *Reineke Fuchs* (1793) est une traduction en hexamètres du *Roman de Renart*.

3^o POÉSIE DRAMATIQUE. — Cinq chefs-d'œuvre : *Götz de Berlichingen* (en prose, 1773); *Egmont* (en prose, 1787); *Iphigénie en Tauride* (1787); *Torquato Tasso* (1789); *Faust* (fragment, 1790; toute la première partie 1808, le tout, 1832).

Œuvres secondaires : *Clavigo* (1774); *Stella*, le *Grand-Copte*, le *Citoyen-Général*, la *Fille Naturelle*, etc.

Traductions : *Mahomet et Tancrède*, de Voltaire.

4^o POÉSIE DIDACTIQUE, SATIRIQUE ET SCIENTIFIQUE. — *Epigrammes*; *Proverbes*; les *Xénies* (1796); *Les Prédications de Bakis* (1798); *Les Mystères* (fragment, 1785), etc.

5^o ROMANS ET CONTES. — *Les Souffrances du jeune Werther* (1774); *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1774-1795); *Les Années de voyage de Wilhelm Meister* (1821-1829); *les Affinités électives* (1809).

6^o HISTOIRE ET AUTOBIOGRAPHIE. — *Winckelmann et son siècle* (1805); *Vérité et Poésie* (1811-1831); *Annales*; *Voyage en Italie*; *Campagne de France*, etc.

7^o OUVRAGES SCIENTIFIQUES. — *Sur l'architecture allemande* (1773); *Métamorphose des plantes* (1790); *Optique* (1791-1792); *Idées sur la formation organique* (1807); *Théorie des couleurs* (1810).

Etudes de minéralogie, de géologie, de météorologie.

Une immense correspondance.

1828-29. Publication de la *Correspondance* de Gœthe et de Schiller.

zutreten. Er begegnet zufällig dann einem eben majorenn¹ gewordenen Fürsten, dessen Vertrauen er gewinnt, halb noch wie das eines Kindes, und dem er nach Weimar folgt, um dort als erster Minister und Hofdichter einzutreten und dort für immer zu bleiben².

Goethe war aber nicht der in Träume verlor der hinter abgeschlossenen Thüren sitzende Sch niemand stören durfte. Sein dichterisches Schaf unmerklich als eine kaum Zeit in Anspruch ne arbeit³, von der wenig die Rede sein darf, als Abbruch⁴, was Goethe mit gesamter Kraft, wie Aufgaben des täglichen Lebens absolvierte. Goethe und war für jeden zu haben, als Advokat in J Minister in Weimar. Um Recht und Verwaltung geringfügigsten Kleinigkeiten hinein kümmerte

1. Majorenn, majeur; *majorité*, dans ce sens: rennität (synonymes: Mündigkeit, Volljährigkeit)

2. Goethe a chanté à plusieurs reprises son en particulier dans le beau poème d'*Ilmenau* (les vers suivants (*Epigrammes*, 1790) :

Klein ist unter den Fürsten Germaniens freilich der mein
 Kurz und schmal ist sein Land, mäßig nur, was er
 Aber so wende nach innen, so wende nach außen die Krä
 Jeder; da wär's ein Fest, Deutscher mit Deutschen zu
 Doch was priesest du Ihn, den Thaten und Werke verkün
 Und bestochen erschien' deine Verehrung vielleicht;
 Denn mir hat er gegeben, was Große selten gewähren,
 Neigung, Muße, Vertrauen, Felder und Garten und
 Niemand braucht' ich zu danken als Ihm, und manches I
 Der ich mich auf den Erwerb schlecht, als ein Dicht
 Hat mich Europa gelobt, was hat mir Europa gegeben!
 Nichts! Ich habe, wie schwer! meine Gedichte bezahl
 Deutschland ahmte mich nach, und Frankreich mochte mi
 England! freundlich empfangst du den zerrütteten G
 Doch was fördert es mich, daß auch sogar der Chines
 Malet mit ängstlicher Hand Werthern und Lotten auf Glas?
 Niemals frug ein Kaiser nach mir, es hat sich kein König
 Um mich bekümmert, und Er war mir August und Mäcen.

3. Nebenarbeit, travail accessoire, secondaire.

4. Abbruch thun, faire tort.

5. Il ne plaida que deux fois et sans grand succès.

lässig und trat mit voller persönlicher Macht aus eigener Kenntnis der Dinge da ein¹, wo es sich darum handelte, gemeinnützige Maßregeln zu beraten oder durchzuführen. Goethe war der erste Verwaltungsbeamte in den weimarischen Landen und ist es geblieben, auch nachdem er dem Anscheine nach sich von den Geschäften zurückgezogen hatte. Er empfing nicht bloß das Gehalt eines Ministers, er that auch Arbeit dafür. Immer trägt er das Schicksal des Herzogs und des Landes als das im Herzen, wofür er einzustehen hatte. Immer ist bis zuletzt Goethes persönliches Regiment neben dem des Großherzogs hergelaufen. Wenn er von den wissenschaftlichen Instituten Jenas redet, ist ihm ebenso natürlich, statt „unfere“ „meine“ Institute zu sagen.

Neben dieser Thätigkeit als vornehmster, verantwortlicher Beamter eine zweite als Gelehrter.

Kein Gebiet hier (die rein mathematischen Wissenschaften vielleicht allein ausgenommen), auf dem er die Fortschritte nicht verfolgte. Als Naturforscher wie als Historiker² — um mit diesem Worte den Umfang alles philologisch-philosophischen Wissens am einfachsten zu ziehen — arbeitete er mit solchem Eifer und Erfolge, daß seine Leistungen nach der einen oder der andern Richtung hin genügt hätten, das Leben eines Mannes überhaupt auszufüllen. Seine Entdeckungen sind bekannt³. Der Wert seiner Mitarbeiterschaft und Teilnahme war den Gelehrten unschätzbar. Eine Reihe von Sprachen war ihm geläufig, und noch im Alter wußte er sich neuer zu bemächtigen. Die Fürsorge einer Universität lag ihm ob, die ihrer Zeit von bei weitem größerer Wichtigkeit in Deutschland

1. Trat ein, intervenait.

2. Historiker. — Goethe avait peu de goût pour l'histoire. „Das Beste, was wir von der Geschichte haben, ist der Enthusiasmus, den sie erregt.“ (Maximes et Réflexions).

3. La découverte de l'os intermaxillaire chez l'homme, l'assimilation des os du crâne aux vertèbres, la conception de l'unité organique, etc... Il est vrai que la plupart de ces découvertes de Goethe ont été contestées.

war, als sie heute sein kann, auf der er Anstalten für wissenschaftliche Zwecke hervorrief oder förderte, wo er die öffentliche Kritik organisierte und ihre Leitung in Händen behielt.

Und zu diesen Ämtern für lange Jahre die Direktion des Weimarer Theaters¹, bei dem peinlichsten Einstehen auch hier für technische und ästhetische Einzelheiten.

Und schließlich alles dies doch wieder nur Nebensache neben den Obliegenheiten seines scheinbar höchsten Amtes, das den Zeitgenossen als der eigentliche Zweck seines Lebens erschien : dem intimen Verkehre mit unzähligen Personen jedes Alters und jeder Lebensstellung.

Goethe, ohne es zu wollen, drängte sich in die Gedanken der Menschen ein.

Von ihm ist unablässig die Rede in Weimar vom ersten Tage seines Erscheinens dort bis zum letzten seines Lebens. Jeder dort weiß immer von ihm und hält nach ihm hin Augen und Ohren offen. Wenn in Weimar nicht von Goethe gesprochen wird, so ist das nur der Fall, weil es eben unmöglich war, immer nur ihn im Munde zu führen. Wo wir einen Brief finden, der im Laufe seines Lebens geschrieben ist, suchen wir unwillkürlich gleich die Stelle darin, die von Goethe handelt, und wundern uns, wenn sie fehlt. Wissen die Leute nichts zu sagen, so melden sie wenigstens, ob Goethe anwesend oder ob er verreist sei. Und zwar das letztere als den anormalen Zustand : als habe man ein Recht auf seine Gegenwart. Seine geistige Gegenwart aber schien man in ganz Deutschland in Anspruch zu nehmen. Immer wieder treten von ungeahnter Seite neue Beweise hervor für die Ausdehnung des Verkehrs, in welchem Goethe mit seinen Zeitgenossen gestanden hat. Liest man seine Korrespondenz, von der sicherlich ein erhebli-

1. De 1791 à 1817. Jusqu'en 1796, Goethe se contenta de surveiller le répertoire; à partir de 1796, il fut secondé par Iffland, artiste de grand talent et par Schiller. Après la représentation du *Camp de Wallenstein*, les deux poètes firent de la scène de Weimar un théâtre d'essai, qui leur facilitait la création d'un répertoire national.

lässig und trat mit voller persönlicher Macht aus eigener Kenntniß der Dinge da ein¹, wo es sich darum handelte, gemeinnützige Maßregeln zu beraten oder durchzuführen. Goethe war der erste Verwaltungsbeamte in den weimarischen Landen und ist es geblieben, auch nachdem er dem Anscheine nach sich von den Geschäften zurückgezogen hatte. Er empfing nicht bloß das Gehalt eines Ministers, er that auch Arbeit dafür. Immer trägt er das Schicksal des Herzogs und des Landes als das im Herzen, wofür er einzustehen hatte. Immer ist bis zuletzt Goethes persönliches Regiment neben dem des Großherzogs hergelaufen. Wenn er von den wissenschaftlichen Instituten Jena's redet, ist ihm ebenso natürlich, statt „unserer“ „meine“ Institute zu sagen.

Neben dieser Thätigkeit als vornehmster, verantwortlicher Beamter eine zweite als Gelehrter.

Kein Gebiet hier (die rein mathematischen Wissenschaften vielleicht allein ausgenommen), auf dem er die Fortschritte nicht verfolgte. Als Naturforscher wie als Historiker² — um mit diesem Worte den Umfang alles philologisch-philosophischen Wissens am einfachsten zu ziehen — arbeitete er mit solchem Eifer und Erfolge, daß seine Leistungen nach der einen oder der andern Richtung hin genügt hätten, das Leben eines Mannes überhaupt auszufüllen. Seine Entdeckungen sind bekannt³. Der Wert seiner Mitarbeiterschaft und Teilnahme war den Gelehrten unschätzbar. Eine Reihe von Sprachen war ihm geläufig, und noch im Alter wußte er sich neuer zu bemächtigen. Die Fürsorge einer Universität lag ihm ob, die ihrer Zeit von bei weitem größerer Wichtigkeit in Deutschland

1. Trat ein, intervenait.

2. Historiker. — Goethe avait peu de goût pour l'histoire. „Das Beste, was wir von der Geschichte haben, ist der Enthusiasmus, den sie erregt.“ (Maximes et Réflexions).

3. La découverte de l'os intermaxillaire chez l'homme, l'assimilation des os du crâne aux vertèbres, la conception de l'unité organique, etc... Il est vrai que la plupart de ces découvertes de Goethe ont été contestées.

war, als sie heute sein kann, auf der er Anstalten für wissenschaftliche Zwecke hervorrief oder förderte, wo er die öffentliche Kritik organisierte und ihre Leitung in Händen behielt.

Und zu diesen Ämtern für lange Jahre die Direktion des Weimarer Theaters¹, bei dem peinlichsten Einstehen auch hier für technische und ästhetische Einzelheiten.

Und schließlich alles dies doch wieder nur Nebensache neben den Obliegenheiten seines scheinbar höchsten Amtes, das den Zeitgenossen als der eigentliche Zweck seines Lebens erschien : dem intimen Verkehre mit unzähligen Personen jedes Alters und jeder Lebensstellung.

Goethe, ohne es zu wollen, drängte sich in die Gedanken der Menschen ein.

Von ihm ist unablässig die Rede in Weimar vom ersten Tage seines Erscheinens dort bis zum letzten seines Lebens. Jeder dort weiß immer von ihm und hält nach ihm hin Augen und Ohren offen. Wenn in Weimar nicht von Goethe gesprochen wird, so ist das nur der Fall, weil es eben unmöglich war, immer nur ihn im Munde zu führen. Wo wir einen Brief finden, der im Laufe seines Lebens geschrieben ist, suchen wir unwillkürlich gleich die Stelle darin, die von Goethe handelt, und wundern uns, wenn sie fehlt. Wissen die Leute nichts zu sagen, so melden sie wenigstens, ob Goethe anwesend oder ob er verreist sei. Und zwar das letztere als den anomalen Zustand : als habe man ein Recht auf seine Gegenwart. Seine geistige Gegenwart aber schien man in ganz Deutschland in Anspruch zu nehmen. Immer wieder treten von ungeahnter Seite neue Beweise hervor für die Ausdehnung des Verkehrs, in welchem Goethe mit seinen Zeitgenossen gestanden hat. Liest man seine Korrespondenz, von der sicherlich ein erhebli-

1. De 1791 à 1817. Jusqu'en 1796, Goethe se contenta de surveiller le répertoire; à partir de 1796, il fut secondé par Ifsland, artiste de grand talent et par Schiller. Après la représentation du *Camp de Wallenstein*, les deux poètes firent de la scène de Weimar un théâtre d'essai, qui leur facilitait la création d'un répertoire national.

cher Teil noch ungedruckt ist, so meint man, Goethe habe nichts zu thun gehabt, als fortwährend Briefe zu empfangen und zu beantworten, welche sämtliche Interessen betrafen, die innerhalb einer Epoche im Umlaufe sind¹.

Vierzig Jahre lang hat Goethe als geistiger Autokrat von Weimar aus Deutschland so regiert. An allen Höfen gleichsam hat er Gesandte gehabt, die für seine Rechte eintraten. Man hat ihn spöttlich den „Kunstpapst“ genannt: er repräsentierte etwas, das sich so nennen ließ, Kunst im weitesten Umfange genommen. Es ging eine unwiderstehliche Übergewalt von ihm aus. Seine Gunst und Zustimmung waren bei Unternehmungen höherer Art nicht gut zu entbehren. Er erteilte sie nicht immer bedingungslos, er verweigerte sie zuweilen. Er hatte seine feste Politik, seine hergebrachten, begründeten Überzeugungen. Jetzt erst, im 19. Jahrhundert, begann bei uns die ruhige Verbreitung der „Sprache Goethes“, die nun von Goethe selber als ein festes Idiom angewandt wurde.

Und all diese Macht auf natürlichem Wege, langsam wie Bäume wachsen², erworben, ohne die leiseste Anwendung litterarischer Reklame. Goethe hatte einen solchen Widerwillen dagegen, sich dem Publikum aufzudrängen, daß ihm oft genug die Geflüffentlichkeit zum Vorwurfe gemacht worden ist, mit

1. Les principaux correspondants de Goethe sont Merck, Lavater, F. H. Jacobi, le duc de Weimar, M^{me} de Stein, Knebel, Zelter, Reinhard, les deux Humboldt et Schiller. Toutes ces correspondances et d'autres encore ont été publiées. (Cf. *Verzeichnis einer Goethe-Bibliothek*, 1884, Salomon Hirzel, Leipzig).

2. La comparaison est de Goethe lui-même. Il eut, de bonne heure, conscience de son génie. Dans un lied de 1776 il s'écrie, s'adressant à la Fortune :

Schaff', das Tagwerk meiner Hände,
Hohes Glück, daß ich's vollende!
Lass', o lass' mich nicht ermatten!
Nein, es sind nicht leere Träume:
Jetzt nur Stangen, diese Bäume
Geben einst noch Frucht und Schatten.

der er sich zurückzog¹. Seine ruhig aussharrende Persönlichkeit ließ die Gegenbestrebungen zu Boden sinken. Es ist zu Goethes Gunsten von Anfang an viel geschrieben und gesprochen worden: es hätte ungedruckt und ungesagt bleiben können, ohne an seiner Machtstellung zu ändern.

So stirbt er endlich in hohem Alter. Das Land war erschüttert von seinem Verluste. Man kam sich verlassen und verwaist vor. Dann aber mußte man sich helfen ohne ihn, und schließlich: man half sich. Denn all das, was oben aufgezählt ist als Goethes Thätigkeit, war sterblich wie er selber².

1. Cf. *Faust*, Prologue sur le théâtre :

Dichter

O sprich mir nicht von jener bunten Menge,
Bei deren Anblick uns der Geist entflieht.

Dans les *Proverbes*, Gœthe dit :

Wer dem Publikum dient, ist ein armes Tier;
Er quält sich ab, niemand bedankt sich dafür.

Et, ailleurs, avec plus de modération :

„Tief und ernstlich denkende Menschen haben gegen das Publikum einen bösen Stand (Ethisches).“

2. Cf. ces beaux vers de Simrock (1802-1876) :

Der sterbende Goethe.

Der Dichtkunst Morgenröte,
Ihr letzter Sonnenstrahl,
Er ist geschieden, Goethe
Verließ der Erde Thal.
Er ist so schön gestorben,
Als schön sein Leben war :
Wer solchen Tod erworben,
Ist selig immerdar.

In seiner Lieben Kreise
Mit Enkeln liebevoll
Scherzt' er nach alter Weise,
Als seine Stunde scholl.
Nahm aus der Tochter Händen
Den Becher noch und trank :
Da traf sein Aug' ein Blendes,
Daß er ins Rissen sank.

Nun aber das, was unsterblich ist. Wie ein mächtiger Strom, auf dem weder gesäet noch geerntet wird, aber der die gewaltige Ader ist, die das Land belebt, ohne die ein Volk stumm und verlassen wäre, so belebt und beherrscht Goethes Gesilde der Strom seiner Dichtung. Mag er sich noch so sehr dem Gewühle der Menschen und der Geschäfte hingeben: einsam ist er zu gleicher Zeit, und nur das bewegt seine Einsamkeit, was er da, aus eigener Kraft, zu unsterblicher Dauer geschaffen hat. Goethe hatte die uns unbegreifliche Fähigkeit, in zwei Welten zugleich zu leben, die er völlig verbindet und

Die Augen halb geschlossen,
Wie vor zu hellem Licht,
Belauscht' er unverdrossen
Das schöne Traumgesicht.
Soll es umsonst verstrahlen?
Nein, gerne hielt' er fest
Mit Zeichnen und mit Malen,
So viel sich halten läßt.

Auch mocht' er Worte hören
Von hohem Sinn und Klang
Von vollen Himmelschören
Entzückenden Gesang.
Und Alles sollt' uns bleiben,
Was Aug' und Ohr empfand:
Sie sahen eifrig schreiben
Und zeichnen seine Hand.

Die Hand war lang geschäftig,
Und nur im leeren Raum,
Mit vollen Zügen kräftig
Zu fesseln seinen Traum.
Dann sank sie müde nieder,
Schrieb auf dem Knie noch fort,
Bis englisches Gesehder
Ihn trug zum sel'gen Ort.

Er ist uns nicht entrisen,
Er schwand uns nicht in Nacht,
Wir trauern nur, zu missen,
Was er uns zugebracht:
Wie viel wir auch erwarben,
Dies letzte blieb uns nicht,
In Worten oder Farben
Sein herrlichstes Gedicht!

(Gedichte, 1842).

dennoch zugleich völlig voneinander getrennt hält¹. Stück für Stück werden seine irdischen Schicksale für unsere Blicke sich zusammenziehen. Mit immer einfacheren Worten wird man sie abthun. Immer einsamer wird er dazustehen scheinen und endlich nichts übrig bleiben, als Goethe, der Schöpfer von Gestalten, von ewiger Jugendkraft.

Herman Grimm².

(Beffer'sche Buchhandlung. — W. Herz, Berlin.)

BIBLIOGRAPHIE

Editions des œuvres complètes :

Stuttgart, Cotta (1827-1842). Edition importante, parce que c'est d'après elle que le grand dictionnaire de Grimm fait ses citations.

Editions : HEMPEL (36 volumes); KÜRSCHNER, *Deutsche National-Litteratur* (36 volumes) — Depuis 1887 paraît à Weimar, sous les auspices de la grande-duchesse Sophie, une édition qui sera vraisemblablement définitive.

Sur la vie et les œuvres de Goethe, consulter outre les histoires générales³, les ouvrages suivants :

1. Pensée que le poète exprime de la manière suivante, dans ses *Aphorismes sur l'art* :

„Natur und Idee läßt sich nicht trennen, ohne daß die Kunst, so wie das Leben, zerstört werde.“

2. Herman Grimm (1828-1901) — fils du philologue Wilhelm Grimm (1786-1859), — critique d'art, historien de la littérature, philosophe, est un des derniers représentants de l'esprit classique en Allemagne. Il excelle à placer les personnages qu'il dépeint dans leur milieu, à montrer les influences qu'ils ont subies. On lui doit une remarquable biographie de *Michel-Ange*, une étude sur les *Artistes et les Œuvres d'art*, etc...

Son livre sur Goethe, très goûté des Allemands, a parfois un caractère trop apologétique. Les pages qui précèdent sont tirées de l'introduction de cet ouvrage (5^e édit., 1894).

3. Cf. p. 9 et 10. K. Gœdeke donne dans le *Grundriss* une bibliographie complète. On trouvera aussi d'utiles renseignements dans l'*Histoire de la littérature allemande*, de Scherer, (à la fin de l'ouvrage); dans la *Vie de Goethe*, de R. M. Meyer, etc.

1^o Ouvrages allemands :

H. VIEHOFF. *Gœthes Leben, Geistesentwicklung und Werke*, 4 vol. 4^e édit. Stuttgart, 1876.

J. W. SCHAEFER. *Gœthes Leben*, 2 vol. 3^e éd. Leipzig, 1877.

K. GÖDEKE. *Gœthes Leben und Schriften*. 2^e éd. Stuttgart, 1877.

A. STAHR. *Gœthes Frauengestalten* (Très intéressant). 5^e éd. Berlin, 1875.

BRAUN. *Schiller und Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen*. 6 vol. Berlin (Luckhardt), 1883.

MINOR UND SAUER. *Studien zur Gœthe-Philologie*. Vienne, 1880.

W. SCHERER. *Aufsätze über Gœthe*. Berlin, 1886.

BAUMGARTNER 1886. Hostile.

K. HEINEMANN. Leipzig, 1895.

R. M. MEYER. Berlin, 1895.

BIELSCHOWSKY. 1^{er} vol. 1896, Munich.

V. HEHN. *Gedanken über Gœthe*. 4^e éd. Berlin, 1895.

STEIN. *Gœthe und Schiller*. Beiträge zur Aesthetik der deutschen Klassiker. 1893.

Consulter aussi le *Gœthe-Jahrbuch*, qui paraît tous les ans depuis 1880 (à Francfort) et les publications du *Gœthe-Verein* (Weimar) depuis 1886.

2^o Ouvrages français :

CARO. *La philosophie de Gœthe*. Paris, 1866.

LICHTENBERGER. *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*. Paris, 1882. 2^e éd.

MÉZIÈRES. *Gœthe; les œuvres expliquées par la vie*. Paris, 1895.

BOSSERT. *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*. Paris, 1889.

BOSSERT. *Gœthe et Schiller*. Paris, 1889.

FIRMERY. *Gœthe*. Paris, 1890. (Lecène et Oudin).

TH. CART. *Gœthe en Italie*. Paris, 1881.

STAPFER. *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques*. Paris, 1881.

E. Rod. *Essai sur Goethe*. 1898.

CHUQUET. *Etudes de littérature allemande*. Paris. Plon, 1900.

Goethe et le « Sturm und Drang. »

Während jene¹ nur die Titanen spielten und sich zuletzt wohlfeil genug mit der flachen Wirklichkeit abfinden ließen,

1. Jene, les *Stürmer*. Les plus connus sont :

Reinhold Lenz (1751-1792), nature passionnée et faible qui imita Shakespeare dans ses drames et Plaute dans ses comédies. Il se croyait l'égal et le rival de Goethe, avec lequel il se lia à Strasbourg, mais dont malheureusement il ne subit pas l'influence. Dans son *Précepteur* (1774), il se révèle disciple de Rousseau. Ses poésies lyriques s'inspirent d'Ossian. D'autres écrits, comme le *Nouveau Mendoza* et l'*Angleterre*, qui prêchent le libertinage et la volupté, font déjà penser à certains romans peu édifiants de l'école romantique et aux audaces de la Jeune-Allemagne. La sensibilité malade et la fougue du *Sturm und Drang*, se reflètent assez nettement dans la poésie suivante, de Lenz, qui ne manque pas de mérite :

An das Herz.

Kleines Ding, um uns zu quälen
Hier in diese Brust gelegt!
Ach, wer's versäht', was es trägt,
Würde wünschen, thätst ihm fehlen!
Deine Schläge, wie so selten
Mischt sich Lust in sie hinein!
Und wie augenblicks vergelten
Sie ihm jede Lust mit Pein!
Ach und weber Lust noch Qualen
Sind ihm schrecklicher als das :
Kalt und fühllos! O ihr Strahlen,
Schmelzt es lieber mir zu Glas!
Lieben, hassen, fürchten, zittern,
Hoffen, zagen bis ins Mark
Kann das Leben zwar verbittern,
Aber ohne sie wär's Quark!

Klinger (1752-1831), qui écrivit des drames et des romans réalistes, fut toute sa vie sous l'influence de Rousseau. Il

hielt er ernst, stark und treu zu der Mutter¹, die dafür ihr Wunderkind in alle ihre Geheimnisse einweihte. Seine Poesie war und blieb eine Naturpoesie im höheren Sinne². Da ist nichts Gemachtes³; in gesundem frischen Trieb greift sie fröhlich und ahnungsreich in die schöne weite Welt hinaus, sich von allem Nektar der Erde nährend und stärkend. Sie giebt alles, was die Natur Köstliches geben kann : plastische Vollenbung und sinnliche Genüge, aber sie giebt auch nicht mehr. Ihre Harmonie ist ihre Schönheit, die Schönheit ihre Religion; so wächst sie unbekümmert in steigender Metamorphose bis zur natürlichen Symbolik des Höchsten⁴, vor dem sie scheu verstummt.

Gickendorff.

y a des idées ingénieuses dans ses ouvrages de critique. Il a écrit un roman sur *Faust*. Le même sujet tenta le peintre Müller (1749-1825), auteur d'une *Niobé*, d'une *Geneviève* et de plusieurs idylles.

Heinse (1746-1803), dont les deux œuvres principales *Hildegard de Hohenthal* et *Ardinghello ou les Iles fortunées* (1787), rappellent la manière de Wieland, avec moins de délicatesse, de retenue et de décence.

Léopold Wagner (1747-1779), qui écrivit une *Infanticide* (*Kindesmörderin*), dont il déroba l'idée à Goethe, et Hahn (1746-1818), disciple de Klinger et de Gerstenberg, n'eurent qu'une vogue passagère.

Plus durable fut l'influence du malheureux Schubart (1739-1791), élève de Klopstock, et l'un des maîtres de Schiller. On le rattache souvent au groupe des poètes de Göttingen. Il chanta Frédéric II, la patrie et la liberté allemandes et maudit les tyrans.

1. Der Mutter, la Nature.

2. Goethe écrivait à Jacobi : „Was doch alles Schreibens Anfang und Ende ist, das ist die Reproduktion der Welt um mich durch die innere Welt, die alles paßt, verbindet, umschafft, knetet und in eigener Form und Manier wiederherstellt.“

3. Cf. ce passage de la *Campagne de France*, où le poète parle des expériences de physique qu'il se trouva engagé à faire : „es ging mir mit diesen Entwicklungen natürlicher Phänomene wie mit Gedichten : ich machte sie nicht, sondern sie machten mich.“

4. Allusion à la seconde partie de *Faust*.

Goethe jugé par Schiller¹.

Jena, den 23. August 1794.

Man brachte mir gestern die angenehme Nachricht, daß Sie

1. La première entrevue de Goethe et de Schiller avait eu lieu le 7 septembre 1788. Mais, au grand regret des amis communs, elle n'avait pas amené un rapprochement entre les deux poètes. Trop de distance les séparait, et l'entente paraissait impossible.

Goethe avait, dans le poème d'*Ilmenau* (1788), renoncé aux idées du *Sturm und Drang*. Son voyage en Italie l'avait converti pour la religion de l'antiquité. Il revenait, le goût épuré, rasséréné, l'imagination peuplée des plus nobles figures ; il avait publié *Iphigénie*, conçu le plan de *Nausicaa*, et que voyait-il autour de lui ? Lui-même avait applaudi *Götz de Berlichingen* acclamait *Brigands* (1784) et de la *Conjuration de Fiesco* (1787) de Heinse, ravissait tous les esprits. Goethe, semblable à son Iphigénie sur la terre, se voyait incompris au milieu d'une horde de barbares. Son dépit et son découragement s'expliquent.

D'autre part, Schiller, arrivé à Weimar, avait été accueilli avec bienveillance par Herder et Wieland. Il était en quête d'une situation stable, et aux prises avec de nombreuses difficultés sérieuses. Il avait l'esprit aigri ; il ne pouvait se défendre de quelque jalousie à l'endroit de son rival, heureux, célèbre et riche. Il reprochait à Goethe et à sa « secte » une certaine mesquinerie d'esprit, une conception étrange de l'univers. « Dans un minéral, dans un brin d'herbe, ces gens-là voient le monde. »

Il les blâmait aussi de n'avoir pas une idée assez haute de l'art et de sa mission.

Et ce fut cependant à l'intercession de Goethe que l'auteur de la *Guerre de Trente ans* dut la chaire d'histoire de l'Université d'Iéna (1789). Il ne lui en sut pas gré. Aucune rétribution fixe n'était attachée à ces fonctions et il se voyait obligé d'y consacrer de longues heures de préparation aux dépens de son activité littéraire et de sa santé.

Il pensa même que Goethe lui avait tendu un piège et il ne craignit pas d'écrire à un ami : « J'éprouve pour lui ce

von Ihrer Reise¹ wieder zurückgekommen seien. Wir haben also wieder Hoffnung, Sie vielleicht bald einmal bei uns zu

que Brutus devait éprouver pour César. Goethe m'est odieux. »

Ses soupçons étaient injustes. Goethe l'évitait, sans le haïr et sans le méconnaître. La répulsion qu'inspirait au disciple des Grecs le souvenir du *Sturm und Drang*, l'accueil réservé que l'on avait fait à ses dernières productions, les événements de la Révolution qui lui semblaient menaçants pour la civilisation moderne, le détournèrent de la poésie : il se cantonnait résolument dans l'étude des sciences naturelles et dans l'exercice consciencieux de ses fonctions officielles. *Nature, activité pratique*, telle est à présent la devise de l'auteur de *Faust*.

Schiller, cruellement frappé par la maladie en 1791 et dans les années suivantes, sortait de ces épreuves le caractère mûri, la volonté fortement trempée. Il avait trouvé un refuge et une consolation dans l'étude de Kant. Il sentait qu'il lui restait peu d'années à vivre et qu'il devait se hâter de réaliser l'idéal esthétique qu'il avait conçu. Ce sentiment lui suggéra l'idée de la revue littéraire des *Heures*, pour laquelle il sollicita et obtint sans peine la collaboration de Goethe.

Une conversation décisive, à laquelle il est fait allusion dans la lettre qu'on va lire, eut lieu en juillet 1794, au sortir d'une séance de la Société d'histoire naturelle de Weimar. Goethe ne put résister au charme que Schiller exerçait sur ceux qui l'approchaient. Il lui exposa quelques-unes de ses idées sur la métamorphose des plantes et lui montra notamment comment il était arrivé à la notion d'une *plante-type*, forme élémentaire, primitive et symbolique de toutes les plantes. Goethe pensait tenir cette conception de l'expérience. Schiller lui répondit que c'était une *idée*. Une discussion courtoise et intéressante s'en suivit. La glace était rompue.

Les deux grands hommes trouvèrent bientôt entre leurs idées et leurs théories sur l'art une concordance inattendue : ils associèrent leurs efforts et une amitié inaltérable les unit.

1. *Reise*. Goethe avait visité, en compagnie de son ami Meyer et du duc Charles-Auguste, les villes de Dessau, de Leipzig et de Dresde.

sehen, welches ich an meinem Teil¹ herzlich wünsche. Die neu-lichen Unterhaltungen mit Ihnen haben meine ganze Ideenmasse in Bewegung gebracht, denn sie betrafen einen Gegenstand, der mich seit etlichen Jahren lebhaft beschäftigt. Über so manches, worüber ich mit mir selbst nicht recht einig werden konnte, hat die Anschauung Ihres Geistes (denn so muß ich den Totalindruck Ihrer Ideen auf mich nennen) ein unerwartetes Licht in mir angestrichen. Mir fehlte das Object, der Körper, zu mehreren speculativischen Ideen, und Sie brachten mich auf die Spur davon. Ihr beobachtender Blick, der so still und rein auf den Dingen ruht², setzt Sie nie in Gefahr, auf den Abweg zu geraten, in den sowohl die Speculation als die willkürliche und bloß sich selbst gehorchende Einbildungskraft sich so leicht verirrt. In Ihrer richtigen Intuition³ liegt alles und weit vollständiger, was die Analysis⁴ mühsam sucht,

1. An meinem Teil, pour ma part.

2. C'est ce qu'on appelle l'objectivité de Goëthe.

3. Intuition. Schiller, occupé d'études philosophiques, se sert assez souvent de ce terme avec des significations diverses. (Voir, plus loin, la lettre de Schiller du 31 août 1794, dans laquelle il essaie de caractériser son génie). Ici l'intuition est une connaissance *a priori* des choses, une synthèse *a priori*. Goëthe assurait « qu'il existe dans la réalité, dans l'objet, une loi inconnue qui correspond à une loi inconnue dans le sujet, l'esprit humain. » L'auteur de la *Métamorphose des plantes* s'est toujours vivement intéressé à la méthodologie. En 1793, il avait écrit un petit traité sur l'*Expérience considérée comme médiatrice entre l'objet et le sujet*. Mais il n'a jamais donné une définition rigoureuse de sa propre méthode. La plupart des théories qu'il émet à ce sujet sont empreintes d'une sorte de panthéisme mystique.

4. Analysis. Par analyse, Goëthe et Schiller entendent l'expérience qui s'attache au détail. Goëthe se défiait de la méthode expérimentale ou *méthode des physiciens*. Il lui reprochait la stérilité de ses conclusions; il prétendait que dans l'expérience, telle qu'elle était pratiquée de son temps, on ne faisait pas état de tous les phénomènes et qu'on se laissait ordinairement égarer par des idées préconçues. A l'analyse, il préférerait donc la *synthèse* qui dans

und nur weil es als ein Ganzes in Ihnen liegt, ist Ihnen Ihr eigener Reichtum verborgen; denn leider wissen wir nur das, was wir scheiden¹. Geister Ihrer Art wissen daher selten, wie weit sie gedrungen sind, und wie wenig Ursache sie haben, von der Philosophie zu borgen, die nur von ihnen lernen kann². Diese kann bloß zergliedern, was ihr gegeben wird.

le particulier pressent et découvre l'universel. En somme, la méthode de Goëthe était un mélange d'analyse, de synthèse et de raisonnement par analogie.

1. Scheiden, analyser.

2. Schiller, on le voit, est entièrement acquis aux théories de son ami. Pour lui, le *génie intuitif*, grâce à une révélation intérieure et à une divination continue, jouit par avance et sans efforts des fruits les plus précieux des spéculations de la science et de la philosophie.

Dans les *Aphorismes sur l'Art*, Goëthe résume ainsi ses idées sur la méthode qui convient à l'artiste : „Suchet in euch, so werdet ihr alles finden, und erfreuet euch wenn da draußen, wie ihr es immer heißen möget, eine Natur liegt, die Ja und Amen zu allem sagt, was ihr in euch selbst gefunden habt.“

Cf. encore un important passage des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, où l'on trouve une explication de l'intuition :

„Alles was wir Erfinden, Entdecken im höheren Sinne nennen, ist die bedeutende Ausübung, Bethätigung eines originalen Wahrheitsgefühles, das, im stillen längst ausgebildet, unversehens mit Blitzeschnelle zu einer fruchtbaren Erkenntnis führt. Es ist eine aus dem Innern am Außern sich entwickelnde Offenbarung, die den Menschen seine Gottähnlichkeit vorahnen läßt. Es ist eine Synthese von Welt und Geist, welche von der ewigen Harmonie des Daseins die seligste Versicherung giebt.“

Dans une poésie „Natur und Schule“ qui parut dans *Les Heures* en 1795 et qui porte maintenant le titre „der Genius“, Schiller exprime cette idée souvent développée par les romantiques, que l'âge d'or de l'humanité et de la poésie a disparu à jamais avec la naïve fraîcheur des sentiments. Le génie seul, en s'écoutant, perçoit encore la voix de la nature. Dans les vers qui suivent, Schiller pense évidemment à Goëthe :

Nur in dem stilleren Selbst vernimmt es der horchende Geist noch,
Und den heiligen Sinn hütet das mystische Wort.
Hier beschwört es der Forscher, der reines Herzens hinabsteigt,
Und die verlorne Natur giebt ihm die Weisheit zurück.

aber das Leben selbst ist nicht die Sache des Analytikers, sondern des Genies, welches unter dem dunkeln, aber sichern Einfluß reiner Vernunft nach objectiven Gesetzen verbindet¹.

Lange schon habe ich, obgleich aus ziemlicher Ferne, dem Gang Ihres Geistes zugeesehen, und den Weg, den Sie sich vorgezeichnet haben, mit immer erneuter Bewunderung bemerkt. Sie suchen das Notwendige der Natur², aber Sie suchen es auf dem schwersten Wege, vor welchem jede schwächere Kraft sich wohl hüten wird. Sie nehmen die ganze Natur zusammen³ um über das Einzelne Licht zu bekommen; in der Allheit ihrer Erscheinungsarten suchen Sie den Erklärungsgrund für das Individuum auf⁴. Von der einfachen Organisation steigen Sie, Schritt vor Schritt, zu der mehr ver-

Haßt du, Glücklicher, nie den schützenden Engel verloren,
 Nie des frommen Instinkts liebende Warnung verwirrt;
 .. O, dann gehe du hin in deiner köstlichen Unschuld!
 Nicht kann die Wissenschaft nichts lehren. Sie lerne von dir!
 Jenes Gesetz, das mit eh'rnem Stab den Sträubenben lenket,
 Dir nicht gilt's. Was du thust, was dir gefällt, ist Gesetz.

Cf. encore ce distique :

Mit dem Genius steht die Natur in ewigem Bunde;
 Was der eine verspricht, leistet die andre gewiß.

1. Ainsi, d'après Schiller, un génie intuitif comme celui de Goethe, forme, sous l'empire d'une raison infaillible, des synthèses qui obéissent à des lois *objectives*, c.-à-d. à la réalité extérieure. Théorie assez confuse, on le voit, et des plus contestables.

2. Das Notwendige der Natur, les lois nécessaires auxquelles la nature est soumise; la nature elle-même, dans ce qu'elle a d'immuable et d'universel.

3. C.-à-d. que Goethe va de l'universel, du général, au particulier; il procède par larges vues d'ensemble. „Das Allgemeine und Besondere fallen zusammen; das Besondere ist das Allgemeine, unter verschiedenen Bedingungen erscheinend.“

4. Goethe insiste fréquemment sur l'enchaînement de toutes choses, sur le lien qui unit tous les êtres. Rien n'est isolé dans la nature: il y a partout action et réaction, affinité, attraction, sympathie. Pour expliquer l'individu, il faut le considérer dans son milieu; pour comprendre l'homme, il faut étudier la nature.

wickelten hinauf, um endlich die verwickeltste von allen, den Menschen, genetisch¹ aus den Materialien des ganzen Naturgebäudes zu erbauen. Dadurch, daß Sie ihn der Natur gleichsam nacherschaffen, suchen Sie in seine verborgene Technik einzubringen². Eine große und wahrhaft heldenmäßige Idee, die zur Genüge zeigt, wie sehr Ihr Geist das reiche Ganze seiner Vorstellungen in einer schönen Einheit zusammenhält. Sie können niemals gehofft haben, daß Ihr Leben zu einem solchen Ziele zureichen werde, aber einen solchen Weg auch nur einzuschlagen, ist mehr wert, als jeden andern zu endigen, — und Sie haben gewählt wie Achill in der Ilias zwischen Phthia³ und der Unsterblichkeit. Wären Sie als ein Grieche, ja nur als ein Italiener geboren worden⁴, und hätte schon von der Wiege an eine außerlesene Natur und eine idealisierende Kunst⁵ Sie

1. Genetisch erbauen, pour refaire la genèse de l'homme, c.-à-d. le suivre dans les diverses phases de son évolution, afin de démêler les éléments dont il se compose.

2. C'est-à-dire que Goethe cherche à connaître le mécanisme des passions, des sentiments et des émotions.

3. Phthia, en Thessalie. C'est le royaume d'Achille.

4. Goethe dit dans un article des *Propylées* intitulé „Antik und Modern“, en parlant de lui-même :

„Ein jedes Talent, dessen Entwicklung von Zeit und Umständen nicht begünstigt wird, so daß es sich vielmehr erst durch vielfache Hindernisse durcharbeiten, von manchen Irrtümern sich losarbeiten muß, steht unendlich im Nachteil gegen ein gleichzeitiges, welches Gelegenheit findet sich mit Leichtigkeit auszubilden, und was es vermag, ohne Widerstand auszuüben.“

Comparez aussi le passage suivant du *Voyage en Italie* :

„Meine alte Gabe die Welt mit Augen desjenigen Malers zu sehen, dessen Bilder ich mir eben eingedrückt, brachte mich auf einen eignen Gedanken. Es ist offenbar, daß sich das Auge nach den Gegenständen bildet, die es von Jugend auf erblickt, und so muß der Venerianische Maler alles klarer und heiterer seh'n als andere Menschen. Wir, die wir auf einem bald schmutz-fotigen, bald staubigen, farblosen, die Widerscheine verdüsternden Boden, und vielleicht gar in engen Gemächern leben, können einen solchen Frohblick aus uns selbst nicht entwickeln.“

5. Eine idealisierende Kunst, un art qui idéalise la réalité au

umgeben, so wäre Ihr Weg, unendlich verkürzt, vielleicht ganz überflüssig gemacht worden. Schon in die erste Anschauung der Dinge hätten Sie dann die Form des Notwendigen aufgenommen¹ und mit Ihren ersten Erfahrungen hätte sich der große Stil² in Ihnen entwickelt. Nun, da Sie ein Deutscher geboren sind, da Ihr griechischer Geist in diese nordische Schöpfung geworfen wurde, so blieb Ihnen keine andere Wahl, als entweder selbst zum nordischen Künstler³ zu werden, oder Ihrer Imagination das, was ihr die Wirklichkeit vorenthielt, durch Nachhülfe der Denkkraft zu ersetzen, und so gleichsam von innen heraus und auf einem rationalen Wege⁴ ein Griechenland zu gebären. In derjenigen Lebens-epoche, wo die Seele sich aus der äußern Welt ihre innere bildet, von mangelhaften Gestalten umringt, hatten Sie schon eine wilde und nordische Natur in sich aufgenommen⁵, als Ihr stehendes, seinem Material⁶ überlegenes Genie diesen Mangel von innen entdeckte, und von außen her durch die Bekanntschaft mit der griechischen Natur davon vergewissert⁷ wurde. Jetzt mußten Sie die alte, Ihrer Einbildungskraft schon aufgedrungene schlechtere Natur⁸ nach dem bes-

lieu de l'imiter servilement, comme faisaient certains *Stürmer* et des auteurs dramatiques tels que *Kotzebue*.

1. Schiller veut dire que si Goëthe était né en Italie ou en Grèce, il aurait eu, dès l'abord, une conception harmonieuse et artistique de l'univers.

2. „Der Stil in der Kunst, déclare Goëthe, ruht auf den tiefsten Grundfesten der Erkenntnis, auf dem Wesen der Dinge, insofern uns erlaubt ist, es in sichtbaren und greiflichen Gestalten zu erkennen.“ Par „Wesen der Dinge“ Goëthe entend les phénomènes primitifs et primordiaux „die Urphänomene.“

3. C'est-à-dire un artiste qui ne doit rien à la tradition classique.

4. Auf einem rationalen Wege, par la force de l'intelligence, intellectuellement.

5. Allusion aux premiers écrits de Goëthe.

6. Material = Stoff.

7. Vergewissert, peu employé : assuré.

8. Schlechtere Natur, c.-à-d. la nature germanique; aufgedrungene, imposée.

feren Muster, das Ihr bildender Geist sich erschuf, corrigieren, und das kann nun freilich nicht anders als nach leitenden Begriffen¹ von statten gehen. Aber diese logische Richtung, welche der Geist der Reflexion zu nehmen genötigt ist, verträgt sich nicht wohl mit der ästhetischen², durch welche allein er bildet. Sie haben also eine Arbeit mehr : denn so wie Sie von der Anschauung zur Abstraction übergingen, so mußten Sie nun rückwärts Begriffe wieder in Intuitionen umwandeln³, und Gedanken in Gefühle verwandeln weil nur durch diese das Genie hervorbringen kann.

So ungefähr beurteile ich den Gang Ihres Geistes und ob ich Recht habe, werden Sie selbst am besten wissen⁴. Was Sie aber schwerlich wissen können (weil das Genie sich immer selbst das größte Geheimnis bleibt) ist die schöne Übereinstimmung Ihres philosophischen Instinctes⁵ mit den reinsten Resultaten der speculierenden Vernunft⁶. Beim ersten Anblicke zwar scheint es, als könnte es keine größeren Opposita geben, als den speculativen Geist, der von der Einheit, und den intuitiven, der von der Mannigfaltigkeit ausgeht⁷. Sucht aber der erste mit keuschem und treuem Sinn die Erfahrung⁸, und

1. Leitenden Begriffen, idées directrices.

2. Ästhetischen, sous-entendu Richtung.

3. Tout ce développement est à la fois subtil et confus. Begriff, c'est une idée abstraite, un concept. A en croire Schiller, Goëthe aurait changé en *intuitions*, c.-à-d. en « vues intérieures » l'idée abstraite qu'il avait acquise du monde antique.

4. Goëthe n'avait jamais tant philosophé sur la nature de son génie. Schiller l'engagea dans cette voie.

5. Philosophischen Instinctes; il s'agit sans doute de « l'intuition ». Le vocabulaire philosophique de Schiller n'a pas la rigueur scientifique de celui de Kant, qui fut son maître, mais qu'il ne comprit pas toujours.

6. Vernunft. On attendrait Verstand.

7. L'esprit *intuitif* prend comme point de départ l'objet, le monde extérieur; l'esprit *speculatif* descend de l'idée à l'objet.

8. L'esprit *speculatif*, dans la pensée de Schiller, c'est lui-même.

sucht der letzte mit selbstthätiger freier Denkkraft das Gesetz, so kann es gar nicht fehlen, daß nicht beide einander auf halbem Wege begegnen werden. Zwar hat der intuitive Geist nur mit Individuen und der speculative nur mit Gattungen zu thun. Ist aber der intuitive genialisch, und sucht er in dem Empirischen¹ den Charakter der Notwendigkeit auf², so wird er zwar immer Individuen, aber mit dem Charakter der Gattung erzeugen³; und ist der speculative Geist genialisch und verliert er, indem er sich darüber erhebt, die Erfahrung nicht⁴, so wird er zwar immer nur Gattungen, aber mit der Möglichkeit des Lebens und mit gegründeter Beziehung auf wirkliche Objecte erzeugen.

Aber, ich bemerke daß ich anstatt eines Briefes eine Abhandlung zu schreiben im Begriffe bin — verzeihen Sie es dem lebhaften Interesse, womit dieser Gegenstand mich erfüllt hat; und sollten Sie Ihr Bild in diesem Spiegel nicht erkennen, so bitte ich sehr, flehen Sie ihn darum nicht⁵.

1. In dem Empirischen, dans l'expérience.

2. Den Charakter der Notwendigkeit, le général, l'universel par opposition à ce qui est accidentel et contingent.

3. C'est-à-dire qu'il créera des *types*. *Faust*, par exemple, n'est pas seulement un caractère, un individu, il est le représentant, le type, d'une foule d'hommes et peut-être même de l'humanité prise dans son ensemble.

4. Mais il est souvent arrivé à Schiller de négliger „die Erfahrung.“ surtout dans ses œuvres de jeunesse.

5. Voici les premières lignes de la réponse de Goethe :

„Zu meinem Geburtstag, der mir diese Woche erscheint, hätte mir kein angenehmer Geschenk werden können als Ihr Brief, in welchem Sie mit freundschaftlicher Hand die Summe meiner Existenz ziehen und mich durch Ihre Theilnahme zu einem emsigern und lebhaftern Gebrauch meiner Kräfte aufmuntern.“

Poésies lyriques.

Mailied¹.

Wie herrlich leuchtet
Mir die Natur!
Wie glänzt die Sonne!
Wie lacht die Flur!

Es bringen Blüten
Aus jedem Zweig
Und tausend Stimmen
Aus dem Gesträuch,

Und Freud' und Wonne
Aus jeder Brust
O Erd', o Sonne!
O Glück, o Lust²!

1. Ce lied, un des plus beaux de Goethe, fut écrit en 1771. Il était adressé à Frédérique Brion. « Dans ce chant, dit M. E. Lichtenberger, la sève de la jeunesse circule avec le parfum des bourgeons. » (*Etude sur les poésies lyriques de Goethe*). Il faut lire, dans cet ouvrage, les pages exquis-
ses consacrées aux poésies sur Frédérique.

Chaque vers se compose de deux iambes; cependant le premier et le troisième vers de chaque strophe comptent une syllabe supplémentaire (eine überschlagssilbe).

2. Cf. ces vers d'Eugène Manuel (1823-1901).

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille;
Tout dit : « Le printemps est venu ! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.

.....
Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu;

O Lieb', o Liebe!
So golden schön,
Wie Morgenwolken
Auf jenen Höh'n!

Du segnest herrlich
Das frische Feld,
Im Blütendampfe
Die volle Welt.

O Mädchen, Mädchen,
Wie lieb' ich dich!
Wie blickt dein Auge!
Wie liebst du mich!

So liebt die Lerche
Gesang und Luft,
Und Morgenblumen
Den Himmelsduft,

Wie ich dich liebe
Mit warmem Blut,
Die du mir Jugend
Und Freud' und Mut

Zu neuen Liedern
Und Längen giebst.
Sei ewig glücklich,
Wie du mich liebst'!

Et pris d'une gaité pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit : « Quelque chose en moi s'éveille :
« C'est le printemps! — faisons des vers. »

1. Formule fréquente dans les chansons populaires. On sait d'ailleurs que c'est au Volkslied que Goethe est redevable de quelques-uns de ses plus beaux chants.

Poésies lyriques.

Märlied¹.

Wie herrlich leuchtet
 Mir die Natur!
 Wie glänzt die Sonne!
 Wie lacht die Flur!

Es bringen Blüten
 Aus jedem Zweig
 Und tausend Stimmen
 Aus dem Gesträuch,

Und Freud' und Wonne
 Aus jeder Brust
 O Erd', o Sonne!
 O Glück, o Lust²!

1. Ce lied, un des plus beaux de Goëthe, fut écrit en 1771. Il était adressé à Frédérique Brion. « Dans ce chant, dit M. E. Lichtenberger, la sève de la jeunesse circule avec le parfum des bourgeons. » (*Etude sur les poésies lyriques de Goëthe*). Il faut lire, dans cet ouvrage, les pages exquis-consacrées aux poésies sur Frédérique.

Chaque vers se compose de deux iambes; cependant le premier et le troisième vers de chaque strophe comptent une syllabe supplémentaire (eine überschlagsilbe).

2. Cf. ces vers d'Eugène Manuel (1823-1901).

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille;
 Tout dit : « Le printemps est venu ! »
 Et sous la terre qui s'émaille
 Circule un fluide inconnu.

.

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
 Tout se renouvelle en tout lieu;
 Pour remettre la terre en joie,
 Il suffit d'un souffle de Dieu;

O Lieb', o Liebe!
So golden schön,
Wie Morgentwolken
Auf jenen Höh'n!

Du segnest herrlich
Das frische Feld,
Im Blütenampfe
Die volle Welt.

O Mädchen, Mädchen,
Wie lieb' ich dich!
Wie blickt dein Auge!
Wie liebst du mich!

So liebt die Lerche
Gesang und Lust,
Und Morgenblumen
Den Himmelsduft,

Wie ich dich liebe
Mit warmem Blut,
Die du mir Jugend
Und Freud' und Mut

Zu neuen Liedern
Und Tänz'n giebst.
Sei ewig glücklich,
Wie du mich liebst'!

Et pris d'une gaieté pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit : » Quelque chose en moi s'éveille :
« C'est le printemps! — faisons des vers. »

1. Formule fréquente dans les chansons populaires. On sait d'ailleurs que c'est au Volkslied que Gœthe est redevable de quelques-uns de ses plus beaux chants.

Der König in Thule¹.

(1774)

Es war ein König in Thule²
 Gar treu bis an das Grab,
 Dem sterbend seine Buhle³
 Einen goldenen Becher gab.

Es ging ihm nichts darüber,
 Er leert' ihn jeden Schmaus;
 Die Augen gingen ihm über,
 So oft er trank daraus.

Und als er kam zu sterben⁴,
 Zählt' er seine Städt' im Reich,
 Bönnt' alles seinem Erben,
 Den Becher nicht zugleich.

Er saß beim Königsmahle,
 Die Ritter um ihn her,
 Auf hohem Vätersaale
 Dort auf dem Schloß am Meer.

1. Cette ballade, que Goethe met dans la bouche de Marguerite peu de temps avant son entrevue avec Faust, a été écrite en 1774 et souvent mise en musique (Schubert, Berlioz, Gounod).

2. Thule, île légendaire, que les poètes placent au nord de l'Europe. Cf. Virgile, *Géorgiques*, I :

Tibi serviant ultima Thule
 Die äußerste Thule dir dienet.

et Schiller, *la Promenade* :

Was Arabien kocht, was die äußerste Thule bereitet.

3. Buhle, amante. Buhle (masc. et fém.) n'a pas toujours un sens défavorable. Luther l'emploie dans le sens de « compagnon chéri, ami. »

4. Als er kam zu sterben, non pas : « quand il vint à mourir, » mais : « lorsqu'il sentit sa mort prochaine. »

Dort stand der alte Becher¹,
 Trank letzte Lebensglut,
 Und warf den heil'gen Becher
 Hinunter in die Flut.

Er sah ihn stürzen, trinken²
 Und sinken tief ins Meer;
 Die Augen thäten ihm sinken³,
 Trank nie einen Tropfen mehr⁴.

Wandrer's Nachtlied.

(1776)

Der⁵ du von dem Himmel bist,
 Alles Leid und Schmerzen⁶ stillest,
 Den, der doppelt elend ist,
 Doppelt mit Erquickung füllest,

1. Der alte Becher = der zechende Alte. L'expression n'a rien d'injurieux; c'est une épithète homérique. Cf. Schiller, „das Siegesfest“ :

„Nestor jekt, der alte Becher,
 Der drei Menschenalter sah...“

2. Trinken, plonger, se remplir.

3. Thäten... sinken, pour sanken. Thäten (moyen haut-allemand : *têten*) est, nous l'avons vu, une ancienne forme de l'imparfait de thun, qui, en composition avec des verbes à l'infinitif, donne un temps passé ayant le sens de notre passé défini. La poésie populaire se sert fréquemment de cette tournure.

4. Ce vers rappelle un passage bien connu de notre Joinville, que Goethe n'a lu que plus tard. Le chapelain de Joinville s'était évanoui en célébrant la messe. Son seigneur, malade lui-même et alité, court à lui, le relève. « Il revint à soi, et fist son sacrement, et parchanta sa messe tout entièrement; ne oncques puis ne chanta. »

5. Der se rapporte à Süßer Friede.

6. Schmerzen, infinitif employé comme substantif.

Ach, ich bin des Treibens¹ müde!
 Was soll all der Schmerz und Lust²?
 Süßer Friede,
 Komm, ach komm in meine Brust!

Ein gleiches³.
 (1780)

Über allen Gipfeln⁴
 Ist Ruh',
 In allen Wipfeln
 Spürest du
 Kaum einen Hauch;
 Die Vögelein schweigen im Walde.
 Warte nur, balde
 Ruhest du auch.

1. Treibens, agitation.

2. Dans ces sortes de locutions l'article se supprime devant le second substantif.

3. Goëthe écrivit ces vers sur la paroi d'une maison de chasse, au sommet du Gickelhahn, montagne qui domine Weimar. L'inspiration est la même que dans le lied précédent. Le poète, en proie à une violente passion, appelle de tous ses vœux la paix du cœur.

En 1831, cinquante ans plus tard, Goëthe étant retourné sur le Gickelhahn, relut ces lignes, et répéta les derniers vers avec une mélancolique émotion. Il sentait sa fin prochaine.

4. Gipfeln et Wipfeln sont le même mot. Mais Wipfel désigne particulièrement la cime des arbres.

An den Mond¹.

(1778)

Füllest wieder Busch und Thal
 Still mit Nebelglanz,
 Lösest endlich auch einmal
 Meine Seele ganz;

Breitest über mein Gefühl
 Lindernd deinen Blick,
 Wie des Freundes Auge milde
 Über mein Geschick.

1. Young et Macpherson-Ossian mirent à la mode les promenades sentimentales au clair de la lune et les invocations mélancoliques ou passionnées au « flambeau des nuits. » Klopstock fut un de leurs premiers disciples et ses visions nocturnes trouvèrent une foule d'imitateurs. Les romantiques, en tous pays, vouèrent à la lune un culte maladif. Chez Goethe, au contraire, nulle trace de procédé littéraire. Ici, comme dans presque tous ses lieds, il ne peint que la réalité immédiate, vécue et sentie : les vers si gracieux qui suivent lui furent inspirés par une promenade d'hiver qu'il fit, au clair de lune, dans sa propriété de Weimar.

Veut-on voir toute la distance qui sépare un poète véritable „einen Dichter von Gottes Gnaden,“ comme disent les Allemands, d'un versificateur, que l'on compare à la poésie de Goethe, le début d'une pièce de Miller (1750-1814), empruntée à son roman sentimental *Siegwart* (1776), une imitation de Werther :

An den Mond.

Guter Mond! du gehst so stille
 In den Abendwolken hin;
 Bist so ruhig, und ich fühle,
 Daß ich ohne Ruhe bin.
 Traurig folgen meine Blicke
 Deiner stillen heitern Bahn.
 O, wie hart ist das Geschick,
 Daß ich dir nicht folgen kann!

Et des sept strophes que l'auteur adresse à la lune et... à sa belle, celle-ci est la meilleure!

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
 Froh¹ und trüber Zeit,
 Wandle² zwischen Freud' und Schmerz
 In der Einsamkeit.

Fließe, fließe, lieber Fluß³!
 Nimmer werd' ich froh!
 So verauschte Scherz und Kuß,
 Und die Treue so.

Ich besaß es doch einmal,
 Was so köstlich ist!
 Daß man doch⁴ zu seiner Dual
 Nimmer es vergißt!

Rausche, Fluß, das Thal entlang,
 Ohne Rast und Ruh,
 Rausche, flüstre meinem Sang
 Melodien zu.

Wenn⁵ du in der Winternacht
 Wütend überschwillst,
 Oder um die Frühlingspracht
 Junger Knospen quillst.

Selig, wer sich vor der Welt
 Ohne Haß verschließt,
 Einen Freund am Busen hält
 Und mit dem genießt,

1. Froh pour froher; froh forme en quelque sorte une locution proverbiale avec und trüber. Cette tournure n'est pas rare chez Goëthe.

2. Wandle. Sous-entendu ich.

3. Fluß, l'Ilm, petite rivière qui passe à Weimar.

4. Daß man doch, « faut-il que. »

5. Wenn. Traduire comme s'il n'y avait qu'une virgule après zu.

Was von Menschen nicht gewußt
 Oder nicht bedacht,
 Durch das Labyrinth der Brust
 Wandelt in der Nacht¹.

Der Fischer².

(1778)

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll³,
 Ein Fischer saß daran,
 Sah nach dem Angel⁴ ruhevoll,
 Kühl bis ans Herz hinan⁵.
 Und wie er sitzt und wie er lauscht,
 Teilt sich die Flut empor;
 Aus dem bewegten Wasser rauscht
 Ein feuchtes Weib⁶ hervor.

Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm⁷ :

1. La pensée et l'expression sont noyées dans la même pénombre que le paysage nocturne esquissé par le poète. Goethe est le premier qui ait su rendre, par la magie des mots, des sons, et du rythme, le clair-obscur de l'âme assoupie et inconsciente.

2. Beaucoup de poètes allemands ont chanté, à l'imitation de Goethe, l'attraction mystérieuse et souvent funeste que le miroitement de l'eau exerce sur les sens. Cf. notamment le premier lied de la première scène de *Guillaume Tell*.

3. Remarquez l'harmonie imitative due à la fréquence des a, des s, des sch et des r.

4. Dem Angel. Le féminin est plus usité.

5. Ans Herz hinan. « Pénétré d'une fraîcheur qui se glissait jusqu'au cœur. »

6. Ein feuchtes Weib, une Ondine.

7. Ces répétitions symétriques Sie sang... sie sprach, et plus loin Menschenwitz und Menschenlist rappellent le monotone balancement et le clapotis rythmé des vagues. Le chant de l'Ondine est une berceuse.

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
 Froh-¹ und trüber Zeit,
 Wandle² zwischen Freud' und Schmerz
 In der Einsamkeit.

Fließe, fließe, lieber Fluß³!
 Nimmer werd' ich froh!
 So ver tauschte Scherz und Kuß,
 Und die Treue so.

Ich besaß es doch einmal,
 Was so köstlich ist!
 Daß man doch⁴ zu seiner Qual
 Nimmer es vergißt!

Rausche, Fluß, das Thal entlang,
 Ohne Rast und Ruh,
 Rausche, flüstre meinem Sang
 Melodien zu.

Wenn⁵ du in der Winternacht
 Wütend überschwillst,
 Oder um die Frühlingspracht
 Junger Knospen quillst.

Selig, wer sich vor der Welt
 Ohne Haß verschleßt,
 Einen Freund am Busen hält
 Und mit dem genießt,

1. Froh pour froher; froh forme en quelque sorte une locution proverbiale avec und trüber. Cette tournure n'est pas rare chez Goëthe.

2. Wandle. Sous-entendu ich.

3. Fluß, l'Ilm, petite rivière qui passe à Weimar.

4. Daß man doch, « faut-il que. »

5. Wenn. Traduire comme s'il n'y avait qu'une virgule après zu.

Was von Menschen nicht gewußt
 Oder nicht bedacht,
 Durch das Labyrinth der Brust
 Wandelt in der Nacht¹.

Der Fischer².

(1778)

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll³,
 Ein Fischer saß daran,
 Sah nach dem Angel⁴ ruhevoll,
 Kühlt bis ans Herz hinan⁵.
 Und wie er sitzt und wie er lauscht,
 Teilt sich die Flut empor;
 Aus dem bewegten Wasser rauscht
 Ein feuchtes Weib⁶ hervor.

Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm⁷ :

1. La pensée et l'expression sont noyées dans la pénombre que le paysage nocturne esquissé par le Goëthe est le premier qui ait su rendre, par la ma- mots, des sons, et du rythme, le clair-obscur de l'à soupie et inconsciente.

2. Beaucoup de poètes allemands ont chanté, à tion de Goëthe, l'attraction mystérieuse et souvent que le miroitement de l'eau exerce sur les sens. (tamment le premier lied de la première scène d laume Tell.

3. Remarquez l'harmonie imitative due à la fré- des a, des s, des sch et des r.

4. Dem Angel. Le féminin est plus usité.

5. Ans Herz hinan. « Pénétré d'une fraîcheur qui : sait jusqu'au cœur. »

6. Ein feuchtes Weib, une Ondine.

7. Ces répétitions symétriques Sie sang... sie sp- plus loin Menschenwitz und Menschenlist rappellent le mo balancement et le clapotis rythmé des vagues. Le cl l'Ondine est une berceuse.

„Was lockst du meine Brut
Mit Menschenwig und Menschenlist
Hinauf in Todesglut¹?
Ach, wüßtest du, wie's Fischlein ist
So wohligh auf dem Grund,
Du stiegst herunter, wie du bist,
Und würdest erst gesund.

„Labt sich die liebe Sonne² nicht,
Der Mond sich nicht im Meer?
Kehrt wellenatmend³ ihr Gesicht
Nicht doppelt schöner her⁴?
Lockt dich der tiefe Himmel nicht,
Das feuchtverklärte⁵ Blau?
Lockt dich dein eigen Angesicht
Nicht her in ew'gen Tau?“

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll,
Nekt' ihm den nackten Fuß;
Sein Herz wuchs ihm so sehnsuchtsvoll,
Wie bei der Liebsten Gruß.
Sie sprach zu ihm, sie sang zu ihm :
Da war's um ihn geseh'n;
Halb zog sie ihn, halb sank er hin,
Und ward nicht mehr geseh'n.

1. In Todesglut, dans la fournaise mortelle.

2. Liebe. Traduisez : « le beau soleil. » L'adjectif *lieb* est fréquemment employé pour désigner un objet familier. On dira : das liebe tägliche Brot, der liebe Tag, das liebe Bett, die liebe Jugend. Notre adjectif *bon* correspond assez bien à cette expression qui a souvent une nuance ironique.

3. Wellenatmend, « respirant les vagues », c.-à-d. « humecté par les vagues. »

4. Kehrt... her, se reflète.

5. Feuchtverklärte, « transfiguré par l'eau. »

Erlkönig¹.

(1782)

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
 Es ist der Vater mit seinem Kind;
 Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
 Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

1. Erlkönig est, selon toute apparence, une altération populaire de Elfenkönig, roi des Elfes (génies des bois). L'imagination des anciens Germains peuplait les forêts, les montagnes et les eaux de démons fantasques et malfaisants, désireux d'entrer en commerce avec l'homme et se vengeant cruellement de son refus. C'est le fond de la plupart des contes et des poésies où les Nixes, les Ondines, les Kobolds jouent le principal rôle. Herder, dans les *Voix des Peuples*, avait cité deux ballades, traduites du danois, dans lesquelles les Elfes punissent de mort l'imprudent qui les a méprisées. L'une de ces poésies, intitulée „Erlkönigs Tochter“, a servi de modèle à Goëthe. On la comparera peut-être avec intérêt au *Roi des aunes*.

Herr Duf reitet spät und weit,
 Zu bieten auf seine Hochzeitzeit;

Da tanzen die Elfen auf grünem Land,
 Erlkönigs Tochter reicht ihm die Hand.

„Willkommen, Herr Duf, was eilst von hier?
 Tritt her in den Reihen und tanz' mit mir!“

— „Ich darf nicht tanzen, nicht tanzen ich mag,
 Frühmorgen ist mein Hochzeittag.“ —

„Hör' an, Herr Duf, tritt tanzen mit mir,
 Zwei güldne Sporen schenk' ich dir.“

„Ein Hemd von Seide, so weiß und fein,
 Meine Mutter bleicht's mit Mondenschein.“

— „Ich darf nicht tanzen, nicht tanzen ich mag,
 Frühmorgen ist mein Hochzeittag.“ —

„Hör' an, Herr Duf, tritt tanzen mit mir,
 Einen Haufen Goldes schenk' ich dir.“

Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht? —
 Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht,
 Den Erlkönig mit Kron' und Schweif¹? —
 Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif.

„Du liebes Kind, komm, geh mit mir!
 „Gar schöne Spiele spiel' ich mit dir;
 „Manch' bunte Blumen sind an dem Strand,
 „Meine Mutter hat manch gülden Gewand.“

Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,
 Was Erlkönig mir leise verspricht? —

— „Einen Haufen Goldes nähm' ich wohl;
 Doch tanzen ich nicht darf noch soll.“ —

„Und willst, Herr Ouf, nicht tanzen mit mir,
 Soll Seuch' und Krankheit folgen dir.“

Sie thät einen Schlag ihm auf sein Herz,
 Noch nimmer fühl't er solchen Schmerz.

Sie hob ihn bleichend auf sein Pferd:
 „Reit heim nun zu dein'm Fräulein wert!“

Und als er kam vor Hauses Thür,
 Seine Mutter zitternd stand dafür.

„Hör' an, mein Sohn, sag' an mir gleich,
 Wie ist dein' Farbe blaß und bleich?“

— „Und sollt' sie nicht sein blaß und bleich?
 Ich traf in Erlkönigs Reich.“ —

„Hör' an, mein Sohn, so lieb und traut,
 Was soll ich nun sagen deiner Braut?“

— „Sagt ihr, ich sei im Wald zur Stund',
 Zu proben da mein Pferd und Hund.“ —

Frühmorgen, und als es Tag kaum war,
 Da kam die Braut mit der Hochzeitschar.

Sie schenkten Met, sie schenkten Wein
 „Wo ist Herr Ouf, der Bräut'gam mein?“

„Herr Ouf, er ritt in Wald zur Stund',
 Er probt allda sein Pferd und Hund.“

Die Braut hob auf den Scharlach rot,
 Da lag Herr Ouf, und er war tot.

1. Schweif, la traîne du manteau.

Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind. —

„Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
„Meine Töchter sollen dich warten schön;
„Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,
„Und wiegen und tanzen und singen dich ein'!“

Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort? —
Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' es genau,
Es scheinen² die alten Weiden so grau. —

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt,
„Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt.“
Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
Erlkönig hat mir ein Leids³ gethan! —

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in Armen das ächzende Kind,
Erreicht den Hof mit Mühe und Not;
In seinen Armen das Kind war tot⁴.

1. Ein, se rapporte à wiegen, tanzen et singer. En prose, on dirait : „und werden dich tanzend und singend einwiegen.“

2. Scheinen, signifie ici non pas paraître, mais « avoir un éclat, un reslet, une lueur. »

3. Ein Leids, du mal. L'adjectif invariable leid ne s'emploie qu'avec les verbes sein, werden, thun et machen : es ist mir leid, — es thut mir leid, je regrette, je suis peiné, fâché, contrarié ; leid thun, faire du mal. Leides ou Leids est une forme neutre de cet adjectif qui ne s'emploie guère que dans les expressions suivantes :

„Jemanden Leids zufügen,“ faire du mal à quelqu'un, et „sich ein Leides anthun,“ attenter à ses jours.

4. Le Roi des aunes a été mis en musique par Schubert, et souvent imité. Citons seulement la poésie suivante du peintre et poète populaire Robert Reinick (1805-1852) :

Mondwanderung.

„Der Förster ging zu Fest und Schmaus!“
Der Wildschütz zieht in den Wald hinaus.

Der Snger.

La ballade du Chanteur, écrite en 1783, figure dans le deuxième livre (chap. XI) des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

Le jeune Wilhelm se trouve, avec quelques comédiens, dans une auberge. L'aubergiste vient annoncer l'arrivée d'un vieillard, d'un joueur de harpe. Celui-ci, introduit dans la salle où les convives sont réunis, leur chante, en s'accompagnant de son instrument, des hymnes où il vante la poésie, les chants et le bonheur des chanteurs. Il célèbre aussi les bienfaits de la vie sociale, de la concorde. Wilhelm lui ayant promis l'appui charitable des assistants, le harpiste entonne le lied qui suit.

L'idée dominante de cette poésie est résumée dans les quatre premiers vers de l'avant-dernière strophe. Gœthe l'a souvent exprimée. Le poète ne demande à la vie que de lui fournir des sources d'inspiration. Son chant est

Es schläft sein Weib mit dem Kind allein,
 Es scheint der Mond ins Kämmerlein.
 Und wie er scheint auf die weiße Wand,
 Da faßt das Kind der Mutter Hand.
 "Ach, Mutter, wie bleibt der Vater so lang',"
 "Mir wird so weh, mir wird so bang!"
 "Kind, steh nicht in den Mondenschein,
 Schließ' deine Augen, schlaf' doch ein."
 Der Mondschein zieht die Wand entlang,
 Er schimmert auf der Büchse blank.
 "Ach, Mutter! und hörst den Schuß du nicht?"
 "Das war des Vaters Büchse nicht!"
 "Kind, steh nicht in den Mondenschein,
 Das war ein Traum, schlaf' ruhig ein."
 Der Mond scheint tief ins Kämmerlein
 Auf des Vaters Bild mit blassem Schein.
 "Herr Jesus Christus im Himmelreich!"
 "O, Mutter, der Vater ist totenbleich!"
 Und wie die Mutter vom Schlummer erwacht,
 Da haben sie tot ihn heimgebracht.

Comparez aussi aux ballades de Herder et de Gthe les *Elfes*, de Leconte de Lisle.

pour lui une récompense suffisante. Il n'a
 tres biens, n'ambitionne pas d'autres b
 ment veux-tu, dit Wilhelm Meister (*Anné*
 livre II, ch. 2), qu'il s'abaisse à un misér
 qui est fait, comme l'oiseau, pour plai
 monde et habiter les hautes cîmes? »

Le mètre est iambique.

„Was hör' ich draußen vor der
 Was auf der Brücke² schallen?
 Laß den Gesang vor unserm Thor
 Im Saale wiederhallen!“
 Der König sprach's, der Page lief
 Der Knabe kam, der König rief :
 „Laßt mir herein den Alten!“

„Gegrüßet seid mir, edle Herrn
 Gegrüßt ihr, schöne Damen!
 Welch reicher Himmel! Stern bei
 Wer kennet ihre Namen?
 Im Saal voll Pracht und Herrlic
 Schließt, Augen, euch; hier ist ni
 Sich staunend zu ergehen⁴.

Der Sänger drückt' die Augen
 Und schlug in vollen Tönen;
 Die Ritter schauten mutig drein,

1. Thor, la grande porte du château roy

2. Brücke, le pont-levis (Fallbrücke, Zugbr)

3. Stern bei Stern. « Comme les étoiles
 s'agit évidemment de la brillante assistan
 chanteur.

4. Remarquer l'emploi du participe pr
 nitif, tournure fréquente chez Gœthe.

5. Le chanteur fait effort pour se recue
 monde extérieur.

Und in den Schoß die Schönen¹.
 Der König, dem das Lieb gefiel,
 Ließ, ihn zu ehren für sein Spiel²,
 Eine goldne Kette holen.

„Die goldne Kette gieb mir nicht,
 Die Kette gieb den Rittern,
 Vor deren kühnem Angesicht
 Der Feinde Lanzen splittern³.
 Gieb sie dem Kanzler, den du hast⁴,
 Und laß ihn noch die goldne Last
 Zu andern Lasten tragen⁵.

1. In den Schoß die Schönen.

« Les belles baissèrent les yeux », vraisemblablement parce que le vieillard chante „von Lenz und Liebe.“ Cf. Uhland : „Des Sängers Fluch“ et cette strophe du même poète, où il s'est inspiré de Goethe :

Er (der Sänger) kommt zum Völkerfeste,
 Er singt im Königsaal,
 Ihm staunen alle Gäste,
 Sein Lied verkündet das Mahl;
 Der Frauen schönste krönen
 Mit lichten Blumen ihn,
 Er senkt das Aug' in Thränen
 Und seine Wangen glühn.

2. Construire : Ließ eine goldne Kette holen (um) ihn für sein Spiel zu ehren. Au lieu de holen, quelques éditions donnent, à tort, semble-t-il, reichen, présenter, offrir. On avait coutume, au moyen âge, d'offrir aux chanteurs des bagues ou des chaînes d'or.

Cf. Die Jungfrau von Orléans, de Schiller (I, 2). Il s'agit de deux chanteurs envoyés par René de Guise :

Man muß sie wohl bewirten
 Und jedem eine goldene Kette reichen.

3. Splittern. Hyperbole trop hardie. « Les lances des ennemis volent en éclats au seul aspect des hardis chevaliers ! » Der Splitter, éclat (de bois, de métal). Racine : spalten, fendre.

4. Den du hast, c'est-à-dire deinem Kanzler. Il y a une légère nuance de mépris dans ce tour.

5. On a parfois voulu voir dans ces deux derniers vers

Ich finge, wie der Vogel
 Der in den Zweigen wohnt
 Das Lied, das aus der Kehle
 Ist Lohn, der reichlich lohet
 Doch darf ich bitten, bitt'
 Laß mir den besten Becher
 In purem Golde² reichen.

Er setzt' ihn an³, er trank
 O Trank voll süßer Labe⁴
 O, wohl dem hochbeglückten
 Wo das ist kleine Gabe!
 Ergeht's euch wohl, so danket
 Und danket Gott so warm
 Für diesen Trank euch dankend

une plainte déguisée de Goethe.
 songea jamais à se plaindre de sa
 situation très honorable qui lui a

1. Ces quatre vers, qui sont d'ailleurs
 ment l'idée dominante de la ballade

2. « La meilleure coupe de vin
 à-dire un vin précieux dans un
 deux derniers vers n'offrent-ils pas une
 fication naturelle et directe, un sens
 Le vin, c'est la riche substance de la
 sa forme pure et brillante. » (*Œuvres
 poésies lyriques de Goethe*).

3. Er setzt' ihn an. « Il la porta à

4. Labe, poétique pour Labial.

Mignon¹.

Kennst du das Land wo die Citronen blühen²,
 Im dunkeln Laub die Goldorangen glühen,
 Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
 Die Myrte still und hoch der Lorber steht?
 Kennst du es wohl?

Dahin! Dahin
 Möcht' ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

Kennst du das Haus³? Auf Säulen ruht sein Dach,
 Es glänzt der Saal, es schimmert das Gemach,
 Und Marmorbilder stehn und sehn mich an⁴ :
 Was hat man dir, du armes Kind, gethan?
 Kennst du es wohl?

Dahin! Dahin
 Möcht' ich mit dir, o mein Beschützer⁵, ziehn⁶.

1. Mignon. Ce beau lied, qui fut probablement composé en 1784, se trouve dans le 3^e livre des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

Mignon est une jeune Italienne, enlevée par des saltimbanques et qui a été recueillie par Wilhelm Meister. Elle exprime dans les strophes admirables qui suivent la nostalgie de la terre natale et l'amour naissant qu'elle éprouve pour son bienfaiteur.

2. En 1784, Goëthe ne connaissait pas encore l'Italie dont son père lui avait beaucoup parlé et qu'il brûlait depuis longtemps de visiter. Ses vœux devaient se réaliser deux ans plus tard.

3. La villa que Mignon fréquentait dans son enfance.

4. Sous-entendu : « et semblent me dire ».

5. *Mein Beschützer*. Cette épithète vient tout naturellement après le vers : Was hat man dir... dans lequel Mignon fait allusion à son enlèvement.

6. Cf. ces beaux vers de Lamartine :

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
 Dans son brillant exil mon cœur en a frémi . . .

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
 Vallons que tapissait le givre du matin, etc.

(*Harmonies poétiques et religieuses*. Milly ou la Terre natale).

Kennst du den Berg¹ und seinen Wolfensteg?
 Das Maultier sucht im Nebel seinen Weg,
 In Höhlen wohnt der Drachen alte Brut;
 Es stürzt der Fels² und über ihn die Flut.
 Kennst du ihn wohl?

Dahin! Dahin
 Geht unser Weg! o Vater laß uns ziehn!

Epilogue à « La Cloche » de Schiller.

(1803)

.....
 Es glühte seine Wange rot und röter
 Von jener Jugend, die uns nie entfliegt,
 Von jenem Mut, der, früher oder später,
 Den Widerstand der stumpfen Welt besiegt,
 Von jenem Glauben, der sich stets erhöhet,
 Bald kühn hervordrängt, bald geduldig schmiegt,
 Damit das Gute wirke, wachse, fromme,
 Damit der Tag dem Edlen endlich komme.

.....
 Und manche Geister, die mit ihm gerungen,
 Sein groß Verdienst unwillig anerkannt,
 Sie fühlten sich von seiner Kraft durchdrungen,
 In seinem Kreise willig festgebannt :
 Zum Höchsten hat er sich emporgeschwungen,
 Mit allem, was wir schätzen, eng verwandt.
 So feiert ihn! Denn was dem Mann das Leben
 Nur halb erteilt, soll ganz die Nachwelt geben.

1. Den Berg, quelque cime des Alpes.
2. Es stürzt der Fels, la roche s'incline.

Eins und Alles¹.

(1821)

Im Grenzenlosen sich zu finden²
 Wird gern der Einzelne verschwinden,
 Da löst sich aller Überdruß;
 Statt heißem Wünschen, wilchem Wollen,
 Statt läßt'gem Fordern, strengem Sollen,
 Sich aufzugeben ist Genuß³.

1. Goëthe fut, toute sa vie, de son propre aveu, comme artiste un polythéiste, et comme penseur, un panthéiste. Mais, dans ce panthéisme, on peut discerner plusieurs nuances.

Enfant, le poëte adorait, — sous l'influence de l'Ancien Testament, et par une tendance innée de son esprit — un Dieu nature, immanent à l'univers.

Der Gott, nous dit-il, dans *Vérité et Poésie*, der mit der Natur in unmittelbarer Verbindung stehe, sie als sein Werk anerkenne und liebe, dieser schien ihm der eigentliche Gott.

La lecture de Klopstock et plus tard le naturalisme de Rousseau et les rêveries d'Ossian fortifièrent cette disposition naturelle. *Werther* et le premier *Faust* sont les monuments de ce panthéisme très poétique mais vague et brumeux, qui cherche son principal aliment dans une contemplation extatique de la nature. L'étude de Giordano Bruno et de l'*Ethique*, de Spinoza, imprima à la pensée du poëte une direction plus ferme. Il se convertit à la morale résignée et sereine du philosophe d'Amsterdam, en même temps que son imagination s'éprenait des immortelles créations de l'anthropomorphisme hellénique.

Dans sa vieillesse, Goëthe s'éloigne peu à peu de la réalité présente et tourne ses regards vers l'Orient; il se laisse envahir par le nirvâna indien : „Eins und Alles“ est donc l'exposé du panthéisme oriental tel que l'a compris l'auteur du *Divan occidental-oriental*.

2. Im Grenzenlosen... « Pour se retrouver dans l'infini. »

3. C'est le renoncement prêché par Bouddha (600 ans avant J.-C.)

Weltseele komm uns zu durchdringen!
 Dann mit dem Weltgeist selbst zu ringen
 Wird unsrer Kräfte Hochberuf¹.
 Teilnehmend führen gute Geister,
 Gelinde leitend, höchste Meister²,
 Zu dem der alles schafft und schuf.

Und umzuschaffen das Geschaffne,
 Damit sich's nicht zum Starren waffne,
 Wirkt ewiges, lebendiges Thun.
 Und was nicht war, nun will es werden,
 Zu reinen Sonnen, farbigen Erden,
 In keinem Falle darf es ruhn³.

Es soll sich regen, schaffend handeln,
 Erst sich gestalten, dann verwandeln;
 Nur scheinbar steht's Momente still.
 Das Ewige regt sich fort in allen:
 Denn alles muß in Nichts zerfallen,
 Wenn es im Sein beharren will⁴.

1. Hochberuf, la haute mission.

2. Höchste Meister, les grands penseurs, les poètes, artistes d'élite.

3. Comparez à cette image de l'éternel devenir strophes d'une autre poésie, animée du même es-

Die Weltseele.

Dann treibt ihr euch, gewaltige Kometen,
 Ins Weit' und Weitr' hinan;
 Das Labyrinth der Sonnen und Planeten
 Durchschneidet eure Bahn.

Ihr greift rasch nach ungeformten Erden
 Und wirkt, schöpferisch jung,
 Daß sie belebt und stets belebter werden,
 Im abgemess'nen Schwung.

4. Ce n'est pas le dernier mot de la philosophie.
 Plus tard dans „Vermächtnis“ il dira :

Kein Wesen kann zu nichts zerfallen!
 Das Ew'ge regt sich fort in allen;

Poésie épique¹Der ewige Jude².

(Le poète nous montre le Christ revenant sur la terre.)

Am Sein erhalte dich beglückt!
Das Sein ist ewig; denn Geseze
Bewahren die lebend'gen Schätze,
Aus welchen sich das All geschmückt.

1. Le chef-d'œuvre de la poésie épique en Allemagne est *Hermann et Dorothee*. Cf. la belle édition qu'en a donnée M. A. Chuquet. Paris. L. Cerf, 1890.

2. Der ewige Jude. La légende du Juif-Errant dont on trouve des traces dès le treizième siècle, (Cf. une étude sur le *Juif-Errant*, par Gaston Paris et *Die Sage vom ewigen Juden*, par Neubaur, — Leipzig, Hinrichs, 1893), se répandit dans toute l'Europe après l'apparition du *Volksbuch* de 1602. A partir de cette date, on signale la présence du Juif-Errant dans plusieurs villes de France et d'Allemagne. Une foule de chroniques locales font mention de son passage. On le vit notamment à Francfort-sur-le-Mein, et en Alsace. Ce sont peut-être ces récits de la superstition populaire qui ont engagé Goethe à faire de l'éternel voyageur le héros d'une épopée. Son personnage n'a gardé qu'une ressemblance lointaine avec Ahasverus. Contemporain du Christ, il est :

halb Essener, halb Methodist,
Herrnhuter, mehr Separatist.

c.-à-d. en somme un piétiste, un adversaire des orthodoxes!

Goethe se proposait apparemment de dérouler sous les yeux de l'immortel témoin, en une suite de scènes burlesques et satiriques, toute l'histoire de l'Eglise. Les fragments qui restent (297 vers en tout), ne permettent pas de se faire une idée précise du plan de l'ouvrage. Il appartient à la période de *Sturm und Drang* (1774).

Les aventures du Juif-Errant, diversement interprétées, ont inspiré une légion de poètes. Citons seulement : *Ahasver*, poème épique de Julius Mosen (1838); *Die Wanderungen des Ahasverus*, de Zedlitz; *Ahasverus*, poème héroï-

Als er
Und na
Und M
Ergriff
Die er
Wie m
Er auf
Auf dei
Freund
Und ih
Mit al

Er füh
Der irr
Fühlt,

que, de Heller
ling, Ahasver

C'est aussi l
reine de Rou

Presque tou
qu'elles nous
l'histoire univ
Errant, assiste
cément inacti

1. Schwung,

2. Mitgespiel
ie. Au reste, li
ment où le po

3. Freund, ir

4. Cf. page
expression. Co
poésie intitulé

Schon eine Ahnung von Weh enthält.
 Er denkt an jenen Augenblick,
 Da er den letzten Todesblick
 Vom Schmerzenshügel herab gethan.
 Ring vor sich hin zu reden an :
 „Sei, Erde, tausendmal begrüßt!
 Gefegnet all', ihr meine Brüder!
 Zum erstenmal mein Herz ergießt
 Sich nach dreitausend Jahren wieder,
 Und wonnevolle Jahre fließt
 Von meinem trüben Auge nieder.
 O, mein Geschlecht, wie sehn' ich mich nach dir!
 Und du, mit Herz-und Liebesarmen
 Flehst du aus tiefem Drang zu mir!
 Ich komm', ich will mich dein erbarmen.
 O Welt, voll wunderbarer Wirrung,
 Voll Geist der Ordnung, träger Irrung,
 Du Kettenring von Wonn' und Wehe,
 Du Mutter, die mich selbst zum Grab gebär,
 Die ich, obgleich ich bei der Schöpfung war,
 Im ganzen doch nicht sonderlich verstehe.
 Die Dumpfheit deines Sinns, in der du schwebtest,
 Daraus du dich nach meinem Tage¹ drangst,
 Die schlangenknotige² Begier, in der du bebstest,
 Von ihr dich zu befreien strebstest,
 Und dann, befreit, dich wieder neu umschlangst :
 Das rief mich her aus meinem Sternensaal³,
 Das läßt mich nicht an Gottes Busen ruhn⁴;

1. Tage = Licht.

2. Schlangenknotige, semblable aux nœuds dans lesquels le serpent étreint sa victime.

3. Sternensaal = Sternenzelt.

4. Dans un autre passage, Goethe met ces mots dans la bouche du Christ s'adressant à Dieu :

„Du fühlst nicht, wie es mir durch Mark und Seele geht,
 Wenn ein geängstet Herz bei mir um Rettung fleht,
 Wenn ich den Sünder seh' mit glühenden Thränen“ . . .

Ich komme
 Ich säte dan
 Er sieht beg
 Sein Auge
 Ihm scheint
 In jener S
 Wie sie an j
 Da sie bei h
 Der Geist d
 Im Sonner
 Und angeme
 Daß er hier

F

L

Ich höre, Tasso,
 So sehr ich weiß,

-
1. Um und um, te
 2. *Torquato Tas.*
- d'analyses psychol
 merveilleuses qui i
 cine. L'action est
 semblent se mouve
 conduit à Belrigua
 Ferrare. Le duc A
 ce Weimar de l'Ita
 semblance avec le
 Une rivalité, d'ak
 le ministre du du
 et froid et l'auteu

Von einer Grenze zu der andern schwankt.
 Besinne dich! Gebiete dieser Wut!
 Du lästerst, du erlaubst dir Wort auf Wort,
 Das deinen Schmerzen¹ zu verzeihen ist,
 Doch das du selbst dir nie verzeihen kannst.

Tasso.

D sprich mir nicht mit sanfter Lippe zu,²
 Laß mich kein kluges Wort von dir vernehmen!
 Laß mir das dumpfe Glück³, damit ich nicht
 Mich erst besinne, dann von Sinnen komme.
 Ich fühle mir das innerste Gebein
 Verschmettert, und ich leb', um es zu fühlen.
 Verzweiflung faßt mit aller Wut mich an,
 Und in der Höllequal, die mich vernichtet,
 Wird Lästung nur ein leiser Schmerzenslaut.
 Ich will hinweg! und wenn du redlich bist,
 So zeig' es mir, und laß mich gleich von hinnen!

ombrageux et irritable. Alphonse de Ferrare réconcilie l'homme d'Etat et le rêveur. Mais le Tasse, fragile jouet de sa fantaisie et de son cœur, pense découvrir dans les paroles de Leonore d'Este, la sœur du duc, plus que de la sympathie. Il s'enhardit jusqu'à lui faire une brûlante déclaration d'amour. Il est repoussé; le duc et Antonio arrivent sur ces entrefaites. Rempli de bienveillance pour le poète, Alphonse II se borne à le recommander à la vigilance affectueuse du secrétaire d'Etat. Le Tasse désespéré, se voit à jamais disgracié et exhale sa douleur en plaintes violentes et injustes.

L'idée du poème occupait l'esprit de Goethe dès le printemps de 1780; mais l'œuvre ne fut terminée qu'au mois de juillet 1789.

1. Deinen Schmerzen. Cf. Racine, *Britannicus*, I, 2.

La douleur est injuste et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point, aigrissent ses soupçons.

2. Sprich... zu, apaise, console.

3. Das dumpfe Glück, le bonheur de l'inconscience.

Antonio.

Ich werde dich in dieser Not nicht la
Und wenn es dir an Fassung ganz g
So soll mir's an Geduld gewiß nich

Tasso.

So muß ich mich dir denn gefangen
Ich gebe mich, und so ist es gethan;
Ich widerstehe nicht, so ist mir wohl
Und laß es dann mich schmerzlich w
Wie schön es war, was ich mir selbst
Sie gehn hinweg. — O Gott! dort
Den Staub, der von den Wagen sich
Die Reiter sind voraus. — Dort sa
Dort gehn sie hin! Kam ich nicht a
Sie sind hinweg, sie sind erzürnt au
O küßt' ich nur noch einmal seine H
O daß ich nur noch Abschied nehmen
Nur einmal noch zu sagen: O verge
Nur noch zu hören; Geh, dir ist ver
Allein ich hör' es nicht, ich hör' es
Ich will ja gehn! Laßt mich nur Ab
Nur Abschied nehmen! Gebt, o gebt
Auf einen Augenblick die Gegenwart
Zurück! Vielleicht genes' ich wieder.
Ich bin verstoßen, bin verdammt, ich
Mich selbst verbannt, ich werde diese
Nicht mehr vernehmen, diesem Blick
Nicht mehr begegnen. —

Antonio.

Laß eines Mannes Stimme dich erin
Der neben dir nicht ohne Rührung
Du bist so elend nicht, als wie du gl
Ermanne dich! Du giebst zu viel di

Taffo.

Und bin ich denn so elend, wie ich scheine?
 Bin ich so schwach, wie ich vor dir mich zeige?
 Ist alles denn verloren? Hat der Schmerz,
 Als schütterte der Boden, das Gebäude
 In einen grausen Haufen Schutt verwandelt?
 Ist kein Talent mehr übrig, tausendfältig
 Mich zu zerstreun, zu unterstützen?
 Ist alle Kraft erloschen, die sich sonst
 In meinem Busen regte? Bin ich Nichts,
 Ganz Nichts geworden?
 Nein, es ist alles da, und ich bin Nichts;
 Ich bin mir selbst entwandt, sie ist es mir!

Antonio.

Und wenn du ganz dich zu verlieren scheinst,
 Vergleiche dich! Erkenne, was du bist!

Taffo.

Ja, du erinnerst mich zur rechten Zeit! —
 Hilft denn kein Beispiel der Geschichte mehr?
 Stellt sich kein edler Mann mir vor die Augen,
 Der mehr gelitten, als ich jemals litt,
 Damit ich mich mit ihm vergleichend fasse?
 Nein, alles ist dahin! — Nur Eines bleibt:
 Die Thräne hat uns die Natur verliehen,
 Den Schrei des Schmerzens, wenn der Mann zuletzt
 Es nicht mehr trägt — Und mir noch über alles —
 Sie ließ im Schmerz mir Melodie und Rede,
 Die tiefste Fülle meiner Noth zu klagen:
 Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt,
 Gab mir ein Gott, zu sagen wie ich leide.

Antonio (tritt zu ihm und nimmt ihn bei der Hand).

Taffo.

O edler Mann! Du stehst fest und still,

Ich scheine nur die sturmbewegte Welle.¹
 Allein bedenk', und überhebe nicht
 Dich deiner Kraft! die mächtige Natur,
 Die diesen Felsen gründete, hat auch
 Der Welle die Beweglichkeit gegeben.
 Sie sendet ihren Sturm, die Welle flieht
 Und schwankt und schwillt und beugt sich schäumend über.
 In dieser Woge spiegelte so schön
 Die Sonne sich, es ruhten die Gestirne
 An dieser Brust, die zärtlich sich bewegte.
 Verschwunden ist der Glanz, entflohn die Ruhe. —
 Ich kenne mich in der Gefahr nicht mehr
 Und schäme mich nicht mehr, es zu bekennen.
 Zerbrochen ist das Steuer, und es kracht
 Das Schiff an allen Seiten. Verstand reißt
 Der Boden unter meinen Füßen auf!
 Ich fasse dich mit beiden Armen an!
 So klammert sich der Schiffer endlich noch
 Am Felsen fest, an dem er scheitern sollte.

1. Gœthe aime les métaphores empruntées à la mer et à la navigation. Cf. le lied „An die Erwählte“ :

.manche Klippe
 Führt dein Liebster noch vorbei;
 Aber wenn er einst den Hafen
 Nach dem Sturme wieder grüßt...

la dernière strophe du poème intitulé „Seefahrt“ :

Doch er stehet männlich an dem Steuer;
 Mit dem Schiffe spielen Wind und Wellen;
 Wind und Wellen nicht mit seinem Herzen :

Cf. encore *Egmont*, acte 2, scène 2 :

„Auch ihm (au duc d'Albe) wird die Zeit vergehen, der Kopf
 schwindeln, und die Dinge wie zuvor ihren Gang halten, daß er,
 statt weite Meere nach einer vorgezognen Linie zu durchsegeln, Gott
 danken mag, wenn er sein Schiff in diesem Sturme vom Felsen
 hält.“

Iphigénie auf Tauris.¹

(Acte V, sc. 6).

Iphigénie. Thoas. Orest.

Iphigénie.

Befreit von Sorge mich, eh' ihr zu sprechen
Beginnet. Ich befürchte bösen Zwist,
Wenn du, o König, nicht der Billigkeit
Gelinde Stimme hörst, du, mein Bruder,
Der raschen² Jugend nicht gebieten willst.

1. C'est au printemps de l'année 1776 que Goëthe semble avoir conçu l'idée première de son *Iphigénie*.

La première esquisse (en prose) de la tragédie date de 1779 (du 14 février au 28 mars), et la première représentation en eut lieu à Weimar, quelques jours plus tard, le 6 avril, avec un grand succès. Mais le poète ne pensait pas que son œuvre fût achevée. Il la transposa en vers libres (1780), puis revint à la prose (1781); enfin, en 1786, il refondit complètement le drame et le mit en vers iambiques. Ce travail fut terminé en 1787.

Thoas, le roi des Scythes, offre vainement à Iphigénie, la prêtresse de Diane, sa main et son trône; la fille d'Agamemnon n'a point perdu l'espérance de revoir le beau ciel de l'Hellade. Pour se venger d'un refus qu'il ne peut comprendre, Thoas rétablit les sacrifices humains. Oreste et Pylade qui, sur la foi d'un oracle, ont débarqué en Tauride afin de ravir, dans le temple, l'image de la déesse, sont arrêtés et ils vont être les premières victimes de l'arrêt sanguinaire.

Iphigénie a une première fois imploré la grâce de son frère. Celui-ci, secondé par Pylade, est résolu à vendre chèrement sa vie.

Iphigénie en Tauride est l'une des œuvres les plus pures et les plus belles de la littérature moderne. Cf. Stapfer. *Goëthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques* et l'excellente édition de M. Karl Breul (avec une ample introduction et des notes en anglais). Cambridge, University Press, 1899.

2. Raschen, signifie ici « impétueux, violent. » Cf. l'anglais *rash* et *rashly*.

Thoas.

Ich halte meinen Zorn, wie es dem Alt
Geziemt, zurück. Antworte mir! Womit
Bezeugst du, daß du Agamemnons Sohn
Und Dieser Bruder bist? ¹

Orest.

Hier ist da
Mit dem er Trojas tapfre Männer schlü
Dies nahm ich seinem Mörder ² ab und
Die Himmlischen, den Mut und Arm ³,
Des großen Königes mir zu verleihn
Und einen schönern Lob mir zu gewähren
Wähl' einen aus den Edeln deines Heeri
Und stelle mir den Besten gegenüber. ⁵
So weit die Erde Heldensöhne nährt, ⁶
Ist keinem Fremdling dies Gefuch verwehrt

Thoas.

Dies Vorrecht hat die alte Sitte nie
Dem Fremden hier gestattet.

Orest.

Die neue Sitte denn von dir und mir!
Nachahmend heiligt ein ganzes Volk
Die edle That der Herrscher zum Gesetz.

1. Thoas désigne Iphigénie.

2. Mörder, Egisthe.

3. Den Mut und Arm. Cette suppressio
est fréquente chez Goethe.

4. Das Glück, la gloire guerrière.

5. Goethe a emprunté à l'Iliade cette
singulier, qui devient ici une sorte de «

6. Nährt, hellénisme (τρέφει).

7. Zum Gesetz. Rattachez à heiligt.

Und laß mich nicht allein für unsre Freiheit,
 Laß mich, den Fremden, für die Fremden kämpfen! ¹
 Fall' ich, so ist ihr Urtheil mit dem meinen
 Gesprochen; aber gönnet mir das Glück,
 Zu überwinden, so betrete nie
 Ein Mann dies Ufer, dem der schnelle Blick ²
 Hülfreicher Liebe nicht begegnet, und
 Getröstet scheide jeglicher hinweg!

Thoas.

Nicht unwerth scheinst du, o Jüngling, mir
 Der Ahnherrn, deren du dich rühmst, zu sein.
 Groß ist die Zahl der edeln, tapfern Männer,
 Die mich begleiteten, doch ich stehe selbst
 In meinen Jahren ³ noch dem Feinde, ⁴ hin
 Bereit, mit dir der Waffen Loos zu wagen.

Iphigénie.

Mit nichts! Dieses blutigen Beweises
 Bedarf es nicht, o König! Laßt die Hand
 Vom Schwerte! Denkt an mich und mein Geschick! ⁵
 Der rasche Kampf verewigt einen Mann;
 Er falle gleich, ⁶ so preiset ihn das Lied.

1. Noble pensée qui révèle toute la générosité d'âme du héros.

2. Schnelle Blick, épithète homérique.

3. In meinen Jahren. Thoas est un vieillard.

4. Dem Feinde (ich stehe). Stehen a ici le sens de entgegenstehen, widerstehen.

5. Mein Geschick. Cf. Acte I, scène 1, ces plaintes d'Iphigénie sur la destinée de la femme:

Der Frauen Zustand ist beklagenswerth.
 Zu Haus und in dem Kriege herrscht der Mann
 Und in der Fremde weiß er sich zu helfen.
 Ihn freuet der Besitz; ihn krönt der Sieg;
 Ein ehrenvoller Tod ist ihm bereitet.

6. Er falle gleich = wenn er auch fällt.

Allein die Thränen, die unendlichen¹,
 Der überbliebenen, der verlassenen Frau
 Zählt keine Nachwelt, und der Dichter ſ
 Von tausend durchgeweinten² Tag- und
 Wo eine stille⁴ Seele den verlorenen,
 Rasch abgeschiednen Freund vergebens ſi
 Zurückzurufen bangt und ſich verzehrt.
 Mich ſelbſt hat eine Sorge gleich gewar
 Daß der Betrug nicht eines Räubers mi
 Vom ſichern Schutort reiße, mich der R
 Berrate. Fleißig hab' ich ſie befragt,
 Nach jedem Umſtand mich erkundigt, Z
 Gefordert, und gewiß iſt nun mein Herz
 Steh hier an ſeiner rechten Hand das W
 Wie von drei Sternen⁶, das am Tage ſ
 Da er geboren ward, ſich zeigte, das
 Auf ſchwere That, mit dieſer Fauſt zu ü
 Der Prieſter deutete. Dann überzeugt
 Mich doppelt dieſe Schramme, die ihm
 Die Augenbraue ſpaltet. Als ein Kind
 Rief ihn Elektra, raſch und unvorſichtig
 Nach ihrer Art, aus ihren Armen ſtür
 Er ſchlug auf einen Dreifuß auf — Er
 Soll ich dir noch die Ähnlichkeit des B

1. Die unendlichen. Gœthe et Schiller i
 poésïe, l'adjectif après le substantif en
 de l'article: ils donnent ainsi plus de 1

2. Durchgeweinten; durchweinten sera

3. Tag- und Nächten. Cette constructi
 en poésïe, au dix-huitième siècle. Elle
 les proverbes et locutions proverbiales

4. Stille = einsame.

5. Sich, (au datif), se rapporte à zurü
 à bangt qui n'est pas un verbe réfléchi
 est eine stille Seele. Cet emploi du verbe
 est extrêmement rare.

6. Les anciens ne parlent point de c

Soll ich das innre Jauchzen¹ meines Herzens
Dir auch als Zeugen der Versicherung nennen?

Th o a s.

Und hübe² deine Rede jeden Zweifel,
Und bändigst' ich den Zorn in meiner Brust,
So würden doch die Waffen zwischen uns
Entscheiden müssen; Frieden seh' ich nicht.
Sie sind gekommen, du bekenneest selbst,
Das heil'ge Bild der Göttin mir zu rauben. —
Glaubt ihr, ich sehe dies gelassen an?
Der Grieche wendet oft sein lüstern Auge
Den fernen Schätzen der Barbaren zu,
Dem goldnen Velle, Pferden, schönen Töchtern;
Doch führte sie³ Gewalt und List nicht immer
Mit den erlangten Gütern glücklich heim.

D r e s t.

Das Bild, o König, soll uns nicht entzweien!
Jetzt kennen wir den Irrtum, den ein Gott
Wie einen Schleier um das Haupt uns legte,
Da er den Weg hierher uns wandern hieß.
Um Rat und um Befreiung bat ich ihn
Von dem Geleit⁴ der Furien; er sprach:
„Bringst du die Schwester, die an Tauris' Ufer
Im Heiligtume wider Willen bleibt,
Nach Griechenland, so löset sich der Fluch.“

1. Jauchzen, le terme ne semble pas très juste, à cause de l'épithète innre. Jauchzen désigne une joie bruyante. *Jauche* est un cri de joie. Cf. le patois bourguignon *hucher* qui traduit exactement jauchzen.

2. hübe, imparfait du subjonctif de heben; höbe est plus usité.

3. Sie, les Grecs. Gœthe se sert souvent du pronom pluriel pour représenter un terme collectif. Cf. *Egmont*, V, 3: „Angstlich im Schlasfe liegt das betäubte Volk und träumt von Rettung, träumt ihres ohnmächtigen Wunsches Erfüllung.“

4. Geleit. L'expression est faible.

Wir legten's von Apollens Schwester aus,¹
 Und er gedachte d i ch! Die strengen Bande²
 Sind nun gelöst; du bist den Deinen wieder,
 Du Heilige, geschenkt. Von dir berührt,
 War ich geheilt; in deinen Armen faßte
 Das Übel mich mit allen seinen Klauen
 Zum letztenmal und schüttelte das Mark
 Entseztlich mir zusammen; dann entfloß's
 Wie eine Schlange zu der Höhle. Neu
 Genieß' ich nun durch dich das weite Licht
 Des Tages. Schön und herrlich zeigt sich mir
 Der Göttin Rat. Gleich einem heil'gen Bilde,
 Daran der Stadt unwandelbar Geschick
 Durch ein geheimes Götterwort gebannt ist,
 Nahm sie dich weg, dich Schützerin des Hauses;
 Bewahrte dich in einer heil'gen Stille
 Zum Segen deines Bruders und der Deinen.
 Da alle Rettung auf der weiten Erde
 Verloren schien, giebst du uns alles wieder.
 Laß deine Seele sich zum Frieden wenden,
 O König! Hindre nicht, daß sie die Weihe
 Des väterlichen Hauses nun vollbringe,
 Mich der entsühnten Halle wiedergebe,
 Mir auf das Haupt die alte Krone³ drücke!
 Vergilt den Segen, den sie dir gebracht,⁴

1. Auslegen, interpréter.

2. Bande, les liens qui attachent Iphigénie au service de la déesse. L'interprétation donnée ici par Oreste était inconnue des anciens.

3. Krone, anachronisme. Le sceptre et non pas la couronne était l'insigne de la royauté.

4. Cf. Acte I, sc. 3 ces paroles de Thoas :

Was auch der Rat der Götter mit dir sei,
 Und was sie deinem Haus und dir gedenken,
 So fehlt es doch, seitdem du bei uns wohnst
 Und eines frommen Gastes Recht genießest,
 An Segen nicht, der mir von oben kommt.

Und laß des nähern Rechtes¹ mich genießen!
Gewalt und List, der Männer höchster Ruhm,
Wird durch die Wahrheit dieser hohen Seele
Beschämt, und reines kindliches Vertrauen
Zu einem edeln Manne wird belohnt.²

Iphigentie.

Denk' an dein Wort³ und laß durch diese Rede
Aus einem graben, treuen Munde dich
Bewegen! Steh' uns an! Du hast nicht oft
Zu solcher edeln That Gelegenheit.
Versagen kannst du's nicht; gewähr' es bald.

Thoas.

So geht!

Iphigentie.

Nicht so, mein König! Ohne Segen,
In Widerwillen, scheid' ich nicht von dir.
Verbann' uns nicht! Ein freundlich Gastrecht walte
Von dir zu uns: so sind wir nicht auf ewig
Getrennt und abgeschieden. Wert und teuer,
Wie mir mein Vater war, so bist du's mir,
Und dieser Eindruck bleibt in meiner Seele.
Bringt der Geringste deines Volkes je
Den Ton der Stimme mir ins Ohr zurück,
Den ich an euch gewohnt zu hören bin,
Und seh' ich an dem Ärmsten eure Tracht:
Empfangen will ich ihn wie einen Gott,
Ich will ihm selbst ein Lager zubereiten,
Auf einem Stuhl ihn an das Feuer laden

-
1. Des nähern Rechtes = des brüderlichen Rechtes.
 2. C'est l'idée dominante de la tragédie.
 3. Thoas avait dit (acte I, sc. 3):

Wenn du nach Hause Rückkehr hoffen kannst,
So sprech' ich dich von aller Forderung los.

Und nur nach dir und deinem Schicksal fragen.
 O geben dir die Götter deiner Thaten
 Und deiner Milde wohlverdienten Lohn!
 Leb' wohl! O wende dich zu uns und gieß
 Ein holdes Wort des Abschieds mir zurück!
 Dann schwellt der Wind die Segel sanfter an,
 Und Thränen fließen lindernd vom Auge
 Des Scheidenden. Leb' wohl! und reiche mir
 Zum Pfand der alten Freundschaft deine Rechte

Thoas.

Lebt wohl!

Faust.¹

Nacht.

Faust.

(In einem hochgewölbten, engen, gotischen Zimmer unruh
 Sessel am Kulte).

Habe² nun, ach! Philosophie,³
 Juristerei⁴ und Medicin,

1. L'idée d'une tragédie de *Faust* préoccupa
 1770. Plusieurs fragments parurent en 1790; la
 partie fut publiée en 1808, mais l'ouvrage com-
 achevé qu'en 1831. On peut donc dire que *Faust*
 de la vie entière de Goethe; c'est aussi un des c-
 vre de l'esprit humain. *Faust* représente à la fo-
 l'humanité entière, avide d'idéal et d'infini.

Cf. *Etude sur quelques scènes du Faust de Go-*
Lichtenberger. (Paris. Hachette, 1899).

2. Habe. Supplétez ich.

3. Cette scène a été écrite vers la même époque
 fragment du *Juif-Errant* cité plus haut. Goethe
 mètre de Hans Sachs. Voir page 166, note 1.

4. Juristerei, terme ironique pour Jurisprudenz,
 riel de Jus) ou die Rechte.

Und, leider! auch Theologie
 Durchausstudiert, mit heißem Bemühn.
 Da steh' ich nun, ich armer Thor!
 Und bin so klug, als wie zuvor;
 Heiße Magister¹, heiße Doctor gar,
 Und ziehe schon an die zehen Jahr'²
 Heraus, herab, und quer und krumm,
 Meine Schüler an der Nase herum —
 Und sehe, daß wir nichts wissen können!
 Das will mir schier³ das Herz verbrennen.
 Zwar bin ich gescheiter als alle die Laffen,
 Doctoren, Magister, Schreiber⁴ und Pfaffen;⁵
 Mich plagen keine Scrupel noch Zweifel,
 Fürchte mich weder vor Hölle noch Teufel.

Dafür ist mir auch alle Freud' entrisßen,
 Bilde mir nicht ein, was Recht's zu wissen,
 Bilde mir nicht ein, ich könnte was lehren,
 Die Menschen zu bessern und zu bekehren.
 Auch hab' ich weder Gut noch Geld,
 Noch Ehr' und Herrlichkeit der Welt;
 Es möchte kein Hund so länger leben!
 Drum hab' ich mich der Magie ergeben,⁶
 Ob⁷ mir durch Geistes Kraft und Mund,
 Nicht manch Geheimnis würde kund,
 Daß ich nicht mehr, mit saurem Schweiß,
 Zu sagen brauche, was ich nicht weiß;

1. Magister. Cf. note 5 de la page 165.

2. An die zehen Jahr', dix ans ou peu s'en faut. Zehen, archaïque.

3. Schier, plus familier que fast.

4. Schreiber, barbouilleurs de papier.

5. Pfaffen, expression méprisante pour Prierster.

6. Goethe avait été initié aux sciences occultes et à l'alchimie par M^{lle} de Klettenberg, pendant la maladie qui le força à quitter Leipzig et le retint à Francfort (1768-1770).

7. Ob, pour voir si.

Daß ich erkenne, was die Welt
Im Innersten zusammenhält,¹
Schau'² alle Wirkenskraft und Samen
Und thu'³ nicht mehr in Worten kramen

O sähest du, voller Mondenschein!
Zum letzten Mal auf meine Bein,⁴
Den⁵ ich so manche Mitternacht
An diesem Pult herangewacht!
Dann, über Büchern und Papier,
Trübsel'ger Freund! erscheinst du mir,
Ach! könnt' ich doch auf Bergeshöh'n
In deinem lieben Lichte gehn,
Um Bergeshöhle mit Geistern schweben
Auf Wiesen in deinem Dämmer weben,
Von allem Wissensqualm entladen,
In deinem Tau gesund mich baden!

(Une promenade le jour de Pâque

Vom Eise befreit sind Strom und Bäck
Durch des Frühlings holden, belebender
Im Thale grünet Hoffnungsglück;
Der alte Winter, in seiner Schwäche,
Zog sich in rauhe Berge zurück.⁶
Von dorthier sendet er, fliehend, nur
Dhnmächtige Schauer körnigen Eises
In Streifen über die grüne Flur.
Aber die Sonne duldet kein Weißes;

1. Was die Welt . . . « les forces qui don
sa cohésion intime. »

2. Schau' dépend de daß ich.

3. Thu' kramen = frame (au subjonctif). Co
de *to do* en anglais.

4. Bein, tourment.

5. Den, se rapporte à Mondenschein.

6. Cf. page 104, Frühlingssehnsucht, de Wall
weide et la note 8 de la page 105.

überall regt sich Bildung und Streben,
 Alles will sich mit Farben beleben;
 Doch an Blumen fehlt's im Revier,
 Sie nimmt gepuzte Menschen dafür.
 Kehre dich um, ¹ von diesen Höhen
 Nach der Stadt zurück zu sehen.
 Aus dem hohlen, finstern Thor
 Dringt ein buntes Gewimmel hervor.
 Jeder sonnt sich heute so gern;
 Sie feiern die Auferstehung des Herrn :
 Denn sie sind selber auferstanden ;
 Aus niedriger Häuser dumpfen Gemächern,
 Aus Handwerks- und Gewerbesbanden,
 Aus dem Druck von Giebeln und Dächern,
 Aus der Straßen quetschender Enge,
 Aus der Kirchen ehrwürdiger Nacht
 Sind sie Alle ans Licht gebracht.
 Sieh nur, sieh ! wie behend sich die Menge
 Durch die Gärten und Felder zerschlägt, ²
 Wie der Fluß, in Breit' und Länge,
 So manchen lustigen Nachen bewegt ;
 Und, bis zum Sinken überladen,
 Entfernt sich dieser letzte Kahn.
 Selbst von des Berges fernen Pfaden
 Blinken uns farbige Kleider an.
 Ich höre schon des Dorfes Getümmel ;
 Hier ist des Volkes wahrer Himmel,
 Zufrieden jauchzet Groß und Klein :
 Hier bin ich Mensch, hier darf ich's sein.

Faust a contracté un pacte avec Méphistophélès, un des diables, celui qui incarne l'esprit de négation. Aux promesses du démon il répond en ces termes :

-
1. Faust s'adresse à son disciple Wagner.
 2. Sich zerschlägt, se dissémine.

Faust.

Du hörst ja, von Freud' ist nicht die Rede.
 Dem Laumel weih' ich mich, dem schmerzlichsten Genuß,
 Verliebtem Haß, erquickendem Verdruß.
 Mein Busen, der vom Wissensdrang geheilt ist,¹
 Soll keinen Schmerzen künftig sich verschließen,
 Und was der ganzen Menschheit zugeteilt ist,
 Will ich in meinem innern Selbst genießen,
 Mit meinem Geist das Höchste und Tiefste greifen,
 Ihr Wohl und Weh auf meinem Busen häufen,
 Und so mein eigen Selbst zu ihrem Selbst erweitern,
 Und, wie sie selbst, am End' auch ich zersehern.

(Deuxième partie).²

Faust répond au *Souci* qui lui demande :

Haft du die Sorge nie gekannt? —

Faust.

Ich bin nur durch die Welt gerannt
 Ein jed' Gelüst ergriff ich bei den Haaren,
 Was nicht genügte ließ ich fahren,
 Was mir entwischte ließ ich zieh'n.

1. Faust a dit plus haut :

Des Denkens Faden ist zerrissen ;
 Mir ekelt lange vor allem Wissen.
 Stürzen wir uns in das Rauschen der Zeit,
 Ins Rollen der Begebenheit !
 Da mag denn Schmerz und Genuß,
 Gelingen und Verdruß,
 Mit einander wechseln, wie es kann ;
 Nur rastlos bethätigt sich der Mann.

2. La seconde partie de *Faust* abonde en symboles et en allégories qui la rendent obscure, souvent même inintelligible. Elle renferme toutefois d'admirables passages : les vers qui suivent forment en quelque sorte la conclusion de l'ouvrage ; c'est la suprême leçon du vieux poète.

Ich habe nur begehrt und nur vollbracht,
 Und abermals gewünscht, und so mit Macht
 Mein Leben durchgestürmt; erst groß und mächtig,
 Nun aber geht es weise, geht bedächtig.
 Der Erdenkreis ist mir genug bekannt.
 Nach drüben¹ ist die Aussicht uns verrannt;
 Thor! wer dorthin die Augen blinzend richtet,
 Sich über Wolken seines gleichen dichtet.²
 Er stehe fest und sehe hier sich um;
 Dem Tüchtigen ist diese Welt nicht stumm.³
 Was braucht er in die Ewigkeit zu schweifen!
 Was er erkennt läßt sich ergreifen.
 Er wandle so den Erdentag entlang;
 Wenn Geister⁴ spuken geh' er seinen Gang;
 Im Weiterschreiten find' er Dual und Glück,
 Er! unbefriedigt jeden Augenblick.⁵

(Des anges emportent au ciel l'âme de Faust).

Gerettet ist das edle Glied
 Der Geisterwelt vom Bösen
 Wer immer strebend sich bemüht'
 Den können wir erlösen;

1. Nach drüben, vers l'au-delà.

2. Sich dichtet, s' imagine (voir, découvrir); seines gleichen, son semblable, des êtres semblables à lui.

3. Vers souvent cités et qui résument toute la doctrine des positivistes.

4. Geister. Ces mauvais génies sont l'égoïsme, l'ignorance et la superstition.

5. « Quittez les vaines spéculations de la métaphysique, travaillez sans relâche au progrès de l'humanité », tel est le conseil de Faust expirant. Cf. cette pensée d'un philosophe contemporain : „Ich beschwöre euch, meine Brüder, bleibt der Erde treu und glaubt Denen nicht, welche euch von überirdischen Hoffnungen reden! . . . An der Erde zu freveln ist jetzt das Furchtbarste, und die Eingeweide des Unerforschlichen höher zu achten, als den Sinn der Erde! (F. Nietzsche. — Also sprach Zarathustra.)

Herzen ist, die mir alles rings umher so paradiesisch macht. Da ist gleich vor dem Ort ein Brunnen, ein Brunnen, an den ich gebannt bin, wie Melusina mit ihren Schwestern. — Du gehst einen kleinen Hügel hinunter und findest dich vor einem Gewölbe, da wohl zwanzig Stufen hinabgehen, wo unten das klarste Wasser aus Marmorfelsen quillt. Die kleine Mauer, die oben umher die Einfassung macht, die hohen Bäume, die den Platz rings umher bedecken, die Kühle des Ortes; das hat alles so was anzügliches, was schauerliches. Es vergeht kein Tag, daß ich nicht eine Stunde da sitze. Da kommen dann die Mädchen aus der Stadt und holen Wasser, das harmloseste Geschäft und das nötigste, das ehemals die Töchter der Könige selbst verrichteten.¹ Wenn ich da sitze, so lebt die patriarchalische Idee so lebhaft um mich, wie sie alle, die Ältväter, am Brunnen Bekanntschaft machen und freien, und wie um die Brunnen und Quellen wohlthätige Geister schweben. O, der muß nie nach einer schweren Sommertagswanderung sich an des Brunnens Kühle gelabt haben, der das nicht mitempfinden kann!

.

Am 26. Mai.

Ungefähr eine Stunde von der Stadt liegt der Ort, den sie Wahlheim nennen. Die Lage an einem Hügel ist sehr interessant, und wenn man oben auf dem Fußpfade zum Dorf hinausgeht, übersieht man auf einmal das ganze Thal. Eine gute

l'ode „Meine Göttin“ (1780), dont voici la première strophe :

Welcher Unsterblichen
Soll der höchste Preis sein?
Mit niemand streit' ich;
Aber ich geb' ihn
Der ewig beweglichen,
Immer neuen,
Seltsamen Tochter Jovis,
Seinem Schoßkinde,
Der Phantasie.

1. Souvenir de la Bible, qui fut toujours un des livres favoris du poète, et de l'Odysée.

Wirtin, die gefällig und munter in ihrem Al-
Wein, Bier, Kaffee; und was über alles geht, sin-
die mit ihren ausgebreiteten Ästen den kleinen
Kirche bedecken, der ringsum mit Bauerhöfen,
Höfen eingeschlossen ist. So vertraulich, so hei-
nicht leicht ein Plätzchen gefunden, und dahin
Tischchen aus dem Wirtshause bringen und m-
trinke meinen Kaffee da, und lese meinen Home-
Mal, als ich durch einen Zufall an einem schönen
unter die Linden kam, fand ich das Plätzchen
war alles im Felde, nur ein Knabe von ungeschä-
saß an der Erde, und hielt ein anderes, etwa
vor ihm zwischen seinen Füßen sitzendes Kind m-
men wider seine Brust, so daß er ihm zu einer A-
diente, und ungeachtet der Munterkeit, womit
schwarzen Augen herumschaute, ganz ruhig saß. A-
der Anblick; ich setzte mich auf einen Pflug,
stand, und zeichnete die brüderliche Stellung m-
gegen. Ich fügte den nächsten Zaun, ein Sche-
einige gebrochene Wagenräder bei, alles, wie es l-
stand, und fand nach Verlauf einer Stunde, daß
geordnete, sehr interessante Zeichnung fertig
das mindeste von dem meinen hinzuzuthun. Das
in meinem Vorsatz, mich künftig allein an die A-
Sie allein ist unendlich reich, und sie allein bild-
Künstler.² Man kann zum Vortheile der Regeln v-

1. Werther lit Homère en disciple de Ro-
cherche une peinture de la simplicité primi-
manité dans son enfance. Goethe, pendant
Strasbourg, s'était mis, sur le conseil de Herd-
mère dans le texte. L'influence de l'*Iliade* et
se fit sentir désormais dans un grand noi-
œuvres.

(*Iphigénie en Tauride*, plans d'une *Iphigén*-
d'un drame de *Nausicaa*, d'une *Achilleide*;
Dorothee; *Faust*, etc.).

2. C'est Rousseau qui parle.

gefähr, was man zum Lobe der bürgerlichen Gesellschaft sagen kann. Ein Mensch, der sich nach ihnen bildet, wird nie etwas abgeschmacktes und schlechtes hervorbringen, wie einer, der sich durch Geseze und Wohlstand modeln läßt, nie ein unerträglicher Nachbar, nie ein merkwürdiger Bösewicht werden kann; dagegen wird aber auch alle Regel, man rede was man wolle, das wahre Gefühl von Natur und den wahren Ausdruck derselben zerstören! Sag' du, das ist zu hart! sie schränkt nur ein, beschneidet die geilen Neben u. s. w. Guter Freund, soll ich dir ein Gleichniß geben? Es ist damit wie mit der Liebe. Ein junges Herz hängt ganz an einem Mädchen, bringt alle Stunden seines Tages bei ihr zu, verschwendet alle seine Kräfte, all sein Vermögen, um ihr jeden Augenblick auszudrücken, daß er sich ganz ihr hingiebt! Und da käme ein Philister,¹ ein Mann, der in einem öffentlichen Amte steht,² und sagte zu ihm: „Keiner junger Herr! Lieben ist menschlich, nur müßt ihr menschlich lieben! Theilet eure Stunden ein, die einen zur Arbeit, und die Erholungstunden widmet eurem Mädchen. Berechnet euer Vermögen, und was euch von eurer Nothdurft übrig bleibt, davon verwehre ich euch nicht, ihr ein Geschenk, nur nicht zu oft zu machen, etwa zu ihrem Geburts- und Namenstage u. s. w. — Folgt der Mensch, so giebt's einen brauchbaren jungen Menschen, und ich will selbst jedem Fürst raten, ihn in ein Collegium zu setzen — nur mit seiner Liebe ist's am Ende, und wenn er ein Künstler ist, mit seiner Kunst. O meine Freunde! warum der Strom des Genies so selten ausbricht, so selten in hohen Fluten hereinbraust, und eure staunende Seele erschüttert? — Liebe Freunde, da wohnen die gelassenen Herren auf beiden Seiten des Ufers, denen ihre Gartenhäuschen, Tulpenbeete und Krautfelder zu Grunde gehen wür-

1. Ein Philister, un philistin, c.-à-d. un bourgeois à l'esprit borné et dénué de tout sens artistique. C'est un terme d'étudiant. Nous disons *Béotien* dans le même sens.

2. Les *Stürmer* manifestaient une aversion plus bruyante que sincère contre toute fonction officielle.

den, die daher in Zeiten mit Dämmen und Ableiten der künftigen drohenden Gefahr abzuwehren wissen.

Werther und Ossian.

Am 12. Oktober.

Ossian¹ hat in meinem Herzen den Homer verdrängt. Welch eine Welt, in die der Herrliche mich führt! Zu wandern

1. Ossian. Il convient de s'arrêter un instant à ce nom, un des plus célèbres et des plus discutés de l'histoire littéraire.

En 1760, l'Ecossois James Macpherson (1738-1796) précepteur dans la maison d'un comte de Graham, publia sous le titre de *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse, et traduits de la langue erse ou gaélique*, des traductions de chants populaires qu'il avait entendus dans son enfance. L'ouvrage fut accueilli avec enthousiasme. Des souscriptions furent ouvertes, qui permirent à l'heureux compilateur d'aller dans les montagnes d'Ecosse et d'y recueillir de nouveaux chants. Le poème de *Fingal* parut en 1762 et celui de *Temora* en 1763. La renommée d'Ossian, le barde écossais du deuxième siècle, traversa la mer et envahit l'Europe.

Les poésies ossianiques chantaient, en général, les sentiments primitifs, les émotions naturelles et universelles de l'âme humaine. L'expression naïve des passions d'une race inculte, mais forte et richement douée, paraissait s'y mêler à l'ample peinture d'un paysage grisâtre, étrange et tourmenté. Thomson (1700-1748), avec ses *Saisons* (1730), avait donné le premier modèle d'une description exacte des beautés de la nature; Young avait été le poète du clair de lune et des cimetières. Avec Ossian, les brumes et les brouillards, l'Océan et ses tempêtes, les montagnes couvertes de pins et les bruyères font leur entrée dans la littérature. La naïveté réelle ou affectée de cette poésie devait charmer les imaginations émoussées et les esprits blasés du dix-huitième siècle.

Les Anglais, jaloux des Ecossois, contestèrent les premiers l'authenticité des poésies d'Ossian. Macpherson laissa la question indécise et, malgré de nombreuses re-

über die Heide, umfaßt vom Sturmwinde, der in dampfenden Nebeln die Geister der Väter, im dämmernden Lichte des Mondes hinführt! Zu hören vom Gebirge her, im Gebrülle des

cherches et de savantes discussions, elle n'est pas encore résolue.

Il est certain qu'Ossian a existé; il est vrai qu'il y a eu en Ecosse une poésie populaire en langue gaélique qui était encore très vivante au seizième siècle. Il est probable que Macpherson a remanié, refondu, développé, lié les fragments de chansons qu'il a surpris sur les lèvres de ses compatriotes.

Ce qui est hors de doute c'est l'ascendant prodigieux exercé par « le génie ossianique » en France et en Allemagne. Les contemporains admiraient à travers ces visions nébuleuses et dans ces fantômes plaintifs la touchante image d'une humanité primitive. Les bardes et les druides firent fortune. Klopstock et Gerstenberg s'instituèrent les apôtres et les parrains de la « poésie bardique. » Chez nous, la fureur ossianique sévit avec la même intensité. Napoléon consul, avait fait du recueil de Macpherson son livre de chevet.

Nos romantiques doivent beaucoup à Ossian. Chateaubriand l'a traduit et imité. Lamartine lui voua, sa vie durant, un culte fidèle. On lira peut-être avec plaisir les beaux vers qu'il consacre à son idole, et qui rendent assez fidèlement l'impression des chants écossais :

Ossian! Ossian! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants,
Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
J'étais jusqu'à mon front leurs cris et leur écume;
Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
Et secouaient leur neige où planait le corbeau;
Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
Comme un fils de Morven me vêtissait d'orages,
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard,
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Eclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,

Waldstroms, halb verwehtes Ätzen der Geister aus ihren Höhlen, und die Wehflagen des zu Tode sich jammernden Mädchens, um die vier moosbedeckten, grasbewachsenen Steine des

Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtai l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas,
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos;
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens !
(Jocelyn, 2^e Epoque).

Gœthe a traduit, dans Werther, un des plus beaux chants d'Ossian. Voici les premières lignes de sa version :

„Stern der dämmernden Nacht, schön funkelt du in Westen,
heßt dein strahlend Haupt aus deiner Wolke, wandelst stattdich deinen
Hügel hin. Wornach blickst du auf die Heide? Die stürmenden Winde
haben sich gelegt; von ferne kommt des Gießbachs Murmeln; rau-
schende Wellen spielen am Felsen ferne; das Gesumme der Abend-
fliegen schwärmt über's Feld. Wornach siehst du, schönes Licht?
Aber du lächelst und gehst; freudig umgeben dich die Wellen, und
baden dein liebliches Haar. Lebe wohl, ruhiger Strahl. Erscheine,
du herrliches Licht von Ossians Seele!“

Tout le monde connaît la belle traduction d'Alfred de Musset : *Pdle étoile du soir*, etc.

Il ne faudrait pas croire que la poésie ossianique n'ait trouvé que des admirateurs. Elle eut des détracteurs passionnés.

Cf. ces vers d'Ecouchard-Lebrun (1729-1807). (*Homère et Ossian*) :

Sa sublimité monotone (d'Ossian)
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

edel Gefallnen, ihres Geliebten. Wenn ich ihn dann finde, den wandelnden grauen Barden, der auf der weiten Heide die Fußstapfen seiner Väter sucht, und ach! ihre Grabsteine findet, und dann jammernd nach dem lieben Sterne des Abends hinblickt, der sich ins rollende Meer verbirgt, und die Zeiten der Vergangenheit in des Helden Seele lebendig werden, da noch der freundliche Strahl den Gefahren der Tapferen leuchtete, und der Mond ihr bekränztes, siegrückführendes¹ Schiff beschien. Wenn ich den tiefen Kummer auf seiner Stirn lese, den letzten, verlassnen Herrlichen in aller Ermattung dem Grabe zuwanfen sehe, wie er immer neue, schmerzlichglühende

Parmi les guerrières alarmes
Fatigant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes;
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres,
Il charge les ailes des vents;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivants.

.

Il n'a point d'Hébé, d'ambrosie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers;
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers.

Son génie errant et sauvage
Est cet ange noir que Milton
Nous peint de nuage en nuage
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Elysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa muse favorisée
Des regards du Dieu de Claros.

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards!

Malheureusement, la Muse d'Ecouchard-Lebrun ressemblait aussi peu à celle d'Homère qu'à celle d'Ossian.

1. Siegrückführendes, revenant (de la victoire) victorieux.

Freuden in der kraftlosen Gegenwart der Schatten sich geschiedenen einsaugt, und nach der kalten Erde, den wehenden Grase niedersieht, und ausruft: „Der I wird kommen, kommen, der mich kannte in meiner S und fragen: Wo ist der Sänger, Fingals treffliche Sein Fußtritt geht über mein Grab hin, und er fra bens nach mir auf der Erde.“ — O Freund! ich m einem edlen Waffenträger das Schwert ziehn, meiner von der zuckenden Qual des langsam absterbenden R einmal befreien, und dem befreiten Halbgott meine S senden.¹

1. Gthe voulant, en 1780, prsenter à la c Amélie „Die deutsche Litteratur der nchstvergangenen einem Scherzbilde,“ trace de lui-même et des imita son *Werther* la plaisante peinture que voici :

Unter dem Pictnam auf seinem Rücken
Seht ihr einen jungen Herrn (Gthe) sich drücken,
Ein Schiegewehr in seiner Hand :
So trug er seinen Freund (Werther) durch's Land,
Erzählt den traurigen Lebenslauf
Und fordert jeden zum Mitleid auf,
Raum hält er sich auf seinen Füßen,
Die Thränen ihm von den Wangen fließen,
Beschreibt gar rührend des Armen Noth,
Verzweiflung und erbärmlichen Tod ;
Wie er ihn endlich aufgerafft :
Das alles ein wenig studentenhaft.
Da sing's entselich an zu rumoren
Unter Klugen, Weisen und unter Thoren ;
Drum wünscht er weit davon zu sein.
Denn seht, es kommen hinterdrein
Ein Chor schwermutiger Junggesellen
Die sich gar ungeberdig stellen.
Mehr sag' ich nicht : man kennt genug
Den ganzen uniformen Zug.

Jeder führt eine Jungfrau sein,
Die scheinen gleiches Sinns zu sein :
Denn sie tragen auf bunten Stngen
Baniere zierlich aufgehangen,
Die Zeichen ihrer Lust und Schmerz :
Einen vollen Mond, ein brennend Herz ;
Wie denn nun fast jede Stadt
Ihren eignen Mondschein nötig hat.

Antikes.

Der Mensch vermag gar manches durch zweckmäßigen Gebrauch einzelner Kräfte, er vermag das Außerordentliche durch Verbindung mehrerer Fähigkeiten; aber das Einzige, ganz Un- erwartete leistet er nur, wenn sich die sämtlichen Eigenschaften gleichmäßig in ihm vereinigen. Das letzte war das glückliche Los der Alten, besonders der Griechen in ihrer besten Zeit; auf die beiden ersten sind wir Neuern vom Schicksal angewiesen.¹

Wenn die gesunde Natur des Menschen als ein Ganzes wirkt, wenn er sich in der Welt als in einem großen, schönen, würdigen und wertigen Ganzen fühlt, wenn das harmonische

Die Herzen lärmten und pochen so sehr
Man hört sein eigen Wort nicht mehr,
Doch scheinen die Liebchen bei diesen Spielen
Noch seitwärts in die Welt zu spielen.

(Das Neueste von Plunderweilen).

Il faut lire cette spirituelle et amusante satire de la littérature du temps. Goethe y fait preuve d'une extraordinaire maturité de jugement, d'un coup d'œil pénétrant et sûr.

1. La même pensée a été fréquemment exprimée par les romantiques et par Heine. Cf. le passage suivant d'Auguste Wilhelm Schlegel :

„Das griechische Ideal der Menschheit war vollkommene Eintracht und Ebenmaß aller Kräfte, natürliche Harmonie. Die Neuern hingegen sind zum Bewußtsein der innern Entzweiung gekommen, welches ein solches Ideal unmöglich macht; daher ist das Streben ihrer Poesie, diese beiden Welten, zwischen denen wir uns geteilt fühlen, die geistige und sinnliche, mit einander auszusöhnen und unaufhörlich zu verschmelzen. Die sinnlichen Eindrücke sollen durch ihr geheimnisvolles Bündnis mit höhern Gefühlen gleichsam geheiligt werden; der Geist hingegen will seine Ahnungen vom Unendlichen in der sinnlichen Erscheinung sinnbildlich niederlegen.“

C'est, en deux mots, toute la doctrine philosophique du romantisme allemand.

Behagen¹ ihm ein reines, freies Entzücken g
würde das Bestall, wenn es sich selbst empfinde:
an sein Ziel gelangt aufjauchzen und den Gipf
Werdens und Wesens bewundern. Denn wozu
Aufwand von Sonnen und Planeten und Mond
nen und Milchstraßen, von Kometen und Nebelsf
wordenen und werdenden Welten, wenn sich ni
glücklicher Mensch unbewußt seines Daseins erfre

Wirft sich der Neuere, wie es uns eben jetzt
bei jeder Betrachtung ins Unenbliche, um zuletzt,
glückt, auf einen beschränkten Punkt wieder zu:
so fühlten die Alten, ohne weitem Umweg, sog
zige Behaglichkeit innerhalb der lieblichen Grenze
Welt. Hieher waren sie gesetzt, hiezu berufen, l
Thätigkeit Raum, ihre Leidenschaft Gegenstand un

Warum sind ihre Dichter und Geschichtschreibe
derung des Einsichtigen, die Verzweiflung des ?
als weil jene handelnden Personen, die aufgeföh
ihrem eigenen Selbst, an dem engen Kreise ihres
an der bezeichneten Bahn des eigenen sowohl al
gerlichen Lebens einen so tiefen Anteil nehmen
Sinn, aller Neigung, aller Kraft auf die Gegen!

1. Behagen, mot que le poète emploie for
désigne un état d'âme qui lui était familier. (

Wenn ihr's nicht fühlt, ihr werdet's nicht erja
Wenn es nicht aus der Seele dringt,
Und mit urkräftigem Behagen
Die Herzen aller Hörer zwingt.

2. Cf. *Faust* :

Wenn Phantasie sich sonst mit kühnem Flug
Und hoffnungsvoll zum Ewigen erweitert,
So ist ein kleiner Raum ihr nun genug,
Wenn Glück auf Glück im Zeitenstrudel scheiter

3. Cf. encore *Faust* :

„Das Drüben kann mich wenig kümmern ; . .
. . . Aus dieser Erde quillen meine Freuden,
Und diese Sonne scheint meinen Leiden.“

daher es einem gleichgesinnten Darsteller nicht schwer fallen konnte, eine solche Gegenwart zu bereuigen.

Das, was geschah, hatte für sie den einzigen Wert, so wie für uns nur dasjenige, was gedacht oder empfunden worden, einigen Wert zu gewinnen scheint. Nach einerlei Weise lebte der Dichter in seiner Einbildungskraft, der Geschichtschreiber in der politischen, der Forscher in der natürlichen Welt. Alle hielten sich am Nächsten, Wahren, Wirklichen fest, und selbst ihre Phantasiebilder haben Knochen und Mark. Der Mensch und das Menschliche wurden am wertesten geachtet¹, und alle seine innern, seine äußern Verhältnisse zur Welt mit so großem Sinne dargestellt als angeschaut. Noch fand sich das Gefühl, die Betrachtung nicht zerstückelt, noch war jene kaum heilbare Trennung in der gesunden Menschenkraft nicht vorgegangen.

(Winkelmann).

Der wahre Dichter.

Der Dichter muß ganz sich, ganz in seinen geliebten Gegenständen leben². Er, der vom Himmel innerlich auf das köstlichste begabt ist, der einen sich immer selbst vermehrenden Schatz im Busen bewahrt, er muß auch von außen ungestört mit seinen Schätzen in der stillen Glückseligkeit leben, die ein Reicher vergebens mit aufgehäuften Gütern um sich hervorzu- bringen sucht. Sieh die Menschen an, wie sie nach Glück und Vergnügen rennen! Ihre Wünsche, ihre Mühe, ihr Geld jagen rastlos; und wonach³? Nach dem, was der Dichter von der Natur

1. « L'homme ne s'intéresse qu'à l'homme » disait Aristote.

2. Les romantiques n'auraient pas défini autrement la condition du poète et sa mission.

3. „Nach einem glücklichen, goldenen Ziel.
Sieht man sie rennen und jagen.“

(Schiller. — Hoffnung).

erhalten hat, nach dem Genuß der Welt, nach dem Mitgefühl seiner selbst in anderen, nach einem harmonischen Zusammensein mit vielen, oft unvereinbarlichen¹ Dingen.

Was beunruhigt die Menschen, als daß sie ihre Begriffe nicht mit den Sachen verbinden können, daß der Genuß sich ihnen unter den Händen wegstiehlt, daß das Gewünschte zu spät kommt, und daß alles Erreichte und Erlangte auf ihr Herz nicht die Wirkung thut, welche die Begierde uns in der Ferne ahnen läßt. Gleichsam wie einen Gott hat das Schicksal den Dichter über dieses alles hinübergesetzt. Er sieht das Gewirre der Leidenschaften, Familien und Reiche sich zwecklos bewegen, er sieht die unauflösblichen Rätsel der Mißverständnisse, denen oft nur ein einsilbiges Wort zur Entwicklung fehlt, unfähig verderbliche Verwirrungen verursachen. Er fühlt das Traurige und das Freudige jedes Menschen schicksals mit. Wenn der Weltmensch in einer abzehrenden Schwermut über großen Verlust seine Tage hinschleicht, oder in ausgelassener Freude seinem Schicksal entgegengeht, so schreitet die empfängliche, leicht bewegliche Seele des Dichters wie die wandelnde Sonne von Nacht zu Tag fort, und mit leisen Übergängen stimmt seine Harfe zu Freude und Leid. Eingeboren auf dem Grunde seines Herzens, wächst die schöne Blume der Weisheit hervor, und wenn die anderen wachend träumen und von ungeheuren Vorstellungen aus allen ihren Sinnen geängstigt werden, so lebt er den Traum des Lebens als ein Wachender, und das Seltenste, was geschieht, ist ihm zugleich Vergangenheit und Zukunft. Und so ist der Dichter zugleich Lehrer, Wahrsager, Freund der Götter und Menschen. So haben die Dichter in Zeiten gelebt, wo das Ehrwürdige mehr erkannt ward, und so sollten sie immer leben. Genugsam in ihrem Innersten ausgestattet, bedurften sie wenig von außen; die Gabe, schöne Empfindungen, herrliche Bilder den Menschen in süßen, sich an jeden Gegenstand anschmiegenden Worten und Melodien mit-

1. Unvereinbarlichen, incorrect pour unvereinbaren, qui a le même sens.

zuteilen, bezauberte von jeher die Welt, und war für den Begabten ein reichliches Erbteil. An der Könige Höfen, an den Tischen der Reichen horchte man auf sie, indem sich das Ohr und die Seele für alles andere verschloß, wie man sich selig preist und entzückt stille steht, wenn aus den Gebüsch, durch die man wandelt, die Stimme der Nachtigall gewaltig rührend hervorbringt. Sie fanden eine gastfreie Welt, und ihr niedrig schelmender Stand erhöhte sie nur desto mehr. Der Held tauschte ihren Gesängen, und der Überwinder der Welt huldigte einem Dichter, weil er fühlte, daß ohne diesen sein ungeheures Dasein nur wie ein Sturmwind vorüberfahren würde, und selbst der Reiche konnte seine Besitztümer, seine Abgötter, nicht mit eigenen Augen so kostbar sehen, als sie ihm vom Glanz des allen Wert fühlenden und erhöhenden Geistes beleuchtet erschienen.

Die Kanonade bei Valmy.¹

Schon früher hatten wir den Feind vor der walddichten Gegend gelagert und aufmarschiert gesehen, nicht weniger ließ sich bemerken daß neue Truppen ankamen; es war Kellermann, der sich soeben mit Dumouriez vereinigte, um dessen linken Flügel

1. *La Campagne de France* est un supplément aux *Mémoires de Goethe*, qui parut pour la première fois en 1822, sous le titre : „Aus meinem Leben; zweiter Abteilung fünfter Teil.“ Le poète n'écrivit donc pas sous l'impression directe des événements. Son livre composé à l'aide de ses souvenirs, de ses notes et surtout de ses lectures n'est pas une source utile pour l'historien. Mais il intéressera toujours les amis des lettres. Cf. à ce passage le récit vivant et coloré de la canonnade de Valmy dans le second volume des *Guerres de la Révolution*, de M. A. Chuquet. (*Valmy*, chap. IX) à qui on doit aussi une excellente édition de la *Campagne de France* (23 août — 20 octobre 1792). Paris. Delagrave, 1899. 4^e édit.

zu bilden. Die Unsrigen brannten vor Begierde auszusetzen loszugehen; Offiziere wie Gemeine hegten den Wunsch, der Feldherr¹ möge in diesem Augenblick auch unser heftiges Vordringen schien darauf hin. Aber Kellermann hatte sich zu vorteilhaft gestellt und begann die Kanonade, von der man viel erzählt, der blickliche Gewaltthatigkeit jedoch man nicht beschreiben einmal in der Einbildungskraft zurückschreien kann.

Schon lag die Chauffee² weit hinter uns, wir stürmten gegen Westen zu, als auf einmal ein Adjutant³ kam, der uns zurück beorderte; man hatte uns geführt und nun erhielten wir den Befehl wieder die Chauffee zurückzuführen und unmittelbar an ihre rechte Flanke zu lehnen. Es geschah und so in Fronte⁴ gegen das Vorwerk la Lune, welches auf etwa eine Viertelstunde vor uns, an der Chauffee zu. Unser Befehlshaber kam uns entgegen; er hatte eine halbe reitende Batterie hinaufgebracht; wir erhielten im Schutz derselben vorwärts zu gehen, und fanden einen alten Schirrmeister⁵ ausgestreckt, als das erste Opfer, auf dem Acker liegen. Wir ritten ganz getrost; wir sahen das Vorwerk näher; die dabei aufgestellten Geschütze feuerten tüchtig.

Bald aber fanden wir uns in einer seltsamen Lage. Die Kugeln flogen wild auf uns ein, ohne daß wir sie herkommen konnten; wir avancierten ja hinten

1. Der Feldherr, le général en chef, le duc de F.

2. Die Chauffee. Goethe a dit plus haut: „Es war von Chalons auf Sainte Meneshould, der Weg von Deutschland.“

3. Adjutant, aide de camp. Le terme Adjutant est un officier attaché à la personne d'un prince, d'un roi ou encore un officier d'ordonnance. On appelle aussi Adjutant ou Flank-Adjutant, l'aide de camp d'un prince.

4. Fronte machen. On dirait maintenant Front machen.

5. Schirrmeister, sous-officier du train (employé au magasin).

freundeten Batterie und das feindliche Geschütz auf den entgegengesetzten Hügeln war viel zu weit entfernt, als daß es uns hätte erreichen sollen. Ich hielt seitwärts vor der Fronte und hatte den wunderbarsten Anblick; die Kugeln schlugen dugendweise vor der Eskadron¹ nieder, zum Glück nicht ricochetierend, in den weichen Boden hineingewühlt. . .

Endlich kam der Befehl zurück und hinabzugehen; es geschah von den sämtlichen Kavallerieregimentern mit großer Ordnung und Gelassenheit².

Nachdem wir uns denn aus dem unbegreiflichen Feuer zurückgezogen, von Ueberraschung und Erstaunen uns erholt hatten, löste sich das Rätsel: wir fanden die halbe Batterie, unter deren Schuß wir vorwärts zu gehen geglaubt, ganz unten in einer Vertiefung. . . . Sie war von oben vertrieben worden und an der andern Seite der Chauffee in einer Schlucht heruntergegangen, so daß wir ihren Rückzug nicht bemerken konnten; feindliches Geschütz trat an die Stelle und was uns hätte bewahren sollen, wäre beinahe verderblich geworden. . . .

Indessen dauerte die Kanonade immer fort. Kellermann hatte einen gefährlichen Posten bei der Mühle von Balmy, dem eigentlich das Feuern galt³. Dort ging ein Pulverwagen⁴ in die Luft und man freute sich des Unheils, das er unter den Feinden angerichtet haben mochte. Und so blieb Alles eigentlich nur Zuschauer und Zuhörer, was im Feuer stand und nicht. Wir

1. Eskadron. Le terme allemand, moins usité, est Schwadron. L'escadron est commandé par le Rittmeister et il est divisé en Beritte (escouades) et en quatre pelotons (Züge).

2. Gelassenheit, « tranquillité, sang-froid ». Gœthe emploie souvent les mots Gelassenheit et gelassen qui désignent des qualités qui lui sont chères. Dans la plupart de ses œuvres nous rencontrons des personnages dont nous admirons le calme froid et résolu: ils sont „gelassen.“

3. Galt, était destiné.

4. Ein Pulverwagen. Exactly trois caissons. Une certaine confusion s'en suivit dans les lignes françaises.

hielten auf der Chaussee von Chalons an einem Wegweiser¹, der nach Paris deutete.

Alles dieses ging unter anhaltender Begleitung des Kanonendonners vor. Von jeder Seite wurden an diesem Tage zehntausend Schüsse verschwendet, wobei auf unserer Seite nur zweihundert Mann, und auch diese ganz unnütz, fielen. Von der ungeheuern Erschütterung klärte sich der Himmel auf; denn man schoss mit Kanonen völlig, als wär' es Pelotonfeuer, zwar ungleich, bald abnehmend, bald zunehmend. Nachmittags ein Uhr, nach einiger Pause, war es am gewaltsamsten; die Erde bebte im ganz eigentlichsten Sinne und doch sah man in den Stellungen nicht die mindeste Veränderung. Niemand wußte, was daraus werden sollte.

..... So war der Tag hingegangen; unbeweglich standen die Franzosen, Kellermann hatte auch einen bequemern Platz genommen; unsere Leute zog man aus dem Feuer zurück, und es war eben, als wenn nichts gewesen wäre. Die größte Verstärkung verbreitete sich über die Armee. Noch am Morgen hatte man nicht anders gedacht, als die sämtlichen Franzosen anzuspießen und aufzuspeisen, ja mich selbst hatte das unbedingte Vertrauen auf ein solches Heer, auf den Herzog von Braunschweig, zur Teilnahme an dieser gefährlichen Expedition gelockt²; nun aber ging Jeder vor sich hin, man sah sich nicht an, oder wenn es geschah, so war es um zu fluchen oder zu verwünschen. Wir hatten, eben als es Nacht werden wollte, zufällig einen Kreis geschlossen, in dessen Mitte nicht einmal, wie gewöhnlich, ein Feuer konnte angezündet werden; die Meisten schwiegen, Einige sprachen und es fehlte doch eigentlich

1. Wegweiser, «poteau indicateur». Le même mot signifie «guide».

2. Sans parler de l'invitation très pressante du duc de Saxe-Weimar; peut-être aussi pensait-il comme Tellheim dans *Minna de Barnhelm*: „Ich ward Soldat. . . aus der Grille, daß es für jeden ehrlichen Mann gut sei, sich in diesem Stande eine Zeitlang zu versuchen, um sich mit allem, was Gefahr heißt, vertraulich zu machen, und Kälte (le sang-froid) und Entschlossenheit zu lernen.“

einem jeden Besinnung und Urtheil. Endlich rief man mich auf, was ich dazu denke; denn ich hatte die Schar gewöhnlich mit kurzen Sprüchen erheitert und erquickt; diesmal sagte ich: „Von hier und heute geht eine neue Epoche der Weltgeschichte aus, und Ihr könnt sagen, Ihr seid dabei gewesen.“²

Schiller.

(1759-1805)

Johann Christoph Friedrich Schiller est né le 10 novembre 1759 à Marbach, dans le Wurtemberg. Son père, officier wurtembergeois, fut nommé plus tard inspecteur des jardins du château de la Solitude. Après avoir fait de bonnes études à l'école latine de Ludwigsburg (1766-1772), le jeune Schiller dut entrer, sur l'ordre du duc Charles-Eugène, à l'Académie que celui-ci avait fondée. Il y étudia successivement le droit et la médecine, et manifesta un goût très vif pour la poésie et le théâtre. Klopstock, J. J. Rousseau, Shakespeare, les œuvres des *Stürmer* furent,

1. Il est possible que Goëthe ait réellement prononcé cette parole mémorable; rien ne le prouve toutefois, en dehors du témoignage du poète lui-même.

2. « Telle fut la canonnade de Valmy qui dura, non pas quatorze heures, comme l'a dit et répété Kellermann, mais sept à huit heures. L'armée prussienne comptait environ 34,000 combattants, et celle des Français 52,000, dont 36,000 furent mis en ligne. Les Prussiens traînaient avec eux 58 pièces de canon; les Français établis sur le tertre disposaient de 40 bouches à feu. Ceux-ci perdaient près de 300 des leurs; ceux-là n'avaient que 184 hommes hors de combat, mais la plupart de leurs blessés moururent, faute de soins, le lendemain et les jours suivants.

« L'armée de la Révolution reçut à Valmy le baptême du feu; elle avait tenu tête aux troupes les plus redoutables de l'Europe; elle remportait une victoire morale, une de ces victoires qui enhardissent et fortifient les cœurs, rehaussent l'enthousiasme, et prouvent avec éclat l'énergie de la lutte et de la résistance. » A. Chuquet, *Valmy*.

avec la Bible, ses lectures favorites. En 1780, il quitte l'Académie (die Karlschule) et obtient une place de chirurgien au régiment des grenadiers du général Augé, avec un traitement de 18 florins par mois. Mais sa vocation littéraire était trop impérieuse. Il publie à ses frais (1781) son drame des *Brigands* dont la première représentation, à Mannheim (13 janvier 1782), fut un triomphe. Le duc infligea 15 jours d'arrêts au jeune auteur pour avoir quitté son poste, et à la suite d'autres incidents, lui enjoignit de ne plus écrire que des ouvrages de médecine. Schiller s'enfuit de Stuttgart. Nous le trouvons bientôt à Mannheim, puis à Francfort, à Oggersheim et à Bauerbach.

Appelé, en 1783, à Mannheim par le baron de Dalberg, directeur du théâtre national, pour fournir la scène de pièces nouvelles, il se voit bientôt aux prises avec des difficultés multiples. Une entrevue, à Darmstadt, avec le duc de Weimar Charles-Auguste, lui vaut le titre purement honorifique de conseiller. Par bonheur, deux admirateurs de son talent l'appellent à Leipzig (1785); il reste quelque temps l'hôte de l'un d'eux, Körner, le père du poète Th. Körner. Puis il cherche en vain une situation stable à Weimar (1787). En 1789 seulement, il est appelé, par l'entremise de Goethe, à l'Université d'Iéna : l'année suivante il épousa Charlotte de Lengefeld.

Dès 1791, il ressent les atteintes du mal qui devait l'emporter et il se trouve quelque temps dans une gêne extrême. Enfin, en 1799, Schiller, qu'une étroite amitié unissait depuis cinq ans à Goethe, s'établit à Weimar. Il ne quitta cette ville que pour faire un voyage en Saxe (1801) et à Berlin (1804). Il mourut le 9 mai 1805.

L'œuvre de Schiller peut se diviser en quatre groupes :

1^o POÉSIES LYRIQUES ET GENRES SECONDAIRES : Ballades et romances (*L'Anneau de Polycrate*, *Les Grues d'Ibycus*, *Le Plongeur*, etc.), écrites surtout en 1797 et 1798;

Des poésies didactiques et philosophiques (*Les Artistes*; *Die Ideale*; *Résignation*; *L'Idéal et la Vie*; *La Cloche* (1799).

Des épigrammes et des paraboles.

2^o POÉSIE DRAMATIQUE. — Œuvres principales : *Les Brigands* (1781); *La Conjuration de Fiesque* (1783); *Intrigue et Amour* (1784); *Don Carlos* (1783-1787); *Trilogie de Wallen-*

stein (1799); *Marie Stuart* (1800); *La Pucelle d'Orléans* (1801); *La Fiancée de Messine* (1803); *Guillaume Tell* (1804).

3° **OUVRAGES D'ESTHÉTIQUE ET DE PHILOSOPHIE** : *Lettres philosophiques* (1786); *De l'origine du plaisir que nous trouvons aux objets tragiques* (1792); *Sur la Grâce et la Dignité, — Du Sublime* (1793-1794); *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, — De la poésie naïve et sentimentale* (1795-1796), etc...

4° **OUVRAGES HISTORIQUES** : Plusieurs dissertations (*Sur la Migration des peuples, sur les Croisades, sur le Moyen Age*, etc.). — *Histoire de la Révolution des Pays-Bas* (1788); *Guerre de Trente ans* (1790-92).

Citons encore des récits comme *Le Visionnaire*, *Le Jeu du Hasard*, etc.; plusieurs traductions d'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide, de *Macbeth*, de la *Phèdre*, de Racine, etc..., et une correspondance fort intéressante avec sa femme Charlotte, avec Goëthe, Guillaume de Humboldt, Körner, le libraire Cotta, etc....

BIBLIOGRAPHIE

Les meilleures éditions sont celles de GÆDEKE (Stuttgart, 1867-1876), en 15 volumes, de HEMPEL (Berlin) et de BOX-BERGER et BIRLINGER (dans la collection *Deutsche National-Litteratur* de Kürschner).

KARL HOFFMEISTER. *Schillers Leben, Geistesentwicklung und Werke*, remanié par H. Viehoff, 3 vol. Stuttgart, 1875. (Cf. une très bonne appréciation du génie de Schiller dans le troisième volume).

E. PALLESKE. *Schillers Leben und Werke*. 2 vol. Berlin, 1891.

DÜNTZER. *Schillers Leben* (1881).

WYCHGRAM. *Schiller*. (Bon ouvrage de vulgarisation avec de nombreuses illustrations). 1895.

Les biographies de Schiller par R. Weltrich (Stuttgart), Jac. Minor (Berlin) et O. Brahm (Berlin), ne sont pas encore terminées.

A consulter encore :

BELLING. *Die Metrik Schillers* (1883).

UEBERWEG. *Schiller als Historiker und Philosoph* (1884).

TOMASCHKE. *Schiller in seinem Verhältnis zur Wissenschaft* (1863).

KUNO FISCHER. *Schillerschriften*. 1891. (Excellent).

L. BELLERMANN. *Schillers Dramen* (1888-1891). (Belles études).

En français, outre les ouvrages cités à propos de Goethe :

A. KONTZ. *Les drames de la jeunesse de Schiller*. Paris, Leroux, 1899. (Très intéressant).

Le Génie de Schiller.

Schillers Dichtergenie kündigte sich gleich in seinen ersten Arbeiten an : ungeachtet aller Mängel der Form, ungeachtet vieler Dinge, die dem gereiften Künstler sogar roh erscheinen mußten, zeugten die „Räuber“ und „Fiesco“ von einer entschiedenen, großen Naturkraft. Es verriet sich nachher durch die bei ganz verschiedenartigen philosophischen und historischen Beschäftigungen immer durchbrechende, auch in seinen Briefen so oft angedeutete Sehnsucht nach der Dichtung, wie nach der eigentümlichen Heimat seines Geistes. Es offenbarte sich endlich in männlicher Kraft und geläuterter Reinheit in den Stücken, die gewiß noch lange der Stolz und der Ruhm der deutschen Bühne bleiben werden. Aber dieses Dichtergenie war auf das engste an das Denken in allen seinen Tiefen und Höhen geknüpft, es tritt ganz eigentlich auf dem Grunde einer Intellektualität hervor, die alles ergründend spalten und alles verknüpfend zu einem Ganzen vereinen möchte. Darin liegt Schillers besondere Eigentümlichkeit. Er forderte von der Dichtung einen tiefern Anteil des Gedankens und unterwarf sie strenger einer geistigen Einheit; letzteres auf zweifache Weise, indem er sie an eine festere Kunstform band und indem er jede Dichtung so behandelte, daß ihr Stoff unwillkürlich und von selbst seine Individualität zum Ganzen einer Idee erweiterte. Auf diesen Eigentümlichkeiten beruhen die Vorzüge, welche Schiller charakteristisch bezeichnen. Aus ihnen entsprang es, daß er, das Größte und Höchste hervorzubringen, dessen er fähig war, erst eines Zeitraumes bedurfte, in welchem sich seine

ganze Intellektualität, an die sein Dichtergenie unauslöslich geknüpft war, zu der von ihm geforderten Klarheit und Bestimmtheit durcharbeitete¹. Diese Eigentümlichkeiten endlich erklären die tadelnden Urtheile derer, die in Schillers Werken, ihm die Freiwilligkeit der Gabe der Musen absprechend, weniger die leichte, glückliche Geburt des Genies, als die sich ihrer selbst bewußte Arbeit des Geistes zu erkennen meinen, worin allerdings das Wahre liegt, daß nur die intellektuelle Größe Schillers die Veranlassung zu einem solchen Tadel darbieten konnte.

Was jedem Beobachter an Schiller am meisten als charakteristisch bezeichnend auffallen mußte, war, daß in einem höhern und prägnanteren Sinne, als vielleicht je bei einem andern, der Gedanke das Element seines Lebens war². Anhaltend selbstthätige Beschäftigung des Geistes verließ ihn fast nie und wick nur den heftigern Anfällen seines körperlichen Übels. Sie schien ihm Erholung, nicht Anstrengung. Dies zeigte sich am meisten im Gespräche, für das Schiller ganz eigentlich geboren schien. Er suchte nie nach einem bedeutenden Stoffe der Unterredung, er überließ es mehr dem Zufalle, den Gegenstand herbeizuführen, aber von jedem aus leitete er das Gespräch zu einem allgemeinen Gesichtspunkte, und man sah sich nach wenigen Zwischenreden in den Mittelpunkt einer den Geist anregenden Diskussion versetzt. Er behandelte den Gedanken immer als ein gemeinschaftlich zu gewinnendes Resultat, schien immer des Mitredenden zu bedürfen, wenn dieser sich auch bewußt blieb, die Idee allein von ihm zu empfangen, und ließ ihn nie müßig werden. Hierin unterschied sich sein Gespräch am meisten von dem Herderschen. Nie vielleicht hat ein Mann

1. Comparez, plus loin, „Schiller über sein eigenes Talent.“

2. „Es sind durchaus Gedanken, welche Schiller vorträgt; diese Gedanken beschäftigen ihn sein ganzes Leben lang, einmal ist Laura und die Liebe, dann die Götterwelt Griechenlands, dann das Ideal, die Kultur und die Kunst das allegorische Kleid, welches er für sie wählt. Wenn ein Erlebnis von außen kommt, wenn es die Liebe selbst ist, er findet nur einen Anlaß darin, seine Lieblingsgedanken vorzutragen.“ (Werner, *Lyrik und Lyriker*).

schöner gesprochen als Herder, wenn man, was bei Verührung irgend einer leicht bei ihm anklingenden Saite nicht schwer war, ihn in aufgelegter Stimmung¹ antraf. Alle seltenen Eigenschaften dieses mit Recht bewunderten Mannes schienen — so geeignet waren sie für dasselbe — im Gespräche ihre Kraft zu verdoppeln. Der Gedanke verband sich mit dem Ausdrucke, mit der Anmut und Würde, die, da sie in Wahrheit allein der Person angehören, nur vom Gegenstande herzukommen schienen. So floss die Rede ununterbrochen hin in der Klarheit, die doch noch dem eigenen Erahnen übrig läßt, und in dem Hellbunkel, das doch nicht hindert, den Gedanken bestimmt zu erkennen. Aber wenn die Materie erschöpft war, so ging man zu einer neuen über. Man förderte nichts² durch Einwendung, man hätte eher gehindert. Man hatte gehört, man konnte nun selbst reden, aber man vermißte die Wechselthätigkeit des Gesprächs.

Schiller sprach nicht eigentlich schön. Aber sein Geist strebte immer in Schärfe und Bestimmtheit einem neuen geistigen Gewinne zu, er beherrschte dieses Streben und schwebte in vollkommener Freiheit über seinem Gegenstande. Daher benutzte er in leichter Heiterkeit jede sich darbietende Nebenbeziehung³, und daher war sein Gespräch so reich an den Worten, die das Gepräge glücklicher Geburten des Augenblickes an sich tragen. Die Freiheit that aber dem Gange der Untersuchung keinen Abbruch⁴. Schiller hielt immer den Faden fest, der zu ihrem Endpunkte führen mußte, und wenn die Unterredung nicht durch einen Zufall gestört wurde, so brach er nicht leicht vor Erreichung des Zieles ab.

So wie Schiller im Gespräche immer dem Gebiete des Denkens neuen Boden zu gewinnen suchte, so war überhaupt seine geistige Beschäftigung immer eine von angestrengter Selbst-

1. In aufgelegter Stimmung, de bonne humeur.

2. Man förderte nichts. « On ne gagnait rien à faire. »

3. Nebenbeziehung, circonstance accessoire, occasion fortuite.

4. Abbruch thun, faire tort.

thätigkeit. Auch seine Briefe zeigen dies deutlich. Er kannte sogar keine andere. Bloßer Lektüre überließ er sich nur spät abends und in seinen leider so häufig schlaflosen Nächten. Seinen Tag nahmen seine Arbeiten ein oder bestimmte Studien für dieselben, wo also der Geist durch die Arbeit und die Forschung zugleich in Spannung gehalten wird. Das bloße, von keinem andern unmittelbaren Zwecke als dem des Wissens geleitete Studiren, das für den damit Vertrauten einen so unendlichen Reiz hat, daß man sich verwahren muß, dadurch nicht zu sehr von bestimmterer Thätigkeit abgehalten zu werden, kannte er nicht und achtete er nicht genug. Das Wissen erschien ihm zu stoffartig¹ und die Kräfte des Geistes zu edel, um in dem Stoffe mehr zu sehen als ein Material zur Bearbeitung.

Nur weil er die allerdings höhere Anstrengung des Geistes, welche selbstthätig² aus ihren eigenen Tiefen schöpft, mehr schätzte, konnte er sich weniger mit der geringern befreunden. Es ist aber auch merkwürdig, aus welchem kleinen Vorrathe des Stoffes, wie entblößt von den Mitteln, welche andern ihn³ zuführen, Schiller eine sehr vielseitige Weltansicht gewann, die, wo man sie gewahr wurde, durch genialische Wahrheit überraschte; denn man kann die nicht anders nennen, die durchaus auf keinem äußerlichen Wege entstanden war. Selbst von Deutschland hatte er nur einen Teil gesehen, nie die Schweiz, von der sein „Tell“ doch so lebendige Schilderungen enthält. Wer einmal am Rheinfalle steht, wird sich beim Anblicke unwillkürlich an die schöne Strophe des „Luchers“ erinnern, welche dieses verwirrende Wassergewühl malt, das den Blick gleichsam fesselnd verschlingt⁴; doch lag auch dieser keine eigene Ansicht zu Grunde. Aber was Schiller durch eigene

1. Stoffartig, matériel.

2. Selbstthätig, par un effort personnel.

3. Ihn, c.-à-d. den Stoff.

4. Und es waltet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel sprizet der dampfende Gischt,
Und Blut auf Blut sich ohn' Ende drängt. . . .

Erfahrung gewann, das ergriff er mit einem Blicke, der ihm hernach auch das anschaulich machte, was ihm bloß fremde Schilderung zuführte. Dabei versäumte er nie, zu jeder Arbeit Studien durch Lektüre zu machen; auch was er in dieser Art Dienliches zufällig fand, prägte sich seinem Gedächtnisse fest ein, und seine rastlos angestrengte Phantasie, die in beständiger Lebendigkeit bald diesen bald jenen Theil des irgend je gesammelten Stoffes bearbeitete, ergänzte das Mangelhafte einer so mittelbaren Auffassung.

..... Dem Inhalte und der Form nach waren Schillers philosophische Ideen ein getreuer Abdruck seiner ganzen geistigen Wirksamkeit überhaupt.

..... Niemals vorher sind diese Materien so rein, so vollständig und lichtvoll abgehandelt worden. Es war aber damit unendlich viel, nicht bloß für die sichere Scheidung der Begriffe, sondern auch für die ästhetische und sittliche Bildung gewonnen. Kunst und Dichtung waren unmittelbar an das Edelste im Menschen geknüpft, dargestellt als dasjenige, woran er erst zum Bewußtsein der ihm inwohnenden, über die Endlichkeit hinausstrebenden Natur erwacht. So waren beide auf die Höhe gestellt, welcher sie wirklich entstammen. Sie auf dieser¹ vor der Entweihung jeder Kleinlichen und herabziehenden Ansicht, jeder nicht aus ihrem reinen Elemente entsprungenen Empfindungen zu sichern, war im eigentlichsten Verstande Schillers beständiges Bemühen und erschien als seine wahre, ihm durch seine ursprüngliche Richtung gegebene Lebensbestimmung. Seine ersten und strengsten Forderungen ergehen daher an den Dichter selbst, von dem er nicht gleichsam bloß abgesondert wirkendes Genie und Talent, sondern eine der Höhe seines Berufes zusagende Stimmung des ganzen Gemüthes, nicht bloß eine augenblickliche, sondern eine zum Charakter gewordene Erhebung verlangt. „Ghe er es unternimmt, die Vortrefflichen zu rühren, soll er es zu seinem ersten und wichtigsten Geschäfte machen, seine Individualität selbst

1. Dieser. Suppléez Höhe.

zur reinsten, herrlichsten Menschheit hinaufzuläutern.“ An niemand richtet er diese Forderungen so streng als an sich selbst. Man kann von ihm mit Wahrheit sagen, daß, was auch nur von fern an das Gemeine, selbst an das Gewöhnliche grenzte, ihn niemals berührte, daß er die hohen und edlen Ansichten, die sein Denken erfüllten, auch ganz in seine Empfindungsweise und sein Leben übertrug und im Dichten immer mit gleicher Lebendigkeit, auch bei kleinen Produktionen, vom Streben nach dem Ideale begeistert war. Daher findet sich in seinen Werken so wenig, was man matt oder mittelmäßig nennen müßte.

Allerdings trug dazu auch das, was ich früher berührte, sehr viel bei, daß nämlich seine Geisteskraft immer mit gleicher Anstrengung arbeitete, und daß es ihm durchaus fremd war, sie bei einer gleichsam erholenden Arbeit eine Abspannung finden zu lassen. Es mag Individualitäten geben, welchen seine ganze Dichtungsweise und seine ganze philosophische Ansicht minder zusagt. Allein nur wenig einzelnes wird man als seiner nicht würdig ausstoßen, indem man anderes enthusiastisch erhebt, und der Tadel selbst, um dies hier im Vorbeigehen zu bemerken, wird gerade seine individuellsten Seiten treffen und also die hohe Einheit seiner Natur in ein noch helleres Licht stellen. Die Strenge seines Urtheiles über seine frühesten Produktionen spricht eine Stelle in der Bürgerschen Recension klar und mit Stärke aus, und noch deutlicher die zwei Jahre vor seinem Tode geschriebene Vorerinnerung zu der Sammlung seiner Gedichte. Allein was darin seinen großen und zarten Sinn verlegte, der in dem, was man die zweite Epoche seines Lebens nennen kann, im „Don Carlos“, so hell leuchtend hervortrat und seitdem nie durch einen Flecken getrübt ward, ging nicht die Individualität, nicht die Persönlichkeit des Dichters an¹. Seine hohe, reine, nach Totalität strebende Ansicht der menschlichen Natur und des Lebens spricht auch aus jenen Produktionen. Das in ihnen Verlegende bedurfte nur einer künstlerischen Berichtigung, ent-

1. Ging . . . an, concernait.

sprang nur aus mißverstandenen Begriffen von poetischer Wahrheit, aus noch nicht hinlänglich gefühlter Notwendigkeit der Unterordnung der Teile unter die Einheit des Ganzen, dann im einzelnen aus nicht gehörig geläutertem Geschmacke. Zugleich trugen die gewählten Stoffe dazu bei.....

...Eine Idee, mit der Schiller vorzugsweise gern sich beschäftigte, war die Bildung des rohen Naturmenschen, wie er ihn annimmt, durch die Kunst¹, ehe er der Kultur durch Vernunft übergeben werden konnte. Prosaisch und dichterisch hat er sie mehrfach ausgeführt. Auch bei den Anfängen der Civilisation überhaupt, dem Übergange vom Nomadenleben zum Ackerbau, bei dem, wie er es so schön ausdrückt, mit der frommen, mütterlichen Erde gläubig gestifteten Bunde, verweilte seine Phantasie vorzugsweise gern. Was die Mythologie hiemit Verwandtes darbot, hielt er mit Begierde fest. Ganz den Spuren der Fabel getreu bleibend, bildete er Demeter, die Hauptgestalt in diesem Kreise, indem er sich an ihrer Brust menschliche Gefühle mit göttlichen gatten ließ, zu einer ebenso wundervollen als tief ergreifenden Erscheinung aus. Es war lange ein Lieblingsplan Schillers, die erste Gesittung Attikas durch fremde Einwanderungen episch zu behandeln. Das „Eleusische Fest“ ist an die Stelle dieses unausgeführt gebliebenen Planes getreten.

Was Schillers spätere dramatische Werke vorzugsweise auszeichnet, ist erstlich ein sorgfältigeres und richtiger verstandenes Streben nach einem Ganzen der Kunstform, dann eine tiefere Bearbeitung der Gegenstände, durch die sie in eine größere und reichere Weltumgebung treten und höhere Ideen sich an sie anknüpfen, endlich eine mehr vollendete Austilgung alles Prosaischen durch einen reinern Schwung des Poetischen in Darstellung, Gedanken und Ausdruck. In allen Punkten ist der Begriff der von einem Gedichte zu fordernden Kunst in ihnen gesteigert, und indem die lebendige poetische Form den

1. C'est ce que Schiller appelle « l'éducation esthétique de l'homme. »

Stoff vollkommener durchdringt, wird dieser wieder auch in höherem Sinne Natur. In mehreren Stellen seiner Briefe giebt Schiller die größere Rücksicht auf die Form¹ des Ganzen als den eigentlichen, von ihm gemachten Fortschritt an und tadelt das Hängen am Einzelnen, und die durch Vorliebe geleitete Behandlung der Teile.

Viel früher aber spricht er dieses höchste Erfordernis eines Kunstwerkes wundervoll klar und schön in den „Künstlern“ aus. Was er unter einer solchen Behandlung eines dramatischen Stoffes verstand, zeigte er gleich an dem schwierigsten in dieser Hinsicht, am „Wallenstein“. Alles Einzelne in der großen, so unendlich vieles umfassenden Begebenheit sollte der Wirklichkeit entrissen und durch dichterische Notwendigkeit verbunden erscheinen; alle Grundlagen, auf welche der kühne Held sein gefährvolles Unternehmen stützen wollte, alle Klippen, an welchen es scheiterte, die politische Lage der Fürsten, der Gang des Krieges, der Zustand Deutschlands, die Stimmung des Heeres, sollte vor den Augen des Zuschauers dichterisch und anschaulich dargestellt werden. Selten hat ein Dichter größere Forderungen an sich und seinen Stoff gemacht, wenn man Shakespeare ausnimmt, nicht leicht ein zweiter eine solche Welt von Gegenständen, Bewegung und Gefühlen in einer Tragödie umfaßt.

Die auf „Wallenstein“ folgenden Stücke zeigen, daß Schiller in gleicher Art fortarbeitete. In der That bestand sein Leben darin, daß er als Dichter übte, was er irgendwo vom idealisch gebildeten Menschen überhaupt sagt: soviel Welt, als er mit seiner Phantasie zu erfassen vermochte, mit der ganzen Mannigfaltigkeit ihrer Erscheinungen in sich zu ziehen und in die Einheit der Kunstform zu verschmelzen. Daher sind seine Tragödien nicht Wiederholungen eines zur Manier gewordenen Talents, sondern Geburten eines immer jugendlichen, immer neuen Ringens mit richtiger eingesehenen, höher aufgefaßten Anforderungen der Kunst. Sie haben längst das Urtheil der

1. Die größere Rücksicht auf die Form, *un souci plus grand de la forme.*

Mitwelt erfahren; sie können mit Ruhe das der nachfolgenden Geschlechter erwarten. Lange noch werden sie die Bühne beschäftigen, dann ihren Platz in der Geschichte deutscher Dichtung einnehmen. Der Dichter führt nicht neue Wahrheiten ans Licht, sammelt nicht Thatfachen. Er wirkt in der Art, wie er schafft; der Phantasie aller Zeiten führt er Gestalten vor, die erheben und bilden; er leistet dies in der Form, in die er seinen Gegenstand kleidet, in den Charakteren, mit welchen er die Menschheit idealisch bereichert, in seinem eigenen, aus allen seinen Werken wiederstrahlenden Bilde. So begeisternd und bildend durch Erhebung und Rührung wird auch Schiller lange und mächtig auf seine Nation fortwirken.

Er wurde der Welt in der vollendetsten Reife seiner geistigen Kraft entrisen und hätte noch Unendliches leisten können. Sein Ziel war so gesteckt, daß er nie an einen Endpunkt gelangen konnte, und die immer fortschreitende Thätigkeit seines Geistes hätte keinen Stillstand besorgen¹ lassen; noch sehr lange hätte er die Freude, das Entzücken, ja, wie er es in einem Briefe so unnachahmlich beschreibt, die Seligkeit des dichterischen Schaffens genießen können. Sein Leben endete vor dem gewöhnlichen Ziele; aber solange es währte, war er ausschließlich und unablässig im Gebiete der Ideen und der Phantasie beschäftigt; von niemand läßt sich vielleicht mit so viel Wahrheit sagen, daß „er die Angst des Irdischen von sich geworfen hatte, aus dem engen, dumpfen Leben in das Reich des Ideals geflohen war“²; er

1. Besorgen, faire craindre.

2. Cf. Schiller:

Das Ideal und das Leben.

(3^e strophe).

Nur der Körper eignet jenen Mächten,
Die das dunkle Schicksal flechten;
Aber frei von jeder Zeitgewalt,
Die Gespielin seliger Naturen,
Wandelt oben in des Lichtes Fluren,
Göttlich unter Göttern, die Gestalt.
Wollt ihr hoch auf ihren Flügeln schweben,
Werft die Angst des Irdischen von euch!
Fliehet aus dem engen dumpfen Leben
In des Ideales Reich!

lebte nur von den höchsten Ideen und den glänzendsten Bildern umgeben, welche der Mensch in sich aufzunehmen und aus sich hervorzubringen vermag. Wer so die Erde verläßt, ist nicht anders als glücklich zu preisen.¹

Wilhelm von Humboldt.

Schiller über sein eigenes Talent.

Lettre à Körner² (25 février 1789).

Wieland wirft mir vor, daß ich nicht Leichtigkeit habe³; er spricht mir auch ab, sie mir in dem Grade, wie er sie hat, zu erwerben. Goethe habe sie auch gefehlt⁴, aber er habe sie sich erworben. Ich fühle während meiner Arbeiten nur zu sehr, daß er recht hat, aber ich fühle auch, woran der Fehler liegt; und dies läßt mich hoffen, daß ich mich sehr darin verbessern kann. Die Ideen strömen mir nicht reich genug zu, so üppig meine

1. Un des plus grands esthéticiens de l'Allemagne, Friedrich Vischer, explique en ces termes la grande popularité de Schiller :

„Was unsern Schiller so ungemein beliebt gemacht hat, ist gar nicht bloß die Höhe seiner Ideale, sondern der eigentümliche Zug von Zutraulichkeit, Treuherzigkeit, der specifisch deutsch und näher schwäbisch ist. — Nicht nur die Liebe, wie namentlich zwischen Thekla und Max, spricht diese süße, herzensgute Sprache, sondern selbst der Held : „Max! Bleibe bei mir. — Geh' nicht von mir Max! — Max! Du kannst mich nicht verlassen! Es kann nicht sein, ich mag's und will's nicht glauben, daß mich der Max verlassen kann!“ (Kritische Gänge, I. Etude sur Strauss).

2. Körner (1756-1831), le père du poète Théodore Körner, fut successivement professeur à Leipzig, conseiller de consistoire et conseiller à la cour d'appel de Dresde et enfin conseiller intime de gouvernement au service de la Prusse. Il fut, toute sa vie, un ami dévoué de Schiller.

3. Comparez le début de l'étude de Guillaume de Humboldt sur le génie de Schiller.

4. Wieland se trompait.

Arbeiten auch ausfallen, und meine Ideen sind nicht klar, ehe ich schreibe. Fülle des Geistes und des Herzens von seinem Gegenstande¹, eine lichte Dämmerung der Ideen, ehe man sich hinsetzt sie aufs Papier zu werfen, und leichter Humor sind notwendige Requisiten zu dieser Eigenschaft²; und wenn ich es einmal mit mir selbst dahin bringe, daß ich jene drei Erfordernisse zusammenbringe, so soll es mit der Leichtigkeit auch werden.

Das lyrische Fach, das Du mir anweist, sehe ich eher für ein Exilium, als für eine eroberte Provinz an. Es ist das kleinlichste und auch undankbarste unter allen. Zuweilen ein Gedicht lasse ich mir gefallen; wiewohl mich die Zeit und Mühe, die mir die „Künstler“ gekostet haben, auf viele Jahre davon abschrecken. Mit dem Dramatischen will ich es noch auf mehrere Versuche ankommen lassen. Aber mit Goethe messe ich mich nicht, wenn er seine ganze Kraft anwenden will. Er hat weit mehr Genie als ich, und dabei weit mehr Reichthum an Kenntnissen, eine sichere Sinnlichkeit³, und zu allem diesem einen durch Kenntniß aller Art geläuterten und verfeinerten Kunstsin; was mir in einem Grade, der ganz und gar bis zur Unwissenheit geht, mangelt. Hätte ich nicht einige andere Talente, und hätte ich nicht soviel Feinheit gehabt, diese Talente und Fertigkeiten⁴ in das Gebiet des Dramas herüberzuziehen, so würde ich in diesem Fache gar nicht neben ihm sichtbar geworden sein. Aber ich habe mir eigentlich ein eigenes Drama nach meinem Talente gebildet, welches mir eine gewisse Excellence darin giebt, eben weil es mein eigen ist. Will ich in das natürliche Drama einlenken, so fühl' ich die Superiorität, die er und viele andere Dichter aus der vorigen Zeit über mich haben, sehr lebhaft. Deswegen lasse ich mich aber nicht abschrecken; denn eben, je mehr ich empfinde, wie viele und welche Talente oder Erfordernisse mir fehlen, so überzeuge ich mich desto lebhafter von

1. « Avoir l'esprit et le cœur remplis de son sujet... »

2. Dieser Eigenschaft, c.-à-d. die Leichtigkeit.

3. Eine sichere Sinnlichkeit, « une sensibilité qui ne le trompe pas. »

4. Fertigkeiten, qualités.

der Realität und Stärke desjenigen Talents, welches, jenes Mangels ungeachtet, mich soweit gebracht hat, als ich schon bin. Denn ohne ein großes Talent von der einen Seite hätte ich einen so großen Mangel von der anderen nicht so weit bedecken können als geschehen ist, und es überhaupt nicht so weit bringen können, um auf Köpfe zu wirken. Wieland selbst hat mir mehr als einmal eingestanden, daß ich ihm in verschiedenen Stücken¹ überlegen sei. Mit dieser Kraft muß ich doch etwas machen können, das mich so weit führt, ein Kunstwerk von mir neben eins von den feinigsten zu stellen.

Schiller peint par lui-même².

Jena, den 31. August 1794.

..... Erwarten Sie bei mir keinen großen materialen Reichtum von Ideen; dies ist es was ich bei Ihnen finden werde. Mein Bedürfnis und Streben ist, aus wenigem viel zu machen, und wenn Sie meine Armut an allem was man erworbene Kenntniss nennt, einmal näher kennen sollten, so finden Sie vielleicht, daß es mir in manchen Stücken damit mag gelungen sein. Weil mein Gedankenkreis kleiner ist, so durchlaufe ich ihn eben darum schneller und öfter, und kann eben darum meine kleine Barschaft besser nutzen, und eine Mannigfaltigkeit, die dem Inhalte fehlt, durch die Form erzeugen. Sie bestreben sich Ihre große Ideenwelt zu simplifizieren, ich suche Varietät für meine kleinen Besigungen. Sie haben ein Königreich zu regieren, ich nur eine etwas zahlreiche Familie von Begriffen, die ich herzlich gern zu einer kleinen Welt erweitern möchte.

Ihr Geist wirkt in einem außerordentlichen Grade intuitiv, und alle Ihre denkenden Kräfte scheinen auf die Imagination,

1. In verschiedenen Stücken, en divers points.

2. Voir plus haut la lettre du 23 août dans laquelle Schiller essaie d'apprécier le génie de Goethe.

als ihre gemeinschaftliche Repräsentantin, gleichsam compromittiert zu haben¹. Im Grund ist dies das Höchste was der Mensch aus sich machen kann, sobald es ihm gelingt, seine Anschauung zu generalisieren und seine Empfindung gesetzgebend zu machen. Darnach streben Sie, und in wie hohem Grade haben Sie es schon erreicht! Mein Verstand wirkt eigentlich mehr symbolisierend, und so schwebte ich², als eine Zwitterart, zwischen dem Begriff und der Anschauung, zwischen der Regel und der Empfindung, zwischen dem technischen Kopf³ und dem Genie. Dies ist es, was mir, besonders in frühern Jahren, sowohl auf dem Felde der Speculation als der Dichtkunst ein ziemlich linksches Ansehen gegeben; denn, gewöhnlich übereilte mich der Poet⁴, wo ich philosophieren sollte und der philosophische Geist, wo ich dichten wollte. Noch jetzt begegnet es mir häufig genug, daß die Einbildungskraft meine Abstractionen und der kalte Verstand meine Dichtung stört. Kann ich dieser beiden Kräfte in so weit Meister werden, daß ich einer jeden durch meine Freiheit ihre Grenzen bestimmen kann, so erwartet mich noch ein schönes Los; leider aber, nachdem ich meine moralischen Kräfte recht zu kennen und zu gebrauchen angefangen, droht eine Krankheit meine physischen zu untergraben. Eine große und allgemeine Geistesrevolution werde ich schwerlich Zeit haben in mir zu vollenden, aber ich werde thun was ich kann, und wenn endlich das Gebäude zusammenfällt, so habe ich doch vielleicht das Erhaltungswerte aus dem Brande gerettet.

1. «Toutes vos facultés pensantes semblent avoir fait une sorte de compromis avec l'imagination qui les représente toutes à la fois. »

Goethe reconnaît lui-même que l'imagination est, chez lui, la faculté dominante.

2. « Et c'est ainsi que j'oscille, comme un être hybride entre le concept et l'intuition... »

3. Dem technischen Kopf, le sens technique.

4. Übereilte mich... « la poésie me surprenait. »

Die Kraniche des Ibykus¹.

(16 août 1797.)

Ballade².1. Zum Kampf³ der Wagen und Gefänge,

1. Plutarque, Antipater Sidonius et Suidas rapportent, avec de légères variantes, la légende de la mort d'Ibycus et du châtement des meurtriers.

Ibycus, de Rhégium (en Italie) a vécu quelque temps à la cour de Polycrate, tyran de Samos. Il composa surtout des poésies érotiques dont il reste quelques fragments. (vi^e siècle av. J.-C.)

Citons un de ces fragments, traduit par Bode :

Früh bei des Lenzes Erwachen treibt
 Zwar der Kydonische (Kydon, dans l'île de Crète) Apfelbaum,
 Dort von der Ströme Gewässer feucht,
 Wo in den Gärten der hehren Jungfrau unverletzt die erblühenden Knospen
 [der Neben in
 Schattigem Laube sich zeigen; in mir aber ruhet die Liebe zu keiner Jahreszeit.
 Wie durch des Blüthes Gewalt entbrannt,
 Stürmend der thrakische Nord daher brauset, von Kypris versengenden
 [Gluten, den rasenden,
 Sinnebetäubt, unerschrocknen Mutes,
 Herrscht von Jugend auf mir
 Groß im Herzen.

2. Les ballades de Schiller n'ont pas l'accent populaire, le caractère sombre et tragique qui semblent convenir au genre : aussi les appelle-t-on parfois des « romances ». La *romance* emprunte ses sujets, ses personnages et son cadre au midi ; le soleil de l'Espagne, où elle fut d'abord cultivée, l'égaie de sa lumière. A vrai dire, il est souvent malaisé de distinguer la ballade de la romance.

Schiller, avec grande raison, ne s'est point embarrassé de ces subtilités. Il a choisi ses sujets dans l'antiquité et dans les légendes du moyen âge, s'appliquant avant tout à développer une idée morale : il fut, en effet, toute sa vie un prédicateur laïque. Le ton oratoire qui dégénère, par endroits, en une déclamation pathétique, mais creuse, domine dans ses premiers drames, dans nombre de ses écrits philosophiques et dans la plupart de ses poésies lyriques.

3. Zum Kampf. Construisez : Ibykus . . . zog zum Kampf. Il

Der auf Korinthus' Landesenge
 Der Griechen Stämme froh vereint,
 Jog Ihykus, der Götterfreund.
 Ihm schenkte des Gesanges Gabe,
 Der Lieder süßen Mund¹ Apoll;
 So wandert' er an leichtem² Stabe
 Aus Rhegium, des Gottes voll³.

2. Schon winkt auf hohem Bergesrüden
 Akrokorinth⁴ des Wandrers Blicken,
 Und in Poseidons Fichtenhain⁵
 Tritt er mit frommem Schauder⁶ ein.
 Nichts regt sich um ihn her, nur Schwärme
 Von Kranichen begleiten ihn,
 Die fernhin nach des Südens Wärme

s'agit des jeux isthmiques, célébrés, tous les trois ans, dans l'enceinte du temple de Neptune, près de Corinthe. D'après la tradition, ces jeux auraient été institués par Neptune et Hélios (le Soleil), et les premiers vainqueurs à la course auraient été Castor et Pollux.

1. Der Lieder süßen Mund, latinisme « des lèvres fécondes en douces chansons ».

2. Leichtem Stabe. Le bâton lui paraît léger parce qu'il est „des Gottes voll“.

L'expression n'est d'ailleurs guère exacte puisque, pour aller de Rhegium (Reggio), sur le détroit de Messine, à Corinthe, il faut traverser la mer.

3. Des Gottes voll. Réminiscence de Virgile. « Plein du Dieu (Apollon) qui l'inspire. » (Trad. Régnier).

4. Akrokorinth. Acrocorinthe, l'Acropole, la citadelle de Corinthe, située sur une haute montagne isolée qui domine la ville.

5. Poseidons Fichtenhain, bois de pins consacré à Poseïdon (Neptune). Il n'existait pas de bois de pins près de Corinthe. Corinthe, qui honorait particulièrement Neptune, possédait une statue de ce dieu, œuvre de Lysippe.

6. Schauder. Cf. la poésie de Lenau intitulée „Der Gichwald.“

In graulichem Geschwader¹ ziehn².

3. „Seid mir begrüßt, befreundte Scharen,
Die mir zur See Begleiter waren!
Zum guten Zeichen nehm' ich euch,
Mein Los, es ist dem euren gleich:
Von fern her kommen wir gezogen
Und flehen um ein wirklich Dach —
Sei uns der Gastliche³ gewogen,
Der von dem Fremdling wehrt die Schmach⁴!“
4. Und munter fördert er die Schritte,
Und sieht sich in des Waldes Mitte;
Da sperren auf gedrängem⁵ Steg
Zwei Mörder plötzlich seinen Weg.

1. In graulichem Geschwader, « en troupes, en volées grisâtres ». Graulich, très rare, pour graulich. Geschwader = Schwadron, escadron (latin *quatuor*); signifie aussi *escadre*, *flotte*.

2. Schiller avait envoyé le 17 août 1797, sa ballade des *Grues d'Ibycus* à Goethe, qui s'était proposé de traiter le même sujet, mais qui y renonça après avoir lu la poésie de son ami. C'est sur le conseil de Goethe que Schiller écrivit la strophe qu'on va lire :

„*Meo voto*, écrit-il, le 23 août, würden die Kraniche schon von dem wandernden Ibykus erblickt; sich, als Reisenden, vergliche er mit den reisenden Vögeln, sich, als Gast mit den Gästen, zöge daraus eine gute Vorbedeutung, und rief alsdann, unter den Händeln der Mörder, die schon bekannten Kraniche, seine Reisegefährten, als Zeugen an. Ja, wenn man es vorteilhaft fände, so könnte er diese Züge schon bei der Schifffahrt gesehen haben.“

3. Der Gastliche, traduction de *Xenios* l'« Hospitalier », épithète donnée à Zeus, considéré comme le dieu de l'hospitalité, le protecteur des étrangers. Gewogen = propice, favorable.

4. Wehrt die Schmach! « Détourne l'injure! » Emploi assez rare de wehren.

5. Gedrängem, de l'adjectif inusité gebrang = gebrängt, schmal, eng.

Zum Kampfe muß er sich bereiten,
Doch bald ermattet sinkt die Hand,
Sie hat der Leier zarte Saiten,
Doch nie des Bogens Kraft¹ gespannt.

5. Er ruft die Menschen an, die Götter,
Sein Flehen dringt zu keinem Retter;
Wie weit er auch die Stimme schickt,
Nichts Lebendes wird hier erblickt.
„So muß ich hier verlassen sterben,
Auf fremdem Boden, unbeweint²,
Durch böser Buben Hand verderben,
Wo³ auch kein Rächer mir erscheint!“

6. Und schwer getroffen sinkt er nieder,
Da rauscht der Kraniche Gefieder;
Er hört, — schon kann er nicht mehr sehn, —
Die nahen Stimmen furchtbar krähn.
„Von euch, ihr Kraniche dort oben,
Wenn keine andre Stimme spricht,
Sei meines Mordes Klag' erhoben!“
Er ruft es, und sein Auge bricht.

7. Der nackte Leichnam wird gefunden,
Und bald, obgleich entstellt von Wunden,

1. Des Bogens Kraft = den kräftigen, starken Bogen. Hellenisme (et latinisme) fréquent dans la poésie de Schiller.

Und sie nimmt die Wucht des Speeres.

(„Das Eleusische Fest“).

2. Unbeweint. Trait de mœurs antiques. Il n'y avait pas d'appréhension plus cruelle pour un ancien que celle de mourir sans être pleuré.

3. Wo; suppléez hier. Cette préoccupation de la vengeance est bien conforme à l'esprit de l'antiquité. Dans les cérémonies funèbres, on portait devant le corps de celui qui avait péri assassiné une épée, symbole de la vengeance.

Erkennt der Gastfreund in Korinth
 Die Büge, die ihm teuer sind :
 „Und muß ich so dich wieder finden,
 Und hoffte mit der Fichte¹ Kranz
 Des Sängers Schläfe zu umwinden,
 Bestrahlt² von seines Ruhmes Glanz!“

8. Und jammernd hören's alle Gäste,
 Versammelt bei Poseidons Feste,
 Ganz Griechenland³ ergreift der Schmerz,
 Verloren hat ihn jedes Herz.
 Und stürmend drängt sich zum Prytanen⁴
 Das Volk, es fordert seine Wut,
 Zu rächen des Erschlagenen Manen⁵ !
 Zu süßnen⁶ mit des Mörders Blut.

9. Doch wo⁷ die Spur, die aus der Menge,
 Der Völker flutendem Gedränge,
 Gelocket von der Spiele Pracht,
 Den schwarzen Thäter⁸ kenntlich macht?
 Sind's Räuber, die ihn feig erschlagen?
 Thät's neidisch ein verborgner Feind?

1. Fichte. Les vainqueurs étaient ordinairement couronnés de lierre. Au temps d'Ibycus, on leur décernait une couronne de pin.

2. Bestrahlt, « rayonnant de l'éclat de sa gloire » peut se rapporter à des Sängers Schläfe ou bien à ich (der Gastfreund). Le premier sens paraît préférable.

3. Ganz Griechenland, toute la Grèce assemblée à Corinthe.

4. Prytanen. A Athènes, on donnait le nom de prytanes aux sénateurs en service actif; ils présidaient aux assemblées du peuple. Au vi^e siècle, c'est le sénat de Corinthe, et non pas un prytane, qui exerçait le pouvoir judiciaire.

5. Manen, les Mânes. Ce terme latin constitue ici un de ces anachronismes qui ne sont pas rares chez Schiller.

6. Süßnen = versöhnen, apaiser. On dit ordinairement : ein Verbrechen süßnen, mais non pas einen Ermordeten süßnen.

7. Wo, suppléez ist.

8. Thäter, criminel.

Nur Helios vermag's zu sagen,
Der alles Irdische bescheint.

10. Er geht vielleicht mit frechem Schritte
Setzt eben durch der Griechen Mitte,
Und während ihn die Rache sucht,
Genießt er seines Frevels Frucht.
Auf ihres eignen Tempels Schwelle
Trotzt er vielleicht den Göttern, mengt
Sich dreist in jene Menschentwelle,
Die dort sich zum Theater drängt.
11. Denn Bank an Bank gedrängt sitzen,
Es brechen fast der Bühne¹ Stützen,
Herbeigeströmt von fern und nah,
Der Griechen Völker wartend da.
Dampfbrausend wie des Meeres Wogen,
Von Menschen wimmelnd, wächst der Bau
In weiter stets geschweiftem Bogen²
Hinauf bis in des Himmels Blau³.
12. Wer zählt die Völker, nennt die Namen,
Die gastlich hier zusammen kamen?
Von Theseus' Stadt⁴, von Aulis' Strand⁵,

1. Der Bühne. Le terme est impropre puisqu'il ne s'agit pas de la scène, mais des gradins de l'amphithéâtre.

2. In weiter stets geschweiftem Bogen, « formant un arc qui allait s'élargissant ».

3. In des Himmels Blau. Le théâtre antique était à ciel ouvert et les représentations se donnaient en plein jour. La scène était dressée sur des tréteaux; les gradins formaient un demi-cercle autour de l'orchestre où le chœur évoluait autour de la thymèle, autel de Bacchus, placé au centre du demi-cercle.

4. Theseus' Stadt, la ville de Thésée, Athènes. C'est Thésée qui, d'après la tradition, réunit en une cité les douze états attiques.

5. Aulis' Strand, bourg de Béotie, où les Grecs s'embarquèrent pour combattre Troie et où eut lieu le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon.

Von Phocis¹, vom Spartanerland,
 Von Asiens entlegener Küste,
 Von allen Inseln kamen sie,
 Und horchen von dem Schaugerüste²
 Des Chores grauser³ Melodie⁴,

13. Der streng und ernst, nach alter Sitte,
 Mit langsam abgemessenem Schritte,
 Hervortritt aus dem Hintergrund⁵
 Umwandelnd des Theaters Rund.

1. Phocis, entre la Thessalie et le golfe de Corinthe.

2. Schaugerüste, l'amphithéâtre.

3. Grauser, au datif. Horchen demande le datif ou l'accusatif avec auf.

4. Dans la description, qui suit, des Euménides ou Erinnyes, Schiller s'est inspiré des *Euménides* d'Eschyle qu'il connaissait par la traduction de Guillaume de Humboldt. Dans les *Remarques détachées sur quelques questions d'esthétique*, Schiller, après avoir établi que le « grand » et le « terrible » peuvent être une source de jouissance esthétique ajoute :

« Il n'existe point, dans la mythologie grecque, de figure plus terrible et en même temps plus hideuse que celle des Furies ou Erinnyes, lorsqu'elles sortent des enfers pour poursuivre un criminel. Leurs visages horriblement grimaçants, leurs corps décharnés, leurs têtes couvertes de serpents, tout cela révolte nos sens et offense notre goût.

Mais qu'on nous représente ces monstres à la poursuite d'Oreste, le meurtrier de sa mère, qu'on nous les montre brandissant la torche dans leurs mains, et pourchassant, sans repos ni trêve, leur proie de pays en pays, jusqu'à ce que le courroux de la justice étant apaisé, elles s'abliment dans les enfers, alors nous nous arrêtons à cette peinture avec une horreur mêlée de plaisir. »

Boileau avait déjà dit :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
 Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

5. Hintergrund. Le chœur sortait ordinairement, non pas du fond du théâtre, mais d'une porte latérale, située à la gauche des spectateurs.

So schreiten keine ird'schen Weiber¹!
 Die zeugete kein sterblich Haus!
 Es steigt das Riesenmaß der Leiber²
 Hoch über menschliches hinaus.

14. Ein schwarzer Mantel schlägt die Lenden³;
 Sie schwingen in entfleischten Händen
 Der Fackel düsterrote⁴ Blut;
 In ihren Wangen fließt kein Blut.
 Und wo die Haare lieblich flattern,
 Um Menschenstirnen freundlich wehn,
 Da sieht man Schlangen hier und Nattern
 Die giftgeschwollenen Bäuche blähen.
15. Und schauerlich, gedreht im Kreise,
 Beginnen sie des Hymnus Weise,
 Der durch das Herz zerreißend dringt,
 Die Bande um den Frevler schlingt⁵;

1. Keine ird'schen Weiber. On sait que les femmes ne paraissaient point sur la scène chez les Grecs. Les acteurs portaient des masques et étaient chaussés de cothurnes, brodequins à semelles très épaisses.

2. Das Riesenmaß der Leiber, leur taille gigantesque.

3. Cette description est conforme à la tradition antique. Au commencement des *Euménides* d'Eschyle, on voit devant l'autel d'Apollon, auprès duquel Oreste cherche un refuge, les cinquante Euménides assises et endormies, les yeux injectés de sang, la tête hérissée de serpents. Leurs mains sont armées de fouets, et leurs robes noires portent des bandes de laine rouge.

C'est d'Eschyle encore que Gœthe s'est inspiré dans le portrait qu'il trace des Furies au troisième acte d'*Iphigénie en Tauride* (vers 1032 seqq.)

4. Düsterrote, d'un rouge sinistre.

5. Cf. la traduction d'Eschyle par G. de Humboldt :

Über dem geweihten Opfer
 Sei dies unser Lied! Sinneraubend,
 Herzerüttend, wahnfinnhauchend,
 Schallt der Hymnos der Erinnyen,

Besinnungsgraubend, herzbethörend
Schallt der Erinnyen Gesang;
Er schallt, des Hörers Mark verzehrend,
Und duldet nicht der Leier Klang¹ :

16. „Wohl dem, der frei von Schuld und Fehle²
Bewahrt die kindlich reine Seele!
Ihm dürfen wir nicht rächend naht,
Er wandelt frei des Lebens Bahn³.
Doch wehe, wehe, wer verstoßen
Des Mordes schwere That vollbracht!
Wir heften uns an seine Sohlen,
Das furchtbare Geschlecht der Nacht⁴!
17. Und glaubt er fliehend zu entspringen,
Geflügelt⁵ sind wir da, die Schlingen

Seelenfesselnd, sonder Leier
Und des Hörers Mark verzehrend.

L'hymne des Euménides débute ainsi chez le poète grec :
« Allons, chantons en chœur. Le refrain formidable, ah !
qu'on l'entende. Oui, disons comment aux hommes notre
troupe se flatte de dispenser avec équité et le bien et le
mal. Quiconque a les mains pures, jamais notre colère ne
le visite ; sa vie s'écoule exempte de tourments.

« Mais qu'un criminel, comme ce misérable, cache une
main encore tout humide du meurtre, aussitôt, justes ven-
geresses, nous sommes là, impitoyables créanciers du
prix du sang. » (Trad. Ad. Bouillet).

1. « Mais sur le coupable alors, c'est le chant terrible,
délire, frénésie, folie ; c'est l'hymne des Erinnyes, effare-
ment des âmes, l'hymne sans lyre, effroi des mortels. » (Id.)

2. Fehle, datif de der Fehl ou die Fehle, peu usités et syno-
nymes de Fehler, Sünde.

3. Des Lebens Bahn wandeln. Cf. les expressions : einen
Kampf kämpfen, einen Tod sterben, einen Schlaf schlafen, etc...
Klopstock les avait mises à la mode.

4. Dans Eschyle, les Euménides invoquent la Nuit
qu'elles appellent leur mère ; à Athénè (Minerve), qui les
interroge, elles répondent : « Nous sommes les enfants de
la sombre Nuit. »

5. Geflügelt. Non pas « ailées » mais « comme si nous
avions des ailes. »

Ihm werfend um den flücht'gen Fuß,
 Daß er zu Boden fallen muß.
 So jagen wir ihn, ohn' Ermatten,
 Versöhnen kann uns keine Reu',
 Ihn fort und fort¹ bis zu den Schatten,
 Und geben ihn auch dort nicht frei."

18. So singend, tanzen sie den Reigen²,
 Und Stille, wie des Todes Schweigen,
 Liegt über'm ganzen Hause³ schwer,
 Als ob die Gottheit nahe wär'.
 Und feierlich, nach alter Sitte,
 Umwandeln'd des Theaters Rund,
 Mit langsam abgemeßnem Schritte,
 Verschwinden sie im Hintergrund⁴.
19. Und⁵ zwischen Trug⁶ und Wahrheit schwebet
 Noch zweifelnd jede Brust und bebet,
 Und huldiget der furchtbarn Macht,⁷
 Die richtend im Verborgnen wacht,
 Die unerforschlich, unergründet,
 Des Schicksals dunkeln Knäuel flicht,⁸

1. Fort und Fort, toujours plus loin.

2. Den Reigen. Les chants du chœur étaient accompagnés de danses.

3. Hause, fréquemment employé dans le sens de théâtre.

4. Verschwinden sie im Hintergrund. Détail inexact. Le chœur assistait à toute l'action et ne quittait point l'orchestre.

5. Schiller écrivit cette strophe sur le conseil de Goethe. „Dann würde ich . . . noch einen Vers (Goethe a voulu dire une strophe) einrücken, um die Gemütsstimmung des Volks in welche der Inhalt des Chors sie versetzt, darzustellen.

6. Trug, l'illusion. Les spectateurs se demandent si ce ne sont pas les Euménides elles-mêmes qu'ils viennent de voir et d'entendre.

7. Der furchtbaren Macht, la Némésis, la Vengeance.

8. « Qui tisse le sombre nœud de la destinée. »

Dem tiefen Herzen sich verkündet,
Doch fliehet vor dem Sonnenlicht.¹

20. Da hört man auf den höchsten Stufen²
Auf einmal eine Stimme rufen :
„Sieh da! Sieh da, Timotheus,
Die Kraniche des Ibykus!“
Und finster plötzlich wird der Himmel,
Und über dem Theater hin
Sieht man, in schwärzlichem Gewimmel,
Ein Kranichheer vorüberziehen.

21. „Des Ibykus!“ — der teure Name
Rührt jede Brust mit neuem Grame,

1. Ces réflexions, d'un caractère abstrait et philosophique, ne semblent pas en situation ici.

2. Schiller écrit à Goethe le 7 septembre 1797 : „Der bloße natürliche Zweifel muß die Katastrophe erklären. Dieser Zufall führt den Kranichzug über dem Theater hin, der Mörder ist unter den Zuschauern; das Stück hat ihn zwar nicht eigentlich gerührt und zerknirscht, das ist meine Meinung nicht, aber es hat ihn an seine That und also auch an das was dabei vorgekommen erinnert, sein Gemüt ist davon frappiert, die Erscheinung der Kraniche muß also in diesem Augenblick ihn überraschen, er ist ein roher dummer Kerl, über den der momentane Eindruck alle Gewalt hat; der laute Ausruf ist unter diesen Umständen natürlich. Da ich ihn oben sitzend annehme, wo das gemeine Volk seinen Platz hat, so kann er erstlich die Kraniche früher sehen, eh' sie über der Mitte des Theaters schweben; dadurch gewinn' ich, daß der Ausruf der wirklichen Erscheinung der Kraniche vorhergehen kann, worauf hier viel ankommt, und daß also die wirkliche Erscheinung derselben bedeutender wird. Ich gewinne zweitens, daß er, wenn er oben ruft, besser gehört werden kann: denn nun ist es gar nicht unwahrscheinlich, daß ihn das ganze Haus schreien hört, wenn gleich nicht alle seine Worte verstehen. Dem Eindruck selbst, den seine Exclamation macht, habe ich noch eine Strophe gewidmet, aber die wirkliche Entdeckung der That, als Folge jenes Schreies, wollte ich mit Fleiß nicht umständlicher darstellen: denn sobald nur der Weg zur Auffindung des Mörders geöffnet ist (und das leistet der Ausruf, nebst dem darauf folgenden verlegenen Schreien), so ist die Ballade aus; das andere ist nichts mehr für den Poeten.“

Und, wie im Meere Well' auf Well',
 So läuft's von Mund zu Munde schnell :
 „Des Ihykus, den wir beweinen,
 Den eine Mörderhand erschlug?
 Was ist's¹ mit dem? Was kann er meinen?
 Was ist's mit diesem Kranichzug?“ —

22. Und lauter immer wird die Frage,
 Und ahnend fliegt's, mit Bligesschlage²,
 Durch alle Herzen : „gebet Acht!
 Das ist der Gumeniden Macht!
 Der fromme Dichter wird gerochen³
 Der Mörder bietet selbst sich dar!
 Ergreift ihn, der das Wort gesprochen,
 Und ihn, an den's gerichtet war!“

23. Doch dem war kaum das Wort entfahren,
 Möcht' er's im Busen gern bewahren ;
 Umsonst! der schreckenbleiche Mund
 Macht schnell die Schuldbewußten kund.
 Man reißt und schleppt sie vor den Richter,
 Die Scene wird zum Tribunal,
 Und es gestehn die Bösewichter,
 Getroffen von der Rache Strahl⁴.

1. Was ist's mit. . . « Qu'en est-il de... Qu'y a-t-il avec. »

2. Bligesschlage, pour Bligsschlage. « Et rapide comme l'éclair, un pressentiment envahit tous les cœurs. »

3. Gerochen, poétique et inusité pour gerächt.

4. Guillaume de Humboldt apprécie en ces termes la ballade de Schiller :

„Die Kraniche des Ihykus tragen die Farbe des Altertums so rein und treu an sich, als man es nur von irgend einem modernen Dichter erwarten kann, und zwar auf die schönste und geistvollste Weise. Der Dichter hat den Sinn des Altertums in sich aufgenommen, er bewegt sich darin mit Freiheit und so entspringt eine neue, in allen ihren Theilen nur einen Geist atmende Dichtung. Die Kraniche des Ihykus erlaubten eine ganz epische Ausführung; was den Stoff dem Dichter innerlich wert machte, war die daraus hervorspringende Idee der

Die Räuber (1781)¹.

(Acte III sc. II)

Repentir d'un brigand².

Gegend an der Donau.

Die Räuber (gelagert auf einer Anhöhe unter Bäumen, die Pferde weiden am Hügel hinunter).

Karl Moor. Hier muß ich liegen bleiben. (Wirft sich auf die Erde.) Meine Glieder wie abgeschlagen. Meine Zunge trocken wie eine Scherbe. (Schweizer verliert sich unvermerkt.) Ich wollt' euch bitten, mir eine Handvoll Wassers aus diesem Strome zu holen, aber ihr seid alle matt bis in den Tod³.

Schwarz. Auch ist der Wein all⁴ in unsern Schläuchen.

Moor. Seht doch, wie schön das Getreide steht! — Die

Gewalt künstlerischer Darstellung über die menschliche Brust. Die Macht der Poesie, einer unsichtbaren, bloß durch den Geist geschaffenen, in der Wirklichkeit verfliegenden Kraft, gehörte wesentlich in den Ideenkreis, der Schiller lebendig beschäftigte." A l'exemple de Schiller, les romantiques ont célébré à l'envi la puissance de la poésie.

1. *Götz de Berlichingen*, *Werther* et les *Brigands* sont les immortels monuments du *Sturm und Drang*. Le drame de Schiller est animé d'un bout à l'autre d'un souffle puissant d'indépendance et de révolte. C'est l'apologie enflammée de la révolution, droit inaliénable et sacré de tous les hommes; c'est la protestation juvénile et naïve d'un noble esprit contre les injustices, les lâchetés et les bassesses d'une société corrompue.

2. Ce brigand, Karl Moor, incarne les idées de Schiller, c.-à-d. celles de Rousseau. Don Quichotte forcené, il part en guerre contre les tyrans, contre les ministres prévaricateurs, contre le clergé débauché. Il est nourri de la lecture de Plutarque; il a soif d'héroïsme; il rêve de devenir un Alexandre, un César ou un Brutus.

3. *Matt bis in den Tod*. Réminiscence de la Bible, qui fut longtemps le livre de chevet du jeune Schiller.

4. *All, fini*, c.-à-d. *bu*. Cf. *Egmont*, I, 4 :

„Nun schießt nur hin, daß es alle wird!“

Bäume brechen fast unter ihrem Segen¹. — Der Weinstock voll Hoffnung².

Grimm. Es giebt ein fruchtbares Jahr.

Moor. Meinst du? Und so würde doch ein Schweiß in der Welt bezahlt. Einer? — — Aber es kann ja über Nacht ein Hagel fallen und alles zu Grund schlagen.

Schwarz. Das ist leicht möglich. Es kann alles zu Grund gehen, wenig Stunden vor'm Schneiden.

Moor. Das sag' ich ja. Es wird alles zu Grund gehn. Warum soll dem Menschen das gelingen, was er von der Ameise hat, wenn ihm das fehlschlägt, was ihn den Göttern gleich macht? — Oder ist hier die Mark seiner Bestimmung?

Schwarz. Ich kenne sie nicht.

Moor. Du hast gut gesagt und noch besser gethan, wenn du sie nie zu kennen verlangtest! — Bruder — ich habe die Menschen gesehen, ihre Bienenforgen und ihre Riesenprojecte — ihre Götterplane und ihre Mäusegeschäfte, das wunderselt-same Wettrennen nach Glückseligkeit; — dieser dem Schwung seines Rosses anvertraut — ein anderer der Nase seines Esels — ein dritter seinen eigenen Beinen; dieses bunte Lotto des Lebens, worin so Mancher seine Unschuld und — seinen Himmel setzt, einen Treffer zu haschen, und — Nullen sind der Auszug — am Ende war kein Treffer darin. Es ist ein Schauspiel, Bruder, das Thränen in deine Augen lockt, wenn es dein Zwerchfell zum Gelächter regelt.

Schwarz. Wie herrlich die Sonne dort untergeht!

1. Segen, du latin *signum*, désignait, à l'origine, le signe de la croix qui amène la *bénédiction*. Par extension, il s'applique aux effets de la *bénédiction*: abondance des biens de la terre, riches moissons, nombreuse postérité, etc.

2. Ce style concis (kurz und gedankenvoll), déjà recommandé par Klopstock, était en faveur chez les « Stürmer ». La nouvelle école littéraire qui s'est fondée en Allemagne, il y a quelques années, semble avoir, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, repris les traditions du *Sturm und Drang*.

Moor (in den Anblick versenkt). So stirbt ein Held! — Anbetungswürdig!

Grimm. Du scheinst tief gerührt.

Moor. Da ich noch ein Bube war — war's mein Lieblingsgedanke, wie sie zu leben, zu sterben wie sie. — (Mit verbissenem Schmerz.) Es war ein Bubengedanke!

Grimm. Das will ich hoffen.

Moor (drückt den Hut über's Gesicht). Es war eine Zeit — Laßt mich allein, Kameraden!

Schwarz. Moor! Moor! Was zum Henker? — Wie er seine Farbe verändert!

Grimm. Alle Teufel! Was hat er? Wird ihm übel?

Moor. Es war eine Zeit, wo ich nicht schlafen konnte, wenn ich mein Nachtgebet vergessen hatte —

Grimm. Bist du wahnsinnig? Willst du dich von deinen Bubenjahren hofmeistern lassen?

Moor (legt sein Haupt auf Grimms Brust). Bruder! Bruder!

Grimm. Wie? Sei doch kein Kind — ich bitte dich —

Moor. Wär' ich's — wär' ich's wieder!

Grimm. Pfui! Pfui!

Schwarz. Heitre dich auf. Sieh diese malerische Landschaft — den lieblichen Abend.

Moor. Ja, Freunde! diese Welt ist so schön.

Schwarz. Nun, das war wohl gesprochen.

Moor. Diese Erde so herrlich!

Grimm. Recht — recht — so hör' ich's gerne.

Moor (zurückgesunken). Und ich so häßlich auf dieser schönen Welt — Und ich ein Ungeheuer auf dieser herrlichen Erde!

Grimm. O weh, o weh!

Moor. Meine Unschuld! meine Unschuld! — Seht! Es ist alles hinausgegangen, sich im friedlichen Strahl des Frühlings zu sonnen — warum ich allein die Hölle saugen aus den Freuden des Himmels? — Daß alles so glücklich ist, durch den Geist des Friedens alles so verschwifert! — Die ganze Welt eine Familie und ein Vater dort oben! — Mein Vater nicht — ich allein der Verstoßene, ich allein ausgemustert aus den

Reihen der Reinen — mir nicht der süße Name Kind — nimmer mir der Geliebten schmachtender Blick, nimmer, nimmer des Busenfreundes Umarmung. (Wiß zurückfahrend.) Umlagert von Mördern — von Rattern umzischt — angeschmiedet an das Laster mit eisernen Banden — hinausgeschwindelnd ins Grab des Verderbens auf des Lasters schwankendem Rohr — mitten in den Blumen der glücklichen Welt ein heulender Abbadonna! ¹

Schwarz (zu den übrigen). Unbegreiflich! ich hab' ihn nie so gesehen.

Moor (mit Behmüt). Daß ich ein Bettler geboren werden dürfte! — Nein! ich wollte nicht mehr, o Himmel — daß ich werden dürfte wie dieser Tagelöhner einer! — O ich wollte mich abmühen, daß mir das Blut von den Schläfen rollte — mir die Wollust eines einzigen Mittagschlafs zu erkaufen — die Seligkeit einer einzigen Thräne.

Grimm (zu den Andern). Nur Geduld, der Paroxysmus ist schon im Fallen.

Moor. Es war eine Zeit, wo sie² mir so gern flossen — o ihr Tage des Friedens! du Schloß meines Vaters — ihr grünen schwärmerischen Thäler! O all ihr Elysium-Scenen meiner Kindheit! — werdet ihr nimmer zurückkehren — nimmer mit köstlichem Säufeln meinen brennenden Busen fühlen? — Traure mit mir, Natur! — Sie werden nimmer zurückkehren, nimmer mit köstlichem Säufeln meinen brennenden Busen fühlen. — Dahin! dahin, unwiederbringlich! —

1. Abbadonna, un ange déchu, auquel la *Messiede* avait intéressé toute l'Allemagne. Remarquez l'énergie de l'expression : ces „Kraftausdrücke“ étaient un des procédés familiers des « génies originaux. »

2. Sie = die Thränen. La « volupté des larmes » est un thème souvent traité par les poètes du temps.

Wallensteins Tod.

(1799)

Acte I scène IV.¹

Wallenstein (mit sich selbst redend).

War's möglich? Könnst' ich nicht mehr, wie ich wollte?
 Nicht mehr zurück, wie mir's beliebt? ² Ich müßte
 Die That vollbringen, weil ich sie gedacht,
 Nicht die Versuchung von mir wies — das Herz
 Genährt mit diesem Traum, auf ungewisse
 Erfüllung hin die Mittel mir gespart,
 Die Wege bloß mir offen hab' gehalten? —
 Beim großen Gott des Himmels! Es war nicht
 Mein Ernst, beschlossene Sache war es nie
 In dem Gedanken bloß gefiel ich mir;
 Die Freiheit reizte mich und das Vermögen. ³
 War's Unrecht, an dem Gaukelbilde mich
 Der königlichen Hoffnung zu ergehen?
 Blich in der Brust mir nicht der Wille frei,
 Und sah ich nicht den guten Weg zur Seite,

1. Sesina, un émissaire de Wallenstein, a été arrêté et
 livré à l'Empereur, qui connaîtra bientôt les ambitieux
 desseins de son général. Esprit indécis et chimérique, le
 duc se voit avec frayeur contraint de vouloir et d'agir.
 Son confident, Illo, lui a dit fort justement :

„Vorwärts mußst du,
 Denn rückwärts kannst du nun nicht mehr.“

Il s'agit, à présent, de négocier la trahison avec le colonel
 Wrangel, l'envoyé des Suédois et de rompre ouvertement
 avec l'Empire.

2 Wallenstein avait dit précédemment :

„Wie? sollt' ich's nun im Ernst erfüllen müssen,
 „Weil ich zu frei gescherzt mit dem Gedanken?
 Versucht, wer mit dem Teufel spielt!

3. Die Freiheit, das Vermögen, la liberté et la faculté
 d'agir.

Der mir die Rückkehr offen stets bewahrte?
 Wohin denn seh' ich plötzlich mich geführt?
 Bahnlos liegt's hinter mir, und eine Mauer
 Aus meinen eignen Werken baut sich auf,
 Die mir die Umkehr türmend¹ hemmt! (Er bleibt tiefsinnig
 Strafbar erschein' ich, und ich kann die Schuld, [stehen.])
 Wie ich's versuchen mag, nicht von mir wälzen;
 Denn mich verklagt der Doppelsinn des Lebens,²
 Und — selbst der frommen Quelle reine That
 Wird der Verdacht, schlimmdeutend, mir vergiften.
 War ich, wofür ich gelte, der Verräter,
 Ich hätte mir den guten Schein gespart,
 Die Hülle hätt' ich dicht um mich gezogen,
 Dem Unmut Stimme nie geliehn. Der Unschuld,
 Des unverführten Willens mir bewußt,
 Gab ich der Laune Raum, der Leidenschaft —
 Kühn war das Wort, weil es die That nicht war.
 Jetzt werden sie³, was planlos ist geschehn,
 Weitsehend, planvoll mir zusammenknüpfen,
 Und was der Zorn, und was der frohe Mut⁴
 Mich sprechen ließ im Überfluß des Herzens,
 Zu künstlichem Gewebe mir vereinen
 Und eine Klage furchtbar draus bereiten,
 Dagegen ich verstummen muß. So hab' ich
 Mit eignem Neg verderblich mich umstrickt,
 Und nur Gewaltthat kann es reißend lösen. (Wiederum still
 Wie anders, da des Mutes freier Trieb [stehend.])
 Zur kühnen That mich zog, die rauh gebietend
 Die Not jetzt, die Erhaltung von mir heischt.
 Ernst ist der Anblick der Notwendigkeit.
 Nicht ohne Schauder greift des Menschen Hand

1. Türmend = wie ein Turm.

2. Des Lebens = meines Lebens.

3. Sie, l'entourage de l'Empereur.

4. Der frohe Mut. On disait au XVIII^e siècle « la gaieté de courage. »

In des Geschicks geheimnisvolle Urne.
 In meiner Brust war meine That noch mein;
 Einmal entlassen aus dem sichern Winkel
 Des Herzens, ihrem mütterlichen Boden,
 Hinausgegeben in des Lebens Fremde,¹
 Gehört sie jenen tück'schen Mächten an,²
 Die keines Menschen Kunst vertraulich macht.

(Er macht heftige Schritte durchs Zimmer, dann bleibt er wieder stehend stehen).

Und was ist dein Beginnen? Hast du dir's
 Auch redlich selbst bekannt? Du willst die Macht,³
 Die ruhig, sicher thronende erschüttern,
 Die in verjährt geheiligtem⁴ Besiß,
 In der Gewohnheit festgegründet ruht,
 Die an der Völker frommem Kinderglauben
 Mit tausend zähen Wurzeln sich befestigt.⁵
 Das wird kein Kampf der Kraft sein mit der Kraft,
 Den fürcht' ich nicht. Mit jedem Gegner wag' ich's,
 Den ich kann sehen und ins Auge fassen,
 Der, selbst voll Mut, auch mir den Mut entflammt.
 Ein unsichtbarer Feind ist's, den ich fürchte,
 Der in der Menschen Brust mir widersteht,

1. In des Lebens Fremde = in das fremde Leben.

2. Wallenstein est fataliste. Il est même superstitieux : au commencement de la pièce, nous le voyons, avec un astrologue, occupé à consulter les étoiles, afin d'apprendre le secret de sa destinée.

3. Die Macht, l'Empire.

4. Cette construction (l'adjectif précédé d'un adverbe) est très fréquente chez Goethe et Schiller.

5. Cf. *Guillaume Tell*, Acte II, sc. 2 :

Denn so wie ihre Alpen fort und fort
 Dieselben Kräuter nähren, ihre Brunnen
 Gleichförmig fließen, Wolken selbst und Winde
 Den gleichen Strich unwandelbar befolgen,
 So hat die alte Sitte hier vom Ahn
 Zum Entel unverändert fortbestanden.
 Nicht tragen sie verwegne Neuerung
 Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens.

Durch feige Furcht allein mir fürchterlich —
 Nicht, was lebendig, kraftvoll sich verkündigt,
 Ist das gefährlich Furchtbare. Das ganz
 Gemeine ist's, das ewig Gefrige,
 Was immer war und immer wiederkehrt
 Und morgen gilt, weil's heute hat gegolten!
 Denn aus Gemeinem ist der Mensch gemacht,
 Und die Gewohnheit nennt er seine Amme.
 Weh dem, der an den würdig alten Hausrat
 Ihm rührt, das teure Erbstück seiner Ahnen!
 Das Jahr übt eine heiligende Kraft;
 Was grau vor Alter ist, das ist ihm göttlich.
 Sei im Besitze, und du wohnst im Recht,
 Und heilig wird's die Menge dir bewahren.

(Zu dem Pagen, der hereintritt.)

Der schwed'sche Oberst? Ist er's? Nun, er komme
 (Page geht. Wallenstein hat den Blick nachdenkend auf die Thür)
 Noch ist sie rein — noch! das Verbrechen kam
 Nicht über diese Schwelle noch — So schmal ist
 Die Grenze, die zwei Lebenspfade scheidet!

Die Jungfrau von Orléans.

1801

Adieux à la terre natale. ¹

Johanna (allein).

Lebt wohl, ihr Berge, ihr geliebten Triften,
 Ihr traulich stillen Thäler, lebet wohl!
 Johanna wird nun nicht mehr auf euch wandeln
 Johanna sagt euch ewig Lebewohl!

1. Schiller excelle dans le genre élégiaque; il ment le poète de l'aspiration, de la nostalgie mêlée et passionnée, de la „Sehnsucht.“

Ihr Wiesen, die ich wässerte, ihr Bäume,
 Die ich gepflanzt, grünet fröhlich fort!
 Lebt wohl, ihr Grotten und ihr kühlen Brunnen!
 Du Echo, holde Stimme dieses Thals,
 Die oft mir Antwort gab auf meine Lieder,
 Johanna geht, und nimmer kehrt sie wieder!

Ihr Bläse alle meiner stillen Freuden,
 Euch laß' ich hinter mir auf immerdar!
 Zerstreuet euch, ihr Lämmer, auf der Heiden!¹
 Ihr seid jetzt eine hirttenlose Schar;
 Denn eine andre Herde muß ich weiden,
 Dort auf dem blut'gen Felde der Gefahr.
 So ist des Geistes Ruf an mich ergangen,
 Mich treibt nicht eitles, irdisches Verlangen.

Denn der zu Mosen² auf des Horebs Höhen
 Im feur'gen Busch sich flammend niederließ
 Und ihm befohl, vor Pharaos zu stehen,³
 Der eilst den frommen Knaben Isais,⁴
 Den Hirten, sich zum Streiter ausersuchen,
 Der stets den Hirten gnädig sich bewies,
 Er sprach zu mir aus dieses Baumes Zweigen:
 „Geh hin! Du sollst auf Erden für mich zeugen.“

„In rauhes Erz sollst du die Glieder schnüren,
 Mit Stahl bedecken deine zarte Brust,
 Nicht Männerliebe darf dein Herz berühren
 Mit sünd'gen Flammen eitler Erdenlust.
 Nie wird der Brautkranz deine Locken zieren,
 Dir blüht kein lieblich Kind an deiner Brust:
 Doch werd' ich dich mit kriegerischen Ehren,
 Vor allen Erdenfrauen dich verklären“.

1. Heiden, ancienne forme du datif féminin.

2. Mosen, Moïse.

3. Stehen. Cf. page 442 note 4.

4. Knaben Isais, David.

„Denn wenn im Kampf die Mutigsten verzagen,
 Wenn Frankreichs letztes Schicksal nun sich naht,
 Dann wirst du meine Drifflamme tragen
 Und, wie die rasche Schnitterin die Saat,
 Den stolzen Überwinder niederschlagen;
 Umwälzen wirst du seines Glückes Rad,¹
 Errettung bringen Frankreichs Helden söhnen
 Und Rheims befreien und deinen König krönen!“

Ein Zeichen hat der Himmel mir verheißen,
 Er sendet mir den Helm, er² kommt von ihm,
 Mit Götterkraft berühret mich sein Eisen,
 Und mich durchflammt der Mut der Cherubim;
 Ins Kriegsgewühl hinein will es³ mich reißen,
 Es treibt mich fort mit Sturmes Ungeßüm,
 Den Feldruf hör' ich mächtig zu mir dringen,
 Das Schlachtroß steigt, und die Trompeten klingen.
 (Sie geht ab.)

Wilhelm Tell.

1804

Acte IV scène 3.

Die hohle Gasse⁴ bei Rüßnacht.

Tell (tritt auf mit der Armbrust).

Durch diese hohle Gasse muß er⁵ kommen,
 Es führt kein andrer Weg nach Rüßnacht. Hier
 Bollend' ich's. — Die Gelegenheit ist günstig.

1. Schiller aime ces images empruntées à la mythologie: il n'en use pas toujours avec discrétion et propriété.

2. Er, c.-à-d. der Helm.

3. Es, une force mystérieuse.

4. Die hohle Gasse, le chemin creux, sur la route d'Immensée, non loin du lac de Zug.

5. Er, le bailli Gessler.

Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm;
 Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;
 Des Weges Enge wehret den Verfolgern.¹
 Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Bogt!
 Fort mußt du, deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos — das Geschöpf
 War auf des Waldes Tiere nur gerichtet,
 Meine Gedanken waren rein von Mord —
 Du hast aus meinem Frieden mich heraus
 Geschreckt; in gärend Drachengift hast du
 Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;²
 Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt —
 Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,
 Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,
 Das treue Weib muß ich vor deiner Wut
 Beschützen, Landvogt — Da, als ich den Bogenstrang
 Anzog — als mir die Hand erzitterte —
 Als du mit grausam teuflischer Lust

Mich zwangst, aufs Haupt des Kindes anzulegen —
 Als ich ohnmächtig flehend rang vor dir,³
 Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
 Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört
 Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel
 Dein Herz sein sollte. Was ich mir gelobt
 In jenes Augenblickes Höllequalen,
 Ist eine heil'ge Schuld; ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Bogt;
 Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,

1. Wehret den Verfolgern, « empêche toute poursuite. »

2. Langage peu naturel dans la bouche de Tell. Réminiscence de Shakespeare.

3. « Je me tordais à tes pieds. »

Was du — Er sandte dich in diese Lande,
Um Recht zu sprechen — strenges, ¹ denn er zürnet —
Doch nicht, um mit der mörderischen Lust
Dich jedes Greuels straflos zu erfrehen;
Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm du hervor ², du Bringer bitterer Schmerzen, ³
Mein teures Kleinod jetzt, mein höchster Schatz —
Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt
Der frommen Bitte undurchdringlich war —
Doch dir soll es nicht widerstehn — lind du,
Vertraute Bogensehne, die so oft
Mir treu gedient hat in der Freude Spielen, ⁴
Verlass' mich nicht im fürchterlichen Ernst.
Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,
Der mir so oft den herben Pfeil beflügelt —
Entränn' er jezo kraftlos meinen Händen,
Ich habe keinen zweiten zu versenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,
Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet —
Denn hier ist keine Heimat — Jeder treibt
Sich an dem andern rasch und fremd vorüber,
Und fraget nicht nach seinem Schmerz. Hier geht
Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht
Geschürzte Pilger — der andächt'ge Mönch,
Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,
Der Säumer mit dem schwer beladenen Roß,

1. Strenges, suppléez Recht.

2. Tell s'adresse à la flèche qu'il tire de son carquois.

3. Epithète homérique.

4. In der Freude Spielen, « dans les joyeux divertissements », c.-à-d. dans les fêtes de tir „Freudeschießen.“ Goethe nous fait assister à une de ces solennités populaires au commencement d'Egmont.

Der ferne herkommt von der Menschen Ländern ¹;
 Denn jede Straße führt ans End' der Welt.
 Sie alle ziehen ihres Weges fort
 An ihr Geschäft — und meines ist der Mord!
 (Setzt sich.)

Sonst wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
 Da war ein Freuen ² wenn er wieder kam;
 Denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch etwas, ³
 War's eine schöne Alpenblume, war's
 Ein feltner Vogel oder Ammonshorn ⁴,
 Wie es der Wandrer findet auf den Bergen —
 Jetzt geht er einem andern Waidwerk nach;
 Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken;
 Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.
 — Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,
 Auch jetzt. Euch zu verteidigen, eure holde Unschuld
 Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,
 Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.
 (Steht auf.)

Ich laure auf ein edles Wild — läßt sich's
 Der Jäger nicht verdrießen, ⁵ Tage lang
 Umher zu streifen in des Winters Strenge,

1. Von der Menschen Ländern. Expression biblique.

2. Ein Freuen, infinitif très rarement employé comme substantif.

3. Er bracht' euch etwas. « Il ne rentrait jamais sans vous apporter quelque chose. » Cf. Acte II, sc. 2 :

Kein Thal war so versteckt, ich späh't' es aus.

Dans cet idiotisme, la négation de la première proposition se porte également sur la seconde et la conjonction de subordination est supprimée, comme il arrive souvent.

4. Ammonshorn, cornes d'Ammon ou ammonites, coquilles fossiles ayant la forme d'une corne de bélier.

5. Sich etwas nicht verdrießen lassen, « ne pas épargner sa peine », — ne pas « plaindre sa peine » comme dit le peuple.

Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,
 Hinan zu klettern an den glatten Wänden,
 Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut,¹
 — Um ein armselig Grattier² zu erjagen.
 Hier gilt es einen köstlicheren Preis,
 Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.
 (Man hört von ferne eine Musik, welche sich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen
 Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;
 Ich habe oft geschossen in das Schwarze,
 Und manchen schönen Preis mir heimgebracht
 Vom Freudenschießen — Aber heute will ich
 Den Meisterschuß thun, und das Beste mir
 Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.³

1. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse* (1746), que Schiller a mise à profit, raconte que lorsque le chasseur de chamois s'est aventuré sur des glaciers escarpés d'où il ne peut descendre sans danger, il s'ouvre la plante des pieds: le sang qui coule de la blessure l'empêche de glisser et lui facilite la retraite.

2. Grattier, de Grat, arête d'un rocher ou d'une montagne.

3. Börne (1786-1837) a écrit une mordante satire du caractère de Tell, dont voici quelques extraits: „Aus Schillers liebevollem, weltumflutenden Herzen entsprang Tells beschränktes, häusliches Gemüt und seine kleine, enge That; die Fehler des Gedichtes sind die Tugenden des Dichters. — Es thut mir leid um den guten Tell, aber er ist ein großer Philister . .

. . . Tell hat den Mut des Temperaments, den das Bewußtsein körperlicher Kraft giebt; doch nicht den schönen Mut des Herzens, der, selbst unermesslich, die Gefahr gar nicht berechnet. Er ist mutig mit dem Arm und furchtsam mit der Zunge; er hat eine schnelle Hand und einen langsamen Kopf, und so bringt ihn endlich seine gutmütige Bedenklichkeit dahin, sich hinter den Busch zu stellen und einen schnöden Meuchelmord zu begehen, statt mit edlem Stolze eine schöne That zu thun.

. . . Tell versteckt sich, und tötet, ohne Gefahr, seinen Feind, der sich ohne Gefahr glaubt.“

Philosophes et Savants.

Kant.

(1724-1804)

« L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant, dit Henri Heine, est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Königsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence. »

Né le 22 avril 1724 à Königsberg, Emmanuel Kant, dont la famille était pauvre, fit ses études à l'Université de cette ville, donna des leçons pour vivre, se fit recevoir « magister » ou maître ès arts en 1755, enseigna dès lors les mathématiques pures et appliquées et la philosophie à l'Université, mais n'obtint le titre de professeur qu'en 1770. Il mourut en 1804.

Kant a révolutionné la philosophie : tous les philosophes qui lui ont succédé relèvent de lui, et son influence a été immense sur tous les penseurs de son siècle. Dans la *Critique de la raison pure* (1781), son ouvrage capital, il montre le néant de toutes les spéculations métaphysiques sur l'immortalité de l'âme, sur le libre-arbitre et sur

l'existence de Dieu. Nous ne pouvons connaître que les *phénomènes*, c.-à-d. ce qui tombe sous nos sens. L'espace et le temps sont des *formes* ou *catégories* de notre sensibilité, que nous appliquons aux choses et qui n'ont peut-être aucune réalité extérieure. Les lois que la science impose au monde sensible sont uniquement les lois de notre entendement. Rien ne prouve qu'elles soient valables pour les *noumènes*, c.-à-d. pour la réalité objective.

La *Critique de la raison pure* (1788) expose la doctrine morale de Kant; le philosophe y admet, comme *postulats* de la conscience, la liberté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. La règle suprême de la morale kantienne est traduite dans la formule suivante : « Agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle. »

Outre la *Critique du Jugement* (1790), Kant a écrit de pénétrantes « *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime* » (1764) dont Schiller s'est inspiré, et une foule de dissertations scientifiques et philosophiques. La langue de Kant est pure et généralement claire, si l'on a pris la précaution de s'assimiler, une fois pour toutes, son vocabulaire technique, d'ailleurs assez restreint.

BIBLIOGRAPHIE

Toutes les histoires de la philosophie et notamment Kuno Fischer *Geschichte der neueren Philosophie*.

WINDELBAND. Même titre.

Les œuvres de Kant ont été publiées, avec une biographie, par K. ROSENKRANZ et FR. W. SCHUBERT, en 12 volumes (1838 et années suivantes) et par G. HARTENSTEIN (1838) en 10 volumes. Une édition définitive paraît en ce moment sous les auspices de l'Académie des sciences de Berlin.

ROSIKAT. *Kants Kritik der reinen Vernunft und seine Stellung zur Poesie*. 1901. W. Koch, Königsberg.

L'éducation¹.

Der Mensch soll seine Anlagen zum Guten erst entwickeln; die Vorsehung hat sie nicht schon fertig in ihn gelegt; es sind bloße Anlagen und ohne den Unterschied der Moralität². Sich selbst besser machen, sich selbst kultivieren, und wenn er böse ist, Moralität bei sich hervorbringen, das soll der Mensch. Wenn man das aber reiflich überdenkt, so findet man daß dieses sehr schwer sei. Daher ist die Erziehung das größte Problem und das schwerste, was dem Menschen kann aufgegeben werden. Denn Einsicht hängt von der Erziehung, und Erziehung hängt wieder von der Einsicht ab. Daher kann die Erziehung auch nur nach und nach einen Schritt vorwärts thun, und nur dadurch, daß eine Generation ihre Erfahrungen und Kenntnisse der folgenden überliefert, diese wieder etwas hinzuthut, und es so der folgenden übergiebt, kann ein richtiger Begriff von der Erziehung entspringen. Welche große Kultur und Erfahrung setzt also nicht dieser Begriff voraus? Er konnte demnach auch nur spät entstehen, und wir selbst haben ihn noch nicht ganz ins Reine gebracht³.

Ein Prinzip der Erziehungskunst, das besonders solche Männer⁴, die Pläne zur Erziehung machen, vor Augen haben sollten, ist: Kinder nicht dem gegenwärtigen, sondern dem zukünftig möglich besten Zustande des menschlichen Geschlechts,

1. L'éducation. — La plupart des grands écrivains de l'Allemagne ont été précepteurs, professeurs ou prédicateurs. On s'explique ainsi, en dehors des raisons qui ont été données plus haut, (Cf. page 323 note 1) l'intérêt passionné qu'ils portaient au problème de l'éducation. Kant est, en cette matière, le disciple de Rousseau.

2. Pour Rousseau, l'homme est naturellement bon: d'après Kant, il est, à l'origine, indifférent au bien et au mal.

3. Ins Reine gebracht, « tiré au clair, fixé d'une manière définitive. » Ins Reine bringen, signifie aussi, en langage d'écolier « mettre au net. »

4. Ils sont légion en Allemagne.

das ist : der Idee der Menschheit, und deren ganzer Bestimmung angemessen, erzogen werden. Dieses Prinzip ist von großer Wichtigkeit. Eltern erziehen gemeiniglich ihre Kinder nur so, daß sie in die gegenwärtige Welt, sei sie auch verderbt, passen. Sie sollten sie aber besser erziehen, damit ein zukünftiger besserer Zustand dadurch hervorgebracht werde. Es finden sich aber zwei Hindernisse : 1. Die Eltern nämlich sorgen gemeiniglich nur dafür, daß ihre Kinder gut in der Welt fortkommen und 2. die Fürsten betrachten ihre Unterthanen nur wie Instrumente zu ihren Absichten¹.

Eltern sorgen für das Haus, Fürsten für den Staat. Beide haben nicht das Weltbeste und die Vollkommenheit, dazu die Menschheit bestimmt ist², und wozu sie auch die Anlage hat, zum Endzwecke. Die Anlage³ zu einem Erziehungsplane muß aber kosmopolitisch gemacht werden. Und ist dann das Welt-

1. Ce qui, aux yeux de Kant, est un véritable crime, la personne humaine ayant une valeur absolue et étant une fin en soi.

Toutefois, bien que le contraire soit généralement admis, Kant n'est point partisan de la liberté politique : „Der Mensch ist ein Tier, das, wenn es unter anderen seiner Gattung lebt, einen Herrn nötig hat . . . Er bedarf einen Herrn, der ihm den eigenen Willen breche. (Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht).

Il n'admet pas le droit à la révolution :

„Wider das gesetzgebende Oberhaupt des Staats, giebt es keinen rechtmässigen Widerstand des Volkes; denn nur durch Unterwerfung unter seinen allgemein gesetzgebenden Willen ist ein rechtlicher Zustand möglich; also kein Recht des Aufstandes, noch weniger des Aufruhrs, am allerwenigsten gegen ihn, als einzelne Person, unter dem Vorwande des Mißbrauchs seiner Gewalt, Bergreifung an seiner Person, ja an seinem Leben.“

(Rechtslehre II. Teil.)

Schiller semble avoir eu ce passage présent à l'esprit lorsqu'il a écrit le monologue de Guillaume Tell et la scène entre Tell et Jean le Parricide. Cf. aussi plus loin une page de Hegel.

2. Bestimmte ist. Kant se rencontre ici avec Herder.

3. Die Anlage; ici « l'ébauche ».

beste eine Idee, die uns in unserm Privatbesten kann schädlich sein? Niemals! Denn wenn es gleich¹ scheint, daß man bei ihr etwas aufopfern müsse, so befördert man doch nichts desto weniger durch sie immer auch das Beste seines gegenwärtigen Zustandes. Und dann, welche herrliche Folgen begleiten sie!

Der Mensch kann entweder bloß dressiert, abgerichtet, mechanisch unterwiesen, oder wirklich aufgeklärt werden. Man dressiert Hunde, Pferde, und man kann auch Menschen dressieren.

Mit dem Dressieren aber ist es noch nicht ausgerichtet, sondern es kommt vorzüglich darauf an, daß Kinder denken lernen. Das geht auf die Prinzipien hinaus, aus denen alle Handlungen entspringen. Man sieht also, daß bei einer Erziehung sehr vieles zu thun ist. Gewöhnlich wird aber bei der Privat-erziehung die Moralisierung noch wenig in Ausübung gebracht, denn man erzieht die Kinder im Wesentlichen so, daß man die Moralisierung dem Prediger überläßt. Wie unendlich wichtig ist es aber nicht, die Kinder von Jugend auf das Laster verabscheuen zu lehren, nicht gerade allein aus dem Grunde, weil Gott es verboten hat, sondern weil es in sich selbst verabscheuungswürdig ist.

Wenn man bei Kindern einen Charakter bilden will, so kommt es viel darauf an, daß man ihnen in allen Dingen einen gewissen Plan, gewisse Gesetze bemerkbar mache, die auf das genaueste befolgt werden müssen. So setzt man ihnen z. B. eine Zeit zum Schlafen, zur Arbeit, zur Ergehung fest, und diese muß man dann auch nicht verlängern oder verkürzen. Bei gleichgültigen Dingen kann man Kindern die Wahl lassen, nur müssen sie das, was sie sich einmal zum Gesetze gemacht haben, nachher immer befolgen.

Menschen, die sich nicht gewisse Regeln vorgesetzt haben, sind unzuverlässig, man weiß sich oft nicht, in sie zu finden², und

1. Wenn. . . gleich, quand même.

2. Sich. . . in sie zu finden, « comment s'y prendre avec eux ».

man kann nie recht wissen, wie man mit ihnen daran ist. Zwar tadeln man Leute häufig, die immer nach Regeln handeln, z. B. den Mann, der, nach der Uhr, jeder Handlung eine gewisse Zeit festgesetzt hat, aber oft ist dieser Tadel unbillig, und diese Abgemessenheit, ob sie gleich nach Beinlichkeit aussieht¹, eine Disposition zum Charakter.

Zum Charakter eines Kindes, besonders eines Schülers, gehört vor allen Dingen Gehorsam. Dieser ist zwiefach, erstens: ein Gehorsam gegen den absoluten, dann zweitens aber auch gegen den für vernünftig und gut erkannten Willen eines Führers. Der Gehorsam kann abgeleitet werden aus dem Zwange, und dann ist er absolut², oder aus dem Zutrauen, und dann ist er von der andern Art. Dieser freiwillige Gehorsam ist sehr wichtig, jener aber auch äußerst notwendig, indem er das Kind zur Erfüllung solcher Gesetze vorbereitet, die es künftighin, als Bürger, erfüllen muß, wenn sie ihm auch gleich nicht gefallen.

Kinder müssen daher unter einem gewissen Gesetze der Notwendigkeit stehen. Dieses Gesetz aber muß ein allgemeines sein, worauf man besonders in Schulen zu sehen hat. Der Lehrer muß unter mehreren Kindern keine Prädilection, keine Liebe des Vorzuges³ gegen ein Kind besonders zeigen. Denn das Gesetz hört sonst auf, allgemein zu sein. Sobald das Kind sieht, daß sich nicht alle übrigen auch demselben Gesetze unterwerfen müssen, so wird es auffällig⁴.

Man redet immer viel davon, Alles müsse den Kindern in der Art vorgestellt werden, daß sie es aus Neigung thäten. In manchen Fällen ist das freilich gut, aber Vieles muß man ihnen auch als Pflicht vorschreiben. Dieses hat nachher großen Nutzen für das ganze Leben. Denn bei öffentlichen Abgaben, bei Arbeit-

1. Nach... aussieht, ressemble à.

2. Absolut. Ici, Kant s'écarte des idées de Rousseau, qui n'aurait pas admis cette obéissance aveugle à un ordre inexplicable.

3. Keine Liebe des Vorzugs = keine vorzügliche Liebe.

4. Auffällig « indocile, rebelle. » Archaïque pour auffässig.

ten des Amtes und in vielen andern Fällen kann uns nur die Pflicht, nicht die Neigung leiten. Gesezt¹ das Kind sehe die Pflicht auch nicht ein, so ist es doch so besser, und, daß etwas seine Pflicht als Kind sei, sieht es doch wohl ein, schwerer aber, daß etwas seine Pflicht als Mensch sei. Könnte es dieses auch einsehen, welches aber erst bei zunehmenden Jahren möglich ist, so wäre der Gehorsam noch vollkommener.

Friedrich Heinrich Jacobi.

(1743—1819.)

Né à Düsseldorf, en 1743, mort à Munich en 1819, Friedrich Heinrich Jacobi, qui fut l'ami de Goethe et l'adversaire de Kant, n'a pas laissé une trace profonde dans l'histoire de la pensée allemande. Il a subi l'influence de Hamann et de Rousseau, il a fondé « la philosophie du sentiment » qui veut s'opposer à la fois au dogmatisme prétentieux des rationalistes de l'école de Wolff et à l'inconscience de la foi populaire. Son œuvre principale est le roman de *Waldemar* (1799), où il fait l'apologie du sentiment.

BIBLIOGRAPHIE

LÉVY BRÜHL. *La philosophie de Jacobi.*

Herz und Verstand.

Brief an Johann Georg Hamann.

Bempelfort², den 16. Juni 1783.

Wir insgesamt, an Geist reicher oder ärmer, höher oder ge-

1. Gesezt, supposé que.

2. Bempelfort, près de Düsseldorf. Jacobi y reçut plusieurs des grands écrivains du temps.

ringer, mögen es angreifen¹ wie wir wollen, wir bleiben abhängige, dürftige Wesen, die sich durchaus nichts selbst geben können. Unsere Sinne, unser Verstand, unser Wille sind öde und leer, und der Grund aller spekulativen Philosophie nur ein großes Loch, in das wir vergeblich hinein sehen. In allen Wegen läßt uns der Versuch, mittelst einer gewissen Form unseres armen Selbstes bestehen zu wollen, nicht in uns hinein, sondern nur rein² aus uns heraus, zu erkennen, zu handeln, zu genießen, zu Narren werden, wie jede Nacht im Traume. Ich kann Ihnen nicht beschreiben wie mir geschah, da ich jenes Loch zuerst gewahr wurde, und nun weiter nichts als einen ungeheuern finstern Abgrund vor mir sah...

Ich weiß nicht ob Sie mich verstehen. Wenn Sie mich verstehen, so erteilen Sie angemessenen Rat dem Rechtschaffenen, der an diese öde Stelle hingeängstigt wurde, und sich umsieht nach Rettung, allein noch aufrecht gehalten durch fromme Ahnung³.

Licht ist in meinem Herzen, aber so wie ich es in den Verstand bringen will, so erlischt es⁴. Welche von beiden Klarheiten ist die wahre? die des Verstandes, die zwar feste Gestalten, aber hinter ihnen nur einen bodenlosen Abgrund zeigt? oder die des Herzens, welche zwar verheißend aufwärts leuchtet,

1. Es angreifen, nous y prendre.

Cf. cette pensée, du même: „Sich selbst findet er (l'homme) als ein durch und durch abhängiges, entsprungenes, sich selbst verborgenes Wesen, aber belebt von einem Triebe, seinen Ursprung zu erforschen, an ihm sich zu erkennen, durch ihn, aus ihm von sich selbst das Wahre zu erfahren.“

2. Rein, purement et simplement.

3. Hamann, esprit confus mais profond, qui ne trouva jamais sa voie, écrivit, en 1785, à son ami: „Ich wünschte Sie so gern aus dem Labyrinth der Weltweisheit in die kindliche Einfalt des Evangeliums versetzen zu können!“ Le romantique Novalis n'eût point parlé autrement.

4. Jacobi dit ailleurs: „Wahrhaftig über sich erhebt den Menschen nur sein Herz, welches das eigentliche Vermögen der Idee, der nicht leeren, ist.“

aber bestimmtes Erkennen vermissen läßt? Kann der menschliche Geist Wahrheit ergreifen, wenn nicht an ihm jene beiden Klarheiten zu einem Lichte sich vereinigen? Und ist diese Vereinigung anders als durch ein Wunder denkbar?

Fichte.

(1762-1814)

Johann Gottlieb Fichte est une des figures les plus nobles de l'histoire de la philosophie. Né en 1762 à Rammenau, près de Kamenz, dans la Haute-Lusace, il eut une jeunesse pauvre et malheureuse. Après avoir terminé ses études secondaires à Schulpforta, il étudia la théologie à Iéna, fut, pendant plusieurs années, précepteur en divers endroits, occupa de 1794 à 1798 la chaire de philosophie à l'Université d'Iéna, fut nommé, en 1810, professeur à l'Université de Berlin qui venait d'être fondée; et exerça, pendant deux ans, les fonctions de recteur de cette Université. Il mourut en 1814.

Ses principaux ouvrages sont : la *Critique de toute révélation* (1792), la *Doctrine de la science* (1794), la *Destination de l'homme* (1800), la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* (1806), la *Mission du savant* (1806), etc.

Ses *Discours à la nation allemande*, prononcés à Berlin (1807-1808), pendant l'occupation française, contribuèrent puissamment à réveiller le sentiment national. Fichte ne voyait le salut que dans une réforme radicale de l'enseignement public.

Le système de Fichte fait de l'idéal le principe de tous les êtres. La *Critique de la raison pure* de Kant refusait au moi la possibilité de rien connaître en dehors de lui-même. Pour Fichte, le moi est en même temps la forme et la matière de la pensée. C'est un être absolu qui ne se limite que par l'affirmation d'un non-moi; en l'affirmant, le moi crée le non-moi. Mais le non-moi est destiné à disparaître; le moi se l'assimile par des efforts continus.

Dieu n'est pas une individualité distincte; c'est le moi universel, le moi de l'humanité et du monde. On voit que la doctrine de Fichte présente quelque analogie avec le panthéisme de Spinoza, auquel il fait en effet plusieurs emprunts. Le panthéisme est au fond de presque tous les systèmes philosophiques de l'Allemagne.

L'idéalisme subjectif de Fichte exerça une action très sensible sur le mouvement romantique. *La Doctrine de la science* fut la Bible des théoriciens de la nouvelle école. Mais, à la place du moi ils mirent « la fantaisie », l'imagination créatrice; ils proclamèrent que la fantaisie était tout; que la nature était « la fantaisie devenue machine et ayant pris corps ». De cette proposition à la fameuse *ironie romantique*, il n'y avait qu'un pas. Le sujet, le moi a toute liberté de se jouer de l'objet, du non-moi, qui n'a qu'une valeur éphémère et contingente : de même, le poète et l'artiste se jouent de l'œuvre qu'ils produisent. Leur unique souci doit être d'affirmer l'autonomie et la puissance de leur personnalité, de montrer qu'ils sont supérieurs à leurs créations et qu'ils les traitent à leur guise. Les *Stürmer* avaient déjà revendiqué une entière indépendance pour le génie créateur, et Hamann avait fait, dans ses écrits, une large place à l'ironie socratique; mais la *théorie de l'ironie*, qui joua un si grand rôle dans la poésie romantique, fut d'abord professée par Frédéric Schlegel.

BIBLIOGRAPHIE

WINDELBAND. *Geschichte der neueren Philosophie.*

KUNO FISCHER. *Geschichte der neueren Philosophie.*

Leben und Briefwechsel, herausgegeben von seinem Sohne Immanuel Hermann FICHTE. (2 vol. 1830).

Nachlass, du même. 3 vol. 1834-35.

Drei Grundfehler der Menschheit.

Jeder Mensch, selbst der kräftigste und thätigste, hat seinen Schlendrian, wenn man uns erlaubt, uns dieses niedrigen,

aber sehr bezeichnenden Ausdruckes zu bedienen, und wird lebenslänglich gegen ihn zu kämpfen haben. Dies ist die Kraft der Trägheit unserer Natur. Selbst die Regelmäßigkeit und Ordnung der meisten Menschen ist nicht anderes, als jener Gang zur Ruhe und zum Gewohnten. Es kostet stets Mühe, sich loszureißen. Gelingt es auch einmal, und dauert die erhaltene Erschütterung in einigen Nachklängen fort, so fällt doch der Mensch, sobald er aufhört, über sich selbst zu wachen, gar bald wieder in die gewohnte Trägheit zurück. Trägheit sonach¹, die durch lange Gewohnheit sich selbst ins Unendliche reproduciert und bald gänzlichcs Unvermögen zum Guten wird, ist das wahre, angeborene, in der menschlichen Natur selbst liegende radicale Übel, aus dem der Wille sich immer aufs neue loszureißen hat.

Aus der Trägheit entspringt zunächst Feigheit, das zweite Grundlaster der Menschen. Feigheit ist die Trägheit, in der Wechselwirkung mit anderen unsere Freiheit und Selbstständigkeit zu behaupten. Jeder hat Mut gegen denjenigen, von dessen Schwäche er schon entschieden überzeugt ist; hat er aber diese Überzeugung nicht, bekommt er mit einem zu thun², in welchem er mehr Stärke, sie sei von welcher Art sie wolle, vermutet, als in sich selbst, so erschrickt er vor der Kraftanwendung, die es bedürfen werde, seine Selbstständigkeit zu behaupten, und giebt nach. Nur so ist die Sklaverei unter den Menschen, die physische sowohl als die moralische zu erklären: die Unterthänigkeit und die Nachbeterci. Ich erschrecke vor der körperlichen Anstrengung des Widerstandes und unterwerfe meinen Leib; ich erschrecke vor der Mühe des Selbstdenkens, die mir jemand durch Anmutung³ kühner und verwickelter anträgt, und glaube lieber seiner Autorität, um nur schnell seiner Anforderung mich zu entledigen. Der Feige tröstet bei dieser Unterwerfung, die ihm doch nicht von Herzen geht, sich besonders

1. Sonach, par conséquent.

2. Bekommt er zu thun, se trouve-t-il en présence de.

3. Durch Anmutung, par des suggestions.

der List und des Betruges; denn das Grundlaster der Menschen, das aus der Feigheit natürlich entsteht, ist die Falschheit.

Der Mensch kann seine Selbstheit nicht so ganz verleugnen und einem andern aufopfern, wie er wohl etwa vorgiebt, um der Mühe, sie im offenen Kampfe zu verteidigen, überhoben zu sein. Er sagt dies daher nur so, um sich seine Gelegenheit besser zu ersetzen und seinen Unterdrücker dann zu bekämpfen, wenn die Aufmerksamkeit desselben nicht mehr auf ihn gerichtet sein wird. Alle Falschheit, alles Lügen, alle Lücke und Hinterlist kommt daher, weil es Unterdrücker giebt, und jeder, der andere unterjocht, muß sich darauf gefaßt halten. Nur der Feige ist falsch. Der Mutige lügt nicht, und ist nicht falsch, schon aus Stolz und Charakterstärke, wenn es auch nicht aus Tugend ist.

Diese Schilderung der menschlichen Grundfehler mag häßlich und widerlich scheinen; nur erhebe man dabei nicht das übliche Seufzen oder Schmähen über die Unvollkommenheit der menschlichen Natur. Gerade, daß diese Züge uns als häßlich erscheinen, beweist den Adel und die Erhabenheit der Menschheit!

Schelling.

(1775 — 1854)

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, né à Leonberg, dans le Wurtemberg, en 1775, et mort à Ragatz (Suisse) en 1854, fut un esthéticien et un poète plutôt qu'un philosophe original et profond. Il enseigna la philosophie à Iéna, — où il succéda à son maître Fichte (1798), — à Würzburg, à Munich et à Berlin.

Le système de Fichte était, en dernière analyse, *dualiste*. Le *moi* et le *non-moi*, coexistaient, ne pouvant ni s'absorber ni s'anéantir. Schelling découvre un principe supérieur et unique, l'*absolu*, la *Raison* impersonnelle et inconsciente, qui englobe en une synthèse harmonieuse le *moi* et le *non-moi*. L'esprit, le *moi* enferme en soi la nature, le *non-moi*.

Rom
La nature est, pour l'artiste et le philosophe, le pâle reflet d'un monde qui n'est pas extérieur à lui, mais qui est en lui-même. L'art, suprême manifestation de l'esprit humain, nous révèle le principe absolu où le sujet et l'objet coïncident.

Il est aisé de voir tout le parti que les romantiques pouvaient tirer de ces théories. La poésie devenait une religion, une philosophie ou pour mieux dire *toute* la religion et *toute* la philosophie. L'imagination était, en quelque sorte, sanctifiée.

Le caractère chimérique de la doctrine était un attrait de plus.

Principaux ouvrages de Schelling :

De l'âme du monde (1798).

Première esquisse d'un système d'une philosophie de la nature (1799).

Système de l'idéalisme transcendantal (1800).

Philosophie et Religion (1804).

BIBLIOGRAPHIE

KUNO FISCHER. Ouvrage cité.

WINDELBAND. Ouvrage cité.

Die Kunst.

Die Kunst entspringt aus der lebhaften Bewegung der innersten Gemüths- und Geisteskräfte, die wir Begeisterung nennen¹. Alles, was von schweren oder kleinen Anfängen zu großer Macht und Höhe herangewachsen, ist durch Begeisterung groß geworden. So Reiche und Staaten, Künste und Wissenschaften. Aber nicht die Kraft des Einzelnen richtet es aus; nur der Geist der sich im Ganzen verbreitet. Denn die Kunst insbesondere ist, wie die zarteren Pflanzen von Luft und Witter-

1. Lire, plus loin, les beaux vers de Zedlitz sur l'*Enthousiasme*.

ung, so von öffentlicher Stimmung abhängig; sie bedarf eines allgemeinen Enthusiasmus für Erhabenheit und Schönheit, wie jener, der in dem Medicaischen Zeitalter gleich einem warmen Frühlingshauch alle die großen Geister zumal und auf der Stelle hervorrief, einer Verfassung, wie sie uns Perikles im Lob Athens¹ schildert, und die uns die milde Herrschaft eines väterlichen Regenten² sicherer und dauernder als Volksregierung verheißt: wo jede Kraft freiwillig sich regt, jedes Talent mit Lust sich zeigt, weil jedes nur nach seiner Würdigkeit geschätzt wird. Nur dann, wenn das öffentliche Leben durch die nämlichen Kräfte gesetzt wird, durch welche die Kunst sich erhebt, nur dann kann diese von ihm Vorteil ziehen; denn sie kann sich, ohne den Abiel ihrer Natur aufzugeben, nach nichts Auserem richten. Kunst und Wissenschaft können beide sich nur um ihre eigene Achse bewegen; der Künstler, wie jeder geistig Wirkende, kann nur dem Gesetz folgen, das ihm Gott und Natur ins Herz geschrieben, keinem andern. Ihm kann niemand helfen, er selbst muß sich helfen, so kann ihm auch nicht äußerlich gelohnt werden, da, was er nicht um seiner selbst willen hervorbrächte, alsbald nichtig wäre; eben darum kann ihm auch niemand befehlen oder den Weg vorschreiben, welchen er wandeln solle. Ist er beklagenswert, wenn er mit seiner Zeit zu kämpfen hat, so verdient er Verachtung, wenn er ihr frönt. Und wie vermöchte er auch nur dieses? Ohne großen allgemeinen Enthusiasmus giebt es nur Secten, keine öffentliche Meinung. Nicht ein befestigter Geschmack, nicht die großen Begriffe eines ganzen Volkes, sondern die Stimme einzelner willkürlich aufgeworfener Richter entscheiden über Verdienst, und die Kunst, die in ihrer Hoheit selbstgenügsam ist, buhlt um Beifall und wird dienstbar, da sie herrschen sollte.

Verschiedenen Zeitaltern wird eine verschiedene Begeisterung zu teil. Dürfen wir keine für diese Zeit erwarten, da die neue,

1. Cf. Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre II.

2. C'est ce que l'on a appelé « le despotisme éclairé », der aufgeklärte Despotismus.

jetzt sich bildende Welt, wie sie theils schon äußerlich, theils innerlich und im Gemüt vorhanden ist, mit allen Maßstäben bisheriger Meinung nicht mehr gemessen werden kann, alles vielmehr laut größere fordert und eine gänzliche Erneuerung verkündet? Sollte nicht jener Sinn¹, dem sich Natur und Geschichte lebendiger wieder aufgeschlossen, auch der Kunst ihre großen Gegenstände zurückgeben? Aus der Asche des Dahingefunkenen Funken ziehen und aus ihnen ein allgemeines Feuer wieder ansachen wollen, ist eitle Bemühung. Aber auch nur eine Veränderung, welche in den Ideen selbst vorgeht, ist fähig, die Kunst aus ihrer Ermattung zu erheben; nur ein neues Wissen, ein neuer Glaube ist vermögend, sie zu der Arbeit zu begeistern, wodurch sie in einem verjüngten Leben eine den vorigen ähnliche Herrlichkeit offenbarte. Zwar eine Kunst, die nach allen Bestimmungen dieselbe wäre, wie die der früheren Jahrhunderte, wird nie wiederkommen; denn nie wiederholt sich die Natur. Ein solcher Raphael wird nicht wieder sein, aber ein anderer, der auf eine gleich eigentümliche Weise zum Höchsten der Kunst gelangt ist. Lasset nur jene Grundbedingung nicht fehlen, und die wiederauflebende Kunst² wird, wie die frühere, in ihren ersten Werken das Ziel ihrer Bestimmung zeigen; in der Bildung des bestimmt Charakteristischen³ schon, geht sie anders⁴ aus einer frischen Urkraft⁵ hervor, ist, wenn auch verhüllt, die Anmut⁴ gegenwärtig, in beiden schon die Seele vorherbestimmt. Werke, die auf solche Art entspringen, sind auch in anfänglicher Unvollendung schon notwendige, ewige Werke.

1. Jener Sinn, l'esprit du temps présent.

2. Kunst. Schelling pense à l'art romantique.

3. Des bestimmt Charakteristischen. D'après Schelling, l'art doit, tout d'abord, donner aux objets le caractère de l'individualité; puis il les dote de la grâce (die Anmut). Cette « grâce », le comble de l'art et de la nature, est l'expression de l'âme.

4. Geht sie anders . . . hervor, si d'ailleurs elle émane.

5. Urkraft, génie créateur.

Hegel.

(1770-1831)

Georg Wilhelm Friedrich Hegel fut, pendant une quinzaine d'années, le maître incontesté de la pensée allemande : ses idées dominaient dans les sciences, les arts et la poésie. Sa politique s'incarna, en quelque sorte, dans la monarchie prussienne.

Il naquit à Stuttgart en 1770, étudia la théologie à Tübingen, où il se lia avec Schelling, fut quelque temps précepteur, succéda à son ami dans la chaire de philosophie de l'Université d'Iéna (1806), fut appelé à l'Université de Heidelberg en 1816, et deux ans plus tard à celle de Berlin. Il mourut en 1831.

Citons parmi ses ouvrages :

La Phénoménologie de l'esprit (1807).

La Logique (1812-1816).

L'Encyclopédie des sciences philosophiques (1817).

La Philosophie du droit (1821).

L'Esthétique, etc.

Les contradictions insolubles ou *antinomies* de Kant deviennent, avec Hegel, des *harmonies*. Dans le *devenir*, il concilie l'être et le non-être. L'absolu, c'est l'*Idee*, qu'il identifie avec la réalité. « Tout ce qui est rationnel est réel et tout ce qui est réel est rationnel. » L'*Idee* ou la Raison absolue, qui coïncide avec la réalité, est dans un perpétuel devenir. Cette évolution incessante a un caractère rythmique : la *thèse*, l'*antithèse* et la *synthèse* se succèdent sans fin, la *synthèse* conciliant harmonieusement le réel et le rationnel.

En politique, Hegel est partisan de la toute-puissance de l'Etat. La liberté de l'individu est limitée par celle d'autrui ; la liberté absolue n'appartient qu'à l'humanité entière. L'Etat, personnifié par le monarque, représente une idée supérieure à tous les intérêts individuels : l'individu et la famille sont donc subordonnés à l'Etat. Une nation faible est inférieure moralement à un Etat fort ; un peuple victorieux est supérieur à un peuple vaincu, car « tout ce qui est réel est rationnel. »

Est-il besoin de dire que cette doctrine devint chère à la Prusse, après ses victoires? D'aucuns prétendent même qu'elle a servi puissamment la cause du militarisme prussien.

Les idées de Hegel sur les arts et sur la poésie sont ingénieuses et originales.

Les disciples de Hegel se partagèrent en deux camps : les conservateurs et les progressistes, la *droite* et la *gauche* hégélienne.

BIBLIOGRAPHIE

HAYM. *Hegel und seine Zeit*. Berlin, 1857.

J. WILLM. *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*. 4 vol. Paris, 1846-1849.

SECRÉTAN. *Philosophie de la liberté*.

FOUILLÉE. *Idée moderne du droit*.

RAVAISSON. *La Philosophie au XIX^e siècle*.

Der Staat.

Im Staate muß man nichts haben wollen, als was ein Ausdruck der Vernünftigkeit¹ ist. Der Staat ist die Welt, die der Geist sich gemacht hat; er hat daher einen bestimmten an und für sich selbsten² Gang. Wie oft spricht man nicht von der Weisheit Gottes in der Natur. Man muß aber ja³ nicht glauben, daß die physische Naturwelt ein Höheres sei, wie⁴ die Welt des Geistes, denn so hoch der Geist über der Natur steht, so hoch steht der Staat über dem physischen Leben. Man muß daher den Staat wie ein Irdisch-Göttliches verehren⁵, und einsehen, daß, wenn es schwer ist, die Natur zu begreifen, es noch

1. Der Vernünftigkeit, de la raison.

2. Seienben, ce participe présent n'est employé que dans le langage philosophique.

3. Ja, surtout.

4. Wie = als.

5. Parce que « ce qui est réel est rationnel. »

unendlich herber ist, den Staat zu fassen. Es ist höchst wichtig, daß man in neueren Zeiten bestimmte Anschauungen über den Staat im Allgemeinen gewonnen hat, und daß man sich so viel mit dem Sprechen und Machen von Verfassungen beschäftigte. Damit ist es aber noch nicht abgemacht; es ist nötig, daß man zu einer vernünftigen Sache auch die Vernunft der Anschauung¹ mitbringt, daß man wisse, was das Wesentliche sei, und daß nicht immer das Auffallende das Wesentliche ausmache. Die Gewalten des Staats müssen so allerdings unterschieden sein, aber jede muß an sich selbst ein Ganzes bilden und die anderen Momente in sich enthalten. Wenn man von der unterschiedenen Wirksamkeit der Gewalten spricht, muß man nicht in den ungeheuren Irrtum verfallen, dies so anzunehmen, als wenn jede Gewalt für sich abstract dastehen sollte, da die Gewalten vielmehr nur als Momente des Begriffs² unterschieden sein sollen. Bestehen die Unterschiede dagegen abstract für sich, so liegt am Tage³, daß zwei Selbstständigkeiten keine Einheit ausmachen können, wohl aber Kampf hervorbringen müssen, wodurch entweder das Ganze zerrüttet wird, oder die Einheit durch Gewalt sich wieder herstellt⁴. So hat in der französischen Revolution bald die gesetzgebende Gewalt die sogenannte executive, bald die executive die gesetzgebende Gewalt verschlungen, und es bleibt abgeschmackt, hier etwa die moralische Forderung der Harmonie zu machen. Denn wirft man die Sache aufs Gemüt⁵, so hat man freilich sich alle Mühe erspart, aber wenn das sittliche Gefühl auch⁶ notwen-

1. Die Vernunft der Anschauung = eine vernünftige Anschauung.

2. Des Begriffs, de l'idée d'Etat.

3. So liegt am Tage, il est évident.

4. On voit que Hegel raisonne d'une manière abstraite et sans tenir compte des enseignements de l'histoire. Il construit l'histoire et toutes les sciences *a priori*. Son système de la nature est sorti d'une suite de raisonnements et ne doit que peu de chose à l'expérience.

5. Wirft man die Sache aufs Gemüt, « si l'on en fait une affaire de sentiment. »

6. Wenn . . . auch, bien que.

dig ist, so hat es ~~nicht~~ aus sich die Gewalten des Staats zu bestimmen. Worauf es ~~also~~ ankommt, ist, daß, indem die Bestimmungen der Gewalten an sich das Ganze sind, sie auch alle in der Existenz den ganzen Begriff ausmachen. Wenn man gewöhnlich von drei Gewalten, der gesetzgebenden, der executiven und der richterlichen, redet, so entspricht die erste der Allgemeinheit, die zweite der Besonderheit, aber die richterliche ist nicht das Dritte des Begriffs, denn ihre Einzelheit liegt außer jenen Sphären.

Wilhelm von Humboldt.

(1767-1835)

Humaniste, esthéticien, philologue, homme d'Etat, curieux de philosophie plutôt que philosophe, Guillaume de Humboldt occupe une place éminente parmi les grands esprits de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.

Né le 22 juin 1767 à Potsdam, il suivit les cours des Universités de Francfort-sur-l'Oder et de Göttingen, où le célèbre Heyne lui inspira une véritable passion pour les langues anciennes. En juillet 1789, nous le trouvons à Paris avec Campe, le précepteur de son frère Alexandre. Il retourne bientôt en Allemagne et fait la connaissance de Wolf, sous la direction duquel il poursuit ses études sur l'antiquité; il étudie la philosophie de Kant, se lie, à Iéna (1793-1794) avec Goethe, Schiller et Fichte, entreprend un second voyage à Paris (1798), visite l'Espagne (1799), apprend le basque et se voit, en 1802, accrédité auprès du pape Pie VII en qualité de conseiller intime de légation. Après avoir passé six ans à Rome, il est attaché au ministère prussien de l'intérieur avec le titre de directeur du culte et de l'instruction publique. Il fonde l'Université de Berlin (1809). L'année suivante, il est envoyé comme ministre plénipotentiaire à Vienne, poste qu'il occupa jusqu'en 1817. Il fut quelque temps ambassadeur à Londres, se retira en 1819 et mourut à Tegel, près de Berlin, le 8 avril 1835.

Peu d'hommes ont contribué autant que lui au relèvement de la Prusse. Il imprima une vigoureuse impulsion à tous les ordres d'enseignement. Ses ouvrages scientifiques sont oubliés. On ne lit plus guère que ses *Lettres à une amie*, qui respirent la sérénité d'une philosophie aimable et quelque peu égoïste.

BIBLIOGRAPHIE

VARNHAGEN VON ENSE. *Biographies*.

HAYM. W. von Humboldt. Berlin, 1856.

K. BRUCHMANN. *Wilhelm von Humboldt*. (Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. Hamburg, Richter.) 1886.

HORNAY. *Die Sprachforschung W. v. Humboldts und die heutige Philologie*. Berlin, 1858.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} mars 1885.

Das Glück.

Das Glück vergeht und läßt in der Seele kaum eine flache Spur zurück und ist oft gar kein Glück zu nennen, da man dauernd¹ dadurch nicht gewinnt. Das Unglück vergeht auch (und das ist ein großer Trost), läßt aber tiefe Spuren zurück², und

1. Dauernd, d'une façon durable.

2. Cf. ces vers de Moritz Hartmann (1821-1872) :

Erster Schnee.

Erster Schnee liegt auf den Bäumen,
Die noch jüngst so schön belaubt —
Erstes Weh liegt auf den Träumen,
Die noch jüngst an Glück geglaubt.

Erster Schnee ist bald verschwunden,
Wenn darauf die Sonne weilt —
Erstes Weh schlägt tiefe Wunden,
Die kein Freudenstrahl mehr heilt.

Et ce distique de Hebbel :

Blumen und Dornen.

Blumenkränze entführt dem Menschen der leiseste Westwind,
Dornentronen jedoch nicht der gewaltigste Sturm.

wenn man es wohl zu benutzen weiß, heilsame, und ist oft ein sehr hohes Glück, da es läutert und stärkt. Dann ist es eine eigene Sache im Leben, daß, wenn man gar nicht an Glück oder Unglück denkt, sondern nur an strenge sich nicht schonende Pflichterfüllung, das Glück sich von selbst, auch bei entbehrender, mühevoller Lebensweise einstellt.

L'Allemagne à la fin du XVIII^e siècle.

Rückblick auf die politischen, materiellen und socialen Zustände Deutschlands im achtzehnten Jahrhundert.

Auf politischem Gebiete: der morschgewordene¹ und kaum noch mühsam sich fortschleppende Mechanismus einer Reichsverfassung, die nur eines Anstoßes von außen zu harren schien, um vollends auseinanderzufallen; in den Einzelstaaten allmächtige, fast nirgends mit verfassungsmäßigen Schranken umgebene, selbst an die Formen des Rechts und die Autorität der Gesetze sich selten bindende Verwaltungen; ein öffentlicher Geist, bisweilen fest in Worten und hochfliegend in Gedanken, aber ohne klares Bewußtsein großer, praktischer Ziele und noch mehr ohne entschlossene Thatkraft; von dem rechten Gemeinfinn, von einer Selbstregierung des Volks beinahe keine Spur. Auf dem Gebiete der materiellen Interessen: Anfänge einer kräftig wieder emporstrebenden Betriebsamkeit², im Kampfe mit Hindernissen aller Art und dabei nur sehr zweideutiger Hülfe sich erfreuend von Seiten einer künstlichen, oft einseitigen, selten ganz uneigennütigen Gewerbspolitik der Regierungen. Auf dem socialen Gebiete endlich: viel Eifer und guter Wille

1. Morschgewordene, vermoulu.

2. Betriebsamkeit, activité industrielle.

zur Verbesserung der allgemeinen Erwerbs- und Nahrungs-
verhältnisse, zur Beseitigung der diese bedrohenden Übelstände,
insbesondere zur Vinderung der Noth der leidenden Klassen; aber
auch viel Unklarheit und Mangel an Energie in der Wahl und
Anwendung der zur Erreichung solcher Zwecke erforderlichen
Mittel, in den untersten Schichten der Gesellschaft eine über-
wältigende Stumpfheit, Roheit und Leichtfertigkeit, und selbst
in den oberen nur schwache Spuren eines thatkräftigen Associa-
tionsgeistes. Immerhin jedoch zeigt uns das Deutschland des
18. Jahrhunderts das Bild einer Bewegung, welche nicht mehr
die eines immer tieferen Herabsinkens von einer früher behaup-
teten Höhe ist, wie jene des 17. Jahrhunderts, sondern einer
Wiedererhebung und Verjüngung, einer Vorbereitung und
Grundlegung zu jenen gewaltigen Entwicklungen auf allen
Gebieten des nationalen Lebens, dem politischen, dem gewerb-
lichen, dem socialen, welche zu zeitigen unserm Jahrhundert
theils schon beschieden war, theils, so hoffen wir, noch beschieden
sein wird.

Karl Biedermann.

Deutschland im achtzehnten Jahrhundert¹ (F. F. Weber, Leipzig.)

1. Le grand ouvrage de M. Biedermann, nous présente,
en une suite d'études intéressantes et avec des documents
toujours puisés aux sources, un vaste tableau de la situa-
tion morale, sociale, politique et économique de l'Alle-
magne au dix-huitième siècle. Le mouvement littéraire
n'a pas été négligé et plusieurs pages de ce travail, con-
sacrées aux grands écrivains, sont au nombre des meil-
leures qu'ils aient inspirées.

II

LES ROMANTIQUES¹

Demandons aux romantiques eux-mêmes la définition du romantisme.

„Die romantische Poesie², lisons-nous dans l'*Athenäum*, la revue fondée en 1798 par les frères Schlegel et dont

1. Les romantiques. Les premiers romantiques furent les deux Schlegel, Tieck, Fichte, Schleiermacher (1768-1834), Novalis et Wackenroder (1773-1798).

Friedrich Schlegel, né le 10 mars 1772 à Hanovre, étudia la philologie à Göttingen et à Leipzig, collabora à l'*Athenäum*, avec son frère, en 1798, se lia, à Berlin, avec Tieck et Schleiermacher, étudia le sanscrit à Paris en 1802, se convertit au catholicisme en 1808, fut nommé secrétaire de chancellerie et conseiller aulique à Vienne, écrivit en 1809 des proclamations contre Napoléon, qu'il combattit en vers et en prose, et fit, en 1812, des cours d'histoire littéraire. Il renonça, en 1819, à la qualité de conseiller de légation, qu'il devait à la faveur de Metternich, et mourut à Dresde le 11 janvier 1829. Le roman de *Lucinde* (1799) qui fit scandale, et le beau livre *Sur la langue et la sagesse des Indiens* (1808), sont, avec quelques travaux historiques et critiques (*Cours de littérature ancienne et moderne*), les seules œuvres de F. Schlegel qui méritent d'être citées.

F. Schlegel poussa le romantisme jusqu'à ses dernières conséquences. Il se fit le champion du despotisme et de la réaction et devint l'adversaire acharné de toutes les idées libérales.

2. Romantisch. Peu de mots ont eu des sens aussi variés que celui-ci. *Romantique*, est, à l'origine, synonyme de *roman* (provençal, italien, espagnol) et l'on appela d'abord *poésie romantique*, la poésie *romane* du moyen âge, celle de Dante par exemple. Par extension, le terme s'appliqua aux aventures lointaines et aux récits d'un caractère fabuleux, étrange et fantastique, et fut l'équivalent de *romanesque*. Les poètes romantiques ayant cherché plus tard des sources d'inspiration dans le moyen âge catholique, et plu-

Frédéric fut le théoricien, ist eine progressive¹ Universalpoesie. Ihre Bestimmung ist nicht nur, alle getrennten Gattungen der Poesie wieder zu vereinigen² und die Poesie mit der Philosophie und Rhetorik³ in Berührung zu setzen. Sie will und soll auch Poesie und Prosa⁴, Genialität und Kritik, Kunstpoesie⁵ und Naturpoesie halb mischen, halb verschmelzen, die Poesie lebendig und gesellig und das Leben und die Gesellschaft poetisch machen⁶, den Witz⁷ poetisieren und die Formen der Kunst mit gediegenem Bildungsstoff jeder Art ausfüllen und sättigen und durch die Schwingungen des Humors⁸ beseligern.

Sie umfaßt alles, was nur⁹ poetisch ist, vom größten, wieder

sieurs s'étant convertis au catholicisme, romantique devint, vers 1830, synonyme de *réactionnaire*.

Ici *romantique* offre une signification différente. Pour les Schlegel, qui avaient lu le roman de *Wilhelm Meister*, avec une admiration infatigable, cet ouvrage était le modèle achevé et incomparable d'un genre poétique jusqu'alors inconnu, et, pour tout dire, d'une littérature nouvelle. Romantique désigne, par conséquent, une poésie qui, par la forme et le fond, se rapproche du type parfait du roman, *Wilhelm Meister*.

1. Progressive, « qui évolue », comme le héros du roman de Goethe, comme le génie de Goethe lui-même, — par opposition, peut-être, à la poésie grecque dont le caractère est plus stable.

2. Tieck et Novalis essayèrent d'appliquer ce programme dans leurs romans.

3. Rhetorik, l'éloquence.

4. Poesie und Prosa. Il aurait donc fallu dire „romantische Dichtung" et non pas romantische Poesie.

5. Kunstpoesie, la poésie savante. Guillaume Schlegel a mis le sonnet en honneur.

6. Le romantisme, comme le rationalisme, donne des directions pour la vie sociale : c'est une philosophie de la vie.

7. Den Witz, l'esprit, qui consiste souvent en une saillie ironique, en un trait spirituel et mordant, n'est pas poétique par essence.

8. L'humour est une qualité romantique par excellence.

9. Nur, renforce le sens de alles.

mehrere Systeme enthaltenden Systeme der Kunst¹ bis zum Seufzer, dem Ruß, den das dichtenbe Kind aushaucht in kunstlosem Gefang. Sie kann sich so in das Dargestellte verlieren, daß man glauben möchte, poetische Individuen zu charakterisieren, sei ihr eins und alles, und doch giebt es noch keine Form, die so dazu gemacht wäre, den Geist des Autors vollständig auszudrücken : so daß manche Künstler, die nur einen Roman schreiben wollten, von ungefähr sich selbst dargestellt haben². Nur sie kann, gleich dem Epos, ein Spiegel der ganzen umgebenden Welt, ein Bild des Zeitalters werden. Und doch kann auch sie am meisten zwischen dem Dargestellten und dem Darstellenden³, frei von allem realen und idealen Interesse, auf den Flügeln der poetischen Reflexion in der Mitte schweben, diese Reflexion immer wieder potenzieren und wie in einer endlosen Reihe von Spiegeln vervielfachen⁴. Sie ist der höchsten und der allseitigsten Bildung fähig, nicht nur von innen heraus⁵, sondern auch von außen hinein⁶, indem sie jedem, was ein Ganzes in ihren Produkten sein soll, alle Teile ähnlich organisiert, wodurch ihr die Aussicht auf eine grenzenlos wachsende Classicität eröffnet wird. Die romantische Poesie ist unter den Künsten, was der Wig der Philosophie und die Gesellschaft, Umgang, Freundschaft und Liebe im Leben ist. Andere Dichtarten sind fertig und können nun vollständig zergliedert werden, die romantische Dichtart ist noch im Werden, ja das ist ihr eigenes Wesen, daß sie ewig nur werden, nie vollendet sein kann. Sie kann durch keine Theorie erschöpft werden, und nur eine divinatorische

1. Vom größten . . . Systeme der Kunst, allusion à *Wilhelm Meister*.

2. C'est encore à Goethe que F. Schlegel pense ici, comme aussi dans les lignes qui suivent.

3. Dem Darstellenden, l'artiste.

4. Il s'agit de l'ironie romantique. Cf. la notice sur Fichte.

5. Von innen heraus, en disposant toutes les parties de l'ouvrage de manière à constituer un tout harmonieux.

6. Von außen herein, en pénétrant les différentes parties de l'esprit qui domine le tout.

Kritik dürfte es wagen, ihr Ideal charakterisieren zu wollen. Sie allein ist unendlich, wie sie allein frei ist und das als ihr höchstes Gesetz anerkennt, daß die Willkür des Dichters kein Gesetz über sich leide. Die romantische Dichtart ist die einzige, die mehr als Art, und gleichsam die Dichtkunst selbst ist : denn in einem gewissen Sinn ist oder soll alle Poesie romantisch sein." (F. Schlegel.)¹

1. F. Schlegel décore de l'épithète de *romantiques* les poètes les plus dissemblables, le Tasse, l'Arioste, Cervantès, Shakespeare, Sterne, Swift et Goethe, le plus grand de tous. Le manifeste ambitieux et parfois obscur de F. Schlegel n'est pas resté lettre morte. Le mérite durable des romantiques est d'avoir cherché et trouvé des formes nouvelles, d'avoir enrichi la langue et la littérature allemandes des trésors de l'Espagne, de l'Italie et de l'Orient, d'avoir pénétré plus avant dans la vie intime de la nature, d'avoir su exprimer jusqu'aux moins perceptibles nuances de la pensée et du sentiment, d'avoir enfin donné la plus haute idée de la mission du poète, en vivant la poésie et en poétisant la vie. C'est encore au mouvement romantique qu'il faut faire honneur de l'admirable épanouissement des sciences historiques, philologiques et archéologiques. (Guillaume de Humboldt, Bopp, les frères Grimm, l'historien Raumer, etc.)

BIBLIOGRAPHIE

HETTNER. *Die romantische Schule*, 1885.

HAYM. *Die romantische Schule*. Berlin, 1871.

BRANDES. *Die Hauptströmungen der Litteratur des 19. Jahrhunderts*. Berlin, 1873.

J. H. SCHLEGEL. *Ueber den Begriff des Romantischen*. Programme 1878.

August Wilhelm von Schlegel.

(1767-1845)

Esprit souple et pénétrant, armé d'une forte érudition, W. Schlegel n'est pas un poète. Il y a du goût, une facilité presque banale, de l'harmonie et du rythme dans ses sonnets, ses ballades et ses romances. Les contemporains de Gœthe et de Schiller demandaient davantage. Mais W. Schlegel a des titres plus sérieux à la reconnaissance de l'Allemagne. Sa traduction de Shakespeare (1797-1810), achevée par Dorothee Tieck et Baudissin, est un chef-d'œuvre : elle a rendu l'auteur d'*Hamlet* aussi populaire en Allemagne qu'il l'est en Angleterre. Ses traductions partielles de Calderon, Dante, Pétrarque, Cervantès, se recommandent par les mêmes qualités de fidélité heureuse et élégante.

Né le 8 septembre 1767 à Hanovre, l'aîné des Schlegel, après avoir étudié à Göttingen la théologie, la délaissa pour la philologie, fut précepteur à Amsterdam (1791-1795) collabora, à Iéna (1796) aux *Heures*, à l'*Almanach des Muses* et à la *Gazette littéraire d'Iéna* et publia, de concert avec son frère, la revue romantique l'*Athenäum*.

Berlin devint, en 1801, le centre du groupe romantique. W. Schlegel y fit des conférences très goûtées (1801-1804). En 1804, il accompagne M^{me} de Staël dans un voyage à travers l'Europe. Quatre ans plus tard, Vienne applaudit ses conférences sur l'art dramatique et la littérature. En 1813-1814, il accompagne, comme secrétaire, Bernadotte dans ses expéditions en Allemagne et aux Pays-Bas. Il passa ensuite plusieurs années dans la propriété de M^{me} de Staël, à Coppet. Lorsqu'elle mourut (1817), il se rendit à Paris où il étudia le sanscrit. Professeur de littérature et d'histoire de l'art à Bonn en 1818, il mourut le 12 mai 1845.

Outre ses traductions, W. Schlegel a laissé un grand nombre d'ouvrages de critique et d'esthétique qui ont conservé une réelle valeur (*Charakteristiken und Kritiken* 1801; *Kritische Schriften* 1828; *Ueber Theorie und Geschichte der bildenden Künste*, 1827, etc.) et une médiocre imitation

d'Euripide, *Ion* (1802). Les œuvres complètes de W. Schlegel ont été publiées par Böcking, en 12 volumes, à Leipzig (1846-47).

BIBLIOGRAPHIE

N. M. PICTOS. *August Wilhelm von Schlegels ästhetische Ansichten*. Dissertation, 1894.

An die süblichen Dichter, deren Lieder ich
übersehte¹.

1. Nehmt dies mein Blumenopfer, heil'ge Manen!
Wie Göttern biet' ich euch die eignen Gaben.
Mit euch zu leben und den deutschen Ahnen,
Ist, was mir einzig das Gemüt kann laben.
Halb Römer, stammt ihr dennoch von Germanen;
So laßt mit deutscher Red' euch denn begaben
Und heim euch führen an des Wohllauts Banden
Zu nördlichen aus süblich schönen Landen.

1. Les strophes qu'on va lire sont des *octaves* ou *stances*. Les Allemands appellent ainsi des strophes de huit vers, dans lesquelles les rimes sont disposées de la manière suivante :

a
b
a
b
a
b
c
c

Dans l'octave, la pensée exprimée par les deux premiers vers est répétée par les quatre suivants; les deux derniers vers forment la conclusion. L'*octave*, empruntée à l'Italie, a quelque chose d'oratoire et d'empatique. Schiller s'en est servi plusieurs fois; mais elle a été surtout cultivée par les romantiques.

2. Eins war Europa in den großen Zeiten¹,
 Ein Vaterland, des Boden² hehr entsprossen³,
 Was Edle kann in Tod und Leben leiten.
 Ein Rittertum schuf Kämpfer zu Genossen,
 Für einen Glauben wollten alle streiten,
 Die Herzen waren einer Lieb' erschlossen;
 Da war auch eine Poesie⁴ erklingen,
 In einem Sinn, nur in verschiedenen Zungen.
3. Nun ist der Vorzeit hohe Kraft zerronnen,
 Man wagt es, sie der Barbarei zu zeihen⁵.
 Sie haben enge Weisheit sich erfonnen :
 Was Ohnmacht nicht begreift, sind Träumereien.
 Doch, mit unheiligem Gemüt begonnen,
 Will nichts, was göttlich ist von Art, gedeihen.
 Ach, diese Zeit hat Glauben nicht, noch Liebe :
 Wo wäre denn die Hoffnung, die ihr bliebe ?
4. Das echte Neue keimt nur aus dem Alten,
 Vergangenheit muß unsre Zukunft gründen.
 Mich soll die dumpfe Gegenwart nicht halten,
 Euch, ew'ge Künstler, will ich mich verbinden.
 Kann ich neu, was ihr schufst, und rein entfalten,
 So darf ich auch die Morgenröte künden,

1. Cette strophe nous donne la profession de foi politique, religieuse et littéraire des romantiques. L'apologie du moyen âge est le thème favori de tous les critiques et de tous les poètes de l'école. D'abord désintéressée et purement littéraire, cette prédilection devint bientôt, chez quelques-uns, une conviction fanatique. Mais W. Schlegel, nature froide et pondérée, sut se garder de tout excès.

2. Des Boden = aus dessen Boden.

3. Entsprossen, sous-entendu war.

4. Eine Poesie, la poésie romantique. Cf. la notice sur les romantiques.

5. W. Schlegel s'adresse aux rationalistes (Nicolai, Engel, Kotzebue et Isfand) qui comptaient à Berlin de nombreux partisans.

Und streun vor ihren Himmels-Heiligtum
Der Erde Liebhosungen, süße Blumen.

Novalis.

(Friedrich Leopold von Hardenberg
(1772-1801))

L'imagination — une imagination amoureuse obscur, d'harmonies célestes, de parfums et de couleurs merveilleuses, — domine dans l'œuvre et est si délicate de Novalis. C'est le mieux doué des poètes lyriques du groupe romantique. Ses *Cantiques* et ses *Hymnes à la Nuit* (1800) sont empreints d'un mysticisme sincère et souvent attrayant. Son roman *Henri d'Ofterdingen* est à la fois une autobiographie et un exposé des doctrines philosophiques de l'auteur. Les idées de Novalis, exprimées avec une grâce naïve, ne diffèrent pas des théories de l'*Athenäum*, auquel, d'ailleurs

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres publiées par HEILBORN. 3 vol. Berlin
Biographies par SCHUBART (Gütersloh, 1887)
bourg, 1893); HEILBORN (Berlin, 1901); BUSSE. A
Dissertation, 1898.

La poésie aux origines du monde

In alten Zeiten muß die ganze Natur lebendiger
voller gewesen sein als heutzutage. Wirkungen,
noch die Tiere zu bemerken scheinen, und die Men-
schen allein noch empfinden und genießen, bewegte
lose Körper¹; und so war es möglich, daß Kunststü-

1. Novalis exprime ici sa conviction intime que le mysticisme a une inclination que la lecture de Jacob Böhme avait encore fortifiée.

allein Dinge verrichteten und Erscheinungen hervorbrachten, die uns jetzt völlig unglaublich und fabelhaft dünken. So sollen vor uralten Zeiten in den Ländern des jetzigen griechischen Kaisertums, wie uns Reisende berichten, die diese Sagen noch dort unter dem gemeinen Volke angetroffen haben, Dichter gewesen sein, die durch den seltsamen Klang wunderbarer Werkzeuge das geheime Leben der Wälder, die in den Stämmen verborgenen Geister aufgeweckt, in wüsten, verödeten Gegenden den toten Pflanzensamen erregt und blühende Gärten hervorgerufen, grausame Tiere gezähmt und verwilderte Menschen zu Ordnung und Sitte gewöhnt, sanfte Neigungen und Künste des Friedens in ihnen rege gemacht, reißende Flüsse in milde Gewässer verwandelt, und selbst die totesten Steine in regelmäßige tanzende Bewegungen hingerissen haben. Sie sollen zugleich Wahrsager und Priester, Gesetzgeber und Ärzte gewesen sein, indem selbst die höhern Wesen durch ihre zauberische Kunst herabgezogen worden sind, und sie in den Geheimnissen der Zukunft unterrichtet, das Ebenmaß und die natürliche Einrichtung aller Dinge, auch die innern Tugenden und Heilkräfte der Zahlen, Gewächse und aller Kreaturen ihnen offenbart haben. Seitdem sollen, wie die Sage lautet, erst die mannigfaltigen Töne und die sonderbaren Sympathien und Ordnungen in die Natur gekommen sein, indem vorher alles wild, unordentlich und feindselig gewesen ist. Seltsam ist nur hierbei, daß zwar diese schönen Spuren zum Andenken der Gegenwart jener wohlthätigen Menschen geblieben sind, aber entweder ihre Kunst oder jene zarte Gefühllichkeit der Natur verloren gegangen ist. In jenen Zeiten hat es sich unter andern einmal zugetragen, daß einer jener sonderbaren Dichter oder mehr Tonkünstler — wiewohl die Musik und Poesie wohl ziemlich Eins sein mögen¹ und vielleicht ebenso zusammen gehören wie Mund und Ohr, da der erste nur ein bewegliches und antwortendes Ohr ist — daß also dieser Ton-

1. Théorie familière aux romantiques et plus particulièrement à Novalis.

künstler übers Meer in ein fremdes Land reisen wollte¹. Er war reich an schönen Kleinodien und köstlichen Dingen, die ihm aus Dankbarkeit verehrt worden waren. Er fand ein Schiff am Ufer, und die Leute darin schienen bereitwillig, ihn für den verheißenen Lohn nach der verlangten Gegend zu fahren. Der Glanz und die Zierlichkeit seiner Schätze reizten aber bald ihre Habsucht so sehr, daß sie untereinander verabredeten, sich seiner zu bemächtigen, ihn ins Meer zu werfen, und nachher seine Habe untereinander zu verteilen.

Wie sie also mitten im Meere waren, fielen sie über ihn her und sagten ihm, daß er sterben müsse, weil sie beschlossen hätten, ihn ins Meer zu werfen. Er bat sie auf die rührendste Weise um sein Leben, bot ihnen seine Schätze zum Lösegeld an, und prophezeite ihnen großes Unglück, wenn sie ihren Vorsatz ausführen würden. Aber weder das eine noch das andere konnte sie bewegen; denn sie fürchteten sich, daß er ihre bössliche That einmal verraten möchte. Da er sie nun einmal so fest entschlossen sah, bat er sie, ihm wenigstens zu erlauben, daß er noch vor seinem Ende seinen Schwanengesang spielen dürfe, dann wolle er mit seinem schlichten hölzernen Instrumente vor ihren Augen freiwillig ins Meer springen. Sie wußten recht wohl, daß, wenn sie seinen Zaubergesang hörten, ihre Herzen erweicht und sie von Reue ergriffen werden würden; daher nahmen sie sich vor, ihm zwar diese letzte Bitte zu gewähren, während des Gesanges aber sich die Ohren fest zu verstopfen, daß sie nichts davon vernähmen und so bei ihrem Vorhaben bleiben könnten. Dies geschah.

Der Sänger stimmte einen herrlichen, unendlich rührenden Gesang an. Das ganze Schiff tönte mit, die Wellen klangen, die Sonne und die Gestirne erschienen zugleich am Himmel, und aus den grünen Fluten tauchten tanzende Scharen von Fischen und Meerungeheuern hervor. Die Schiffer standen

1. On reconnaît la légende d'Arion, qui a été chantée, avec un mérite inégal, par W. Schlegel et par Tieck. Le poème de Tieck est plat et prosaïque.

feindselig allein, mit festverstopften Ohren, und warteten voll Ungeduld auf das Ende des Liebes. Bald war es vorüber. Da sprang der Sänger mit heitrer Stirn in den dunkeln Abgrund hin, sein wunderthtiges Werkzeug im Arm. Er hatte kaum die glänzenden Wogen berührt, so hob sich der breite Rücken eines dankbaren Untlers unter ihm hervor, und es schwamm schnell mit dem erstaunten Sänger davon. Nach kurzer Zeit hatte es mit ihm die Küste erreicht, nach der er hingewollt hatte, und setzte ihn sanft im Schilf nieder. Der Dichter sang seinem Retter ein frohes Lied, und ging dankbar von dannen. Nach einiger Zeit ging er einmal am Ufer des Meeres allein und klagte in süßen Tönen über seine verlorenen Kleinode, die ihm, als Erinnerungen glücklicher Stunden und als Zeichen der Liebe und Dankbarkeit so wert gewesen waren. Indem er so sang, kam plglich sein alter Freund im Meere fröhlich daher gerauscht, und ließ aus seinem Rachen die geraubten Schze auf den Sand fallen. Die Schiffer hatten nach des Sängers Sprunge sich sogleich in seine Hinterlassenschaft¹ zu teilen angefangen. Bei dieser Theilung war Streit unter ihnen entstanden, und hatte sich in einem mörderischen Kampf geendigt, der den meisten das Leben gekostet; die wenigen, die übrig geblieben, hatten allein das Schiff nicht regieren können, und es war bald auf den Strand geraten, wo es scheiterte und unterging. Sie brachten mit genauer Not² das Leben davon und kamen mit leeren Händen und zerrissenen Kleidern ans Land, und so kehrten durch die Hilfe des dankbaren Meertlers, das die Schze im Meere aufsuchte, dieselben in die Hände ihres alten Besizers zurück.

(Heinrich von Ofterdingen³.)

1. Hinterlassenschaft = das was er hinterlassen hatte.

2. Mit genauer Not,  grand'peine.

3. Heinrich von Ofterdingen. C'est le roman d'un poète à la recherche d'une fleur bleue. Novalis voulait faire de son uvre la contre-partie de *Wilhelm Meister*, c.--d. l'apologie d'une vie toute d'imagination et de poésie.

Bergmannslied¹.

Der ist der Herr der Erde,
Wer ihre Tiefen mißt
Und jeglicher Beschwerde
In ihrem Schoß vergißt²,

Wer ihrer Felsenglieder
Geheimen Bau versteht
Und unverbroffen nieder
Zu ihrer Werkstatt geht.

Er ist mit ihr verbündet
Und inniglich vertraut
Und wird von ihr entzündet,
Als wär' sie seine Braut.

Er sieht ihr alle Tage
Mit neuer Liebe zu
Und scheut nicht Fleiß noch Plage,
Sie läßt ihm keine Ruh.

Die mächtigen Geschichten
Der längst verflossnen Zeit
Ist sie ihm zu berichten
Mit Freundlichkeit bereit.

Der Vortwelt heil'ge Klüfte
Umwehn sein Angesicht,
Und in die Nacht der Klüfte
Strahlt ihm ein ew'ges Licht.

Er trifft auf allen Wegen
Ein wohlbekanntes Land,

1. Novalis, que sa famille destinait à la carrière des mines, s'y prépara, de 1797 à 1799, à Freiberg, et fut nommé, cette même année, « assesseur » aux salines de Weissenfels.

2. Vergessen, gouverne le génitif, en poésie.

Und gern kommt sie entgegen
Den Werken seiner Hand.

Ihm folgen die Gewässer
Hilfreich den Berg hinauf,
Und alle Felsenschlösser
Thun ihre Schätz' ihm auf.

Er führt des Goldes Ströme
In seines Königs Haus
Und schmückt die Diademe
Mit edlen Steinen aus.

Zwar reicht er treu dem König
Den glückbegabten Arm,
Doch fragt er nach ihm wenig
Und bleibt mit Freuden arm.

Sie mögen sich erwürgen
Am Fuß um Gut und Geld,
Er bleibt auf den Gebirgen
Der frohe Herr der Welt¹.

1. Cf. au lied savant de Novalis cette chanson populaire :

Bergmannslied.

Glück auf, Glück auf!
Der Steiger kommt;
Er hat sein Grubenlicht
Schon angezündt.

Hat's angezündt;
Es giebt ein' Schein,
Und damit so fährt er
Wohl aus und ein.

Die Bergleut fein
So hübsch und fein;
Sie hauen das feinste Gold
Aus festem Gestein.

Der eine haut Silber,
Der andere Gold,
Und dem schwarzbraunen Mägdelein,
Dem sein sie hold.

Bange Stunden.

Es giebt so bange Zeiten,
Es giebt so trüben Mut¹,
Wo alles sich vom weiten
Gespenstisch zeigen thut².

Es schleichen wilde Schrecken
So ängstlich leise her,
Und tiefe Nächte decken
Die Seele zentnerschwer.

Die sichern Stützen schwanken,
Kein Halt der Zuversicht;
Der Wirbel der Gedanken
Gehorcht dem Willen nicht³.

Der Wahnsinn sieht und locket
Unwiderstehlich hin⁴.
Der Puls des Lebens stocket,
Und stumpf ist jeder Sinn.

Wer hat das Kreuz erhoben
Zum Schutz für jedes Herz?
Wer wohnt im Himmel droben
Und hilft in Angst und Schmer,

Geh zu dem Wunderstamme,
Gieb stiller Sehnsucht Raum,

1. Mut = Stimmung, état d'âme.

2. Zeigen thut = zeigt.

3. Les *Stürmer* et les romantiques ont souvent cet état d'esprit.

4. Le poète Hölderlin (1770-1843), que l'on rattache au groupe romantique, fut la victime de sa imagination et fut atteint de folie (1806).

Aus ihm geht eine Flamme
Und zehrt den schweren Traum¹.

Ein Engel zieht dich wieder
Gerettet auf den Strand,
Du schaust voll Freuden nieder
In das gelobte Land².

Ludwig Tieck.³

(1773-1853)

Par les Schlegel, par Novalis et Hölderlin, le romantisme restait en contact avec le classicisme : l'amour de l'anti-

1. Langage mystique qui rappelle la poésie des frères Moraves.

2. Cf. ces vers du prédicateur Spitta (1801-1859) :

Das Lied der Lieder.

Es giebt ein Lied der Lieder,
Das singst du immer wieder,
Wenn du es einmal singen lernst;
Kein Mensch hat es erfunden,
Das Lied, so reich an Wonnen
Und doch so lehrreich, tief und ernst.

Es singt von einer Liebe,
Vor der des Lebens Trübe,
Wie Nebel vor der Sonne, flieht.
Wie weichen alle Schmerzen,
Wenn man so recht von Herzen
Anstimmen kann das schöne Lied!

3. Né le 31 mai 1773 à Berlin, Ludwig Tieck suivit les cours des Universités de Halle, de Göttingen et d'Erlangen. A Berlin, où il se rendit en 1797, il se lia avec Nicolai et plus tard avec W. Schlegel. Il passa quelques mois à Iéna, y fréquenta les Schlegel, Fichte, Schelling et surtout Novalis, fit plusieurs voyages en Italie, en France et en Angleterre, et fut nommé en 1825 dramaturge du théâtre de Dresde. Il exerça pendant plusieurs années une véritable

quité, le culte de la forme, le goût de la mesure et de l'harmonie leur étaient communs. Tieck, qui fut le poète romantique par excellence, continua les traditions du *Sturm und Drang*. Ses premières nouvelles *Almansur* (1790), *Abdallah* (1792), le roman de *William Lovell* (1792-1796), les tragédies *La Séparation* (1792) et *Charles de Berneck* (1793 et 1795) s'inspirent de *Werther* et des *Briyands*. « *Les Pérégrinations de Franz Sternbald* » dans lesquelles l'auteur expose ses théories sur l'art, rappellent à la fois l'*Ardinghello* de Heinse et *Wilhelm Meister*.

La lecture des écrits de Tauler et de Jacob Böhme, à laquelle tout bon romantique se croyait condamné, développa chez Tieck une religiosité mystique et rêveuse. Mais parmi les effusions d'une sensibilité exaspérée et malade, l'ironie, dont il a usé et abusé plus que personne, vient souvent, à l'improviste, détruire l'illusion et glacer le lecteur.

Les drames¹, qu'il écrivit selon la recette romantique, sont un mélange confus de tous les genres. L'auteur s'y évertue à éblouir et à étonner son public et écarte avec une scrupuleuse vigilance tout ce qui pourrait donner l'illusion d'un plan.

Il est plus heureux dans ses *Contes*, qui respirent une saine et réconfortante fraîcheur, une grâce et une naïveté jusqu'alors ignorées.

Citons parmi les ouvrages de Tieck, les *Contes populaires* de *Peter Leberecht* (1797), recueil de récits empruntés à d'anciens *Volksbücher*, les *Minnelieder aus dem schwäbischen Zeitalter* (1803), douze volumes de *Nouvelles* (1852-1854), le recueil intitulé *Phantasia* (1812 et 1816, 3 volumes) qui comprend des poésies lyriques et des contes, etc.

dictature littéraire. Les attaques dont il fut l'objet et une invitation de Frédéric-Guillaume IV, le décidèrent à se rendre à Berlin, où il mourut le 28 avril 1853.

Comme les Schlegel, mais avec une érudition moins sûre, il écrivit des ouvrages de critique où fourmillent les aperçus ingénieux. Sa traduction de Cervantès obtint un succès mérité.

1. *Vie et mort de sainte Geneviève*, l'Empereur Octavien, *Fortunat*. Plusieurs contes de Tieck sont de véritables drames. Ce ne sont pas les meilleurs.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres complètes. Berlin, 1828-1846 (20 volumes).

Extraits (par Minor) dans la collection KÜRSCHNER.

R. KÖKE. *Ludwig Tieck*, 2 vol. Leipzig, 1855.

HOFFMANN. *Ludwig Tieck*. 1856.

FRIESEN. *L. Tieck. Erinnerungen eines alten Freundes*. 1871.

G. KLEE. *Tiecks Leben und Werke*. 1894. (Meyers Volksbücher.)

KAISER. *Der Dualismus Ludwig Tiecks als Dramatiker und Dramaturg*. Dissertation, 1885.

PRODNIIG. *Ueber Tiecks Sternbald*. Dissertation, 1892.

STEINER. *L. Tieck und die Volksbücher*. Dissertation, 1893.

Waldeinsamkeit¹.

O holde Einsamkeit
O süßer Waldesschatten,
Ihr grüne Wiesen, stille Matten,
Bei euch nur wohnt die Herzensfreudigkeit.

Ihr kleinen Vögelein
Sollt immer meine Gespielen sein.
Ziehende Schmetterlinge
Sind meiner Freundschaft nicht zu geringe².

Unbefangen
Zieht ihr des Himmels blaue Luft,
Der Blumen Duft
In euch mit sehnendem Verlangen.

1. Waldeinsamkeit. Les romantiques ont mieux senti que leurs devanciers la poésie de la nature et ils ont su inspirer l'amour des champs et de la forêt à une génération qui en avait été détournée par l'idéalisme de Goethe et de Schiller.

2. Ce ton naïf sent l'affectation : c'est un défaut que l'on reproche souvent à Tieck ; à force de vouloir faire l'enfant il devient enfantin.

Ihr baut euch euer kleines Haus,
 Haucht in den Zweigen Gefänge aus,
 Von Himmelsruhe rings umfängen.

Weit, weit
 Liegst du, Welt, hinab,
 Ein fernes Grab.
 O holde Einsamkeit!
 O süße Herzensfreudigkeit!

Kommt, ihr Beengten,
 Herzbedrängten,
 Entfliehet, entreißt euch der Qual¹!
 Es heut² die gute Natur,
 Der freundliche Himmel
 Den hohen, gewölbten Saal,
 Mit Wolken bedeckt, die grüne Flur!
 Entflieht dem Getümmel!

O holde Einsamkeit!
 O süße Freudigkeit!

1. Cf. ces beaux vers du poète autrichien Frankl (1810-1894) :

Alf. l.

Wenn du ein tiefes Leid erfahren,
 Tieffschmerzlich, unergründlich bang,
 Dann flüchte aus der Menschen Scharen,
 Zum Walde richte deinen Gang.

Die Felsen und die Bäume wissen
 Ein Wort zu sagen auch von Schmerz;
 Der Sturm, der Witz hat oft zerrissen
 Die Felsenbrust, das Waldesherz.

Sie werden dir kein Trostwort sagen,
 Wie hülfereich die Menschen thun;
 Doch wird ihr Echo mit dir klagen,
 Und wieder schweigend mit dir ruhn.

2. Heut, poétique pour biletet.

Nacht.

In Windesgeräusch, in stiller Nacht
 Geht dort ein Wandersmann;
 Er seufzt und weint und schleicht so sacht,
 Und ruft die Sterne an :

„Mein Busen pocht, mein Herz ist schwer,
 In stiller Einsamkeit;
 Mir unbekannt, wohin, woher,
 Durchwandl' ich Freud' und Leid.“

„Ihr kleinen, goldnen Sterne,
 Ihr bleibt mir ewig ferne,
 Ferne, ferne,
 Und ach! ich vertraut' euch so gerne!“

Da klingt es plötzlich um ihn her,
 Und heller wird die Nacht,
 Schon fühlt er nicht sein Herz so schwer,
 Er dünkt sich neu erwacht :

„O Mensch, du bist uns fern und nah,
 Doch einsam bist du nicht!
 Vertraut' uns nur, dein Auge sah
 Oft unser stilles Licht :

Wir kleinen goldnen Sterne
 Sind dir nicht ewig ferne;
 Gerne, gerne,
 Gedenken ja deiner die Sterne!.“

1. Les romantiques associent toujours étroitement la nature à nos joies et à nos tristesses, fidèles en cela aux traditions de la poésie populaire, consacrées par les lieds de Gœthe.

Trauer.

(1795)

Wie rauschen die Bäume
 So winterlich schon;
 Es fliegen die Träume
 Der Liebe davon!
 Und über Gefilde
 Ziehn Wolkengebilde,
 Die Berge stehn kahl;
 Es schneidet ein Regen
 Dem Wanderer entgegen,
 Der Mond sieht ins Thal;
 Ein Klagelied schallt
 Aus Dämm' rung und Wald:
 Es verwehten die Winde
 Den treulosen Schwur,
 Wie Blitze geschwinde
 Verschüttet vom Glück sich die goldene Spur;
 O dunkles Menschenleben,
 Muß jeder Traum einst niederschweben?
 Rosen und Nelken
 Bekränzen das Haupt,
 Und ach! sie verwelken,
 Der Baum steht entlaubt;
 Der Frühling, er scheidet,
 Macht Winter zum Herrn,
 Die Liebe vermeidet
 Und fliehet so fern. —

Verworrenes Leben,
 Was ist dir gegeben? —
 Erinnern und Hoffen
 Zur Dual und zur Lust —
 Ach! ihnen bleibt offen
 Die zitternde Brust.

Der wilde Jäger¹.

Der wilde Jäger bei dunkler Nacht
Im wildesten Dickicht des Forstes erwacht,
Er höret den Sturm und erhebt sich im Zorn,
Er nimmt seine Hunde, das tönende Horn.

Besteigt seinen Rappen, mit Bligesgewalt
Durchfährt er lautschnaubend den zitternden Wald,
Es wiehert sein Roß, tönt das Horn in die Runde,
Er hegt die Gefährten, es bellen die Hunde.

„Wohlauf, meine Jagd! wohlauf, meine Jagd!
Das Revier² ist jetzt unser, denn jetzt ist es Nacht;
Von flüchtigen Geistern wird gerne gehegt,
Wer sich vor Geheul und Gebelle entsetzt.“

So fahren sie polternd durch Lüfte dahin,
Ein Grauen dem frommen und furchtsamen Sinn;
Doch wer sich vor Wald und vor Nacht nicht entsetzt,
Der wird vom Getümmel der Geister ergetzt³.

Chamisso.

(1781 - 1838)

Chamisso, qui se garde presque toujours des excès du groupe romantique, lui appartient surtout par une admirable maîtrise de la forme, par le sentiment de la nature et par le choix de ses sujets. Nombre de ses « romances »

1. Vieille légende, souvent traitée par les poètes et, entre autres, par Bürger; elle remonte probablement aux mythes de l'ancienne Germanie.

2. Revier, de l'italien *riviera* = Bezirk, Gebiet, Kreis.

3. C'est une critique de la légende.

et de ses « *lieds* » sont encore populaires et le *Peter Schlemihl* a été traduit dans toutes les langues.

Louis-Charles-Adelaide de Chamisso de Boncourt 27 janvier 1781, au château de Boncourt en Châlons appartient à une famille d'émigrés. Page de la r Prusse en 1796, enseigne dans un régiment prussien 1798, il renouça à son grade de lieutenant en 1806, vainement une situation en France, revint à Berlin pour y étudier la médecine et les sciences naturelles (1815-1818) à un voyage d'études autour du monde et fut nommé, à son retour, conservateur du jardin botanique de Berlin, plus tard directeur des herbiers royal membre de l'Académie des sciences (1835). Il avait avec Varnhagen von Ense un nouvel *Almanach de Berlin* (1803-1806). Il en dirigea un autre en 1832 avec son collaborateur Gustav Schwab. Il mourut le 21 août 1838.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres (6 vol.) Leipzig 1836-1839. 5^e éd. 1864.

KARL FULDA. *Chamisso und seine Zeit*. Leipzig, 1881.
HOFMEISTER. *Chamisso*. 1884.

Die alte Wäscherfrau.

Du siehst geschäftig bei den Einnen
Die alte dort mit weißem Haar,
Die rüstigste der Wäscherinnen,
Im sechsundsiebzigsten Jahr.

So hat sie stets mit saurem Schweiß
Ihr Brot in Ehr' undacht gegessen,
Und ausgefüllt in treuem Fleiß
Den Kreis, den Gott ihr zugemessen.

Sie hat in ihren jungen Tagen
Geliebt, gehofft und sich vermählt;
Sie hat des Weibes Los getragen,
Die Sorgen haben nicht gefehlt:

Sie hat den kranken Mann gepflegt;
 Sie hat drei Kinder ihm geboren;
 Sie hat ihn in das Grab gelegt,
 Und Glaub' und Hoffnung nicht verloren.

Da galt's, die Kinder zu ernähren:
 Sie griff es an mit heiterm Mut;
 Sie zog sie auf in Zucht und Ehren,
 Der Fleiß, die Ordnung sind ihr Gut.

Zu suchen ihren Unterhalt,
 Entließ sie segnend ihre Lieben,
 So stand sie nun allein und alt,
 Ihr war ihr heit'rer Mut geblieben.

Sie hat gespart und hat gesonnen,
 Und Flachs gekauft und nachts gewacht,
 Den Flachs zu feinem Garn gesponnen,
 Das Garn dem Weber hingebracht;

Der hat's gewebt zu Leinwand;
 Die Schere brauchte sie, die Nadel,
 Und nähte sich mit eigner Hand.
 Ihr Sterbehemd sonder Tadel.

Ihr Hemd, ihr Sterbehemd, sie schägt es,
 Verwahrt's im Schrein am Ehrenplatz;
 Es ist ihr Erstes und ihr Letztes,
 Ihr Kleinod, ihr ersparter Schatz.

Sie legt es an, des Herren Wort
 Am Sonntag früh sich einzuprägen,
 Dann legt sie's wohlgefällig fort,
 Bis sie' darin zur Ruh' sie legen.

Und ich, an meinem Abend, wollte,
 Ich hätte, diesem Weibe gleich,

1. Sie, ils.

Erfüllt, was ich erfüllen sollte
In meinen Grenzen und Bereich;

Ich wollt', ich hätte so gewußt
Am Kelch des Lebens mich zu laben,
Und könnt' am Ende gleiche Lust
An meinem Sterbehemde haben¹.

Frédéric, baron de La Motte-Fouqué.

(1777-1843)

Né à Brandebourg en 1777, Frédéric de La Motte-Fouqué, descendant d'une vieille famille normande émigrée après la révocation de l'Edit de Nantes, a écrit des drames romantiques animés d'un patriotisme ardent, des poèmes épiques et dramatiques depuis longtemps oubliés. Mais on lit encore avec plaisir le gracieux conte d'*Ondine* (1811). La Motte-Fouqué eut, comme il convenait à un romantique, une vie assez agitée. Il mourut, en 1843, à Berlin où l'avait appelé Frédéric-Guillaume IV.

BIBLIOGRAPHIE

Choix des œuvres (par l'auteur), 12 vol. Halle, 1841.

1. Cf. la poésie suivante de Carl Siebel, né en 1836 :

Holzhaßer.

Er haßt sein Holz Jahr ein Jahr aus,
Müht sich vom frühesten Morgen;
Und sie besingt im kleinen Haus
Die tausend großen Sorgen.

Tropft abends ihm der heiße Schweiß
Von seiner Stirne nieder;
Sie trocknet sanft, sie trocknet leis
Die furchenreiche wieder.

So haben sorgen sie gemußt
Seit langen, harten Jahren:
Und Keiner hat es wohl gewußt,
Wie glücklich Beide waren.

Chanson d'Ondine.

Mutter geht durch ihre Kammern,
 Räumt die Schränke ein und aus,
 Sucht, und weiß nicht was, mit Jammern,
 Findet nichts als leeres Haus.

Leeres Haus! O Wort der Klage
 Dem, der einst ein holdes Kind
 Drin gegängelt hat am Tage,
 Drin gewiegt in Nächten lind.

Wieder grünen wohl die Buchen,
 Wieder kommt der Sonne Licht,
 Aber, Mutter, laß dein Suchen,
 Wieder kommt dein Liebes nicht!

Und wenn Abendlüfte säckeln,
 Vater heim zum Herde kehrt,
 Regt sich's fast in ihm wie Lächeln,
 Dran doch gleich die Thräne zehrt.

Vater weiß, in seinen Zimmern
 Findet er die Todesruh,
 Hört nur bleicher Mutter Wimmern,
 Und kein Kindlein lacht ihm zu.

Aus „Undine“.

Du sollst wissen, daß es in den Elementen Wesen giebt, die fast aussehen wie ihr und sich doch nur selten vor euch blicken lassen. In den Flammen glitzern und spielen die wunderlichen Salamander, in der Erden¹ tief hausen die dürrn, tückischen Gnomen, durch die Wälder streifen die Waldleute, die der Luft

1. Erden, archaïque pour Erde.

angehören, und in den Seen und Strömen und Bächen lebt der Wassergeister ausgebreitetes Geschlecht. In klingenden Krystallgewölben, durch die der Himmel mit Sonn' und Sternen hereinsieht, wohnt sich's schön; hohe Korallenbäume mit blau und roten¹ Früchten leuchten in den Gärten; über reinlichen Meeresand wandelt man und über schöne bunte Muscheln, und was die alte Welt des also Schönen besaß, daß die heutige nicht mehr daran sich zu freuen würdig ist, das überzogen die Fluten mit ihren heimlichen Silberschleiern, und unten prangen nun die edlen Denkmale, hoch und ernst und anmutig betaut vom liebenden Gewässer, das aus ihnen schöne Moosblumen und kränzende Schilfbüschel hervorlockt. Die aber dorten² wohnen, sind gar hold und lieblich anzuschauen, meist schöner als die Menschen sind. Manch einem³ Fischer ward es schon so gut, ein zartes Wasserweib zu belauschen, wie es über die Fluten hervorstieg und sang⁴. Der erzählte dann von ihrer Schöne weiter, und solche wundersame Frauen werden von den Menschen Undinen genannt. Du aber siehst jetzt wirklich eine Undine, lieber Freund.

Joseph Freiherr von Eichendorff.

(1788-1857)

Quelques critiques allemands placent Eichendorff au premier rang des poètes lyriques de son temps. D'autres romantiques eurent une imagination plus féconde et plus variée, une sensibilité plus délicate, un talent plus souple et plus fort : aucun n'a été plus sincère et plus naturel.

1. Blau und roten. Remarquez cette construction fréquente dans le langage populaire.

2. Dorten „ist wie dorte eine unorganische Form für dort, die schon im 16. Jahrhundert vorkommt und sich bis jetzt erhalten hat.“ (Grimm.)

3. Manch einem, populaire pour Manchem.

4. Allusion à la Lorelei.

Il chante la forêt, la nature, la nuit, non pas par tradition et par convention, mais parce qu'il sent ce qu'il chante. Ses vers sont aisés et coulants. „*Er sang, a-t-on dit, wie der Vogel auf dem Zweige.*“ Aussi beaucoup de ses lieds sont-ils restés populaires. Il a écrit des nouvelles, des romans¹, des drames, des romances et quelques ouvrages de critique littéraire². *L'histoire d'un petit vagabond*³ (1819) est parfois considérée comme une des perles de la poésie romantique.

Joseph von Eichendorff est né le 10 mars 1788, au château de Lubowitz, près de Ratibor, en Silésie. Il étudia le droit à Halle et à Heidelberg. C'est là qu'il fit la connaissance de Görres (1776-1848), qui attira son attention sur les vieux livres populaires de l'Allemagne, et surtout de Clemens Brentano (1778-1842) et d'Achim d'Arnim (1781-1831), qui publièrent de 1806 à 1808 le fameux recueil d'anciens lieds intitulé : „*Des Knaben Wunderhorn.*“

En 1813, Eichendorff s'enrôle dans le corps franc des chasseurs de Lützow. Après la guerre, il occupa différents emplois publics à Breslau, à Danzig et à Königsberg, fut chargé, à partir de 1830, de l'administration des écoles catholiques et, à ce titre, attaché au ministère de l'instruction publique jusqu'en 1844. Il mourut le 26 novembre 1857 à Neisse.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres complètes. Leipzig, 1864 (6 volumes). Les ouvrages de critique forment cinq autres volumes. (Paderborn, 1867.)

DIETZE. *Eichendorffs Ansicht über romantische Poesie.* Dissertation, 1883.

HELLER. *Eichendorffs Einfluss auf Heines Lyrik.* Dissertation, 1897.

1. Le plus connu est intitulé „*Ahnung und Gegenwart.*“

2. Un des plus intéressants est celui que l'auteur a consacré à l'étude du mouvement romantique. „*Über die ethische und religiöse Bedeutung der neueren romantischen Poesie in Deutschland.*“ (Leipzig, 1847). Il s'y place à un point de vue exclusivement catholique.

3. „*Aus dem Leben eines Taugenichts.*“

HÖBER. *Eichendorffs Jugendsdichtungen* Diss
1893-1894.

Weihe der Nacht.

Es war, als hätt' der Himmel
Die Erde still geküßt,
Daß sie im Blütenschimmer
Von ihm nun träumen müßt' ¹ :

Die Luft ging durch die Felder,
Die Ähren wogten sacht,
Es rauschten leis die Wälder,
So sternklar war die Nacht.

Und meine Seele spannte
Weit ihre Flügel aus,
Flog durch die stillen Lande,
Als flöge sie nach Haus.

Das zerbrochene Ringlein ².

In einem kühlen Grunde,
Da geht ein Mühlenrad;

1. Cf. ces vers de Logau, qui célèbrent le mois

Dieser Monat ist ein Kuß, den der Himmel giebt der G.
Daß sie jeßund seine Braut, künftig eine Mutter werde.

2. Le poète s'est souvenu d'un *Volkslied* du q
ou du seizième siècle :

Dort hoch auf jenem Berge
Da geht ein Mühlenrad,
Das mahlet nichts denn Liebe
Die Nacht bis an den Tag;
Die Mühle ist zerbrochen,
Die Liebe hat ein End',
So gsegn (gesegn') dich Gott, mein feines Lieb.
Jetzt fahr' ich ins Elend! (exil)

Meine Liebste ist verschwunden,
Die dort gewohnet hat.

Sie hat mir Treu' versprochen
Gab mir ein'n Ring dabei;
Sie hat die Treu' gebrochen,
Das Ringlein sprang entzwei.

Ich möcht' als Spielmann reisen
Weit in die Welt hinaus,
Und singen meine Weisen
Und gehn von Haus zu Haus.

Ich möcht' als Reiter fliegen
Wohl in die blut'ge Schlacht;
Um stille Feuer liegen
Im Feld bei dunkler Nacht.

Hör' ich das Mühlrad gehen,
Ich weiß nicht, was ich will;
Ich möcht' am liebsten sterben,
Da wär's auf einmal still.

Poètes patriotiques.

Les uns, comme Schenkendorf, appartiennent au groupe romantique, d'autres, comme Körner et Arndt, restent fidèles à l'idéal classique.

BIBLIOGRAPHIE

W. HERBST. *Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege.* 1859, Mayence.

W. HERBST. *Fichte und Arndt als geistige Mitkämpfer der Befreiungszeit.* 1862.

HEINRICH PRÖHLE. *Kriegsdichter des 7 jährigen Kriegs und der Freiheitskriege.* 1863.

J. KNIPFER. *Die Dichter der Befreiungskriege*. 1870.

A. PICK. *Aus der Zeit der Not* (1806-1815).

G. KAUFMANN. *Politische Geschichte Deutschlands im 19. Jahrhundert*.

H. J. von Collin.

(1771-1811)

Heinrich Joseph von Collin, né à Vienne, est surtout connu comme auteur dramatique. Sa tragédie de *Regulus* obtint un grand succès. *Coriolan*, *les Horaces* et *les Curiaces* sont des œuvres estimables. Ses chansons guerrières „Wehrmannslieber“ ne manquent point de souffle et d'énergie. Collin se rattache à l'école classique. Son modèle préféré est Schiller.

Wachfeuer.

Weib und Kind, schläft wohl zu Haus!
Daß ihr schlafet, rückt' ich aus;
Wache hier in kalter Nacht,
Denk' an euch, ruf' ich mit Macht :
Tod oder Freiheit !

Schon aus weiter Ferne klingt,
Tief ins Herz dem Krieger dringt
Brudergruß, den in der Nacht
Mann dem Manne ruft mit Macht : —
Tod oder Freiheit !

Wo die Wachenseuer glühn,
Steht der Feind, und trost uns kühn;
Ruft hinüber durch die Nacht,
Wach' für Wache ruft mit Macht :
Tod oder Freiheit !

Wenn bald Schlachttumult erbraust,
 Kugelhagel zischend faust,
 Dann hinab in finstre Nacht
 Stürz' ihn unsers Rufes Macht :
 Tod oder Freiheit!

Ernst Moritz Arndt.

(1769-1860)

Arndt est le plus fécond et le plus farouche des poètes de la « guerre d'indépendance ». Né le 26 décembre 1769, à Schoritz, dans l'île de Rügen, qui appartenait alors à la Suède, il fit ses études aux Universités de Greifswald et d'Iéna, voyagea quelque temps en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en Italie, en France, et fut nommé, en 1806, professeur d'histoire à l'Université suédoise de Greifswald. Il dut s'enfuir en Suède après la publication du premier volume de *l'Esprit du Temps* (1807), dans lequel il attaquait violemment l'influence française. En 1813, il rentra en Allemagne avec le baron de Stein, dont il seconda les efforts patriotiques par de nombreux écrits, pamphlets, lieds, etc. Professeur à l'Université de Bonn en 1818, il fut accusé de menées démagogiques et suspendu de son emploi en 1820. Frédéric-Guillaume IV le lui rendit vingt ans plus tard. Arndt mourut en 1860.

La verve guerrière d'Arndt, — qui d'ailleurs ne prit jamais les armes, — est souvent brutale et forcenée.

BIBLIOGRAPHIE

SCHENKEL. *Arndts Leben*. 1869.

BAUR. *Arndts Leben*. Hamburg, 1882.

MEISNER und GEERDE. *E. M. Arndt, ein Lebensbild in Briefen*. Berlin, 1898.

Des Deutschen Vaterland¹.

1. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Preußenland? Ist's Schwabenland?
Ist's wo am Rhein die Rebe blüht?
Ist's wo am Belt die Möwe zieht?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!
2. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Bayerland, ist's Steierland?
Ist's, wo des Marsen Rind sich streckt?
Ist's, wo der Märker Eisen rect?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!
3. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Pommerland, Westfalenland?
Ist's wo der Sand der Dünen weht?
Ist's wo die Donau brausend geht?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!
4. Was ist des Deutschen Vaterland?
So nenne mir das große Land!
Ist's Land der Schweizer, ist's Tirol?
Das Land und Volk gefiel mir wohl;
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein.
5. Was ist des Deutschen Vaterland?
So nenne mir das große Land!
Gewiß ist es das Osterreich,
An Ehren und an Siegen reich?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein.

1. C'est l'hymne des « pangermanistes. »

6. Was ist des Deutschen Vaterland?
 So nenne mir das große Land!
 So weit die deutsche Zunge klingt,
 Und Gott im Himmel Lieder singt,
 Das soll es sein,
 Das, wackerer Deutscher, nenne dein!
7. Das ist des Deutschen Vaterland,
 Wo Eide schwört der Druck der Hand,
 Wo Treue hell vom Auge bligt,
 Und Liebe warm im Herzen sitzt —
 Das soll es sein,
 Das, wackerer Deutscher, nenne dein !!
8. Das ist des Deutschen Vaterland,
 Wo Jorn vertilgt den welschen Land²,
 Wo jeder Franzmann³ heißet Feind,
 Wo jeder Deutsche heißet Freund —
 Das soll es sein!
 Das ganze Deutschland soll es sein!

1. Cf. page 32, Deutschland, de Wächter et page 36 Deutsches Volksthum, de Jahn.

2. Den welschen Land. C'est par ces termes que Arndt désigne le plus souvent „das französische Wesen.“ Il est vrai qu'il parle aussi de la lâcheté, de la perfidie et de la cruauté naturelles des Français. Ces violences de langage paraissent bénignes quand on a lu les hymnes des poètes de 1870. Il en est qui respirent une fureur sanguinaire; d'autres sont d'une grossièreté révoltante.

Julius Waldemar Grosse (né en 1828), traite nos soldats de „Schurken, Hyänen, Bestien, Teufel, gelbe Hunde.“

Adolphe Katsch, né en 1813, est encore plus éloquent; il en remonterait aux héros d'Homère. Nous sommes, à ses yeux, des : „Räuber, Schinder, Gurgelschneider, Nasen-Dhren-Kopfab-schneider,“ et il appelle sur nous la colère de Dieu et de la Prusse.

3. Franzmann, sobriquet pour Franzose.

9. Das ganze Deutschland soll es sein !
O Gott vom Himmel sieh darein
Und gieb uns rechten deutschen Mut,
Daß wir es lieben treu und gut!
Das soll es sein !
Das ganze Deutschland soll es sein !
-

Maximilian von Schenkendorf.

(1783-1817)

L'inspiration est à la fois religieuse et patriotique chez Gottlob Ferdinand Maximilian Gottfried von Schenkendorf qui naquit le 11 décembre 1783, à Tilsitt, occupa différents emplois dans l'administration civile, prit part à la campagne de 1813 et mourut en 1817. Il rêve l'unité religieuse et politique de l'Allemagne, dont le souverain devra être :

„Ein Priester und ein Ritterschild.“

C'était l'idéal des romantiques.

Muttersprache.

Muttersprache, Mutterlaut,
Wie so wonnesam, so traut!
Erstes Wort, das mir erschallet,
Süßes, großes Liebeswort
Erster Ton, den ich gelallet,
Klingest ewig in mir fort.

Ach, wie trüb' ist meinem Sinn,
Wann ich in der Fremde bin,

Wann ich fremde Zungen üben,
 Fremde Worte brauchen muß,
 Die ich nimmermehr kann lieben¹,
 Die nicht klingen als ein Gruß!

Sprache, schön und wunderbar,
 Ach, wie klingest du so klar!
 Will noch tiefer mich vertiefen
 In den Reichtum, in die Pracht,
 Ist mir's doch als ob mich riefen
 Väter aus des Grabes Nacht.

Klinge, klinge fort und fort,
 Heldensprache, Liebeswort,
 Steig' empor aus tiefen Gräften,
 Längst verschollnes, altes Lied!
 Leb' aufs neu' in heil'gen Schriften,
 Daß dir jedes Herz erglöh!

Überall weht Gottes Hauch,
 Heilig ist wohl mancher Brauch.
 Aber soll ich beten, danken,
 Geb' ich meine Liebe kund,
 Meine seligsten Gedanken
 Sprech' ich, wie der Mutter Mund².

1. Lieben, rime très mal avec üben.

2. Cf. les vers suivants de F. Hebbel :

Deutsche Sprache.

Schön erscheint sie mir nicht, die deutsche Sprache, doch schön ist
 Auch die französische nicht, nur die italische klingt.
 Aber ich finde sie reich, wie irgend eine der Völker,
 Finde den köstlichsten Schatz treffender Wörter gehäuft,
 Finde unendliche Freiheit, sie so und anders zu stellen,
 Bis der Gedanke die Form, bis er die Färbung erlangt,
 Bis er sich leicht verwebt in fremde Gedanken, und dennoch
 Das Gepräge des Ichs, dem er entsprang, nicht verliert.

Cf. aussi pages 29, 30 et 36.

Karl Theodor Körner.

(1791-1813)

Th. Körner, le fils de l'ami de Schiller, le *Tyrtée allemand*, naquit le 23 septembre 1791 à Dresde, s'engagea dans le corps franc de Lützow en 1813 et périt la même année dans un combat livré non loin de Gadebusch dans le Mecklembourg. Th. Körner, mort à vingt-deux ans, n'a laissé que des œuvres imparfaites qui trahissent l'inexpérience de son talent. Il avait été nommé, en 1812, poète du théâtre impérial de Vienne et semblait destiné à marcher sur les traces de Schiller qu'il prenait pour modèle. Outre quelques tragédies, il a écrit des comédies, imitées de Kotzebue (1761-1819). Ses poésies guerrières et patriotiques, réunies sous le titre de „Leier und Schwert," respirent une belle ardeur de courage et une passion généreuse (1814).

BIBLIOGRAPHIE

Biographie par ADOLF KOHUT. 1891.

PESCHEL und WILDENOW. *Theodor Körner und die Seinen*. 2 vol. Leipzig, 1898.

Abschied vom Leben¹.

Die Wunde brennt; — die bleichen Lippen beben. —

Ich fühl's an meines Herzens matterm Schlage,

Hier steh' ich an den Marken meiner Tage. —

Gott, wie du willst! dir hab' ich mich ergeben! —

Viel goldne Bilder sah ich um mich schweben; —

Das schöne Traumbild wird zur Totenklage. —

Mut! Mut! — Was ich so treu im Herzen trage,

Das muß ja doch dort ewig mit mir leben! —

1. Abschied vom Leben. Körner écrivit ce beau sonnet en 1813, après avoir reçu, dans une affaire près de Leipzig, une blessure qu'il croyait mortelle.

Und was ich hier als Heiligtum erkannte,
 Wofür ich rasch und jugendlich entbrannte :
 Ob ich's nun Freiheit, ob ich's Liebe nannte,
 Als lichten Seraph seh' ich's vor mir stehen, —
 Und wie die Sinne langsam mir vergehen,
 Trägt mich ein Hauch zu morgenroten Höhen.

Poésie dramatique.¹

Heinrich von Kleist.

(1777-1811)

Esprit inconstant, imagination exaltée, Kleist resta toute sa vie, comme l'avait appelé un de ses précepteurs : „ein nicht zu dämpfender Feuergeist.“ La fièvre qui l'agite se communique à tous ses personnages, chez lesquels rien n'est plus rare que la santé morale. Les classiques voulaient créer des types; l'étude de l'homme conserve chez eux un caractère général, valable pour l'humanité entière. Kleist crée des individus et il s'applique à nous les peindre tels qu'il les voit, c'est-à-dire avec une effrayante lucidité et une pénétration incroyable. Il pousse l'analyse de l'âme jusqu'à ces limites extrêmes où la psychologie se confond avec la pathologie.

A force d'étudier ainsi au microscope les fibres les plus

1. Les principaux auteurs dramatiques qui se rattachent plus ou moins étroitement à l'école romantique sont : *Zacharias Werner* (1768-1823), dont la fameuse tragédie fataliste *Le 24 février*, suscita d'innombrables imitations; *Müllner* (1768-1823), qui écrivit un *Vingt-neuf février* encore plus sombre que le drame de Werner; *Ernst von Houwald* (1778-1845); *Oehlenschläger* (1779-1850); *Immermann* (1796-1840); *Michel Beer* (1800-1833) et *Grabbe* (1801-1836). Aucun d'eux n'a laissé une œuvre forte et durable.

secrètes du cœur, il en arrive à grossir les moindres traits, à outrer tous les sentiments, à prêter à toutes les passions des proportions monstrueuses. Cette exagération se traduit dans le style. La langue de Kleist, vivante, heurtée, tourmentée, d'une énergie souvent brutale, d'une concision parfois obscure, est la plus fidèle image de son génie.

Bernd Heinrich Wilhelm von Kleist naquit le 18 octobre 1777, à Francfort-sur-l'Oder. Il renonça, dès 1799, à la carrière militaire dans laquelle sa famille l'avait engagé, étudia quelque temps les sciences et la philosophie à l'Université de sa ville natale, mais, incapable de se fixer, il part, visite Berlin, l'Allemagne du sud, Paris, la Suisse (1801). En 1802, nous le trouvons à Weimar; l'année suivante, il parcourt la Suisse, l'Italie et la France. Un emploi qu'il obtient, en 1804, à la Chambre des domaines de Königsberg lui donne quelque stabilité. En 1807, il est arrêté par les Français aux portes de Berlin et envoyé à Châlons-sur-Marne, où il resta six mois prisonnier sur parole. A son retour, il s'établit quelque temps à Dresde, puis à Berlin. Les malheurs de sa patrie, dont il était vivement touché, l'échec de toutes ses entreprises, l'insuccès de ses tentatives dramatiques, des chagrins d'amour le poussèrent au suicide. Il se tua, le 21 novembre 1811, d'un coup de pistolet.

Ses principales œuvres sont cinq drames : „Die Familie Schrockenstein (1803), Penthesilea (1808), Räthchen von Heilbrunn (1809), die Hermannsschlacht (1809), Prinz Friedrich von Homburg (1810),“ une comédie „Der zerbrochene Krug“, des nouvelles, dont la meilleure est „Michael Kohlhaas“, et des poésies patriotiques.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Kleist furent d'abord publiées par Tieck. Nouvelle édition, avec une excellente biographie par JULIAN SCHMIDT. 3 vol. Berlin, 1859.

Édition Zolling dans la collection Kürschner.

WILBRANDT. *Heinrich von Kleist*. Nördlingen, 1863.

OTTO BRAHM. *Heinrich von Kleist*. Berlin, 1892.

BONAFOUS. *Henri de Kleist*. Paris, 1894.

Prinz Friedrich von Homburg.

Acte III, scène I.

Scène : Fehrbellin. Ein Gefängnis¹.

Prinz von Homburg.

Ich denk's mir so. Ich bin ihm² wert, das weiß ich,
Wert wie ein Sohn; das hat seit früher Kindheit
Sein Herz in tausend Proben mir bewiesen.
Was für ein Zweifel ist's, der dich bewegt?
Schien er am Wachstum meines jungen Ruhms
Nicht mehr fast als ich selbst sich zu erfreun?
Bin ich nicht alles, was ich bin, durch ihn?
Und er, er sollte lieblos jetzt die Pflanze,
Die er selbst zog, bloß weil sie sich ein wenig
Zu rasch und üppig in die Blume warf,
Mißgünstig in den Staub daniedertreten?
Das glaubt' ich seinem schlimmsten Feinde nicht,
Viel weniger dir, der du ihn kennst und liebst.

Hohenzollern³ (bedeutend).

Du standst dem Kriebsrecht, Arthur, im Verhör
Und bist des⁴ Glaubens noch?

Prinz von Homburg.

Weil ich ihm stand.

Bei dem lebend'gen Gott, so weit geht keiner,
Der nicht gesonnen wäre zu begnad'gen!
Dort eben, vor der Schranke des Gerichts,
Dort war's, wo mein Vertrauen sich wiederfand.

1. A la bataille de Fehrbellin, (28 juin 1675), le prince de Homburg, général de cavalerie, a poursuivi les Suédois malgré les ordres de l'Electeur. Un conseil de guerre vient de le condamner à mort.

2. Ihm. Il s'agit du Grand-Electeur, Frédéric-Guillaume I^{er} (1640-1688), le fondateur de l'Etat prussien.

3. Hohenzollern. Le comte de Hohenzollern, personnage de la suite de l'Electeur.

4. Des = dieses.

War's denn ein todeswürdiges Verbrechen,
 Zwei Augenblicke früher als befohlen
 Die schwed'sche Macht in Staub gelegt zu haben?
 Und welch ein Frevel sonst drückt meine Brust?
 Wie könnt' er doch vor diesen Tisch mich laden
 Von Richtern, herzlos, die den Tulen gleich
 Stets von der Kugel mir das Grablied¹ singen :
 Dächt' er mit einem heitern Herrscherspruch
 Nicht als ein Gott in ihren Kreis zu treten?
 Mein, Freund, er sammelt diese Nacht von Wolken
 Nur um mein Haupt, um wie die Sonne mir
 Durch ihren Dunstkreis strahlend aufzugehn :
 Und diese Lust, fürwahr, kann ich ihm gönnen.

Hohenzollern.

Das Kriegsrecht gleichwohl, sagt man, hat gesprochen.

Prinz von Homburg.

Ich höre, ja : auf Tod.

Hohenzollern (erstaunt).

Du weißt es schon?

Prinz von Homburg.

Golz², der dem Spruch des Kriegsrechts beigewohnt,
 Hat mir gemeldet, wie er ausgefallen.

Hohenzollern.

Nun denn, bei Gott, der Umstand rührt dich nicht?

Prinz von Homburg.

Mich? Nicht im mindesten.

Hohenzollern.

Du Rasender!

Und worauf stützt sich deine Sicherheit?

Prinz von Homburg.

Auf mein Gefühl von ihm.

1. Das Grablied . . . von der Kugel. Inversion un peu forcée
 comme il s'en trouve beaucoup chez Kleist.

2. Golz, capitaine de cavalerie.

(Er steht auf.)

Ich bitte, laß mich!

Was soll ich mich mit falschen Zweifeln quälen?

(Er besinnt sich und läßt sich wieder nieder. — Pause.)

Das Kriegsgesetz mußte auf den Tod erkennen:

So lautet das Gesetz, nach dem es richtet;

Doch eh' er solch ein Urtheil läßt vollstrecken,

Eh' er dies Herz hier, das so treu ihn liebt,

Auf eines Luchses Wink der Kugel preis giebt,

Eh', sieh, eh' öffnet er die eigne Brust sich

Und spritzt sein Blut selbst tropfenweis in Staub.

Hohenzollern.

Nun, Arthur, ich versichre dich —

Prinz von Homburg (unwillig).

O, Lieber —

Hohenzollern.

Der Marschall —

Prinz von Homburg (ebenso).

Laß mich, Freund!

Hohenzollern.

Zwei Worte hör' noch!

Wenn die dir auch nichts gelten, schweig' ich still.

Prinz von Homburg (wendet sich wieder zu ihm).

Du hörst, ich weiß von allem. Nun, was ist's?

Hohenzollern.

Der Marschall¹ hat, höchst seltsam ist's, soeben

Das Todesurtheil im Schloß² ihm überreicht:

Und er, statt, wie das Urtheil frei ihm stellt,

Dich zu begnadigen, er hat befohlen,

Daß es zur Unterschrift ihm kommen soll.

Prinz von Homburg.

Gleichviel. Du hörst —

1. Le maréchal Dörfling.

Hohenzollern.

Gleichviel?

Prinz von Homburg.

Zur Unterschrift?

Hohenzollern.

Bei meiner Ehr', ich kann es dich versichern.

Prinz von Homburg.

Das Urteil? Nein, die Schrift?

Hohenzollern.

Das Todesurteil.

Prinz von Homburg.

Wer hat dir das gesagt?

Hohenzollern.

Er selbst, der Marschall.

Prinz von Homburg.

Wann?

Hohenzollern.

Eben jetzt.

Prinz von Homburg.

Als er vom Herrn zurückkam?

Hohenzollern.

Als er vom Herrn die Treppe niederstieg.

Er fügt' hinzu, da er bestürzt mich sah,

Verloren sei noch nichts, und morgen sei

Auch noch ein Tag, dich zu begnadigen;

Doch seine bleiche Lippe widerlegte

Ihr eignes Wort und sprach: Ich fürchte, nein!

Prinz von Homburg (steht auf).

Er könnte — nein — so ungeheuerer

Entschliefungen in seinem Busen wälzen?

Um eines Fehls, der Brille kaum bemerkbar,

In dem Demanten, den er jüngst empfing,

In Staub den Geber treten? Eine That,

Die weiß den Dei von Algier brennt¹, mit Flügeln,
 Nach Art der Cherubime silberglänzig,
 Den Sardanapal ziert und die gesamte
 Ultrömische Tyrannenreihe schuldlos,
 Wie Kinder, die am Mutterbusen sterben,
 Auf Gottes rechte Seit' hinüberwirft?

Hohenzollern (der gleichfalls aufgestanden).
 Du mußt, mein Freund, dich davon überzeugen.

Prinz von Homburg.
 Und der Feldmarschall schwieg und sagte nichts?
 Hohenzollern.

Was sollt' er sagen?

Prinz von Homburg.
 O Himmel, meine Hoffnung!

Hohenzollern.
 Hast du vielleicht je einen Schritt gethan,
 Sei's wissentlich, sei's unbewußt,
 Der seinem stolzen Geist zu nah getreten?²

Prinz von Homburg.
 Niemals.

Hohenzollern.
 Besinne dich.

Prinz von Homburg
 Niemals, beim Himmel!
 Mir war der Schatten seines Hauptes heilig.

Hohenzollern.
 Arthur, sei mir nicht böse, wenn ich zweifle.
 Graf Horn traf, der Gesandte Schwedens, ein,
 Und sein Geschäft geht, wie man hier versichert,
 An die Prinzessin von Dranien³.

1. Weiß . . . brennt, blanchit.

2. Der seinem stolzen . . . qui ait offensé sa fierté.

3. Die Prinzessin von Dranien, Natalie, la nièce de l'Electeur, aimée du prince de Homburg.

Ein Wort, das die Kurfürstin Tante sprach,
 Hat aufs empfindlichste den Herrn getroffen :
 Man sagt, das Fräulein habe schon gewählt.
 Bist du auf keine Weise hier im Spiele?

Prinz von Homburg.

O Gott, was sagst du mir?

Hohenzollern.

Bist du's? Bist du's?

Prinz von Homburg.

Ich bin's, mein Freund. Jetzt ist mir alles klar;
 Es stürzt der Antrag ins Verderben mich;
 An ihrer Weigerung, wisse, bin ich schuld,
 Weil mir sich die Prinzessin anverlobt.

Hohenzollern.

Du unbesonnener Thor, was machtest du?
 Wie oft hat dich mein treuer Mund gewarnt!

Prinz von Homburg.

O Freund, hilf, rette mich! Ich bin verloren.

Hohenzollern.

Ja, welch ein Ausweg führt aus dieser Not?
 Willst du vielleicht die Fürstin Tante sprechen?

Prinz von Homburg. (wendet sich).

He, Wache!

Reiter (im Hintergrund).

Hier.

Prinz von Homburg.

Ruft euren Offizier!

(Er nimmt eilig einen Mantel um von der Wand und setzt einen Federhut auf, der auf dem Tisch liegt.)

Hohenzollern (indem er ihm behilflich ist).

Der Schritt kann, klug gewandt, dir Rettung bringen.
 Denn kann der Kurfürst nur mit König Karl
 Um den bewußten Preis den Frieden schließen,
 So sollst du sehn, sein Herz veröhnt sich dir,
 Und gleich, in wenig Stunden, bist du frei.

Zweiter Auftritt.

Der Offizier tritt auf. — Die Vorigen.

Prinz von Homburg (zu dem Offizier).

Stranz, übergeben bin ich deiner Wache;
Erlaub', in einem dringenden Geschäft
Daß ich auf eine Stunde mich entferne.

Der Offizier.

Mein Prinz, mir übergeben bist du nicht;
Die Ordre, die man mir erteilt hat, lautet,
Dich gehn zu lassen frei, wohin du willst.

Prinz von Homburg.

Selt'fam! So bin ich kein Gefangener?

Der Offizier.

Vergieb; dein Wort ist eine Fessel auch.

Hohenzollern (bricht auf).

Auch gut! gleichviel!

Prinz von Homburg.

Wohlan, so leb' denn wohl!

Hohenzollern.

Die Fessel folgt dem Prinzen auf dem Fuße!

Prinz von Homburg.

Ich geh' aufs Schloß zu meiner Tante nur
Und bin in zwei Minuten wieder hier.

(Alle ab.)

Scene: Zimmer der Kurfürstin.

Dritter Auftritt.

Die Kurfürstin und Natalie treten auf.

Kurfürstin.

Komm, meine Tochter, komm; dir schlägt die Stunde.
Graf Gustav Horn, der schwedische Gesandte,
Und die Gesellschaft hat das Schloß verlassen;

Im Kabinett des Dnkels seh' ich Licht;
 Komm, leg' das Tuch dir um und schleich' dich zu ihm,
 Und sieh, ob du den Freund dir retten kannst.

(Sie wollen gehen.)

Vierter Auftritt.

Eine Hofdame tritt auf. — Die Vorigen.

Die Hofdame.

Prinz Homburg, gnäd'ge Frau, ist vor der Thür.
 Raum weiß ich wahrlich, ob ich recht gesehn.

Kurfürstin (betroffen).

O Gott!

Natalie.

Er selbst?

Kurfürstin.

Hat er denn nicht Arrest?

Die Hofdame.

Er steht in Federhut und Mantel draußen
 Und steht bestürzt und dringend um Gehör.

Kurfürstin (unwillig).

Der Unbesonnene! Sein Wort zu brechen!

Natalie.

Wer weiß, was ihn bedrängt.

Kurfürstin (nach einigem Bedenken).

Läßt ihn herein!

(Sie setzt sich auf einen Stuhl.)

Fünfter Auftritt.

Der Prinz von Homburg tritt auf. — Die Vorigen.

Prinz von Homburg.

O meine Mutter!

(Er läßt sich auf die Kniee vor ihr nieder.)

Kurfürstin.

Prinz, was wollt Ihr hier?

Prinz von Homburg.

O laß mich deine Knie umfassen, Mutter!

Kurfürstin zu unterdrückter Rührung.

Gefangen seid Ihr, Prinz, und kommt hierher!

Was häßt Ihr neue Schuld zu Eurer alten?

Prinz von Homburg zwingt.

Weißt du, was mir geschehn?

Kurfürstin.

Ich weiß um alles!

Was aber kann ich Armut für Euch thun?

Prinz von Homburg.

O, meine Mutter, also sprächst du nicht,

Wenn dich der Tod umschauerte wie mich!

Du scheinst mit Himmelskräften, rettenden,

Du mir, das Fräulein, deine Frau'n begabt,

Mir alles ringsumber; dem Trostknecht könnt' ich,

Dem schlechtesten, der deiner Würde pflegt,

Gehängt am Halse stehn: Rette mich!

Nur ich allein auf Gottes weiter Erde

Bin hilflos, ein Verlassner, und kann nichts!

Kurfürstin.

Du bist ganz außer dir! Was ist geschehn?

Prinz von Homburg.

Ach, auf dem Wege, der mich zu dir führte,

Sah ich das Grab beim Schein der Fackeln öffnen,

Das morgen mein Gebein empfangen soll!

Sieh, diese Augen, Tante, die dich anschauen,

Will man mit Nacht umschatten, diesen Busen

Mit mörderischen Kugeln mir durchbohren!

Bestellt sind auf dem Markte schon die Fenster,

Die auf das öde Schauspiel niedergehn;

Und der die Zukunft auf des Lebens Gipfel

Heut wie ein Feenreich noch überschaut,

Liegt in zwei engen Brettern leblos morgen,

Und ein Gestein sagt dir von ihm: Er war!

(Die Prinzessin, welche bisher auf die Schultern der Hofdame gelehnt in der Ferne gestanden hat, läßt sich bei diesen Worten erschüttert an einem Tisch nieder und weint.)

Kurfürstin.

Mein Sohn, wenn's so des Himmels Wille ist,
Wirßt du mit Mut dich und mit Fassung rüsten!

Prinz von Homburg.

O, Gottes Welt, o Mutter, ist so schön!¹
Laß mich nicht, fleh' ich, eh' die Stunde schlägt,
Zu jenen schwarzen Schatten niedersteigen!
Mag er doch sonst, wenn ich gefehlt, mich strafen,
Warum die Kugel eben muß es sein?
Mag er mich meiner Ämter doch entsetzen,
Mit Raffung, wenn's das Gesetz so will,
Mich aus dem Heer entfernen: Gott des Himmels,
Seit ich mein Grab sah, will ich nichts als leben
Und frage nichts mehr, ob es rühmlich sei!

Kurfürstin.

Steh auf, mein Sohn, steh auf! Was sprichst du da?
Du bist zu sehr erschüttert; fasse dich!

Prinz von Homburg.

Nicht, Tante, eh'r, als bis du mir gelobt,
Mit einem Fußfall, der mein Dasein rette,
Fleh'nd seinem höchsten Angesicht zu nah'n!
Dir übergab zu Homburg, als sie starb,
Frau Hedwig mich und sprach, die Jugendfreundin:
Sei ihm die Mutter, wenn ich nicht mehr bin!
Du beugtest tiefgerührt, am Bette knieend,
Auf ihre Hand dich und erwidertest:
Er soll mir sein, als hätt' ich ihn erzeugt!
Nun, jetzt erinnr' ich dich an solch ein Wort.
Geh hin, als hätt'st du mich erzeugt, und sprich:

1. Cf. Victor Hugo:

La vie est chère à l'homme, entre les dons du ciel:
Nous bénissons toujours le Dieu qui nous convie
Au banquet d'absinthe et de miel.

Um Gnade fleh' ich, Gnade; laß ihn frei!
Ach, und komm mir zurück und sprich: du bist's.

Kurfürstin (weint.)

Mein teurer Sohn, es ist bereits geschehn;
Doch alles, was ich flehte, war umsonst.

Prinz von Homburg.

Ich gebe jeden Anspruch auf an Glück.
Nataliens, das vergiß nicht ihm zu melden,
Begehr' ich gar nicht mehr, in meinem Busen
Ist alle Bärtlichkeit für sie verlöscht;
Frei ist sie, wie das Reh auf Heiden, wieder
Mit Hand und Mund, als wär' ich nie gewesen;
Verschenken kann sie sich, und wenn's Karl Gustav,
Der Schweden König, ist, so lob' ich sie.
Ich will auf meine Güter gehn am Rhein,
Da will ich bauen, will ich niederreißen,
Daß mir der Schweiß herabtrießt, säen, ernten,
Als wär's für Weib und Kind, allein genießen,
Und wenn ich erntete, von neuem säen,
Und in dem Kreis herum das Leben jagen,
Bis es am Abend niedersinkt und stirbt².

1. Karl Gustav, au datif.

2. Réminiscence d'un passage du *Tasse* de Goethe. Le poète sollicite un emploi, fût-ce le plus humble, dans un château du duc. (Acte V, scène IV):

Dort schickt mich hin! Dort laßt mich euer sein!
Wie will ich deine Bäume pflegen! Die Citronen
Im Herbst mit Brettern und mit Ziegeln decken
Und mit verbundnem Rohre wohl verwahren!
Es sollen schöne Blumen in den Beeten
Die breiten Wurzeln schlagen; rein und zierlich
Soll jeder Gang und jedes Fleckchen sein.
Und laßt mir auch die Sorge des Palastes!
Ich will zur rechten Zeit die Fenster öffnen,
Daß Feuchtigkeit nicht den Gemälden schade;
Die schön mit Stuckatur verzierten Wände
Will ich mit einem leichten Wedel säubern,
Es soll das Estrich blank und reinlich glänzen,
Es soll kein Stein, kein Ziegel sich verrücken,
Es soll kein Gras aus einer Ritze keimen!

Kurfürstin.

Wohlan, keh' jetzt nur heim in dein Gefängnis!
Das ist die erste Forderung meiner Gunst.

Prinz von Homburg (steht auf und wendet sich zur Prinzessin.)
Du armes Mädchen weinst! Die Sonne leuchtet
Heut alle deine Hoffnungen zu Grab!
Entschieden hat dein erst Gefühl für mich,
Und deine Miene sagt mir, treu wie Gold,
Du wirst dich nimmer einem andern weihn.
Ja, was erschwing' ich Ärmster, das dich tröste?
Geh an den Main, rat' ich, ins Stift der Jungfrau,
Zu deiner Base Thurn, such' in den Bergen
Dir einen Knaben, blondgelockt wie ich,
Kauf' ihn mit Gold und Silber dir, drück' ihn
An deine Brust und lehr' ihn : Mutter! stammeln;
Und wenn er größer ist, so unterweis' ihn,
Wie man den Sterbenden die Augen schließt :
Das ist das ganze Glück, das vor dir liegt!

Natalie (mutig und erhebend, indem sie aufsteht und ihre
Hand in die seinige legt).

Geh, junger Held, in deines Kerkers Haft,
Und auf dem Rückweg schau noch einmal ruhig
Das Grab dir an, das dir geöffnet ward;
Ist's um nichts finst'rer doch und um nichts breiter,
Als es dir tausendmal die Schlacht gezeigt.
Inzwischen werd' ich, in dem Tod dir treu,
Ein rettend Wort für dich dem Oheim wagen :
Vielleicht gelingt es mir, sein Herz zu rühren
Und dich von allem Kummer zu befreien!

(Pause.)

Prinz von Homburg (faltet, in ihrem Anschauen verloren,
die Hände).

Hätt'st du zwei Flügel, Jungfrau, an den Schultern,
Für einen Engel wahrlich hielt' ich dich!
O Gott, hört' ich auch recht? Du für mich sprechen?

Wo ruhte denn der Köcher dir der Rede!
 Bis heute, liebes Kind, das du willst wagen,
 Den Herrn in solcher Sache anzugehn?
 O Hoffungslicht, das plötzlich mich erquickt!

Matalle.

Gott wird die Pfelle mir, die treffen, reichen!
 Doch wenn der Kurfürst des Gesetzes Spruch
 Nicht ändern kann, nicht kann : wohlan, so wirst du
 Dich tapfer ihm, der Tapfre, unterwerfen,
 Und, der im Leben tausendmal gesiegt,
 Er wird auch noch im Tod zu siegen wissen!

Kurfürstin.

Hinweg; die Zeit verstreicht, die günstig ist!

Prinz von Homburg.

Nun, alle Heil'gen mögen dich beschirmen!
 Leb' wohl! Leb' wohl! Und was du auch erringst,
 Vergönne mir ein Zeichen vom Erfolg²!

(Alle ab.)

L'orientalisme.

C'est un produit du romantisme. Il répond à cette tendance à l'universalité et à ce goût de l'exotique qui sont un des principaux caractères de l'école : ici encore Goethe avait frayé les voies.

1. Der Köcher der Rede. Kleist use fréquemment de ces métaphores empruntées aux anciens, et assez souvent, comme ici, il s'en sert mal à propos.

2. Cette scène est une des plus dramatiques du théâtre allemand. L'horreur, le frisson de la mort envahissant une âme ordinairement inaccessible à la crainte et habituée à tous les périls n'ont jamais été exprimés avec un réalisme plus saisissant. Cf. la fin d'*Egmont*, dont Kleist a dû se souvenir lorsqu'il a écrit cette scène.

Friedrich Rückert.

(1788-1866)

Né le 16 mai 1788, à Schweinfurt en Franconie, Friedrich Rückert étudia le droit et la philologie à Wurzburg et à Iéna, se prépara à la carrière universitaire, fit un voyage en Italie, où il s'initia à la poésie populaire et aux rythmes savants, se lia à Vienne avec le célèbre orientaliste Hammer-Purgstall, auteur d'une traduction du poète persan Hafis (1813) et se mit à étudier avec ardeur les langues orientales. On le chargea, en 1826, de les enseigner à l'Université d'Erlangen. En 1841, Frédéric-Guillaume IV lui confia la même chaire à Berlin. Sept ans plus tard, Rückert se retira à Neussess, près de Cobourg, où il mourut le 31 janvier 1866.

L'auteur des *Sonnets cuirassés* (*Geharnischte Sonette*), des *Roses d'Orient* (1822), du *Printemps d'amour* (1823), et d'une foule de poésies orientales, reconnaissait lui-même qu'il avait trop écrit. Il a abordé tous les genres et n'a échoué que dans le drame. Versificateur admirable, écrivain raffiné, assoupli par l'étude de l'italien et des langues de l'Orient à toutes les subtilités du style et du rythme, Rückert a sacrifié trop souvent l'idée à la forme. Il n'est vraiment grand que comme traducteur et adaptateur. Par là, il se rapproche des romantiques, dont il ne partage ni les convictions religieuses ni les doctrines politiques.

La philosophie de Rückert, vaguement panthéistique, se résume en un optimisme aimable et indulgent. Ses principales œuvres, en dehors de celles que nous avons citées, sont les *Macames de Hariri* (1826), plaisant jeu d'esprit qui témoigne de la virtuosité du poète, *Nal et Damajanti* (1828), épopée indienne; la *Sagesse du Brahmane*, poème didactique (1836-1839); *Rostem et Suhrab* (1837), adaptation d'une légende persane, etc., etc.

Pendant la guerre d'indépendance, Rückert ne prit d'autre arme que sa plume et lança contre l'ennemi héréditaire ses sonnets cuirassés. Si quelques-uns sonnent la charge, la plupart succombent sous le poids de la cuirasse.

BIBLIOGRAPHIE

- Poésies complètes*, 12 vol. Francfort, 1867-1869.
Choix, par Rückert. Francfort, 1841.
 K. BEYER. *F. Rückert*. Francfort, 1868.
 Du même. *Nachgelassene Gedichte Rückerts und neue Beiträge zu dessen Leben und Schriften*. Vienne, 1877.
 F. MUNCKER. *F. Rückert*. Bamberg, 1890.
 BOXBERGER. *Rückert-Studien*.
 FORTLAGE. *Rückert und seine Werke*.
 VOIGT. *Rückerts Gedankenlyrik*.
-

Dem Liebesänger.

Wenn du willst im Menschenherzen
 Alle Saiten rühren an,
 Stimme du den Ton der Schmerzen
 Nicht den Klang der Freuden an.

Mancher ist wohl, der erfahren
 Hat auf Erden keine Lust;
 Keiner, der nicht still bewahren
 Wird ein Weh in seiner Brust¹.

Die Weisheit des Brahmanen.

Wenn es dir übel geht, nimm es für gut nur immer;
 Wenn du es übel nimmst, so geht es dir noch schlimmer.
 Und wenn der Freund dich fränkt, verzeih's ihm und versteh':
 Es ist ihm selbst nicht wohl, sonst thät er dir nicht weh.
 Und fränkt die Liebe dich, sei dir's zur Lieb' ein Sporn;
 Daß du die Rose hast, das merkst du erst am Dorn.

1. Cf. Alfred de Musset :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

.
 Behalte, was ich hier dir nicht will vorenthalten,
 Vier Lehren, die nicht sind in jedem Ohr enthalten.
 Dir geben einen Halt, im Leben einen Stab,
 Der Worte vier : Halt ein ! Halt aus ! Halt an ! Halt ab !
 Halt ein den Zorn, die Gier und jede Leidenschaft ;
 Halt aus, was dich betrifft, mit starker Seelenkraft.
 Halt an zum Guten, wen und wo du Macht gewannst ;
 Halt ab vom Bösen, wen, von Übel, was du kannst.
 Behalt' und halte dies, und ordne dein Verhalten
 Danach, so wirst du dich und wirst die Welt erhalten.

An die Sterne.

Sterne

In des Himmels Ferne !
 Die mit Strahlen besserer Welt
 Ihr die Erdendämmerung hellt,
 Schaun nicht Geisteraugen
 Von euch erdentwärts,
 Daß sie Frieden hauchen
 Ins umwölkte Herz ?

Sterne

In des Himmels Ferne !
 Träumt sich auch in jenem Raum
 Eines Lebens flücht'ger Traum ?
 Hebt Entzücken, Wonne,
 Trauer, Wehmut, Schmerz
 Jenseits unsrer Sonne
 Auch ein fühlend Herz ?

Sterne

In des Himmels Ferne !

Winkt ihr nicht schon Himmelsruh'
 Mir aus euern Fernen zu?
 Wird nicht einst dem Müden
 Auf den goldnen Au'n
 Ungetrübter Frieden
 In die Seele tau'n?

Sterne

In des Himmels Ferne!
 Bis mein Geist den Fittich hebt
 Und zu eurem Frieden schwebt,
 Hang' an euch mein Sehnen
 Hoffend, glaubevoll!
 O, ihr holden, schönen,
 Könnt ihr täuschen wohl?

Aus den „Bierzeilen“.

Was man nicht kann lassen
 Und noch weniger lassen,
 O Herz, da ist kein Mittel geblieben,
 Als es von ganzer Seele zu lieben¹.

1. Schiller a exprimé une pensée analogue dans la belle poésie intitulée „das Glück“ :

Jürne der Schönheit nicht, daß sie schön ist, daß sie verdienstlos,
 Wie der Lilie Kelch, prangt durch der Venus Geschenk!
 Laß sie die Glückliche sein; du schaust sie, du bist der Beglückte!
 Wie sie ohne Verdienst glänzt, so entzündet sie dich.

Le même écrit à Goethe, le 2 juillet 1796, après avoir lu *Wilhelm Meister* : „Wie lebhaft habe ich bei dieser Gelegenheit erfahren, daß das Vortreffliche eine Macht ist, daß es auf selbstsüchtige Gemüther auch nur als eine Macht wirken kann, daß es dem Vortrefflichen gegenüber keine Freiheit giebt als die Liebe.“

Goethe disait aussi :

„Gegen große Vorzüge eines andern giebt es kein Rettungsmittel als die Liebe.“

(Wahlverwandtschaften.)

Wehe dem, der zu sterben geht
Und keinem Liebe geschenkt hat,
Dem Becher, der zu Scherben geht
Und keinen Durst'gen getränkt hat.

Die Welt, die dich gebildet hat —
Du kannst der Pflicht dich nicht entschlagen,
Der Nötigung, nun auch an deiner Statt
Zu ihrer Bildung beizutragen.

August Graf von Platen-Hallermünde.
(1796-1835)

Platen méprisait la foule : la foule ignore Platen. Le caractère abstrait et hautain de sa poésie, la forme savante, la beauté marmoréenne, un peu froide de ses vers, le rendent inaccessible aux profanes. Il manque parfois d'imagination et presque toujours de spontanéité; l'émotion, le sentiment, traduits en une langue éthérée et dans des rythmes compliqués, semblent factices et contraints.

Platen naquit à Ansbach le 24 octobre 1796; il entra à l'école des cadets en 1806, à l'Institut des pages en 1810 et fut nommé sous-lieutenant dans l'armée bavaroise en 1814. Il connaissait déjà le latin, le grec et plusieurs langues modernes. Il profita des loisirs de la vie de garnison pour apprendre les langues orientales et étudier les chefs-d'œuvre de toutes les littératures modernes. Un congé illimité, qu'il obtint en 1818, lui permit de suivre les cours de l'Université de Wurzburg, puis de celle d'Erlangen, où les leçons de Schelling le retinrent plusieurs années. Dans ses fréquents voyages, il avait fait la connaissance de Goethe, de Jean-Paul, d'Uhland et de G. Schwab.

En 1821, parurent les *Feuilles lyriques* et son premier recueil de *ghasels*, l'année suivante les *Mélanges*, en 1823 les *Nouveaux ghasels* et une comédie romantique *La Pantoufle de verre*. — *Le Trésor de Rhampsinit* (1824) et la

Meine Liebste ist verschwunden,
Die dort gewohnet hat.

Sie hat mir Treu' versprochen
Gab mir ein'n Ring dabei;
Sie hat die Treu' gebrochen,
Das Ringlein sprang entzwei.

Ich möcht' als Spielmann reisen
Weit in die Welt hinaus,
Und singen meine Weisen
Und gehn von Haus zu Haus.

Ich möcht' als Reiter fliegen
Wohl in die blut'ge Schlacht;
Um stille Feuer liegen
Im Feld bei dunkler Nacht.

Hör' ich das Mühlrad gehen,
Ich weiß nicht, was ich will;
Ich möcht' am liebsten sterben,
Da wär's auf einmal still.

Poètes patriotiques.

Les uns, comme Schenkendorf, appartiennent au groupe romantique, d'autres, comme Körner et Arndt, restent fidèles à l'idéal classique.

BIBLIOGRAPHIE

W. HERBST. *Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege.* 1859, Mayence.

W. HERBST. *Fichte und Arndt als geistige Mitkämpfer der B* it. 1862.

PRÖHLE. *Kriegsdichter des 7 jährigen Kriegs und der Freiheitskriege.* 1863.

Fidélité réciproque (1825) (d'après un fabliau français), appartiennent encore à la période romantique du poète. Mais, dès l'année suivante, il couvre de ridicule les auteurs de drames fatalistes dans sa comédie aristophanesque *La Fourchette fatale* (1826). L'*Œdipe romantique* (1828) s'attaquait aux mêmes adversaires.

D'un voyage à Venise, qu'il avait fait en 1824, Platen avait rapporté ses beaux *Sonnets*, un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande.

Le nouveau roi de Bavière Louis I^{er} lui ayant accordé un congé définitif, tout en lui conservant son grade et son traitement, le poète partit sans retard pour l'Italie, qu'il appelait sa véritable patrie. Il ne cessera plus, dès lors, de prêcher et de pratiquer le culte de la Beauté, dont il s'était institué le grand prêtre. De rares séjours en Allemagne le confirmèrent dans sa résolution de vivre et de mourir sous le beau ciel du Midi. A côté d'études historiques auxquelles on doit son drame classique *La Ligue de Cambrai*, Platen écrivit des *Eglogues* et des *Idylles*, imitées de Théocrite, des *Odes* et des *Hymnes* inspirés d'Horace et de Pindare, des *Ghasels* à la manière d'Hafis. Il chanta l'amitié, l'amour, la beauté, l'Italie, et vengea la Pologne dans d'admirables odes, enflammées d'une généreuse indignation contre ses oppresseurs.

Une mort prématurée (le 5 décembre 1835, à Syracuse) ne lui permit pas de donner toute la mesure d'un talent mûri par la réflexion et par un prodigieux savoir.¹

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres, en un volume in-8°. Stuttgart, 1838.

Œuvres, en 5 vol. Stuttgart, 1843.

Edition Redlich, 3 vol. Hempel. Berlin, 1883.

Edition Gædeke (Cotta), 4 vol. Stuttgart.

Platens Tagebuch (1796-1825). Stuttgart, 1896-1900.

La meilleure étude qui ait été publiée sur Platen est celle de M. PAUL BESSON. (Paris. E. Leroux, 1894.)

1. Platen a eu de nombreux disciples : les plus célèbres sont Geibel et Hamerling.

Ghasel¹.

Die Fülle dieses Lebens erfüllt mich oft mit Schrecken,
 Als fielen alle Sterne vom Himmel, mich zu decken :
 Es reizt die Welt mein Auge durch tausend prächt'ge Formen,
 Wo soll vor diesem Drange, wie Saul, ich mich verstecken?
 Des Forschens Labyrinth! Der Kunst Gestaltenzauber!
 Der Völker That und Sage! Der Länder schöne Strecken!
 Auf meinem Busen lastet unendliche Begierde
 Nach jenen Schätzen allen, die Lieb' und Lust erwecken!
 So wär' ich längst erlegen; doch meine Blicke sollten,
 In einen Punkt verdichtet, des Schönen All entdecken :
 Seitdem du mir erschienen, entsagt' ich diesem Schweifen
 Nach allen Himmelswinkeln, nach allen Erbedecken.
 Es dampft der Quell der Jugend vom Fels im Wirbelstaube,
 Bis friedlich ihn und silbern umfängt der Liebe Becken.

Sonnets.

Venedig.

Wie lieblich ist's wenn sich der Tag verfühlet,
 Hinaus zu sehn, wo Schiff und Gondel schweben,
 Wenn die Lagune, ruhig, spiegelsehen,
 In sich verfließt, Venedig sanft umspület.

1. Ghasel. Ghasel (prononcez chasel) est un mot persan qui désigne un chant d'amour. Le ghasel se compose de six à vingt vers au plus. Les deux premiers vers sont astreints à la même rime, qui revient de deux en deux vers, dans le quatrième, le sixième, le huitième, etc. Les vers impairs sont rythmés mais ne riment ni entre eux ni avec les vers d'ordre pair. Le mètre, qui est le même d'un bout à l'autre du poème, se compose d'iambes, de trochées, de dactyles et d'anapestes.

La répétition de la même rime a pour objet d'insister sur le sentiment ou sur l'idée exprimée par le poète.

Ins Innre wieder dann gezogen fühlet
Das Auge sich, wo nach den Wolken streben
Palast und Kirche, wo ein lautes Leben
Auf allen Stufen des Rialto wühlet.

Ein frohes Völkchen lieber Müßiggänger,
Es schwärmt umher, es läßt durch nichts sich stören
Und stört auch niemals einen Grillenfänger.

Des Abends sammelt sich's zu ganzen Chören,
Denn auf dem Markusplage will's den Sänger
Und den Erzähler auf der Riva hören.

Vœux du poète.

Dies Land der Mühe, dieses Land des herben
Entsagens werd' ich ohne Seufzer missen,
Wo man, bedrängt von tausend Hindernissen,
Sich müde quält und dennoch muß verderben.

Zwar mancher Vorteil läßt sich hier erwerben,
Staatswürden, Wohlstand, eine Last von Wissen,
Und unsre Deutschen waren stets beflissen,
Sich abzulagen und geplagt zu sterben.

Ein solcher darf zu keiner Zeit ermatten,
Er fördre sich, er schmeichle jeder Mode
Und sei dabei, wo Glück und Macht sich gatten.

Mir, der ich bloß ein wandernder Rhapsode,
Genügt ein Freund, ein Becher Wein im Schatten
Und ein berühmter Name nach dem Tode.

Épigrammes.

Die modernen Tragiker.

I. Corneille.

Seht der Tragödie Schöpfer in mir! Der bedürftigen G
Gab ich zuerst Reichtum, Leben und Redegewalt.
Rückwärts ließ ich die griechische Fabel, und eine Gesd
Stellt' ich zuerst rein dar, ohne gemeinere Form :
Roms Herrschaft, Aufschwung und Verfall und verf
[Staa:
Zeigt' ich und zeigte sie wahr, aber mit Würde zugleich
Denn mir schien's, als wolle der Mensch in erhabenen G
Ohne Kontrast anschau große Naturen allein.

II. Racine.

Sinnreich trat in die Spuren ich ein des bewunderten M
Aber verweicht schon, ärmer an Kraft und Gen
Doch weil allzugalant ich der Liebe Sophistik entfal
Huldigen mir Frankreichs Kritiker allzugalant.
Zwar Melpomene segnete mich; doch wandte sich R
Weg, sie erkannte jedoch meinen Britannikus an

Grabchrift.

Ich war ein Dichter und empfand die Schläge
Der bösen Zeit, in welcher ich entsprossen¹;
Doch schon als Jüngling hab' ich Ruhm genosse
Und auf die Sprache drückt' ich mein Gepräge.

1. Allusion aux malheurs de l'Allemagne et surt mauvais goût du public.

Die Kunst zu lernen, war ich nie zu träge,
 Drum hab' ich neue Bahnen aufgeschloffen,
 In Reim und Rhythmus meinen Geist ergoffen,
 Die dauernd sind, wofern ich recht erwäge.

Gefänge formt' ich aus verschied'nen Stoffen,
 Lustspiele sind und Märchen¹ mir gelungen
 In einem Stil, den keiner übertroffen :

Der ich der Ode zweiten Preis errungen²
 Und im Sonett des Lebens Schmerz und Hoffen
 Und diesen Vers für meine Gruft gesungen.

Leopold Schefer. — Bodenstedt.

(1784-1862)

(1819-1892)

A Rückert et à Platen on peut rattacher deux poètes qui, par leur vie et par leurs œuvres, appartiennent à la période suivante : Leopold Schefer et Bodenstedt.

Leopold Schefer (1784-1862) imite Rückert dans son *Bréviaire laïque* (Laienbrevier, 1834) et Jean-Paul dans ses « Nouvelles ». Il a aussi écrit des poésies anacréontiques (*Haps in Hellas*). Citons un passage du Bréviaire :

Die Schönheit ist ein Kind der freien Seele
 Und kräftiger Gesundheit. Freie Völker,
 Die Edles dachten, Großes, einfach lebten,
 Sie waren schön in Massen. Willst du Schönheit,
 So gib dem Volke Freiheit, edeln Sinn,
 Beschäftigung, die Großes wirkt. Die Menschheit —
 Schon auf dem Weg zur Freiheit, weil sie reiner
 Und edler denkt und wahrer schaut und lebt —
 Ist auf dem Weg ins Reich der Schönheit, das

1. Le plus célèbre est le conte épique des *Abassides*.
2. Le premier prix appartenant à Pindare.

Auf Erden einst erblüht; denn Leibes Schönheit
Ist nur der Abdruck innerer Seelenschönheit,
Wie edle Frucht aus edlem Stamme wächst.
O, welche Güter wird die Menschheit einst
Zugleich erwerben und zugleich genießen!

Friedrich Martin von Bodenstedt (1819-1892) a imité la poésie orientale dans les « Chants de Mirza-Schaffy » et a traduit les poésies de Hafis (der Sänger von Schiras, 1877).

Aus „Mirza-Schaffy“.

Wo sich Kraft will offenbaren,
Wird sie Widerstand erfahren,
Schlechtes sucht mit Gutem Streit. —
Ist sie klein, wird sie erliegen,
Ist sie groß, so wird sie siegen
Über Lücke, Haß und Reid.
Aus derselben Ackerfrume
Wächst das Unkraut wie die Blume —
Und das Unkraut macht sich breit.
Doch es raubt nichts von dem Ruhme,
Dust und Glanz der schönen Blume.

Die Gypresse.

Die Gypresse ist der Freiheit Baum,
Nie zur Erde die Zweige senkt sie :
Empor zum lichten Himmelsraum
Ragt und die Blicke lenkt sie.
Schlank ist ihr Wuchs und fein ihr Laub,
Und keine Fruchtlast beugt sie;
Ihr Schmuck wird nicht des Winters Raub,
Von höherm Dasein zeugt sie.

Frei von dem lauten Weltgewühl
Den stillen Friedhof schmückt sie;
In ihrem Schatten ruht sich's kühl,
Den Blick vom Staub entrückt sie.

So ragt sie wie ein grüner Turm
Der Hoffnung in die Ferne —
Tief unter ihr nagt der Grabeswurm,
Hoch über ihr leuchten die Sterne.

L'humour. ¹

Jean Paul Friedrich Richter.

(1763-1825)

Du, dem unter Nartheit, unter Witz
Der Sehnsucht Zähnen an der Wimper blitzen,
In Scherz und Schmerzen schwärmender Bacchant!

Der Kunstform unbarmherziger Vernichter!
Du Feuerwerker, der romanische Richter,
Raketen aufwirft, Wasser, Rot und Sand!

Du, dem hart am überschwulstigen Busen
Ein Spötter wohnt, ein Plagegeist der Musen,
Der Todfeind des Erhab'nen, der Verstand!

Grabbichter, Jenseitsmensch, Schwindjuchtsbesinger!
Herz voll von Liebe, sel'ger Freude Bringer
Im armen Hüttchen an des Lebens Strand!

Du Kind, du Greis, du Kauz, Hanswurst und Engel!
Durchsicht'ger Seraph, breiter Erdenbengel,
Im Himmel Bürger und im Bayerland!

Komm, laß an deine reiche Brust mich sinken,
Komm, laß uns weinen, laß uns lachen, trinken,
In Bier und Thränen mächtiger Kneipant.

(Vischer.)

Dans ce portrait humoristique, tracé par la plume délicate d'un esthéticien doublé d'un psychologue, l'humoriste

1. Jean-Paul Richter est le plus grand des humoristes

Jean-Paul se serait reconnu et admiré avec un orgueil naïf.

Qu'est-ce que l'humour?¹ Les définitions abondent. Elles sont parfois contradictoires. Il semble bien que le premier élément de l'humour soit l'*ironie romantique*. Nous avons vu qu'il fallait entendre par là la prédominance absolue du moi, la personnalité de l'auteur apparaissant à chaque instant pour détruire l'unité de l'œuvre et l'unité de l'impression. L'humour suppose, en même temps qu'une vie intérieure très riche, l'observation et l'étude du monde extérieur, le sens du détail pittoresque, une tendresse fraternelle pour les êtres et les choses et surtout pour les plus humbles, la vision de l'infini dans le fini, le sentiment profond de l'universelle fragilité.

A tout cela, l'humoriste joint le goût et le besoin de la raillerie, mais d'une raillerie douce et bienveillante, dont il est lui-même le principal objet et qui s'amuse de plaisanteries familières et triviales, de jeux de mots et de calembours. L'auteur ne rit de la folie des autres et de la sienne que pour n'être pas obligé d'en pleurer; sa tristesse est souriante et sa gaité est mouillée de larmes.

Tous ces traits conviennent à Jean-Paul.² Ajoutons qu'il

allemands et le seul qu'on lise encore, de temps à autre.

Theodor Gottlieb Hippel (1741-1796) et Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), furent ses précurseurs et ses modèles.

1. Lire sur l'humour :

JEAN-PAUL RICHTER. *Vorschule der Aesthetik*.

CARLYLE. *Essays*, tomes I et III.

CARRIÈRE. *Aesthetik* (p. 224-247).

F. VISCHER. *Aesthetik* (un chapitre sur l'humour).

LAZARUS. *Das Leben der Seele*.

GEBHART. *De l'esprit artiste et de l'esprit humoriste*.

STAPFER. *Shakespeare et l'Antiquité* (2^e volume).

ANGELLIER. *Etude sur Burns* (2^e volume).

FIRMERY. *Etude sur J.-P. Richter* (chapitre XII).

2. Citons, au hasard, quelques traits d'humour de Jean-Paul. Il annoncera qu'il écrit une préface afin qu'on ne

recherche curieusement le bizarre, le fantastique. Il veut embarrasser et étourdir son lecteur. C'est un poète, auquel manquent le sens du rythme, l'inspiration et le sentiment artistiques; c'est un philosophe sans logique, un satirique sans fiel, un idéaliste fermement attaché à la réalité et à la vie, un réaliste perdu dans les rêves, un optimiste mélancolique et un pessimiste heureux de vivre.

Les personnages qu'il nous présente dans ses nombreux romans ont entre eux un air de parenté et rappellent, à s'y méprendre, la physionomie morale de leur créateur.

La langue de Jean-Paul n'est pas moins originale que son tour d'esprit. Elle emprunte son vocabulaire à tous les arts et à toutes les sciences, abuse des termes sonores et redondants, des composés étranges, antithétiques, des néologismes et des archaïsmes, des ellipses, des syncopes, des interjections et des métaphores. Il faut avoir l'esprit libre et l'humeur indulgente pour lire d'un bout à l'autre le plus court des écrits de Richter; le plus clair n'est pas toujours intelligible. Les titres, singuliers et surprenants, n'ont qu'un rapport lointain avec le sujet; le ton, très varié, est rarement simple et naturel.

Les Allemands placent néanmoins notre auteur au premier rang de leurs écrivains, et l'admirent de confiance, pour se dispenser de le lire. Il est vrai que Jean-Paul est foncièrement allemand, par sa candeur, par son amour de la nature et de la vie d'intérieur, par sa sensibilité souvent larmoyante, par son érudition touffue et indigeste, par ce verbiage pénible, pédantesque, déclamatoire et confus qui donne aux moindres banalités les apparences de la profondeur.

Né le 21 mars 1763, à Wunsiedel, village du nord de la Bavière, Jean-Paul Friedrich Richter connut, pendant son enfance et sa jeunesse, toutes les souffrances physiques et

prenne pas le premier chapitre pour une préface : au demeurant il n'a rien à dire. Ailleurs, après avoir fait un récit, il se reprend, déclare que ce qu'il vient de raconter est un rêve ou qu'il s'est trompé. Il intitule *Divertissement biographique* une dissertation sur la mort. — Il prête à Jésus-Christ une démonstration de la non-existence de Dieu, etc.

morales d'une extrême pauvreté. Il ne put terminer ses études de théologie à l'Université de Leipzig. En 1783, poussé par la faim, il se fit auteur et écrivit les *Procès groënlandais*, satire ennuyeuse et vague qui ne trouva point de lecteurs. Poursuivi par ses créanciers, le jeune Richter se réfugia auprès de sa mère, à Hof. La misère de la famille était si profonde, qu'un des fils de M^{me} Richter se suicida, pour débarrasser le ménage d'une bouche inutile. Lorsque plus tard, en 1790, quelques familles du voisinage chargèrent Jean-Paul de l'éducation de leurs enfants, sa situation s'améliora un peu.

Le roman de la *Loge invisible* (1792), dans lequel l'auteur renonçait à la satire pour faire du sentiment, obtint un vif succès; *Hesperus* (1795), fut accueilli avec un enthousiasme délirant. Jean-Paul reçut de tous côtés les invitations les plus flatteuses. A Weimar, Wieland et Herder l'accueillent à bras ouverts (1796); son voyage à Berlin, en 1800, fut un triomphe. En 1804, il se fixa à Baireuth, où il obtint, cinq ans plus tard, une pension de mille florins avec le titre de conseiller de légation. Il mourut le 14 novembre 1825.

Jean-Paul a passé toute sa vie à écrire; ses œuvres complètes ne forment pas moins de 60 volumes in-8°.

Citons seulement les principaux de ses ouvrages :

1° SATIRE : *Les Procès groënlandais* (1783) et les *Papiers du Diable* (1783).

2° ROMANS SENTIMENTAUX : *La Loge invisible* (1792-1793); *Hesperus* (1795); *Titan* (1800-1803).

3° ROMANS HUMORISTIQUES : *Siebenkäs* (1796-1797); *Flegeljahre* (1804-1805).

4° IDYLLES : *Wuz* (1790); *Quintus Fixlein* (1795); *Jubel-senior* (1797); *Fibel* (1812).

5° RÉCITS COMIQUES : *Schmelzle* (1809); *Katzenberger* (1809); *La Comète* (1820-1822).

6° OUVRAGES DE PHILOSOPHIE ET D'ESTHÉTIQUE : *Kampaner Thal* (1797); *Clavis Fichtiana* (1800); *Vorschule der Aesthetik* (1804); *Levana* (1807).

7° ŒUVRES POLITIQUES : *Freiheitsbüchlein* (1805); *Friedenspredigt in Deutschland gehalten* (1808).

BIBLIOGRAPHIE

Editions complètes: Berlin, 1826-1828 (60 volumes).

Avec une biographie par R. GOTTSCHALL. Berlin (Hempel), 12 vol. 1879.

Choix, par PAUL NERRLICH, dans la collection Kürschner (6 vol.).

— BASKE. *Zum Humor bei Jean-Paul*. Diss. 1887.

PAUL NERRLICH. *Jean-Paul; sein Leben und seine Werke*. Berlin, 1889.

— Un article substantiel de M. STAPFER, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1889). *Un humoriste allemand: Jean-Paul Frédéric Richter*.

Une belle *Etude* de M. FIRMERY, sur la vie et les œuvres de Jean-Paul Frédéric Richter (1886).

JOSEF MÜLLER. *Jean-Paul und seine Bedeutung für die Gegenwart*. München, 1894 (Lüneburg).

Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen.

Ein alter Mann stand in der Neujahrs-Mitternacht am Fenster und schaute mit dem Blick einer langen Verzweiflung auf zum unbeweglichen ewig blühenden Himmel und herab auf die stille, weiße Erde, worauf jetzt niemand so freuden- und schlaflos war als er. Denn sein Grab stand nahe an ihm, es war bloß vom Schnee des Alters, nicht vom Grün der Jugend verdeckt, und er brachte nichts mit aus dem ganzen reichen Leben, nichts mit als Irrtümer, Sünden und Krankheit, einen verheerten Körper, eine verödete Seele, die Brust voll Gift und ein Alter voll Reue. Seine schönen Jugendtage wandten sich heute als Gespenster um und zogen ihn wieder vor den hellen Morgen hin, wo ihn sein Vater zuerst auf den Scheideweg des Lebens gestellt.

Sinnlos und mit unaussprechlichem Grame rief er zum Himmel hinauf: „Gieb mir die Jugend wieder! O Vater, stelle mich auf den Scheideweg wieder, damit ich anders wähle!“

Aber sein Vater und seine Jugend waren längst dahin. Er sah Irrlichter auf Sümpfen tanzen und auf dem Gottesacker erlöschen und er sagte: „Es sind meine thörichten Tage.“ — Er sah einen Stern aus dem Himmel fliehen und im Falle schimmern und auf der Erde zerrinnen: „Das bin ich,“ sagte sein blutendes Herz, und die Schlangenzähne der Reue gruben darin in den Wunden weiter.

Die Idernde Phantasie zeigte ihm schleichende Nachtwandler auf den Dächern, und die Windmühle hob ihre Arme drohend auf, und eine im leeren Totenhanse zurückgebliebene Larve nahm allmählig seine Züge an.

Mitten in seinem Krampf floß plötzlich die Musik für das Neujahr vom Turm hernieder wie ferner Kirchengesang. Er wurde sanfter bewegt — er schaute um den Horizont herum und über die weite Erde, und er dachte an seine Jugendfreunde, die nun, glücklicher und besser als er, Lehrer der Menschheit, Väter glücklicher Kinder und gesegnete Menschen waren, und er sagte: „O, ich könnte auch, wie ihr, diese erste Nacht mit trocknen Augen verschlummern, wenn ich gewollt hätte — ach, ich könnte glücklich sein, ihr teuren Eltern, wenn ich eure Neujahrswünsche und Lehren erfüllt hätte.“

Im fieberhaften Erinnern an seine Jünglingszeit kam es ihm vor, als richte sich die Larve mit seinen Zügen im Totenhanse auf — endlich wurde sie durch den Aberglauben, der in der Neujahrsnacht Geister der Zukunft erblickt, zu einem Lebendigen Jüngling, der in der Stellung des schönen Jünglings vom Kapitol sich einen Dorn auszieht, und seine vorige blühende Gestalt wurde ihm bitter vorgegaukelt.

Er konnt' es nicht mehr sehen, er verhüllte das Auge, tausend heiße Thränen strömten versiehend in den Schnee, er seufzte nur noch leise, trostlos und sinnlos: „Komme nur wieder, Jugend, komme wieder!“

— Und sie kam wieder; denn er hatte nur in der Neujahrsnacht so fürchterlich geträumt; er war noch ein Jüngling. Nur seine Verirrungen waren kein Traum gewesen; aber er dankte Gott, daß er noch jung, in den schmutzigen

Gängen des Lasters umkehren und sich auf die Sonnenbahn zurückbegeben konnte, die ihn ins reine Land der Ernten leitet.

Kehe mit ihm, junger Leser, um, wenn du auf seinem Irrweg stehst! Dieser schreckende Traum wird künftig dein Richter werden; aber wenn du einst jammervoll rufen würdest: komme wieder, schöne Jugend — so würde sie nicht wieder kommen.

Das Leben im Sommer.

Welche schöne Jahreszeit! Wahrlich, ich weiß oft nicht, bleib' ich in der Stadt, oder geh' ich aufs Feld, so sehr ist's überall gleich hübsch. Geht man zum Thore hinaus, so freut man sich über die Bettler, die jetzt nicht frieren, und die Postreiter, die mit vieler Lust die ganze Nacht zu Pferde sitzen können, und die Schäfer, die im Freien schlafen.¹ Man braucht kein dumpfes Haus; jede Stube macht man zur Stube und hat dabei die guten, emsigen Bienen vor sich und die prächtigsten Zweifalter. In Gärten, auf Bergen sitzen Gymnasten und ziehen im Freien Vokabeln aus Wörterbüchern². Wegen des Jagdgesetzes wird nichts geschossen, und alles Leben in Büschen und Furchen und auf Anhöhen kann sich so recht sicher ergehen. Überall kommen Reisende auf allen Wegen daher und haben die Wagen meist zurückgeschlagen; den Pferden stecken Zweige im Sattel und den Fuhrleuten Rosen im Munde. Die Schatten der Wolken laufen, die Vögel fliegen dazwischen auf und ab, Handwerksburschen wandern leicht mit ihren Bündeln und suchen keine Arbeit. Sogar im Regen-

1. Jean-Paul se plaît dans la société des petites gens, des deshérités de la fortune. Il partage leurs joies et leurs peines qu'il comprend d'autant mieux qu'il les a éprouvées.

2. Notre humoriste est aussi l'ami des enfants, des écoliers et de leurs maîtres, dont il a souvent chanté le rude labeur et les modestes plaisirs.

wetter steht man gern draußen und riecht die Erquickung, und dem Viehhirten schadet die Nässe nicht. Und ist's Nacht, so sitzt man nur in einem kühleren Schatten und sieht den Tag am Horizonte dämmern. Wohin ich nur blicke, find' ich mein liebes Blau: am Flachs in der Blüte, an den Kornblumen und am göttlichen, unendlichen Himmel, in den ich gleich hineinspringen möchte wie in eine Flut. Kommt man nun wieder nach Hause, so findet sich in der That frische Wonne. Die Gasse ist eine wahre Kinderstube; sogar abends nach dem Essen werden die Kleinen, ob sie gleich sehr wenig bekleidet sind, wieder ins Freie gelassen und nicht wie im Winter unter die Bettdecke gejagt. Man ist am hellen Tage zu Abend und weiß kaum, wo der Leuchter steht. Im Schlafzimmer sind die Fenster Tag und Nacht offen, auch die meisten Thüren des Hauses, ohne daß es schadet. Überall liegen Blumen, neben dem Tintenfaß, auf den Papieren und auf den Ladentischen. Die Kinder lärmen sehr, und man hört das Rollen der Kugeln auf den Regalbahnen. Die halbe Nacht geht man auf den Gassen auf und ab und sieht die Sterne am hohen Himmel glänzen. O Gott, welches Freudenleben auf dieser kleinen Erde!

Le sentiment religieux.

Jede hohe Klage und Thräne über irgend eine Zeit sagt, wie eine Quelle auf einem Berge, einen höhern Berg oder Gipfel an. Nur Völker, welche von Jahrhundert zu Jahrhundert sumpsig fortstehen, klagen nicht über sich, sondern über andere, und bleiben eingesunken; und die geistigen Fallsüchtigen der französischen Philosophie haben, wie körperliche¹, kein Bewußtsein ihres Übels, sondern nur Stolz auf Kraft. Die geistige Trauer ist, wie nach den Griechen die Nacht, eine Göttermutter, wenn die leibliche ein dunkler Nebel ist, der

1. Körperliche. Sous-entendu Fallsüchtige.

Gift und Leichen bringt. Der kühne und überfliegende Gedanke der Talmudisten¹, daß auch Gott bete — ähnlich dem griechischen, daß Jupiter unter dem Schicksale stehe —, erhält durch die hohen, oft besiegten Geisterwünsche, die der Unendliche doch selber in uns gelegt, einen Verstand².

Eine Religion nach der andern lüßt aus, aber der religiöse Sinn, der sie alle erschuf, kann der Menschheit nie getötet werden; folglich wird er sein künftiges Leben nur in mehr geläuterten Formen beweisen und führen. Wenn Tyrtäus sagt: Gott sei den Menschen anfangs in ihrer Gestalt erschienen, dann als Stimme, später nur im Traume und durch Erleuchtung: so nimmt dies eine schöne Deutung für unsere und die späten Zeiten an, wenn man unter Traum Poesie, und unter Erleuchtung die Philosophie versteht. So lange das Wort Gott in einer Sprache noch dauert und tönt: so richtet es das Menschenauge nach oben auf. Es ist mit dem Überirdischen wie mit der Sonne, welche in einer Verfinsterung, sobald auch nur der kleinste Rand von ihr noch unbedeckt leuchten kann, stets den Tag forterhält und sich selber gerundet in der dunkeln Kammer abmalt. Sogar in Frankreich, welches eine gänzliche Sonnenfinsternis eine kurze Zeit beobachten konnte, entstanden ein Chateaubriand³, St. Martin und seine Verehrer und

1. Talmudisten.

Le Talmud est un vaste recueil de traditions religieuses et de lois orales auquel s'ajoute le commentaire des livres saints par le rabbin Asser. Ce travail qui fut commencé après la dispersion du peuple juif, semble avoir été terminé au sixième siècle. Jean-Paul entend par *Talmudistes*, les rédacteurs du Talmud.

On donne ordinairement ce nom aux Israélites qui reconnaissent l'autorité du Talmud, par opposition aux *Caraites* qui s'en tiennent au texte de la Bible.

2. Verstand = Sinn.

3. Chateaubriand (1768-1848) fut, comme l'on sait, l'ancêtre de l'école romantique et l'un des principaux rénovateurs du sentiment religieux en France. Saint-Martin, dit «le philosophe inconnu», né à Amboise en 1743, mort près de Paris en 1803, fut un mystique et un illuminé. Cha-

ähnliche Verhältnisse. Unsere jetzige Zeit ist zwar eine kritisierende und kritische, — schwebend zwischen dem Wunsche und dem Unvermögen zu glauben — ein Chaos wider einander arbeitender Zeiten; — aber auch eine chaotische Welt muß Einen Punkt und Umlauf um den Punkt und Äther dazu haben; es giebt keine reine bloße Unordnung und Streitigkeit, sondern jede setzt ihr Gegenteil voraus, um nur anzufangen. Die jetzigen Religionskriege¹ auf dem Papier und im Kopfe — verschieden von den vorigen, welche Gewitter voll Blut, Sturm, Verheerung und Befruchtung waren, — sind mehr den Nordscheinen (Gewitter höherer, kälterer Himmelsgenden) ähnlich, voll lärmender Lichter² ohne Schläge, voll Gestaltungen und voll Frost, ohne Regen und in der Nacht. Bildet denn nämlich nicht das feste Selbsterbewußtsein³ — das Sein dieser Zeit — den ursprünglichen Menschen- und Geistescharakter nur weiter und kühner fort und aus? Und könnte der Menschencharakter, das geistige Wachen je zu wach werden? — Bloß nicht genug wird es jezo⁴; denn da zur Besonnenheit ein Gegenstand derselben gehört, wie zur Unbesonnenheit dessen Entbehrung: so sind die gemeinen Herzen der Zeit viel zu verarmt, um der Besinnung ein reiches Feld zu geben. — Aber eine seltsame immer wiederkommende Erscheinung ist's, daß jede Zeit einen neuen Lichtanbruch für Schadenfeuer der Sittlichkeit gehalten, indes jede selber um eine Lichtstufe sich über die vorige, dem Herzen unbeschadet, erhoben findet. Sollte vielleicht, da das Licht schneller geht als die Wärme, und die Umarbeitung des Kopfes schneller als die

teaubriand l'appelait: « un philosophe du ciel, avec des paroles d'oracle et des façons d'archange. » La philosophie de Saint-Martin est fort obscure.

1. Jean-Paul supprime dans tous les mots composés l'*s* de liaison.

2. Lichter, éclairs.

3. Selbsterbewußtsein au lieu de Selbstbewußtsein, que l'auteur n'emploie jamais.

4. Jezo. Un de ces archaïsmes que l'on rencontre à chaque instant chez Jean-Paul.

des Herzens, der Lichteinbruch immer durch seine Plögllichkeit dem unvorbereiteten Herzen feindlich erscheinen? —

Der jetzigen Zeit wird Fruchtbarkeit und Veränderlichkeit der Meinungen, und zugleich doch Gleichgiltigkeit gegen Meinungen zugeschrieben. Aber jene kann nicht aus dieser kommen; kein Mensch im ganzen verdorbnen Europa kann gleichgiltig sein gegen die Wahrheit als solche, weil diese ja doch in letzter Instanz über sein Leben entscheidet; nur ist jeder gegen die unzähligen Irrlehrer und Irrprediger derselben endlich kalt und scheu geworden. Nehmet das dürreste Herz und Gehirn, das in irgend einer Hauptstadt einwelft, und gebt ihm nur Gewißheit, daß der Geist, der austritt, uns aus der Ewigkeit den Schlüssel zu und aus so wichtigen Pforten der Lebenkerker, des Todes, des Himmels, herunter bringe: so muß der ausgetrocknete Mensch wohl, so lange er noch Angst und Wunsch hat, eine Wahrheit suchen, die ihn doch auffindet.

(Levana.)

L'ALLEMAGNE APRÈS 1813.

Als die Freiwilligen des Jahres 1813 im Felde lagen, war ihre Hoffnung, einst in dem befreiten Vaterland mit ihren Freunden als Bürger zu leben, die Freiheit, den Frieden, das eroberte Glück genießen. So schrieben sie ihren Lieben in die Heimat. Aber es ist zuweilen leichter für die Freiheit zu sterben als für sie zu leben.

Wenige Jahre nachdem der Sieg erkochten war und Napoleon als Gefangener auf fernem Inselneiland saß, sagte Schleiermacher¹ auf der Kanzel seiner Gemeinde: „Es war

1. Schleiermacher (1768-1834), prédicateur célèbre, collabora à l'*Athenäum* avec les Schlegel. Il publia, en 1799,

ein Irrthum, als wir hofften, nach dem Frieden behaglich auszuruhen. Jetzt ist eine Zeit gekommen, wo nicht selten schuldlose und gute Männer verfolgt werden, nicht nur um ihrer Handlungen willen, auch weil man bei ihnen Absichten und Entwürfe voraussetzt. Der tapfere Christ aber soll nicht müde werden, und trotz Gefahr und Verfolgung der Wahrheit treu bleiben.“ Und Spione der Polizei schrieben diese Worte nach und vergaßen nicht ihrem Bericht beizufügen, daß der und der¹ in der Kirche gewesen oder daß vier härtige Studenten nach der Communion am Altar niedergekniet wären und inbrünstig gebetet hätten.

Der tapfere Arndt wurde belauert und entsetzt, Jahn² saß in Kerkerhaft, viele von den Führern der patriotischen Bewegung 1813 wurden als gefährliche Männer verfolgt, Polizeibeamte drangen in den Frieden ihres Hauses, ihre Papiere wurden mit Beschlagnahme belegt³. Eine Immediatkommission verfuhr mit rohester Verletzung der Rechtsformen, mit kleinlichem Haß, willkürlich, tyrannisch, heimtückisch wie eine spanische Inquisition.

Es ist ein trauriges Blatt der deutschen Geschichte. Die

son livre *Ueber die Religion — Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, dans lequel il s'efforçait de combattre le rationalisme et de ranimer le sentiment religieux. Professeur de théologie à Halle en 1804, il se rendit à Berlin après les désastres de 1806, fut nommé professeur de théologie à l'Université de cette ville, et travailla activement au relèvement intellectuel et moral de la Prusse.

1. Der und der, tel et tel.

2. Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) que l'on surnomma *der Turnvater*, fut au premier rang de ceux qui réveillèrent le sentiment national. Il y contribua par son livre „*Deutsches Volksthum*“ (cf. page 36) et surtout par la création de la première école de gymnastique (1811) qui fournit de nombreux volontaires au corps franc de Lützow. Après 1813, il fut soupçonné d'intrigues révolutionnaires et on l'emprisonna en 1820 à Spandau, d'où il ne sortit que pour être exilé à Fribourg sur l'Unstrut.

3. Mit Beschlagnahme belegt, confisqués.

unabhängigen Charaktere zogen sich verstimmt von dem eng-herzigen Regiment zurück, welches jetzt in den meisten Staaten Deutschlands begann; die gemeine Mittelmäßigkeit trat, wie im Anfange des Jahrhunderts, wieder an das Steuer. Preußens auswärtige Politik wurde in Wien und Petersburg diktiert; nicht lange, und¹ sein politischer Einfluß auf die Geschichte Europa's war geringer, als er unter dem Kurfürsten Friedrich Wilhelm² gewesen war. — Als das Volk sich zum Kriege gegen den fremden Feind erhob, da hatte es wenig nachgedacht, was dann werden sollte, wenn die Unabhängigkeit des deutschen Landes gesichert wäre. Es brachte selbst eine maßlose Hingabe in den Streit; es setzte ähnliche Gesinnung bei allen voraus, welche die Zukunft zu gestalten hatten, bei seinen Fürsten, sogar bei den verbündeten Mächten. Kaum Einem war deutlich, wie das neue Deutschland eingerichtet werden könne. Wer klarer sah, erkannte schon im ersten Jahr des Krieges, daß eine Neubildung Deutschlands, welche große Kraftentwicklung der Nation möglich mache, nicht zu hoffen sei. Denn nicht das Volk, nicht das patriotische Heer Blüchers³ hatte darüber zu entscheiden, sondern nach Lage der Sachen die Dynastien und Kabinette von ganz Europa. Oesterreich, die neuen Staaten des Rheinbundes, das englische Hannover⁴, Frankreich, Schweden, vor allen Rußland, jeder

1. Nicht lange und, et bientôt.

2. Friedrich Wilhelm, le Grand-Electeur, le vainqueur de Friedbellin (1675). Né en 1620, il régna de 1640 à 1688.

3. Blücher (1742-1819) commanda en chef dans les campagnes de 1812 et de 1813 l'armée prussienne et un corps d'armée russe. On sait qu'il fut vainqueur à la Katzbach, à Leipzig, et qu'il pénétra dans Paris le 31 mars 1814. L'année suivante, il perdit la bataille de Ligny; son intervention décida de la victoire à Waterloo.

Blücher a été plus souvent chanté en Allemagne que Napoléon chez nous. On l'exalte sous le nom de *Bariball* *Bermarts* (En avant!).

4. Le Hanovre appartenait à la maison régnante d'Angleterre depuis 1714.

chute dabei sein Interesse zu wahren. Der Gegensatz zwischen Preußen und Österreich brach schon bei den Verhandlungen überall hervor; die Preußen hatten durch ungeheure Anstrengung sich wieder eine achtungswürdige Stellung in Deutschland erkämpft, aber sie waren weder in der Empfindung des Volkes noch der Kabinette die Partei, welche zum Prinzipat berufen war. Kaum ein Nichtpreuße hätte den Gedanken gewagt, Österreich von einem neuen Bundesstaat auszuschließen, ja die Preußen selbst dachten nicht daran.

Gustav Freytag.¹

„Bilder aus der deutschen Vergangenheit“,
Hirzel, Leipzig.

1. Gustav Freytag. — Cf. pages 150 et 179. Gustav Freytag (1816-1895) est l'un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne contemporaine. Né à Kreuzburg, petite ville de la Haute-Silésie, il étudia, en 1835, la philologie à l'Université de Breslau, où il eut pour maître le poète Hoffmann von Fallersleben. Il continua ses études à Berlin sous la direction du célèbre Lachmann et montra un goût très vif pour les choses du théâtre. On le trouve quelque temps « privat-docent » à Breslau, mais la Faculté des lettres lui ayant refusé l'autorisation de faire des cours sur l'histoire de la civilisation, il renonça (1846) à la carrière universitaire. Deux ans après, il prit avec Julian Schmidt, à Leipzig, la direction de l'importante revue *Die Grenzboten* (jusqu'en 1870). En 1854, le duc Ernest de Cobourg-Gotha le nomma lecteur et conseiller de cour.

Gustav Freytag prit part à la campagne de 1870 et accompagna jusqu'à Reims le prince royal de Prusse qui l'avait invité. Il se retira plus tard à Wiesbaden, où il mourut en 1895.

Ses drames (*Die Valentine*, 1846, *Graf Walbemar*, 1847) et sa tragédie romaine *Die Fabier* (1858) sont oubliés, comme aussi sa première comédie *Runz von der Rosen* (1841). Mais on fait encore le plus grand cas de sa comédie sociale et politique *Die Journalisten* (1854), écrite avec une aisance, une verve, une finesse et une entente du théâtre auxquelles les Allemands ne sont pas habitués. Dans son grand roman „*Soll und Haben*“ (2 vol., 1855), dont une foule d'éditions attestent le succès ininterrompu, Freytag décrit le monde

Uhländ (1787-1862) et les poètes souabes.

On désigne sous le nom de „schwäbischer Dichterbund“ ou „schwäbische Dichterschule“ un groupe de poètes originaires de la Souabe, unis par un même attachement à la terre natale, aux traditions locales, au Volkslied, mais indépendants de toute coterie littéraire et n'acceptant, en poésie, d'autre loi que leur inspiration¹. Il n'y a donc pas à

de bourgeois laborieux, de nobles ruinés et de financiers tarés qu'il a connu et étudié. C'est le roman et l'apologie de la bourgeoisie allemande. „Die verlorene Handschrift“ (1864) met aux prises un savant qui rappelle les personnages de Jean-Paul et un prince qui fait penser à certains tyrans du Sturm und Drang.

On lit encore avec un intérêt soutenu les „Bilder aus der deutschen Vergangenheit“ (5 volumes, 1859-1867) qui nous présentent, en une suite de portraits tracés de main de maître, un panorama historique de l'esprit allemand. „Die Ahnen“ (1872) forment un cycle de romans (en 6 volumes) qui embrassent toute l'histoire de la race germanique depuis le quatrième siècle jusqu'en 1848. C'est une véritable épopée nationale, dont le succès est dû aux intentions patriotiques de l'auteur non moins qu'à la clarté élégante du style et à la chaleur du récit. Freytag s'est exercé avec succès dans la critique littéraire et dramatique. Son ouvrage sur la *Technique du drame* est justement renommé.

BIBLIOGRAPHIE

- Œuvres complètes. 22 volumes. Hirzel, Leipzig, 1887-1888.
 A. FRITZ. *Gustav Freytag in den Grenzboten*. Progr. 1895-1896.
 K. LANDMANN. *Zur Erinnerung an Gust. Freytag*. 1895.
 E. LEPP. *Die deutsche Art und der protestantische Geist in Gustav Freytags Werken*. Progr. 1895.
 1. Cf. *Freie Kunst d'Uhländ* et *Die schwäbische Dichterschule* de Justinus Kerner.

proprement parler d'école souabe. Johann Ludwig né le 26 avril 1787 à Tübingen, est le principal représentant du groupe souabe et un des poètes les plus poignants de l'Allemagne, sans être un des plus grands. Il étudia le droit et la littérature du moyen âge à l'Université de Tübingen, vint en 1810 à Paris, où il passa huit ans menant de front l'étude du Code Napoléon¹ et celle des vieux troubadours, fut secrétaire de chancellerie et avocat à Stuttgart, joua, à partir de 1820, un rôle passablement actif dans le Wurtemberg, où il défendit avec les idées libérales et le « bon vieux droit », fut réélu en 1829, professeur à l'Université de Tübingen, élu député à la Diète de Francfort, et mourut à Tübingen le 13 novembre 1862.

En 1812, il publia, en collaboration avec Kern, *Almanach poétique* et l'année suivante „*Der deutsche Wald*". En 1816, parut la première édition complète de ses poésies. Les ballades d'Uhland constituent son principal titre de gloire. Il s'y inspire surtout du Volkslied, des poésies du moyen âge, dont l'étude approfondie occupa la plus grande partie de sa vie ; souvent aussi des romances espagnoles et de la poésie nordique. Klopstock, Matthisson, Hölderlin furent ses premiers modèles ; il subit l'influence de Goethe que plus tard. On s'admire la richesse de sa versification, la clarté et le style qui a tantôt l'ampleur épique, tantôt l'énergique concision de l'épigramme. Mais si on ne peut refuser à Uhland la fraîcheur et la naïveté du sentiment, il faut reconnaître, la plupart du temps, sa poésie manque d'originalité de variété et de passion ; la perfection de la forme masque mal la pauvreté du fond. Le poète n'est vraiment poète que dans quelques lieds ou satires politiques, qui d'ailleurs font plus honneur à son caractère qu'à son talent. Ses deux drames d'Uhland, *Herzog Ernst von Schwaben* (1817) et *Ludwig der Baier* (1819), sont dépourvus de couleur et de vie. Ses travaux d'érudition sont encore estimés. (Et

1. Le Code Napoléon était en vigueur dans le royaume de Wurtemberg ; il était encore appliqué, jusqu'à ces derniers temps, dans la plupart des provinces rhénanes.

Walther de la Vogelweide, 1823; *Le mythe de Thor*, 1836; *Recueil de lieds du moyen âge*, 1844, etc.)

BIBLIOGRAPHIE

- O. MAYR. *Der schwäbische Dichterbund*. (Innsbruck, 1886).
 L. Uhlands *Leben*, von seiner Wittve. (Stuttgart, 1874).
 NOTTER. *L. Uhland, sein Leben und seine Dichtungen*. (Stuttgart, 1863).
 GIBR. *Uhlands Leben*. (Stuttgart, 1864).
 K. MAYER. *L. Uhland, seine Freunde und Zeitgenossen*. 2 vol. (Stuttgart, 1867).
 O. JAHN. *L. Uhland*. (Bonn, 1863).
 A. v. KELLER. *Uhland als Dramatiker*. (Stuttgart, 1877).
 KÜHNE. Un article dans les „*Deutsche Charaktere*.“
Revue britannique, septembre 1863, *Uhland*.
 HOLLAND. *Uhlands Leben*.
 F. VISCHER. *Kritische Gänge*, *Neue Folge*, 4, 97.
 G. HASENSTEIN. *Uhland* (1887).
 HEINRICH DÜNTZER. *Uhlands Balladen und Romanzen erläutert*. (Leipzig, 1890).
 H. FISCHER. *Ludwig Uhland*, 1887.

La poésie d'Uhland.

(Heinrich von Treitschke¹.)

Bergelbiche Mühe ist es, in wenigen Worten die vielseitigen Anregungen zu schildern, die von der romantischen Dichter-

1. Heinrich Gotthard von Treitschke est un écrivain original et brillant. On lui a reproché sa partialité pour la Prusse, et il ne dissimula pas sa haine contre la France. Mais on ne saurait lui refuser une verve entraînante, parfois caustique, le don de raconter et de peindre. Les pages de son *Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle* (5 vol. Hirzel, Leipzig), qu'il consacre à la littérature allemande, méritent d'être connues; elles abondent en aperçus nouveaux et intéressants.

Né à Dresde, le 15 septembre 1834, Heinrich von Treit-

schule ausgingen. Sie begnügte sich nicht, unserem Volke für seine Vorzeit, seine wunderreiche Sagenwelt und die Schönheit seines Landes den Sinn zu eröffnen; bald schweifte sie hinweg zu den Schätzen der Kunst aller Zeiten und aller Völker. Das Volkstümliche in der Gesittung aller Nationen begann sie zu verstehen und zu übertragen¹. Ihr danken wir eine unermessliche Erweiterung unseres Gesichtskreises. Unsere harte, männliche Sprache erwies sich zum Staunen der Welt zugleich als die empfänglichste, schmiegsamste, spiegelte getreulich die Schönheit jeder fremden Dichtung wieder; sie nahm in ihren Tempel gastlich die Götter aller Völker auf². Doch nach so weiten Entdeckungsfahrten war die Schule unversehens zur gelehrten, dem Volke entfremdeten Dichtung geworden in einem andern, ärgern Sinne, als die klassische Poesie es je gewesen. Den weiblichen Naturen der Tieck und Schlegel war es eine Freude, sich zu versenken in die Träume einer untergegangenen Welt, und bald erschien ihnen nur das Fremdartige poetisch, und aus der Lust an den glücklich bewältigten künstlichen Formen der romanischen und orientalischen Dichter erwuchs unserer Dichtung, was der Sprache und dem Gemüte der Germanen am meisten zuwider ist: das virtuose Spielen

schke fut professeur d'histoire aux Universités de Fribourg, Kiel, Heidelberg et Berlin. Il est mort à Berlin, le 28 avril 1896. Outre son *Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle*, il a écrit des *Etudes historiques et politiques* (Historische und politische Aufsätze, 4 vol. Hirzel, Leipzig), auxquelles sont empruntées les pages qui suivent.

BIBLIOGRAPHIE

SCHIEHMANN. — *H. von Treitschke's Lehr- und Wanderjahre* (1834-1866).

LENZ. — *H. von Treitschke*.

ECKERLIN. — *H. von Treitschke*.

1. Les romantiques ne furent ici que les continuateurs de Herder.

2. L'allemand est en effet une langue très souple: aucune autre ne possède autant de bonnes traductions en vers et en prose des chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les temps.

mit der Form¹. Mehr feine, empfängliche Kunstkenner als schöpferische Künstler, wandten sich die Häupter der Schule hinweg von der sprödesten und geistigsten Gattung der Poesie, dem Drama, das vor allem einen reichen Inhalt verlangt. Als hätte nie ein Lessing gelebt, wurden die Grenzen von Poesie und Prosa wiederum verwischt² und die Überfülle der aus der Dichtung aller Völker aufgesammelten poetischen Bilder hinübergetragen in die neue Wissenschaft, die nicht mehr nach Beweisen, nur nach „Anschauungen“ suchte, und in die neue Religion, die nicht mehr das Gemüt erbauen, nur den Schönheitsinn erfreuen wollte³.

Vor solchen Verirrungen der Verfeinerung und Überbildung ist Uhland bewahrt worden durch seine köstliche Einfalt.

Er war aufgewachsen in einer Umgebung, wie sie dem Reifen des Künstler Sinnes nicht günstiger sein konnte, in einem schönen, reichen, sagenberühmten⁴ Lande, wo doch nirgends eine übermächtige Pracht der Natur den freien Sinn des Menschen erdrückt, und er ist immerdar ein Schwabe geblieben und hat der kindlichen Liebe zu seiner Heimat oftmals Worte gelleihen, am rührendsten wohl in jenen Versen, die ein Thal seiner Heimat also anreden :

Und sink' ich dann ermattet nieder,
So öffne leise deinen Grund

1. Assertion très contestable. Faut-il rappeler, — pour ne citer que les plus célèbres, — les noms de Rückert et de Platen?

2. Allusion au *Laocoon* de Lessing.

3. Les romantiques voyaient surtout dans le catholicisme une religion esthétique, qui, par ses cérémonies et ses pompes, développe le goût du beau.

4. Citons, parmi ces légendes, celle de Faust, — qui serait né dans le village souabe de Knittlingen, — celle d'Ernest de Souabe, qui a inspiré Uhland, celle des femmes de Weinsberg, etc... La Souabe est une terre de poètes. Qu'on se rappelle les noms de Wieland, Schiller, Gustav Schwab, Justinus Kerner, Hölderlin, Karl Gerok. Il ne faut pas oublier non plus que c'est en Souabe surtout que le *Meistergesang* avait fleuri.

Und nimm mich auf und schließ ihn wieder
Und grüne fröhlich und gesund.

Wer je südwärts geschaut hat von Hohentübingen, wo der Blick die ganze Kette der Alb vom Hohenzollern bis zum Hohenstaufen beherrscht, dem wird dieses edle Landschaftsbild aus Uhlands schönsten Liedern immer wieder entgegentreten¹. Weil seine Dichtung also natürlich emporwuchs aus dem mütterlichen Boden des schwäbischen Landes und Volkes, so bewahrte sie sich jene derbe Naturwahrheit, die den meisten Kunstwerken der Romantik sehr fern liegt; auch wo sie zarte, sanfte Stimmungen ausspricht, wird sie nur selten verzschwommen². Vor langen Jahren schon ging unter den

1. Cf. sur la Souabe cette belle page de F. Vischer :

„Die gute Ehe des Strengen und Zarten, des Starren und Mil-
den, sie ist kaum irgendwo reiner vollzogen, als im guten Schwa-
benländchen. Wein, Obst, Korn, samtener Rasen, weicher Baum-
schlag legt sich wie linder Mantel um Gelände des Hügels, über
sanfte Ebenen, die zwischen Weiden und Pappeln der mäßige Fluß
durchrauscht; wohl auch eine gewisse Melancholie zieht sich durch
diese segensreiche Reizwelt hin: sie mag mit der genannten Erdbil-
dung im Zusammenhang stehen, die bei so viel schönem Wechsel so
wenig freie Großartigkeit der Formen zeigt, eine Behmut, ich weiß
nicht welche unbefriedigte Sehnsucht schleicht sich, mit Lust und
Freude seltsam gemischt, in das ahnungsvoll ergriffene Gemüt und
heftet sich verstärkt an die häufigen Burgtrümmer, welche wie ein ver-
zitternder Klang die Sage umschwebt.“ (*Kritische Gänge*, viertes
Heft).

2. Verzschwommen. Cf. encore F. Vischer, *Kritische Gänge*,
viertes Heft :

„Uhlands Poesie ruht auf einer Grundlage gesunder, herber Nütz-
ternheit. Nicht erst in der gemessenen Klarheit der Form ist diese zu
suchen, man fühlt sie in dem spezifischen Duft, in der besonderen
Blume durch, die in jeder echten Dichtung das Geheimnis der Per-
sönlichkeit herausfühlen läßt wie in jedem echten Weine den Erdbö-
den, in dem er gewachsen. Es ist ein Geruch wie der des dampfenden
frischgepflügten guten Ackers in der Morgensonne. Man mag vom
Bilde des Ackers auch auf das Bild des Brodes kommen und sagen,
man schmecke etwas heraus wie kernhaftes Roggenbrod. . . . Es ist
so gemeint, wie Goethe es meint, wenn er will, daß der Mensch —
es gilt wahrlich ebenso dem Dichter — mit festen, markigen Knochen

Schwaben die Rede : Jedes Wort, das der Uhländ gesprochen, ist uns gerecht gewesen. Die Stammgenossen erhoben den Dichter auf den Schild, über die Schultern gewöhnlicher Menschen empor, wer ihn verkleinert, kränkt den gesamten Stamm. Eben diese volkstümliche Lüchtigkeit giebt seinem Wesen eine harmonische Ruhe, eine geschlossene Festigkeit, die nur wenigen Sängern der Romantik eignet¹. Nicht leicht konnten die Dichter einer Schule, die so ganz in der Sehnsucht nach längst entschwundenen Tagen lebte, jene olympische Ruhe, jene selige Heiterkeit der Seele erwerben, welche dem Klassiker Goethe das Recht gab, Tadlern und Lobrednern lächelnd zu sagen : „Ich habe mich nicht selbst gemacht.“ Wahrhaft harmonische Charaktere sind unter den Heroen der Romantik fast allein die Männer der Wissenschaft; unter den Dichtern der Romantik stehen neben Uhländ nur sehr wenige, deren Seele nicht getrübt ward durch einen unklaren, unfreien, friedlosen Zug. Auch er schaute mit der inbrünstigsten Sehnsucht der Menschen des Mittelalters zu dem Überirdischen empor²; so recht den Herzschlag des Dichters hören wir in dem frommen Gedichte „Die verlorene Kirche“³ :

auf der wohlgegründeten dauernden Erde stehe, auf daß nicht Wolken und Winde mit ihm spielen, wenn nirgends mehr haften die unsichern Sohlen.“

1. Uhländ avait l'ambition d'être un poète populaire :

„Für eine Poesie für sich, vom Volke abgewendet, eine Poesie, die nur die individuellen Empfindungen ausdrückt, habe ich nie Sinn gehabt. Im Volke mußte es wurzeln, in seinen Sitten, seiner Religion, was mich anziehen sollte. Schon von meiner Knabenzeit an habe ich die Poesie so gefaßt. . . Meine eigenen Gedichte sind in der Liebe zu ihm gewurzelt, und nur als einen Teil der deutschen Literatur möchte ich sie angesehen wissen. Auch meine dramatischen Stücke, die geschriebenen, wie die, die ich mir vorgenommen hatte zu schreiben, sind daraus hervorgegangen.“

2. C'est un trait que l'on retrouve chez bon nombre de ses compatriotes. Les Souabes ont un penchant très marqué pour le mysticisme, comme aussi pour la philosophie. Le mystique Tauler, les philosophes Hegel, Schelling, Vischer et Zeller sont des Souabes.

3. Cf. la première strophe de cette poésie dont l'inspi-

Ich sah hinaus in eine Welt
Von heil'gen Frauen, Gottesstreitern.

Aber suchte Friedrich Schlegel in jener Vorzeit den phantastischen Reiz des Alten und Fremden, einer unfreien Gesittung, so liebte Uhland das Mittelalter, weil er in ihm die ungebändigte Kraft eines ursprünglichen, farbenreichen Volkslebens und vor allem die Herrlichkeit des vaterländischen Wesens bewunderte. So wurde jener durch seine ästhetische Neigung dem freien Leben der Gegenwart entfremdet und, obwohl er am lauteften den Ruf nach volkstümlicher Dichtung erhob, in eine undeutsche Richtung getrieben¹. Uhland aber ward der vornehmste Dichter jener jüngern, kräftigern Richtung der Romantik, welche der ursprünglichen Absicht der Meister getreuer blieb als diese selber, und in unserer Vorzeit nur das noch heute Lebendige, die deutsche Weise bewunderte. Darum schöpfte er, gleich den Brüdern Grimm, aus der liebevollen Erforschung des deutschen Altertums Mut und Kraft zum Kampfe der deutschen Gegenwart; darum verwarf er jeden Versuch, die Formen mittelalterlicher Gesittung in unsern Tagen wieder zu erwecken, und sprach herbe Worte wider die „erzwungene Begeisterung“, als es wieder lebendig ward um den alten Kran in Köln, und der schönste aller Dome aus Schutt und Trümmern zu neuer Pracht emporstieg. — Nicht unsere klassischen Dichter, deren Werke ihn nur teilweise tiefer berührten: die Dichtungen des Mittelalters, die

ration mystique rappelle certains cantiques du moyen âge:

Man höret oft im fernen Wald
Von obenher ein dumpfes Läuten;
Doch niemand weiß, von wann es hallt,
Und kaum die Sage kann es deuten.
Von der verlorenen Kirche soll
Der Klang ertönen mit den Winden;
Einst war der Pfad von Wallern voll,
Nun weiß ihn keiner mehr zu finden.

1. Pour M. de Treitschke, tout ce qui n'est pas naturel, beau, vertueux, est undeutsch.

Sechsmal verbrannt hat seine Lehrer gelesen, und mit diesen Worten ist auch sein Platz in der Geschichte unserer Dichtung bezeichnet. Es ist wahr, schon Goethes lyrische Muse hatte viele ihrer herrlichsten Klänge dem deutschen Volksliede abgelauscht. Aber für Goethes gentile Vielseitigkeit war diese Anregung nur eine unter vielen andern. Ja im Alter stellte er sich gern dem romantischen Nachwuchs¹ als einen „Plastiker“ gegenüber: Kibland dagegen hat das Eigenthum seiner Kraft an den Gesängen des Mittelalters gebildet. Sie wirkten auf den Mann kaum minder mächtig als auf den Knaben an jenem Tage, da er zuerst das Nibelungenlied vortragen hörte und, so sagt man, in tiefer Beweugung aus dem Zimmer eilte. An dem Liede von Walther und Hildegunde² fand er als Student zuerst eine Poesie, die sein innerstes Wesen ergriff. „Das hat in mich eingeschlagen“, bekennt er. „Was die klassischen Dichtwerke trotz meines eifrigen Lesens mir nicht geben konnten, weil sie mir zu klar, zu fertig dastunden, was ich an der neuern Poesie mit all ihrem rhetorischen Schmucke vermisse, das fand ich hier: frühe Bilder und Gestalten mit einem tiefen Hintergrunde, der die Phantasie beschäftigt und anspricht.“

So ward ihm das hohe Glück, inmitten einer überbildeten, nach den fremdesten und fernsten Reizen jagenden Kunst, einen festen Kreis edler Stoffe zu beherrschen, welche darum unfehlbar wirken mußten, weil ein ganzes Volk sie durch Jahrhunderte gehegt und gebildet hatte. Und noch schärfer sogar schied er sich ab von den ältern Romantikern durch seine Weise, die Form der Kunst zu handhaben. Der alte Spruch „Schlicht Wort und gut Gemüt ist das echte deutsche Lied“ war ihm der Wahlspruch seiner Kunst. Die einfachern Formen aber, die er dem Genius unserer Sprache gemäß fand, hat er mit vollendeter Kunst beherrscht, während Tieck mitten in der gesuchten Formenkünstelei oftmals sogar die Korrektheit ver-

1. Dem romantischen Nachwuchs, aux successeurs des romantiques, à la dernière génération des romantiques.

2. Il s'agit du Waltharilied (cf. page 45).

3. Dastunden = dastanden.

miffen läßt. Und gelang es der ältern Romantik, weil nur ein ästhetisches Wohlgefallen sie zu dem deutschen Altertume führte, sehr selten, die naive Weise des Mittelalters zu treffen, so wußte Uhland, weil er mit ganzer Seele in jene Vorzeit sich versenkte, seine Mären so glücklich in treuherzig altertümlichem Tone vorzutragen, daß wir heute kaum noch begreifen, wie solche Stoffe jemals anders dargestellt werden konnten. Sein natürliches, wissenschaftlich geschultes Sprachtalent hat unserer modernen Dichtung eine Fülle schöner altertümlicher Wendungen und Wörter neu geschenkt¹, davon die junge Welt kaum weiß, daß sie uns einst verloren waren. Seinem strengen Formensinne war ein Greuel jenes phantastische Verzerren der Natur, jenes Spielen mit „duftenden Farben“ und „tönenden Blumen“, das die Romantik liebte. Feste, starke Umrisse gab er, wo es not that, seinen Gestalten, also daß wir aus manchen seiner Gedichte den tüchtigen Zeichner erkennen, der in der Ausübung der bildenden Kunst sein Formgefühl schulte. Mit Recht hat man ihn darum einen Klassiker unter den Romantikern geheissen². Dieser ernste Künstlerinn offenbarte sich vornehmlich in Uhlands weiser Selbstbeschränkung, einer antiken Tugend, die uns Modernen nicht leicht fällt³. Ein Künstler von Grund aus und ein denkender Künstler, wie jede Zeile seiner Gedichte zeigt, hat er vielleicht weniger als irgend einer unserer namhaften Dichter die Neigung zur Kritik und litterarischen Fehde verspürt. Auf das Können, das ganze und rechte Können ging er aus; er am wenigsten wollte das Schlagwort der romantischen Dilettanten gelten lassen, daß man ein Dichter sein könne, ohne je einen Vers geschrieben zu haben. „Größern Gedichtes Entfaltungen“ hatte er einst in jugendlicher Zuvorsicht seinen Lesern versprochen⁴; doch als ihn die ersten Versuche belehrten, daß ihm

1. Neu geschenkt, restitué.

2. C'est Strauss, qui le premier, a donné cette définition du caractère d'Uhland.

3. Nicht leicht fällt = schwer ist.

4. Allusion au prologue de la première édition des poésies

die dramatische Kraft versagt sei, zog er sich zurück auf die Lyrik und das lyrische Epos. Er begnügte sich, auf diesem engen Gebiete Mustergültiges zu leisten, derweil die Chorführer der Romantik nach allen höchsten Kränzen der Kunst zugleich die Hand ausstreckten, ja in Plänen ganz neuer Kunstformen sich verloren und, im Grenzenlosen schweifend, nur wenig in sich Vollendetes schufen.

Den letzten Grund aber dieses tiefgreifenden Unterschieds zwischen Uhland und der Schlegel-Tieckschen Richtung verstehen wir erst, wenn wir erkennen: in Uhland lebte ein tief sittlicher, thatkräftiger Ernst, der die thatlose, ironische Weltanschauung der Romantik schlechtthin verwarf. Solchem sittlichen Pathos hatte einst Schiller die Liebe des Volkes verdankt, obwohl er sehr selten volkstümliche Stoffe besang. Denn mit unfehlbarer Sicherheit empfindet das Volk — unter den Germanen mindestens —, ob ein Künstler mit seinen Bildern bloß geistreich spielt, oder ob er sein Herzblut ausströmen läßt in seine Gedichte, und noch hat niemand durch ein feines Spiel sich des Volkes Herz erobert. In der Form allerdings hat Schillers hochpathetische Weise nicht das mindeste gemein mit dem naiven, einfachen Wesen der Uhlandschen Dichtung, das der Weise Bürgers und Goethes weit näher steht. Schillers Geist aber, sein sittlicher Ernst, seine kühne Richtung auf die Gegenwart und ihr öffentliches Leben, ward in Uhland und den Sängern der Freiheitskriege aufs neue lebendig.

d'Uhland (1815). Mais Uhland ne promet pas expressément à ses lecteurs des œuvres de longue haleine. Cf. la quatrième strophe :

Lieder sind wir nur, Romanzen,
Alles nur von leichtem Schlag,
Wie man's singen oder tanzen,
Weifen oder klimpern mag;
Doch vielleicht, wer stillem Deuten
Nachzugehen sich bemüht,
Abnt in einzelnen Gestaltungen
Größeren Gedichts Entfaltungen
Und als Einheit im Zerstreuten
Unsres Dichters ganz Gemüt.

Den Weg zum Herzen seines Volkes hat der Dichter zuerst gefunden durch jene Lieder, welche der Weise des alten Volksliedes so treu, so naiv nachgebildet waren, wie es vordem nur Goethe verstanden. Er hat zuerst in weitem Kreisen das Verständnis wieder erweckt für diese volkstümlichen Klänge, und wenn Eichendorff und Wilhelm Müller selbständig, unabhängig von Uhland, ihr lyrisches Talent bildeten, so danken sie doch ihm, daß das Volk ihren Liedern froh bewegt¹ lauschte. Schien es doch, als wäre die unselige Kluft wieder überbrückt, die heute die Gebildeten und die Ungebildeten unseres Volkes scheidet, als könnte der Gesang, von namenlosen fahrenden Schülern erfunden, unmittelbar aus der Seele des Volkes heraus. Unwillkürlich fragt der Hörer, ob nicht am Schlusse des Sanges ein Vers hinweggefallen sei, das alte treuherzige :

Der uns dies neue Liedlein sang,
Gar schön hat er gesungen;
Er trinkt viel lieber den kühlen Wein
Als Wasser aus dem Brunnen.

Der Gesang ist heute, wie zur Zeit der italienischen Renaissance die Redekunst, die geselligste der Künste. Das arme Volk liest wenig, am wenigsten Gedichte; fast allein durch den Gesang wird ihm das Thor geöffnet zu der Schatzkammer deutscher Poesie. An Kunstwert stehen Uhlands erzählende Gedichte seinen Liedern ohne Zweifel gleich; aber die Bedeutung des Mannes für die Gesittung unseres Volkes beruht vornehmlich auf den Liedern. Sie haben dem Sänger den schönsten Nachruhm gebracht, der dem lyrischen Dichter beschieden ist. Sie leben in ihrer leichten, sangbaren Form im Munde von Tausenden, die seinen Namen nie gehört; sie klingen wieder, wo immer Deutsche fröhlich in die Weite ziehen oder zum heitern Gelage sich scharen. Es war eine Stunde seliger Genugthuung, als er einmal auf der Wanderung durch die Gardt in den Klostertrümmern von Limburg unerkannt rastete und seine eigenen Lieder, von jugendlichen Stimmen gesungen,

1. Froh bewegt, avec une émotion joyeuse.

durch das Gewölbe schallten. Alle die hoffnungsvollen Anfänge freier, volkstümlicher Geselligkeit, welche heute das Nahen einer menschlichen Gesittung verkünden, alle die fröhlichen Fahrten und Feste unserer Sänger und Turner und Schützen danken einen guten Teil ihres poetischen Reizes dem schwäbischen Sänger; kein Wunder, daß er selber sich an solcher Volksfreude nicht satt sehen konnte. Fast deucht uns ein Märchen, daß es einst eine Zeit gegeben, wo am Weichthfeuer deutscher Soldaten das Lied noch nicht erklang: „Ich hatt' einen Kameraden¹“, daß einst deutsche Handwerksburschen über den Rhein gezogen sind, die noch nicht sangen von den „drei Burschen²“.

Doch sehen wir näher zu, so finden wir auch in dem einfachsten dieser Lieder einen entscheidenden Zug — eine kunstvolle Steigerung, einen schlagenden Abschluß — der das Gedicht alsbald auf die Höhe der Kunstpoesie erhebt und mit so

1. Voici ce lied bien connu :

Der gute Kamerad.

Ich hatt' einen Kameraden
Einen bessern findst du nit.
Die Trommel schlug zum Streite,
Er ging an meiner Seite
In gleichem Schritt und Tritt.

Eine Kugel kam geflogen;
Wilt's mir oder gilt es dir?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt mir vor den Füßen,
Als wär's ein Stück von mir.

Will mir die Hand noch reichen,
Derweil ich eben lad';
„Kann dir die Hand nicht geben;
Bleib' du im ew'gen Leben
Mein guter Kamerad!“

C'est un véritable Volkslied, par la brièveté saccadée du récit, par l'accent franchement populaire, par la naïveté et la sincérité du sentiment.

2. Von den drei Burschen. Le lied est intitulé „Der Wirtin Töchterlein“ et commence ainsi :

Es zogen drei Bursche wohl über den Rhein,
Bei einer Frau Wirtin, da fährten sie ein.

großer Innigkeit und Frische den durchgebildeten Verstand des Künstlers gepaart zeigt. Demselben Lehrer, dem deutschen Volksliede, hat Uhland auch die Kunst der gemüthlich bewegten Erzählung abgesehen. Er vermag es, einen kleinen anekdotenhaften Zug mit so viel schalkhafter Anmut zu einer Ballade zu erweitern, wie vor ihm wieder nur Goethe. Sein Eigenstes und Schönstes schuf er in der erzählenden Dichtung dann, wenn er sich ein Herz faßte und die trostige, rechenhafte Kraft der deutschen Heldenzeit derb und mit Laune darstellte, wie in den Rolandsliedern, wohl seinen besten Balladen. Und wie das Volkslied nicht in die Grenzen eines Landes gebannt bleibt, sondern der Sang von Liebes Lust und Leid, von Heldenzorn und Heldentod durch alle Völker wandert und in der Fremde sich umbildet, so hat auch Uhland sein deutsches Wesen nicht verleugnet, wenn er fremdländische Sagenstoffe besang. Sein Gesichtskreis umfaßte das gesamte Altertum der christlich-germanischen Völker; nur selten hat ihn ein Bild der antiken Gesinnung zum Liebe begeistert, und gänzlich fern lag seinem deutschen Gemüthe die Sagenwelt des Orients, wie sehr sie auch den Meister der Form verlocken mochte. Sehr tief hatte er sich eingelebt in den Geist der südländischen Sängers des Mittelalters: durch das liebliche Gedicht „Ritter Paris“ weht ein Hauch schalkhafter Grazie, darum ihn jeder Troubadour beneiden könnte. Fast scheint es, wenn Uhland die Mären der liederfreudigen Provence nachdichtet, als singe hier wirklich ein alter Südfranzose, als erfülle sich die wehmütige Verheißung des modernen provençalischen Dichters: *o moun pais, bello Prouvenço, toun dous parla pou pas mourir*. Und doch ist dies nur ein Schein: aus Uhlands südländischen Gedichten so gut wie aus seinen angelsächsischen und nordfranzösischen Balladen weht uns heimatliche Luft entgegen, er behandelt diese fremden Stoffe mit der gemüthlichen Innigkeit und der tief bewegten Weise der Germanen, nicht mit der feierlichen Grandezza und dem rhetorischen Pathos südlicher Romanzen¹.

1. Plaisante exagération. Uhland serait à la fois Pro-

Gern verstummt die Kritik vor diesen Gedichten; über ihnen liegt der Zauber einer völlig abgeschlossenen Bildung. Sie sind das getreue Spiegelbild der edelsten Empfindungen einer reichen Zeit, die wir mit allen ihren Verirrungen aus unserer Geschichte nicht missen können, nicht streichen wollen: die alte Burschenschaft vornehmlich lebt nur noch in den Liedern Uhlands und seiner Genossen. Ist auch jene Gesittung in unserem Volke längst einer andern härtern gewichen: tot ist sie darum nicht. In allen neueren Völkern sehen wir eine seltsame Erscheinung, welche dem modernen Menschen gar sehr erschwert, sich auf seine eigenen Füße zu stellen. Gedanken und Anschauungen, die das Volk längst überwunden, kehren in dem Leben des einzelnen wieder als Momente seiner persönlichen Entwicklung. Längst vorüber sind unserer Nation die Tage der Romantik und des jungdeutschen Welt Schmerzes¹; aber noch heute kommt kein geistreicher Deutscher zu seinen Jahren², der nicht einmal, wehmütig wie ein Uhlandscher Bursch, dem scheidenden Freunde das Geleite gegeben und später mit Byronschem Übermuth sich aufgelehnt hätte wider die Unnatur der „alternden Welt“. Dem Manne ziemt, die Gedanken seiner Jugend zu überwinden, nicht, wie man heute liebt, sie zu schelten; denn ihnen dankt er, daß er ein Mann geworden. Wir wären die Deutschen nicht mehr, die wir sind, wenn je an der lauten Tafelrunde unserer Burschen die stürmische Weise nicht mehr erklänge: „Wir sind nicht mehr beim ersten Glas“.

Was die klugen Leute die unbestimmte nebelhafte Weise von Uhlands Lyrik nennen, ist oftmals nichts anderes als das Wesen aller lyrischen Dichtung selber³: jene hocherregte

vençal et Allemand. La vérité est qu'il reste partout Allemand.

1. Des jungdeutschen Welt Schmerzes, du pessimisme de la Jeune-Allemagne, — pessimisme purement littéraire, sans portée philosophique, provoqué parla lecture de Byron.

2. Zu seinen Jahren kommen, vieillir.

3. Sans doute, mais souvent aussi c'est une preuve d'impuissance.

Stimmung, die den Leser geheimnisvoll ergreift und ihm einen Ausblick gewährt in das Unendliche. Oder wäre es nötig, auch nur ein Wort zu verlieren gegen jene Barbarei, die Uhland darum getadelt hat, daß seine Lieder sich der Musik so willig fügen? In dem Gedichte „Traum“, das man auch oft allzu weichlich gescholten hat, liegt doch nichts anderes als der überaus glückliche Ausdruck einer Stimmung, die unserem Volke von Anbeginn im Blute liegt. Die Klage um die Vergänglichkeit irdischer Lust wird von unserer gesamten Dichtung, dem Volksliede insbesondere, in tausend Formen wiederholt und ist selten rührender ausgesprochen worden als in dieser Vision von der Abfahrt der „Wonnen und Freuden“ :

Sie fuhren mit frischen Winden,
Fern, ferne sah ich schwinden
Der Erde Lust und Heil.

Und wieder, wie köstlich heben sich ab von diesen weichen Tönen der Sehnsucht die Klänge neckischer Lebenslust! Nicht nur die Weise des verben Spottes weiß der Dichter anzuschlagen, auch das harmlose, sozusagen gegenstandslose Spielen der Laune hat er den „Lügenliedern“ unseres Volkes abgelauscht, und aus manchem seiner Gesänge klingt uns die alte lustige Weise entgegen : „Ich will anheben und will nicht lügen : ich sah drei gebratene Tauben fliegen.“

„Niemand taugt ohne Freude!“ Wie sollte Uhland nicht zu dem guten Worte sich bekennen! Kein geringerer hat es ja gesprochen als Walther von der Vogelweide, den er als seinen liebsten Lehrer verehrte. Daß Uhland mit anderem, modernerem Sinne als die Dief und Schlegel auf das Mittelalter zurück sah, das erkennen wir am leichtesten an dieser Vorliebe für Walther, den vielleicht freiesten Geist des deutschen Mittelalters, der mit seiner hellen bewußten Empfindung uns Neuern näher steht als irgend einer seiner Zeitgenossen¹. Und mannigfach, offenbar, war die Verwandtschaft der beiden. Ein Meister der Form in der Dichtkunst, aber „mehr gestaltend

1. Remarque ingénieuse et très juste.

als bilderreich“, hat Walthar gleich seinem spätern Schüler seine Herrschaft über die Form nie mißbraucht zu leerem Spiele mit dem Wohlhante der Sprache. Die Form ward ihm geschaffen durch den Inhalt; seine prächtigen, volltönenden Weisen versparte er, bis es galt, Könige zu preisen oder die auserwählten schönsten der Frauen. Umland, der so warm und traulich die behagliche Enge des häuslichen Lebens besang, spottete doch bitterlich des Dichters, der in einer Welt des Kampfes nur „sein groß, zerrissen Herz“ zu betrachten wußte. Auch hierin war ihm der alte Sönger ein Lehrer gewesen : — der politische Dichter, der „in seinem besondern Leben das öffentliche spiegelte“ und aus voller Kehle seines Landes Ruhm sang : „Deutsche Mann sind wohlherzogen, gleich den Engeln sind die Weib gethan“.²“ Sehr ungleich freilich waren den beiden die Gaben des Glückes zugeteilt, und wir freuen uns der freieren Gesittung der Gegenwart, wenn wir den stolzen, festhaften, mit seinem Könige kämpfenden Bürger unserer Tage mit dem fahrenden Ritter vergleichen, der Herberge und Gaben heischend von Burg zu Burg zieht und, als ihm endlich eines Fürsten Gnade eine kleine Hofstatt geschenkt, jubelnd in die Weite ruft : „Ich hab' ein Leben, all die Welt, ich hab' ein Leben!“ Auch darin waren die beiden verschieden geartet,

1. Cf. Wanderung, 4^e strophe :

Ich schritt zum Söngervalde,
Da such' ich Lebenshauch;
Da saß ein edler Stalbe
Und pflücht' am Lorberstrauch;
Nicht hatt' er Zeit, zu achten
Auf eines Volkes Schmerz,
Er konnte nur betrachten
Sein groß, zerrissen Herz.

2. Tiusche man sint wol gezogen,
rehte als engel sint diu wip getän.
swer sie schiltet, der'st betrogen :
ich enkan sin anders niht verstan.
tugent und reine minne,
swer die suoehen wil,
der sol komen in unser lant : da ist wünne vil.

daß Walthers höchste Kraft in dem Spruche¹, dem Sinngedichte sich bewährte. Dem modernen Dichter dagegen ist zwar auch manches glückliche Sinngedicht gelungen, so jenes liebliche „Verspätete Hochzeitslied“, das wirklich aus der Not eine Tugend zu machen weiß und die Säumnis des Sängers also entschuldigt :

Des schönsten Glückes Schimmer
 Umschwebt euch eben dann,
 Wenn man euch jetzt und immer
 Ein Brautlied singen kann;

doch niemand wird in Uhlands Sinngedichten, denen oftmals die rechte lakonische Kraft fehlt, das Eigenste seines Talentcs suchen.

Es war ein Liederfrühling, kurz und reich. Ein edles Bild der Jugend war Uhlands Dichtung gewesen, und als mit den Jahren diese jugendlichen Gefühle ihm seltener das Herz schwellten, hörte er auf zu singen. Nach seinem dreißigsten Jahre sind nur wenige seiner Gedichte entstanden. Darunter allerdings einige seiner schönsten Romanzen, und auch die rührenden Naturlaute zarter, inniger Empfindung entfloßen noch dann und wann dem Munde des gereiften Mannes : so damals, da ihm in einem Sommer beide Eltern starben, und er beim Anblicke eines fallenden Blattes die wie im Winde verwehende Klage schrieb :

O wie vergänglich ist ein Laub,
 Des Frühlings Kind, des Herbstes Raub!
 Doch hat dies Laub, das niederbebt,
 Mir so viel Liebes überlebt.

(Historische und politische Aufsätze.
 Leipzig, Hirzel. 1^{er} vol.)

1. Dem Spruche. Cf. page 109, note 1.

I. Uhland.

Freie Kunst¹.

Singe, wem Gesang gegeben,
In dem deutschen Dichterwald!
Das ist Freude, das ist Leben,
Wenn's von allen Zweigen schallt.

Nicht an wenig stolze Namen
Ist die Lieberkunst gebannt²!
Ausgestreuet ist der Samen
Über alles deutsche Land.

Deines vollen Herzens Triebe,
Gieb sie fest im Klange frei!
Säuselnd wandle deine Liebe,
Donnernd uns dein Zorn vorbei!

Singst du nicht dein ganzes Leben,
Sing' doch in der Jugend Drang!
Nur im Blütenmond erheben
Nachtigallen ihren Sang.

Kann man's nicht in Bücher binden,
Was die Stunden dir verleihn:
Gieb ein fliegend Blatt den Winden,
Muntre Jugend hascht es ein.

Fahret wohl, geheime Kunden,
Nekromantik, Alchimie³!
Formel hält uns nicht gebunden,
Unfre Kunst heißt Poesie.

Kunst. Cette poésie souvent citée peut être re-
comme le manifeste du groupe souabe.
sée souvent exprimée par Goëthe.
sion au romantisme.

Heilig achten wir die Geister,
 Aber Namen sind uns Dunst
 Würdig ehren wir die Meister,
 Aber frei ist uns die Kunst.

Nicht in kalten Marmorsteinen,
 Nicht in Tempeln, dumpf und tot :
 In den frischen Eichenhainen¹
 Weht und rauscht der deutsche Gott.²

Die Kapelle³.

(1803)

Droben steht die Kapelle,
 Schauct still ins Thal hinab,

1. Eichenhainen. Le chêne est devenu, depuis Klopstock, l'arbre national et poétique de l'Allemagne.

2. Un contemporain, le poète Oelbermann, semble s'être souvenu de ces vers d'Uhland dans la touchante poésie que voici :

O träume nur!

O träume nur — so lang dir noch
 Der Jugendtage Morgen mait!
 O sänge nur — so lang dir noch
 Das Herz so jung, das Herz so weit!
 Ja träume nur! und senk' im Traum
 Dich in die Welt der Märe ein —
 Es wird so bald, es wird so bald
 Der Jugend Traum zerronnen sein!

Ja sänge nur! — o laß ein Lied
 Aufblühn mit jedem Morgen neu,
 Und Sorge, daß kein Tag verglüh't,
 Der nicht zur Lust dir werden sei!
 Was dich bewegt, was dich entzückt —
 O jauchz' es in die Welt hinein!
 Es wird so bald, es wird so bald
 Der Jugend Lied verklungen sein!

3. Die Kapelle. Une des poésies les plus célèbres d'Uhland et une de ses plus heureuses inspirations. C'est ce

Trunten singt bei Wief' und Quelle
Froh und hell der Hirtenknab'.

Traurig tönt das Glöcklein nieder,
Schauerlich der Leichenchor;
Stille sind die frohen Lieder,
Und der Knabe lauscht empor.

Troben bringt man sie zu Grabe,
Die sich freuten in dem Thal;
Hirtenknabe, Hirtenknabe!
Dir auch singt man dort einmal.

Frühlingsglaube.

(1812)

Die linden Lüfte sind erwacht,
Sie säuseln und weben Tag und Nacht,
Sie schaffen an allen Enden¹.
O frischer Duft, o neuer Klang!
Nun, armes Herze, sei nicht bang!
Nun muß sich alles, alles wenden.

Die Welt wird schöner mit jedem Tag,
Man weiß nicht, was noch werden mag,
Das Blühen will nicht enden.
Es blüht das fernste, tiefste Thal;
Nun, armes Herz, vergiß der Dual!
Nun muß sich alles, alles wenden.

que les Allemands appellent ein Stimmungsbild. Le mètre est trochaïque (— u).

1. An allen Enden, en tous lieux.

Das Ständchen¹.

Was wecken aus dem Schlummer mich

Für süße Klänge doch?

O Mutter, sieh! wer mag es sein,

In später Stunde noch²?

„Ich höre nichts, ich sehe nichts;

O schlummre fort so lind!

Man bringt dir keine Ständchen jetzt,

Du armes, krankes Kind!“

Es ist nicht irdische Musik,

Was mich so freudig macht;

Mich rufen Engel mit Gesang,

O Mutter, gute Nacht.

Die sterbenden Helden³.

(1804)

Der Dänen Schwerter drängen Schwedens Heer

Zum wilden Meer;

Die Wagen klirren fern, es blinkt der Stahl

Im Mondenstrahl.

1. Das Ständchen, la sérénade. Cette petite pièce, écrite en 1810, est la première d'un cycle de trois poésies (Sterbeflänge), qui traitent à peu près le même sujet. Chaque strophe comprend quatre vers iambiques; le premier et le troisième vers ont quatre pieds, le second et le quatrième n'en ont que trois et riment ensemble.

2. C'est une jeune fille agonisante qui s'adresse à sa mère.

3. Die sterbenden Helden. — „Ich weiß nicht, warum die Ballade: „die sterbenden Helden“, nicht höher gewürdigt wird; mir dünkt sie groß und herrlich, und wert voranzustehen, wo ein Erzieher Gedichte sammelt, die Jugend zu begeistern.“ (F. Vischer). Uhland s'ins-

Da liegen sterbend auf dem Leichenfeld
Der schöne Sven und Ulf, der graue Held.

Sven.

O Vater, daß mich in der Jugend Kraft
Die Norne rafft!
Nun schlichtet nimmer meine Mutter mir
Der Vöden Zier.
Vergeblich spähet meine Sängerin¹
Vom hohen Turm in alle Ferne hin.

Ulf.

Sie werden jammern, in der Nächte Graun
Im Traum uns schaun.
Doch sei getrost! bald bricht der bitter Schmerz
Ihr treues Herz.
Dann reicht die Buhle² dir bei Odins Mahl,
Die goldgelockte, lächelnd den Pokal.

Sven.

Begonnen hab' ich einen Festgesang
Zum Sattenklang,

pire ici d'un passage du chroniqueur Saxo Grammaticus (mort en 1204), auteur d'une importante histoire du Danemark. Le ton général de la ballade rappelle celui des poésies d'Ossian, dont la vogue était encore très grande dans les premières années du XIX^e siècle. La mythologie nordique, mise à la mode par Klopstock et les « bardes », dédaignée par les poètes classiques, prônée par quelques romantiques, apparaît rarement chez notre poète. Elle n'est pas déplacée ici. On sait que les « Nornes », au nombre de trois, sont les déesses de la destinée, „die Schicksalgestirnen.“ Odin, dont les attributions ne diffèrent pas sensiblement de celles de Jupiter, est le père des dieux; le Walhalla, l'Olympe germanique, est le séjour des dieux et des héros tombés sur le champ de bataille. Remarquez l'emploi très opportun et très heureux de l'allitération.

1. Sängerin, la fiancée de Sven, qui chante en s'accompagnant de la harpe.

2. Die Buhle = die Schlichte.

Von Königen und Helden grauer Zeit
In Lieb' und Streit.
Verlassen hängt die Harfe nun, und bang
Erweckt der Winde Wehen ihren Klang.

Ulf.

Es glänzet hoch und hehr im Sonnenstrahl
Allvaters Saal¹,
Die Sterne wandeln unter ihm, es ziehn
Die Stürme hin.
Dort tafeln mit den Vätern wir in Ruh',
Erhebe dann dein Lied und end' es du!

Sen.

O Vater, daß mich in der Jugend Kraft
Die Noth rafft!
Noch leuchtet keiner hohen Thaten Bild
Auf meinem Schild.
Zwölf Richter thronen, hoch und schauerlich
Die werten² nicht des Heldenmahles mich.

Ulf.

Wohl wieget eines viele Thaten auf
(Sie achten drauf),
Das ist um deines Vaterlandes Noth
Der Heldentod.
Sieh hin! die Feinde fliehen. Blick hinan!
Der Himmel glänzt, dahin ist unsre Bahn.

1. Allvaters Saal, le Walhalla.

2. Werten, juger digne.

Die Bätergruft¹.

(1805)

Es ging wohl über die Heide
Zur alten Kapell' empor
Ein Greis im Waffengeschmeide
Und trat in den dunkeln Chor.

Die Särge seiner Ahnen
Standen die Hall' entlang,
Aus der Tiefe thät ihn mahnen²
Ein wunderbarer Gesang.

„Wohl hab' ich euer Grüßen,
Ihr Heldengetir! gehört.
Eure Reihe soll ich schließen :
Heil mir! ich bin es wert.“

Es stand an kühler Stätte
Ein Sarg noch ungefüllt,
Den nahm er zum Ruhebette,
Zum Pfühle nahm er den Schild³.

Die Hände thät er falten
Aufs Schwert und schlummert' ein ;
Die Geisterlaute verhallten,
Da mocht'⁴ es gar stille sein.

1. Die Bätergruft, poésie romantique. L'influence des poésies d'Ossian qui domine dans les premières ballades d'Uhland est très sensible ici. Le mètre est iambique avec un anapeste par vers.

2. Thät . . . mahnen, = mahnte.

3. On enterrait le dernier rejeton d'une famille noble avec ses armes et son bouclier.

4. Mocht, archaïque et populaire pour mußte. Trait heureux qui rappelle le ton de la vieille épopée chevaleresque.

Des Goldschmieds Töchterlein¹.

(1809)

Ein Goldschmied in der Bude stand
Bei Perl' und Edelstein :
„Das beste Kleinod, das ich fand,
Das bist doch du, Helene,
Mein teures Töchterlein !“

Ein schmucker Ritter trat herein :
„Willkommen, Mägdlein traut !
Willkommen, lieber Goldschmied mein !
Mach' mir ein köstlich Kränzchen
Für meine süße Braut !“

Und als das Kränzlein war bereit
Und spielt' in reichem Glanz,
Da hängt Helen' in Traurigkeit,
Wohl als sie war alleine²,
An ihren Arm den Kranz.

„Ach ! wunderselig ist die Braut,
Die 's Krönlein tragen soll.
Ach ! schenkte mir der Ritter traut
Ein Kränzlein nur von Rosen,
Wie wär' ich freudenvoll !“

Nicht lang, der Ritter trat herein,
Das Kränzlein wohl beschaut :
„D fasse, lieber Goldschmied mein,
Ein Ringlein mit Demanten
Für meine süße Braut !“

1. Des Goldschmieds Töchterlein. Uhland s'est inspiré comme il lui arrive souvent, d'un Volkslied, dans un rossignol chante :

Ach, lieber, lieber Goldschmied mein,
Mach' mir von Gold ein Ringlein.

2. Alleine, archaïque pour allein.

Und als das Ringlein war bereit
 Mit teurem Demantstein,
 Da steckt' Helen' in Traurigkeit
 Wohl als sie war alleine,
 Es halb aus Ringerlein.

„Ach! wunderselig ist die Braut,
 Die 's Ringlein tragen soll.
 Ach! schenkte mir der Ritter traut
 Nur seines Haars ein Lösslein,
 Wie wär' ich freudenvoll!“

Nicht lang, der Ritter trat herein,
 Das Ringlein wohl beschaut':
 „Du hast, o lieber Goldschmied mein,
 Gar fein gemacht die Gaben
 Für meine süße Braut!“

„Doch daß ich wisse, wie ihr's steh',
 Tritt, schöne Maid, herzu!
 Daß ich an dir zur Probe seh'
 Den Brautschmuck' meiner Liebsten,
 Sie ist so schön, wie du.“

Es war an einem Sonntag früh,
 Drum hatt' die feine Maid
 Heut angethan mit sondrer Müß',
 Zur Kirche hinzugehen,
 Ihr allerbestes Kleid.

Von holder Scham erglühend ganz
 Sie vor dem Ritter stand,
 Er setzt' ihr auf den goldnen Kranz,
 Er steckt' ihr an das Ringlein,
 Dann faßt' er ihre Hand.

„Helene süß, Helene traut!
 Der Scherz ein Ende nimmt.
 Du bist die aller schönste Braut,

Für die ich 's goldne Kränzlein
Für die den Ring bestimmt."

„Bei Gold und Perl' und Edelste
Bist du erwachsen hier,
Das sollte dir ein Zeichen sein,
Daß du zu hohen Ehren
Gingehen wirst mit mir."

Des Sängers Fluch¹ (1814)

Es stand in alten Zeiten ein Schloß, so l

1. D'après un critique allemand (Hol
„Des Sängers Fluch" est une imitation lil
écossaise : *Le Roi jaloux*, qu'on trouve da
de Herder. Dans cette ballade, le roi es
reine, qui avait fait, à propos d'un jeune
remarque suivante : « J'ai vu, dans ma
chevaliers et de damoiselles, mais jamais
plus beau que le preux Walter. » Le ro
de jalousie, ordonne de mettre à mort le

Uhland peut avoir pensé à cette balla
la sienne, mais le seul trait commun e
roi, amenée d'ailleurs différemment; le
le développement du drame sont tout au

Selon Notter, autre critique allemand,
terait l'empereur Napoléon; le jeune aèc
primée; le vieux chanteur, le peuple. I
rapprochements bizarres pour avoir song
tion, qui n'a d'ailleurs pas été accepté
(Voir „Uhlands Balladen und Romanzen" erlã
Dünker.) „Des Sängers Fluch" peut être
une contre-partie de la ballade „Der S
célèbre la puissance de la poésie et où le
en terminant, ses vœux de bonheur au r
comme une contre-partie d'une autre

Weit glänzt' es über die Lande¹ bis an das blaue Meer²,
Und rings von duft'gen Gärten ein blütenreicher Kranz,
Drin sprangen frische Brunnen in Regenbogenglanz³.

Dort saß ein stolzer König, an Land⁴ und Siegen reich,
Er saß auf seinem Throne so finster und so bleich;
Denn was er sinnt, ist Schrecken, und was er blickt, ist Mut,
Und was er spricht, ist Geißel, und was er schreibt, ist Blut.

Ginst zog nach diesem Schlosse ein edles Sängerpaa, ^r
Der ein' in goldnen Locken, der andre grau von Haar;
Der Alte mit der Harfe, der saß auf schmuckem Ross,
Es schritt ihm frisch⁵ zur Seite der blühende Genoss.

Der Alte sprach zum Jungen: „Nun sei bereit, mein Sohn⁶!
Denk unsrer tiefsten Lieder, stimm an den vollsten Ton,

Bertran de Born, dans laquelle Bertran touche le cœur orgueilleux d'un roi qui s'avoue lui-même vaincu :

Und der König senkt die Stirne :
„Meinen Sohn hast du verführt,
Hast der Tochter Herz verzaubert,
Hast auch meines nun gerührt. -
Nimm die Hand, du Freund des Toten,
Die verzeibend ihm gebührt!
Weg die Hessein! Deines Geistes
Hab' ich einen Hauch verspürt.“

Ici, la poésie a exercé une influence bienfaisante. Dans „Des Sängers Fluch“, le poète, interprète de la loi morale, est sans action sur le cœur d'un tyran, et le ciel venge la poésie offensée.

Uhland emploie, avec quelques modifications, le mètre du Nibelungenlied.

1. Lande. Pluriel ordinaire : Länber. Le pluriel Lan^{de} s'emploie pour désigner un pays indivis, formant un tout.

2. Bis an das blaue Meer. Epithète homérique.

3. In Regenbogenglanz. « De fraîches sources jaillissantes s'irisaient des couleurs de l'arc-en-ciel. »

4. Land, pour Ländern.

5. Frisch, d'un pas alerte.

6. Mein Sohn. Terme d'affection, puisque le jeune homme était non pas le fils du vieillard, mais son disciple.

Nimm alle Kraft zusammen, die Lust und auch den Schmerz!
Es gilt uns heut¹ zu rühren des Königs steinern Herz."

Schon stehn die beiden Säng' im hohen Säulensaal²,
Und auf dem Throne sitzen der König und sein Gemahl³;
Der König, furchtbar prächtig, wie blut'ger Nordlichtschein,
Die Königin, süß und milde, als blickte Vollmond drein⁴.

Da schlug der Greis die Saiten, er schlug sie wundervoll;
Daß reicher, immer reicher der Klang zum Ob're schwell.
Dann strömte himmlisch helle des Jünglings Stimme vor,
Des Alten Sang⁵ dazwischen, wie dumpfer Geisterchor.

Sie singen von Lenz und Liebe, von sel'ger goldner Zeit⁶, —
Von Freiheit, Männerwürde, von Treu' und Heiligkeit.
Sie singen von allem Süßen, was Menschenbrust durchbebt,
Sie singen von allem Hohen, was Menschenherz erhebt.

Die Höflingschar im Kreise verlernet jeden Spott,
Des Königs trotz'ge Krieger sie beugen sich vor Gott,
Die Königin, zerfloßen in Wehmut und in Lust,
Sie wirft den Sängern nieder die Rose von ihrer Brust.

"Ihr habt mein Volk verführet, verlockt ihr nun mein Weib?"
Der König schreit es wütend, er bebt am ganzen Leib,

1. Es gilt uns heut. « Il s'agit aujourd'hui. »

2. Remarquez l'allitération.

3. Sein Gemahl. Uhland emploie fréquemment ce neutre :

Sahst du dort oben gehen
Den König und sein Gemahl?

(Das Schloß am Meer).

4. Comparaison qui choque notre goût, mais qui est fréquente dans la poésie allemande.

5. Sous-entendu ertönte.

6. Strophe fréquemment citée pour caractériser la poésie des Minnesinger, appliquée également à l'école d'Uhland par ses admirateurs.

Er wirft sein Schwert, das blizend des Jünglings Brust durch-
[bringt,
Draus, statt der goldnen Lieder¹, ein Blutstrahl hoch aufspringt.

Und wie vom Sturm zerstoßen ist all der Hörer Schwarm²,
Der Jüngling hat verröthelt in seines Meisters Arm,
Der schlägt um ihn den Mantel und setzt ihn auf das Roß,
Er bind't ihn aufrecht feste, verläßt mit ihm das Schloß.

Doch vor dem hohen Thore, da hält der Sängergreis³,
Da faßt er seine Harfe, sie aller Harfen Preis⁴,
An einer Marmorsäule, da hat er sie zerschellt,
Dann ruft er, daß es schaurig durch Schloß und Gärten gellt:

Weh euch, ihr stolzen Hallen! nie töne süßer Klang
Durch eure Räume wieder, nie Saite noch Gesang,
Nein! Seufzer nur und Stöhnen, und scheuer Sklavenschritt,
Bis euch zu Schutt und Moder der Rachegeist zertritt!

Weh euch, ihr duft'gen Gärten im holden Maienlicht!
Euch zeig' ich dieses Toten entstelltes Angesicht,
Daß ihr darob⁵ verborret, daß jeder Quell versiegt,
Daß ihr in künft'gen Tagen versteint⁶, verödet liegt.

Weh dir, verruchter Mörder! du Fluch des Sängertums!
Umsonst sei all dein Ringen nach Kränzen blut'gen Ruhms,
Dein Name sei vergessen, in ew'ge Nacht getaucht,
Sei, wie ein lektes Köcheln, in leere Luft verhaucht!"

Der Alte hat's gerufen, der Himmel hat's gehört,
Die Mauern liegen nieder, die Hallen sind zerstört,

1. Der goldnen Lieder. La comparaison entre ces chants et le flot de sang est d'un goût douteux.

2. Sängergreis. Mot composé par Uhland, comme plus haut Sängerpaa.

3. Sie aller Harfen Preis. « la perle de toutes les harpes. »

4. Der Rachegeist, le génie vengeur de la poésie.

5. Darob = darüber.

6. Versteint, couverts de pierres.

Noch Eine hohe Säule zeugt von verschwundner Pracht,
Auch diese, schon geborsten, kann stürzen über Nacht.

Und rings, statt duft'ger Gärten, ein ödes Heidefeld,
Kein Baum verstreuet Schatten, kein Quell durchdringt den
[Sand,
Des Königs Namen meldet kein Lied, kein Heldebuch¹;
Versunken und vergessen! das ist des Sängers Fluch².

Württemberg.

Was kann dir aber fehlen,
Mein teures Vaterland?
Man hört ja weit erzählen
Von deinem Segensstand.

Man sagt, du seiest ein Garten,
Du seiest ein Paradies;
Was kannst du mehr erwarten,
Wenn man dich selig pries?

Ein Wort, das sich vererbte,
Sprach jener Ehrenmann:
Wenn man dich gern verderbte,
Daß man es doch nicht kann.

Und ist denn nicht ergossen
Dein Fruchtfeld wie ein Meer?
Kommt nicht der Most geflossen
Von tausend Hügeln her?

Und wimmeln dir nicht Fische
In jedem Strom und Teich?

1. Heldebuch, chanson de geste.

2. Des Sängers Fluch. Cette ballade a été mise en musique par Hugo Wolf.

Ist nicht dein Waldgebüsch
An Wild nur allzureich?

Treibt nicht die Wollenherde
Auf deiner weiten Alb?
Und nährst du nicht Pferde
Und Rinder allenthalb¹?

Hört man nicht fernhin preisen
Des Schwarzwalds stämmig Holz?
Hast du nicht Salz und Eisen
Und selbst ein Körnlein Golds?

Und sind nicht deine Frauen
So häuslich, fromm und treu?
Erblüht in deinen Gauen
Nicht Weinsberg² ewig neu?

Und sind nicht deine Männer
Arbeitsam, redlich, schlicht,
Der Friedenswerke Kenner
Und tapfer, wenn man sieht?

Du Land des Korn's und Weines,
Du segentreich Geschlecht,
Was fehlt dir? All und eines:
Das alte, gute Recht³.

1. Allenthalb = überall.

2. Weinsberg, allusion à une légende souabe. L'empereur Conrad III, ayant mis le siège devant Weinsberg, aurait permis aux femmes de sortir de la ville et de sauver ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux; elles prirent leurs maris sur leurs épaules et traversèrent ainsi les rangs des assiégeants. Le poète Chamisso a célébré l'héroïsme des femmes de Weinsberg.

3. Uhland se montre encore plus énergique et plus amer dans une autre poésie intitulée „Am 18 Oktober 1816“:

„Ihr Fürsten! seid zuerst befraget:
Vergaßt ihr jenen Tag der Schlacht, (la bataille de Leipzig)

Späte Kritik.

Als mich hätt' ein Lob beglückt,
 Selbst ein Tadel mich begeistert,
 Ward mir nie ein Kranz gepflückt,
 Noch ein Irrtum mir gemeistert.

Lob und Tadel wird mir jetzt,
 Doch mich labt, mich schmerzet keines;
 Meine Harf' ist hingesezt:
 Was ich sang, ist nicht mehr meines.

Justinus Kerner.

(1786-1862)

Justinus Kerner est le plus romantique des poètes souabes. Son imagination, hantée par l'idée de la mort, se complait dans les ténèbres, aime à évoquer spectres et démons au mystère du clair de lune et à s'égarer, la nuit, dans les cimetières. Une foi religieuse sincère et profonde em-

An dem ihr auf den Knieen laget
 Und huldigt der höhern Macht?
 Wenn eure Schmach die Völker löset,
 Wenn ihre Treue sie erprobt,
 So ist's an euch, nicht zu vertrösten,
 Zu leisten jetzt, was ihr gelobt.

„Ihr Völker! die ihr viel gelitten,
 Vergaßt auch ihr den schwülen Tag?
 Das Herrlichste, was ihr erstritten,
 Wie kommt's, daß es nicht frommen mag?
 Zermalmt habt ihr die fremden Herden,
 Doch innen hat sich nichts gehellt,
 Und Freie seid ihr nicht geworden,
 Wenn ihr das Recht nicht festgestellt.

Cf. page 606 *l'Allemagne après 1813.*

Ist nicht dein Waldgebüsch
An Wild nur allzureich?

Treibt nicht die Wollenherde
Auf deiner weiten Alb?
Und nährst du nicht Pferde
Und Kinder allenthalb¹?

Hört man nicht fernhin preisen
Des Schwarzwalds stämmig Holz?
Hast du nicht Salz und Eisen
Und selbst ein Körnlein Golds?

Und sind nicht deine Frauen
So häuslich, fromm und treu?
Erblüht in deinen Gauen
Nicht Weinsberg² ewig neu?

Und sind nicht deine Männer
Arbeitsam, redlich, schlicht,
Der Friedenswerke Kenner
Und tapfer, wenn man ficht?

Du Land des Korn's und Weines,
Du segenreich Geschlecht,
Was fehlt dir? All und eines:
Das alte, gute Recht³.

1. Allenthalb = überall.

2. Weinsberg, allusion à une légende souabe. L'empereur Conrad III, ayant mis le siège devant Weinsberg, aurait permis aux femmes de sortir de la ville et de sauver ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux; elles prirent leurs maris sur leurs épaules et traversèrent ainsi les rangs des assiégeants. Le poète Chamisso a célébré l'héroïsme des femmes de Weinsberg.

3. Uhland se montre encore plus énergique et plus amer dans une autre poésie intitulée „Am 18 October 1816“:

„Ihr Fürsten! seid zuerst befraget:
Vergaßt ihr jenen Tag der Schlacht, (la bataille de Leipzig)

Späte Kritik.

Als mich hätt' ein Lob beglückt,
Selbst ein Tadel mich begeistert,
Ward mir nie ein Kranz gepflückt
Noch ein Irrtum mir gemeistert.

Lob und Tadel wird mir jetzt,
Doch mich labt, mich schmerzet keine
Meine Harf' ist hingesezt :
Was ich sang, ist nicht mehr meine.

Justinus Kerner.

(1786-1862)

Justinus Kerner est le plus romantique des poètes.
Son imagination, hantée par l'idée de la mort
dans les ténèbres, aime à évoquer spectres et
mystère du clair de lune et à s'égarer, la nuit,
dans les cimetières. Une foi religieuse sincère et

An dem ihr auf den Knieen laget
Und huldigt der höhern Macht?
Wenn eure Schmach die Völker lösten,
Wenn ihre Treue sie erprobt,
So ist's an euch, nicht zu verträsten,
Zu leisten jetzt, was ihr gelobt.

„Ihr Völker! die ihr viel gelitten,
Vergast auch ihr den schwülen Tag?
Das Herrlichste, was ihr erstritten,
Wie kommt's, daß es nicht frommen mag?
Zermalmt habt ihr die fremden Horden,
Doch innen hat sich nichts gehellt,
Und Freie seid ihr nicht geworden,
Wenn ihr das Recht nicht festgestellt.

Cf. page 606 *l'Allemagne après 1813.*

pêcha seule le poète de devenir un pessimiste et un désespéré comme Lenau, qu'il aime, et auquel il ressemble par plus d'un trait. Il s'en distingue par le réalisme robuste et sain qui se manifeste assez souvent dans ses lieds, dont plusieurs vivent encore sur les lèvres de la jeunesse allemande.

Né le 18 septembre 1786, à Ludwigsburg, Kerner eut une enfance agitée, fit d'abord des études très irrégulières et apprit plusieurs métiers, avant de pouvoir étudier à Tübingen (1804) la médecine et les sciences naturelles, pour lesquelles il montra toute sa vie un goût très vif.

A Tübingen, il se lia avec Uhland qui encouragea ses premiers essais poétiques. Reçu docteur en 1808, il parcourut l'Allemagne pendant deux ans, exerça la médecine en différents endroits, et se fixa en 1819 dans la petite ville de Weinsberg¹. Il y mourut en 1862.

BIBLIOGRAPHIE

D. STRAUSS. *Kleine Schriften. Neue Folge*, p. 298.

MARIE NIETHAMMER. *J. Kerners Jugendliebe*. (Stuttgart, 1877).

EBNER. *J. Kerner. Zu seinem 100 jährigen Geburtstag*.

A. REINHARD. *J. Kerner und das Kernerhaus zu Weinsberg* (1862).

TH. KERNER. *Das Kernerhaus und seine Gäste. — Kerners Briefwechsel mit seinen Freunden*. 2 vol. 1897.

1. L'hospitalité de Kerner et de sa femme était proverbiale. Tieck, Matthisson, Lenau, le théologien D. Strauss, tous les poètes souabes, Varnhagen von Ense, plusieurs grands seigneurs et même des têtes couronnées fréquentèrent à Weinsberg. Cf. Gustave Pfizer „An Justinus Kerner“ :

Wer ist, der nicht gerübet
Vom Hauch, den er gespüret,
Aus deinem Hause schied?

Kerner publia plusieurs recueils de poésies (romances, ballades, lieds), dont le premier parut en 1812, et le dernier (*Winterblüten*) en 1859. Son penchant pour le surnaturel et le mystérieux se marque fortement dans l'*Histoire de deux somnambules* (1824), et dans la *Voyante de Prévorst* (1829).

Die schwäbische Dichterschule.

Wohin soll den Fuß ich lenken, ich, ein fremder Wandersmann?
Daß ich eure Dichterschule, gute Schwaben, finden kann?

Fremder Wanderer, o gerne will ich solches¹ sagen dir :
Geh' durch diese lichten Matten in das dunkle Waldbrevier²,

Wo die Tanne³ steht, die hohe, die als Mast einst schiffte durchs
[Meer,
Wo von Zweig zu Zweig sich schwinget singend lust'ger Vögel
[Heer ;

Wo das Reh mit klaren Augen durch das dunkle Dickicht sieht,
Und der Hirsch, der schlanke, setzet über Felsen von Granit.

Trete dann aus Walddunkel, wo im goldnen Sonnenstrahl
Grünen Berge dich voll Reben, Neckars Blau im tiefen Thal ;

Wo, von Epheu grün umranket, manche Burg vom Felsen
[schaut,
Stiller Dörfer bunte Menge rings sich friedlich angebaut ;

Wo ein goldnes Meer von Ähren durch die Ebenen wogt und
[wallt,
Über ihm in blauen Lüften Jubellied der Lerche schallt ;

1. Solches = dieses.

2. Comparez à cette rapide description de la Souabe celle d'Umland dans la poésie intitulée „Württemberg“, et la note 1 de la page 615.

3. Die Tanne. Le sapin joue un grand rôle dans la poésie de Kerner. Il nous le montre une fois en contestation avec la vigne, et s'exprimant ainsi :

„Eines doch ist mir beschieden :
Mehr zu laben, als dein Wein,
Lebensmüde. — Welchen Frieden
Schließen meine Bretter ein !

Wo der Winzer und der Schnitter singt ein Lied durch Berg
 [und Flur —
 Da ist schwäb'scher Dichter Schule, und ihr Meister heißt
 [Natur¹.

Poesie².

Poesie ist tiefes Schmerzen,
 Und es kommt das echte Lied

1. Ailleurs J. Kerner exprime la même idée avec une bonhomie familière :

Bei uns gilt keine Schule,
 Mit eignem Schnabel jeder singt
 Was halt ihm aus dem Herzen dringt.

Heine, qui ne perd jamais l'occasion de s'égayer aux dépens d'autrui, a écrit sur l'école souabe une de ses pages les plus pétillantes d'esprit et de malice. Qu'est-ce que l'école souabe? dit-il. Il pose cette question à un brave Souabe et lui demande si Schiller en fait partie. — Oh non, nous n'en voulons rien savoir, un poète qui s'occupe de brigands! Chez nous, tout se passe bien gentiment, et puis Schiller a quitté la Souabe de si bonne heure! — Et successivement Heine cite Schelling, Hegel, David Strauss, — il remonte même le cours des âges, nomme Képler, les Hohenstaufen. Le bon Souabe répond toujours par la négative, jusqu'à ce qu'il en vienne enfin à expliquer ce qu'est la fameuse école. « Les personnages célèbres que vous avez cités, sont plus européens que souabes; ils ont pour ainsi dire émigré et se sont imposés à l'étranger, tandis que les célébrités de l'école souabe méprisent ce cosmopolitisme, et, gentiment patriotiques et sentimentaux, restent chez eux auprès des giroflées et de la soupe aux saucisses (Meßelsuppe) de la chère Souabe. »

2. Cf. ces vers de Karl Gerok, où la même pensée est raduite avec grâce et mélancolie :

Nie im Jubel heller Freude
 Hab' ich je ein Lied erbacht,
 Nie den holden Kenz besungen
 Mitten in des Kenzes Pracht,

Einzig aus dem Menschenherzen,
Das ein tiefes Leid durchglüht.

Doch die höchsten Poesien
Schweigen wie der höchste Schmerz,
Nur wie Geisterschatten¹ ziehen
Stumm sie durchs gebroch'ne Herz.

Wanderlied².

Wohlauf! noch getrunken³
Den funkelnden Wein!
Ade nun, ihr Lieben!
Geschieden muß sein.
Ade nun, ihr Berge,
Du väterlich Haus!
Es treibt in die Ferne
Mich mächtig hinaus.

Schüchtern schwieg der Dichtung Stimme
Vor des Lebens Übermacht,
Erst wenn mir ein Glük erstorben,
Ist's im Liede neu erwacht.

Le poète Hamerling ne partage point le sentiment de Kerner. Cf. „Quell des Gesanges“ :

„Ist schon hört' ich das Wort, aus dem Leid nur quelle die Dichtkunst.
Nimmer! die Wonne nur ist ewig ihr einziger Quell.
Selbst wo gänzlich sie scheint aus dem bittersten Leid zu entspringen,
Quillt sie in Wahrheit doch nur aus der Wonne des Leids.“

1. Geisterschatten, terme qui trahit bien la constante préoccupation du poète, qui se vantait d'être en relations avec les esprits.

2. Wanderlied. Un des lieds les plus populaires de l'Allemagne.

3. Getrunken. Participe passé ayant le sens de l'impératif

Die Sonne, sie bleibet
 Am Himmel nicht stehn;
 Es treibt sie, durch Länder
 Und Meere zu gehn;
 Die Vögel nicht haftet
 Am einsamen Strand,
 Die Stürme, sie brausen
 Mit Macht durch das Land.

Mit eilenden Wolken
 Der Vogel dort zieht,
 Und singt in der Ferne
 Ein heimatlich Lied.
 So treibt es den Burschen
 Durch Wälder und Feld,
 Zu gleichen der Mutter,
 Der wandernden Welt,

Da grüßen ihn Vögel
 Bekannt über'm Meer;
 Sie flogen von Fluren
 Der Heimat hieher;
 Da duften die Blumen
 Vertraulich um ihn,
 Sie' trieben vom Lande
 Die Lüfte dahin.

Die Vögel, die kennen
 Sein väterlich Haus,
 Die Blumen einst pflanzt' er
 Der Liebe zum Strauß;
 Und Liebe, die folgt ihm,
 Sie geht ihm zur Hand;

1. Sie trieben. Sie, complément de trieben dont die Lüfte est le sujet.

So wird ihm zur Heimat¹
Das ferneste Land.

Der Wassermann².

Es war in des Maien mildem Glanz,
Da hielten die Jungfern von Lübingen Tanz.
Sie tanzten und tanzten wohl allzumal
Um eine Linde im grünen Thal.
Ein fremder Jüngling, in stolzem Kleid,
Sich wandte bald zu der schönsten Maid;
Er reicht ihr dar die Hände zum Tanz,
Er setzt ihr aufs Haar einen meergrünen Kranz.
O Jüngling, warum ist so kalt dein Arm?
„In Neckars Tiefen, da ist's nicht warm.“

1. La même pensée est exprimée avec beaucoup de force par le poète Emile Rittershaus (1834-1897) dans :

Die Heimat.

Was ist die Heimat? Ist's die Scholle,
Drauf deines Vaters Haus gebaut?
Ist's jener Ort, wo du die Sonne,
Das Licht der Welt, zuerst geschaut?
O nein, o nein, das ist sie nimmer!
Nicht ist's die Heimat, heißgeliebt.
Du wirst nur da die Heimat finden,
Wo's gleichgestimmte Herzen giebt!
Die Heimat ist, wo man dich gerne
Erscheinen, ungern wandern sieht.
Sie ist's, ob auch in weiter Ferne
Die Mutter sang dein Wiegenlied.

2. Der Wassermann, le Nix ou l'Ondin. Cf. le *Pêcheur*, de Goethe, la *Lorelei*, de Heine, etc. La légende n'est pas particulière à la Souabe; on la trouve chez tous les peuples de race germanique.

O Jüngling, warum ist so bleich deine Hand?
 „Ins Wasser dringt nicht der Sonne Brand.“

Er tanzt mit ihr von der Linde weit;
 „Laß, Jüngling! horch, die Mutter mir schreit!¹“

Er tanzt mit ihr den Neckar entlang; —
 „Laß, Jüngling! weh! mit wird so bang!“

Er faßt sie fest um den schlanken Leib:
 „Schön Maid! du bist des Wassermanns Weib!“

Er tanzt mit ihr in die Wellen hinein, —
 „O Vater und du, o Mutter mein!²“

Er führt sie in einen krystallinen Saal.
 „Ade! ihr Schwestern im grünen Thal!“³

1. Schreit pour rust.

2. Cf. ce dénouement à celui de la *Fille du roi des aunes*, de Herder et au *Roi des aunes*, de Goëthe.

3. Cf. la ballade suivante, traduite du danois par Herder
 Stimmen der Völker. — 4 Buch).

Der Wassermann.

O Mutter, guten Rat mir leih,
 Wie soll ich bekommen das schöne Maib?

Sie baut ihm ein Pferd von Wasser klar,
 Und Zaum und Sattel von Sande gar.

Sie kleidet ihn an zum Ritter fein,
 So ritt er Marienkirchhof hinein.

Er band sein Pferd an die Kirchenthür,
 Er ging um die Kirch' dreimal und vier,

Der Wassermann in die Kirch' ging ein,
 Sie kamen um ihn, Groß und Klein.

Der Priester eben stand vor'm Altar:
 „Was kommt für ein blanker Ritter dat?“

Das schöne Mädchen lacht in sich:
 „O, wär' der blanke Ritter für mich!“

Er trat über einen Stuhl und zwei:
 „O Mädchen, gib mir Wort und Treu!“

Er trat über Stühle drei und vier:
 „O schönes Mädchen, zieh mit mir!“

Der Wanderer in der Sägemühle.

Dort unten in der Mühle
 Saß ich in süßer Ruh',
 Und sah dem Räderspiele,
 Und sah den Wassern zu.
 Sah zu der blanken Säge,
 Es war mir wie ein Traum,
 Die bahnte lange Wege
 In einen Tannenbaum¹.
 Die Tanne war wie lebend;
 In Trauermelodie,
 Durch alle Fasern bebend
 Sang diese Worte sie:
 „Du kehrest zur rechten Stunde,
 O Wanderer, hier ein;

Das schöne Mädchen die Hand ihm reicht.
 „Hier hast meine Tren', ich folg' dir leicht."
 Sie gingen hinaus mit Hochzeitschar,
 Sie tanzten freudig und ohn' Gefahr.
 Sie tanzten nieder bis an den Strand,
 Sie waren allein jetzt Hand in Hand.
 „Halt', schönes Mädchen, das Roß mir hier!
 Das lieblichste Schiffchen bring' ich dir."
 Und als sie kamen auf'n weißen Sand,
 Da kehrten sich alle Schiffe zu Land.
 Und als sie kamen auf den Sund,
 Das schöne Mädchen sank zu Grund.
 Noch lange hörten am Lande sie,
 Wie das schöne Mädchen im Wasser schrie.
 Ich rat' euch, Jungfern, was ich kann:
 Geht nicht in Tanz mit dem Wassermann!

1. Kerner, au temps où il allait à l'école, travaillait aussi chez un menuisier; il fabriqua, d'après ses biographes, plusieurs cercueils.

Du bist's, für den die Wunde
Mir bringt ins Herz hinein."

„Du bist's, für den wird werden,
Wenn kurz gewandert du,
Dies Holz im Schoß der Erden
Ein Schrein zur langen Ruh' 1!"

Bier Bretter sah ich fallen,
Mir ward's ums Herze schwer²;
Ein Wörtlein wollt' ich lassen,
Da ging das Rad nicht mehr³.

1. Zur langen Ruh. Remarquez la belle antithèse que forme ce vers avec „Wenn kurz gewandert du.“ L'aspiration au repos, la nostalgie de l'au-delà, sont les thèmes favoris de la poésie de Kerner. Cf. le petit poème intitulé : „Zur Ruh! Zur Ruh!“ :

Zur Ruh', zur Ruh',
Ihr müden Glieder!
Schließt fest euch zu,
Ihr Augenlieder!
Ich bin allein,
Fort ist die Erde;
Nacht muß es sein,
Daß Licht mir werde.

O führet mich ganz,
Ihr innern Mächte,
Hin zu dem Glanz
Der tiefsten Mächte.
Fort aus dem Raum
Der Erden Schmerzen,
Durch Nacht und Traum
Zum Mutterherzen!

2. Mir ward's ums Herze schwer. « Je me sentis le cœur si lourd. »

3. Dans un autre lied, „der tote Müller,“ le poète nous introduit dans la chambre du meunier qui vient d'expirer :

Es stockt sein Herz, die Pulse ruhn,
Und draußen auch wird's stille.

Gustav Schwab.

(1792-1850)

Gustav Benjamin Schwab, né le 19 juin 1792, à Stuttgart, se voua, après de solides études à l'Université de Tübingen à la théologie. Ses premiers vers furent remarqués. Il lia avec Uhland, Justinus Kerner, et Varnhagen von Ense dont il reçut des conseils et des encouragements précieux. Pendant vingt ans, il enseigna les langues anciennes au gymnase de sa ville natale; en 1837, il fut nommé pasteur à Gomaringen, près de Tübingen, au pied des Alpes de Souabe; son presbytère devint le rendez-vous de tous les poètes attirés par la beauté du site. Plus tard, pasteur, prédicateur à l'église St. Léonard, à Stuttgart, puis professeur en théologie, conseiller du consistoire, G. Schwab mourut le 4 novembre 1850.

C'était un homme de goût, affable, de commerce et

Die treuen Lieben weinen sehr,
Still bleibt sein Herz und fühle;
Die Wasser fließen wohl daher,
Still aber steht die Mühle.

Rapprochez du *Voyageur dans la scierie*, la poésie vante de Hieronymus Lorm (né en 1821), qui respire même mélancolie :

Zwei Wanderer.

Zwei Wanderer schritten durch den Wald,
Den Schlag auf Schlag das Beil durchhällt.

Was jeder wünschte sehnsuchtsvoll,
Ihm aus dem Klang entgegenschallt.

Der Rüst'ge sprach : „Dort liegt der Strand
Man baut ein Schiff nach fernem Land.“

Der Müde sprach : „Man baut ein Haus,
Die Liebe schmückt's mit Blumen aus.“

Sie drangen durch das Baumgeflecht,
Und sieh! da hatten beide Recht.

Man baut ein Schiff nach fernem Land,
Ein Haus, umpflanzt von lieber Hand.

Man zimmert, was der Wald verbarg,
Aus neuen Brettern einen Sarg.

et sûr; nature sensible, esprit délicat, d'une culture supérieure à celle des autres poètes du groupe souabe, il a les mêmes tendances et les mêmes inspirations; il est loin, toutefois, d'égalér Uhland, qu'il proclame son maître et son modèle. Il n'en a pas la franche verve, l'humour, la concision souvent énergique. Il est aussi moins heureux dans le choix de ses sujets, qu'il emprunte ordinairement à de vieilles légendes dénuées de toute valeur poétique, voire même de tout intérêt. De là, la faiblesse, les longueurs de ses « Rapsodies ou Légendes. » Ses poésies lyriques sont fort inégales. La « guerre d'indépendance » n'a pas inspiré la muse de Schwab. Il est surtout narrateur; il aime les descriptions et en abuse parfois. On a de lui plusieurs guides intéressants (*Reisehandbücher*). Il a traduit les *Méditations* de Lamartine et publié un recueil, en plusieurs volumes, de prose et de poésie allemandes.

Le grand public ne connaît plus guère de lui que quelques ballades et deux ou trois lieds.

BIBLIOGRAPHIE

K. KLÜPSEL. *Gustav Schwab. Sein Leben und Wirken.* (Leipzig und Stuttgart, 1858, 1884).

CH. TH. SCHWAB (fils du poète). *G. Schwab.* 1883.

Das Gewitter¹.

Urahn², Großmutter, Mutter und Kind

1. G. Schwab a trouvé le sujet de cette ballade dans le *Mercure de Souabe*, qui, en 1828, raconte le fait suivant : „Am 30 Juni 1828 schlug der Blitz in ein von zwei armen Familien bewohntes Haus der württembergischen Stadt Tuttlingen, und tötete von 10 Bewohnern desselben 4 Personen weiblichen Geschlechts, Großmutter, Mutter, Tochter und Enkelin, die erste 71, die letztere 8 Jahre alt.“

On admirera l'art avec lequel le poète a su mettre en œuvre cette donnée. Le mètre se compose d'iambes, de dactyles et d'anapestes.

2. Urahn = Urgroßmutter.

In dumpfer Stube beisammen sind;
 Es spielet das Kind, die Mutter sich schmückt,
 Großmutter spinnt, Urahne gebückt
 Sitzt hinter dem Ofen im Pfuhl' —
 Wie wehen die Lüfte so schwül!

Das Kind spricht: „Morgen ist's Feiertag,
 Wie will ich spielen im grünen Hag,
 Wie will ich springen durch Thal und Höhn,
 Wie will ich pflücken viel Blumen schön;
 Dem Anger, dem bin ich hold!“ —
 Hört ihr's, wie der Donner grollt?

1. Pfuhl, le coussin du fauteuil. Comparez à cette rapide esquisse le gracieux tableau d'intérieur que nous peint Ernst Ziel (né en 1841), dans „Häuslichkeit“:

Die Lampe wirft in ruhevullem Schimmer
 Ihr Dämmerlicht
 Gemütlich durch das kleine, enge Zimmer
 Und flackert nicht.

Das Reissig knistert heimlich im Kamine
 Und flammt und knackt;
 Die Uhr, die aste, an der Bettgardine
 Schlägt leisen Takt.

Die schlichten Eltern lesen in der Bibel
 Herzinniglich;
 Die Kinder in die halbvergilbte Bibel
 Vertiefen sich.

Großmütterlein am Rade freundlich leise
 Spinnt ruhevoll,
 Und murmelt eine alte, liebe Weise
 Gedankenvoll.

Doch draußen wirft ans Fenster dürre Reiser
 Der Herbstessturm;
 Die Wetterfahne knarrt unheimlich heiser
 Vom alten Turm.

„Was kummert uns des Wetters wilbes Schauern,
 Was Sturm und Wind,
 Wenn wir in Lieb' in unsern sichern Mauern
 Beisammen sind?“

Die Mutter spricht : „Morgen ist's Feiertag,
 Da halten wir alle fröhlich Gelag¹,
 Ich selber, ich rüste mein Feierkleid;
 Das Leben, es hat auch Lust nach Leid²,
 Dann scheint die Sonne wie Gold!“ —
 Hört ihr's, wie der Donner grollt?

Großmutter spricht : „Morgen ist's Feiertag,
 Großmutter hat keinen Feiertag.
 Sie kocht das Mahl, sie spinnet das Kleid,
 Das Leben ist Sorg' und viel Arbeit;
 Wohl dem, der that, was er sollt'!“ —
 Hört ihr's, wie der Donner grollt?

Urahne spricht : „Morgen ist's Feiertag,
 Am liebsten morgen ich sterben mag :
 Ich kann nicht singen und scherzen mehr;
 Ich kann nicht sorgen und schaffen schwer;
 Was thu' ich noch auf der Welt?“ —
 Seht ihr wie der Blitz dort fällt?

Sie hören's nicht, sie sehen's nicht,
 Es flammet die Stube wie lauter Licht :
 Urahne, Großmutter, Mutter und Kind
 Vom Schlag miteinander getroffen sind;
 Vier Leben endet ein Schlag, —
 Und morgen ist's Feiertag!

1. Gelage. Proprement: pique-nique (legen, zusammenlegen)
 — puis, banquet, festin.

2. Leid. Remarquer l'allitération: Leben, Lust, Leid.

Wilhelm Hauff.

(1802-1827)

Le talent précoce de Wilhelm Hauff n'eut pas le temps de se développer. Né le 29 novembre 1802, à Stuttgart, Hauff étudia la philologie et la théologie à l'Université de cette ville et se fit bientôt connaître par des contes et des nouvelles d'un caractère humoristique. Mais il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Son œuvre capitale est le roman historique (en trois volumes), de *Lichtenstein*. Les *Mémoires de Satan* (1826), sont écrits avec verve, mais trahissent encore l'inexpérience de l'auteur, qui a été mieux inspiré dans plusieurs lieds restés populaires. Le poète Gustav Schwab a publié les œuvres complètes de Wilhelm Hauff, avec une préface (1830-1834).

BIBLIOGRAPHIE

KLAIBER. *Wilhelm Hauff, ein Lebensbild des Dichters*. Stuttgart, 1881.

Reiters Morgengesang¹.

(Nach einem schwäbischen Volkslied.)

Morgenrot, Morgenrot!
 Leuchtest mir zum frühen Tod.
 Bald wird die Trompete blasen,
 Dann muß ich mein Leben lassen,
 Ich und mancher Kamerad!
 Kaum gedacht, kaum gedacht,
 War der Luft ein End' gemacht!
 Gestern noch auf stolzen Rossen,
 Heute durch die Brust geschossen,
 Morgen in das kühle Grab.

1. *Reiters Morgenlied*. Cette poésie se trouve dans le roman de *Lichtenstein*.

Ach wie bald, ach wie bald
 Schwindet Schönheit und Gestalt!
 Thust du stolz mit deinen Wangen,
 Die wie Milch und Purpur prangen?
 Ach, die Rosen welken all!

Und was ist, und was ist,
 Aller Menschen Freud' und List?
 Unter Kummer, unter Sorgen,
 Sich bemühen vom frühen Morgen,
 Bis der Tag vorüber ist.

Darum still, darum still,
 Tüg' ich mich wie Gott es will.
 Nun so will ich wacker streiten,
 Und sollt' ich den Tod erleiden,
 Stirbt ein braver Reitersmann.

Ed. Mörike.

(1804-1875)

Né le 8 septembre 1804, à Ludwigsburg, Eduard Mörike étudia la théologie, embrassa la profession ecclésiastique, puis se voua à l'enseignement et mourut le 4 juin 1875 à Stuttgart. Il a plus d'originalité, de fraîcheur et d'humour que Gustav Schwab; il offre plus de ressemblance avec Uhland et sait, comme lui, trouver l'accent populaire, le „Volkston.“ Ses poésies lyriques (1838 et années suivantes), constituent le meilleur de son œuvre; il a aussi écrit un roman (*Maler Nolten*, 1832), des contes et des nouvelles.

BIBLIOGRAPHIE

JULIUS KLAIBER. *Eduard Mörike (zwei Vorträge)*. Stuttgart, 1876.

Zwei Liebchen¹.

Ein Schifflein auf der Donau schwamm,
 Drin saßen Braut und Bräutigam,
 Er hüben und sie drüben².

Sie sprach : Herzliebster, sage mir,
 Zum Angebind³ was geb' ich dir ?

Sie streift zurück ihr Ärmlein,
 Sie greift ins Wasser frisch hinein.

Der Knabe, der thät⁴ gleich also,
 Und scherzt mit ihr und lacht so froh.

Ach, schöne Frau Done⁵, geb' sie mir⁶
 Für meinen Schatz eine hübsche Bier!

Sie zog heraus ein schönes Schwert,
 Der Knab' hätt'⁷ lang so eins begehrt.

Der Knab', was hält er in der Hand?
 Milchweiß ein köstlich Perlenband.

Er legt's ihr um ihr schwarzes Haar,
 Sie sah wie eine Fürstin gar.

Ach, schöne Frau Done, geb' sie mir
 Für meinen Schatz eine hübsche Bier!

Sie langt hinein zum andernmal,
 Faßt einen Helm von lichtem Stahl.

1. Les poètes souabes chantent volontiers ces légendes populaires, d'un caractère mystérieux et sombre, auxquelles les romantiques avaient déjà donné droit de cité dans la poésie savante.

2. Hüben, de ce côté-ci, drüben, de ce côté-là.

3. Angebind, présent d'amitié.

4. Thät, populaire pour thut, — also, de même.

5. Frau Done, c'est la nixe du Danube.

6. Geb' sie, emploi populaire de la troisième personne.

7. Hätt', dialectal pour hat.

'Freud' entsezt sich schier¹,
n goldnen Kamm dafür.

'e ins Wasser griff :
ällt sie aus dem Schiff.

'nach, er faßt sie fest,
ßt sie beide weg :

t ihr Schmuck gereut,
Jüngling und die Maid.

i leer hinunterwallt ;
kt hinter die Berge bald.

lond am Himmel stand,
chwimmen tot ans Land
(Er hüben und sie drüben.

lassene Mägdelein.

wenn die Hähne krähn,
sternlein verschwinden,
am Herde stehn,
er zünden.

ist der Flammen Schein,
zen die Funken,
so drein,
In Leid versunken.

Plötzlich, da kommt es mir,
Treuloßer Knabe!
Daß ich die Nacht von dir
Geträumet habe.

1. Schier, populaire pour fast.

Ihräne auf Ihräne dann
Stürzet hernieder;
So kommt der Tag heran —
D ging' er wieder!

Gustav Pfizer.

(1807-1890)

Die Sommergeister.

Sommers laufen in Mittagsglut,
Ohne die Sohlen zu ritzen,
Luftige Geister ohne Blut
Über der Ähren Spigen.

Wenn die Erde recht dürr und heiß,
Werden sie erst lebendig;
Wenn der Himmel von Hitze weiß,
Spielen sie fort beständig.

Jedes Wölkchen die Kinder verschreckt,
Daß sie sich eilig verschlupfen;
Wenn ihnen würden die Füßchen feucht,
Stürben sie hin am Schnupfen.

Leicht gekleidet im güldenen Hemd,
Glänzen die weißen Gliedchen;
In silberner Sprache, seltsam und fremd
Singen sie köstliche Liedchen.

Doch wenn die Sichel mit drohendem Schall
Schwingen gebräunte Hände,
Dann hat der glänzende Kinderball,
Das Spiel des Sommers ein Ende.

Kröstellnd in Höhlen kauern sie
 Sich jetzt im Herbst zusammen ;
 Sehrend und weinend betrauern sie
 Des Sommers liebliche Flammen.

Wilhelm Müller.

(1795-1827)

Wilhelm Müller aime et sent la nature avec la tendresse filiale, la fraîcheur et la vivacité d'impressions des personnages qu'il met en scène : il partage leur condition, il est tour à tour pâtre, meunier, chasseur, étudiant, compagnon. Il a horreur des chambres closes, des fenêtres fermées. Il est amoureux du grand air, du ciel bleu, de la forêt qui murmure, du ruisseau qui bavarde. Toute la nature parle dans ses vers. Le ruisseau s'adresse au meunier, le printemps, pour annoncer sa venue, jette des branches vertes contre la fenêtre, la truite sautillante fait la leçon au poète. W. Müller a ainsi retrouvé, sans effort, dans ses chants, le trait vif et hardi, le jet heureux, l'accent naïf du Volkslied. Une sève de jeunesse ardente et vigoureuse circule dans son œuvre. Les *Griechenlieder* (1822-1824) sont des hymnes de guerre d'une superbe envolée et la poésie de 1813 n'a rien produit qui leur puisse être comparé.

L'Allemagne lit et chante encore les *Müllerlieder*. L'épopée, qui demande une inspiration plus puissante et plus soutenue, convenait moins au talent primesautier du poète, et il n'a rien écrit de durable en ce genre.

Müller a aussi composé des épigrammes et des ballades. Né le 7 octobre 1794, à Dessau, il étudia la philologie et l'histoire à Berlin, fit la campagne de 1813, après laquelle il reprit ses études, partit en 1817, avec le baron de Sack, pour un long voyage, mais s'arrêta en Italie, où il resta jusqu'en 1819. Le fruit de ce séjour fut une *Etude sur Rome, les Romains et les Romaines* (1820). La même année, il fut pourvu d'une chaire de langues anciennes au gymnase de Dessau et nommé conservateur de la bibliothèque

ducale. Il fit de nombreux voyages, dans lesquels il se lia avec G. Schwab, Uhland et Kerper. Il mourut le 30 septembre 1827.

BIBLIOGRAPHIE

Vermischte Schriften, avec une biographie, par G. SCHWAB. Leipzig, 1830.

Gedichte, publiés par le même. Leipzig, 1837.

Wanderschaft¹.

Das Wandern ist des Müllers Lust,
Das Wandern!
Das muß ein schlechter Müller sein,
Dem niemals fiel das Wandern ein,
Das Wandern!

1. Wanderschaft. C'est un des lieds préférés de la jeunesse allemande. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Ludwig Grote (né en 1825) :

Das rechte Wandern.

Und soll mir recht gefegnet sein
Und recht erwünscht das Wandern,
So laßt mich wandern ganz allein,
Und bleibt zu Haus, ihr andern.

Ja, ganz allein und ohn' Geleit,
Das Wandern ist das rechte,
Beim Morgenstrahl, zur Abendzeit,
Durchs Schweigen stiller Nächte.

Da schau' ich früh auf Feld und Au
Den Blumen in die Augen
Und sehe, wie aus Licht und Tau
Sie neues Leben saugen.

Da tönt den lieben langen Tag
Gesang in bunten Weisen
Der Amsel Lied, des Finken Schlag
Die ihren Schöpfer preisen.

Vom Wasser haben wir's gelernt,
 Vom Wasser!
 Das hat nicht Rast bei Tag und Nacht,
 Ist stets auf Wanderschaft bedacht,
 Das Wasser.

Das sehn wir auch den Rädern ab
 Den Rädern!
 Die gar nicht gerne stille stehn,
 Die sich mein' Tag' ¹ nicht müde drehn,
 Die Räder.

Die Steine selbst, so schwer sie sind,
 Die Steine!
 Sie tanzen mit den muntern Reihn
 Und wollen gar noch schneller sein,
 Die Steine.

O Wandern, Wandern, meine Lust,
 O Wandern!
 Herr Meister und Frau Meisterin,
 Laßt mich in Frieden weiter ziehn
 Und wandern!

Da hemm' ich spät den müden Lauf,
 Der Nachtigall zu lauschen,
 Blick' in den stillen Mond hinauf
 Und hör' der Quellen Rauschen.

Und was da draußen klingt und blüht,
 Das tönt im Innern wieder,
 Und heimlich ziehn mir durchs Gemüt
 Viel tausend goldne Lieder.

Drum soll mir recht gesegnet sein, u...

1. Mein' Tag', « de ma vie ». Expression populaire. Cf. *Egmont*, I, 1: „Einer gewinnt, der Andre verliert, ohne daß man sein' Tage begreift, wer was gewinnt oder verliert.“

Lied vor der Schlacht¹.

Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blühend
[stehn

So lange frei die Winde noch durch freie Lüfte wehn,
So lange frei der Bäume Laub noch rauscht im grünen Wald,
So lang' des Stromes Woge noch frei nach dem Meere wallt,
So lang' des Adlers Fittich frei noch durch die Wolken fliegt²,
So lang' ein freier Odem³ noch aus freiem Herzen steigt.

Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blü-
[hend stehn

So lange freie Geister noch durch Erd' und Himmel gehn.
Durch Erd' und Himmel schwebt er noch, der Helden Schatten-
[reihn,

Und rauscht um uns in stiller Nacht, in hellem Sonnenschein,
Im Sturm, der stolze Tannen bricht, und in dem Lüftchen
[auch,

Das durch das Gras auf Gräbern spielt mit seinem leisen
[Hauch.

In ferner Enkel Hause noch um alle Wiegen kreist
Auf Hellsas' heldenreicher Flur der freien Ahnen Geist;
Der haucht in Wunderträumen schon den zarten Säugling an,
Und weiht in seinem ersten Schlaf das Kind zu einem Mann.
Den Jüngling lockt sein Ruf hinaus mit nie gefühlter Lust
Zur Stätte, wo ein Freier fiel; da greift er in die Brust
Dem Zitternden, und Schauer ziehn ihm durch das tiefe Herz,
Er weiß nicht, ob es Wonne sei, ob es der erste Schmerz.
Heraus, du heil'ge Geisterschar, schwell' unsre Fahnen auf,
Besüßle unsrer Herzen Schlag und unsrer Füße Lauf!
Wir ziehen nach der Freiheit aus, die Waffen in der Hand,

1. Le mètre de cette ode est iambique; les vers ont sept pieds.

2. Fliegt, fréquent en poésie pour steigt. Fliegt ne rime guère avec steigt.

3. Odem, dialectal pour Atem.

Wir ziehen aus auf Kampf und Tod für Gott, für's Va-
 [terland,
 Ihr seid mit uns, ihr raucht um uns, eu'r Geisterodem zieht
 Mit zauberischen Tönen hin durch unser Jubellied.
 Ihr seid mit uns, ihr schwebt daher, ihr aus Thermopylä,
 Ihr aus dem grünen Marathon, ihr von der blauen See,
 Am Wolfenfelsen Mistale, am Salaminerstrand,
 Ihr all' aus Wald, Feld, Berg und Thal im weiten Griechen-
 land !

.....
 Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blü-
 [hend stehn
 So lange frei die Winde noch durch freie Lüfte wehn,
 So lange frei der Bäume Laub noch raucht im grünen Wald,
 So lang' des Stromes Woge noch frei nach dem Meere wallt,
 So lang' des Adlers Fittich frei noch durch die Wolken flugt,
 So lang' ein freier Odem noch aus freien Herzen steigt.
 (Griechenlieder.)

1. Cf. ces vers de Casimir Delavigne :

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots.
 Du haut de son tombeau Thémistocle domine
 Sur ce port qui l'a vu si grand ;
 Et la mer à vos pieds s'y brise, en murmurant
 Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! Soldats, le voici, ce clairon
 Qui des Perses jadis a glacé le courage !
 Sortez par ce portique, il est d'heureux présage !
 Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon ;
 C'est là que de son père on suspendit l'image !
 Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
 C'est le chemin de Marathon !

Karl Gerok.

(1815-1890)

Karl Gerok, né à Vaihingen, dans le Württemberg, le 30 janvier 1815, mort à Stuttgart, le 14 janvier 1890, fut un ami et un disciple de Gustav Schwab. Après avoir étudié la théologie à Tübingen, il embrassa la carrière ecclésiastique. Il a écrit principalement des poésies religieuses et patriotiques (*Palmblätter*, 1857; *Pfingstrosen*, 1864; *Blumen und Sterne*, *Letzter Strauss*, etc.)

Herbstgefühl.

Müder Glanz der Sonne!

Blasses Himmelblau!

Von verflungner Wonne

Träumet still die Au.

An der letzten Rose

Löset Lebensfadt

Sich das letzte, lose

Bleiche Blumenblatt.

Goldenes Entfärben

Schleicht sich durch den Hain; —

Auch Vergehn und Sterben

Deucht mir süß zu sein.

Julius Sturm.

(1816-1896)

Julius Sturm, né le 21 juillet 1816, à Köstritz, dans la principauté de Reuss, étudia la théologie et fut précepteur à Heilbronn, où il fit la connaissance de Justinus Kerner et de Lenau. Nommé pasteur en 1857, il prit sa retraite en

1885. Il a écrit, sous l'influence du groupe souabe, de nombreuses poésies, d'un caractère religieux et patriotique. *Gedichte* (1850); *Fromme Lieder* (1852); *Kampf- und Siegesgedichte* (1870); *Natur, Liebe, Vaterland* (1884); etc. Il mourut en 1896.

Das Weihnachtsfest der Urahne.

Geschäftig wankt am dürren Krüdenstabe
Urahne auf und ab im Kämmerlein;
All ihre Lieben schlafen längst im Grabe,
Sie steht auf Gottes weiter Welt allein,
Und doch hat sie zur Christnacht eingehandelt
Ein grünes Bäumchen, das sie still umwandelt.

Ihr trüber Blick ruht auf dem hellen Glanze,
Die tiefste Ruhe herrscht im kleinen Haus
Und an der Tannenzweige grünem Kranze
Löschst still ein Lichtlein nach dem andern aus.
Und matt und immer matter wird der Schimmer
Und immer düstrer wird's im kleinen Zimmer.

Noch brennt die Lampe nur mit trübem Scheine,
Das Mütterchen sitzt traurig vor dem Baum :
„Sie starben alle, ich nur blieb alleine“,
Für mich nur hat der Friedhof keinen Raum!
Sie seufzt und faltet fromm die welken Hände :
Herr Jesus Christ, bescher ein selig Ende!

Es schwand die Nacht, das Fest ist angebrochen,
Die Nachbarin will nach der Freundin sehn;
Die Thür ist zu, vergeblich ist das Poehen;
„Was ist dem alten Mütterchen geschehn?“
Sie rüttelt an der Thür, nun ist's gelungen,
Die Thür ist knarrend aus dem Schloß gesprungen.

1. Alleine, archaïque pour allein.

Ein würz'ger Duft durchwogt das kleine Zimmer,
Die Nachbarin durchblickt den engen Raum ;
Dort sitzt das alte Mütterchen noch immer,
Doch kalt und starr vor ihrem Weihnachtsbaum.
Erhört ward ihr Gebet, als Weihnachtsspende
Ward ihr vom Herrn beschenkt — ein felig Ende.

NEUVIÈME PÉRIODE.

(1832-1901)

Après 1832, après la *Kunstperiode*, la période d'art pur et désintéressé, la littérature allemande prend un caractère résolument pratique. Elle délaisse les spéculations abstraites ; elle s'intéresse aux questions du jour. Les poètes descendent dans la mêlée des partis et combattent pour l'idéal qui leur est cher. Liberté religieuse et politique, indépendance nationale, rétablissement de l'Empire, telles furent, jusqu'en 1870, les principales aspirations du peuple allemand. Le contraste entre ces rêves et la réalité, l'évocation d'un passé glorieux ou la peinture des misères présentes furent les thèmes habituels des auteurs les plus applaudis. Le roman de mœurs et d'histoire, qui restera le genre préféré, le drame, l'épopée même, sont au service non plus de l'art, mais de l'idée et reflètent, le plus souvent, les opinions et les luttes des partis.

Les victoires de 1870 donnèrent aux champions de l'unité germanique et de l'hégémonie prussienne, une satisfaction inespérée et complète : elles laissèrent sans solution les problèmes qui ont de tout temps divisé les esprits et qui ont, en Allemagne plus qu'ailleurs, une gravité redoutable.

Les conflits entre la raison et la foi, entre la liberté individuelle et l'autorité monarchique, entre les ambitions de la bourgeoisie et les privilèges de la noblesse, entre le

capital et le travail, préoccupèrent dès lors les écrivains et le public, rassurés sur l'avenir de l'unité allemande. La littérature devint naturaliste et socialiste. Dans les romans et dans les drames, on cherche, on propose des remèdes, ou, tout au moins, on dépeint le mal.

On imite, on traduit, on plagie Ibsen ¹, Alexandre Dumas fils et Zola.

Les faits-divers des journaux, les comptes-rendus des tribunaux fournissent une ample moisson de documents humains; on les consulte avidement. On se flatte de faire œuvre de science en décrivant avec une minutie désolante les bas-fonds de la société, les pires aberrations de la conscience et les plus répugnantes horreurs du vice. On s'attache à ne voir que les tares et les plaies de la civilisation moderne. On jure sur la parole de Schopenhauer, de Darwin ou de Nietzsche ². Le pessimisme, le matérialisme et le nihilisme se partagent la faveur publique.

Le talent ne manque certes point à bon nombre des au-

1. Ibsen (Henrik), né en 1828, est le plus célèbre des auteurs scandinaves. Ses pièces de théâtre, qui n'ont pas toujours été bien comprises ont été traduites en toutes les langues et jouées sur toutes les scènes. Ibsen a écrit des comédies, un poème dramatique, *Brand*, d'une grandeur farouche et sauvage, des drames historiques, mais on le connaît surtout à cause de ses drames sociaux : *Le Canard sauvage*, *Maison de Poupée*, *les Revenants*, *Rosmersholm*, *Hedda Gabler*, *Solness le Constructeur*. Dans presque toutes ses œuvres, il montre l'individu aux prises avec les conventions, les mensonges et les compromis de la société, et il soulève, sans proposer de solution, une foule de problèmes troublants. La lecture du théâtre d'Ibsen laisse une impression de tristesse et de découragement profond.

2. Nietzsche (1844-1900), dont les principaux ouvrages sont : *Die Geburt der Tragödie*, *Menschliches Allzumenschliches* (2 vol.) et *Also sprach Zarathustra*, exerce, en Allemagne, une influence considérable et qui semble devoir grandir encore. Il professe une doctrine essentiellement aristocratique, et ne prétend s'adresser qu'aux esprits supérieurs. Pour lui, la fin suprême de l'humanité est de produire des héros, des génies, « des surhumains », qui élèveront jusqu'à eux la foule obscure et inconsciente, — qui

teurs dramatiques et des romanciers allemands de ce temps : quelques-uns commencent à s'apercevoir qu'ils en peuvent faire un plus noble usage. Une réaction idéaliste se dessine chez Sudermann et Hauptmann. Elle serait riche de promesses pour la poésie allemande, si elle devenait définitive.

Aperçu chronologique.

1833. Mort du poète dramatique Michel Beer, de Rahel Varnhagen.

1834. Naissance de l'historien Heinrich von Treitschke. — Mort de Schleiermacher. — Mort de Salis-Seewis. — *Laienbrevier*, de Leopold Schefer. — Naissance du romancier Felix Dahn, du poète épique et lyrique Julius Wolff.

1835. Mort de Guillaume de Humboldt, de Platen, de l'historien Niebuhr. — *Wally, die Zweiflerin*, roman de Karl Gutzkow. — *Hannibal*, tragédie de Grabbe. — Décret de la Diète de Francfort contre la *Jeune-Allemagne*.

1836. *Ueber den Willen in der Natur*, de Schopenhauer. — *Die Epigonen*, roman de Karl Immermann. — *Schutt*, recueil de poésies d'Anastasius Grün.

donneront un but à sa vie, l'essor à son imagination et à son cœur. Tandis que le « saint » ou le « sage » de Schopenhauer s'abstient, renonce et nie, le « surhumain » de Nietzsche agit, veut et affirme. Nietzsche développe longuement « la morale de l'athéisme ».

Il faut lire sur ce philosophe :

L'étude de M. Henri Lichtenberger *La Philosophie de Nietzsche* (Alcan, Paris, 1898).

Das Leben Friedrich Nietzsches, d'Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe. (C. G. Naumann, Leipzig, 1895-1901. 2 vol.).

M^{me} Meta von Salis-Marschlins. *Philosoph und Edelmensch, Ein Beitrag zur Charakteristik F. Nietzsches* (même librairie).

Une étude très concise et très claire de Peter Gast, dans le 6^e volume des œuvres de Nietzsche (pages 486-521), même librairie. 1901.

Un article de M. Fouillée dans la *Revue des Deux Mondes* : *La morale aristocratique du surhomme* (1^{er} septembre 1901).

1857. Mort de Joseph von Eichendorff. — Naissance du poète dramatique Hermann Sudermann. — *Fechter von Ravenna*, de Friedrich Halm, pièce patriotique. — *Ekkehard, eine Geschichte aus dem 10. Jahrhundert*, roman historique de Scheffel

1858. Mort de Varnhagen von Ense. — *Venus im Exil*, épopée romantique de Robert Hamerling.

1859. Mort d'Alexandre de Humboldt. — Naissance du poète et romancier Karl Bleibtreu. — *Die Fabier*, tragédie de Gustav Freytag.

— 1861) *Der Zauberer von Rom*, roman de Gutzkow.

— 1867) *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, de Gustav Freytag.

1860. Mort d'Arthur Schopenhauer, de Moritz Arndt. — *Problematische Naturen*, roman de Friedrich Spielhagen. — *Der Zunftmeister von Nürnberg*, drame d'Oscar von Redwitz.

1861. Mort de l'historien Friedrich Christoph Schlosser. — *Durch Nacht zum Licht*, roman de F. Spielhagen.

— 1882) *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, de Theodor Fontane.

1862. Mort d'Uhland, de Justinus Kerner, de J. Ch. von Zedlitz. — Naissance du poète dramatique Gerhart Hauptmann. — *Sinnen und Minnen*, poésies lyriques de Robert Hamerling.

1863. Mort du philologue Jacob Grimm, du poète dramatique Friedrich Hebbel. — *Die von Hohenstein*, roman de F. Spielhagen. — *Frau Aventure*, poésies lyriques de Joseph Victor Scheffel.

— 1866) *Der deutsche Krieg*, roman historique de Heinrich Laube.

1864. *Eine ägyptische Königstochter*, roman historique de Georg Ebers. — *Geister und Menschen*, roman de Wilbrandt.

1865. Mort du nouvelliste et poète dramatique Otto Ludwig. — Naissance du poète dramatique Max Halbe. — *Kolberg*, drame patriotique de Paul Heyse. — *Der Hungerpastor*, roman de Wilhelm Raabe. — *Auf der Höhe*, roman d'Auerbach.

1866. Mort de Friedrich Rückert, du poète autrichien Joh. Nepom. Vogl. — *In Reth' und Glied*, roman de Spiel-

hagen. — *Ahasver in Rom*, poème épique de Robert Hamerling.

—1868) *Völkerwanderung*, poème épique de Hermann Lingg.

1867. Mort de l'historien Ludwig Häusser, du nouvelliste, poète épique et dramatique Julius Mosen. — *Unüberwindliche Mächte*, roman de Herman Grimm. — *Philosophie des Unbewussten*, d'Eduard von Hartmann.

1868. Mort d'Adalbert Stifter, auteur de nouvelles et de romans. — *Der Grobschmied von Antwerpen*, poème épique de Gottfried Kinkel.

1869. Mort du romancier Heinrich König. — *Novellen*, de Wilbrandt. — *Hammer und Amboss*, roman de F. Spielhagen. — *Hermann Stark*, roman d'Oscar von Redwitz. — *Der König von Sion*, poème épique de R. Hamerling.

—1874) *Die Nibelungen*, de Wilhelm Jordan.

1870. Mort de l'humoriste Bogumil Goltz. — Nombreux chants de guerre et de victoire (Ernst Scherenberg, Geibel, Wildenbruch, Dahn, etc.). — *Der Graf von Hammerstein*, drame de Wilbrandt.

1871. Mort du romancier Willibald Alexis, du poète Friedrich Halm. — *Der Pfarrer von Kirchfeld*, drame d'Anzengruber. — *Das Lied vom neuen deutschen Reiche*, d'O. von Redwitz. — *Aus dem Felde*, poésies patriotiques de Julius Wolff.

1872. Mort du philosophe Feuerbach, disciple de Hegel (il appartient à l'extrême gauche hégélienne), — de Franz Grillparzer, de Robert Prutz, du poète autrichien Moritz Hartmann, de Ludolf Wienbarg (un des champions de la Jeune-Allemagne). — Naissance de Karl Busse, un des poètes du groupe de *Jüngst-Deutschland*. — *Der Meineidbauer*, drame d'Anzengruber. — *Gracchus*, tragédie de Wilbrandt. — *Die Maler*, comédie du même. — *Huttens letzte Tage*, poème épique de Konrad Ferdinand Meyer. — *Die Ahnen*, roman historique de G. Freytag.

1873. Mort de l'historien Raumer, du poète comique Roderich Benedix, du poète, romancier et traducteur Hermann Kurz. — *Kinder der Welt*, roman de Paul Heyse.

1874. Mort du théologien David Friedrich Strauss, de Hoffmann von Fallersleben, de Georg Ludwig Hesekei,

auteur de romans historiques. — *Der G'wissenswurm*, drame d'Anzengruber. — *Arria und Messalina*, tragédie de Wilbrandt. — *König Roderich*, drame de Felix Dahn.

1875. Mort de Georg Herwegh, du poète autrichien J. G. Seidl, du poète souabe Ed. Mörike. — *Markgraf Rüdiger von Bechelaren*, tragédie de F. Dahn. — *Till Eulenspiegel redivivus*, poésie épique de Julius Wolff.

1876. Mort de Freiligrath, d'Anastasius Grün, de Karl Simrock. — *Nero*, tragédie de Wilbrandt. — *Deutsche Treue*, drame de F. Dahn. — *Heimgarten*, revue mensuelle de Rosegger. — *Horacker*, roman de Wilhelm Raabe. — *Aspasia*, roman historique de Robert Hamerling. — *Der Rattenfänger von Hameln*, poésie épique de Julius Wolff. — *Jürg Jenatsch*, roman historique de K. F. Meyer. — *Ein Kampf um Rom*, roman historique de Felix Dahn.

1877. Mort du nouvelliste et poète comique Hackländer, d'Otilie Wildermuth. — *Lieder und Gesänge*, d'Ernst von Wildenbruch. — *Kriemhild*, tragédie de Wilbrandt. — *Die neuen Serapionsbrüder*, roman de Karl Gutzkow. — *Sturmflut*, roman de F. Spielhagen. — *Uarda*, roman historique de Georg Ebers. — *Der Wilde Jäger*, poésie épique de Julius Wolff. — *Zlatarog, eine slovenische Alpensage*, poésie épique de R. Baumbach.

1878. Mort de Karl Gutzkow. — *Homo sum*, roman historique de Georg Ebers. — *Auch Einer; eine Reisebekanntschaft*, roman de F. Th. Vischer. — *Lieder eines fahrenden Gesellen*, poésies lyriques, et *Horand und Hilde*, poème épique de Rudolf Baumbach. — *Dreizehnlinden*, poème épique de Friedrich Wilhelm Weber. — *Um den Kaiserstuhl*, roman historique de Wilhelm Jensen. — *Vor dem Sturme*, roman historique de Theodor Fontane.

1879. Mort du poète lyrique Heinrich Leuthold, disciple de Geibel. — *Die Schwestern*, roman historique de Georg Ebers. — *Die Tochter des Herrn Fabricius*, drame bourgeois de Wilbrandt.

1880. Mort du poète Karl von Holtei. — E. de Hartmann : *Zur Geschichte und Begründung des Pessimismus*. — *Der Meister von Tanagra*, roman d'Ernst von Wildenbruch. — *Novellen*, du même. — *Der Kaiser*, roman historique de Georg Ebers. — *Das goldene Kalb*, roman de R. Gottschall.

— *Der Tannhäuser*, poésie épique de Julius Wolff. — *Antinous*, roman historique de George Taylor (Adolf Haus-rath).

1881. Mort du poète Franz Dingelstedt. — *Eine Frage*, roman historique de Georg Ebers. — *Gedichte*, poésies lyriques de F. W. Weber.

1882. Mort de Gottfried Kinkel, de Karl Egon Ebert, du romancier Berthold Auerbach, de Hermann Hettner. — *Die Karolinger. Harald, Väter und Söhne, Der Menonit*, quatre tragédies de Wildenbruch. — *Die Frau Bürgermeisterin*, roman historique de Georg Ebers. — *Die Erbschaft des Blutes*, roman de R. Gottschall. — *Gedichte*, poésies lyriques de Julius Grosse.

— 1888) *Kleine Romane aus der Völkerwanderung*, de F. Dahn.

— 1884) *Critische Waffengänge*, manifeste de la nouvelle école (Heinrich et Julius Hart).

1883. Mort de Richard Wagner, poète et musicien. — *Ein Wort*, roman historique de Georg Ebers. — *Tanagra, Idyll aus Griechenland*, de Gottfried Kinkel. — *Truggold, Erzählung aus dem 17. Jahrhundert*, de Rudolf Baumbach. — *Sulfmeister*, roman historique de Julius Wolff. — *Sedan*, tragédie de Heinrich Hart.

1884. Mort du poète Emmanuel Geibel, du poète dramatique et romancier Heinrich Laube. — *Dichtungen und Balladen*, d'Ernst von Wildenbruch. — *Christoph Marlow*, tragédie de Wildenbruch. — *Familie Buchholz*, roman de Julius Stinde. — *Leukothea*, roman historique d'Oscar Linke. — *Jetta*, roman historique de George Taylor (Adolf Haus-rath). — *Der Raubgraf*, roman historique de Julius Wolff.

1885. « *Moderne Dichtercharaktere* » (recueil de poésies d'une vingtaine de jeunes auteurs qui veulent fonder une école nouvelle). — *Promethidenlos*, de G. Hauptmann. — *Serapis*, roman historique de Georg Ebers. — *Im Zwielficht, zwanglose Geschichten*, de Hermann Sudermann.

1886. Mort de l'historien Ranke, du poète et romancier Joseph Victor Scheffel, de Wilhelm Scherer. — Seconde édition des *Moderne Dichtercharaktere* sous le titre de *Jung-Deutschland* (Berlin et Leipzig, Thiel). — *Buch der Zeit*.

recueil de poésies (sociales et politiques) d'Arno Holz, le principal poète lyrique du groupe *Das Jüngste Deutschland*. — *Revolution der Litteratur*, de Karl Bleibtreu (Leipzig), manifeste de la nouvelle école littéraire. — *Martin Salander*, roman de Gottfried Keller. — *Die Nilbraut*, roman historique de Georg Ebers.

1887. Mort de l'esthéticien Friedrich Vischer, du critique Karl Gödeke. — *Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Poesie*, de Wilhelm Bölsche. (Exposé de l'esthétique de la nouvelle école littéraire *Das jüngste Deutschland*.) — *Das Recht der Hagestolze*, roman historique de Julius Wolff.

1888. Mort du romancier et nouvelliste Gustav Kühne, du nouvelliste et poète lyrique Theodor Storm. — *Die Quitzows*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Homunculus*, épopée satirique de R. Hamerling. — *Frau Sorge*, roman de Sudermann. — *Die Ehre*, drame de Sudermann. — *Größenwahn*, roman de Karl Bleibtreu.

1889. Mort du poète Robert Hamerling, du nouvelliste Richard Leander. — *Der Katzensteg*, roman de Sudermann. — *Die Gred*, roman historique de Georg Ebers. — *Vor Sonnenaufgang*, drame social de G. Hauptmann.

1890. Mort du poète comique Eduard Bauernfeld, du poète et romancier Gottfried Keller, du poète comique Gustav zu Putlitz, de Hermann Conradi. — Fondation du théâtre réaliste *Die deutsche Bühne* par K. Bleibtreu. — *Verlorenes Paradies*, drame de L. Fulda. — *Schuldig!*, drame social de Richard Voss. — *Die Haubenlerche*, drame, et *Der Generalfeldoberst*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Josua*, roman historique de Georg Ebers. — *Das Volk-ramslied. Ein Sang aus unsern Tagen*, poème épique de Julius Grosse (né en 1828). — *Das Friedensfest, Eine Familienkatastrophe*, de G. Hauptmann.

1891. Mort du poète et romancier Oscar von Redwitz. — « *Modernes Leben, ein Sammelbuch der Münchener Modernen* » (Münich, chez Pössl), recueil de prose et de vers de l'école moderne (naturaliste). — *Der neue Herr*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Per aspera*, roman historique de Georg Ebers. — *Einsame Menschen*, drame de Gerhart Hauptmann. — *Jesus und Judas*, roman social de Felix Holländer. — *Die Anarchisten*, roman social de John Henry Mackay. —

Der Väter Erbe, drame social de Richard Voss. — *Sodoms Ende*, drame social de Sudermann.

1892. Mort du poète orientaliste Bodenstedt. — *Jolanthes Hochzeit*, roman de Sudermann. — *Die Weber*, drame de Gerhart Hauptmann. — *College Crampton*, comédie du même. — *Malaria*, drame de R. Voss. — *Meister Balzer*, drame social de Wildenbruch. — *Der Talisman*, comédie de Ludwig Fulda:

1893. *Moderner Musenalmanach auf das Jahr 1893* (Münich, Albert et C^{ie}), recueil de prose et de vers de 57 écrivains qui forment le groupe *Das jüngste Deutschland*. — *Heimat*, drame de Sudermann. — *Der Biberpelz*, comédie de Gerhart Hauptmann. — *Hanneles Himmelfahrt*, drame de G. Hauptmann.

1894. *Es war*, roman de Sudermann. — *Die Schmetterlings-schlacht*, comédie de Sudermann.

1895. Mort de l'historien Heinrich von Sybel, de Gustav Freytag, de l'esthéticien M. Carrière. — *Das Glück im Winkel*, drame de Sudermann. — *Florian Geyer*, drame de G. Hauptmann.

1896. Mort de Heinrich von Treitschke, du poète et romancier Otto Roquette, du poète Julius Sturm. — *Morturi*, drame de Sudermann. — *Die versunkene Glocke*, drame de G. Hauptmann.

1897. *Das ewige Licht*, roman de Rosegger. — *Mutter Erde*, drame de Max Halbe.

1898. Mort du poète suisse Conrad Ferdinand Meyer. — *Johannes*, tragédie de Sudermann. — *Die drei Reiherfedern*, drame de Sudermann. — *Fuhrmann Henschel*, drame de G. Hauptmann.

1899. *Œdipus oder das Rätsel des Lebens*, tragédie de Gertrud Prellwitz. — *Die Heimatlosen*, drame de Max Halbe. — *Gewitternacht*, tragédie de Wildenbruch. — *Die Familie Bachwitz*, roman de Hans von Kahlenberg (pseudonyme de M^{lle} Monbart).

1900. Mort du philosophe F. Nietzsche. — *Schluck und Jau*, comédie de G. Hauptmann. — *Eros und Psyche*, poésie de Hans Georg Meyer. — *Jugend von heute*, comédie en prose d'Otto Ernst (pseudonyme pour Schmidt). — *Michael Kramer, ein Künstlerdrama*, de G. Hauptmann. — *Flachs-*

mann als Erzieher, comédie en prose d'Otto Ernst. — *Mein Himmelreich, Bekenntnisse, Geständnisse und Erfahrungen*, de P. Rosegger. — *Gotteslehnen*, roman de Ganghofer.

1901. *Mort de Herman Grimm*. — *Aus Spätherbsttagen*, recueil de nouvelles de Marie von Ebner-Eschenbach. — *Schlussrythmen und neueste Gedichte*, de Hermann Lingg. — *Stimmen des Mittags, Neue Dichtungen*, d'Otto Ernst.

BIBLIOGRAPHIE

THEOB. ZIEGLER, *Die geistigen und sozialen Strömungen des 19. Jahrhunderts*. 1899.

BORNMÜLLER, *Biographisches Schriftstellerlexicon der Gegenwart*.

H. LAUBE, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 4 vol. 1839-1840.

* GOTTSCHALL, *Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts*. 4. vol. 6^e éd. Breslau. 1892.

C. WEITBRECHT, *Deutsche Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts*. 2 Teile. Nos 134, 135 de la collection Göschen.

* SCHRÖER, *Die deutsche Dichtung des XIX. Jahrhunderts*. Leipzig, 1875.

* J. HILLEBRAND, *Die deutsche Nationallitteratur im 18. und 19. Jahrhundert*. Gotha, 1875.

* G. BRANDES, *Die Hauptströmungen der Litteratur des 19. Jahrhunderts*. 6 vol.

HEINZE UND GETTE, *Geschichte der deutschen Litteratur von Goethes Tod an*. 1890.

E. WOLFF, *Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart*. 1896.

* BRANDES, *Das junge Deutschland*. 1886-1891.

FEODOR WEHL, *Das junge Deutschland*. Hambourg, 1888.

* PRÖLS, *Das junge Deutschland*. Munich, 1892.

* STRODTMANN, *Dichterprofile. Litteraturbilder aus dem 19. Jahrhundert*. 2 vol. Stuttgart, 1879.

H. MIELKE, *Der deutsche Roman des 19. Jahrhunderts*. 1890

E. DE MORSIER, *Romanciers allemands contemporains*. 1890

R. M. MEYER, *Die deutsche Litteratur im 19. Jahrhundert*. 2^e éd. 1900.

SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE APRÈS 1870.

- * K. BLEIBTREU, *Revolution der Litteratur*. Leipzig, 1886.
- EDGAR STEIGER, *Der Kampf um die neue Dichtung*. Leipzig, 1889. 2^e édition.
- E. WOLFF, *Die neueste Litteraturströmung und das Princip der Moderne*. Berlin 1888.
- * K. BLEIBTREU, *Der Kampf ums Dasein der Litteratur*. Leipzig, 1889.
- CONRAD ALBERTI, *Der moderne Realismus in der deutschen Litteratur*. Hambourg, 1889.
- P. FRITSCHÉ, *Moderne Lyriker-Revolution*. 1889.
- * W. BÖLSCHÉ, *Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Poesie*. 1887.
- H. MERIAN, *Die sogenannten Jungdeutschen*. Leipzig, 1888.
- H. MENSCH, *Neuland*. Stuttgart, 1892.
- * LITZMANN, *Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart*. 4^e éd. Hambourg et Leipzig, 1896.
- * SIEGMAR SCHULZE, *Wege und Ziele deutscher Litteratur und Kunst*. 1897.
- ALEXANDER TILLE, *Deutsche Lyrik von heute und morgen, mit einer geschichtlichen Einleitung*. Naumann, Leipzig.
- FRIEDRICH KIRCHNER, *Gründeutschland. — Ein Streifzug durch die jüngste deutsche Dichtung*. Vienne et Leipzig, 1893.
- * A. VON HANSTEIN, *Das jüngste Deutschland*. Leipzig. Voigtländer, 1900.
- * A. BARTELS, *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*. Leipzig, 1897.
- * SCHÖNBACH, *Ueber Lesen und Bildung. 3 Auflage nebst Aufsätzen über die neueste deutsche Dichtung und den Realismus*. Graz, 1889.
- * KUNO FRANKE, *Glimpses of modern german culture*. Dodd, Mead and Company, New-York, 1898.
- * BOSSERT, *Histoire de la littérature allemande*. Hachette, Paris, 1901.

LA JEUNE-ALLEMAGNE¹ ET LES POÈTES POLITIQUES.

Heinrich Heine.

(1797-1856)

Ich bin ein deutscher Dichter,
Bekannt im deutschen Land;
Nennt man die besten Namen,
So wird auch der meine genannt.

La Muse de Heine est douée de toutes les séductions puissantes et magiques de la *Lorelei*. Jamais peut-être l'art d'un poète ne s'est élevé si haut, ne s'est tant approché de la nature et de la perfection. Les accents les plus déchirants de la passion, le rire sarcastique du désespoir, les caresses d'un sourire et les grâces d'un geste, Heine sait tout peindre et tout exprimer, — souvent par une épithète, par une image, par un rythme heureux, — plus

1. On désigne sous ce nom un groupe d'écrivains (Heine, Wienbarg, Laube, Theodor Mundt et Gutzkow) qui furent, à partir de 1830, les défenseurs des idées libérales en politique et en philosophie; ils se rattachaient par certaines de leurs doctrines aux *Stürmer*, par d'autres aux romantiques.

Ludolf Wienbarg (1802-1872), dans un manifeste intitulé *Aesthetische Feldzüge* (1834), où il prêchait le culte de l'hellénisme, avait fait déjà appel à « la Jeune Allemagne », la vieille Allemagne avec ses préjugés lui paraissant incapable de le comprendre.

Un roman licencieux de Gutzkow, *Wally die Zweiflerin* (qui présente de nombreuses analogies avec la *Lucinde* de F. Schlegel), décida la Diète fédérale à interdire la publication et l'impression de tous les écrits passés, présents et futurs des cinq auteurs nommés plus haut; le décret du *Bundestag*, daté du 10 décembre 1835, les englobait sous la dénomination de *Jung-Deutschland* et leur reprochait d'attaquer la religion et la société et de corrompre les mœurs.

souvent encore par ce qu'il ne dit pas, par les rêveries où il nous plonge, par les visions qu'il suscite en nous, par l'infini des horizons qu'il nous ouvre. Il comprend et il interprète les mugissements de la forêt et de la mer, la langueur des pins, le deuil silencieux des palmiers, les chuchotements des fleurs et le babil des oiseaux; tout vit, tout souffre et tout chante dans ses vers. Au milieu de ce concert universel, une seule voix détonne; c'est celle de Heine lui-même. L'enchanteur qui offre à notre imagination et à notre cœur ces fêtes superbes, ne veut pas être dupe des prestiges qui nous ensorcellent. Il proteste par son ironie contre tout ce que nous croyons respectable, vrai et saint; il ne s'épargne pas lui-même et détruit, en riant, les merveilleux châteaux de cartes de sa fantaisie. Heine fut inconstant dans ses amitiés, dans ses amours, dans ses convictions politiques : il ne resta fidèle qu'à la liberté et à la beauté.

Né à Düsseldorf, le 13 décembre 1797, de parents juifs, Harry Heine fit ses premières études au lycée de sa ville natale. Il montra fort peu de goût pour le commerce auquel le destinait sa famille. En vain son oncle Salomon Heine, le richissime banquier de Hambourg, essaya de l'intéresser aux opérations de finance : le futur poète manquait de sens pratique. En revanche, il devint passionnément épris de sa cousine Amélie Heine, sans réussir à toucher son cœur, et c'est à cet amour malheureux que nous devons tant de *lieds* immortels.

L'oncle Salomon fournit à son fantasque neveu les ressources nécessaires pour étudier le droit. Voici le jeune Heine à Bonn, où W. Schlegel s'intéresse à ses premiers écrits; de Bonn, il se rend à Göttingen, d'où il est exilé à la suite d'une querelle d'étudiants, puis à Berlin (1821), où une brillante réputation le précède. Il fréquente les salons juifs et notamment celui de Rahel¹ et se lie avec les prin-

1. Rahel Varnhagen (1771-1833) est une des figures les plus intéressantes de cette époque. Elle dut d'abord à son père, qui était en relations financières avec les princes, les diplomates et les officiers de la cour de Frédéric-Guillaume II, d'être connue et distinguée par l'aristocratie

cipaux coryphées du romantisme, tout en gardant son indépendance littéraire.

De 1819 à 1823, nous le voyons à la recherche d'une situation stable. C'était chose introuvable pour un Juif; aussi songea-t-il à s'expatrier. Finalement, il se convertit au protestantisme (1825). La même année, il est promu au grade de docteur en droit. En 1826, il publie le *Buch der Lieder* qui obtint un succès prodigieux. Rédacteur d'un journal politique de Munich, édité par Cotta, il ne cessa plus dès lors de s'occuper de politique, d'art, de critique littéraire, sans négliger la poésie. Après un voyage en Angleterre (1827) et en Italie (1828), il se fixe à Paris (1831), où il reçoit bientôt une pension du gouvernement français. Il fait deux voyages en Allemagne, en 1843 et en 1844. L'année suivante, il est atteint d'une maladie de la moelle épinière qui, après de longues et cruelles souffrances, le met au tombeau le 17 février 1856.

Dans son œuvre poétique, il faut distinguer :

1° Les poésies lyriques : *Buch der Lieder* (1826), *Neue Gedichte* (1844), *Romanzero* (1851);

2° Les poésies satiriques : les principales sont *Atta Troll* (1842) et *Deutschland, ein Wintermärchen* (1844);

3° Les poésies dramatiques : deux tragédies, *Almansor* et *William Ratcliff*, publiées sans succès en 1823.

Heine a beaucoup écrit en prose. Son style est vif, nerveux, caustique et trahit à chaque instant le poète. Outre un pamphlet contre Börne, on a de lui une importante étude *Sur l'école romantique*, des articles de critique litté-

berlinoise. Douée d'une intelligence remarquable et d'une sensibilité exquise, elle fut courtisée par les hommes les plus spirituels de son temps, qu'elle sut attirer dans son salon et charmer par son esprit : par les deux Humboldt, par Frédéric Schlegel, par Jean-Paul, par Henri Heine. Elle suivait attentivement le mouvement des idées, s'intéressait à tout, comprenait tout. On la consultait souvent et elle fut pour beaucoup une consolatrice et un guide.

Cf. E. Schmidt-Weissenfels, *Rahel und ihre Zeit*. 1857. — *Rahel Varnhagen, ein Lebens- und Zeitbild*, par Otto Berdrow. Greiner und Pfeiffer, Stuttgart, 1900.

raire et artistique et surtout ses incomparables *Reisebilder* (1824-1830).

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres complètes de Heine furent d'abord publiées à Hambourg chez Hoffmann et Campe, en 22 volumes. Il y eut depuis de nombreuses éditions. La meilleure est celle d'Elster (7 vol. Leipzig, 1897) précédée d'une excellente introduction.

Extraits des œuvres de Henri Heine, par Ch. Sigwalt. Garnier, Paris.

STRODTMANN, *Heines Leben*. 2 vol. 3^e éd. 1884.

Le même auteur a publié une édition critique des œuvres de Heine.

R. PRÖLSS, *Heinrich Heine. Sein Lebensgang und seine Schriften*. 1888.

G. KARPELES, *Heines Autobiographie*. 2^e éd. 1888.

L. P. BETZ, *Heine in Frankreich*. Zürich, 1895.

— *H. Heine und Alfred de Musset*. 1897.

W. BÖLSCHKE, *H. Heine. Studien über seine Werke und seine Weltanschauung*. Leipzig, 1887.

S. HELLER, *Eichendorffs Einfluss auf Heines Lyrik*. Dissertation, 1897.

NIETZKI, *Heinrich Heine als Dichter und Mensch*. 1895.

SEELIG, *Die dichterische Sprache in Heines « Buch der Lieder »*. Dissertation, 1891.

Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1884.

CAMILLE SELDEN, *L'esprit moderne en Allemagne*. 1869.

L. DUCROS, *Henri Heine et son temps*. 1886.

HENNEQUIN, *Les écrivains français*.

J. LEGRAS, *Henri Heine poète*. 1897.

Deutschland.

Deutschland ist noch ein kleines Kind,
Doch die Sonne ist seine Amme,
Sie säugt es nicht mit stiller Milch,
Sie säugt es mit wilder Flamme.

Bei solcher Nahrung wächst man schnell,
 Und kocht das Blut in den Adern.
 Ihr Nachbarkinder, hütet euch,
 Mit dem jungen Burschen zu hadern ! !

Es ist ein täppisches Kieselein,
 Reißt aus dem Boden die Eiche
 Und schlägt euch damit den Rücken wund
 Und die Köpfe windelweiche.

Dem Siegfried² gleicht er, dem edlen Hant,
 Von dem wir singen und sagen ;
 Der hat, nachdem er geschmiedet sein Schwert,
 Den Amboss entzwei geschlagen !

Ja, du wirst einst wie Siegfried sein
 Und töten den häßlichen Drachen,
 Heiße³ ! wie freudig vom Himmel herab
 Wird deine Frau Amme lachen !

Du wirst ihn töten und seinen Hort,
 Die Reichskleinodien, besitzen.
 Heiße ! wie wird auf deinem Haupt
 Die goldene Krone blitzen ! !

1. Heine a prodigué à la France cet avertissement hautain et gros de menaces, dans sa prose plus souvent encore que dans ses vers.

2. Siegfried, le héros du Nibelungenlied.

3. Heiße ! Cri de triomphe.

4. Cette poésie ne suffirait-elle pas à disculper Heine du reproche que lui adressent souvent les Allemands d'avoir manqué de patriotisme ?

A une jeune fille¹.

Du bist wie eine Blume,
 So hold und schön und rein;
 Ich schau' dich an, und Wehmut
 Schleicht mir ins Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
 Aufs Haupt dir legen sollt',
 Betend, daß Gott dich erhalte
 So rein und schön und hold.

(Die Heimkehr.)

Und wüßten's die Blumen².

Und wüßten's die Blumen, die kleinen,
 Wie tief verwundet mein Herz,
 Sie würden mit mir weinen,
 Zu heilen meinen Schmerz.

1. Cette jeune fille est la sœur cadette d'Amélie Heine, Thérèse. — Ce lied a été mis 180 fois en musique. L'émotion pieuse et le respect attendri qui y règnent sont rares chez notre poète. Cf. ces vers gracieux de notre Charles d'Orléans :

Dieu qu'il la fait bon regarder,
 La gracieuse, bonne et belle !
 Pour les grans biens qui sont en elle,
 Chacun est prest de la louer.

Qui se pourrait d'elle lasser ?
 Tous jours sa beauté renouvelle.
 Dieu ! qu'il la fait bon regarder,
 La gracieuse, bonne et belle !

2. Le poète a su allier dans ce lied la grâce raffinée des romantiques à la naïveté du *Volkslied*.

Und wüßten's die Nachtigallen,
Wie ich so traurig und krank,
Sie ließen fröhlich erschallen
Erquickenden Gesang.

Und wüßten sie mein Wehe,
Die goldnen Sternelein,
Sie kämen aus ihrer Höhe
Und sprächen Trost mir ein.

Die alle können's nicht wissen,
Nur eine kennt meinen Schmerz :
Sie hat ja selbst zerrissen,
Zerrissen mir das Herz.

(Lyrisches Intermezzo.)

Die schlesischen Weber¹.

Im düstern Auge keine Thräne,
Sie sitzen am Webstuhl und fletschen die Zähne :
Deutschland, wir weben dein Leichentuch,
Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
Wir weben, wir weben !

1. Cette poésie fut écrite après la grande émeute des tisserands de Peterswaldau et de Langenbielau (4 et 5 juillet 1844) qui a aussi fourni à Hauptmann le sujet de son drame „Die Weber“ (1892). Un des plus anciens chants révolutionnaires est la fameuse *Chanson de la chemise*, du poète anglais Tom Hood (1798-1845) ; voici les trois premières strophes :

THE SONG OF THE SHIRT

With fingers weary and worn,
With eyelids heavy and red
A woman sat, in unwomanly rags,
Plying her needle and thread —

Ein Fluch dem Gögen, zu dem wir gebeten
 In Wintersfalte und Hungersnöten ;
 Wir haben vergebens gehofft und geharrt,
 Er hat uns geäfft und gesoppt und genarrt —
 Wir weben, wir weben¹ !

Ein Fluch dem König, dem König der Reichen,
 Den unser Elend nicht konnte erweichen,
 Der den letzten Groschen von uns erpreßt
 Und uns wie Hunde erschießen läßt² —
 Wir weben, wir weben !

Stitch — stitch — stitch !
 In poverty, hunger, and dirt,
 And still with a voice of dolorous pitch,
 She sang the "Song of the Shirt!"

"Work — work — work !
 While the cock is crowing aloof ;
 And work — work — work
 Till the stars shine through the roof !
 It's oh ! to be a slave
 Along with the barbarous Turk,
 Where woman has never a soul to save,
 If this is Christian work !

"Work — work — work
 Till the brain begins to swim ;
 Work — work — work
 Till the eyes are heavy and dim !
 Seam, and gusset, and band, —
 Band, and gusset, and seam,
 Till over the buttons I fall asleep,
 And sew them on in a dream !

1. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Karl Henckell :

Und wenn ein Gott im Himmel nicht
 Den bangen Ruf versteht,
 Dann stürm' herein, du Weltgericht,
 Wo alles untergeht !
 Der Hammer sinkt, die Esse sprüht
 Das Eisen in der Flamme glüht.

(Das Lied vom Arbeiter.)

(Jung-Deutschland. Thiel, Berlin et Leipzig, 1886.)

2. L'émeute de 1844 fut cruellement réprimée par les troupes prussiennes.

Ein Fluch dem falschen Vaterlande,
 Wo nur gedeihen Schmach und Schande,
 Wo jede Blume früh geknickt,
 Wo Säulnis und Mäuer den Wurm erquickt —
 Wir weben, wir weben!

Das Schiffchen fliegt, der Webstuhl kracht,
 Wir weben eifrig Tag und Nacht —
 Altdeutschland, wir weben dein Reichentuch,
 Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
 Wir weben, wir weben!

Die Grenadiere².

Nach Frankreich zogt zwei Grenadier',
 Die waren in Rußland gefangen.

1. Ce lied a servi de modèle à une foule de poésies révolutionnaires. Cf. par exemple ces vers de Julius Hart, l'un des écrivains du groupe *Das jüngste Deutschland* :

In dunklen Scharen drängt es finster an,
 Mit Beil und Hammer wogt es dumpf heran.
 Zerlumpfte Haufen, wie vom Sturm verwirrt.
 Das Eisen dröhnt, das blanke Messer klickt.,

2. Heine eut, de bonne heure, pour Napoléon une admiration profonde. Il faut lire les pages émues qu'il lui consacre dans *Das Buch Le Grand*. Son enthousiasme est délirant lorsqu'il voit l'empereur en personne à Düsseldorf :

Aber, wie ward mir erst, als ich ihn selber sah, mit hochbegnadigten, eigenen Augen, ihn selber, Hosiannah! den Kaiser. Es war eben in der Allee des Hofgartens zu Düsseldorf.

Der Kaiser mit seinem Gefolge ritt mitten durch die Allee, die schauernden Bäume beugten sich vorwärts, wo er vorbeikam, die Sonnenstrahlen zitterten furchtjam neugierig durch das grüne Laub, und am blauen Himmel oben schwamm sichtbar ein goldner Stern.

Und als sie kamen ins deutsche Quartier,
Sie ließen die Köpfe hangen.

Da hörten sie beide die traurige Mär',
Daß Frankreich verloren gegangen,
Besiegt und zerschlagen das große Heer —
Und der Kaiser, der Kaiser gefangen.

Da weinten zusammen die Grenadier',
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der eine sprach: „Wie weh wird mir,
Wie brennt meine alte Wunde!“

Der andre sprach: „Das Lied ist aus,
Auch ich möcht' mit dir sterben,
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben.“

Was schert mich Weib, was schert mich Kind,
Ich trage weit bessres Verlangen;
Laß sie Betteln gehn, wenn sie hungrig sind —
Mein Kaiser, mein Kaiser gestänkt!

Gewähr' mir, Bruder, eine Bitt':
Wenn ich jezt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab mich in Frankreichs Erde.

Das Ehrenkreuz am toten Band
Sollst du aufs Herz mir legen;
Die Klinte gieb mir in die Hand,
Und gürt' mir um den Degen.

So will ich liegen und horchen still,
Wie eine Schildwach', im Grabe,
Bis einst ich höre Kanonengebrüll
Und wiehernder Kasse Getrabe.

Dann reitet mein Kaiser wohl über mein Grab,
 Viel Schwerter klirren und blitzen ;
 Dann steig' ich gewaffnet hervor aus dem Grab —
 Den Kaiser, den Kaiser zu schützen¹.

Die Lorelei².

(1823)

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
 Daß ich so traurig bin ;
 Ein Märchen aus alten Zeiten,
 Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

1. Béranger a aussi écrit une chanson intitulée : *Les Deux Grenadiers*, et Heine l'a peut-être connue ; mais elle est prosaïque et plate. Citons-en seulement la fin :

DEUXIÈME GRENADIER.

Quoi ! la gloire fut en personne
 Leur marraine un jour de combat, (Aux maréchaux
 Et le parrain on l'abandonne ! de l'Empereur).
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat !

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
 J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
 Je voulais quitter les drapeaux.
 Mais quand la liqueur est tarie,
 Briser le vase est d'un ingrat.
 Adieu, femme, enfants et patrie !
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat !

2. Die Lorelei ou Loreley. — Ley est, sur les bords du Rhin, un terme désignant les rochers. Lorelei = la roche de Lore. Brentano avait écrit, en 1814, une sorte d'épopée fataliste en 22 strophes, intitulée *Loreley*, qui débutait ainsi :

Zu Bacharach am Rheine
 Wohnt' eine Zauberin ;

Die Luft ist kühl, und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamm
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei gethan.

Abenddämmerung.

Am blaffen Meeresstrande
Saß ich gedankenbetrümmert und einsam.
Die Sonne neigte sich tiefer und warf

Sie war so schön und feine
Und riß viel Herzen hin
Und brachte viel zu Schanden
Der Männer rings umher;
Aus ihren Liebesbanden
War keine Rettung mehr.

Glührote Streifen auf das Wasser,
 Und die weißen, weiten Wellen,
 Von der Flut gedrängt,
 Schäumten und tauschten näher und näher —
 Ein seltsam Geräusch, ein Flüstern und Pfiffen,
 Ein Lachen und Murren, Seufzen und Saufen,
 Dazwischen ein wiegenliedheimliches Singen —
 Mir war, als hört' ich verschollne Sagen,
 Uralte, liebliche Märchen,
 Die ich einst als Knabe
 Von Nachbarskindern vernahm,
 Wenn wir am Sommerabend
 Auf den Treppensteinen der Hausthür
 Zum stillen Erzählen niederkauerten
 Mit kleinen, horchenden Herzen
 Und neugierklugen Augen;
 Während die großen Mädchen
 Neben duftenden Blumentöpfen
 Gegenüber am Fenster saßen,
 Rosengesichter,
 Lächelnd und mondbeglänzt¹.

(Die Nordsee.)

Sonnenuntergang².

Die glühend rote Sonne steigt
 Hinab ins weit aufschauernde³,

1. Heine a su faire, ainsi qu'on le voit, l'emploi le plus heureux du mètre libre, dont Klopstock s'est le premier servi.

2. Aucun poète n'a chanté la mer et n'a su en peindre les multiples aspects comme Heine.

3. Weit aufschauernde, épithète homérique.

Silbergraue Weltmeer ;
 Luftgebilde, rosig angehaucht,
 Wallen ihr nach, und gegenüber,
 Aus herblich dämmernden Volkenschleiern,
 Ein traurig, todblasses Antlig,
 Bricht hervor der Mond¹,
 Und hinter ihm Lichtflintchen,
 Nebelweit, schimmern die Sterne.

(Die Nöbfsée.)

Die Wallfahrt nach Revlagr².

I

Am Fenster stand die Mutter,
 Im Bette lag der Sohn.
 „Willst du nicht aufstehn, Wilhelm
 Zu schaun die Prozession?“

1. Cf. Lamartine, *La Prière* :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire;
 Descend avec lenteur de son char de victoire :
 Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
 Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
 Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
 Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
 La lune se balance au bord de l'horizon.

2. Cette ballade ou romance a été placée par Heine à la suite du recueil intitulé *Heimkehr* (1823-1824). Le poète a expliqué lui-même l'origine de cette pièce :

« Le sujet de cette poésie n'est pas tout à fait ma propriété. C'est un souvenir des bords du Rhin, mon pays natal. Quand j'étais petit garçon et qu'on commençait à me dresser au couvent des Franciscains, à Düsseldorf, où j'appris tout d'abord à épeler et à me tenir tranquille,

„Ich bin so krank, o Mutter,
 Daß ich nicht hör' und seh' ;
 Ich denk' an das tote Gretchen,
 Da thut das Herz mir weh.“ —

„Steh auf, wir wollen nach Kevlaar,
 Nimm Buch und Rosenfranz ;
 Die Mutter Gottes heilt dir
 Dein krankes Herz ganz.“

j'étais souvent assis près d'un autre enfant, qui me racontait toujours qu'une fois sa mère l'avait emmené à Kevlaar, que, pour lui, elle avait fait don d'un pied de cire et que, par ce moyen, son pied malade avait été guéri. Je retrouvai ce garçon dans les classes supérieures du lycée ; au cours de philosophie du docteur Schallmeyer, il nous arriva d'être assis l'un près de l'autre. Il me rappela alors, en riant, son histoire de miracle, mais il ajouta avec sérieux que, maintenant, il offrirait à la mère de Dieu un cœur de cire. Plus tard, j'appris qu'il avait souffert d'un amour malheureux, puis je le perdais de vue et son souvenir s'effaça de ma mémoire.

« En 1849, j'étais étudiant à Bonn et je me promenais un jour aux environs de Godesberg sur le Rhin, lorsque j'entendis dans le lointain les cantiques bien connus de Kevlaar, dont le plus fameux a ce refrain :

Sois louée, Marie !

Quand la procession s'approcha, je remarquai parmi les pèlerins mon camarade de classe avec sa vieille mère. Cette dernière le conduisait ; il était très pâle et avait l'air malade. »

Heine vient de nous dire que cette ballade est un souvenir des bords du Rhin ; c'est peut-être aussi un souvenir de l'élégie de Hölty intitulée : „Der arme Wilhelm.“

La ressemblance frappante qui existe entre la ballade de Heine et cette élégie a été signalée par M. Legras dans sa belle étude sur « Heine, poète », mais la ballade de Heine est infiniment supérieure à l'élégie de Hölty. Heine a fait de ce poème un petit drame en trois actes dont une des idées dominantes semble être la suivante : La mort seule peut guérir les blessures du cœur. Cf. aussi page 138 : *Zwei Königsfinder*, et la « Lenore » de Bürger, page 329.

Es flattern die Kirchenfahnen,
 Es singt im Kirchenton ;
 Das ist zu Köln am Rheine,
 Da geht die Prozession.

Die Mutter folgt der Menge,
 Den Sohn, den führet sie,
 Sie singen beide im Chöre :
 „Gelobt seist du, Marie!“

II

Die Mutter Gottes zu Keblaar
 Trägt heut ihr bestes Kleid ;
 Heut hat sie viel zu schaffen,
 Es kommen viel Kranke Leut'.

Die Kranken Leute bringen
 Ihr dar als Opferspend'
 Aus Wachs gebildete Glieder,
 Viel wächserne Fuß' und Händ'.

Und wer eine Wachshand opfert,
 Dem heilt an der Hand die Wund',
 Und wer einen Wachsfuß opfert,
 Dem wird der Fuß gesund.

Nach Keblaar ging mancher auf Krücken,
 Der jeko¹ tanzt auf dem Seil,
 Gar mancher spielt jetzt die Bratsche,
 Dem dort kein Finger war heil.

Die Mutter nahm ein Wachslicht,
 Und bildete draus ein Herz :

1. Jeko, archaïque pour jetzt; de même, plus loin, Herze pour Herz. Le poète emploie à dessein dans ce poème, qui ressemble à une pieuse légende du moyen âge, des formes et des tournures vieilles.

„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt sie deinen Schmerz.“

Der Sohn nahm seufzend das Wachsherz
Ging seufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt¹:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir sei mein Leid geklagt!“

„Ich wohnte mit meiner Mutter,
Zu Rölln² in der Stadt, —
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat.“

„Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die ist tot jegund —
Marie, dir bring' ich ein Wachsherz,
Heil' du meine Herzenswund’.“

„Heil' du mein krankes Herze —
Ich will auch spät und früh
Inbrünstiglich beten und singen:
Gelobt seist du, Marie!“

III

Der kranke Sohn und die Mutter
Die schliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leise geschritten herein.

1. Cf. l'expression de Bossuet: « verser des larmes avec des prières. »

2. Rölln = Köln.

Sie beugte sich über den Kranken,
 Und legte ihre Hand
 Ganz leise auf sein Herze,
 Und lächelte mild und schwach.

Die Mutter schaut alles im Traume,
 Und hat noch mehr geschaut;
 Sie erwachte aus dem Schlummer,
 Die Hände bellten so laut¹.

Da lag dahingestreckt
 Ihr Sohn, und der war tot;
 Es spielt auf den bleichen Wangen
 Das lichte Wörgeiröth².

Die Mutter faltet die Hände;
 Ihr war, sie wußte nicht wie;
 Andächtig sang sie leise:
 „Gelobt seist du, Marie!“

Deutschland³.

Ein kleines Harfenmädchen⁴ sang,
 Sie sang mit wahren Gefühle

1. La superstition populaire veut que ce soit un signe de mort.

2. Vers gracieux et touchants, qui enlèvent à l'image de la mort ce qu'elle a de repoussant et d'odieux.

3. La poésie qui suit a une importance historique. Heine y expose l'idéal philosophique et politique de la Jeune-Allemagne.

4. Harfenmädchen. C'est sans doute la Poésie romantique dont les tendances réactionnaires s'affirmèrent après 1813.

„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt sie deinen Schmerz.“

Der Sohn nahm seufzend das Wachs¹herz
Ging seufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt¹:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir sei mein Leid geklagt!“

„Ich wohnte mit meiner Mutter,
Zu Köllen² in der Stadt, —
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat.“

„Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die ist tot jegund —
Marie, dir bring' ich ein Wachs¹herz,
Heil' du meine Herzenswund'.“

„Heil' du mein krankes Herze —
Ich will auch spät und früh
Inbrünstiglich beten und singen:
Gelobt seist du, Marie!“

III

Der kranke Sohn und die Mutter
Die schliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leise geschritten herein.

1. Cf. l'expression de Bossuet: « verser des larmes avec des prières. »

2. Köllen = Köln.

Sie beugte sich über den Kranken,
 Und legte ihre Hand
 Ganz leise auf sein Herze,
 Und lächelte mild und schwach.

Die Mutter schaut alles im Traume,
 Und hat noch mehr geschaut;
 Sie erwachte aus dem Schlummer,
 Die Hände bellten so laut¹.

Da lag dahingestreckt
 Ihr Soßn, und der war tot;
 Es spielt auf den bleichen Wangen
 Das lichte Mörgeiröt².

Die Mutter faltet die Hände;
 Ihr war, sie wußte nicht wie;
 Andächtig sang sie leise:
 „Gelobt seist du, Marie!“

Deutschland³.

Ein kleines Harfenmädchen⁴ sang,
 Sie sang mit wahren Gefühle

1. La superstition populaire veut que ce soit un signe de mort.

2. Vers gracieux et touchants, qui enlèvent à l'image de la mort ce qu'elle a de repoussant et d'odieux.

3. La poésie qui suit a une importance historique. Heine y expose l'idéal philosophique et politique de la Jeune-Allemagne.

4. Harfenmädchen. C'est sans doute la Poésie romantique dont les tendances réactionnaires s'affirmèrent après 1813.

Und falscher Stimme¹, doch ward ich sehr
Gerührt von ihrem Spiele.

Sie sang von Liebe und Liebesgram,
Aufopfrung und Wiederfinden
Dort oben in jener bessern Welt,
Wo alle Leiden schwinden.

Sie sang vom irdischen Jammerthal,
Von Freuden, die bald zerronnen,
Vom Jenseits, wo die Seele schwebt
Verklärt in ew'gen Wonnen.

Sie sang das alte Entsagungslied,
Das Giapopeia² vom Himmel,
Womit man einlullt, wenn es greint³,
Das Volk, den großen Lämmel.

Ich kenne die Weise, ich kenne den Text,
Ich kenne auch die Verfasser;
Ich weiß, sie tranken heimlich Wein
Und predigten öffentlich Wasser.

Ein neues Lied, ein besseres Lied,
O Freunde, will ich euch dichten:
Wir wollen hier auf Erden schon
Das Himmelreich errichten.

Wir wollen auf Erden glücklich sein,
Und wollen nicht mehr darben;
Verschlennen soll nicht der faule Bauch,
Was fleißige Hände erwarben.

1. Heine veut peut-être faire entendre que les romantiques affectaient des sentiments qui n'étaient pas les leurs, et il ne se trompe pas tout à fait.

2. Giapopeia, onomatopée grecque et latine, par laquelle on désigne ici une berceuse.

3. Greint, populaire et familier pour weint.

Es wächst hienieden Brot genug
 Für alle Menschenkinder,
 Auch Rosen und Myrten, Schönheit und Lust
 Und Zuckererbfen nicht minder.

.

Ein neues Lied, ein besseres Lied !
 Es klingt wie Flöten und Geigen !
 Die Misere ist vorbei,
 Die Sterbeglocken schweigen.

.

Prose.

„Aus der Harzreise.“

Von Goslar ging ich den andern Morgen weiter, halb auf geratewohl, halb in der Absicht, den Bruder¹ des Klauenthaler Bergmanns aufzusuchen. Wieder schönes, liebes Sonntagswetter. Ich bestieg Hügel und Berge, betrachtete, wie die Sonne den Nebel zu verschrecken suchte, wanderte freudig durch die schauernden Wälder, und um mein träumendes Haupt klingelten die Glockenblümchen von Goslar. In ihren weißen Nachtmänteln standen die Berge, die Tannen rüttelten sich den Schlaf aus den Gliedern, der frische Morgenwind frisierte ihnen die herabhängenden grünen Haare, die Vöglein hielten Pausen, das Wiesenthal bligte wie eine diamantenbesäete Golddecke, und der Hirt schritt darüber hin mit seiner läutenden Herde. Ich mochte mich wohl eigentlich verirrt haben. Man schlägt immer Seitenwege und Fußsteige ein und glaubt dadurch näher zum Ziele zu gelangen. Wie im Leben überhaupt, geht's

1. Den Bruder. — Au cours de son excursion dans le Harz, Heine avait visité les mines de Klauenthal, en compagnie du mineur dont il parle ici.

uns auch auf dem Harze. Aber es giebt immer gute Seelen, die uns wieder auf den rechten Weg bringen; sie thun es gern und finden noch obendrein ein besonderes Vergnügen daran, wenn sie uns mit selbstgefälliger Miene und wohlwollend lauter Stimme bedeuten, welche große Umwege wir gemacht, in welche Abgründe und Sumpfe wir versinken konnten, und welcher Glück es sei, daß wir so wegfundige Leute, wie sie sind, noch zeitig angetroffen. Einen solchen Berichtiger fand ich unweit der Harzburg. Es war ein wohlgenährter Bürger von Goslar, ein glänzend wampiges¹, dummkluges Gesicht; er sah aus, als habe er die Viehseuche erfunden. Wir gingen eine Strecke zusammen, und er erzählte mir allerlei Spukgeschichten, die hübsch klingen konnten, wenn sie nicht alle darauf hinausliefen, daß es doch kein wirklicher Spuk gewesen. . . .

Er machte mich auch aufmerksam auf die Zweckmäßigkeit und Nützlichkeit in der Natur. Die Bäume sind grün, weil grün gut für die Augen ist. Ich gab ihm Recht und fügte hinzu, daß Gott das Rindvieh erschaffen, weil Fleischsuppen den Menschen stärken, daß er die Esel erschaffen, damit sie den Menschen zu Vergleichen dienen können, und daß er den Menschen selbst erschaffen, damit er Fleischsuppen essen und kein Esel sein soll. Mein Begleiter war entzückt, einen Gleichgestimmten gefunden zu haben; sein Antlitz erglänzte noch freudiger, und bei dem Abschiede war er gerührt.

So lange er neben mir ging, war gleichsam die ganze Natur entzaubert; sobald er aber fort war, fingen die Bäume wieder an zu sprechen, und die Sonnenstrahlen erklangen, und die Wiesenblümchen tanzten, und der blaue Himmel umarmte die grüne Erde.

1. Wampiges, terme familier, « joufflu ».

Le Brocken.

Die Sonne ging auf. Die Nebel flohen wie Gespenster beim dritten Hahnenkrei. Ich stieg wieder bergauf und bergab, und vor mir schwebte die schöne Sonne, immer neue Schönheiten beleuchtend. Der Geist des Gebirges begünstigte mich ganz offenbart; er wußte wohl, daß so ein Dichtermensch viel Hübsches wiedererzählen kann, und er ließ mich diesen Morgen seinen Harz sehen, wie ihn gewiß nicht jeder sah. Aber auch mich sah der Harz, wie mich nur wenige gesehen; in meinen Augenwimpern flimmerten eben so kostbare Perlen wie in den Gräsern des Thals. Morgentau der Liebe feuchtete meine Wangen; die rauschenden Tannen verstanden mich; ihre Zweige thaten sich von einander, bewegten sich herauf und herab, gleich stummen Menschen, die mit den Händen ihre Freude bezeugen, und in der Ferne Klang's wunderbar geheimnisvoll wie Glockengeläute einer verlornen Waldfkirche. Man sagt, das seien die Herdenglöckchen, die im Harz so lieblich, klar und rein gestimmt sind.

Nach dem Stande der Sonne war es Mittag, als ich auf eine solche Herde stieß, und der Hirt, ein freundlich blonder junger Mensch, sagte mir, der große Berg, an dessen Fuß ich stünde, sei der alte, weltberühmte Brocken¹. Viele Stunden ringsum liegt kein Haus, und ich war froh genug, daß der junge Mensch mich einlud, mit ihm zu essen. Wir setzten uns nieder zu einem déjeuner dinatoire, das aus Käse und Bröt bestand; die Schäfchen erhaschten die Krümmen, die lieben blanken Kühelein sprangen um uns herum und klingelten schelmisch mit ihren Glöckchen und lachten uns an mit ihren großen vergnügten Augen. Wir tafelten recht königlich; über-

1. Brocken. Le Brocken ou Blocksberg est la plus haute montagne du Harz. Le Brocken est célèbre en Allemagne à cause des êtres fantastiques qui s'y donnent rendez-vous. C'est sur le Brocken que s'assemblent les sorcières, dans la fameuse nuit de Walpurgis, le 30 avril.

haupt schien mir mein Wirt ein echter König, und weil er bis jetzt der einzige König ist, der mir Brot gegeben hat, so will ich ihn auch königlich besingen. Wir nahmen freundschaftlich Abschied, und fröhlich stieg ich den Berg hinauf.

.

Je höher man den Berg hinaufsteigt, desto kürzer, zwerghafter werden die Tannen; sie scheinen immer mehr und mehr zusammenzuschrumpfen, bis nur Heidelbeer- und Rotbeersträucher und Bergkräuter übrig bleiben. Da wird es auch schon fühlbar kälter. Die wunderlichen Gruppen der Granitblöcke werden hier erst recht sichtbar; diese sind oft von erstaunlicher Größe. Das mögen wohl die Spielbälle sein, die sich die bösen Geister einander zuwerfen in der Walpurgisnacht, wenn hier die Hexen auf Besenstielen und Mistgabeln einhergeritten kommen, und die abenteuerlich verruchte Lust beginnt, wie die glaubhafte Amme es erzählt, und wie es zu schauen ist auf den hübschen Faustbildern des Meister Retsch.

.

In der That, wenn man die obere Hälfte des Brodens bestiegt, kann man sich nicht erwehren, an die ergeglischen Bloßberggeschichten zu denken und besonders an die große mystische deutsche Nationaltragödie vom Doktor Faust. Mir war immer, als ob der Pferdefuß¹ neben mir hinauf kletterte, und jemand humoristisch Atem schöpfe. Und ich glaube, auch Mephisto muß mit Mühe Atem holen, wenn er seinen Lieblingsberg ersteigt; es ist ein äußerst erschöpfender Weg, und ich war froh, als ich endlich das langersehnte Brodenhaus zu Gesicht bekam.

1. Pferdefuß, surnom attribué à Méphistophélès, à qui la légende donne un sabot de cheval en guise de pied.

Karl Gutzkow.

(1811-1878)

Karl Ferdinand Gutzkow est, avant tout, un polémiste. Il défend ses idées et attaque celles d'autrui avec la chaleur, la nervosité et l'impatience d'un journaliste. Ce n'est pas qu'il ait l'haleine courte; il a voulu peindre en d'interminables romans la société contemporaine; il a écrit quantité de drames; mais s'il a, de temps à autre, des étincelles de génie, s'il a surtout le sens du théâtre, il faut avouer qu'il est le plus souvent négligé, languissant, déclamatoire ou plat.

Né le 17 mars 1811 à Berlin, il étudia, à l'Université de cette ville, la théologie et la philologie, qu'il sacrifia, en 1830, à la politique. Il fit de nombreux voyages, et collabora à plusieurs journaux. Son roman *Wally, die Zweiflerin* (1835) lui valut trois mois de prison. La meilleure de ses tragédies est *Uriel Acosta*, le pendant de *Nathan le Sage*. On joue encore *Zopf und Schwert*, la plus intéressante de ses comédies. Personne ne s'avisera de lire les neuf volumes des *Ritter vom Geist* (1850-52) et du *Zauberer von Rom* (1859-62). Le dernier roman de Gutzkow, *Die neuen Serapionsbrüder* (1877), dans lequel il ne manifeste qu'une médiocre admiration pour le nouvel empire allemand, lui a attiré toutes les sévérités de la critique. Gutzkow périt dans un incendie, le 16 décembre 1878 à Sachsenhausen.

BIBLIOGRAPHIE

Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. Neue Folge. — Fünfte Serie, Heft 98: *Eine vergessene Geschichtsphilosophie zur Geschichte des jungen Deutschlands* RICHARD FESTER (Hambourg, 1890).

H. HONBEN. — *Studien über die Dramen Gutzkows*. — Dissertation, 1898.

Uriel Acosta¹.

(1846)

Acte IV, scène II.

Rabbi Akiba, ein hochbetagter Greis, geführt von zwei jüngern Rabbinen. Rabbi van der Embden mit einer Pergamentrolle.
Santos. Später Uriel.

Akiba

(den man zu dem Ehrenstuhl an den Tisch geführt hat.)

Bringt Ihr den Widerruf², van Embden?

Embden.

Hier,

Ehrwürd'ger Ben Akiba — abgeschrieben
Auf diesem Pergament!

Akiba.

So laßt mir denn

Den Neuigen zum letztenmale vor!

Setzt Euch um mich und glaubt, das alles war

Schon einmal da.

Santos.

Acosta seh' ich kommen.

Akiba.

Das war schon alles da. Setzt Euch, Rabbinen!

Van Embden soll indes die Feder führen —

Das bloße Wort verfliegt in Luft und Lüge.

Das war schon alles da — glaubt mir, Rabbinen!

Epikuräer, Spötter, Glaubenspalter —

Die Jugend denkt, es wären Neuigkeiten —

Es war schon alles da — glaubt mir, Rabbinen —

1. Uriel Acosta, jeune philosophe de race juive, est traduit devant le tribunal des rabbins d'Amsterdam qui le condamne à rétracter les doctrines qu'il a émises dans son ouvrage. L'action se passe au XVII^e siècle.

2. Widerruf, la rétractation d'Uriel Acosta.

In unserm Talmud¹ kann man jedes lesen.
Und alles ist schon einmal dagewesen².

(Uriel tritt blaß und verfallen auf.)

Akiba.

Setzt Euch, Acosta! Drüben steht — nicht wahr,
Dort drüben steht ein Stuhl, Rabbinen? Wie?
Setzt Euch, Acosta! Wißt, ich zähle neunzig —
Und neunzig Jahren sieht man wohl
Die müden Füße — nach — die müden Füße!
(Er setzt sich.)

Santos.

Ihr habt die kürzre Frist begehrt, Acosta —

Akiba.

Laß mich, de Santos — Den Akiba hat
Mit Uriel zu reden — alles dagewesen!
Seht denn, mein junger Uriel Acosta —
Zwei Wege gab es immer für die Zweifler,
Wenn sie des Zweifels überdrüssig wurden —
Der eine Weg der Reue kurz, doch streng,
Der andre milde, doch von längerer Dauer.

Uriel.

Ich will den kurzen! Tötet mich! Nur rasch —
Ich will mich nicht besinnen, wie ich sterbe.

Akiba.

Was eilt Ihr so, mit Eueru jungen Füßen,
Die lange wandern können, bis Ihr ruht,
Die lange halten bis zum letzten Halt?
Die Reue ist ja nicht für uns, sie ist
Für dich! Was eilst du so in wildem Sturm?

1. Talmud. Cf. page 604, note 1.

2. Akiba est le représentant de la foi aveugle et intolérante, qui s'attache étroitement à la lettre. Comparez à ce personnage le Grand Inquisiteur dans *Don Carlos*, de Schiller.

Um mich brauchst du die schnelle Reue nicht!
Wenn ich sie nicht mehr sehe, sieht sie Gott.

Uriel.

Soll ich denn immer, ewig wiederholen,
Was ich schon viel zu oft Euch zugestand?

Akiba.

Nein! Nein! Ich weiß, auf Fasten, Reinigung,
Auf Talmudlesen hast du kein Vertrauen —
So war es immer, immer war es so —
Dum frug' ich dich zum letztenmal, Acoſta,
Fühlst du aus deines Herzens tiefstem Grunde.
Daß du in deinem Buche Gott gelästert?

Uriel.

Den Gott, der nur ein Gott der Juden wäre,
Den hab' ich nie verstanden, oft beleidigt¹ —
Im Protokolle steht es schon geschrieben. —

Santos.

Nur doppelsinnig, trügerisch und falsch,
Ist alles, was du zugestanden hast;
Sophisma ist's — beweise, was du glaubst!
Beweise, was zu glauben du uns täuschest!

Akiba.

Beweisen, Santos? Überlegt! Beweisen!
Ihr müßt nicht drängen in den kranken Mann!
Wie kann man, was man glaubt, beweisen wollen!
Vergeßt, de Santos — manchmal spricht Ihr selbst
Wie ein Epikuräer! Wie! Beweisen!
Bewiesen ist die Sonne, weil sie scheint,
Bewiesen ist das Feuer, weil es brennt,
Bewiesen ist die Offenbarung Gottes,
Weil sie in unserm Bund geschrieben steht.

1. Lessing a exprimé la même pensée avec une grande éloquence dans *Nathan le Sage*.

(Zu Santos) Von Euch nicht — (zu Acosta) nicht von Euch
[will ich's beweisen.

Emhden.

Dann einfach sag' uns, was du glauben willst!

Uriel.

Ich sagt' es ja — ich sprach es Euch ja nach¹,
Daß Gott die Juden sich zumeist erwählt,
Nur ihnen sich gezeigt von Angesicht,
Nur ihnen menschlich sich verständigte,
Nur ihnen sprach, nur ihnen Zeichen gab,
Nur ihnen eine Offenbarung schrieb,
Wo jedes Wort und jedes Leseszeichen
Als göttliche Vernunft zu nehmen ist.
Ich glaube, daß mein Geist mich irre führt,
Daß wir Buchstaben nimmermehr zu deuten,
Am Worte Gottes nicht zu meistern haben —
Ich glaube das, ich wiederhol' es hier —
Und glaub' es glaubend, dankend Euch von Herzen,
Daß Ihr es zu beweisen mir erspart.

Santos.

Nur Trost zeugt dieses Zugeständnis. —

Alfiba.

Nimm

Den langen Weg, dann wird, was du bekennst,
Ins innre Herz dir fließen von der Zunge.
O wähle doch den langen Weg, Acosta!
Er wird dir Friede gießen in die Brust
In deine kranke Seele, guter Sohn!
In solchen Zweifeln, wie du bist, Acosta,
Steckt nur der allzu wilde Drang des Forschens.
Im Talmud hat es viele schon gegeben,
Die irre wurden durch zu vieles Wissen.

1. Ich sprach es. . . . « Je l'ai répété après vous. »

Da war (halb zu den übrigen Rabbinen gewendet) ein großer
[Zweifler schon, mit Namen

Elisa Ben Abuja, Schüler selbst
Von einem unsrer weisesten Rabbinen,
Und Rabbi Mehir wieder war sein Schüler.
Und weil er zweifelte, (steht auf) ward er verflucht.
Elisa Ben Abuja war wie du,
Man scheute sich, den Namen auszusprechen
Und hieß ihn Acher — Acher heißt der andre,
Der andre hieß Elisa und es stieg,
Als er gestorben, dunkel aus dem Grabe
Ein ew'ger Rauch — das Grab, es rauchte — bis
Sein Schüler, Rabbi Mehir, linderte
Die Ruhe seiner Seele durch Gebet,
Er betete, der Schüler für den Meister,
Und aus dem Grabe rauchte es nicht mehr.
Ein solcher Acher bist du — Es war alles da —

(Setzt sich.)

Uriel.

Hab' ich den Ruhm der Neuheit denn begehrt?
Der Rauch des Acher ist die Feuerseele,
Der Flammengeist, den Ihr mit ihm begrubt!
Ein Acher bin ich selbst, ich bin der andre,
Der ewig and're; denn im Anderssein
Liegt die Gewähr des ewigen Entstehens.
Und wie der Talmud doch zu deuten ist,
So hört! Ein Acher, dünkt mich, lebte nie!
Der Acher ist das Bild des reinen Denkens,
Denn nur im andern seh' ich, wie ich bin,
Im andern fühl' ich meine eigne Wahrheit,
Im andern lern' ich meine Unterscheidung,
Das andre ist des Zweifels heiligstes
Symbol. Der Zweifel ist des Glaubens Nahrung,
Und jeder Denker muß sich Acher sein.
Ja, wie der Talmud klüger ist denn Ihr,

So giebt er Achem, der ein Bild nur ist,
 Der nie gelebt hat, einen großen Lehrer
 Und einen größern Schüler, beide fromm;
 Denn nur aus Zweifel kommt ein frommer Glaube.

Akiba.

De Santos! — hab' ich recht gehört — es hätte —
 Elisa Ben Abuja nie gelebt?
 Ein Wirkliches, ein Mensch, im Talmud lebend,
 Der wäre nur ein Bild, nur eine Mythe? —
 Und was der Glaube fest umfangen hält
 Wie Fleisch und Bein, leibhaftig, allen faßbar,
 Das wären Wolken, Dunstgebilde, die
 Erst später menschlich sich gestaltet hätten?
 Nein, das ist eine Meinung noch zu neu
 Und wohl zu süßnen, da sie nie gewesen —
 Gebt ihm des Widerrufes Formular!

Santos (giebt Uriel das Papier).

Euch beugt das Schicksal nur, die Demut nicht.
 Von dem, was Eure Lippen hier bekennen,
 Weiß Euer Geist nichts, der im Argen bleibt.

(Zeigt nach hinten.)

Dort auf dem Tabernakel lest die Sünden,
 Der Iht Euch zieht mit künstlicher Verstellung
 Vor allem Volke, das sich schon versammelt.

Uriel.

Wie? Vor dem Volk!

Akiba.

Lebt alles erst allein,
 Was Iht mit fester deutlicher Betonung
 Vor der Gemeinde zu bekennen habt!
 Et, Et! der Acher nie gelebt? Acosta,
 Ihr lebt doch! Warum soll denn Ben Abuja
 Nur Mythe sein?

Uriel.

O nur zu wahr! Ich lebe!

Akiba.

Nun seht! Dann hat der Acher auch gelebt!
 Ja, ja, mein Sohn, geht hin und widerruft,
 Nur um im Denken nüchterner zu bleiben —
 Und leset fleißiger daheim im Talmud!
 Es haben alle Zweifler widerrufen
 Und was auch einer noch so Kluges fand,
 Es war nur Blüte eines frühern Reims.
 Das Neue nur ist droben! Hier war alles
 Schon einmal da — schon alles dagewesen —
 (Während er nach rechts abgeführt wird.)
 Und fleißig Talmud lesen — junger Acher!
 (Im Abgehen.)
 Schon dagewesen — alles dagewesen.
 (Santos und Embden folgen.)

(Hermann Costenoble, Jena.)

Hoffmann von Fallersleben.

(1798-1874)

August Heinrich Hoffmann, né à Fallersleben, petite ville du Hanovre, le 2 avril 1798, étudia la philologie et les antiquités germaniques à Göttingen, à Bonn et à Berlin, fut nommé professeur de langue et de littérature allemandes (1835) à l'Université de Breslau, révoqué en 1842 pour cause de libéralisme, enfin, après une existence errante, chargé de la direction de la bibliothèque du duc de Ratibor, à Corvey; il mourut le 19 janvier 1874.

Outre ses poésies politiques (Unpolitische Lieder, 1840-1841) il a écrit des ouvrages d'érudition et des cantiques; mais il ne doit sa grande célébrité qu'à ses *lieds* simples et gracieux, dans lesquels il s'inspire des vieilles chansons populaires. Il est lui-même et il a voulu être un *Volksdichter*; il composait l'air de ses *lieds* ou en adaptait le texte à quelque vieille mélodie populaire; il évitait scrupuleusement les artifices de la poésie savante, les

pensées et les sentiments inaccessibles à la foule. Aussi trouve-t-on ses chansons dans tous les *Liederbücher* et tous les écoliers les connaissent et les chantent.

BIBLIOGRAPHIE

Gedichte (Franz Lipperheide, Berlin.)

HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Mein Leben, Aufzeichnungen und Erinnerungen* (in verkürzter Form herausgegeben und bis zu des Dichters Tod fortgeführt von H. Gerstenberg), 2 Teile. 1894.

STRODTMANN, *Dichterprofile*. Tome Ier.

Der Volksdichter.

Ihr lieben Herrn, was forschet ihr,
Ob ich wohl sei ein Dichter?
Ich habe nichts für euch gemacht,
Ich habe nur ans Volk gedacht,
Das Volk nur ist mein Richter.

Und wie des Volkes Not und Bein
Mir ist ins Herz gedrungen,
So hab' ich, was ich sah und fand
Zurück ins Volk, ins Vaterland
Auch wiederum gesungen.

Nun weiß von seiner Not und Bein
Das ganze Volk zu singen;
Es fragt nicht, ob es euch gefällt,
Es singet frei durch alle Welt,
Daß euch die Ohren klingen.

Morgenlied.

Die Sterne sind erblichen
 Mit ihrem goldnen Schein;
 Bald ist die Nacht entwichen
 Der Morgen dringt herein:

Noch waltet tiefes Schweigen
 Im Thal und überall;
 Auf frisch betauten Zweigen
 Singt nur die Nachtigall.

Sie singet Lob und Ehre
 Dem hohen Herrn der Welt,
 Der über'm Land und Meere
 Die Hand des Segens hält.

Er hat die Nacht vertrieben,
 Ihr Kindlein, fürchtet nichts!
 Stets kommt zu seinen Lieben
 Der Vater alles Lichts.

Herbstgedanken.

(1868).

Das Laub fällt von den Bäumen,
 Der Winter ist nicht weit.
 Jetzt kann die Welt nur träumen
 Von einer schöneren Zeit.

Ach, alles ist vergangen,
 Was schön gegrünt, geblüht;
 In Sehnen und in Bangen
 Lebt nur noch das Gemüt.

Sein Frühlung ist geblieben,
Sein Bestes hält es fest,
Von den geschiednen Lieben
Es nun und nintmer läßt.

So will auch ich denn träumen
Von einer schönen Zeit —
Das Laub fällt von den Bäumen,
Der Winter ist nicht weit.

Freiligrath.

(1810-1876)

Ferdinand Freiligrath, né le 17 juin 1810 à Detmold, mort à Kannstadt le 18 mars 1876, se voua à la carrière commerciale et résida plusieurs années (1831-1836) à Amsterdam, où il étudia les langues modernes. Ses poésies orientales, publiées en 1838 chez Cotta, obtinrent un succès retentissant. Frédéric-Guillaume IV le pensionna. Mais bientôt son pamphlet „Mein Glaubensbekenntnis" (Mayence, 1844) le rangea au nombre des défenseurs de la liberté, et il dut s'exiler.

Il se rendit en Suisse, puis en Angleterre, vint en 1848 prêcher la révolution à Düsseldorf, retourna en Angleterre et ne rentra en Allemagne qu'en 1868. Il publia ses œuvres complètes deux ans plus tard.

Freiligrath est surtout un poète descriptif, et ses descriptions, qui ne manquent ni de charme ni de couleur, sont rarement conformes à la réalité. Il peint de préférence ce qu'il n'a pas vu : les déserts de l'Afrique et de la Syrie, les forêts vierges de l'Amérique, les mœurs inconnues de peuplades lointaines. Avec lui, l'exotisme entre dans la littérature. Freiligrath a publié de nombreuses traductions (Burns, Victor Hugo, etc.).

BIBLIOGRAPHIE

SCHMIDT-WEISSENFELS, *Ferdinand Freiligrath, ein biographisches Denkmal*, Stuttgart. 1876.

WILHELM BUCHNER, *F. Freiligrath. Ein Dichterleben in Briefen*, 2 v. 1881.

Requiescat.

Wer den wucht'gen Hammer schwingt;
 Wer im Felde mäht die Ähren;
 Wer ins Mark der Erde bringt,
 Weib und Kinder zu ernähren;
 Wer stroman den Nachen zieht;
 Wer bei Woll' und Berg und Flachse
 'Hinter'm Webestuhl sich müht,
 Daß sein blonder Junge wachse: —

Jedem Ehre, jedem Preis!
 Ehre jeder Hand voll Schwielen!
 Ehre jedem Tropfen Schweiß,
 Der in Hütten fällt und Mühlen!
 Ehre jeder nassen Stirn
 Hinter'm Pfluge! — Doch auch dessen,
 Der mit Schädel und mit Hirn
 Hungernd pflügt, sei nicht vergessen!

Ob in enger Bücherei¹
 Dunst und Moder ihn umstäube;
 Ob er Sklav' der Messe² sei,
 Lieder oder Dramen schreibe;

1. Bücherei, archaïque et familier = bibliothèque.

2. Der Messe, de la foire de Noël. C'est à Noël que paraissent, en Allemagne, les livres nouveaux.

Ob er um verruchten Lohn
Fremden Ungeschmack vertiere;
Ob er in gelehrter Frohn
Griechisch und Latein dociere : —

Er auch ist ein Proletar !
Ihm auch heißt es : „Darbe! borge!“
Ihm auch bleicht das dunkle Haar,
Ihn auch hegt ins Grab die Sorge!
Mit dem Zwange, mit der Not
Wie die Andern muß er ringen,
Und der Kinder Schrei nach Brot
Lähmt auch ihm die freien Schwingen.

Manchen hab' ich so gekannt;
Nach den Wolken flog sein Streben;
Tief im Staube von der Hand
In den Mund doch muß' er leben¹ !
Eingepfercht und eingebornt,
Achzt' er zwischen Thür und Angel;
Der Bedarf hat ihn gespornt
Und gepeitscht hat ihn der Mangel.

Also schrieb er Blatt auf Blatt,
Bleich und mit verhärmtten Wangen,
Während draußen Blum' und Blatt
Sich im Morgenwinde schwangen!
Nachtigall und Drossel schlug,
Verche sang und Habicht kreiste :
Er hing über seinem Buch,
Tagelöhner mit dem Geiste² !

-
1. Von der Hand in den Mund leben, vivre au jour le jour.
2. Cf. la jolie poésie de Julius Sturm (1816-1896) :

Frühlingsgespenster.

Ich saß noch spät in meinem Zimmer,
Studierend bei der Lampe Schimmer,

Dennoch, ob sein Herz auch schrie,
Blieb er tapfer, blieb ergeben :

„Dieses auch ist Poesie,
Denn es ist das Menschenleben!“

Und wenn gar der Mut ihm sank,
Hielt er fest sich an dem Cinen :

„Meine Ehre wahr! ich bläue!
Was ich thu', ist für die Meinen!

Endlich ließ ihn doch die Kräft!
Aus sein Ringen, aus sein Schaffen!

Nur zuweilen, siebenthaft;
Kühnt' er noch empbr sich raffet!

Nachts oft von der Muse Ruß
Fühlt' er seine Schläfe pochen;

Frei damit flog der Geittus,
Den des Tages Drang gebrochen!

.
.

Und ob mein Auge müd' und thät,
Wandt' ich doch emsig Blatt um Blatt.

Da klopft' es plötzlich an mein Fenster;

Ich glaube zwar nicht an Gespenster,

Doch, weil gar hoch mein Fenster wät;

Schlen mir das Klopfen wunderbar.

Ich spähte in die nächt'gen Räume,

Der Mond schien freundlich durch die Baume,

Tief unten schlug die Nachtigall,

Sonst tiefes Schweigen überall.

Doch kaum saß ich zum Lesen nieder,

Da klopft es auch vernünftlich wieder;

Weit mach' ich nun die Fenster auf

Und ließ den Klopfern freien Lauf.

Und plötzlich schwärmten durch das Fenstet

Zwei braune furtende Gespenster; —

Maikäfer waren's, die's verdroß,

Daß ich im Zimmer mich verschloß;

Daß ich mich über Büchern härmte,

Genießend nicht, wie sie, durchschwärmt

Die Lüste, weiche Maichnacht

Voll Blütenduft und Sternenpracht.

Ruhm und Ehre jedem Fleiß!
 Ehre jeder Hand voll Schwielen!
 Ehre jedem Tropfen Schweiß,
 Der in Gärten fällt und Mühlen!
 Ehre jeder nassen Stirn
 Hinter'm Pfluge! — Doch auch dessen,
 Der mit Schädel und mit Hirn
 Hungerns pflügt, sei nicht vergessen !

Gottfried Kinkel.

(1815-1882)

Gottfried Kinkel, né en 1815 à Oberkassel près de Bonn, étudia d'abord la théologie et fut pasteur. Mais il quitta ces fonctions et devint, en 1846, professeur d'histoire de l'art et de la civilisation à Bonn. Il prit une part active au mouvement révolutionnaire de 1848, fut condamné à la détention perpétuelle et ne recouvra sa liberté qu'en 1850 grâce à un ami qui l'aïda à s'évader. Après quelques années de vie errante et tourmentée, il se fixa à Zurich en 1866 où il fut professeur d'histoire de l'art au Polytechnicum. Il y mourut en 1882.

Gottfried Kinkel a laissé des *lieds* gracieux et des poésies politiques; en collaboration avec sa femme, Jeanne Mockel, instruite et distinguée, il a publié un volume de contes, mais il doit sa renommée littéraire à trois poèmes épiques : *Otto der Schütz* (1846); *Der Grobschmied von Antwerpen* (1868); *Tanagra, Idyll aus Griechenland* (1883).

1. Avant Freiligrath, Jean-Paul avait peint avec une sympathie touchante les misères du « prolétariat intellectuel ».

Abendstille.

Nun hat am klaren Frühlingstage
 Das Leben reich sich ausgeblüht;
 Gleich einer ausgeklungenen Sage
 Im West das Abendrot verglüht.
 Des Vogels Haupt ruht unterm Flügel,
 Kein Rauschen tönt, kein Klang und Wort;
 Der Landmann führt das Roß am Zügel,
 Und Alles ruht an seinem Ort.

Nur fern im Strome noch Bewegung,
 Der weit durchs Thal die Fluten rollt :
 Es quillt vom Grunde leise Regung,
 Und Silber säumt sein flüßig Gold.
 Dort auf dem Strom noch ziehen leise
 Die Schiffe zum bekannten Port,
 Geführt vom Fluß im sichern Gleise —
 Sie kommen auch an ihren Ort.

Hoch oben aber eine Wolke
 Von Wandervögeln rauscht dahin :
 Ein Führer streicht voran dem Wolke
 Mit Kraft und landeskund'gem Sinn.
 Sie kehren aus dem schönen Süden
 Mit junger Lust zum heim' schein Nord,
 Nichts mag den sichern Flug ermüden —
 Sie kommen auch an ihren Ort.

Und du, mein Herz! in Abendstille,
 Dem Rahn bist du, dem Vogel gleich,
 Es treibt auch dich ein starker Wille,
 An Sehnsuchtschmerzen bist du reich.
 Sei's mit des Rahnes stillem Zuge,
 Zum Ziel doch geht es immer fort;

Sei's mit des Kranichs raschem Fluge —
Auch du, Herz, kommst an deinen Ort! ¹

Trost der Nacht.

Es heilt die Nacht des Tages Wunden,
Wenn mit der Sterne buntem Schein
Das königliche Haupt umwunden
Sie still und mächtig tritt herein :
Die milden, leisen Hauche kommen,
Der Farben grelle Pracht erblaßt :
In weicher Linie ruht verschwommen
Des scharfen Fackelfelsen Last.

So legt die Nacht mit Muttergüte
Sich um die Seele schmerzenvoll :
Es läutert still sich im Gemüte —
Zur Wehmut jeder bittere Groll.
Die Thränen, die vergessen schliefen,
Nun strömen sie in mächt'gem Lauf :
Es steigt aus wunden Herzenstiefen
Ein rettungsahnend Beten auf ².

1. Cf. page 416 le lied de Gœthe : „Über allen Gipfeln“.

2. Les romantiques, qui ont souvent chanté la Nuit, ont rarement trouvé des accents aussi sincères et aussi pénétrants.

L'écrivain suisse Gottfried Keller, dont les nouvelles (Der grüne Heinrich, 1854-55; Die Leute von Seldwyla, 1856; Romeo und Julie auf dem Dorfe, 1876) sont plus connues que les poésies lyriques, a décrit aussi l'apaisement qui envahit l'âme à l'approche de la nuit :

Stille der Nacht.

Willkommen, klare Sommernacht,
Die auf betauten Fluren liegt!

Georg Herwegh.

(1817-1875)

Georg Herwegh, né en 1817 à Stuttgart, publia, en 1841, ses *Gedichte eines Lebendigen* qui le rendirent célèbre. Il prit part au mouvement de 1848 et dut s'exiler jusqu'en 1866. Il mourut en 1875 à Baden-Baden. En 1844, avait paru la seconde partie de ses poésies, où les convictions politiques de l'auteur s'affirmaient avec plus de netteté et plus de fougue. Son enthousiasme pour la liberté est sincère, mais confus. — Lire : STRODTMANN, *Dichterprofile*. Tome 1^{er}.

Gegrüßt mir, goldne Sternenpracht,
Die spielend sich im Weltraum wiegt!

Das Urgebirge um mich her
Ist schweigend, wie mein Nachtgebet;
Weit hinter ihm hör' ich das Meer
Im Geist und wie die Brandung geht.

Ich höre einen Klötenton,
Den mir die Luft von Westen bringt,
Indes herauf im Osten schon
Des Tages leise Ahnung dringt.

Ich sinne, wo in welter Welt
Jetzt sterben mag ein Menschenkind —
Und ob vielleicht den Einzug hält
Das viel ersehnte Helbenkind.

Doch wie im dunklen Erdenthal
Ein unergründlich Schwelgen ruht,
Ich fühle mich so leicht zumal
Und wie die Welt so still und gut.

Der letzte leise Schmerz und Spott
Verschwindet aus des Herzens Grund;
Es ist, als thät der alte Gott
Mir endlich seinen Namen kund.

(Gesammelte Gedichte. — Berlin, Gerg.)

Der Gang um Mitternacht.

Ich schreite mit dem Geist der Mitternacht
 Die welken stillen Straßen auf und nieder —
 Wie hastig ward getwelnt hier und gelacht
 Vor einer Stunde noch!... Nun träumt man wieder.
 Die Lust ist, einer Blume gleich, verdorrt,
 Die tollsten Becher hörten auf zu schäumen,
 Es zog der Kummer mit der Sonne fort,
 Die Welt ist milde — laßt sie, laßt sie träumen!

Wie all mein Haß¹ und Groll in Scherben bricht,

1. Mein Haß, la haine des ennemis de la liberté. Cette haine, d'après le sentiment du poète, est un devoir impérieux. C'est la pensée qu'il a exprimée dans son fameux Lied vom Haße :

Wohlauf, wohlauf, über Berg und Fluß
 Dem Morgenrot entgegen,
 Dem treuen Weib den letzten Kuß
 Und dann zum treuen Degen!
 Bis unsre Hand in Asche stiebt,
 Soll sie vom Schwert nicht lassen;
 Wir haben lang genug geliebt
 Und wollen endlich hassen!

Die Liebe kann uns helfen nicht,
 Die Liebe nicht erretten;
 Halt' du, o Haß, dein jüngst Gericht,
 Brich du, o Haß, die Ketten!
 Und wo es noch Tyrannen giebt,
 Die laßt uns fest erfassen;
 Wir haben lang genug geliebt
 Und wollen endlich hassen!

Wer noch ein Herz besitzt, dem soll's
 Im Haße nur sich rühren;
 Allüberall ist dürres Holz,
 Um unsre Blut zu schüren.
 Die Ihr der Freiheit noch verbleibt,
 Singt durch die deutschen Straßen:
 „Ihr habet lang genug geliebt,
 O lernet endlich hassen!“

Bekämpfet sie ohn' Unterlaß,
 Die Tyrannei auf Erden,

Wenn ausgerungen eines Tages Wetter¹,
 Der Mond ergießet sein versöhnend Licht,
 Und wär's auch über welke Rosenblätter!
 Leicht wie ein Ton, unhörbar wie ein Stern,
 Fliegt meine Seele um in diesen Räumen;
 Wie in sich selbst, versenkte sie sich gern
 In aller Menschen tiefgeheimstes Träumen!

Mein Schatten schleicht mir nach wie ein Spion,
 Ich stehe still vor eines Kerkers Bitter.
 O Vaterland, dein zu getreuer Sohn,
 Er küßte seine Liebe bitter, bitter!
 Er schläft, — und fühlt er, was man ihm geraubt?
 Träumt er vielleicht von seinen Eichenbäumen?
 Träumt er sich einen Siegerkranz ums Haupt? —
 O Gott der Freiheit, laß ihn weiter träumen!

Gigantisch türmt sich vor mir ein Palast,

Und heiliger wird unser Haß
 Als unsre Liebe werden.
 Bis unsre Hand in Asche stiebt,
 Soll sie vom Schwert nicht lassen;
 Wir haben lang genug geliebt
 Und wollen endlich hassen.

Ce serait méconnaître l'âme généreuse du poète que de
 la croire incapable de sentiments plus doux; qu'on en
 juge par ces beaux vers :

Die Liebe ist ein Edelstein,
 Sie brennt jahraus, sie brennt jahrein,
 Und kann sich nicht verzehren;
 Sie brennt, so lang noch Himmelslicht
 In eines Menschen Aug' sich bricht,
 Um drin sich zu verklären.

Und Liebe hat der Sterne Macht,
 Kreißt siegend über Tod und Nacht,
 Kein Sturm der sie vertriebe!
 Und bligt der Haß die Welt entlang,
 Sie wandelt sicher ihren Gang,
 Hoch über den Wolken, die Liebe!

1. Wetter = Gewitter, Sturm.

Ich schaue durch die purpurnen Gardinen,
 Wie man im Schlaf nach einem Schwerte faßt,
 Mit sündigen, mit angstverwirrten Mienen.
 Gell, wie die Krone, ist sein Angesicht,
 Er läßt zur Flucht sich tausend Rösse zäumen,
 Er stürzt zur Erde, und die Erde bricht —
 O Gott der Rache, laß ihn weiter träumen!

Das Häuschen dort am Bach — ein schmaler Raum!
 Unschuld und Hunger teilen drin das Bette.
 Doch gab der Herr dem Landmann seinen Traum,
 Daß ihn der Traum aus wachen Ängsten rette;
 Mit jedem Korn, das Morpheus' Hand entfällt,
 Sieht er ein Saatenland sich golden säumen,
 Die enge Hütte weitet sich zur Welt —
 O Gott der Armut, laß die Armen träumen!

Beim letzten Hause, auf der Bank von Stein,
 Will segenslehend ich noch kurz verweilen;
 Treu lieb' ich dich, mein Kind, doch nicht allein,
 Du wirfst mich ewig mit der Freiheit teilen.
 Dich wiegt in goldner Luft ein Taubenpaar,
 Ich sehe wilde Rösse nur sich häumen;
 Du träumst von Schmetterlingen, ich vom Nar —
 O Gott der Liebe, laß mein Mädchen träumen!

Du Stern, der, wie das Glück, aus Wolken bricht!
 Du Nacht, mit deinem tiefen stillen Blauen',
 Laßt der erwachten Welt zu frühe nicht
 Mich in das gramentstellte Antlitz schauen!
 Auf Thränen fällt der erste Sonnenstrahl,
 Die Freiheit muß das Feld dem Tage räumen,
 Die Tyrannei schleift wieder dann den Stahl —
 O Gott der Träume, laß uns alle träumen.

(Götschen — Stuttgart.)

1. Blauen, infinitif pris substantivement.

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE EN AUTRICHE.

Il est aussi artificiel de distinguer une *école autrichienne* que de parler d'une *école suisse* ou *prussienne*. Les écrivains originaires de l'Autriche ne se distinguent, en général, des auteurs nés dans l'Allemagne proprement dite, que par quelques particularités de style, par un souci plus grand de la forme, par une sensibilité plus vive. Au demeurant, ils ont les mêmes aspirations, le même idéal et se rattachent aux mêmes écoles que leurs confrères des bords du Rhin ou de la Sprée.

BIBLIOGRAPHIE

MARCHAND, *Les poètes lyriques de l'Autriche*, 2 vol. Paris, Charpentier. 1886, 4^e édition, 1889.

MINOR, *Die deutsche Litteratur in Wien und Nieder-Oesterreich*, Vienne, 1886.

Johann Christian von Zedlitz.

(1790-1862)

Né le 28 février 1790 à Johannisberg, dans la Silésie autrichienne, mort à Vienne le 16 mars 1862, Zedlitz a écrit des ballades et un cycle de poésies intitulé *Totenkränze*. On ne lit plus guère de lui que les deux poésies citées plus bas.

Begeisterung.

Ein Kern des Lichts fließt aus in hundert Strahlen,
 Die gottentflammte Abkunft zu bewähren,
 Begeisterung ist die Sonne, die das Leben
 Befruchtet, tränkt und reift in allen Sphären!
 In welchem Spiegel sich ihr Bild mag malen,
 Mag sie im Kleide kühn die Flügel heben,
 Mag Herz zu Herz sie streben,
 Sie sucht das Höchste stets, wie sie's erkennet! —
 Längst im Gemeinen wär' die Welt zerfallen,
 Längst wären ohne sie zerstäubt die Hallen
 Des Tempels, wo die Himmelsflamme brennet;
 Sie ist der Born, der ew'ges Leben quillet,
 Vom Leben stammt, allein mit Leben füllet¹.

Was auf der Erde Großes je geschehen,
 Im Busen derer ist es nicht entsprossen,
 Die anteillos sich schaukeln auf den Wogen
 Der üpp'gen Lust, von hohlem Schaum umflossen!
 Das Auge, das die neue Welt gesehen

1. Cf. ces belles strophes d'un autre poète autrichien :

Sei Nüchternheit euch rühmlich — ich preise die Trunkenheit,
 Die glühende Träumerstirnen zur Wiege des Großen weicht:
 Was Helben je und Weise gestiftet, was da lebt
 Göttliches, ew'ger Dauer, durch ihren Zauber ward's erstrebt.

Ja, sei mir gegrüßt, Begeisterung; sei's, daß aus Traubenblut
 Du gärend schäumst und loderst; sei's, daß mit holber Glut
 Du atmest in Rosenbüsten, oder mit sel'gem Drang
 In Lenznachtflüsten gewitterst, und in der Nachtigall Gesang!

Unendliche Weite des Weltraums durchmißt die Nüchternheit,
 Und was sie fern erbeutet, mühselig in langer Zeit,
 Sind Zahlen nur und Namen; und wenn es wohl ihr glückt,
 Das All zu messen, zu wägen — es bleibt ihr ewig fern gerückt.

(H. Hamerling. Ein Schwanenlied der Romantif.) Comparez aussi, dans les *Méditations poétiques* de Lamartine, l'Ode sur l'Enthousiasme.

Auf jenem andern, fernen Erdenbogen,
 Das durch die Nacht geflogen,
 Die unbekannte, die sie überdeckt;
 Das sie gesehn, mit Wunderglanz erfüllet,
 Als dichte Schleier sie noch eingehüllet
 Und unbeschiffte Meere sie verstecket :
 Das innre Auge war's, das sie erschauet,
 Begeistrung war's, vor der den Schwachen grauet !
 (Totenkränze.)

Die nächtliche Heerschau.

Nachts um die zwölfte Stunde,
 Verläßt der Tambour¹ sein Grab,
 Macht mit der Trommel die Runde,
 Geht emsig auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen
 Rührt er die Schlägel zugleich,
 Schlägt manchen guten Wirbel,
 Reveill' und Zapfenstreich².

1. Tambour. La plupart des termes militaires dont se servent les Allemands sont empruntés à notre langue : Armee, Division, Brigade, General, Regiment, Compagnie, Escadron, Artillerie, Reserve, Esforte, Manöver, Alarm, etc... On a essayé, dans ces derniers temps, sans grand succès d'ailleurs, de remplacer ces vocables par des équivalents allemands.

2. Zapfenstreich, retraite. Cette expression semble remonter à la guerre de Trente ans. Dans le camp de Wallenstein, un roulement de tambour annonçait l'heure de la fermeture des cantines. A ce signal, les chefs des patrouilles venaient donner un dernier coup (Streich), sur les bon-des des tonneaux.

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar¹ einen starken Ton;
Die alten toten Soldaten
Erwachen im Grabe davon.

Und die im tiefen Norden
Erstarrt in Schnee und Eis²,
Und die in Welschland³ liegen,
Wo ihnen die Erde zu heiß;

Und die der Nilschlamm decket
Und der arabishe Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen's Gewehr zur Hand.

Und um die zwölfte Stunde,
Verläßt der Trompeter sein Grab,
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf und ab.

Da kommen auf lustigen Pferden
Die toten Reiter herbei,
Die blutigen alten Schwadronen
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weißen Schädel
Wohl unter dem Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerter empor.

Und um die zwölfte Stunde
Verläßt der Feldherr sein Grab
Kommt langsam hergeritten,
Umgeben von seinem Stab.

-
1. Gar. Rattachez à starken. Gar = sehr.
 2. Les soldats qui sont morts en Russie.
 3. In Welschland, en Italie.

Er trägt ein kleines Hütchen,
 Er trägt ein einfaches Kleid.
 Und einen kleinen Leuten
 Trägt er an seiner Zeit.

Der Mond mit gelbem Lichte
 Erleuchtet den weiten Plan:
 Der Mann im kleinen Hütchen
 Sieht sich die Truppen an.

Die Reiben präsentieren
 Und schultern das Gewehr:
 Dann ziehet mit klingendem Spiele¹
 Vorüber das ganze Heer.

Die Marschall' und Generale
 Schließen um ihn einen Kreis:
 Der Feldherr sagt dem nächsten
 Ins Ohr ein Wörtlein leis.

Das Wort geht in die Runde,
 Klingt wieder fern und nah:
 „Frankreich!“ ist die Parole²,
 Die Losung: „Sankt Helena!“

Dies ist die große Parade
 Im elysäischen Feld,
 Die um die zwölfte Stunde
 Der tote Cäsar hält³.

1. Mit klingendem Spiele, au son de la musique.

2. Die Parole, le mot d'ordre, die Losung, le mot de ralliement.

3. Cf. la poésie suivante de Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898).

Napoleon im Kreml.

Er nickt mit seinem großen Haupt
 Am Feuer eines fremden Herds:

Lenau.

(1802-1850)

An die Melancholie.

Du geleitest mich durchs Leben,
Sinnende Melancholie!
Mag mein Stern sich strahlend heben,
Mag er sinken — weichest nie!

Führst mich oft in Felsenklüfte,
Wo der Adler einsam haust,
Tannen starren in die Lüfte
Und der Waldstrom donnernd braust.

Meiner Toten dann gedenk' ich,
Wild hervor die Thräne bricht,
Und an deinen Busen senk' ich
Mein umnachtet Angesicht.

Nikolaus Niembsch von Strehlenau, qui prit le nom de Lenau, naquit le 13 août 1802 à Csatad, près de Temesvar, en Hongrie. Après une enfance agitée et malheureuse, il se fit inscrire, à l'âge de 17 ans, à l'Université de Vienne. Négligeant la jurisprudence à laquelle on le destinait, il étudia avec ardeur la philosophie. Les grands problèmes de la nature et de la vie passionnèrent de bonne heure son âme mélancolique et tendre, où la vive piété du premier âge fit bientôt place au scepticisme et au désespoir.

Pendant une dizaine d'années, Lenau se livre avec une insatiable curiosité aux études les plus variées, passant

Im Traum erblickt er einen Geist
Der seines Purpurs Spange löst.

Der Dämon schreit mit wilder Stier :

„Mich lüstet nach dem roten Kleid!“

In ungezählter Menschen Blut

Getaucht, verfärbt der Purpur nicht.

Die beiden rangen Leib an Leib

„Gieb her!“ „Gieb her!“ der Dämon flucht

Mit spitzen Flügeln durch die Nacht.

Und schleift den Purpur hinter sich.

Und wo der Purpur flatternd fliegt

Sprühn Funken, lobern Flammen auf!

Der Korse fährt aus seinem Traum

Und starrt in Moskauts weiten Brand.

de l'une à l'autre sans méthode et sans but. Il ne reste fidèle qu'à la poésie et à la musique.

En 1829, il perdit sa mère qu'il aimait tendrement. Ce fut une des plus cuisantes douleurs d'une existence qui en connut beaucoup. Désirant terminer ses études à l'Université de Heidelberg, Lenau se rendit d'abord à Stuttgart, où il fut l'hôte de Gustav Schwab. Il fut bien accueilli par Uhland, Kerner et Karl Mayer. Un instant, il songea à épouser une jeune fille dont il s'était épris, puis, tout à coup, il part pour l'Amérique. Il y voulait tenter la fortune et, en même temps, « envoyer son imagination à l'école des forêts vierges, car la culture de son esprit est le but suprême de sa vie. » — « Je veux entendre mugir le Niagara et chanter des chansons du Niagara ». Parti en juillet 1832, Lenau revint en Europe un an après, appauvri, désenchanté, mais l'esprit enrichi d'images grandioses et le caractère mûri.

Pendant son absence, il était devenu célèbre : ses poésies publiées par Cotta, grâce à l'entremise de G. Schwab, avaient obtenu un immense succès. Mais un amour passionné et sans issue devait ruiner les espérances du poète. Toujours en quête d'une situation stable, il voyage sans cesse de Stuttgart à Vienne. Irrésolu, inquiet, assiégé de sombres pressentiments, Lenau vit sombrer sa raison au moment où un mariage, ardemment souhaité, lui promettait un avenir de paix et de bonheur. Il mourut six ans après, dans une maison d'aliénés à Oberdöbling, près de Vienne (le 22 août 1850).

Ce qui frappe surtout, dans l'œuvre peu étendue de Lenau, c'est la constante préoccupation d'une âme endolorie, qui s'obstine à pénétrer le mystère de la destinée.

Ce sont ses rêves, ses désespoirs, ses visions, ses cauchemars que le poète nous peint dans ses poèmes de *Faust* (1836), de *Savonarole* (1837), des *Albigéois* (1842) où tous les genres se confondent, mais qui sont animés d'un souffle étrange et puissant.

La nature, à laquelle il prête ses tristesses et ses larmes, lui a inspiré de merveilleux accents. Peu de poètes ont chanté avec une énergie aussi sombre la misère et la dignité de la pensée humaine.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres, avec une introduction par ANASTASIUS GRÜN, chez Cotta (4 vol.).

Autres éditions : G. Fock, Leipzig, 2 vol. (avec une très bonne introduction par KARPELES).

PRUTZ, *Kleine Schriften. Zur Politik und Literatur*. 1847, tome 1^{er}.

Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1878 (Article de M. André Theuriet).

MARCHAND, *Les poètes lyriques de l'Autriche*, tome 1^{er}.

On trouvera une bibliographie complète dans l'intéressante et substantielle étude de M. L. ROUSTAN sur Lenau. Paris, Cerf. 1898 (page 364 et suivantes).

Lenau, Höltz und Byron.

Wenn wir zu dem Dichterbilde Lenaus in der Geschichte der Poesie nach Vorbildern, oder richtiger : nach Analogieen suchen, so treten uns zunächst zwei Gestalten mit sprechenden Zügen der Ähnlichkeit und Verwandtschaft entgegen : der Deutsche Höltz und der Britte Byron¹. Höltz und Byron — welche

1. Pour Höltz, voir plus haut, page 345. George Gordon, connu plus tard sous le nom de lord Byron, naquit à Douvres le 22 janvier 1788. Nature passionnée, orgueilleuse et misanthropique, Byron mena une existence désordonnée et turbulente. Il songea un instant à travailler à l'émancipation de l'Italie, y renonça en 1819 et se rendit en Grèce (1823) pour consacrer sa fortune et sa vie à l'indépendance hellénique. Il mourut à Missolonghi le 19 avril 1824. Ses œuvres principales sont le *Pèlerinage de Childe Harold*, le *Giaour*, *Lara*, la *Fiancée d'Abydos*, le *Corsaire*, le drame de *Manfred*, les mystères de *Cain*, du *Ciel et de la Terre*, l'épopée de *Don Juan*, etc...

Byron a exercé un grand ascendant sur la littérature européenne jusque vers le milieu du siècle. C'est à lui que se rattachent, en Allemagne, les poètes du *Weltschmerz*. Cf. R. ACKERMANN, *Lord Byron (sein Leben, seine Werke, sein Einfluss auf die deutsche Litteratur)*. 1901.

Kontraste, welche Distanzen! Daß Lenau, nicht in künstlich forcierten Sprüngen, sondern in organisch natürlicher Entwicklung, jene Gegensätze in sich zur Harmonie verschmolz, jene Entfernungen durch die expansive Kraft seines Talentes ausfüllte, giebt uns Zeugnis sowohl für den Reichtum als für den Umfang seiner poetischen Natur. Zu Hölty, den unser Dichter mit einem elegischen Nachruf feierte („Am Grabe Hölty's“), stehen Lenaus Poesieen aus der frühesten Periode, etwa wie sie in den ersten Auflagen der „Gedichte“ gesammelt sind, in unverkennbar inniger Wahlverwandtschaft¹. Da ist derselbe hingebende Sinn für die Natur, dieselbe Weichheit des Gefühls, dieselbe Wehmut der Grundstimmung, dieselbe Keuschheit und Melodie der Sprache; aber Lenaus Naturbetrachtung ist umfassender, frischer und tiefer, seine Empfindung reicher und lebhafter, seine Trauer gewaltiger und ergreifender, sein Ausdruck plastischer, farbenreicher und wohlklingender; Lenau erscheint als ein größerer, gereifterer, durch natürliche Anlage überlegener, im Fortschritte der Zeit entwickelter Hölty. Sobald aber in den späteren Phasen, namentlich in den größeren Dichtungen, andere bisher nur halbenthüllte Grundelemente der Lenauschen Muse, der forschende Scharfssinn, der Freiheitsdrang, die Glaubenskämpfe, die philosophische Spekulation, die düstere Weltanschauung, die tiefere Weihe des Schmerzes, zur Entwicklung kamen, schwinden und erblaffen die Berührungspunkte mit dem elegisch-idyllischen Hölty fast gänzlich. Dagegen machen sich sofort die Beziehungen zu Byron geltend; aber so zahlreich die Ähnlichkeiten, noch zahlreicher und namhafter sind die Kontraste zwischen beiden. Die negierende Skepsis, den stolzen Unabhängigkeitsinn, die tiefe Melancholie und finstere Lebensansicht, das Schwelgen im Unheimlichen, Wilden, Gräßlichen, die großartige Naturanschauung haben beide gemein; beide waren großangelegte Individualitäten, daher bei beiden die Subjektivität mächtig in den Vordergrund

1. Wahlverwandtschaft, « *affinité élective*. » C'est le titre d'un roman de Goethe.

tritt; in beiden wiegte, auch wo sie als Epiker oder Dramatiker austraten, der Lyriker vor. Aber die Quellen jener Eigenschaften und deren Äußerungen, wie grundverschieden; ebenso wie ihre Lebensstellungen. Auch Byrons Leben ist nicht frei von Mißgeschicken und Enttäuschungen, deren kein Dasein entbehrt; aber kein großes Unglück bezeichnet, kein mächtiger Schlag des Schicksals erschüttert, keine gewaltige Leidenschaft untergräbt dieses ursprünglich so hoffnungsreiche Leben. Wir sehen ab von Glanz und Reichthum der Geburt und Stellung¹; sie sind nicht das Glück; aber alle Bedingungen des edleren Behagens, alle Bahnen eines schönen Wirkens standen dem unabhängigen Lord offen; nur er selbst hat das Werk freundlicherer Hören zerstört, sein häusliches Glück hat er selbst zertrümmert oder als ein Hemmnis beseitigt². So sehen wir in Byrons Mißmut viel eigentwillige Laune und klimatischen Spleen. Wie ganz anders Lenau! Wir sind nicht blind für die übergroße Pflege, die auch Lenau seinem Leid widmete, da er gestilltlich seine Seele „in Schmerz macerierte“³; aber wir sahen Lenaus Erdenlauf schon vor seiner Geburt gewissermaßen zu einer Leidensgeschichte prädestiniert. Lenau erscheint uns als ein wirklich Unglücklicher, Byron nur als ein Unzufriedener. Dies bestimmt relativ auch den Wert und die Wirkung ihrer Schöpfungen; Lenaus Klagen werden uns darum zugleich erschüttern, während wir Byrons Klagen nur bewundern. Der Sinn für politische Freiheit war dem deutschen Dichter, dessen Wiege in dem freien Ungarn stand, ebenso wie dem Briten, schon durch die Geburtsstätte angehoren; er erweiterte und veredelte sich bei Lenau unter den kosmopolitischen Einflüssen deutscher Bildung. Byrons Freiheitsinn war praktischer, mit vorwiegend britischer Lokalfärbung immer auf einzelne, auf die Geschicke bestimmter Völker gerichtet; Lenaus

1. Byron avait hérité, en 1798, de la pairie et de la fortune de son oncle.

2. Il abandonna sa femme au bout d'un an de mariage.

3. Il se conformait ainsi à la tradition romantique.

Freiheitsliebe war idealer, stets das große Ganze, die Rose der Menschheit ins Auge fassend; bei jenem überwiegen die materiellen, bei diesem die geistig-sittlichen Interessen. Noch größer ist die Verschiedenheit in den Stellungen beider auf religiösem Gebiete. Byron hat mit den Glaubensfragen abgeschlossen, er betritt die christlichen Tempel als ein vom Voltaireschen Geiste großgesäugter Freigeist, als ein Ungläubiger; Lenau als ein bedingt Glaubender, aber seinem Bekenntnis Mißtrauender, Unbefriedigter¹; Byron als Zerstörer, Lenau als Forscher; jener zertrümmert unter Blasphemieen die für ihn sinnlosen Heiligtümer, dieser beseitigt mit fast schonender Hand nur die ihm unbrauchbar gewordenen, an denen er die Heilighaltung durch andere noch immer achtet. Byron hat weder Hoffnung noch Sehnsucht nach dem Überirdischen, nach Unsterblichkeit und einem bessern Jenseits; Lenau hat das tiefe Bedürfnis, die innigste Sehnsucht danach, wenn gleich oft mit derselben Hoffnungslosigkeit. Byron ist Menschenverächter, Misanthrop, Lenau Philanthrop im besten Sinne des Wortes. Auf den Trümmern und Schädelstätten der historischen Vorzeit hat der Britte den Blick nach rückwärts, der Deutsche nach vorwärts gerichtet; jenen begeistern sie zu Lobgesängen auf eine unwiederbringliche Vergangenheit, diesem schärfen sie das Auge für die Gegenwart und Zukunft; Byron bestattet die Leichen mit Pomp auf dem Schlachtfelde, Lenau zieht darüber die Furchen für die neue Ausfaat. Beide Dichter verdanken ihren herrlichen Naturschilderungen die größten Erfolge, aber ihr Verhältnis zur Natur ist ein sehr verschiedenes. In seinen Naturbildern malt Byron mit Virtuosenhand den blendenden Glanz, das bezaubernde Antlig, die farbenprächtigen Gewande oder auch die wilden Schrecknisse ihrer äußern Erscheinung; Lenau be-
 lauscht ihr leisestes Atemholen, ihre verschwiegenen Geheimnisse, die Tiefen ihrer Seele. Byron sucht in ihr nach Kontrasten, Lenau nach Symbolen. Auf Byron übt ihre Berührung eine beruhigende, besänftigende Wirkung, er gebraucht

1. Cf. surtout le *Faust* de Lenau.

sie als schmerzstillendes Heilmittel, oder doch als betäubendes Opiat; auf Lenau wirkt sie oft verstimmend, niederdrückend und steigert in ihm das Gefühl der Krankheit und des Schmerzes; jenen lehrt sie vergessen, diesen spornt sie zu neuem Denken. Für Byron ist die Natur eine Befreierin, Erlöserin, für Lenau eine selber noch Unfreie, des Mittlers und Erlösers Bedürftige. Byron begiebt sich in die Einsamkeit, um den Menschen, insbesondere seinen Landsleuten zu entfliehen, Lenau, um Gott zu suchen. „Die Einsamkeit ist die Mutter Gottes im Menschen“, schrieb er einst aus dem alpenumschlossenen Neuberg an den Herausgeber dieser Blätter¹. Übt die lebende Natur auf Byron, so übt die absterbende auf Lenau einen mildernden, wohlthätigeren Einfluß; jenen empört, diesen versöhnt der Tod, weil jener in ihm den Untergang, die Vernichtung sieht, dieser aber das Leidensende und den Friedensbeginn. Lenau studiert das Sterben in der ruhigen Miene einer Totenmaske, Byron zeichnet die Verzerrung der Agonie und analysiert die Verwesung. Die meisten Schöpfungen Byrons teilen mit denen Lenaus, bei gemeinsamer Meisterschaft des Details, den oft gerügten Mangel an künstlerischer Komposition und Rundung, das Fragmentarische der Form. Wir wollen keineswegs die dichterische Unmacht, Ganzes zu schaffen, mit der Beschönigung decken, die Poesie sei berufen, nur Stückwerk zu bringen; aber wir möchten doch geltend machen, daß die noch mitten in ihren Bestrebungen begriffene, noch nicht abgeschlossene Poesie der Neuzeit der festen Grundlagen und durchgeklärten Anschauungen entbehrt, welche früheren Dichterperioden in ihren klassischen oder romantischen Elementen gegeben waren und künstlerischen Bildungen zu statten kamen. Dem Unfertigen, Vereinzelten und Unabgeschlossenen der ganzen Kulturepoche entspricht das Aphoristisch-Rhapsodische der vorherrschenden Kunstform. Mag Byron an künstlerischer Begabung, sowie an Umfang und Mannigfaltig-

1. Anastasius Grün fut un des amis les plus dévoués de Lenau.

keit des Talentcs vielleicht überlegen sein, an Tiefe des Geistes, an Achtbarkeit der Richtung und Gesinnung steht Lenau ihm keineswegs nach: den Herzen wird dieser immer der Nähere bleiben. Seelenbefreundet mit Höltz, geistesverwandt mit Byron, behält Lenau's Muse noch immer so viel jenen beiden Fehlendes und Fremdes, so viel Eigentümliches und Ursprüngliches, daß seine dichterische Erscheinung weder als eine Fortsetzung und Erweiterung, noch viel weniger als eine Nachbildung jener beiden angesehen werden kann, sondern als selbstständige Dichtergröße Anerkennung, als Lenau selbst seine Bedeutung und Geltung behalten muß.

Der Mensch in Lenau war größer als der Künstler; seine geistige Erscheinung hat etwas von biblischem Charakter. Wie jene heiligen Bücher nicht als Dichterwerke, was sie doch sind, ihre unvergängliche Bedeutung behaupten, so ist auch bei Lenau die gewählte Kunstform nur das zufällige, das kostbare, aber enge und zerbrechliche Gefäß für ein Unermeßliches, Ewiges, für die sich offenbarende, große, wahrheitsdurstige und schmerzengetränkte Seele. Der Raum, den diese Dichtergestalt in der Kulturgeschichte unsrer Tage einnahm, wird, da deren geistige Rüstung keinem andern paßt, unausfüllbar bleiben und wie eine lichtere Aethersäule auch den Nachkommenen vorleuchten. Ihr Kämpfen und Leiden, ihr rein menschlicher Inhalt bleibt unverloren. Wird die Nachwelt diesen vielleicht nicht ganz verstehen wie die Mitwelt, deren eigene Seele in ihm wiederhallt, so wird sie den Dichter doch lieben und ehren, wie wir, als einen der edelsten Märtyrer des ringenden Gedankens, als eines jener erhabenen Sühnopfer, welche wie Heldenleichen einen Siegeszug, die großen Kampfstadien auf dem Bildungsgange der Menschheit bezeichnen. Sie wird, indem sie die Sühne versteht, nicht zugleich des Trostes so bedürfen wie wir, die Näherstehenden, ihm wehmütig nachblickenden.

Anastastus Grün.

(Introduction à l'édition des œuvres
de Lenau. — Cotta, Stuttgart.)

Aus!

Ob¹ jeder Freude seh' ich schweben
 Den Geier bald, der sie bedroht;
 Was ich geliebt, gesucht im Leben,
 Es ist verloren oder tot².

Fort riß der Tod in seinem Grimme
 Von meinem Glück die letzte Spur;
 Das Menschenherz hat keine Stimme
 Im finstern Räte der Natur.

Ich will nicht länger thöricht haschen
 Nach trüber Fluten hellem Schaum,
 Hab' aus den Augen mir gewaschen
 Mit Thränen scharf³ den letzten Traum.

Herbstklage.

Solder Lenz, du bist dahin!
 Nirgends, nirgends kannst du bleiben;
 Wo ich sah dein frohes Blühen,
 Braust des Herbstes banges Treiben.

Wie der Wind so traurig fuhr
 Durch den Strauch, als ob er weine;
 Sterbeseufzer der Natur
 Schauern durch die welken Haine.

1. Ob = über.

2. Cf. Goëthe, *Faust* :

Ich möchte bitter Thränen weinen,
 Den Tag zu sehn, der mir in seinem Lauf
 Nicht einen Wunsch erfüllen wird, nicht Einen,
 Der selbst die Ahnung jeder Lust
 Mit eigensinnigem Kritteln mindert.

3. Mit Thränen scharf = mit scharfen Thränen.

Wieder ist, wie bald! wie bald!
 Mir ein Jahr dahingeschwunden.
 Fragend rauscht es aus dem Wald
 „Hat dein Herz sein Glück gefunden?“

Waldesrauschen wunderbar
 Hast du mir das Herz getroffen!
 Treulich bringt ein jedes Jahr
 Welkes Laub und welches Hoffen¹.

Der Postillon.

Lieblieh war die Maiennacht,
 Silberwölklein flogen
 Ob² der holden Frühlingspracht
 Freudig hingezogen.

Schlummernd lagen Wief³ und Hain,
 Jeder Pfad verlassen;

1. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Emile Peschkau:

Im Herbst.

Durch Wolken zittert
 Ein Sonnenstrahl
 Und leuchtet schüchtern
 Ins dunkle Thal.

Die Blumen lächeln —
 Zu spät, zu spät!
 Durch welke Blätter
 Der Herbstwind weht.

Nur ein Erinnern,
 Wie schön es einst!...
 Du gehst vorüber
 Betrüb und weinst. —

2. Ob = über.

Niemand als der Mondenschein
Wachte auf der Straßen¹.

Leise nur das Lüftchen sprach,
Und es zog gelinder
Durch das stille Schlafgemach
All der Frühlingskinder.

Heimlich nur das Lächlein schlich,
Denn der Blüten Träume
Dufteten gar wonniglich
Durch die stillen Räume.

Rauher war mein Postillon,
Ließ die Geißel knallen,
Über Berg und Thal davon
Frisch sein Horn erschallen.

Und von sinken Rossen vier
Scholl der Hufe Schlagen²,
Die durchs blühende Revier
Trabten mit Behagen.

Wald und Flur im schnellen Zug
Raum gegrüßt — gemieden³;
Und vorbei, wie Traumesflug
Schwand der Dörfer Frieden⁴.

Mitten in dem Maienglück
Lag ein Kirchhof innen⁵,
Der den raschen Wanderblick
Hielt zu ernstem Sinnen.

1. Straßen, forme archaïque du datif féminin au singulier.

2. Der Hufe Schlagen. Construire : das Schlagen der Hufe von vier sinken Rossen.

3. Gemieden. Sous-entendu waren.

4. Der Dörfer Frieden = die friedlichen Dörfer.

5. Lag... innen de inneliegen = lag.

Hingelehnt an Bergebrand
 War die bleiche Mauer,
 Und das Kreuzbild Gottes stand
 Hoch, in stummer Trauer.

Schwager¹ ritt auf seiner Bahn
 Stiller jetzt und trüber,
 Und die Kofse hielt er an,
 Sah zum Kreuz hinüber :

„Halten muß hier Roß und Rad!
 Mag's euch nicht gefährden²;
 Drüben liegt mein Kamerad
 In der kühlen Erden³ !

„Ein gar herzlicher Gesell!
 Herr, 's ist ewig schade!
 Keiner blies das Horn so hell,
 Wie mein Kamerad⁴ !

„Hier ich immer halten muß,
 Dem dort unterm Rasen
 Zum getreuen Brudergruß
 Sein Leiblied⁵ zu blasen !“

Und dem Kirchhof sandt' er zu
 Frohe Wandersänge,
 Daß es in die Grabesruh'
 Seinem Bruder dränge.

1. Schwager, sobriquet donné aux postillons et aux cochers.

2. Gefährden, signifie proprement in Gefahr setzen, ici « inquiéter ».

3. Erden. Cf. plus haut la note sur Straßen.

4. Kamerade. Archaïque pour Kamerad. On trouve de même, en poésie, Hirte, Fürste, Geselle, etc...

5. Leiblied = Lieblingslied, sa chanson favorite. On dit de même Leibarzt, Leibbursche, Leibwache; Goëthe emploie indifféremment Leibpferd et Lieblingspferd.

Und des Hornes heller Ton
 Klang vom Berge wieder,
 Ob¹ der tote Postillon
 Stimmt' in seine Lieder. —

Weiter ging's durch Feld und Hag
 Mit verhängtem Bügel;
 Lang mir noch im Ohre lag
 Jener Klang vom Hügel.

Abendheimkehr.

Sein Bündel Holz am Rücken bringt
 Der Arme heimgetragen²;
 Der frohe Knecht die Geißel schwingt
 Am erntevollen Wagen.
 Die milchbeladene Herde wiegt
 Sich in die trauten Ställe³;

1. Ob, comme si.

2. Cf. La Fontaine, *La Mort et le Bûcheron* :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

3. Cf. Schiller, *La Cloche* :

Munter fördert seine Schritte
 Fern im wilden Forst der Wandrer
 Nach der lieben Heimathütte.
 Plösend ziehen heim die Schafe,
 Und der Rinder
 Breitgestirnte, glatte Scharen
 Kommen brüllend,
 Die gewohnten Ställe füllend.
 Schwer herein
 Schwankt der Wagen,
 Kornbeladen;
 Bunt von Farben

Mit Scherz und Ruß zur Dirne fliegt
Der lustige Gefelle.

Von Feld und Walde pfeift nach Haus
Der Jäger dort, der rasche;
Und Has' und Wachtel guckt heraus,
Zu prahlen, aus der Tasche.

Den Dichter sieht man aus der Nacht
Der Eichen selig schwanke;
Er taumelt heim mit seiner Tracht
Unsterblicher Gedanken.

Faust¹.

(1836)

La destinée humaine.

(*Monologue de Faust.*)

O unglücklich Wort: das Menschenlos!
Ich fühl's in seiner ganzen Bitterkeit.
Vom Schoß der Mutter in den Grabeschoß
Sagt mich die ernste, tiefvermummte Zeit²,
Die dunkle Sklavin unbekannter Mächte.

Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
Fliegt zum Tanz.

Comparez aussi cette jolie strophe de Théophile de Viau (1590-1626) :

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

1. Faust. Le *Faust* de Lenau se compose de fragments épiques et de parties dramatiques.

2. Zeit, c'est-à-dire la Nature.

Sie spricht kein Wort auf alle meine Fragen,
 Gleichgültig meinem Fluchen und Verzagen,
 Stoßt sie mich weiter durch des Lebens Mächte.
 In meinem Innern ist ein Heer von Kräften¹,
 Unheimlich eigenmächtig², rastlos heiß,
 Entbrannt zu tief geheimnisvoll'n Geschäften,
 Von welchen all' mein Geist nichts will und weiß³ :
 So bin ich aus mir selbst hinausgesperrt,
 Und stets geneckt von Zweifeln und gezerrt,
 Ein Fremdling ohne Ziel und Vaterland,
 Indem ich schwindelnd, strauchelnd fort mich quäle⁴
 Zwischen dem dunkeln Abgrund meiner Seele
 Und dieser Welt verschlossener Felsenwand,
 Auf des Bewußtseins schmalem, schwankem Stege,
 So lang dem Herz beliebten seine Schläge.

L'inquiétude et l'ennui, lois de l'univers.

Mephistopheles.

Nur scheinbar lacht die Ruhe selbst den Kindern⁵,
 Die auf der Weide gehn in Maientagen

1. Ein Heer von Kräften, les forces mystérieuses, inconscientes, qui nous poussent irrésistiblement à l'action.

2. Eigenmächtig, autonomes, c.-à-d. indépendantes de la volonté.

3. Cf. Lamartine. *L'homme* (à Byron).

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais
 Ignorant d'où je viens, incertain où je vais.

4. Fort mich quäle, je poursuis ma route de misère.

5. Le poète vient de développer cette idée que la guerre est l'état ordinaire de l'humanité.

Hobbes (1588-1679) avait déjà dit que l'homme est un loup pour l'homme : *homo homini lupus*. Cf. une forte page de Fichte :

„Es ist nicht die Natur, es ist die Freiheit selbst, welche die meisten

Und Blumen morden, fressen mit Behagen,
 Herodes¹ jeder Doh den Frühlingskindern :
 Indessen kocht in seiner kleinsten Ader
 Das Leben mit dem Tod den heißen Haber.
 Die Weide mahnt mich an den Rosseshirten ;
 Wir trafen ihn, als wir auf Abenteuer
 Zu Pferde das Magyarenland durchirrten,
 Im Wald, bei Nacht, an seinem Wachfeuer.
 Die schwarzen Hengste grasten in der Runde,
 Seltsam bestrahlt, der wilde Mähnenhang
 Im Nachtwind flog, und deinem Lauschen² sang
 Der Hirt ein traurig Lied aus fremdem Munde ;
 Dann schwieg er still und starrte in die Glut
 Und türmte drüber manche Blättersäule
 Und starrte wieder mit verschloffenem Mut ;
 Da kam aus Schattendickicht eine Gule
 Und schwirrt' unheimlich krächzend um sein Ohr ;
 Und der geneckte Hirte sprang empor,
 Griff in die Flamme mit gewalt'ger Hand
 Und raffte einen ungeheuren Brand³
 Und schwang ihn um sein Haupt in wilder Hast,
 Die Gule scheuchend fort, den schlimmen Gast.
 Wie jener Hirt in Waldeseinsamkeit

und die fürchterlichsten Unordnungen unter unserem Geschlechte verursacht; des Menschen grausamster Feind ist der Mensch. Noch durch-
 irren gesegloste Horden von Wilden ungeheure Wüsteneien; sie bege-
 nen sich in der Wüste, und werden einander zur festlichen Speise:
 oder wo die Cultur die wilden Haufen endlich unter das Gesetz zu
 Völkern vereinigte, greifen die Völker einander an mit der Macht,
 die ihnen die Vereintigung gab und das Gesetz. Den Mühseligkeiten
 und dem Mangel trogend, durchziehen die Heere friedlich Wald und
 Feld; sie erblicken einander, und der Anblick von ihres gleichen in
 des Todes Lösung.“

1. Hérode le Grand ou l'Ascalonite (72 av. J.-C. — 1 après
 J.-C.) roi des Juifs, l'auteur du massacre des Innocents.

2. Deinem Lauschen, à ton oreille attentive.

3. Brand, tison.

Ums Haupt im Kreise schwang das Flammenscheit,
 So schwingt der ew'ge Hirt mit starker Hand
 Im Kreis ums feste¹ Haupt den Weltenbrand,
 Zu scheuchen fort aus seiner Nacht die Gule,
 Die sonst ihm krächzend naht : die Langelwelle².

Der Abschied.

Kirchhof. Mondnacht.

Faust, am Grabe seiner Mutter³.

Gh' das ersehnte Meer
 Mich grenzenlos umtrauert,

1. Feste, immobile.

2. Lamartine exprime la même idée par une image différente, aussi grandiose mais moins originale :

LE DÉSEPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde
 Dans une heure fatale eut enfanté le monde
 Des germes du chaos,
 De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
 Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
 Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
 Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
 Tu n'es rien devant moi:
 Roule au gré du hasard dans les déserts du vide;
 Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
 Et le Malheur ton roi! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
 Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
 Un long gémissement;
 Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
 Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
 L'éternel aliment.

3. Cette scène, comme plusieurs autres du même poème, est une confession de l'auteur, qui avait voué à sa mère une affection profonde.

Der Wolken trübes Heer
 Auf mich herunter schauert,
 Und Stürme mich umwehen,
 Will ich zum letztenmal
 Das heimatliche Thal,
 Dein Grab, o Mutter! sehen.

O, daß der Tod von hier
 So früh dich fortgenommen!
 Es wäre wohl mit mir
 Sonst nicht so weit gekommen. —
 Von deinem treuen Lieben
 Ist keine Spur geblieben,
 Es schwand in tiefe Nacht.
 Groß ist des Todes Macht,
 Daß er die Mutter kann
 Von ihrem Kinde reißen.
 Wie fabelhaft zerrann
 Das fröhliche Verheiß'n
 Vom ewigen Wiedersehn,
 Als ich dich sah vergehn!
 Als sie den Sarg verschlugen
 Und dich begraben trugen,
 Da hatt'st du ausgelitten;
 Mir ward im Herzen eben,
 Ob sie mein junges Leben
 Von seiner Wurzel schnitten!¹

1. Cf. ce sonnet du poète suisse Heinrich Leuthold
 (1827-1879) :

Auf meine Großmutter.

Wie floß von deiner Lippe milde Güte!
 Bei deinem Veten senkte sich der Glaube
 Einst friedespendend, eine weiße Taube,
 Hernieder auf mein kindliches Gemüte.

Was damals sanft in meinem Busen glühte,
 Ward nun dem Geier der Vernunft zum Raube,

Als mich dein weicher Arm
Einst liebevoll umsing,
Als froh und segnend warm
An mir dein Auge hing,

Und hingewelt ist mir im Wüstenstaube
Des Lebens jede frische Jugendblüte.

Einst liebtest du mich; o laß dich bewegen,
Gieb ein Mal noch in stiller Abendstunde
Mir des Gebetes frommen Kindersegen!

Doch ach! zu tief ist meines Herzens Wunde,
Das schöne Land der Kindheit zu entlegen;
Und du — liegst längst verscharrt im kühlen Grunde.

Et ces vers émus d'un contemporain, Karl Henckell (né en 1864):

Meiner Mutter.

Mutter, aus der Ferne eilst du,
Deinen Sohn zu sehen,
Ach, die kranke Seele heilst du,
Linderst ihre Wehen.

Bin zermartert, bin verschlagen,
Wie im Sturm die Eiche,
Doch bei dir vergeht mein Klagen,
Gute, Milde, Weiche!

Wer der Zeit Meduse schaute
Schon mit jungen Jahren,
Wem's in Höllentiefen graute,
Früh hinabgefahren:

Wem zu Eis der Frost des Lebens
Oft das Herz erstarrt hat,
Wen der Irrtum dunklen Strebens
Trügerisch genarrt hat:

Laßt ihn in die treuen Augen
Seiner Mutter blicken,
Heiße Wonne wird er saugen
Und sich heiß erquicken.

Mutter, aus der Ferne eilst du
Deinen Sohn zu sehen,
Ach, die kranke Seele heilst du,
Linderst ihre Wehen.

(Jung-Deutschland, — Thiel, — Berlin, 1886).

Da freuten dich wohl Träume
 Der Hoffnung für dein Kind?
 Wie einst durch diese Bäume
 Hinzog der Frühlingswind?
 Nun steht im Mondenstrahl
 Der Strauch so dürr und kahl,
 Der einst so grün, getroffen
 Vom kalten Herbsteswind;
 So welkte all dein Hoffen,
 O Mutter, für dein Kind. —
 Derweil du hier zu Staube
 Im stillen Grund gemodert,
 Ist in mir, seinem Raube,
 Das Böse aufgelodert!

Die Albigenſer¹.

(1842)

(Schlußgeſang.)

Hymne à la liberté.

Wofür ſie mutig alle Waffen ſchwangen,
 Und ſingend in die Todesfeuer² ſprangen,

1. Die Albigenſer. Les Albigeois ou Cathares (c.-à-d. les Purs) formaient une secte religieuse, vraisemblablement d'origine orientale, qui, au ^{xii}^e siècle, s'était répandue dans tout le midi et jusqu'au centre de la France. Les Albigeois refusaient d'accepter l'autorité du pape et contestaient plusieurs dogmes de l'Eglise catholique. A l'instigation d'Innocent III, une croisade fut dirigée contre eux en 1207. Elle se termina par la défaite des Provençaux, par le pillage de plusieurs villes du Midi et par le massacre des Albigeois. Aux yeux de Lenau, les Albigeois symbolisent la liberté religieuse et l'indépendance politique.

2. In die Todesfeuer. Une foule d'Albigeois — et de malheureux, soupçonnés d'hérésie, — périrent sur le bûcher.

Was war es? trogte hier ein klarer Blick¹
 Ins Herz der Freiheit jedem Mißgeschick?
 War's Liebe für die heilige, erkannte,²
 Die heißer als die Scheiterhaufen brannte?
 War's von der Freiheit nur ein dunkles Ahnen,
 Dem sie gefolgt auf allen Schreckensbahnen?
 Mehr nicht! — doch soll die Eblen darum eben
 Bewunderung und Wehmut überleben.
 O ernste Lieb' zur Freiheit, schönes Werben,
 Wenn ihre Spur genügt, dafür zu sterben! —

Und bringt die Frage weiter in mein Lied,
 Warum es nicht so wilden Graus vermied,
 Warum es ruft nach jenes Greuels Schatten,
 Den die Geschichte froh war zu bestatten?
 Wozu begrabnes Leid lebendig singen³,
 Und gegen Tote Haß dem Herzen bringen?
 Hat unsre Zeit nicht Leids genug für Klagen?
 Hat Haß nicht manchen, der da lebt, zu schlagen?

Doch weile auf der Bortwelt unser Blick,
 Die Bortwelt soll uns tief im Herzen wühlen,
 Daß wir uns recht mit ihr zusammenfühlen
 In ein Geschlecht, ein Leben, ein Geschick.
 Der Wandrer glebt dem Freund, der nach ihm schreitet,
 Wo sich der Scheideweg im Walde spreitet,
 Den Weg, den er gewandelt, treulich kund,
 Er streut ihm grüne Reiser auf den Grund;
 So ließen uns die alten Kämpfer Zeichen :

-
1. Ein klarer Blick, une vue claire (des Albigeois).
 2. Erkannte, sous-entendu Freiheit.
 3. Vers admirable de concision et d'énergie éloquente.
 « Pourquoi faire revivre dans les chants les deuils ensevelis? »

Die Trümmer ihres Glücks und ihre Leichen ¹.
 Getheiltes Loos mit längst entschwundnen Streitern
 Wird für die Nachwelt unsre Brust erweitern,
 Daß wir im Unglück uns prophetisch freuen,
 Und Kampf und Schmerz, sieglosen Tod nicht scheuen.
 So wird dereinst in viel beglücktern Tagen
 Die Nachwelt auch nach unserm Leide fragen ².
 Woher der düstre Unmut unsrer Zeit,
 Der Groll, die Eile, die Zerrißenheit?
 Daß Sterben in der Dämmerung ist schuld
 An dieser freudenarmen Ungebuld;
 Herb ist's, das langersehnte Licht nicht schauen,
 Zu Grabe gehn in seinem Morgengrauen.
 Und müssen wir vor Tag zu Asche sinken,
 Mit heißen Wünschen, unvergoltnen ³ Qualen,
 So wird doch in der Freiheit goldnen Strahlen
 Erinnerung an uns als Thräne blinken.

Nicht meint das Lied auf Tote abzulenken,
 Den Haß von solchen, die uns heute kränken;

1. Ne serait-ce pas une réminiscence de notre *Marseillaise* ?

Nous entrerons dans la carrière
 Quand nos aînés n'y seront plus,
 Nous y trouverons leur poussière
 Et la trace de leurs vertus.

2. Lenau a souvent exprimé cette pensée. Cf. „Frühlingsgrüße“ :

Nach langem Frost, wie weht die Luft so lind!
 Da bringt Frühveilchen mir ein bettelnd Kind.
 Es ist betrübt, daß so den ersten Gruß
 Des Frühlings mir das Elend bringen muß.
 Und doch der schönen Tage Liebespfand
 Ist mir noch werter aus des Unglücks Hand.
 So bringt dem Nachgeschlechte unser Leid
 Die Frühlingsgrüße einer bessern Zeit.

3. Unvergoltnen, de un et vergoltn (participe passé de vergelten).

Doch vor den schwächern¹, spätgezeugten Kindern
 Des Nachtgeists wird die scheue Furcht sich mindern,
 Wenn ihr die Schrumpfgestalten der Despoten
 Vergleicht mit Innocenz², dem großen Toten,
 Der doch der Menschheit Herz nicht still gezwungen,
 Und den Gedanken nicht hinabgerungen.
 Das Licht vom Himmel läßt sich nicht versprengen,
 Noch läßt der Sonnenaufgang sich verhängen
 Mit Purpurmänteln oder dunklen Kutten;
 Den Albigenfern folgen die Hussiten³
 Und zahlen blutig heim⁴, was jene litten;
 Nach Huß und Ziska kommen Luther, Hutten⁵,
 Die dreißig Jahre, die Gevennensstreiter,
 Die Stürmer der Bastille, und so weiter⁶.

1. Vor den schwächern, dépend de Furcht.

2. Innocenz. Le pape Innocent III, né en 1161, occupa la chaire de St.-Pierre de 1198 à 1216; il affermit, durant son règne, la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel et disposa, à son gré, des royaumes et de la couronne impériale.

3. Die Hussiten, les sectateurs de Jean Huss (né en Bohême en 1373, brûlé vif en 1415), rejetaient l'autorité du pape, le culte de la Vierge et des saints, les indulgences, les excommunications, la communion sous une seule espèce, etc... Ils ne reconnaissaient d'autre règle de foi que les Ecritures. Ziska, après le supplice de Jean Huss, donna aux Hussites une organisation guerrière et battit l'empereur Sigismond dans plusieurs rencontres.

Les frères Moraves sont les derniers représentants directs des doctrines de Jean Huss.

4. Heimzahlen, venger.

5. Hutten. Cf. page 151, note 1.

6. Cf. cette pensée de Pascal : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. »

Le poète Eichendorff a dit :

„Und wo immer müde Fechter
 Sinken im mutigen Strauß,
 Da kommen frische Geschlechter
 Und fechten es ehrlich aus.“

Gabriel Seidl.

(1804-1875)

Une émotion contenue, délicatement exprimée, telle est la note dominante dans l'œuvre de Gabriel Seidl. Il est surtout connu par ses *Gedichte in niederösterreichischer Mundart* et ses *Wanderungen durch Tyrol und Steiermark* (1840). Il a écrit des lieds, des ballades et des romances.

Der tote Soldat.

Auf ferner fremder Aue
Da liegt ein toter Soldat,
Ein ungezählter, vergessener,
Wie brav er gekämpft auch hat.

Es reiten viel Generale
Mit Kreuzen an ihm vorbei;
Denkt keiner, daß, der da lieget,
Auch wert eines Kreuzleins sei.

Es ist um manchen Gefallnen
Viel Trag' und Jammer dort;
Doch für den armen Soldaten
Giebt's weder Thräne noch Wort.

Doch ferne, wo er zu Hause,
Da sitzt, beim Abendrot,
Ein Vater voll langer Ahnung
Und sagt : „Gewiß er ist tot!“

Da sitzt eine weinende Mutter,
Und schluchzet laut : „Gott helf'!
Er hat sich angemeldet :
Die Uhr blieb stehn um elf!“

Da starrt ein blaßes Mädchen
Hinaus ins Dämmerlicht :
„Und ist er dahin und gestorben,
Meinem Herzen stirbt er nicht!“

Drei Augenpaare schicken,
So heiß ein Herz nur kann,
Für den armen toten Soldaten
Ihre Thränen zum Himmel hinan.

Und der Himmel nimmt die Thränen
In einem Wölkchen auf,
Und trägt es zur fernen Aue
Hinüber im raschen Lauf;

Und gießt aus der Wolke die Thräne
Aufs Haupt des Toten als Tau,
Daß er unbeweint nicht liege
Auf ferner fremder Au'.

Friedrich Halm.

(Freiherr von Münch-Bellinghausen.)

(1806-1871)

Le baron de Münch-Bellinghausen, plus connu sous le pseudonyme de F. Halm, est né le 20 avril 1806, à Cracovie, et mort le 22 mai 1871, à Vienne, où il fut successivement conservateur de la bibliothèque impériale et intendant général du théâtre. Son drame „Der Fechter von Ravenna“ (1837) fut très applaudi; on lit encore avec plaisir ses poésies lyriques.

Das taube Mütterlein.

Wer öffnet leise Schloß und Thür?
 Wer schleicht ins Haus herein?
 Es ist der Sohn, der wiederkehrt
 Zum tauben Mütterlein.

Er tritt herein! Sie hört ihn nicht,
 Sie saß am Herd' und spann;
 Da tritt er grüßend vor sie hin,
 Und spricht sie: „Mutter“, an.

Und wie er spricht, so blickt sie auf,
 Und — wundervoll Geschick —
 Sie ist nicht taub dem milden Wort,
 Sie hört ihn mit dem Blick!

Sie thut die Arme weit ihm auf,
 Und er drückt sich hinein,
 Da hörte seines Herzens Schlag
 Das taube Mütterlein.

Und wie sie nun beim Sohne sitzt
 So selig, so verklärt —
 Ich wette, daß taub Mütterlein
 Die Englein singen hört.

Anastasius Grün.

(1806-1876)

L'inspiration d'Anastasius Grün (dont le véritable nom est *Anton Alexander Maria*, comte d'Auersperg) n'a pas la teinte sombre et l'accent passionné de la poésie de Lenau; Grün est franchement optimiste.

Il naquit le 11 avril 1806, à Laibach, et mourut à Graz

le 12 septembre 1876. Son cycle de romances (écrites dans le mètre du *Nibelungenlied*), *Der letzte Ritter* (1830), dans lequel il traçait, d'une plume légère, une peinture humoristique des exploits et des vertus de l'empereur Maximilien, attira l'attention du public sur son premier ouvrage, *Blätter der Liebe* (1829), et ses *Spaziergänge eines Wiener Poeten* (1834), poésies politiques et satiriques lui valurent les ardentés sympathies de tout le parti libéral.

Dans *Schutt* (Décombres), le poète affirme sa foi inébranlable en un avenir meilleur : sur les décombres d'un monde vieilli, il voit fleurir une humanité plus heureuse et plus belle. Ses autres écrits sont oubliés.

BIBLIOGRAPHIE

Gesammelte Werke, herausgegeben von L. A. FRANKL.
5 vol. 1877.

P. VON RADIES. *Anastasius Grün*. 1879.

Das Blatt im Buche.

Ich hab' eine alte Ruhme,
Die ein altes Büchlein hat,
Es liegt in dem alten Buche
Ein altes, dürres Blatt.

So dürr sind auch wohl die Hände,
Die's einst im Lenz ihr gepflückt. —
Was mag wohl die Alte haben?
Sie weint, so oft sie's erblickt¹.

1. Un poète contemporain, Georg Irrgang (né en 1860), a développé ce thème dans une poésie intitulée „Die einsame Alte“ :

(3^e strophe):

Und siehe, zwischen den Blättern,
Auf die sie die Blicke lenkt,

Der letzte Dichter.

„Wann werdet ihr, Poeten,
Des Dichtens einmal müd'?
Wann wird einst ausgesungen
Das alte, ew'ge Lied?

Ist nicht schon längst geleeret
Des Überflusses Horn?
Gepflückt nicht alle Blumen,
Geschöpft nicht jeder Born?“ —

Solang der Sonnenwagen
Am Azurgleis noch zieht,
Und nur ein Menschenantlitz
Zu ihm empor noch sieht;

Solang der Himmel Stürme
Und Donnerkeile hegt,
Und bang vor ihrem Grimme
Ein Herz noch zitternd schlägt;

Solang nach Ungewittern
Ein Regenbogen sprüht,

Ruht ein verwelktes Straußchen,
Ihr einstens wohl geschenkt.
Und zärtlich faßt sie die Blumen
Und sieht sie freundlich an,
Da ist auch noch das Bändchen
Von roter Seite daran.

(8^e et dernière strophe) :

O ruht, ihr welken Blumen,
Wer weiß, wer euch mir gab,
Vielleicht steht dieser Jüngling
Als Greis an meinem Grab.
Vielleicht treff ich ihn wieder,
Wo nichts vergeht, verblüht,
Das Lebensglück der Jugend
Auf ewig glänzt und glüht.

(Poesie des Lebens, MUTZE, Leipzig, 1887.)

Ein Busen noch dem Frieden
Und der Versöhnung glüht;

Solang die Nacht den Äther
Mit Sternensaat besät,
Und noch ein Mensch die Züge
Der goldnen Schrift versteht;

Solang der Mond noch leuchtet
Ein Herz noch sehnt und fühlt,
Solang der Wald noch rauschet
Und einen Wilden kühlt;

Solang noch Lenze grünen
Und Rosenlauben blühen,
Solang noch Wangen lächeln
Und Augen Freude sprühen;

Solang noch Gräber trauern
Mit den Cypressen dran,
Solang ein Aug' noch weinen,
Ein Herz noch brechen kann :

So lange wallt auf Erden
Die Göttin Poesie,
Und mit ihr wandelt jubelnd,
Wem sie die Weihe lieh.

Und singend einst und jubelnd
Durchs alte Erdenhaus
Zieht als der letzte Dichter
Der letzte Mensch hinaus¹.

1. Cf. cette page d'un poète espagnol, Becquer (1836-1870):

« Ne dis pas que la lyre est muette pour avoir épuisé son trésor, et que les sujets lui manquent : il peut ne pas exister de poètes, mais toujours il y aura de la poésie ! »

Hamerling.

(1830 — 1889)

Robert Hamerling, né le 24 mars 1830, à Kirchberg am Walde, dans la Basse-Autriche, mort à Graz, le 13 juillet 1889, renonça au professorat pour se consacrer tout entier à la poésie.

Il a écrit des poésies lyriques (*Ein Sangesgruss vom Strande der Adria*, 1857. — *Sinnen und Minnen*, 1859. — *Ein Schwanenlied der Romantik*, 1861. — *Blätter im Winde*, 1886), deux grandes épopées, auxquelles il doit surtout sa renommée (*Ahasver à Rome*, 1866, — *Le Roi de Sion*, 1869), une tragédie historique (*Danton et Robespierre*, 1870), une comédie sociale (*Lord Lucifer*, 1880), un roman historique (*Aspasie*, 1875), deux épopées romantiques (*Venus en Exil*, 1858, *Amour et Psyché*, 1881), un ouvrage philosophique inachevé (*Atomistik des Willens*, 1889), des

« Tant que les ondes embrasées palpitent au baiser de la lumière, tant que le soleil vêtira de feu et d'or les nuées capricieuses; tant que l'air portera dans son sein des parfums et des harmonies; tant que le monde jouira du printemps, il y aura de la poésie!

« Tant que la science ne parviendra pas à découvrir les sources de la vie, et que, dans la mer ou dans le ciel, il restera un abîme qui résiste au calcul; tant que l'humanité, dans sa marche en avant, ne saura vers quel but elle avance; tant qu'il restera un mystère pour l'homme, il y aura de la poésie!

« Tant que l'on sentira de la joie dans l'âme, sans que les lèvres sourient; tant qu'on pleurera sans que les larmes viennent voiler les pupilles; tant que le cœur et la tête continueront à batailler; tant qu'il restera des espérances et des souvenirs, il y aura de la poésie!

« Tant qu'il y aura des yeux reflétant les yeux qui les regardent, tant qu'une lèvre répondra en soupirant à la lèvre qui soupire; tant que deux âmes pourront se confondre dans un baiser; tant qu'il existera une femme belle, il y aura de la poésie! »

(Trad. A. FOUQUIER, citée par M. H. DIETZ, *Les littératures étrangères*, Italie. — Espagne).

poésies patriotiques, une épopée satirique (*Homunculus*, 1887), des nouvelles, des traductions, etc...

Nature d'artiste, âme délicate, éprise de lumière et de beauté, peintre d'histoire et psychologue raffiné, esprit curieux, Hamerling est, après Goëthe, le plus grand poète épique de l'Allemagne. Mais sa poésie, riche d'idées et de couleur, est trop consciente, trop réfléchie, trop intellectuelle : elle restera toujours inaccessible à la foule.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres complètes de Hamerling ont été publiées par la librairie J. F. Richter, à Hambourg.

Un choix de ses œuvres, par M. RABENLECHNER, est en cours de publication à la même librairie.

HAMERLING. *Stationen meiner Lebenspilgerschaft*. (Autobiographie sincère et complète). Hambourg, 1889.

ROSEGGER (un ami du poète). *Persönliche Erinnerungen an Hamerling*. Vienne, 1891.

STRODTMANN. *Dichterprofile*, tome I.

ALFRED MARCHAND. *Les poètes lyriques de l'Autriche*. (Quelques inexactitudes.)

ADAM MÜLLER-GUTTENBRUNN. *Im Jahrhundert Grillparzers*. Kirschner et Schmidt, Vienne et Leipzig, 1893.

RABENLECHNER. *Hamerling, sein Leben und seine Werke*, tome I. Hambourg, 1896.

Évocation de la Rome impériale.

Da glänzt sie, feht, die kaiserliche Roma,
Die goldne — feht, da dehnt sie sich, die Prachtstadt,
Mit ihren blinkend weißen Marmortempeln,
Mit ihren Säulenhallen, riesigen
Amphitheatern, stolzen Mausoleen,
Stadtgleich gedehnten Bädern, Gärten, Weihern!
Dies steingehaune Zauberlabyrinth
Von Säulen, Kuppeln, Giebeln, feht, wie schlingt's

Von Hang zu Hang sich reizvoll prangend hin!
 Geschwungen überall seht ihr das stolze,
 Das holde Linienpiel, die heitre Curve
 Des Römerbogens, süße Augenlust
 Des Schönheitsfreundes! In den Niederungen
 Die prächt'gen Foren¹, wo der Springbrunn' plätschert,
 Und auf den Höh'n die stolzen Colonnaden —
 Dahier die Burg des Capitols, und hier
 Die Kaiserzinnen auf dem Palatin,
 Und hier der Tempel Jupiters am schroffen
 Tarpejersfels! Und wie die Marmorbilder
 Erschimmern, seht! Ein Volk von Statuen
 Füllt neben einem Volk von Sterblichen
 Die weite Stadt! Und überall durchschlingt
 Den weißen Quaderprunk das holbe Grün
 Der Gärten, Lorber und Platane säufelt,
 Von Dächern und Balkonen selber streun
 Die Blumen und die Sträucher süßen Duft.
 Die Hügel Roms, sie schimmern und sie grünen;
 Wohin das Auge blicken mag, nur Marmor
 Und Blumen! und dies Rundbild, üppig schön,
 Vom Glanz ital'schen Aethers übergossen,
 Verbirgt dem Aug', was etwa häßlich noch,
 Was arm und klein und schmutzig ist im Innern.
 (Ahasver in Rom.)

Nächtliche Regung.

Horch, der Lanne Wipfel
 Schlummertrunken bebt,
 Wie von Geisterschwingen
 Rauschend überschwebt.

1. Foren, pluriel de Forum, place publique.

Göttliches Drafel

In der Krone faust,
 Doch die Tanne selber
 Weiß nicht, was sie braust.

Mir auch durch die Seele
 Reise Melodien,
 Unbegriffne Schauer,
 Allgewaltig ziehn :
 Ist es Freudemahnung
 Oder Schmerzgebot?
 Sich allein verständlich
 Spricht in uns der Gott.

(Sinnen und Minnen.)

Erinnerung.

Ihr kurzen flüchtigen Minuten,
 Wo heiter mir die Sonne schien,
 Schnell zogt ihr hin wie Stromesfluten,
 Doch spurlos zogt ihr nicht dahin :
 Noch denk' ich jedes flücht'gen Glückes,
 Das dieses glühnde Herz gewann,
 Und jedes sel'gen Augenblickes,
 Den golden mir die Parze spann !

Dankbar gedenk' ich jeder Stelle,
 Wo ich gehalten süße Raft,
 Und jeder leisen Marmelquelle,
 Daran ich trank als müder Gast,
 Und jeder Blume, draus in Düften
 Ein Gruß mir in die Seele drang,
 Und jedes Vögleins, das in Rüften
 Mir Trost und Lenzesfreude sang.

Dankbar gedenk' ich jedes Mundes,
 Der traut und milde zu mir sprach,
 Und jedes lichten Augengrundes,
 Draus mir ein Strahl der Liebe brach.
 So laß' ich ewig in mir leben,
 Was mich mit holdem Reiz begrüßt
 Und still mich im Vorüberschweben
 Mit flücht'gem Liebeshauch geküßt.

Von allem Sehnen, allem Lieben,
 Blich meiner Brust ein teurer Hort,
 Gleichwie ins tiefste Herz geschrieben
 Mit Flammenschrift ein Zaubertwort.
 Und keine Zunge kann sie schildern,
 Die Wunderwelt, die mich umschwebt,
 Wenn von den tausend süßen Bildern
 Die stille Nacht den Schleier hebt.

Da ziehn sie lockend mir vorüber,
 Berühren mich so mild und weich,
 Und meine Seele schwebt hinüber
 In der Erinnerung Himmelreich :
 Da freu' ich still mich jedes Glückes,
 Das einst mein glühend Herz gewann,
 Und jedes sel'gen Augenblickes,
 Den golden mir die Parze spann!
 (Sinnen und Minnen.)

Peter Rosegger.

(1843)

Petri Kettenfeier Rosegger, naquit en 1843, à Krieglachs-Alpel, petit village des Alpes styriennes. Son enfance s'écoula tout entière au milieu des murmures de la forêt, et il fut bercé par les chants et les contes de sa mère, impré-

gnés, eux aussi, de la poésie des grands bois et des montagnes majestueuses.

« Ce qu'il y a de meilleur en moi, je le tiens de ma mère, écrit Rosegger; elle avait en elle tout un monde de poésie. » Sa mère et la nature sauvage ont donc été ses premiers maîtres et ont laissé dans l'âme de l'enfant une empreinte ineffaçable. Un maître d'école destitué lui apprend à lire et à écrire; puis ses parents, le destinant à la carrière ecclésiastique, l'envoient à Birkfeld. Il y reste trois jours, mais pris d'un désir irrésistible de revoir son cher village, il s'enfuit et y revient la nuit. En 1860, on le met en apprentissage chez un tailleur, il devient alors tailleur ambulant et se rend « d'Alpe en Alpe » faisant des habits pour les paysans, écrivant pour lui-même vers et nouvelles, et glanant des observations qui lui serviront plus tard dans ses romans.

Un journal de Graz (*Die Tagespost*, décembre 1864), signale, sans donner son nom, *den steierischen Volksdichter* à l'attention du public lettré. A ce moment, Rosegger accepte une place chez un libraire de Laibach, mais le mal du pays s'empare de lui; il retourne en Styrie, à Graz, où il suit les cours de l'Ecole de commerce jusqu'en 1869. Il fait alors paraître un volume de poésies écrites en dialecte styrien : *Zither und Hackbrett*, pour lequel le poète Robert Hamerling avait écrit une préface élogieuse. Rosegger était maintenant connu du public. Dès lors, son activité littéraire ne faiblit pas. Nouvelles, poésies, romans, se succèdent sans interruption et sont accueillis avec enthousiasme. Rosegger y retrace fidèlement la vie, les mœurs, le caractère des paysans des Alpes au milieu desquels il a vécu. Et cela, dans un style vivant, coloré, original, pittoresque dans son incorrection.

Ses personnages se meuvent dans le cadre admirable des montagnes qu'il aime tant et qu'il décrit avec un sentiment profond et une simplicité touchante. Il ne faudrait pas croire cependant que Rosegger s'en est tenu au genre banal et si répandu en Allemagne des *Dorfgeschichten*. Tout en nous traçant ses types d'« Aelpler », il a abordé toutes les questions qui nous passionnent, philosophie, religion, civilisation, et il a su intéresser au conflit de l'esprit mo-

derne avec les traditions du passé, sans cacher sa tendresse profonde pour ces dernières.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Rosegger sont éditées par L. STAACKMANN, à Leipzig. La même librairie publie en ce moment un choix des œuvres du poète et romancier styrien,

Au premier rang des écrits de Rosegger, il faut placer les romans et écrits intitulés : *Erdsegen*, *Der Gottsucher*, *Das Ewige Licht*, *Heidepeters Gabriel*, *Waldheimat*.

Rosegger dirige, à Graz, une intéressante revue *Der Heimgarten*.

A. SVOBODA. P. K. Rosegger. *Eine Lebens- und Character-Skizze*. Schottländer, Breslau.

A. BETTELHEIM. *Deutsche und Franzosen*. *Biographische Gänge*. (Article sur Rosegger). Hartleben, Vienne, 1895.

Aus dem „Ewigen Licht“.

Avant d'être curé de Sanct Maria, village des Alpes à 1400 m. d'altitude, Wolfgang Wieser avait mené une existence moins retirée. Ses écrits, aux tendances audacieuses, dans lesquels il donnait à l'Evangile la préférence sur le catéchisme, puis une conversation avec son évêque avaient motivé son exil.

Das ewige Licht, c'est l'histoire de Wieser à Sanct Maria. „Das ewige Licht ist der Glaube“, avait dit un jour le bon curé au sacristain sceptique et raisonneur; „Das ewige Licht ist die Liebe“, inscrivit-on sur la tombe du prêtre, et cette dernière devise fut bien celle qui guida sa vie. Il aimait, jusqu'à en mourir, les âmes qui lui étaient confiées.

Ses paroissiens, simples, naïfs, primitifs même, subissent d'abord l'influence de leur pasteur, mais, peu à peu, la civilisation pénètre à Sanct Maria. Quelques excursionnistes, isolés d'abord, puis des touristes en plus grand nombre ouvrent aux habitants de la pauvre bourgade des horizons nouveaux. Le village isolé et perdu devient peu à peu un « Kurort », au luxe banal et aux mœurs faciles. On construit un chemin de fer, on élève des usines, des fondries; les ouvriers étrangers arrivent et se mêlent aux enfants de Sanct Maria. Ils apportent des idées et des as-

pirations inconnues jusqu'alors. Le prêtre assis à tous ces bouleversements, qui altèrent la foi et la santé morale de ses ouailles. La civilisation raft comme un monstre dévorant; il ne com « les temps nouveaux », il se refuse à en recor bienfaits. Son idée fixe est que les âmes qui l confiées sont perdues et qu'il en est responsa Dieu. Dans ce conflit entre l'esprit ancien et l'aveau, sa raison sombre et il meurt.

Aus Oberschuttbach¹ haben sie das Mädchen welches hervorgegraben wurde. Es ist unter den zwischen verklemmten Balken in seinem Bette geschlafend, ganz unversehrt; man weiß nicht, wann plötzlich Todes verstorben ist. Das Särgelein hat Kirchenriegel auf den Waldbanger niedergelassen heiligen Josef. Aus allen drei Dörfern sind Menschen, um dieser einzigen Leiche ein feierliches Begeben, das den übrigen Verunglückten versagt ist. unschuldigen Kinde wollen wir gleichsam die and mit Segen, Gebet und Glockengeläute in das Grab wollten sie aber da beim Josef³ nicht vom Fleck erwarteten sie auf etwas. Standen die Leute so schauten auf den weißen Brettersarg und auf mich tritt der Rimpelschmied an mich heran und teilt mir der alte Herr⁴ immer die Totenbeschau⁵ gehalten hätte ich möchte halt⁶ auch so gut sein. Daraufhin hat

1. Oberschuttbach. Bourgade située non loin Maria im Torwald, paroisse du curé Wieser.

2. Das Mädchen. Il s'agit d'une fillette qui a mort dans un éboulement.

3. Beim Josef, auprès de la statue dont il a été plus haut.

4. Der alte Herr, le prédécesseur du curé actuel.

5. Die Totenbeschau, équivalant à la visite du médecin au moment où mourut la fillette, on ne connaît le médecin à Sanct Maria; c'est le prêtre qui le raconte.

6. Expression populaire, fréquente chez Rose = « ma foi, mon Dieu », avec une nuance de réticence.

stubielt, und nach dem, was ich weiß, müßte ich zu jedem so der da starr ausgestreckt liegt: „Bruder in Christo, du nicht gestorben, du wirst auferstehen und ewig leben.“ — Den verfallenden Leib muß man doch bestatten, und das ist geseglich nur nach erfolgter Totenbeschau sein. Kein Arzt vorhanden im ganzen Forwald, also bin ich hingetreten. Ich schon früher gelockerten Sargdeckel haben sie abgehoben. Es liegt ein Engel; die schmalen Hände über der Brust gefalt umwunden von einem Rosenkranze. Weiß gekleidet und mit wächsernem Gesichte, wächsern bis in den Mund, in die Nase höhlen hinein. Das schwarze, mitten gescheitelte Haar ist umwunden mit einem Rosmarinzweige. Die langen Wimpern sind so leicht geschlossen, daß man zwischen ihnen durch das bläuliche Blau des geronnenen Augensterne sehen kann. Ich tastete die Wangen an — kalt wie Lehm. Alles ist herbeigeeilt um in den Sarg zu sehen, ich winke, sie sollten ihn schließen. Dann sind wir mit ihm vollends hinaufgegangen zum Kirchhofe¹. Die jungen Lärchen und Birken grünen, in allen

1. Comparez ce passage de Brizeux, *Louise* :

Quand Louise mourut à sa quinzisième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil.

La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit, au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, Avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Et ces réflexions de X. de Maistre sur la perte d'un ami :

Sträuchern und Wipfeln zwitschern die Vögel, Hummeln klingen umher, über dem engen tiefen Gräblein gaukelt ein weißer Falter, die Sonne leuchtet hell und warm vom Himmel nieder — so haben wir den Menschenleib hinabgesenkt. Kein Klagelaut der Anwesenden, aber an manchem stoßenden Schluchzen merkte ich, wie viel Weh da mit Gewalt zu verwürgen war. Sind doch auch solche da, die Vater, Mutter, Bruder und Kameraden unter dem Schutthügel begraben wissen und jetzt ihrer gedenken.

Grabreden sind bei uns nicht Sitte, mir aber ist das Herz so voll, daß ich nach der Einsegnung ungefähr die Worte sage: Meine lieben Pfarrkinder! Ehe es mir noch gegönnt gewesen ist, als Ankömmling öffentlich ein Wort des Grußes zu euch zu sprechen, und die Bitte, daß ihr auch mir eure Herzen aufthun möchtet, wie ihr meinen hochwürdigen Herrn Vorgänger lieb gehabt habet, und euch auch sagen, daß ich zu euch stehen will in aller Zeit: ehe mir das gegönnt gewesen ist, hat es der Herr gefügt, das wir durch ein großes Unglück, durch eine schwere Prüfung uns nahe geführt worden sind. So haben wir unsre Zusammengehörigkeit schon beweisen können. Ich habe in diesen wenigen Tagen die Lornwalderbewohner kennen gelernt und gesehen, daß sie großer Liebe wert sind. Hier vor dem Grabe, hoffend die Auferstehung von den Toten und das ewige Leben, gelobe ich, der Pfarrer von Sanct Maria, euch ein treuer Lehrer und Freund zu sein. Auf dem großen Grabhügel zu Oberschuttbach will ich ein Kreuz errichten lassen zur ewigen Erinnerung, daß Pfarrer und Pfarrkind, Lebendige und Tote im Namen des göttlichen Erlösers vereint sind.“

« La nature indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté près du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort. »

Ich habe aufhören müssen, alle mit einander hat uns die Bewegung übermannt.

Dann sind wir in die Kirche gegangen zum Totengottesdienst für die Verunglückten. Kein Katafalk, kein Totenschädel und keine schwarze Fahne. Die Heiligen schauen freundlich von den Wänden, die Engel lachen, die Sonne spielt in roten, blauen und grünen Funken am Kronleuchter, die Orgel klingt lieblich und die Schulkinder singen lebensfrisch ein fast freudenreiches Lied. Das sehe ich schon, leicht kommt der Tod nicht auf in diesem Thale.

Glauben und Zweifel.

Ein alter Amtsbruder hat mir einmal gesagt, in unseren Kirchen würde zu viel vom Glauben geredet: Im Gebet: Ich glaube an Gott! In der Messe: Ich glaube an Gott! In der Predigt: Glaube an Gott! u. s. w. Das sei ein Zeichen der Unsicherheit. Wie wäre es nur möglich, daß man nicht an Gott glauben könne? Er ist ja, wir sehen, hören, spüren, fühlen ihn überall. Du darfst auf ihn hoffen, du sollst ihn verehren, ihn lieben! Diese Mahnung gebührt uns. Aber du sollst an ihn glauben! Dieses Wort hat den Zweifel gebracht. Es mag richtig sein. Darum wäre es am besten mit dem Karl¹ nicht vom Glauben zu sprechen. Glauben ist Gnade Gottes, die läßt sich nicht befehlen².

1. Karl. Le sacristain, dont la foi n'est pas aveugle, et qui souvent pose à son curé des questions insidieuses.

2. Il semble que Rosegger se soit souvenu ici de la fameuse profession de foi du Faust de Goethe:

Wer darf ihn nennen,
Und wer bekennen:
Ich glaub' ihn!
Wer empfinden
Und sich unterwinden,

Im Sommer 1883.

In meinen bisherigen Aufzeichnungen¹ bleicht seit der arme Waldpfarrer nichts mehr geschrieben auch sein Haar. Ist das Alter schuld? Ich glaube Jugend. Sagt man doch es wäre die verjüngte Welt zieht im Torvaldthale. Dieses Thal ist voll hübscher gepugter, vorlauter Müßiggänger. Das Kurhaus, lange gesprochen worden, ist fertig, es geht alle wenn sie wollen. Ein wahrer Palast, vollgepfropft mit Gnügungen. Etliche Ärzte sind da, sie haben die gemacht, daß die Torwalder Luft unerhört ozonhält. Ozon wäre das Lebenselixir! Die Wälder strömen Gesundheitsodem aus. Die Lage des Thales sei geschützt vor kalten Winden. Das Wasser sei sehr rein und erfrischend; in einzelnen Quellen käme Säuren, Stahl und Eisen vor. Kurz die Natur herrlichen Punkt geschaffen zu einem Kurort für alle Art, natürlich müßten bei Anwendung vor allem Räte gezogen werden. — Sonst hat es hier kalte geben und keine Ärzte, und es war auch gut. Und die Kranken befinden sich die Gesunden im Torvaldthalen, die sie schon gegründet haben zur Erregung gar nicht beschreiben. Gasthöfe wie in den Städten, Spielplätze, Schaustellungen, Musik — überall mich mein Bischof aus der Stadt fortgeschickt in die Zeit, und siehe, die Stadt ist mir nachgegangen

Zu sagen: Ich glaub' ihn nicht!
 Der Allumfasser,
 Der Allerhalter,
 Daß und erhält er nicht
 Dich, mich, sich selbst?

1. Aufzeichnungen. Il s'agit d'un journal, où les impressions.

2. Die verjüngte Welt, les idées modernes qui sanct Maria.

angesiedelt um mein kleines Dorf herum, und vom Pfarrhofsfenster aus sehe ich zwischen grünen Büschen lauter Türmlein und Schieferdächer blinken, höre Kapellen spielen von oben und unten her und rieche Wohlbuft aus den Küchen der Gasthöfe. Das ist ein Leben! Wenn das viele Geld, das ins Thal kommt, da bliebe! Im Herbst mit dem Troffe der Geschäftsleute geht das meiste wieder fort. Aber im Sommer kommt neuerdings Handel und Wandel und allerlei Herrlichkeit und die Kurgäste gehen und sitzen herum, die einen vergnügt, die andern grämlich, mehr unzufriedene als zufriedene, und haben ihren Zeitvertreib, das unsereiner nicht versteht. Auf dem Posthause stehen immer schwarzlackierte Kutschen von Ankömmlingen und Abreisenden. Es wird nicht lange mehr dauern mit den Kutschen. Durch das Thal herein über aufgewühlte Erdwälle und Dämme, über Eisenbrücken ist eine schnurgerade Linie gezogen, Wiesen sind überschüttet, der Wald ist durchbrochen, Erdarbeiten, Stangen, Baracken und hunderte von fremden Arbeitern hin und hin vom Keilerstein bis Oberschüttbach. — Sie¹ ist da! Da in Sanct Maria!

1. Sie, — die Eisenbahn, une des horreurs de la civilisation qui en amena tant d'autres à Sanct Maria.

PHILOSOPHIE ET

Arthur Schopen

(1788—1860)

Schopenhauer est, au dix-neufième siècle, le principal représentant de la philosophie profonde qu'il a exercée sur les esprits de son temps. Son point de départ est la négation de l'essence, l'essence de l'univers, c'est-à-dire le mal. Or vivre c'est lutter et souffrir pour se délivrer du mal que par l'anéantissement.

Le principal ouvrage du célèbre philosophe est *Le monde en tant que volonté et représentation* (1819). Son style est humoristique, le classe au rang des écrivains de l'Allemagne. Fils d'un philosophe, Schopenhauer, auteur de romans, Schopenhauer naquit à Danzig en 1788. Ses *Parerga und Paralipomena* (1851) s'efforcent de mettre sa doctrine à l'appui. Ce sont un des livres les plus spirituels que jamais philosophe ait écrits.

BIBLIOGRAPHIE

RIBOT. *La philosophie de Schopenhauer*. Revue des Deux-Mondes (1^{er} octobre 1890).

BUSCH. *Arthur Schopenhauer*. Mü

KUNO FISCHER. *Geschichte der neueren Philosophie* (1893).

E. GRISEBACH. *Edita und Inedita Schopenhauer-Biographie*. (Leipzig,

Poète et philosophe.

Der Dichter bringt Bilder des Lebens, menschliche Charaktere und Situationen vor die Phantasie, setzt das alles in Bewegung und überläßt nun jedem, bei diesen Bildern so weit zu denken, wie seine Geisteskraft reicht. Dieserhalb¹ kann er Menschen von den verschiedensten Fähigkeiten, ja, Thoren und Weisen zugleich genügen. Der Philosoph hingegen bringt nicht, in jener Weise, das Leben selbst, sondern die fertigen, von ihm daraus abstrahierten Gedanken, und fordert nun, daß sein Leser eben so und eben so weit denke wie er selbst. Dadurch wird sein Publikum sehr klein. Der Dichter ist danach dem zu vergleichen, der die Blumen, der Philosoph dem, der die Quintessenz derselben bringt.

(Parerga und Paralipomena.)

Le style.

Der leitende Grundsatz der Stilistik sollte sein, daß der Mensch nur einen Gedanken zur Zeit deutlich denken kann; daher ihm nicht zugemutet werden darf, daß er deren zwei, oder gar mehrere, auf einmal denke. — Dies aber mutet ihm Der zu, welcher solche, als Zwischensätze, in die Lücken einer zu diesem Zwecke zerstückelten Hauptperiode schiebt; wodurch er ihn also unnötiger und mutwilliger Weise in Verwirrung setzt. Hauptsächlich thun dies die deutschen Schriftsteller. Daß ihre Sprache sich dazu besser, als die andern lebenden, eignet, begründet zwar die Möglichkeit, aber nicht die Rößlichkeit der Sache. Keine Prosa liest sich so leicht und angenehm wie die französische; weil sie von diesem Fehler, in der Regel, frei ist. Der Franzose reiht seine Gedanken, in möglichst logischer und überhaupt natürlicher Ordnung, an einander und legt sie so

1. Dieserhalb = deshalb.

seinem Leser successive zu bequemer Erwägung vor, damit dieser einem jeden derselben seine ungetheilte Aufmerksamkeit zuwenden könne. Der Deutsche hingegen slicht sie in einander, zu einer verschränkten und abermals verschränkten und nochmals verschränkten Periode, weil er sechs Sachen auf einmal sagen will, statt sie eine nach der andern vorzubringen. Also während er suchen sollte, die Aufmerksamkeit seines Lesers anzulocken und festzuhalten, verlangt er vielmehr von demselben noch obendrein, daß er, obigem Gesetze der Einheit der Apprehension entgegen, drei oder vier verschiedene Gedanken zugleich, oder, weil dies nicht möglich ist, in schnell vibrierender Abwechselung denke. Hierdurch legt er den Grund zu seinem style empesé, den er sodann durch preziose, hochtrabende Ausdrücke, um die einfachsten Sachen mitzutheilen, und sonstige Kunstmittel dieser Art vollendet¹.

Descartes².

Cartesius gilt mit Recht für den Vater der neuern Philosophie, zunächst und im allgemeinen, weil er die Vernunft angeleitet hat, auf eigenen Beinen zu stehen, indem er die Menschen lehrte, ihren eigenen Kopf zu gebrauchen, für welchen bis dahin die Bibel einerseits und der Aristoteles andererseits funktionierten; im besondern aber und engeren Sinne, weil er zuerst sich das Problem zum Bewußtsein gebracht hat, um welches seitdem alles Philosophieren sich hauptsächlich dreht: das Problem vom Idealen und Realen, d. h. die Frage, was in unserer Erkenntnis objektiv und was darin subjektiv sei, also was darin etwanigen, von uns verschiedenen Dingen, und was uns selber zuzuschreiben sei. — In unserm Kopfe nämlich entstehen, nicht auf innern, — etwan von der Willkür, oder dem Gedankenzusammenhange³ ausgehenden, — folglich auf

1. Voir la suite, page 38.

2. Cf. page 179, note 1.

3. Dem Gedankenzusammenhange, l'association des idées.

äußern Anlaß, Bilder. Diese Bilder allein sind das uns unmittelbar Bekannte, das Gegebene. Welches Verhältnis mögen sie haben zu Dingen, die völlig gesondert und unabhängig von uns existierten und irgendwie Ursache dieser Bilder würden? Haben wir Gewißheit, daß überhaupt solche Dinge nur da sind? und geben, in diesem Fall, die Bilder uns auch über deren Beschaffenheit Aufschluß? — Dies ist das Problem, und in Folge desselben ist, seit zweihundert Jahren, das Hauptbestreben der Philosophen, das Ideale, d. h. das, was unserer Erkenntnis allein und als solcher angehört, von dem Realen, d. h. dem unabhängig von ihr Vorhandenen, rein zu sondern, durch einen in der rechten Linie wohlgeführten Schnitt, und so das Verhältnis beider zu einander festzustellen.

Theodor Mommsen.

(1817)

Theodor Mommsen, né en 1817, à Garding, dans le Schleswig, professeur à l'Université de Berlin depuis 1857, occupe une place éminente parmi les historiens contemporains. Il s'est surtout attaché à l'étude des antiquités romaines. Son *Histoire romaine* (1854-1856), est un monument de pénétrante sagacité et d'érudition. On lui a reproché de *moderniser* les personnages de l'antiquité, de leur prêter des sentiments, un costume, un langage étrangers à la civilisation romaine. Il juge les anciens, au point de vue moderne et allemand. Son héros préféré est Jules César, auquel il prête toutes les vertus dont l'imagination germanique dote depuis des siècles le *Kaiser* idéal.

Parallèle entre Vercingétorix et Annibal.

Wie nach trübe verlaufenem Tage wohl die Sonne im Sinken durchbricht, so verleiht das Geschick noch untergehenden Völkern wohl einen letzten großartigen Mann. Also steht am Ausgang der phönizischen Geschichte Hannibal, also an dem der keltischen Vercingétorix. Keiner von beiden vermochte seine Nation von der Fremdherrschaft zu erretten, aber sie haben ihr die letzte noch übrige Schande, einen ruhmlosen Untergang erspart. Auch Vercingétorix hat eben wie der Karthager nicht bloß gegen den Landesfeind kämpfen müssen, sondern vor allem gegen die antinationale Opposition verletzter Egoisten und aufgestörter Feiglinge, wie sie die entartete Civilisation regelmäßig begleitet; auch ihm sichern seinen Platz in der Geschichte nicht seine Schlachten und Belagerungen, sondern daß er es vermocht hat, einer zerfahrenen und im Partikularismus¹ verkommenen Nation in seiner Person einen Mittel- und Haltpunkt zu geben. Und doch giebt es wieder kaum einen schärferen Gegensatz, als der ist zwischen dem nüchternen Bürgersmann der phönizischen Kaufstadt mit seinen auf das eine große Ziel hin fünfzig Jahre hindurch mit unwandelbarer Energie gerichteten Plänen, und dem kühnen Fürsten des Keltenlandes, dessen gewaltige Thaten zugleich mit seiner hochherzigen Aufopferung ein kurzer Sommer einschließt. Das ganze Altertum kennt keinen ritterlicheren Mann in seinem innersten Wesen wie in seiner äußeren Erscheinung. Aber der Mensch soll kein Ritter sein und am wenigsten der Staatsmann². Es war der Ritter, nicht der Held, der es verschmähte sich aus Mesia zu retten, während doch an ihm allein der

1. Partikularismus, plus haut antinationale Opposition, sont des expressions empruntées à l'histoire moderne, et notamment à l'histoire de l'Allemagne; elles semblent déplacées ici.

2. Opinion intéressante; jamais historien français n'eût songé à émettre un semblable jugement, ni à condamner dans Vercingétorix l'esprit chevaleresque.

Nation¹ mehr gelegen war als an hunderttausend gewöhnlichen tapferen Männern. Es war der Ritter, nicht der Held, der sich da zum Opfer hingab, wo² durch dieses Opfer nichts weiter erreicht ward, als daß die Nation sich öffentlich entehrte und eben so feig wie widersinnig mit ihrem letzten Atemzug ihren weltgeschichtlichen Todeskampf ein Verbrechen gegen ihren Zwingherrn nannte. Wie so ganz anders hat in den gleichen Tagen Hannibal gehandelt! Es ist nicht möglich ohne geschichtliche und menschliche Teilnahme von dem edlen Arvernerkönig zu scheiden: aber es gehört zur Signatur³ der keltischen Nation, daß ihr größter Mann doch nur ein Ritter war.

LA POÉSIE ALLEMANDE APRÈS 1850.

Richard Wagner.

(1813-1883)

Né à Leipzig, en 1813, mort à Venise en 1883, Richard Wagner, musicien et poète, eut la noble ambition de renouveler l'art dramatique, en lui restituant le caractère musical et aussi le rôle religieux et social qu'il avait dans l'antiquité: il est le créateur du « drame musical ». Il a exposé ses idées dans plusieurs écrits: *Die Kunst und die Revolution* (1849); *Das Kunstwerk der Zukunft* (1850); *Oper und Drama* (1851), et a tenté de les réaliser dans ses opéras: *Der fliegende Holländer* (le Vaisseau-fantôme); *Tannhäuser*; *Lohengrin*; *Die Meistersinger*; *Der Ring des Nibelungen*; *Tristan und Isolde*; *Parsifal* (1879).

-
1. Der Nation. Y avait-il alors une nation gauloise?
 2. Wo, alors que.
 3. Signatur = Caractéristif.

BIBLIOGRAPHIE

H. DINGER. *Richard Wagners geistige Entwicklung* 1892.

H. VON WOLZOGEN. *Richard Wagner und die deutsche Kultur*. 1885.

ED. SCHURÉ. *Le drame musical*. 2 vol. Paris, 1885.

HENRI LICHTENBERGER. *R. Wagner, poète et penseur*. Paris, 1898.

GLASENAPP. *Das Leben R. Wagners*. Leipzig, 3^e éd. 1896.

Isoldes Liebestod.

(1865.)

Seller schallend
Mich umwallend
Sind es Wellen
Sanfter Lüfte?
Sind es Wolken
Wonniger Düfte?
Wie sie schwellen,
Mich umrauschen!
Soll ich atmen,
Soll ich lauschen?
Soll ich schlürfen,
Übertauchen,
Süß in Düften
Mich verhauchen?
In des Wonnemeers
Wogendem Schwall,
In der Duft-Wellen
Tönendem Schall,
In des Welt-Atems
Wehendem All —
Ertrinken —

Verfinfen —
 Unbewußt —
 Höchste Lust !

Emanuel Geibel.

(1815-1884)

Si les critiques ont longtemps dédaigné les œuvres de Geibel et dit de lui qu'il était „ein Dichter für Badfische²“, le bon public allemand et surtout le public féminin leur a fait un accueil des plus enthousiastes. C'est que Geibel est avant tout „gemüthlich“ ; il apaise l'âme meurtrie et la console doucement. Sa foi robuste ne connaît pas les atteintes du doute, il croit fermement en Dieu, en sa bonté, et son optimisme aimable ne se dément jamais. Il oublie les blessures de la vie et ne garde que le souvenir des brèves heures de joie ; pour lui, les rigueurs de l'hiver et les grêles de mars sont amplement compensées par le sourire du soleil de mai. „Es muß doch Frühling werden!“ Cette sérénité d'âme, il la doit peut-être au milieu dans lequel il a été élevé. Fils d'un pasteur, Geibel naquit à Lübeck, le 18 octobre 1815, fit ses études à Bonn et à Berlin, puis, après un séjour en Grèce, fut nommé professeur d'esthétique à Munich en 1852. Il mourut à Lübeck en 1884.

On doit à Geibel des tragédies : *Brunhilde* (1858) et *Sophonisbe* (1869), mais il est avant tout poète lyrique. Ses œuvres les plus connues sont : *Gedichte* (1840), *Zeitstimmen* (1841), *Spanische Volkslieder und Romanzen* (1843), *Juniuslieder* (1848), *Spätherbstblätter* (1878). Ses poésies intitulées *Heroldsrufe* (1871), sont un écho de la guerre de 1870.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres complètes, 8 volumes. Stuttgart, 1883.

1. Cf. page 430, *Ein und Alles*, de Goethe.

2. *Badfische*, sobriquet plaisant qu'on donne aux petites filles.

C. C. T. LITZMANN. *Emanuel Geibe*.

C. LEIMBACH. *Emanuel Geibels Leben*
für das deutsche Volk. 2^e éd. 1894.

Leichter Sin

Und wie wär' es nid
Dieses Leben in der Wi
Täglich wechseln Luft u
Was betrübt und was
Schlägt die Zeit dir ma
Manche Freude bringt
Aber eine sel'ge Stund
Wiegt ein Jahr von S

Wisse nur das Glück
Wenn es lächelnd dir si
In der Brust und auf
Such' es morgen, such'

1. Goëthe a souvent exprimé cett
impossible de vivre.

Hätt' uns
Den holden Leichtfinn die Na
(Te

Le pasteur dit, dans *Hermann et*
„In der Jugend ist... ein froher Ge

2. Cf. le *Lebenslied*, de Hamerlin

O himmlische Wonne des
Urenwig blühend und he
Hoch über der Erde des Al
Hältst du dein Banner
Und strömst im Glanze d
Im rosigen Lichte des
Mit dunklen Todeswonne
Geheimnisvoll in Eine

Doch bedrängt in deinem Kreise
 Dich ein flüchtig Mißgeschick,
 Lächle leise, hoffe weise
 Auf den nächsten Augenblick.

Nur kein müßig Schmerzbehagen!
 Nur kein weichlich Selbstverzeihn!
 Kommen Grillen dich zu plagen,
 Wiege sie mit Liedern ein.
 Froh und ernst, doch immer heiter
 Leite dich die Poesie,
 Und die Welle trägt dich weiter,
 Und du weißt es selbst nicht, wie.

Hoffnung.

Und dräut¹ der Winter noch so sehr
 Mit trogigen Geberden,
 Und streut er Eis und Schnee umher,
 Es muß doch Frühling werden.

Und drängen die Nebel noch so dicht
 Sich vor den Blick der Sonne,
 Sie wecket doch mit ihrem Licht
 Einmal die Welt zur Wonne.

Blast nur, ihr Stürme, blast mit Macht,
 Mir soll darob nicht hangen,
 Auf leisen Sohlen über Nacht
 Kommt doch der Lenz gegangen².

1. Dräut, plus poétique que broût.

2. Cf. Théophile Gautier (1811-1872) :

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
 Les hommes courent haletants,
 Mars qui rit, malgré les averses,
 Prépare en secret le printemps.

(*Emaux et Camées*).

Da wa
Wet
Und la
Und

Sie flie
Und
Und lä
Als

Drum
D S
Es ist e
Der

Und we
Als
Nur un
Es r

Né le 14 septer
Theodor Storm
(*Immensee*, 1852,
que le public a ac
le naturel et la
lyriques (1853,
profonde. Th. St
marschen.

1. Cf. page 15
une imitation.

Treu den Toten.

O bleibe treu den Toten,
Die lebend du betrübt;
O bleibe treu den Toten,
Die lebend dich geliebt!

Sie starben, doch sie blieben
Auf Erden wesenlos,
Bis allen ihren Lieben
Der Tod die Augen schloß.

Indessen du dich herzlich¹
In Lebenslust versenkst,
Wie sehnen sie sich schmerzlich,
Daß ihrer du gedenkst!

Sie nahen dir in Liebe,
Allein du fühlst es nicht;
Sie schaun dich an so trübe,
Du aber siehst es nicht.

Die Brücke ist zerfallen;
Nun mühen sie sich bang,
Ein Liebeswort zu lassen,
Das nie herüber drang.

In ihrem Schattenleben
Quält Eines sie gar zu sehr:
Ihr Herz will dir vergeben,
Ihr Mund vermag's nicht mehr.

O bleibe treu den Toten
Die lebend du betrübt;

1. Herzlich. Comparez l'expression « à cœur-joie ».

O bleibe treu
Die Lebend

Herman

(1

L'œuvre principale de Her
1820, est un interminable p
derung" (1866-1868). Il s'est e

1. La même pensée a inspi
1863), la belle poésie que vo

Re q

Seele, vergiß si
Seele, vergiß n
Sieh! sie umsch
Schauernd, ver
Und in den heilige
Die den Armen die
Atmen sie auf und
Und genießen zum
Ihr verglimmendes

Seele, vergiß si
Seele, vergiß n
Sieh! sie umsch
Schauernd, ver
Und wenn du dich
Ihnen verschließe
Bis hinein in das
Dann ergreift sie de
Dem sie, zusammen
Trogen im Schoße
Und er jagt sie mi
Durch die unendlic
Wo nicht Leben mi
Losgelassener R
Um erneuertes
Seele, vergiß si
Seele, vergiß n

matique, mais il n'y réussit guère. Bien que Lingg ait écrit :

Zu Boden sinkt von meinen Tagen
Die Luft an Allem, Blatt um Blatt,
Ich fühl's mit Schmerz und mag nicht klagen,
Längst bin ich auch der Klage satt.

il a cependant exhalé ses plaintes lyriques en plusieurs volumes. Le premier recueil de ses poésies fut publié par les soins de Geibel ; elles sont presque toutes empreintes d'amertume et de mélancolie.

BIBLIOGRAPHIE

STRODTMANN. *Dichterprofile*, I.

Nebeltag.

Nun weicht er nicht mehr von der Erde,
Der graue Nebel, unbewegt;
Er deckt das Feld und deckt die Herde,
Den Wald und was im Wald sich regt.

Er fällt des Nachts in schweren Tropfen
Durchs welcke Laub von Baum zu Baum,
Als wollten Elfengeister klopfen
Den Sommer wach¹ aus seinem Traum.

Der aber schläft, von kühlen Schauern
Tief eingehüllt, im Totenkleid —
O, welch ein stilles, sanftes Trauern
Beschleicht das Herz in dieser Zeit! —

Im Grund der Seele winkt es leise,
Und vom dahingeschwunden Glück

1. Wach. Rattachez à klopfen.

Beschwört in ihrem Zauberkreise
Erinnerung uns den Traum zurück¹.

Heimkehr.

In meine Heimat kam ich wieder,
Es war die alte Heimat noch,
Dieselbe Luft, dieselben Lieder,
Und alles war ein andres doch.

Die Welle rauschte wie vor Zeiten,
Am Waldweg sprang wie sonst das Reh,
Von fern erklang ein Abendläuten,
Die Berge glänzten aus dem See.

Doch vor dem Haus, wo uns vor Jahren
Die Mutter stets empfing, dort sah
Ich fremde Menschen fremd gebaren;
Wie weh, wie weh mir da geschah!

1. Cf. ces vers émus de Gottfried Keller (1819-1890):

Trübes Wetter.

Es ist ein stiller Regentag,
So weich, so ernst und doch so klar,
Wo durch den Dämmer brechen mag
Die Sonne weiß und fahndbar.

Ein wunderliches Zwielficht spielt
Beschaulich über Berg und Thal;
Natur, halb warm und halb verkühlt,
Sie lächelt noch und weint zumal.

Die Hoffnung, das Verlorensein
Sind gleicher Stärke in mir wach;
Die Lebenslust, die Todespein,
Sie ziehn auf meinem Herzen Schach.

Ich aber, mein bewußtes Ich,
Beschau' das Spiel in stiller Ruh',
Und meine Seele rüstet sich
Zum Kampfe mit dem Schicksal zu.

Mir war, als rief es aus den Wogen :
 Flieh', flieh' und ohne Wiederkehr!
 Die du geliebt, sind fortgezogen,
 Und kehren nimmer, nimmermehr¹.

Im Spätherbst.

Es fallen von den Bäumen
 Die welken Blätter ab,

1. Le retour au pays natal éveille dans l'âme d'un autre poète, Rudolph Baumbach (né en 1840) le souvenir de son enfance :

Alt geworden.

Grüß Gott zur guten Stunde
 Mit deinen Dächern gebräunt,
 Mein Heimatnest im Grunde,
 Vom grünen Gehege umzäunt!

Dort geht gleich einer Schlange
 Der Fluß wie einst so heut,
 Mit wohlbekanntem Klange
 Begrüßt mich der Glocken Geläut.

Hier springt der Röhrenbrunnen,
 An dem ich so oft geschöpft;
 Hier hab' ich Schlachten gewonnen
 Und rote Disteln geköpft.

Noch steht, die graue Kinde
 Zerissen und narbenreich,
 Die hundertjährige Linde,
 Einer Urgroßmutter gleich.

Die Zweige rauschen leise
 Ihr ewig gleiches Lied,
 Und Meister Uhlands Weise
 Durch meine Seele zieht :

„O Sonn', o ihr Berge drüben,
 O Feld und o grüner Wald,
 Wie seid ihr so jung geblieben,
 Und ich bin geworden so alt.“

Ich wandle still in Träumen
Den Felsenpfad hinab.

Die Wolken, wie sie jagen,
Im Abendgolde blühen,
Von Stürmen fortgetragen,
Und in die Nacht verglühn!

In Schwärmen kommt gezogen
Der Wandervogel Schar,
Dem Süden zugeflogen :
Zu Ende geht das Jahr.

Die Blumen an dem Bache,
Vom letzten Tau gestärkt,
Verblühen in stillem Ache¹,
Allmählich, unvermerkt.

Vergangne Jahre schweben
Mit Wind und Wolken fort,
Vergangen Leid und Leben,
Verklungen Lied und Wort. —

Der Wind entlaubt die Bäume —
Mir ist es einerlei —
Die Tage werden Träume,
Die Freuden sind vorbei².

1. Ache. Cf. page 194, note 1.

2. L'automne a inspiré des sentiments bien différents à M. Sully-Prudhomme.

L'AUTOMNE

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe;
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches de soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli :
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Julius Rodenberg.

(1831)

Julius Rodenberg, né dans la Hesse en 1831, abandonna le droit pour la littérature. Il publia d'abord des poésies lyriques dans le genre de celles de Geibel et d'Otto Roquette.

Après avoir parcouru les différents pays de l'Europe, il consigna les observations qu'il avait faites dans des nouvelles et de nombreux romans, dont les plus connus sont : *Pariser Bilderbuch*, *Die Strassensängerin von London*, *Die neue Sündflut*, *Von Gottes Gnaden*. La vie de Berlin, où il s'établit en 1863, l'intéresse tout particulièrement et il nous en donne un tableau très animé dans son livre *Bilder aus dem Berliner Leben*. Après avoir écrit dans plusieurs journaux, Rodenberg fonda la *Deutsche Rundschau*, qu'il dirige encore aujourd'hui.

Scheiden¹.

Wenn man die Hand zum Abschied giebt,
Dann fühlt man wohl mit leisem Beben,
Wie treu und innig man geliebt
Mit ganzer Seele, ganzem Leben.

Dann zittert durch das Herz ein Weh,
Wie man vordem es kaum empfunden,

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain ;

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

(Les Vaines Tendresses. — A. LEMERRE, Paris.)

1. Cf. page 144.

Als ob das Glück zu Ende geh'
Mit diesen schmerzreichen Stunden.

Die Sonne der Vergangenheit
Blickt noch einmal durch Schelbetheänen,
Und alle Lieb' und alles Leid
Flammt auf in wunderbarem Sehnen.

Die Ferne liegt in Sonnenpracht,
Der Frühling geht auf allen Wegen;
Ich aber zieh' in dunkler Nacht
Dem neuen Morgenrot entgegen.

Adolf Wilbrandt.

(1837)

Adolf Wilbrandt naquit en 1837, à Rostock. Après avoir étudié le droit, l'histoire, la philosophie, il fut rédacteur de la *Süddeutsche Zeitung*, à Munich, et plus tard directeur du Burgtheater à Vienne.

Son activité littéraire est étonnante. Il a écrit des poésies lyriques, des nouvelles, des romans, des biographies, mais il est surtout remarquable comme auteur dramatique; il a composé plus de cinquante pièces de théâtre.

Il emprunte ses sujets, soit à l'antiquité romaine comme dans *Gracchus* (1872), *Arria et Messaline* (1874), *Néron* ou bien au moyen âge comme dans le *Comte de Hohenstein* (1870) et *Kriemhild* (1877). Ses drames sont particulièrement *Die Tochter des Herrn Fabricius* (1871) et ses comédies (*Die Maler* 1872), furent très goûtées du public allemand.

Abendgedanken.

Wenn man so beisammen sitzt und redet von diesem oder jenem, den man kennt — „wie alt mag er wohl sein?“ fragen oft die Leute. „Wie alt mag er wohl sein?“ Bin ich dabei, so möcht' ich statt dessen fragen: „Wie viel Tote hat er? Denn nicht die Jahre, denkt mir, sollte man zählen, sondern die teuren und notwendigen Menschen, die man verlor; ihre Zahl macht uns jung oder alt! Wenn im Winter der Dämmerung die Nacht gefolgt ist und ich allein in meinem Zimmer sitze, in traulich-trauriger Freude an der Finsternis, die der rote Flammenschein aus meinem Ofen durchflackert, dann fühl' ich wie alt ich bin. Ich bin nicht mehr jung; denn in den schattigen Winkeln sitzen so viele Unvergessliche, Unersehbliche umher. Jeder sitzt allein; um jeden schlingt es sich wie ein magischer Kreis, bleich und nebelhaft: der Zauberkreis seines Ich. War er nun groß oder klein — in jedem dieser Kreise hab' auch ich gelebt. Wie sich um den Kern des Baumstamms die wachsenden Jahresringe legen, so legen sich mir alle diese Kreise ums Herz. Ich bin nicht mehr jung. . . Doch still und feierlich ist es um mich her; und schön ist es bei seinen Schatten zu sein. Und in die rote Flamme blickend, die so leise singt, so tief glühend warm in die Winkel leuchtet: holde Lebensflamme, sag' ich, die du mich noch wärmst, die du mir giebst und nimmst, die du nach und nach, unter tausend Freuden, auch diesen Stamm mit all seinen Ringen verzehrst — erneue mir nur, solange du willst, den Tag! Daß ich mit denen lebe, denen du noch leuchtest, daß ich mich verjünge mit denen, die noch werden und wachsen; daß ich eine Stätte des Lebens bleibe für die Stillen und

1. Cf. ces vers de Julius Grosse :

Je älter du, je voller wird dein Herz,
Doch wie ein Kirchhof nur, der voll von Toten,
Die ausgelitten ihren Erden Schmerz.

(Aus bewegten Tagen).

Kalten, die du schon verliebest¹. Bis
Dämmerung beginnt, wo ich nur ni
mich gedenken, wo mich niemand meh
wo mir keine Abendstunde mehr zura

1. Cf. ces beaux vers de Wilhelm

Jugendmut, o bleib m
In der Welt, der alten
Jugendglut, o steh mir
In der Welt, der kalte

.

Jugendglut! o, lasse he
Für das Schöne glühn
Jugendmut, des Wahre
Lehre laut und kühn m

Guillaume de Humboldt a exprim
un sonnet qui mérite d'être connu

Der Jugend Ge

Wer seiner Jugend treu bleibt d
Und hoch im Herzen achtet diese
Bewahret Einheit in des Geistes
Und kennt den Stachel niemals b

Des Alters Brust noch die Gefüh
Die heiligsten der Jugend Blüten
Der ersten Sehnsucht laises Won
Dem ganzen Dasein glänzt wie d

Denn von den duft'gen Lebenskrä
Am duftigsten der Kranz der Ju
Bis hin zum Grabe Balsam ihn

Die andern auf Momente nur g
Die Hand der Zeit ein Herz läßt
Das fromm und treu der Jugend

Ernst von Wildenbruch.

(1845)

Ernst von Wildenbruch naquit en 1845, à Beyrouth, en Syrie, où son père était consul. Il fit ses études à Halle, à Berlin, à l'école des cadets de Potsdam, en sortit officier, mais quitta bientôt l'armée. Il prit part cependant à la campagne de 1870. Il occupe actuellement un poste élevé au ministère des affaires étrangères de Berlin.

Les premières œuvres de Wildenbruch sont des poésies lyriques et des nouvelles, mais il doit le meilleur de sa réputation à ses tragédies historiques.

Il fit paraître la même année : *Die Karolinger*, *Harald* (1882), qui nous transportent en plein moyen âge ; *Väter und Söhne* et *Der Menonit* (1882), empruntés à l'histoire moderne. Il consacre ses pièces plus récentes à l'histoire du Brandebourg et de la Prusse.

Mais Wildenbruch ne s'est pas attaché exclusivement au drame historique. Son drame *Haubenlerche* (1890), a beaucoup de ressemblance avec les œuvres de l'école naturaliste ; la critique le lui a d'ailleurs reproché, et son *Meister Balzer* (1892), prouve qu'il ne reste pas étranger aux questions sociales.

BIBLIOGRAPHIE

L. BERG. *Ernst von Wildenbruch und das Preussentum in der modernen Litteratur*. 1888.

R. J. GEORGE. *Ernst von Wildenbruch. Ein litterarisches Portrait*. (Separat-Abdruck). Gustav Fock, Leipzig.

H. HOECK. *Ernst von Wildenbruchs dramatische Entwicklung*. Programmes, 1897, 1898.

Das Edelweiß.

Hoch auf den Alpenstirnen,
In menschenloser Höh'

DE LITT

An Schli
Tief hi

In ihrem
Von I
Da blüht
Das fe

Entrücket
Vor V
Und dem
Der sie

Der sei b
Mühse
Des Fuß
Gefahr

Der¹ Me
Sein &
Leicht gel
Das str

Wer müd
Der fu
Dem kühl
Zetgt f

Nur wer
Inbrün
Darf es z
Das str

Doch wen
Auf ni

1. Der = Dieser.

2. Müder, träger = zu

Dann wird er tief entzückt
Vor ihrer Schönheit stehn.

Dann hebt er von der Erden
Den wundervollen Preis,
Sein wird dann willig werden
Das schöne Edelweiß.

Ihr, die ihr strebt zum Ziele,
Ihr Jünglinge, gedenkt :
Zu suchen gehen viele,
Nur wenigen wird geschenkt.

Nur der, den nimmer rastend
Der Sehnsuchtsdrang durchwühlt,
Nur der, der immer lastend
Den Dunst der Thäler fühlt;

In dem mit stillem Brangen
Das Bild der Blume glüht,
Der wird dahin gelangen,
Wo die ersehnte blüht.

Denn das ist Schicksals Wille,
Und das sein heil'ger Schluß :
Das höchste Ziel man stille
Und treu verfolgen muß.

Nur wer sein ganzes Leben
Zum Finden setzt als Preis,
Dem wird es sich ergeben,
Das hohe Edelweiß.

(Grote — Berlin.)

Hermann Sudermann.

(1857)

Hermann Sudermann, né en 1857, à Matziken, dans la Prusse orientale, est, à l'heure actuelle, un des écrivains les plus en vue de l'Allemagne et les plus en vogue à l'étranger.

Poète dramatique avant tout, disciple d'Ibsen, d'Alexandre Dumas fils, de Zola, il a écrit aussi des romans dont le succès ne fut pas moins grand que celui de ses pièces de théâtre. On a lu presque partout *Frau Sorge*, *Katzensteg*, *Es war* et les *Geschwister*.

Le premier en date de ses drames sociaux : *Die Ehre*, fut représenté en 1888 et accueilli avec enthousiasme. Il donna ensuite *Sodoms Ende* (1891), *Heimat* (1893). — *Schmetterlingsschlacht*, comédie de 1894, fut moins goûtée du public que les drames précédents. *Glück im Winkel*, drame en 3 actes (1895), *Morituri* (1896), *Die drei Reiherfedern*, poème dramatique en 5 actes et *Johannes*, tragédie mystique, en 5 actes également (1898), sont ses dernières productions.

Dans *Johannes*, Sudermann s'éloigne résolument du drame naturaliste comme *Gerhart Hauptmann* l'avait fait dans le poème dramatique : *Die versunkene Glocke*. — *Johannes* prédit la venue du Messie qui doit sauver le monde, mais sa doctrine ne ressemble pas à celle du Christ. Sa morale est trop rude, trop hautaine, trop austère pour la pauvre humanité ; il prêche le Dieu vengeur, au lieu d'annoncer le Dieu d'amour et de charité. La lumière cependant pénètre peu à peu dans son âme ; avec beaucoup d'art et de délicatesse, Sudermann nous montre l'évolution des sentiments de son héros. Malgré ses qualités, peut-être à cause de ses qualités, la pièce n'eut pas le succès que l'auteur était en droit d'espérer ; le public, habitué aux autres œuvres de Sudermann, ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre *Johannes*.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Sudermann sont publiées par la librairie Cotta. (Stuttgart.)

RÜTTENAUER. *Zeitiges und Streitiges; litterarisches Skizzenbuch.* (Nordau, Jordan, Bismarck, Sudermann, Hauptmann). 1895.

F. SPIELHAGEN. *Neue Beiträge zur Theorie und Technik der Epik und Dramatik.* Staackmann, Leipzig, 1898.

W. KAWERAU. *Hermann Sudermann.* — *Eine kritische Studie.* 2^e éd. 1899.

Johannes.

(1898)

Fünfter Akt.

Achte Scene.

Die Vorigen. — Manasse. — Amaria¹.

(Sie wollen auf Johannes zustürzen, bleiben aber, von Schen gefesselt, stehen.)

Johannes.

Was habt ihr mir zu sagen?

Manasse.

Meister —

Herodes.

Lauter, lauter, meine Geliebten! Wollet ihr nicht, daß wir teil haben, so laß' ich euch von hinnen schleppen, jeden durch seine Thür.

Manasse.

Dürfen wir, Meister?

Johannes.

Redet, denn mich dünkt, wir sind ganz allein.

1. Manasse et Amaria sont deux pauvres pêcheurs qui ont vu Jésus et qui révèlent au Prophète la divine loi d'amour.

Manasse.

Wir waren rüstig geschritten, Meister, auf der St
Bethsaiida und als es an den Morgen kam, da fanden i

Johannes.

Da fandet ihr ihn?

Manasse.

Und viel Volks war um ihn¹, das ruhetete zwis
Ölgärten, und lobte den Herrn, um der Wunder wi
zur Stunde an ihm geschahen. Und siehe, in jedem A
ein Glänzen, und in jedem Munde war ein Wohl laut

Johannes.

Und er? Wie war sein Antlig? Wie seine Geberde?

Manasse.

Meister, ich weiß es nicht.

Johannes.

Nun, ihr sahet ihn doch?

Amaria.

Rabbi, fragtest du je: Wie ist der Sonne Antlig
ist des Lichtes Geberde? Da wir sein Lächeln sahen
wir nieder vor ihm, und in unsern Seelen war es
weit.

Johannes.

Und als ihr nun gefragt hattet und er zu reden an
war seines Mundes Rede? Saget an: hier steh' ich u
seines Jorues.

Amaria.

Mit nichten, Rabbi. Seine Rede war wie eines
Rede.

Manasse.

Stetlich war sie — wie — des Blindes Rede, der vor
weht gen Abend.

1. Expression biblique, comme il s'en trouve be
dans la pièce. L'auteur a même emprunté à Lut
orthographe (ruhetete, eiletten, etc.).

Amaria.

Und er sprach also : Gehet hin, und saget Johanni wieder, was ihr sehet und höret. Die Blinden sehen, die Lahmen gehen, die Aussätzigen werden rein, die Tauben hören, die Toten stehen auf, und den Armen wird das Evangelium gepredigt.

Johannes.

Den Armen, — so sagte er?

Manasse.

Und da er sich rüstete, in diese Stadt zu kommen mit dem Volke, das um ihn war, so gingen wir mit ihm bis an das Thor — Da eilten wir voraus nach deinem Wort.

Johannes.

Und sagte er nichts mehr zu euch? Besinnet euch wohl.

Amaria.

Ja, eines sagte er noch. Selig ist, sagte er, der sich nicht an mir ärgert. Doch dieses Wort verstanden wir nicht.

Johannes.

Ich aber verstehe es wohl. Ich zu dem er es sprach. Ich habe mich an ihm geärgert, denn ich erkannte ihn nicht. Und mein Ärgernis erfüllte die Welt, denn ich erkannte ihn nicht. Ihr selbst seid meine Zeugen, daß ich gesagt habe, ich sei nicht Christus, sondern vor ihm hergesandt. Aber ein Mensch kann sich nichts nehmen, es werde ihm denn gegeben vom Himmel. Und mir ward nichts gegeben. Die Schlüssel des Todes — ich hielt sie nicht, die Wagschalen der Schuld — mir waren sie nicht vertrauet. Denn aus Niemandes Mund, darf der Name Schuld ertönen, nur aus dem Munde des Liebenden. Ich aber wollte euch weiden mit eisernen Ruten! Darum ist mein Reich zu Schanden worden, und meine Stimme ist versiegelt. Ich höre rings ein großes Rauschen, und das selige Licht umhüllet mich fast. . . Ein Thron ist herniedergestiegen vom Himmel mit Feuerpfeilern. Darauf sitzt in weißen Kleidern der Fürst des Friedens. Und sein Schwert heißet „Liebe“ und „Er-

barmen" ist sein Schlachtruf. . . Sehet, der hat die Braut, der ist der Bräutigam. Der Freund des Bräutigams aber stehet und höret ihm zu und freuet sich hoch über des Kommenden Stimme. Dieselbe meine Freude — nun ist sie erfüllt.

(Er steht mit ausgebreiteten Armen da, die Augen gen Himmel gerichtet. Manasse und Amaria sinken ihm zu Füßen nieder ¹.)

1. Dans cette admirable tirade, Johannes (Saint-Jean-Baptiste), s'aperçoit qu'il a été dupe d'une illusion. Il a voulu châtier les hommes avec des verges d'acier, et Jésus les traite en frères. *Johannes* a beaucoup de ressemblance avec *Brand* d'Ibsen, une des œuvres les plus remarquables de la littérature moderne. Le Dieu de *Brand* est un maître farouche, inaccessible à la pitié, sans un regard de tendresse pour les misères humaines, un Dieu qui exige *tout* ou rien.

« Ce que les hommes appellent amour, dit *Brand* à sa femme Agnès, je l'ignore et je veux l'ignorer. Mais je connais bien l'amour de Dieu et je sais comment il se manifeste. Il est rude à te faire tomber tremblante à genoux; il t'écrase et te fait tordre les mains, il te caresse, mais jusqu'au sang. Que se passa-t-il à l'heure cruelle où, dans les angoisses de la mort, son Fils lui demanda d'éloigner de lui le calice? L'a-t-il écarté de ses lèvres? Oh non! Le Fils de Dieu le but jusqu'à la lie. »

« Si tu pèses d'après cette mesure, répond Agnès, plus humaine, « qui pourra désormais se montrer le front haut? »

Comme Johannes, *Brand* a fait erreur, et il apprend au moment de mourir, par une voix d'en haut, que le vrai Dieu est le Dieu de charité.

Dans le drame de Richard Voss : *Die neue Zeit*, le héros principal, le pasteur Firle, intransigeant, dur, austère a, lui aussi, beaucoup d'analogie avec *Brand*. La pièce se termine, comme celle d'Ibsen, par cette phrase que prononce la femme du pasteur, mourante : „Die Liebe ist das Gesetz.“

TABLE DES MATIÈRES

	Pagès.
INTRODUCTION.	v
Bibliographie générale.	9

LES ORIGINES.

Apparition des Germains dans l'histoire (Heinrich von Sybel).	11
---	----

LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

Die deutsche Sprache (Logau).	29
Mein Vaterland (Klopstock).	30
Unsre Sprache (Klopstock).	30
Herder.	31
Deutscher Genius (Schiller).	32
Deutschland (Leonhard Wächter).	32
Deutschlands Beruf (Friedrich Leopold Graf zu Stolberg).	33
Deutscher Sinn (Friedrich Schlegel).	35
Deutsches Volksthum (Jahn).	36
Über die deutsche Sprache (Ludwig Börne).	36
Le Patriotisme allemand (G. Heine).	37
Le Caractère allemand (Schopenhauer).	38

PREMIÈRE PÉRIODE DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Aperçu chronologique.	39
<i>Le Chant de Hildebrand</i> , notice.	39
Das Hildebrandslied.	40

DEUXIÈME PÉRIODE (800-1100).

Aperçu chronologique.	44
Bibliographie.	45

TROISIÈME PÉRIODE (1100-1300).

Aperçu chronologique.	46
Bibliographie.	47

Causes de l'épanouissement de la poésie allemande au moyen âge (Wilmar)	48
Entstehung des Nibelungenliedes (W. Scherer)	54
<i>Nibelungenlied</i> . — Analyse du poème	65
Bibliographie	68
Das Nibelungenlied. — Fünftes Abenteuer	68
— Sechzigstes Abenteuer	70
Gudrun. — Analyse	74
Bibliographie	76
Gudrun. — Caractère du poème (Karl Bartsch)	76
Wie süß Horand sang	78
Wie Erwein und Herwig zu Gudrun und Hilburg kamen	82
<i>L'Epopée chevaleresque ou courtoise</i> , notice	90
Hartmann von Aue, notice	91
Le pauvre Henri, analyse	92
Der arme Heinrich	93
Wolfram von Eschenbach, notice	96
<i>Parcival</i> , analyse	97
Parcivals Erziehung und Jugend	98
<i>Les Minnesänger</i> , notice	102
Bibliographie	103
Walther von der Vogelweide, notice	103
Frühlingssehnsucht	104
Lob der Frauen	106
Frühling und Frauen	107
Der Wahlstreit	109

QUATRIÈME PÉRIODE (1300-1500).

Notice	111
Aperçu chronologique	111
Bibliographie	112
Sebastian Brant (1458-1521), notice	113
Narrenschiff	115
Von der Kinder Zucht	118
Fall Eulenspiegel, notice	122
Wie Eulenspiegel nach Paris auf die hohe Schule zog	123
Vollslieb. — La chanson populaire aux XIV ^e , XV ^e et XVI ^e siècles (Wilmar)	124
Histoire poétique du Volkslied (Sallet)	133

Lieds des XV^e et XVI^e siècles.

Liebestienst	136
Ein Spruch	137
Volksballade. — Zwei Königskinder	138
Der Schwanritter	142

Rufucks Lob.	144
Scheiden	144

CINQUIÈME PÉRIODE (1500-1600).

Notice.	145
Aperçu chronologique.	146
Bibliographie	148
Luther (1483-1546), notice.	148
Luthers Persönlichkeit (Gustav Freytag).	150
Influence de Luther (G. Heine).	154
Luther. — „Eine feste Burg ist unser Gott“.	155
An sein liebes Söhnlein.	158
Die deutsche Treue.	160
Entschwundene Jugendzeit	161
Lebensweisheit.	161
Klageschrift der Vögel an Lutherum.	162
Vom Frosch und der Maus.	164
Vom Dolmetschen.	164
Hans Sachs (1494-1576), notice	165
Sanft Peter mit der Geis.	167

SIXIÈME PÉRIODE (1600-1720).

Notice.	173
Aperçu chronologique.	174
Bibliographie	178
Vie intellectuelle de l'Allemagne après la guerre de Trente ans (G. Freytag).	179
Martin Opitz (1597-1639), notice.	184
Eile zum Lieben.	186
Grabschrift auf Alexander den Großen.	187
Grabschrift eines Bettlers.	187
Auf einen Reichen.	187
Paul Fleming (1609-1640), notice.	188
Lebenspruch.	188
Friedrich von Logau (1604-1655), notice.	189
Hoffnung und Gebuld. — Französische Kleidung.	190
Recht und Wahrheit.	190
Andreas Gryphius (1616-1664), notice.	191
Tout n'est que vanité	192
Gewalt der Liebe.	193
Canitz (1654-1699), notice.	195
Die Vergänglichkeit.	195
La Satire. — Moscherosch (1600-1669), notice.	197
Mosesfucht.	198

Le Roman. — Christoffel von Grimmelshausen (1626-1676), notice.	200
Simplicissimus.	201
<i>Les commencements de l'Aufklärung</i> , notice.	201
Thomasius (1655-1728), notice.	203
Aus dem Discours : Welcher Gestalt man denen Franzosen im gemeinen Leben und Wandel nachahmen solle?	205
Leibniz (1646-1716), notice.	207
Über Verbesserung der deutschen Sprache.	209
Von der Glückseligkeit.	210
Christian Wolff (1679-1754), notice.	211
Metaphysik, oder vernünftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen.	213

SEPTIÈME PÉRIODE (1720-1770).

Notice.	216
Aperçu chronologique.	217
Bibliographie.	222
Bindelmann (1717-1768), notice.	223
Der vatikanische Apello.	224
Raafon.	226
La Satire. — Rabener (1714-1771), notice.	229
Compliment.	231
Klopstock (1724-1803), notice.	233
Portrait de Klopstock par Goethe.	235
Caractère de la poésie de Klopstock (Schiller).	239
Der Zürchersee.	243
Frühlingsfeier.	251
Wieland (1733-1813), notice.	259
Etwas von Haupt- und Staatsactionen.	262

HUITIÈME PÉRIODE (1770-1832).

Notice.	265
I. <i>Les Classiques</i>	266
Aperçu chronologique.	268
Bibliographie.	274
Friedrich der Große, notice.	275
Friedrich der Große (L. Häusser).	277
Lessing (1729-1781), notice.	282
Le théâtre allemand avant Lessing (Gottner).	288
Théâtre. — Minna von Barnhelm.	296
Nathan der Weise.	299
Critique. — Raafon.	313
Une des raisons de la stérilité littéraire de l'Allemagne.	318

Über die drei aristotelischen Einheiten im französischen Drama . .	319
Lessings Urtheil über sich selbst.	321
Philosophie. — Die Erziehung des Menschengeschlechts.	323
<i>Le groupe poétique de Göttingen</i> , notice.	326
Bürger (1747-1794), notice.	327
Lenore, notice.	329
Lenore.	331
Ludwig Hölty (1748-1776), notice.	345
Lebenspflichten.	346
Totengräberlieb.	347
Matthiesson (1761-1831), notice.	349
Lebenslieb.	350
Der Abend.	352
Gaudenz von Salis-Seewis (1762-1834), notice.	354
Herbstlieb.	355
Das Grab.	356
Herder (1744-1803), notice.	357
Lessing und Herder (Gervinus).	363
Das Wesen des Liebs.	366
Edward.	368
Le suicide moral.	371
Humanität ist der Zweck der Menschennatur.	371
Der Mensch im Verbanne mit der Menschheit.	379
Goethe (1749-1832) [German Grimm].	381
Bibliographie.	399
Goethe et le « Sturm und Drang » (Eichendorff).	401
Goethe jugé par Schiller.	403

Poésies lyriques.

Mailied.	412
Der König in Thule.	414
Wandrer's Nachtlieb.	415
Ein gleiches.	416
An den Mond.	417
Der Fischer.	419
Erbkönig.	421
Der Sänger.	424
Mignon.	428
Epilogue à « La Cloche » de Schiller.	429
Eins und Alles.	430

Poésie épique.

Der ewige Jude.	432
-------------------------	-----

Poésie dramatique.

Torquato Tasso	435
Iphigénie auf Tauris.	440
Hauff	447

Prose.

Berthers Leiden.	453
Berther und Ossian.	457
Antiles.	462
Der wahre Dichter.	464
Die Kanonade bei Balm.	466
Schiller (1759-1805), notice	470
Bibliographie	472
Le génie de Schiller (Wilhelm von Humboldt).	473
Schiller über sein eigenes Talent	482
Schiller peint par lui-même	484
Die Kraniche des Ibykus	486
Die Räuber.	498
Wallensteins Tod.	502
Die Jungfrau von Orleans.	505
Wilhelm Tell	507

PHILOSOPHES ET SAVANTS

Kant (1724-1804), notice.	512
L'éducation	514
Friedrich Heinrich Jacobi (1743-1819), notice.	518
Herz und Verstand.	518
Fichte (1762-1814), notice	520
Drei Grundfehler der Menschheit.	521
Schelling (1775-1854), notice.	523
Die Kunst	524
Hegel (1770-1831), notice.	527
Der Staat.	528
Wilhelm von Humboldt (1767-1835), notice.	530
Das Glück	531
L'Allemagne à la fin du XVIII ^e siècle (A. Wiedermann).	532
II. Les Romantiques, notice (S. Schlegel).	534
August Wilhelm von Schlegel (1767-1845), notice.	538
An die süßlichen Dichter.	539
Novalis (1772-1801), notice	541
La poésie aux origines du monde	541
Bergmannslied.	545
Vange Stunden.	547

Ludwig Tieck (1773-1853), notice.	548
Waldeinsamkeit	550
Nacht	552
Trauer.	553
Der wilde Jäger.	554
Chamisso (1781-1838), notice.	554
Die alte Waschfrau.	555
Frédéric, baron de La Motte-Fouqué (1777-1843), notice.	557
Chanson d'Ondine.	558
Aus „Undine“.	558
Joseph Freiherr von Eichendorff (1788-1857), notice.	559
Weisse der Nacht.	561
Das zerbrochene Ringlein.	561
<i>Poètes patriotiques. — Bibliographie.</i>	562
H. J. von Collin (1771-1811), notice.	563
Wachfeuer.	563
Ernst Moritz Arndt (1769-1860), notice.	564
Des Deutschen Vaterland	565
Marimilian von Schenkendorf (1783-1817), notice.	567
Muttersprache.	567
Karl Theodor Körner (1791-1813), notice.	569
Abschied vom Leben.	569

Poésie dramatique.

Heinrich von Kleist (1777-1811), notice.	570
Prinz Friedrich von Homburg.	572
<i>L'orientalisme.</i>	584
Friedrich Rückert (1788-1866), notice.	585
Dem Liebesfänger.	586
Die Weisheit des Brahmanen.	586
An die Sterne.	587
Aus „den Vierzeilen“.	588
August Graf von Platen-Hallermünde (1796-1835), notice.	589
Chafel.	591

Sonnets.

Venedig.	591
<i>Vœux du poète.</i>	592
<i>Epigrammes. — Die modernen Tragiker</i>	593
Grabchrift	593
Leopold Schefer (1784-1862). — Bodenstedt (1819-1892).	594
Aus „Mirja-Schaffy“.	595
Die Gynepresse	595

L'Humour.

Jean Paul Friedrich Richter (1763-1825), notice.	596
Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen.	600
Das Leben im Sommer.	602
Le sentiment religieux.	603
<i>L'Allemagne après 1813</i> (G. Freytag).	606
Uhlant (1787-1862) et les poètes souabes, notice.	610
La poésie d'Uhland (Heinrich von Treitschke).	612
Freie Kunst.	628
Die Kapelle.	629
Brülingsglaube.	630
Das Ständchen.	631
Die sterbenden Helben.	631
Die Vätergruft.	634
Des Goldschmieds Tochterlein.	635
Des Sängers Fluch.	637
Württemberg.	641
Späte Kritik.	643
Justinus Kerner (1786-1862), notice.	643
Die schwäbische Dichterschule.	645
Poesie.	646
Wanderlied.	647
Der Wassermann.	649
Der Wanderer in der Sägemühle.	651
Gustav Schwab (1792-1850), notice.	653
Das Gewitter.	654
Wilhelm Hauff (1802-1827), notice.	657
Reiters Morgengesang.	657
Gb. Morike (1804-1875), notice.	658
Zwei Liebchen.	659
Das verlassene Mägdelein.	660
Gustav Pfizer (1807-1890). Die Sommergeister.	661
Wilhelm Müller (1795-1827), notice.	662
Wanderschaft.	663
Lied vor der Schlacht.	665
Karl Grotz (1815-1890), notice.	667
Herbingsgefühl.	667
Julius Sturm (1816-1896), notice.	667
Das Weihnachtsfest der Urahne.	668

NEUVIÈME PÉRIODE (1832-1901).

Notice.	669
Aperçu chronologique.	671
Bibliographie.	680

La Jeune-Allemagne et les poètes politiques.

Heinrich Heine (1797-1856), notice.	682
Deutschland.	685
A une jeune fille.	687
Und wüßten's die Blumen.	687
Die schlesischen Weber.	688
Die Grenadiere.	690
Die Lorelei.	692
Abenddämmerung.	693
Sonnenuntergang.	694
Die Wallfahrt nach Keulaar.	695
Deutschland.	699
Prose. — Aus der Harzreise.	701
Le Brocken.	703
Karl Gutzkow (1811-1878), notice.	705
Uriel Acosta.	706
Hoffmann von Fallersleben (1798-1874), notice.	712
Der Volksdichter.	713
Morgenlied.	714
Herbstgedanken.	714
Freiligrath (1810-1876), notice.	715
Requiescat.	716
Gottfried Kinkel (1815-1882), notice.	719
Abendstille.	720
Trost der Nacht.	721
Georg Herwegh (1817-1875), notice.	722
Der Gang um Mitternacht.	723
<i>La Littérature allemande en Autriche</i> , notice.	726
J. Gh. von Zedlitz (1790-1862), notice.	726
Begeisterung.	727
Die nächtliche Heerschau.	728
Lenau (1802-1850), notice.	731
Lenau, Hölty und Byron (A. Grün).	733
Aus!	739
Herbstklage.	739
Der Postillon.	740
Abendheimkehr.	743
Kauf. La destinée humaine.	744
L'inquiétude et l'ennui, lois de l'univers.	745
Der Abschied.	747
Die Albigenfer.	750
Gabriel Seidl (1804-1875), notice.	754
Der tote Soldat.	754
Friedrich Palm (1806-1871), notice.	755
Das taube Mütterlein.	756

Amadeus Grün (1806-1876), notice.	756
Das Blatt im Buche.	757
Der letzte Dichter.	758
Hamering 1830-1889, notice.	760
Évocation de la Rome impériale.	761
Nächtliche Regung.	762
Erinnerung.	763
Peter Kofegger 1843, notice.	764
Aus dem „Ewigen Licht“	766
Glauben und Zweifel.	770
Im Sommer 1883.	771

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE.

Arthur Schopenhauer (1788-1860), notice.	773
Poète et philosophe.	774
Le style.	774
Descartes.	775
Theodor Mommsen (1817), notice.	776
Parallèle entre Vercingétorix et Annibal.	777

LA POÉSIE ALLEMANDE APRÈS 1850.

Richard Wagner (1813-1883), notice.	778
Waldes Liebestod.	779
Emanuel Geibel (1815-1884), notice.	780
Leichter Sinn.	781
Hoffnung.	782
Theodor Storm (1817-1888), notice.	783
Treu den Toten.	784
Hermann Lingg (1820), notice.	785
Rebelsdag.	786
Heimkehr.	787
Im Spätherbst.	788
Julius Rodenberg (1831), notice.	790
Scheiden.	790
Adolf Wilbrandt (1837), notice.	791
Abendgedanken.	792
Ernst von Wildenbruch (1845), notice.	794
Das Edelweiß.	794
Hermann Sudermann (1857), notice.	797
Johannes.	798
Table des Matières.	803

ERRATA

Page 40 ligne 12 lire : *dans la répétition des consonnes initiales des syllabes accentuées.*

Page 72 note 9 lire : *prendront..*

— 187 note 1 lire :

Expende Hannibalem : quot libras in duce summo
Invenies ?

— 216 note 3 lire : *portrait* au lieu de « portait ».

— 273 année 1829, 3^e ligne, lire : *drame* au lieu de « drames ».

— 363 ligne 4 lire : *Naumann* au lieu de « Naümann ».

— 363 ligne 5 lire : *Schmidt* au lieu de « Schmitt ».

Paris. — E. KAPP, imprimeur, 83, rue du Bac.

YB 01405

ny

